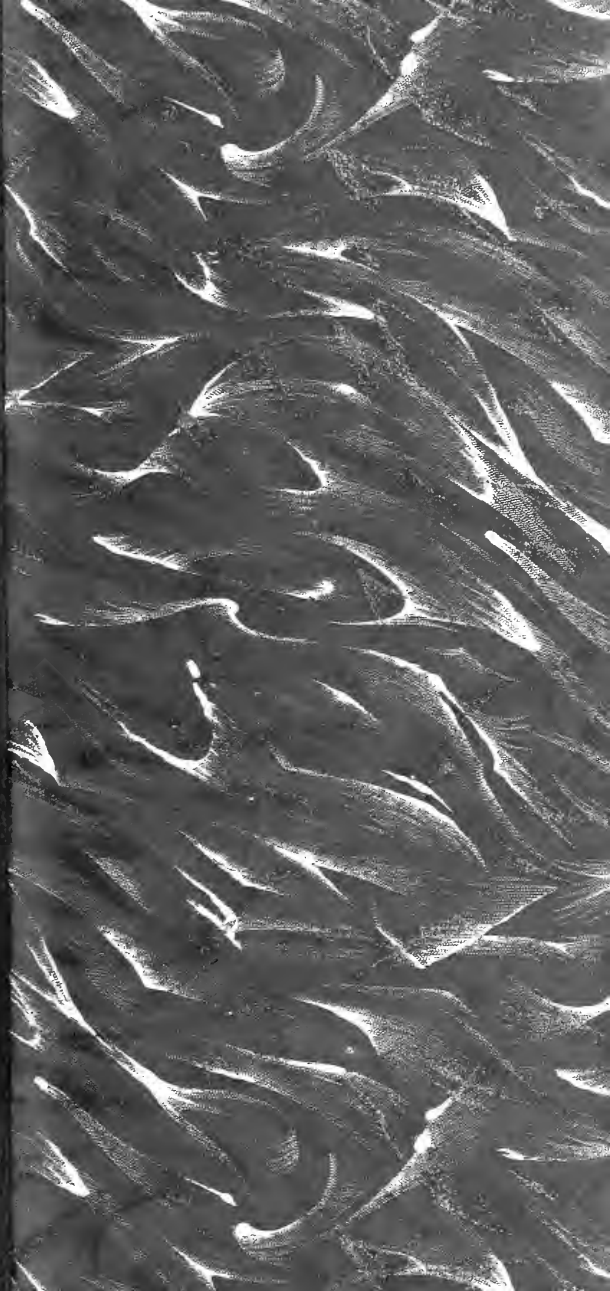
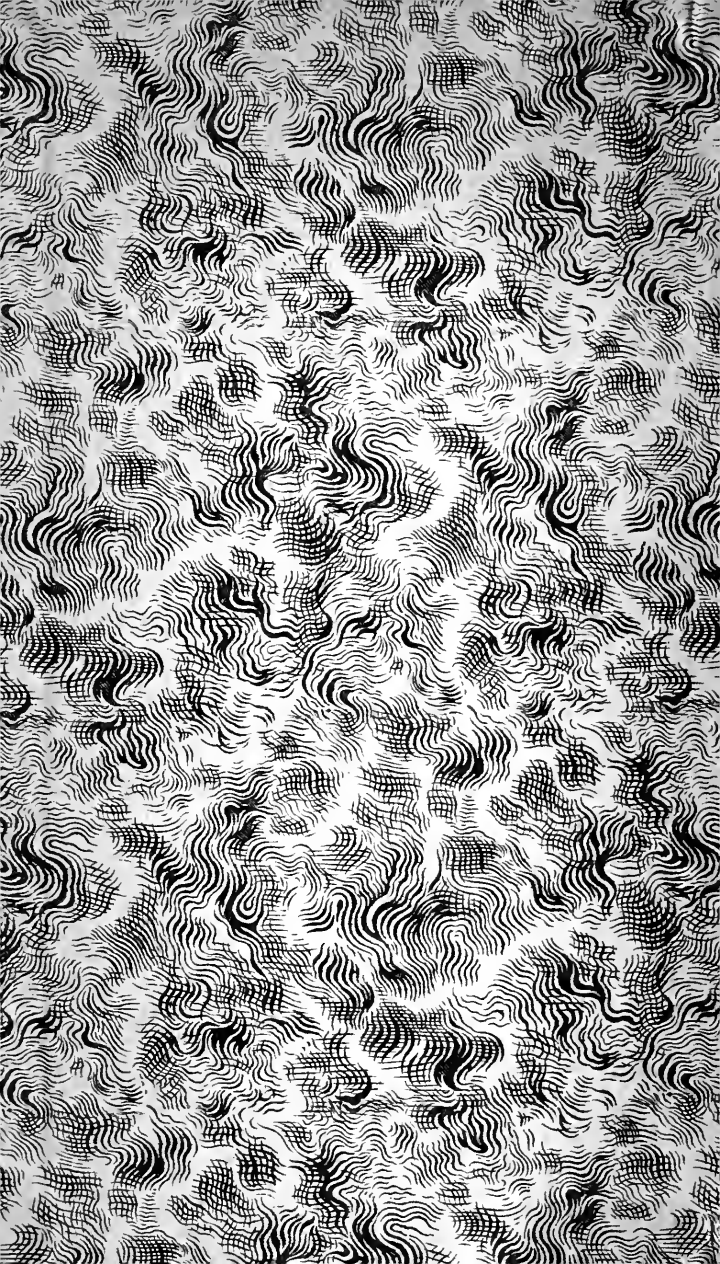


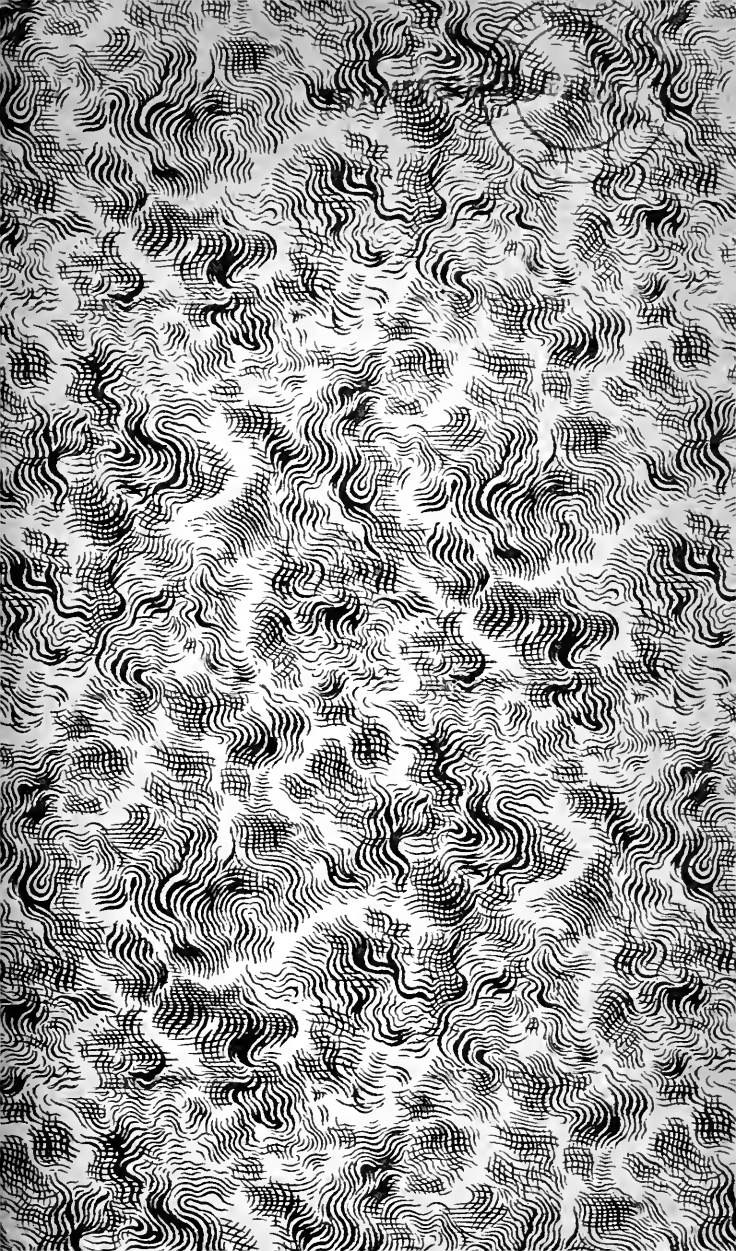
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE

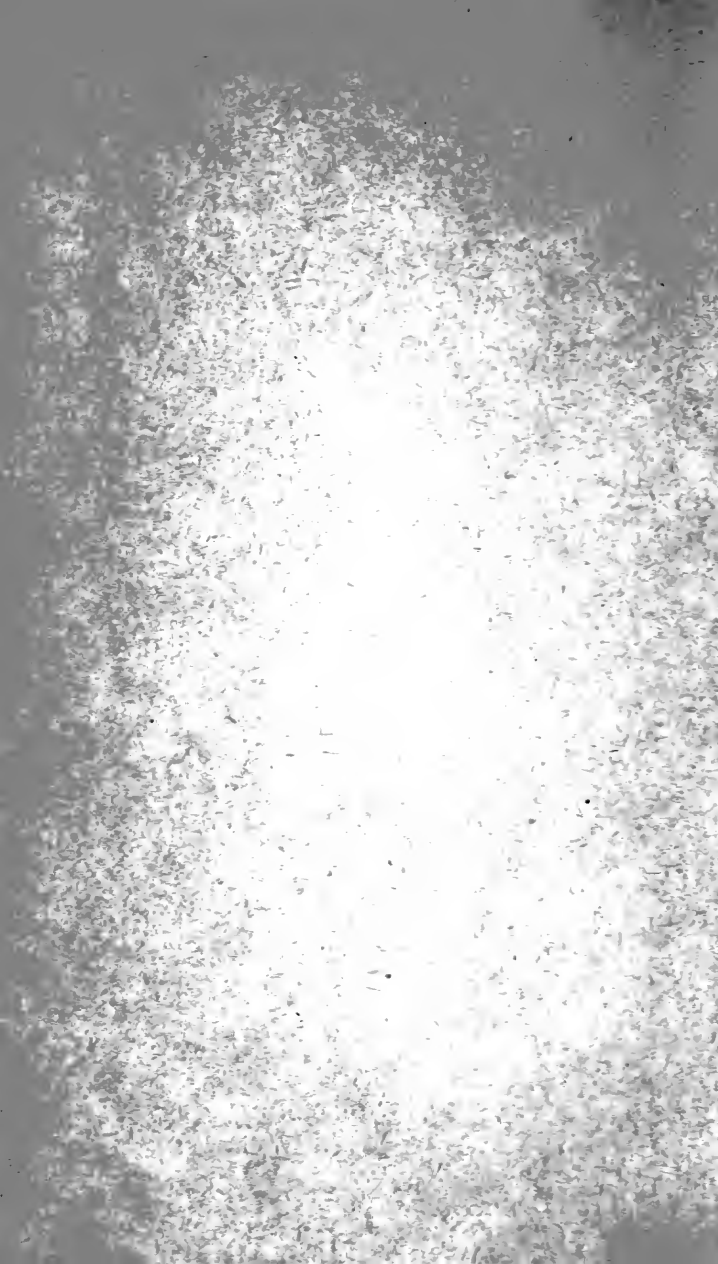


3 1761 01886375 3











# OEUVRES

DE

SAINT THOMAS DE VILLENEUVE

---

II

-----  
Abbeville. — Imp. P. Briez.  
-----

# OEUVRES

*Id =  
T454æ*

DE

## S<sup>T</sup> THOMAS DE VILLENEUVE

RELIGIEUX AUGUSTIN ET ARCHEVÊQUE DE VALENCE

Traduites du latin

PAR LE PÈRE V. FERRIER

Prêtre de la Miséricorde

TOME II

SERMONS POUR LE CARÊME



1399

PARIS

P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR

23. RUE CASSETTE ET RUE DE MÉZIÈRES. !!

1866

**MAR 31 1969**

---

Abbeville -- Imp. P. Briez

---



# SERMONS

DE

## SAINT THOMAS DE VILLENEUVE

---

### DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME

---

#### LES OUVRIERS DU SEIGNEUR

*Quid hic statis totâ die otiosi ?*

Pourquoi demeurez-vous là tout le jour sans travailler ?

S. Matth., xx, 6.)

On demandera peut-être s'il n'y a rien de contraire à l'équité et à la justice divines dans cette égalité de salaire entre des ouvriers qui ont inégalement travaillé ? Il est écrit en effet : « Vous « rendrez à chacun selon ses œuvres (1). » Et l'Apôtre a dit encore plus clairement : « Chacun recevra sa récompense selon son travail (2) ». Pourquoi donc payer également des travaux si inégaux ? Et remarquez que la réponse du père de famille est loin de résoudre cette question : « Mon ami, je ne vous fais point de tort. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux ? (3) » Non, Seigneur, je le sais, vous ne faites point de tort ; à vous appartient le pouvoir et la gloire ; vos volontés sont toujours justes, lors même que vous détruiriez tous les ouvrages de vos mains. Cependant, puisque vous vous êtes imposé la loi de récompenser chacun suivant ses mérites, ainsi qu'il est écrit : « Dieu rendra à l'homme « selon ses œuvres (4) ; » comment se fait-il que vous traitiez avec une égalité complète des mérites si différents ? Est-ce qu'il y aurait en Dieu acception de personnes ?

(1) Ps. LXI, 13. — (2) 1 Cor. III, 8. — (3) St Matth. xx, 13. — (4) Job XXXIV, 11.

Soyez attentifs et comprenez ce mystère. Non, cette conduite n'est opposée ni à la justice ni à la loi de Dieu. Dans un ouvrage, en effet, il faut examiner non-seulement la quantité mais encore la qualité du travail, l'intention, la volonté, la charité du travailleur. Dieu n'examine pas la multitude des œuvres ; il en examine le principe ; les hommes voient les mains, « mais Dieu « regarde le cœur (1). » La pauvre veuve qui mit dans le trésor deux pièces de monnaie, avait mis devant Dieu plus que tous les autres. La gloire doit être en rapport avec le mérite ; mais le mérite ne consiste pas tant dans la quantité du travail que dans la volonté et dans la charité du travailleur. Les saints et les parfaits n'éprouvent aucune difficulté à servir Dieu, à accomplir la loi du jeûne et de la prière ; les imparfaits, au contraire, n'accomplissent ces œuvres qu'avec la plus grande difficulté, parce que leur charité n'est pas aussi vive. Ces derniers recevront-ils pour cela une plus grande récompense ?

Nous trouvons une appréciation semblable dans les choses humaines. Vous louez un ouvrier pour travailler votre vigne, et vous lui donnez pour son travail une pièce d'argent ; vous louez un peintre, un lapidaire, un artiste distingué et vous lui donnez une pièce d'or. Qu'entendez-vous payer, la quantité ou la qualité du travail ? Et le vigneron peut-il se plaindre de vous, parce que, après avoir supporté le poids de la chaleur et du jour, il ne reçoit qu'un bien moindre salaire ? Et que répondriez-vous à sa plainte ? Votre travail, diriez-vous, est bien plus pénible, mais il a bien moins de valeur ; vous ne remuez que la glèbe, lui façonne les diamants.

Oui, M. F., la valeur et le mérite de notre travail et de nos œuvres ne dépendent pas de leur quantité, mais de notre volonté, de notre charité, c'est là ce que considère le Seigneur ; il récompense le travail non d'après son abondance, mais d'après son mérite. Voilà aussi ce que nous pouvons considérer dans les ouvriers de notre évangile ; le travail des derniers fut bien moins considérable, mais ils étaient animés d'une volonté meilleure, d'une plus grande charité. Les premiers se louèrent pour avoir un salaire ; les autres ne se louèrent pas ; ils obéirent à une simple invitation et se mirent au travail.

Cette parabole s'est ponctuellement accomplie. Le peuple juif fût

(1) Rois, xvi, 7.

un mercenaire, un valet loué à prix d'argent ; il n'agissait qu'en vue du salaire et dans l'espoir de récompenses toutes matérielles. Aussi le Seigneur lui disait par son prophète : « Qui d'entre vous  
« brûle gratuitement le feu sur mon autel ? Mon amour n'est point  
« en vous, dit le Seigneur des armées, et je ne recevrai point de  
« présents de vos mains (1). » A-t-on de la reconnaissance pour les services que rend un mercenaire ?

Le peuple chrétien, appelé le dernier à la vigne du Seigneur, n'agit point de la sorte ; l'amour et la charité, voilà ses seuls mobiles ; il est si éloigné de rechercher les biens du temps, qu'il expose parfois ses propres biens pour le Seigneur son Dieu. De là ces paroles de l'Apôtre : « Si notre espérance dans le Christ se bornait à cette vie,  
« nous serions les plus malheureux des hommes (2) ». Bien plus, quoique le chrétien attende la récompense éternelle, ce n'est pourtant pas à cause d'elle qu'il sert le Seigneur, il le sert par amour. Aussi le Seigneur dit à l'Église son épouse : « Tes yeux sont des  
« yeux de colombe (3) » ; ils sont simples ; dans ton service, tu ne regardes pas le salaire ; tu ne montres que ton amour, sans prétendre à la récompense. Et voilà ce qui rend ton travail et tes œuvres si agréables, si précieux aux yeux du Seigneur.

De là, M. F. tirons une grande et utile leçon. Apprenons à estimer une œuvre non pas tant à sa grandeur qu'à l'intention et à la charité avec lesquelles elle est accomplie ; apprenez à ne servir Dieu que par amour, qu'à cause de lui-même et de sa bonté infinie, que pour accomplir un devoir ; n'ayons pas égard à la récompense, pas même à la récompense éternelle ; car « la charité  
« ne cherche pas son propre bien (4) ». L'amour n'est pas un contrat, dit saint Bernard (5) ; j'aime parce que j'aime ; j'aime pour aimer. Vous ne devez pas aimer Dieu comme on aime une maison, un champ ou un vêtement, pour votre intérêt personnel ; moins vous prétendez à la récompense, plus vous la méritez (6). Purifiez vos cœurs vous qui êtes doubles d'esprit, dit saint Jacques, c'est-à-dire, vous qui mêlez l'amour de vous-mêmes à l'amour de votre Dieu.

En second lieu, nous devons remarquer les murmures de ces ouvriers. Les bienheureux, en effet, peuvent-ils murmurer (7) ? J'aime bien ce que dit ici saint Chrysostôme : Dans l'explication des

(1) Malachie, I, 10. — (2) I Cor., xv, 19. — (3) Cant. ix, 1. — (4) I Cor., xiii, 5. — (5) St Bern. 83 sur les Cant. n° 4. — (6) St Jacq., iv, 8. — (7) St Chrys., sur le chap xx de St Matth.

paraboles, il ne faut pas chercher à expliquer rigoureusement tous les détails ; il faut considérer surtout le sens principal de la parabole ; car dans le récit bien des choses peuvent se rapporter uniquement à l'histoire du fait, sans se rapporter au sens de la parabole. A prendre en effet les choses à la lettre, il semble en réalité que les ouvriers avaient un sujet de légitime murmure.

Cependant si l'on veut expliquer ce murmure lui-même, voici l'excellente explication de saint Jérôme (1) : Il prend ce murmure pour un murmure d'admiration. Notre raison ne peut s'élever jusqu'à ces hauteurs où la providence et la justice de Dieu se règlent d'après la raison éternelle ; et, parce que notre raison n'en a pas l'intelligence, elle croit y voir une injustice ; alors elle résiste en quelque sorte et tombe dans l'admiration et dans l'extase. C'est ainsi que les bienheureux sont dans la plus grande admiration des jugements divins, lorsqu'ils voient des hommes, après une vie passée dans le péché, se convertir à la fin de leurs jours, devenir quelquefois des martyrs pour le Dieu qu'ils ont retrouvé, et dans peu de temps, d'idolâtres, de blasphémateurs qu'ils étaient auparavant, surpasser en grâce les plus grands saints.

Aussi devons-nous en troisième lieu remarquer cette sentence avec une attention particulière : « Les derniers seront les premiers » et les premiers seront les derniers (2). » Dans le service de Dieu, ce n'est pas la longueur du temps, c'est la ferveur et l'exactitude qu'il faut considérer. Gardez-vous donc de vous enorgueillir, ô vous qui, appelés dès la jeunesse, avez passé de longues années au service du Seigneur ; et vous qui êtes revenus à votre Dieu dans la vieillesse, gardez-vous de vous décourager ; remplissez-vous d'ardeur au contraire et vous pourrez bientôt surpasser les autres, selon qu'il est écrit : « Consumé en peu de temps il a rempli » de longs jours (3) ».

Ceci se voit fréquemment parmi les enfants du siècle occupés à amasser des richesses matérielles ? Tel dans une seule année s'enrichira beaucoup plus que tel autre en plusieurs années. A plus forte raison ces choses devront avoir lieu quand il s'agit des richesses spirituelles qui dépendent de la grâce et de la volonté de Dieu. Oh ! si nous apportions dans l'acquisition des richesses spirituelles l'ardeur que montrent les enfants du siècle dans la

(1) L'éditeur de Milan n'a trouvé cette pensée dans aucun ouvrage de saint Jérôme. — (2) St Matth., xx, 16. — (3) Sag., iv, 13.

poursuite des richesses matérielles, comme il nous faudrait peu de temps pour amasser de la grandeur et des richesses ! Que de sueurs, que de veilles pour une vaine récompense ! D'où vient dans notre âme une si grande pauvreté ? N'est-ce pas de notre oisiveté, de cette indifférence qui nous fait passer dans les vanités une vie inutile ?

Et ceci nous conduit à une quatrième réflexion bien propre à nous remplir de frayeur. « Beaucoup sont appelés et peu sont « élus(1) ». Les ouvriers sont nombreux, mais bien peu obtiennent le salaire. Quelle sentence ! Qu'elle est effrayante ! Qu'elle est redoutable ! Et qui l'a prononcée ? C'est le divin intendant à qui le soin de donner le salaire a été confié. Ah ! croyez-moi, M. F. croyez-moi, je vous en ai souvent avertis ; je vous l'ai répété de toutes mes forces ; si vous ne travaillez avec énergie, plus que le simple peuple, plus que les gens du commun, vous ne recevrez pas de récompense.

Malheur aux infortunés qui, après avoir travaillé, perdent ensuite le fruit de leurs labeurs, et qui pour prix de leurs travaux ne trouveront que le feu éternel. Souvenez-vous, M. F., que vous êtes tous des ouvriers appelés à la vigne du Seigneur. Or l'ouvrier qui passe toute sa journée à jouer, à danser, à boire et à manger, sans s'occuper de son travail, quelle récompense le soir recevra-t-il de son maître ? Sa récompense ne peut être que le bâton et les verges : Vous donc qui que vous soyez, roi, évêque, religieux, homme ou femme, vous êtes tous les ouvriers de Dieu ; que chacun s'acquitte avec joie de sa tâche, et accomplisse son travail. Un prince, un roi qui devrait consacrer aux soins de son royaume, une vie qu'il passe toute entière au jeu, à la chasse, aux plus frivoles divertissements, comment sera-t-il récompensé ? Cet Evêque s'embarrasse dans un négoce profane, et délaisse son troupeau ; quelle sera sa récompense ? Ce religieux attiédi qui se trouve exempté de tout travail matériel, ne prie cependant jamais, ne récite jamais les louanges du Seigneur ; quelle sera sa récompense ? Cette dame de la cour passe toujours sa journée, étendue sur ses fauteuils, dans une molle oisiveté ; quelle sera sa récompense ? Ce courtisan sans emploi, sans aucune charge civile ou spirituelle, n'est-il pas lui aussi un ouvrier du Seigneur ? qu'il se livre donc à quelque travail. Que les dames de la cour lisent de bons livres, qu'elles fassent ces lectures à haute voix, qu'elles se livrent à des travaux manuels,

(1) St Matth. xx, 16.

qu'elles travaillent pour les autels du Seigneur. Rien de plus honorable, rien de plus noble, rien de plus saint, qu'en votre présence, ô reine, vos suivantes, les jeunes filles du palais, se livrent à quelque travail. Il en résultera un double bien ; d'abord elles ne seront pas oisives, et de plus elles pourront faire des aumônes aux églises; ajoutez encore que leur exemple en entraînera d'autres. Ecoutez de quelle manière l'Esprit-Saint a fait l'éloge de la femme sainte « Elle a cherché le lin et la laine, et les a travaillées de ses propres mains; elle ne mangera pas son pain dans l'oisiveté; (1) » « car l'oisiveté enseigne une grande malice (2) ».

Oui, l'oisiveté est un grand mal ; elle est la racine de tous les maux, la sentine de tous les vices. L'oisiveté est le sépulcre de l'homme vivant ; l'homme oisif est un homme inutile ; il n'aurait jamais dû naître, sa naissance est vaine. Un tel homme est une froide pierre, un tronc d'arbre, un figuier sans fleurs et sans fruits, propre seulement à être jeté au feu ; le paresseux ne sait que former des désirs ; tout vivant il est mort. L'oisiveté est la mère de tous les vices, la marâtre des vertus, une source de corruption, un foyer de péchés, la porte de l'enfer. L'onde la plus limpide, quand elle demeure sans cours et sans mouvement, crèpuit aussitôt et se corrompt ; elle exhale de mauvaises odeurs, engendre une mousse fétide, mille choses impures, des insectes et autres animaux venimeux. Ainsi se corrompt toute âme oisive ; par la mauvaise inclination de sa nature, elle engendre des pensées honteuses, des appétits déréglés, mille maux, mille iniquités ; alors nous voyons ce que nous sommes et la nécessité d'une occupation quelconque pour ne pas tomber dans la corruption. De là cette parole d'Ezéchiël : Voici quelle fut l'iniquité « de Sodome, ta sœur ; « l'orgueil, le rassasiement, l'abondance, sa propre oisiveté et celle « de ses filles. (3) » Telle fut la source des abominables turpitudes de Sodome; mais les palais ne nous fournissent-ils pas ces mêmes leçons? David, roi si saint dans la guerre, ne devint-il pas, par suite de son oisiveté, un adultère et un homicide? Salomon si cher au cœur de Dieu, ne fut-il pas entraîné dans l'idolâtrie, par son oisiveté et par son opulence.

Tous les maux, toutes les gênes, toutes les tentations naissent de l'oisiveté. Aussi saint Jérôme écrivait à Rustique (4) : Que le démon

(1) Prov., xxxi, 3. — (2) Eccli. xxxiii, 29. — (3) Ezéch. xvi, 49. — (4) St Jérôme à Rust., lett. 95.

vous trouve toujours occupé. Et saint Paul avait dit dans le même sens : « Ne donnez point de prise au démon. (1) » Tant que l'oiseau fend les airs, il est en sûreté ; mais s'il s'arrête et se repose, la flèche du chasseur aux aguets l'atteint et l'abat.

J'ai connu une religieuse qui, lorsqu'elle n'avait rien à faire, passait son temps à porter du bois d'un lieu à un autre, pour ne pas demeurer oisive. L'occupation, et ceci est une vérité fondée sur l'expérience, nous préserve de la tentation ; elle en est le remède le plus efficace. Un religieux pour ne pas demeurer oisif, creusait le sable, en plein midi ; on lui demande ce qu'il fait : Je le tue, répond-il, de peur qu'il ne me tue.

Mais d'où viennent, M. F., notre indolence et notre oisiveté ? Elles viennent de notre aveuglement ou de notre ignorance. Nous ne savons pas les dangers qui nous environnent, ou du moins nous n'y faisons pas attention ; nous ne réfléchissons jamais à la condition où nous sommes placés dans la vie présente ; nous oublions que nous ne sommes que les ouvriers du Seigneur.

Voilà pourquoi je veux vous rappeler quatre motifs qui doivent nous engager à fuir l'oisiveté. Le premier est la grandeur de l'affaire que nous traitons ici-bas ; il s'agit en effet d'un royaume, du royaume éternel des cieux..... Prendre pour exemple celui qui soutient devant les tribunaux un procès d'où dépendent ses biens et son honneur. Le second est la brièveté du temps, car c'est en un clin d'œil, dans le court espace de la vie présente, que nous devons traiter l'affaire de notre éternité future. Le troisième est la grandeur de nos dangers. En effet si, en perdant ce royaume, nous devons demeurer, comme les enfants morts sans baptême, dans un certain milieu où nous ne souffririons pas de tourment, le malheur sans doute serait déjà très-grand, puisque nous aurions perdu Dieu et la gloire éternelle ; mais il n'en est pas ainsi ; car il faut ou régner ou brûler ; il faut habiter ou dans la maison de Dieu ou dans les dévorants cachots de l'enfer. Dans une si terrible alternative, qui oserait se livrer au sommeil ? Le quatrième motif est la multitude des ennemis qui nous environnent ; chaque jour ils sont là, se glissant par les fenêtres, pour piller nos maisons, et n'ayant d'autre occupation que de nous perdre. De là cette parole de saint Pierre. « Frères, soyez sobres et vigilants, car le démon votre ennemi tourne autour de vous, rugis-

(1) Eph., iv, 27.

« sant comme un lion, et cherchant quelqu'un à dévorer (1) ».

Voyez les gens du monde ; avec quelle sollicitude, avec quelle ardeur ils travaillent pour une vile récompense ! Voyez les artisans ; ah ! si vous travailliez comme eux !.... Les exemples des Saints doivent nous encourager. Avec quelle ardeur ils travaillaient et la nuit et le jour ! Comme ils savaient économiser leur temps ! que leur sommeil était court ! Saint Arsène disait : Une heure de sommeil suffit à un religieux ; et tout en s'occupant de travaux manuels, ce grand saint priait sans cesse.... Courtes journées, nuits plus courtes encore.... Et vous, vous dites ; je n'ai rien à faire ; je ne sais à quoi passer mon temps. Savez-vous pourquoi vous parlez de la sorte ? « Parce que vous êtes sans intelligence et que vous ne comprenez pas les choses de l'esprit de Dieu (2) » ; parce que votre âme ne sait pas s'occuper ; vous ne savez ni louer Dieu, ni méditer, ni sonder votre conscience.

Un saint religieux disait : lors même que je vivrais les années de Mathusalem, je n'aurais pas assez de temps pour repasser dans mon âme les bienfaits de Dieu et pour pleurer mes péchés... Entendez ces paroles d'un bon ouvrier : « Mon âme a refusé la consolation, je me suis rappelé Dieu et ce souvenir m'a réjoui ; Je m'occupais et mon âme défaillait. Mes yeux prévenaient la veille ; je me suis troublé et je n'ai pu parler (3) ».

Mais vous, « pourquoi demeurez-vous tout le jour sans travailler. (4) » Lorsque vous avez une couronne à conquérir, le bonheur à gagner, un salaire à mériter ; lorsque votre âme se trouve dans le plus grand danger, vous passez dans l'oisiveté non pas seulement une heure, mais des jours entiers, toute votre vie ; et votre vie et le temps, ce don précieux du Seigneur, se trouvent ainsi consumés et perdus.

Pouvez-vous dire : « Personne n'est venu nous louer ? (5) » Non, certes, vous ne pouvez le dire. Les prophètes ne sont-ils pas venus ? les Évangélistes, les apôtres, tant de docteurs, tant de martyrs ne sont-ils pas venus ? Du haut du ciel le Fils de Dieu n'est-il pas venu, lui aussi, pour vous conduire à sa vigne ? Et nous chaque jour que faisons-nous ? Notre parole vous appelle, vous excite, vous sollicite à ne pas perdre avec le grand nombre vos soins et vos travaux....

(1) St Pierre, v, 8. — (2) 1 Cor., II, 14. — (3) Ps. LXXVI, 8. — (4) St Matth., xx, 6. — (5) St Matth., xx, 7.



Voyez encore comme saint Paul, dans l'une de ses épîtres, vous adresse des exhortations semblables à celles de J.-C. dans l'évangile: « Frères, dit-il, ne savez-vous pas que ceux qui courent dans « la lice, courent tous, il est vrai, mais qu'un seul remporte le prix? « courez donc de sorte que vous le remportiez (1) ». Courez droit, courez rapidement, courez prudemment. Courez droit, car que sert de courir hors de la voie? « Je suis la voie, nous dit le Sau-  
 « veur. (2) » Les hérétiques, les païens courent hors de cette voie divine ; aussi ils n'obtiendront pas la récompense.

Courez rapidement et avec ardeur, les lâches seuls se fatiguent au milieu de la course; aussi ils n'obtiendront pas la récompense. « J'ai couru, dit le prophète, dans la voie de vos commandements et « vous avez dilaté mon cœur. (3) » « Nous courons à l'odeur de vos parfums. « Mais le Christ » s'est élancé comme un géant pour « parcourir sa voie. (4) » Si vous ne courez rapidement après lui, il aura bien vite échappé à vos regards.

Courez prudemment, car il y a sur la route des fantômes, des précipices et ces filets dont parle le psalmiste : « Dans la route où « je marchais, les superbés ont caché des filets sous mes pieds (5) ». Un religieux, par exemple, courait heureusement ; une occasion se présente de sortir du monastère, et il périt ; il est tombé dans le filet du démon. Un autre distribuait des aumônes, s'appliquait à d'autres œuvres de charité; il s'attache à une femme qui recevait ses secours et tombe. N'a-t-il pas trouvé un fantôme? Un autre reprend son frère qui a commis une faute ; une dispute s'élève et le cœur se remplit de colère et de haine ; n'est-ce pas là un précipice dans la route ?

« Ayez donc soin, M. F., de vous conduire avec prudence, parce « que les jours sont mauvais (6) », c'est-à-dire pleins de dangers. Hâtons-nous de courir, les yeux toujours fixés sur la récompense ; proposons-nous de l'acquérir et travaillons sans cesse. Ayons toujours à la pensée cette parole de l'Apôtre : « Ces tribulations et ces « labeurs sont légers et passagers, mais dans la sublimité des « cieus, ils opèrent pour nous, hors de toute mesure, un poids éter-  
 « nel de gloire (7) ». Que le Seigneur Jésus daigne nous conduire à cette gloire !

Ainsi soit-il.

(1) 1 Cor., IX, 34. — (2) St Jean, XIV, 6. — (3) Ps. CXVIII, 32. — (4) Ps. XVIII, 6. — (5) Ps. CXLI, 4. — — (6) Eph., V, 15. — (7) 1 Cor., IV, 17.

## DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME

---

### LA PAROLE DE DIEU

*Exit qui seminat seminare semen suum*  
Celui qui sème sortit pour semer son grain.  
(Saint Luc, VIII, 5).

La conversion du monde nous montre clairement l'immense utilité de la prédication. Ce fut, en effet, au son des trompettes apostoliques que l'univers se convertit, et s'il y a encore dans l'Église un peu de force et de vertu, n'est-ce pas le fruit de la prédication assidue de la parole divine? Aussi pouvons-nous dire avec autant de vérité qu'Isaïe : « Si le Seigneur ne nous avait laissé la « semence » de sa parole, « nous serions devenus semblables à Gommorrhe (1) » Sans la parole divine, quel oubli, quelle négligence, quel mépris de toutes choses ! Comme le péché déborderait de toutes parts, puisque, malgré tant de remontrances, malgré tant d'exhortations, l'iniquité n'abonde déjà que trop parmi les hommes !

« La parole de Dieu produit dans une âme des avantages sans nombre, (2) » nous dit saint Bernard. La parole, en effet, éloigne l'âme du péché, elle la vivifie, elle l'éclaire, elle l'enflamme, elle la purifie, elle la fortifie, elle la guérit, elle la féconde, elle l'amollit; en un mot, elle la rend capable de tout bien. La parole divine est pour les cœurs un frein, une lumière, une source de vie, un feu, une nourriture, un remède, une force, un bain purifiant. Il serait

(1) Isaïe, I, 9. — (2) St Bernard, serm. 24, De divers, n° 2.

trop long d'expliquer chacune de ces vertus de la divine parole ; tout ce discours y suffirait à peine ; je me contenterai de vous les montrer rapidement dans les paroles mêmes de l'Écriture.

Elle écarte et retient loin du péché ; rien de plus clair dans le Psalmiste : « J'ai enfermé vos paroles dans mon cœur, afin de ne plus pécher contre vous (1) ». Elle purifie des péchés qu'on a commis ; voici ce que nous lisons dans l'Évangile : « Vous êtes purs, à cause de la parole que je vous ai dite (2) ». Elle vivifie l'âme ; nous lisons encore dans l'Évangile : « Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie (3) ». Elle éclaire l'intelligence ; le Psalmiste disait : « La révélation de votre parole nous éclaire et donne l'intelligence aux humbles. (4) ». Et encore : « Votre parole est une lampe à mes pieds et une lumière dans ma route (5) ». Elle enflamme le cœur ; nous trouvons dans le Psalmiste : « Votre parole est un feu brûlant (6) ». Elle nourrit notre âme ; le Sauveur disait : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu (7) ». Elle procure la guérison ; c'est l'enseignement du Psalmiste : « Il a envoyé sa parole et les a guéris (8) ». Elle fortifie la volonté ; c'est encore l'enseignement du Psalmiste : « Mon âme s'est endormie d'ennui, fortifiez-moi par vos paroles (9) ». Elle amollit le cœur ; le prophète royal disait à Dieu : « Envoyez votre parole et elle fondra mon cœur (10) ». Nous lisons aussi dans les Cantiques : « Mon âme s'est fondue, quand il a parlé (11) ». Elle féconde les œuvres ; Isaïe le prophétisait en ces termes : « Comme la neige et la pluie descendent du ciel et n'y retournent plus, mais saturent la terre et la font germer et donnent la semence pour le laboureur et la nourriture pour l'homme ; ainsi est la parole qui sort de ma bouche ; elle ne reviendra pas à moi sans fruit, elle accomplira toutes mes volontés et prospérera en tout ce que j'aurai voulu (12). »

Oh ! que je voudrais développer et confirmer par l'expérience chacune de ces vertus de la parole divine ; mais le temps me manquerait et j'ai hâte d'arriver à d'autres vérités. Voyez cependant, ô vous qui dédaignez ou qui négligez d'assister aux diverses prédications, voyez les biens inestimables dont vous privez dont vous dépouillez vos

(1) Ps. CXXIII, 11. — (2) St Jean, XV, 3. — (3) St Jean, VI, 64. — (4) Ps. CXVII, 130. — (5) Ps. CXVIII, 105. — (6) Ps. BXXVIII, 140. — (7) St Luc, IV, 4. — (8) Ps. CVI, 26. — (9) Ps. CVIII, 28. — (10) Ps. CXLVII, 18 — (11) Cant. V, 6. — (12) Isaïe, LV, 10.

âmes. Et ne me dites pas : J'ai longtemps étudié ; la doctrine ne m'est pas inconnue ; j'ai dans ma maison les œuvres de saint Augustin, de saint Bernard, de saint Chrysostôme ; j'en ferai ma lecture. Ne dites point cela ; les livres sont une lettre morte et la parole d'un prédicateur est pleine de vie. Il y a dans la parole vivante je ne sais quelle énergie cachée que la lettre n'a pas : « Car  
 « la parole de Dieu est vivante, efficace, plus pénétrante qu'un  
 « glaive à deux tranchants ; elle atteint jusqu'à la division de l'âme  
 « et de l'esprit, jusque dans les jointures et dans la moëlle des  
 « os (1) » Il n'en est pas ainsi de la lettre ; un discours nous émeut  
 bien plus qu'une lecture. Le prédicateur n'est que la voix de Dieu ;  
 c'est Dieu qui parle par sa bouche. Vous ne venez pas écouter un  
 homme, vous venez écouter Dieu qui parle par cet homme. D'ail-  
 leurs l'Esprit-Saint s'unit à l'action de la parole du prédicateur  
 d'une manière toute particulière, ainsi qu'il est écrit : « Ils pré-  
 « chèrent partout, le Seigneur agissant avec eux et confirmant leur  
 « parole par les signes qui l'accompagnaient (2). » Que de pécheurs  
 endurcis n'avons-nous pas vus se convertir, après avoir entendu  
 la parole de Dieu, réformer leur conduite et mener une vie toute  
 nouvelle !

Mais, direz-vous, malgré cette multitude de sermons qui se font de nos jours, je ne vois pas tous ces grands fruits de la parole parmi les foules. C'est vrai, mais quelle est la cause de cette stérilité ? N'est-ce pas la mauvaise disposition de la terre où tombe la semence, plutôt qu'un défaut de vertu dans la semence même ? Lisez l'Évangile et vous verrez que, de toute la semence jetée par le semeur, la quatrième partie à peine put produire des fruits. Et pourquoi ? Parce que la terre était mal préparée. Ah ! plutôt à Dieu, plutôt à Dieu qu'aujourd'hui de cet immense auditoire, la quatrième partie au moins fit fructifier la parole comme il faut ! De nos jours, beaucoup entendent la parole et bien peu la pratiquent.

Voyons donc, d'après la parabole évangélique, ce qui empêche la semence de porter du fruit. L'Évangile signale trois principaux obstacles ; la dureté, la sécheresse et les épines, ce qui nous montre trois sortes d'auditeurs stériles qui entendent la parole sans en profiter.

Le premier obstacle est la dureté. Vous le savez, M. F. ; le laboureur doit travailler et ameublir la terre. Aussi n'y eut-il pas de fruits

(1) Héb. iv. — (2) St. Marc, xvi, 20.

le long du chemin, parce qu'il n'y avait là qu'une terre foulée et durcie par le pied du passant. Quel fruit peut porter la parole de Dieu dans le cœur d'un pécheur obstiné et endurci, passant de longues années dans l'habitude du péché mortel, prêtant à usure, vivant en concubinage, conservant dans son cœur la haine et la colère, se livrant au jeu et au blasphème, volant sans cesse et ne restituant jamais ? La semence de la parole rebondira comme la grêle, hors d'un cœur si pervers ; elle ne saura ni le saisir ni l'émouvoir ; elle ne peut y exciter ni saintes affections, ni sentiments pieux, ni horreur du péché, ni crainte de l'enfer, ni désir du salut. Vous auriez beau dans votre zèle rappeler à ces pécheurs l'Écriture tout entière, vous n'éveillerez point dans leurs cœurs le moindre mouvement de contrition, de douleur, de componction ou de crainte. Effet déplorable de cette étrange dureté que produisent le long séjour du péché dans une âme et l'habitude continuelle de l'iniquité. Aussi de pareils auditeurs passent tout le temps de la prédication soit à dormir, soit à causer ; ou bien, enchaînés à leur place, ils se consomment d'ennui. La parole de Dieu ne fait donc aucune impression sur ces cœurs, et alors le démon vient, l'enlève au plus vite ou la foule à ses pieds.

Tel est le sort de cette parole qui tombe le long du chemin. Ces cœurs, en effet, sont comme des voies publiques que personne ne garde ; les démons y passent sans obstacle et sans résistance, suivant cette parole du saint homme Job : « Ils vont et viennent le long de ce chemin dans toute leur horreur (1) ». Cœurs malheureux sur lesquels les démons ont, pour ainsi dire, un pouvoir souverain ; aussi ils y dévorent la parole au plus vite, l'effacent de la mémoire, de peur que ces infortunés ne se convertissent et ne fassent pénitence. C'est à eux que s'adresse l'apôtre saint Paul, quand il dit : « Exhortez-vous mutuellement chaque jour, afin que le péché n'endurcisse aucun de vous (2) ».

Vous savez en effet toutes les sueurs, toutes les fatigues du laboureur, pour remuer, pour sillonner et ameublir la terre, avant d'y jeter la semence, afin que comme une tendre mère, la terre reçoive et réchauffe la semence sur son sein, et qu'ainsi réchauffée, la semence s'attache au sol et y enfonce ses racines. Voilà, M. F., voilà comment nous devons chaque jour, avant l'instruction, examiner et sonder nos consciences, exhorter et presser nos cœurs, de peur

(1) Job, xx, 25. — (2) Hébr. iii, 13.

qu'ils ne s'endurcissent dans le mal et ne soient frappés de stérilité.

Tel est le premier et le plus grand obstacle au fruit de la parole, tels sont les auditeurs les plus rebelles. A cause de leur dureté, il ne se produit en eux aucune impression, aucun sentiment, aucun attrait, aucune émotion : « Parce que la sagesse ne saurait entrer « dans une âme malveillante, ni habiter dans un corps soumis au « péché (1) ». Ils sont des enfants de défiance, comme les appelle l'apôtre saint Paul, et nous espérons peu de leur salut, car ils n'aiment pas à entendre la parole ; ils ne l'écoutent qu'avec ennui et dégoût, et c'est là d'après l'Évangile, un signe d'éternelle réprobation : « Car celui qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu ; c'est « pour cela que vous ne les écoutez pas, parce que vous n'êtes « pas de Dieu (2) ». Ils sont des enfants de ce siècle ; ils ne se fatigueraient jamais d'entendre les choses du monde, ils passeraient tout le long du jour à en écouter les chansons et les fables, et s'il leur faut écouter la parole de Dieu, dès le premier moment, la fatigue les accable.

Le second obstacle est la stérilité, la sécheresse de la terre : « Elle n'avait point d'eau (3) », nous dit l'Évangile. Cette sécheresse est la tiédeur ; c'est l'état d'une âme qui ne possède pas l'eau spirituelle de la ferveur et de la charité, parce que Dieu ne verse pas en elle la céleste rosée, cette pluie féconde qu'il a réservée pour son héritage.

La tiédeur, M. F., est un grand mal. Dans cet état, je le sais, l'âme n'est pas souillée de fautes graves ; écoutez pourtant cette parole de l'Apocalypse : « Plût à Dieu que vous fussiez froid ou « chaud ! Mais parce que vous êtes tièdes, je vais bientôt vous vomir « de ma bouche (4) ». Et pourquoi ? Parce que l'âme tiède est toujours chancelante ; elle est sans force pour le bien.

Le chrétien qui vit dans la tiédeur, écoute la parole sans répugnance, quelquefois même avec plaisir ; en l'entendant, son cœur peut-être sera touché et ses yeux se rempliront de larmes, mais tous ces premiers germes, ne trouvant pas dans le cœur la sève de la piété, se dessèchent bien vite, aux premiers rayons du soleil de la tentation et de la tribulation. L'homme tiède n'a pas assez de force, assez d'énergie pour accomplir les saintes inspirations qu'il reçoit et les bons désirs qu'il forme ; et la moisson se dessèche,

(1) Sag. I, 4. — (2) St. Jean, VIII, 74. — (3) St Luc, VIII, 6. — (4) Ap. III, 15.

quand elle était à peine en herbe. C'est de l'homme tiède que le Psalmite a dit ces paroles : « Qu'ils deviennent comme l'herbe qui naît sur les toits; elle se dessèche avant d'être coupée (1). » L'enfer, vous l'avez souvent entendu dire, est plein de bonnes intentions et de bons désirs, car dans son jugement Dieu rend à chacun selon ses œuvres et non pas selon ses désirs.

D'où provient la tiédeur, M. F.? D'où proviennent cette sécheresse, cette aridité de l'âme? La tiédeur a deux causes. La première est un défaut de prière, le relâchement dans les exercices de piété; car alors l'âme, comme nous l'avons dit, demeure longtemps sans être fécondée de la rosée céleste, de la pluie spirituelle de la grâce. Voilà pourquoi le Psalmite disait : « Mon âme est devant vous comme une terre sans eau (2) ». Et encore : « Mon cœur est desséché, parce que j'ai oublié de manger mon pain (3) ».

La seconde cause de la tiédeur peut être une trop grande ardeur de la concupiscence qui peu à peu absorbe l'eau vivifiante de l'esprit et détruit la vie de la foi. L'ardeur de la chair dessèche l'âme, et plus l'homme se laisse dominer par la matière, plus l'esprit perd en lui de son empire. Voilà ce qui faisait dire au prophète : « C'est un feu qui dévore jusqu'à la perdition et qui consume tous les rejetons (4) ». La tiédeur produit une grande faiblesse pour le bien, suivant cette parole du prophète : « Ils ont rejeté sur vous tous les maux, et ont conçu des projets qu'ils n'ont jamais pu exécuter (5) ».

Le troisième obstacle à la parole divine est la multitude des épines et des herbes sauvages qui naissent avec la semence et l'étouffent; c'est la cupidité. Heureux les religieux qui ont purifié de toutes ces épines la terre de leur cœur! Les hommes du monde doivent vivre, il est vrai, au milieu de ces épines; mais qu'ils prennent garde à ce que leur multitude n'étouffe point la semence. Nous avons vu des hommes pleins de talent, d'esprit et de capacité, des hommes d'un grand sens et d'un grand jugement, nous les avons vus, dis-je, s'embarrasser dans des affaires d'argent et de commerce et employer ainsi en pure perte leurs brillantes qualités. Quel crime indigne d'employer si mal tous ces dons du génie! Ah! s'ils les avaient employés à acquérir la divine sagesse, de quel éclat ces dons auraient brillé!

(1) Ps. CXXVIII, 6. — (2) Ps. XLII, 6 — (3) Ps. CI, 5. — (4) Job, XXXI, 12. — (5) Ps. XX, 12.

Cette classe de chrétiens écoute avec joie la parole de Dieu, et assiste aux instructions avec un vrai plaisir ; mais à peine sortis de l'église, ils sont emportés dans le tourbillon de leurs affaires, de leurs intérêts, des joies et des plaisirs du siècle. Et la parole de Dieu est bientôt enfouie et étouffée sous les épines de ces soins superflus, de ces sollicitudes ou de ces amusements. C'est à eux que le prophète Jérémie adresse ces paroles : « Renouvelez vos terres par le repos d'un an (1) ; ne semez pas sur les épines, » parce que la semence n'y lèvera pas.

Ainsi fait le laboureur ; il arrache les ronces jusqu'à leur racine et en délivre ses terres. Il est impossible, en effet, de porter à la fois des fruits pour Dieu et pour le monde. Ces deux sortes de fruits ne peuvent point se trouver ensemble ; notre cœur ne peut les contenir, il est trop étroit ; les uns doivent y céder la place aux autres. Voulez-vous donc porter des fruits pour Dieu ? purifiez le champ de votre cœur de toute cupidité, de toute convoitise, de toute affection de ce monde. Les consolations de l'esprit, nous dit saint Bernard, sont pleines de délicatesse ; elles ne peuvent être données à ceux qui veulent en goûter d'autres (2).

Ce troisième obstacle est celui qui nuit le plus à la parole de Dieu, parce qu'il est le plus répandu. Voici comment l'Apôtre en parle : « Lorsqu'une terre abreuvée par la pluie, produit les plantes nécessaires à ceux qui la cultivent, elle reçoit la bénédiction de Dieu ; mais quand elle ne produit que des ronces et des épines, elle est abandonnée et approche de la malédiction ; à la fin on y met le feu (3). » Et le saint homme Job veut aussi parler de cet obstacle, quand il dit : « Ils croyaient trouver le bonheur sous les épines » (4). Remarquez ici que les richesses et les plaisirs sont considérés comme des épines, parce que les désirs et les soucis qu'ils enfantent sont comme autant de pointes aiguës qui déchirent la conscience.

Nous avons dit les obstacles qui s'opposent aux fruits de la parole de Dieu dans les âmes ; parlons maintenant des conditions que doit avoir un pieux auditeur pour en profiter. Le Seigneur lui-même en assigne trois principales dans ces paroles : « Ce sont ceux qui reçoivent la parole dans un cœur bon et excellent, la retiennent et portent des fruits par la patience (5).

(1) Jérém., iv, 3. — (2) Sermon trois. sur l'Ascension, n° 7. — (3) Hébr., vi, 7. — (4) Job., xxx, 7. — (5) St Luc, viii, 15.



Par conséquent, la première condition est « d'écouter avec un cœur bon et excellent. » Qu'est-ce qu'écouter avec un cœur bon ? C'est écouter volontiers, avec plaisir, sans dégoût. Qu'est-ce qu'écouter « avec un cœur excellent ? » C'est écouter avec l'intention, avec le désir de faire fructifier la parole. Le fidèle doit donc écouter la parole de Dieu avec joie et avec le désir d'en profiter. Comme la bonne ou la mauvaise disposition avec laquelle l'estomac reçoit la nourriture, n'est pas une chose indifférente à la santé, ainsi la disposition avec laquelle l'auditeur reçoit la parole, n'est pas une chose indifférente au fruit qu'elle doit produire. Il y a des auditeurs toujours ennuyés; le temps du sermon leur paraît toujours long, et ceux-là comment peuvent-ils en profiter? Il y en a d'autres qui assistent volontiers aux instructions, mais ils y apportent un esprit plein de curiosité, et choisissent les « maîtres qui flattent davantage leurs oreilles (1) ». Ceux-là recherchent leur propre satisfaction et non le fruit de la parole; ils recherchent la paille et non le grain, les frivoles ornements et non pas le sens divin du discours; ils ne viennent pas pour s'instruire, mais pour entendre des phrases élégantes, des mots pleins de grâce, des questions subtiles, toute une vaine rhétorique. Insensé! votre maison est en flamme, le feu la dévore tout entière, et vous vous arrêtez devant les ornements et les grâces d'un discours! L'ennemi envahit la cité, vous êtes sur le point de tomber dans la mort, et dans la mort éternelle, et vous considérez quelques douces paroles! Dans une question aussi sérieuse vous ne cherchez que la couleur et les images d'une phrase, vous ne faites que vous repaître de vent, et vous repoussez toute nourriture qui soutient la vie.

Un exemple nous fera comprendre cette folie. C'est un roi qui écrit à son ambassadeur, pour le charger de mettre tous ses soins à régler une affaire de la plus grande difficulté; mais l'ambassadeur oubliant cette affaire, s'occupe uniquement de louer les caractères de la lettre, d'en admirer la perfection, les gracieux ornements. Dites, M. F., une telle conduite n'enflammerait-elle pas le courroux du roi? Et voilà précisément ce que vous faites: le Seigneur nous a donné l'Évangile, ces lettres sacrées d'après lesquelles nous devons traiter la grande affaire du royaume des cieux; mais si vous n'y cherchez que des fleurs et des ornements, n'êtes-vous pas le plus insensé des hommes?

(1) 2, Tim., iv, 3.

La seconde condition est de retenir la parole, de la garder dans sa mémoire. Il faut que la semence jette ses racines dans la terre ; sans cela elle ne peut porter de fruit. Voyez comme la semence demeure cachée tout l'hiver dans les entrailles de la terre, pour y bien établir ses racines..... Saint Grégoire nous dit : (1) Si l'estomac ne retient pas la nourriture, quel bien fait-elle à l'homme ? Vous avez beau recevoir volontiers la parole, si un instant après vous l'oubliez, comment accomplirez-vous les recommandations qu'on vous a faites ?... « Marie conservait toutes ces paroles et « les repassait dans son cœur (2). » Cœur parfait, terre excellente où Dieu avait jeté la semence de son Verbe..... Nous lisons dans la loi : « Tout animal qui ne rachine pas sera immonde (3). » L'apôtre saint Jacques compare ces auditeurs oublieux à un homme qui regarde son image dans un miroir : « Il se considère, dit cet « apôtre, et sort, et aussitôt il oublie ce qu'il était (4). » Tels sont ces auditeurs ; au moment où ils écoutent, à la lumière de la parole de Dieu ils examinent leurs consciences et en voient les souillures ; mais à peine sortis de l'église, ils oublient l'état où ils se sont vus.

Oh ! si vous aviez toujours soin de retenir la parole, que votre science serait grande ! comme vous seriez avancés en sagesse, puisque chaque jour vous entendez la divine doctrine ! « Vous qui de « puis si longtemps qu'on vous parle, devriez être des maîtres, vous « avez encore besoin qu'on vous apprenne les premiers éléments « de la parole de Dieu ; vous êtes devenus tels qu'il ne faut vous « donner que du lait et non une nourriture solide (5). » Et pourquoi ? Parce que vous ne repassez pas, vous ne conservez même pas dans votre cœur la parole de Dieu que vous entendez.

La troisième condition consiste « à porter des fruits par la patience ; » c'est-à-dire à pratiquer dans ses actions la parole entendue. Sans cela à quoi sert d'entendre la parole, si ce n'est à notre condamnation ? « Celui qui connaît le bien et qui ne le fait pas, « est coupable de péché (6). » « Ce ne sont pas en effet ceux qui « ont appris la loi, qui seront justifiés, mais ceux qui l'ont pratiquée (7). » Voilà pourquoi le Seigneur disait dans l'Évangile. « Les hommes de Ninive s'élèveront au jour du jugement contre cette « génération, et la condamneront, parce qu'ils firent pénitence à la

(1) Sur l'Évang. livr. 1 hom. 15, n° 2. — (2) St Luc II, 9. — (3) Lev II, 26. — (4) St Jac. I, 24. — (5) Hébr v, 12. — (6) St Luc IX, 25. — (7) St. Jac. IV, 17.

« prédication de Jonas (1) ». Une seule prédication et une prédication bien courte de ce prophète suffit pour convertir les Ninivites et pour les porter à la pénitence ; et nous, malgré tant de prédications, nous ne sommes pas encore convertis.

La loi de l'Évangile, M. F, n'est pas théorique : elle est pratique avant tout ; les œuvres plus que la science, voilà sa fin. Si un peintre, un médecin, un artiste ne faisaient jamais les œuvres de leur art, malgré toute leur habileté, leur science serait vaine. De la même manière, si vous ne faites pas des œuvres chrétiennes, toute votre philosophie chrétienne est une vaine philosophie.

Mais que signifie la parole qu'ajoute le Sauveur : « par la patience ? » Elle veut dire que personne n'arrive du premier coup au suprême degré de la perfection. Pour acquérir la vertu et la sainteté, la patience est nécessaire, comme pour acquérir la science..... N'examinez pas chaque jour les progrès que vous avez faits ; examinez-les chaque année..... « Malheur à ceux qui ont « perdu la constance (2) » ; qui, désespérant de leur avancement dans la vertu, se sont livrés au libertinage, à la débauche et à toutes les voluptés du siècle. .

Une excellente parabole de l'Évangile nous montre bien cette vérité : « Le royaume des cieux est semblable à un homme qui jette « la semence en terre ; qu'il dorme ou qu'il veille, nuit et jour la « semence germera (3) ». Jetez dans le champ de votre cœur la bonne semence de la doctrine ; si vous l'y conservez, elle produira l'herbe des bons désirs, la tige des saintes résolutions, l'épi des vertus, et le fruit des bonnes œuvres.

(1) Rom. XII, 41. — (2) Ecclé. II, 16. — (3) St Marc, VI, 27.

## DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME

---

### LA GLOIRE CÉLESTE

*Ecce ascendimus Jerosolyam*

Voilà que nous montons à Jérusalem,

(Saint Luc, xviii, 21).

Notre mère, la sainte Église, pour nous encourager à supporter les rigueurs du carême, met d'abord sous nos yeux la céleste Jérusalem, but de notre course ici-bas; elle propose ensuite à notre imitation l'exemple de J.-C., et enfin elle nous rappelle la guérison de l'aveugle-né, pour nous faire demander la lumière qui doit éclairer nos yeux et nous préserver dans la route de tout égarement. Nous parlerons aujourd'hui de cette route vers la Jérusalem des cieux.

Toutes les fois que je considère, d'un côté, la gloire et le bonheur de la cité céleste, les dons sublimes, ineffables, que Dieu y a préparés pour ceux qui l'aiment, et de l'autre, notre tiédeur, notre indifférence, le peu d'impression que fait sur nous tant de félicité, le peu d'estime, le mépris que nous en avons, je m'étonne, j'hésite, la stupeur me saisit, la parole me manque, la voix se glace dans ma bouche. Dans les choses terrestres, si le moindre espoir d'un gain temporel vient à nous sourire, notre esprit s'émeut aussitôt, nos désirs s'enflamment, notre cupidité bouillonne; et quand il s'agit des richesses éternelles, nulle émotion dans notre âme, point d'ardeur, point de désir, notre cœur

demeure froid et glacé. Vous avez beau, par mille considérations, par mille exhortations, vous efforcer d'y faire naître un désir; ce désir s'évanouit bien vite et le cœur revient à sa froideur première. O froideur déplorable! O lamentable et malheureuse dureté! Prodige étonnant et funeste! Les choses les plus vaines nous enflamment, et les choses les plus sérieuses nous laissent insensibles.

D'où vient cela? Est-ce de notre incrédulité? Non sans doute; nous croyons et nous connaissons les choses des cieux; nous n'avons aucun doute à cet égard. Est-ce de notre défiance? Non encore; car quoique mauvais, nous espérons, nous avons la confiance de parvenir, par les mérites de J.-C. et par la miséricorde de Dieu, à la possession de la gloire éternelle. D'où vient donc une si malheureuse indifférence pour une patrie si désirable?

Elle peut avoir deux causes: Ou bien c'est que ce royaume est tout spirituel et que « moi je suis charnel et vendu pour être « l'esclave du péché (1); » et un cœur tout charnel ne saurait, à cause de l'endurcissement produit par le péché, recevoir la moindre impression de la vue de tant de bonheur; ou bien, ce qu'à Dieu ne plaise, c'est que nous ne sommes pas les habitants de cette cité bienheureuse; et ainsi notre nature ne saurait nous donner pour elle aucun attrait, car l'homme ne ressent cet attrait naturel que pour sa patrie. L'habitant de Babylone ne trouve aucun plaisir à entendre les cantiques de Sion, ils sont pour lui sans charme; son regard au contraire se tourne vers sa chère Babylone, et cette vue le réjouit. Les enfants de lumière embrassent la lumière, les enfants de ténèbres n'aiment que les ténèbres.

Mais écoutez un des enfants, un des vrais citoyens de la cité des cieux. Comme il tressaille! comme il est enflammé! comme il brûle pour sa patrie! « Que vos tabernacles me sont chers, ô Seigneur des vertus, mon âme aspire aux parvis du Seigneur; elle « défaille de désirs. Mon cœur et ma chair ont tressailli dans le « Dieu vivant. (2) » Ailleurs il dit encore: « Je me suis réjoui des « paroles qui m'ont été dites, nous irons dans la maison du Sei- « gneur (3); » là nous le verrons, nous demeurerons avec lui dans sa propre maison, nous serons ses serviteurs, nous serons ses amis; là nous règnerons avec lui dans les siècles éternels.

Oh! je succombe de joie; je ne puis contenir les transports de

(1) Rom. VII, 14. — (2) Ps. LXXXIII, 1. — (3) Ps. CXXI, 1.

mon allégresse, quand je pense à tant de bonheur, et ma joie ne passe point, ne se refroidit point; elle dure sans cesse, elle demeure dans mon âme. « Mes pieds, » c'est-à-dire mes affections et mes désirs, « se sont fixés dans tes parvis, ô Jérusalem(1) ». Ils ne retomberont plus sur la terre, quoique nous y passions nos jours mortels; toute « notre conversation, » toute notre joie « est dans les cieux. » Là est notre cœur, parce que là est notre trésor. O brillants et bien aimés parvis de Jérusalem! O chœurs des anges, des archanges, des dominations, des puissances, des apôtres, des prophètes, des martyrs, des vierges, des confesseurs, ô habitants des cieux qui mettent tout leur bonheur, qui passent leur vie éternelle à considérer ces parvis resplendissants, à les visiter, à les contempler, à les parcourir! c'est là leur joie, ce sont là leurs délices.

Le Psalmiste disait « dans tes parvis; » car le ciel n'a pas seulement un parvis unique, une demeure unique; les parvis y sont nombreux; les demeures, innombrables. Aussi le Psalmiste ajoute: « Jérusalem qui est bâtie comme une ville (2), » où se trouvent d'innombrables habitants, mille fonctions différentes, une grande variété, un gouvernement admirable et parfait. Qui pourra dire l'ordre, la paix, le calme, la concorde, les statuts et les lois de cette multitude sans nombre qui peuple cette cité dont le gouverneur est Dieu même? Là point de discorde, point de discussion, point de querelle, point de procès, parce que là on ne connaît ni le mien ni le tien; toutes choses y sont communes, et voilà pourquoi le psaume ajoute: « Toutes ses parties ne font qu'un seul tout. » Cet héritage, en effet, n'est ni divisé, ni partagé entre les héritiers; il est tout à tous et tout à chacun; comme le soleil qui nous éclaire est tout à vous et tout à tout le monde; rien de lui ne peut se partager; tout le soleil vous réchauffe et tout le soleil réchauffe votre voisin, il remplit votre champ d'arbres et de fruits, comme si votre champ était le seul qu'il eut à féconder.

Cette cité renferme deux classes d'habitants; il y a les anciens habitants, les naturels de la cité: ce sont les esprits angéliques qui y furent créés et y sont demeurés depuis le commencement des siècles; il y a ensuite les étrangers venus du dehors: c'est de ceux-ci que parle le Psalmiste, quand il ajoute: « Là sont montées les « tribus, les tribus d'Israël (3). » Ce sont les apôtres, les martyrs,

(1) Ps. CXXI, 2. — (2) Ps. CXXI, 3. — (3) Ps. CXXI, 4.

les confesseurs et les vierges qui y montent sans cesse de ce séjour grossier et ténébreux où nous vivons.

Et pourquoi sont-ils montés ? « Pour louer le nom du Seigneur. » Voilà l'œuvre, voilà le devoir, voilà l'exercice de la cité entière ; louer, bénir, glorifier le nom du Seigneur, roi et chef de tous ses habitants ; voilà leur occupation pendant toute l'éternité ; sans cesse la gloire divine est pour eux l'objet de chants nouveaux, et jamais leurs louanges ne pourront l'épuiser, suivant ces paroles d'un autre psaume : « Heureux ceux qui habitent dans votre maison, Seigneur ; ils vous loueront dans les siècles des siècles (1) ». Et saint Jean ajoute dans son Apocalypse, en parlant des animaux mystérieux et des vingt-quatre vieillards : « Ils n'avaient de repos ni le jour ni la nuit ; sans cesse ils disaient : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu tout puissant (2) ». O magnifique louange ! concert harmonieux de ces chanteurs divins ! quelle allégresse ! quelle joie ! quelle fête parmi cette multitude si diverse qui loue le Seigneur ! oh ! s'il nous était donné de nous trouver à ce spectacle !.. Prendre pour exemple le concert de cent musiciens réunis..... :

Le prophète invite l'Église à considérer, à contempler cette fête. « Regarde Sion, dit-il, la ville de nos solennités (3) », ou plutôt les solennités de notre ville : « Tes yeux verront Jérusalem, ses palais opulents, ce pavillon qui ne peut être porté en d'autres lieux, ses appuis ne seront jamais ôtés ; jamais ses cordages ne seront rompus, parce que là seulement le Seigneur notre Dieu est dignement glorifié ». « Le peuple qui s'offre à tes regards n'est pas un peuple sans intelligence, sa parole a toujours un sens profond, et l'on ne peut sur cette terre comprendre le sublime langage de l'homme qui fut ici bas sans sagesse, (4) » c'est-à-dire du petit enfant qui, après son baptême, y fait aujourd'hui entendre sa voix. Jamais Démosthène, jamais Cicéron, jamais Platon, jamais Aristote n'ont su parler avec tant de sagesse et d'éloquence ; jamais dans le monde on n'entendit un orateur ou un poète pareil à ce petit enfant ; et voilà pourquoi le Seigneur, après avoir exalté Jean-Baptiste au dessus de tous les mortels, et le comparant ensuite aux habitants de la cité céleste, disait : « Le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que lui (5) ». Mais si la bouche d'un petit

(1) Ps. LXXXIII, 5. — (2) Apoc. IV, 8. — (3) Isaïe, XXXIII, 20. — (4) Isaïe, XXXIII, 19 — (5) St Matth., XI, 11.

enfant nous fait entendre des accents d'une telle éloquence, d'une telle sagesse, d'une telle harmonie, que doit-on entendre dans les esprits des rangs les plus sublimes ?

O cité parfaite ! noble peuple doué d'une si merveilleuse sagesse, peuple poli, peuple brillant, peuple sans tache, peuple généreux ; qui ne désirerait passer ses jours dans une telle société ? Pour une telle jouissance, il n'est point de fatigue, point de souffrance que l'homme n'acceptât volontiers. Pour être admis dans cette société, on supporterait les feux, les bêtes féroces, les tourments et les croix. Le monde aurait beau déployer toutes ses cruautés, toutes ses tortures, l'homme les braverait gaiement pour arriver à une telle félicité. (1) « Que la pourriture entre dans mes os, disait le prophète ; qu'elle devienne ma couche. » J'accepte comme Job, les ulcères, la pourriture et les vers sur un fumier, pourvu que je « me repose au jour de la tribulation et que je monte vers notre « peuple (2) », peuple fort, brillant et glorieux.

Telle est la cité vers laquelle nous montons ; telle est la joie, la fête, la gloire vers laquelle nous marchons à grands pas. Que personne ne se laisse vaincre ni par la paresse ni par la fatigue ; que personne ne prétexte les difficultés de la route ; considérez le terme du voyage et l'éternel repos. Si, pour obtenir cette grâce, vous deviez, comme les martyrs, rencontrer les plus affreux supplices, verser jusqu'à la dernière goutte de votre sang, vous devriez tout souffrir de bon cœur ; et l'on ne vous demande qu'un jeûne de quelques jours, qu'une légère pénitence pour vos péchés ! Oh ! qu'il est aisé, qu'il est facile de monter vers une si grande gloire !

Et voilà pourquoi il est dit dans les Cantiques : « Le roi Salomon s'est fait un trône avec les cèdres du Liban ; les colonnes « en sont d'argent et le siège en est d'or ; les degrés sont couverts de pourpre ; au milieu des tapis, il a placé la charité, à cause des filles de Jérusalem (3). » « Le roi Salomon s'est fait un trône avec les cèdres du Liban ; » c'est-à-dire avec ses anges, cèdres sublimes, brillants, incorruptibles. « Ses colonnes en sont d'argent ; » ces colonnes sont les apôtres et les prophètes, car il est dit (4) : « Vous êtes bâtis sur le fondement des apôtres et des prophètes ; » colonnes d'argent, colonnes sonores, colonnes parfaites

(1) Habacuc, III, 16. — (2) Habacuc, III, 16. — (3) Cant. III, 9. —

(4) Ephes., II, 20



dont « la voix retentit jusqu'aux confins de l'univers (1) ». « Le siège « en est d'or ; » ce siège est le sein du Père où il se repose avec ses saints. « Les degrés sont couverts de pourpre, » c'est-à-dire de sang, car voici comment il est monté : « Il sera livré aux Gentils « pour être raillé, flagellé, crucifié (2) ». Voilà comment sont aussi montés les apôtres et les martyrs. O Seigneur, que votre trône est beau ! mais les degrés en sont bien pénibles ! qui pourra les monter ?

Pendant ne vous découragez pas, chrétiens ; car « au milieu « de ces tapis, Salomon a placé la charité, à cause des filles de Jérusalem, » tendres et délicates ; il a remplacé le sang par la charité, et la croix par l'amour. Non, chrétiens, l'on ne vous demande ni votre vie, ni votre sang, ni des supplices ; aimez et régnerez. Quoi de plus facile que d'aimer ? Ah ! comme Dieu vous a aplani la route pour vous faire parvenir par l'amour là où les martyrs ne parvenaient que par les tourments ! Et quel est celui qui ne peut pas aimer ?

Telle est la voie ; les degrés ne sont plus couverts d'une pourpre de sang, c'est la voie douce et royale que nous recommande l'Apôtre, quand il dit : (3) « Je vous montre une voie plus excellente « encore. Quand je parlerais le langage des hommes et des anges, « si je n'ai point la charité, je ne suis qu'un airain sonnante et une « cymbale retentissante. Quand j'aurais le don de prophétie, que je « pénétrerais tous les mystères et toutes les sciences, et quand j'aurais toute la foi possible, jusqu'à transporter les montagnes, si je « n'ai pas la charité, je ne suis rien. Et quand je distribuerais « toutes mes richesses pour nourrir les pauvres et que je livrerais « mon corps pour être brûlé, si je n'ai point la charité, cela ne me « sert à rien (4). »

« Ecoutez, M. F., nous n'avons point ici de demeure permanente, « nous cherchons la demeure de l'avenir (5) ». « Nous ne sommes ici « que comme des hôtes et des étrangers, nous sommes les citoyens « des demeures saintes, les hommes de la maison de Dieu (6) ». Montrez-vous donc les dignes citoyens, les véritables enfants de cette noble cité, d'abord par un profond mépris de la terre, de cette malheureuse Babylone. Que vous importent les richesses, les honneurs, les voluptés de la terre, à vous qui aspirez à une im-

(1) Ps. XIII, 4. — (2) St Matth., XX, 19. — (3) Corint., XII, 31. — (4) 1 Corint., XIII, 1. (5) Hébr., XIII, 14. — (6) Eph., II, 19.

mentité de gloire, d'honneur et de joie? Que dis-je? à vous qui déjà la possédez dans le ciel. Est-il convenable que les nobles et glorieux habitants de cette illustre cité se courbent et s'abaissent jusqu'à des choses aussi viles et aussi indignes d'eux? Est-il convenable que des hommes intelligents et libres se laissent écraser sous le joug, sous la servitude du péché? Laissez ces choses aux enfants de Babylone; laissez-les se réjouir dans leur cité ténébreuse; qu'ils s'y abandonnent à la joie, à la gloire, à tous les plaisirs. Mais vous, étrangers et bannis qui chaque jour déplorez votre exil, laissez leur ces joies; elles ne sont pas faites pour vous. Répétez plutôt ces paroles de Job : « Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée aux malheureux et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur? Ils attendent la mort et elle ne vient point; semblables à ceux qui creusent la terre pour y découvrir des trésors, ils tressaillent de joie quand ils ont trouvé un sépulcre (1). »

En second lieu, montrez-vous les dignes enfants de Jérusalem par l'ardeur de vos désirs, par votre empressement vers cette glorieuse cité. Qu'elle soit toujours présente à votre mémoire; sans cesse ayez sous les yeux et méditez cette parole. « Voilà que nous montons à Jérusalem. » Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez toute autre chose, pensez, réfléchissez à cette parole; attachez-y vos cœurs, et alors quoi qu'il puisse vous arriver, rien ne vous paraîtra lourd; le souvenir de Jérusalem adoucira toutes vos peines.

Voyez les exilés, les esclaves, les prisonniers d'ici-bas. Dès que tombent leurs fers, avec quelle ardeur, avec quel empressement ils se hâtent vers leur patrie! là respirent leurs parents, leurs amis, leurs enfants, là sont leurs serviteurs et tous leurs biens. Comme ils gravissent les montagnes, franchissent les collines, bravent le froid, la pluie et les tempêtes! Aux premiers feux du jour, les voilà prêts à se mettre en marche, ils s'élancent sans retard, ils parcourent avec la même ardeur les routes les plus difficiles, jusqu'à leur arrivée dans la patrie. Peu leur importent les jeux, les fêtes, les réjouissances des cités qui se rencontrent sur leur passage; rien ne les arrête, ni les beautés de la route, ni les remarquables édifices, ni les illustres citadelles; indifférents à tout, méprisant tout, ils se hâtent vers le but de leurs désirs; une seule

(1) Job, III, 20.

chose les absorbe, c'est le désir, la joie d'atteindre enfin la patrie, objet de leur espérance.

Suivez ce modèle, M. F. « Hâtons-nous, dit l'Apôtre, d'entrer dans » ce repos(1) ». Que tel soit votre pèlerinage ici-bas; regardez comme du fumier, toutes les choses de ce siècle, et volez vers les joies célestes.

Je vous montrerai encore un royal voyageur que vous pourrez suivre; c'est le prophète-roi lui-même; ni les délices de sa cour, ni l'éclat de son sceptre, ni les honneurs rendus à sa dignité souveraine, ni ses guerres, ni ses affaires, rien n'affaiblissait son désir, rien ne ralentissait l'ardeur de sa marche vers la patrie céleste. Ecoutez ces paroles: « Nous nous sommes assis sur les fleuves de » Babylone et nous avons pleuré au souvenir de Sion. Nous avons » suspendu nos harpes aux saules du rivage. Là ceux qui nous » ont amenés captifs nous ont demandé les chants de nos can- » tiques. Ceux qui nous ont entraînés: Chantez, nous disaient- » ils, l'un des cantiques de Sion. Comment chanterons-nous le » cantique du Seigneur, sur une terre étrangère? Si je t'oublie, » Jérusalem, que ma droite soit livrée à l'oubli. Que ma langue » s'attache à mon palais, si je ne me souviens pas de toi, si » je ne me propose Jérusalem, comme la première de mes » joies! (2) ».

O paroles de feu! ô ardent voyageur! Et ces paroles, M. F. s'accomplissent chaque jour. Oui, la droite s'oublie, la langue s'attache au palais quand on oublie Jérusalem. La main s'engourdit au travail, quand Jérusalem n'est plus dans le cœur. Qui portait en effet les martyrs à endurer de si cruels supplices? n'est-ce pas le souvenir de Jérusalem? Qui jetait les anachorètes et les solitaires au fond des déserts, pour les y faire vivre comme des sauvages, sans aucune consolation humaine? n'est-ce pas le souvenir de Jérusalem? Et aujourd'hui quelle est la pensée qui peuple les monastères, qui porte de faibles femmes à quitter leurs parents et leurs proches, à s'arracher aux bras de leurs enfants et de leurs époux, à fouler aux pieds toutes les douceurs de la famille, pour s'enfermer dans des monastères comme dans des sépulcres? n'est-ce pas encore le souvenir de Jérusalem?

Oui je le répète, la main s'engourdit au travail, la langue s'attache au palais quand Jérusalem n'est plus dans le cœur.

(1) Hébr., iv, 11. — (2) Ps. cxxxvi, 1.

Voilà pourquoi nous voyons souvent des hommes d'une grande élévation dans la piété et dans la contemplation, prononcer des paroles enflammées, pleines de douceur et de puissance, comme n'en trouverait jamais le savant le plus lettré, ou le théologien le plus habile dans la science des Écritures. D'où vient cela? C'est qu'ils se transportent en esprit dans la Jérusalem des cieux, où ils apprennent ce langage céleste, et que leur bouche parle ensuite de l'abondance du cœur (1). Chaque royaume a sa langue que l'étranger ne connaît pas. Vous savez qu'il fut dit à Pierre : « Ton langage te fait connaître (2) ». Et il est dit encore : « Celui qui est de la terre parle le langage de la terre (3) ». Le citoyen de Babylone ne sait que murmurer sa langue de Babylone ; il parle d'affaires, de richesses et d'honneurs. L'habitant de Jérusalem parle la langue de Jérusalem ; il se plaît à parler de sa patrie, de Dieu, de la joie des élus, de la félicité éternelle, des choses de l'esprit, des saintes Écritures qui le guident vers la patrie. C'est là jour et nuit son unique occupation ; il ne lit, il ne parle, il ne médite, il ne contemple que les choses de Jérusalem, sa divine cité, jusqu'à ce que, finissant son exil, il pourra entrer dans ses murs sacrés, pour s'y réjouir avec les autres habitants, avec les anges de Dieu, au sein de la gloire éternelle.

Nous avons à dire maintenant la préparation que nous devons apporter à ce voyage. Lorsque le voyageur doit entreprendre une route longue et difficile à travers les montagnes ou des sommets escarpés, il prend trois précautions : premièrement il se décharge de tout fardeau afin de gravir la montagne avec plus de facilité ; secondement il s'informe de la route, et si elle est difficile, il prend un guide de peur de s'égarer ; troisièmement il se munit de vivres, s'il ne doit pas trouver dans la route de quoi soutenir ses forces. Telles sont les trois précautions que, nous aussi, nous devons prendre.

Premièrement il faut se décharger de tous les soucis, de toutes les sollicitudes qui pèsent sur le cœur, afin de pouvoir monter facilement ; car c'est dans le cœur que se fait notre ascension, suivant ces paroles : « Il a disposé des degrés dans son cœur (4) ». Mais rien ne charge le cœur, comme le soin des richesses, le désir d'en acquérir. Il faut que, dépouillés de tout, nous suivions le Sauveur

(1) St Matth., XII, 34. — (2) St Matth., XXVI, 73. — (3) St Jean, III, 31. — (4) Ps. LXXXIII, 6.

dépouillé de tout, et il est dit de lui : « Il s'est élancé comme un géant, pour parcourir sa route (1) ». Pourquoi? Parce qu'il s'était dégagé de toutes les choses du temps.

Secondement, il vous faut prendre de bonnes informations sur votre route. Est-elle obscure et incertaine? Ces informations, vous les trouverez dans les saintes Écritures et dans l'Évangile, que vous devez avoir sans cesse dans vos mains. Considérez toujours les sentiers que les Saints ont suivis et ne vous en écarterez jamais. Si quelqu'un vous dit : « Le Christ est ici ou il est là, ne le croyez point (2). » Répondez: Insensé! Abandonnerai-je la voie des martyrs et des saints qui sont parvenus, nous en sommes certains, dans la patrie céleste, pour marcher après toi, ô le plus vil des hommes!... Et si vous n'êtes pas sûrs de votre voie, choisissez, je vous le conseille, un bon confesseur, un guide pieux et éclairé; faites-lui connaître votre voie, afin qu'il vous conduise. Craignez « qu'un aveugle ne conduise un autre aveugle et que vous ne tombiez tous deux dans la fosse (3) » :

Troisièmement, vous devez vous munir de vivres, c'est-à-dire recevoir fréquemment le corps du Seigneur. Voilà ce qui ranime le voyageur et lui donne du courage et de grandes forces pour gravir les hauteurs les plus rudes. Malheur à ceux qui se privent d'un si grand bien et ne communient tout au plus qu'une fois chaque année! Est-il étonnant qu'ils défaillent bien vite dans le chemin? L'Eucharistie est ce pain cuit sous la cendre, qui nous donnera la force de marcher jusqu'à Horeb, la montagne du Seigneur.

Il nous reste maintenant à parler des qualités du voyageur. Le prophète royal nous les fait connaître « Qui montera, dit-il, à la montagne du Seigneur, ou qui se fixera dans son saint tabernacle? » Un tel homme est rare, bien rare; car le prophète se répond : « Celui qui a les mains innocentes et le cœur pur. Celui qui n'a pas reçu son âme en vain et n'a pas fait à son frère des serments trompeurs. »

Donc quatre qualités : l'innocence de la vie, la pureté du cœur, l'activité du travail, la vérité dans la parole. Voilà ce qu'il faut à qui veut monter : ne nuire à personne, être pacifique, bienfaisant pour tous, pur dans ses pensées et dans ses désirs, diligent dans son travail, soigneux à le bien faire, ami de la vérité, ennemi de la ruse et du mensonge.

(1) Ps, XVIII, 7. — (2) St Matth., XXIV, 23. — (3) St Matth., XV, 14.

Tel est le vrai citoyen de Jérusalem, car là règnent toutes ces vertus. Là point d'injustice, tous s'aiment ; point de souillure, tous sont purs ; aussi dès qu'une tache fut trouvée dans le cœur de Lucifer, il fut précipité du ciel ; là point d'oisiveté, tous chantent constamment les louanges de Dieu ; point de mensonge, l'âme toute entière est ouverte à tous les yeux.....

## MERCREDI DES CENDRES

### DEVOIR DU PRÉDICATEUR

*Quasi tuba exalta vocem tuam*

Elève ta voix comme une trompette.

(Isaïe, LVIII, 1).

Exorde d'après ces paroles du prophète. « Pousse des cris et ne cesse point ; élève la voix comme une trompette, annonce ses iniquités à mon peuple, et ses péchés à la maison de Jacob (1) ». Saint Chrysostôme dans ses commentaires sur saint Matthieu (2) nous dit : Si vous lisiez la lettre d'un prince, quelle serait votre attention ! A combien plus forte raison devez-vous apporter toute votre attention aux paroles du Seigneur, écrites par son fidèle prophète, sous la dictée du Saint-Esprit !

« Pousse des cris. » C'est à moi, je le comprends, que s'adressent ces paroles. O Seigneur, ne serait-ce pas assez de parler ? Ne serait-ce pas assez d'avertir ? Non, non, « pousse des cris. » Comment ! tu vois les dangers, tu vois la misère, tu vois les malheurs et tu gardes le silence !... « Voilà que les malédictions, les mensonges, les homicides, les vols et les adultères débordent parmi mon peuple et le sang a touché le sang (3) », c'est-à-dire le péché a touché le péché. Qui de nos jours est sans iniquité ? « La saute-

(1) Isaïe, LVIII, 1. — (2) Ou plutôt sur saint Jean, car on ne trouve rien de semblable dans les commentaires de saint Chrysostôme sur saint Matthieu, tandis qu'une pensée pareille se trouve exprimée dans le prologue des commentaires sur saint Jean. — (3) Osée, IV, 2.

relle a mangé les restes de la chenille ; le hanneton les restes de la sauterelle, et le ver les restes du hanneton (1) ». Le monde est plein d'iniquités ; le religieux est sans dévotion, le prêtre sans retenue ; les princes sans pitié, sans miséricorde pour les pauvres ; les sujets sans respect et sans soumission. « Le monde est tout « entier plongé dans la malice (2) » ; le feu de l'iniquité le dévore, la maison est en flammes et les habitants de la maison dorment profondément. « Pousse donc des cris, » pour les tirer de leur sommeil. Répète-leur ces paroles du prophète : « Réveillez-vous, « hommes plongés dans l'ivresse ; pleurez, poussez des hurlements, « vous qui mettez vos délices dans le vin, le vin est ravi de votre « bouche (3) ». Vous qui êtes enivrés de voluptés, de délices, de joie ; vous qui buvez le vin des plaisirs, non-seulement versez des pleurs, mais poussez des hurlements comme les loups des forêts. Et pourquoi, Seigneur ? le danger est-il si pressant ? Pourquoi ces hurlements ? « Parce que bientôt le vin sera ravi de votre bouche. » A l'heure où vous n'y penserez pas, la mort enlèvera de vos lèvres la coupe fumeuse. Alors se termineront vos banquets, vos ivresses, vos voluptés, les chants de vos festins, pour laisser leur place à des douleurs horribles, aux craintes, aux soupirs, aux gémisséments éternels, aux hurlements sans fin ; alors au milieu de vos misères, vous répéterez ces plaintes : « Qu'il périsse le jour où je suis né, et la nuit où il fut dit : Un homme a été conçu ! (4) » Alors vous n'aurez en partage que la société des démons, que les serpents et le ver rongeur de la conscience.

Oh ! M. F. au nom de Dieu, ayez pitié de vos âmes, et redoutez tous ces malheurs. Qu'avez-vous de plus cher que votre âme ? Et si cette crainte ne vous touche pas, laissez-vous toucher par la vue du sang divin, prix de votre rachat. O M. F., personne ne s'attendrit sur ce pèlerin céleste, sur ce « passereau solitaire au faite d'un toit (5) ». Comme s'ils étaient ses ennemis, tous l'ont abandonné et ont pris la fuite ; ils ont abandonné leur Sauveur et ont fui vers la mort. Personne ne s'attendrit à la vue de ce sang versé, de ces ruisseaux de la liqueur la plus suave.

O Seigneur « pourquoi perdre ce parfum (6) » ? Personne ne veut en profiter, personne ne veut laver les yeux de son cœur avec ce collyre céleste, pour recouvrer la vue. « On aurait pu en tirer un

(1) Joël, I, 4. — (2) St Jean, v, 19. — (3) Joël, I, 5. — (4) Job, III, 3. — (5) Ps. CI, 8. — (6) St Marc, XIV, 4.



« grand prix pour le donner aux pauvres (1) ». Les anges apostats étaient condamnés au supplice éternel ; il aurait pu être le prix de cette noble créature. Et vous ne l'avez pas voulu, Seigneur Jésus ; vos regards se sont arrêtés sur des vermisseaux rampant à terre : « Jamais il ne s'est uni aux anges et il s'est uni à la race d'Abraham (2) ». Quelle clémence ! quelle dette ! Mais aussi quelle ingratitude de la part de cette vile créature ! Qu'aviez-vous à attendre de cette nature dégradée, sinon l'oubli de vos bienfaits ? Ah ! « malheur à toi, Corozain ! malheur à toi, Bethsaïda ! (3) » malheur au peuple ! malheur au prêtre ! « car si ces prodiges s'étaient opérés dans Tyr ou dans Sidon (4) », au lieu d'une obstination cruelle, peut-être « auraient-elles fait pénitence dans le cilice et « sous la cendre ! »

O M. F., n'y a-t-il donc personne parmi vous qui veuille suivre le Seigneur et s'attacher du fond du cœur à lui être fidèle, afin que l'Esprit divin puisse se reposer au moins sur l'un de vous ? Hélas ! nous sommes tous plongés dans le sommeil, et personne ne veille. Ah ! « pousse des cris, » pour réveiller ceux qui dorment ; « ne cesse point. » Mais, Seigneur, si mes cris sont inutiles, si personne n'y prend garde, ne dois-je pas cesser ? « Ne cesse point (5) ». « Qui sait si » le pécheur « ne voudra pas se convertir, si Dieu ne « lui pardonnera pas, et ne laissera pas tomber une bénédiction ? » Ce que l'on ne fait point en une année, peut, sous le souffle de Dieu, s'accomplir en un instant, et quand même il n'en serait pas ainsi, pour toi, « ne cesse point, » sinon il t'en coûtera la vie. Ecoute les paroles qu'ajoute l'Évangile : « Je te juge d'après tes paroles, « méchant serviteur (6) ». Si je moissonne ce que je n'ai pas semé, à plus forte raison ce que j'ai semé. « Pourquoi n'as-tu pas donné l'argent (7) » aux banquiers ? « A mon arrivée, je te l'aurais demandé avec ses revenus. » O M. F., voyez quel compte vous rendrez à votre Dieu. Non seulement vous lui devez vos paroles, vous lui en devez encore le revenu, et le revenu de la parole, ce sont les œuvres.

Par conséquent « ne cesse pas tes cris. » Mais, Seigneur, comment parlerai-je ? « Comme une trompette. » La trompette est un instrument guerrier ; or nous avons la guerre avec les princes des

(1) St Matth., xxvi, 9. — (2) Hébr., ii, 16. — (3) St Matth., xi, 21. — (4) St Matth., xi, 21. — (5) Joël, ii, 14. — (6) St Luc, xix, 22. — (7) St Luc, xix, 22.

ténèbres, avec des géants. O guerre cruelle, où le vaincu sera éternellement esclave, condamné au feu éternel ! Et ce qu'il y a de plus pénible et de plus dangereux dans cette guerre, c'est que nos ennemis nous voient, tandis que nous ne pouvons les voir. Ils voient nos âmes ; ils tournent autour d'elles, cherchant à les dévorer comme une proie ; et s'ils lui trouvent un côté plus faible c'est par là qu'ils livrent leur assaut, nous disent saint Grégoire et saint Léon (1).

Mais le Seigneur infiniment miséricordieux vient au secours de son peuple, en lui donnant des sentinelles. « Je t'ai établi ma sentinelle sur la maison de Jacob, » disait le Seigneur à Ézéchiël (2). « Monte sur la montagne, toi qui évangélises Sion (3), » pour découvrir les embûches, pour allumer des feux sur le Pharon. Nous ne connaissons pas en effet les desseins de nos ennemis ; allons donc consulter ceux qui connaissent la force de Satan. Lorsqu'ils voient les bataillons ennemis qui s'avancent, pour que nous ne soyons pas surpris sans défense, ils sonnent de la trompette et s'écrient : Aux armes ! aux armes ! Entendez saint Paul, cette trompette céleste ; comme elle anime, comme elle enflamme au combat ! « Puisque nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins, disait-il aux Hébreux, déposons tout fardeau, dégageons-nous du péché, et par la patience courons au combat qui nous est proposé, regardant Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi, qui, se proposant une grande joie, a souffert la croix en méprisant l'ignominie (4). » La joie qu'il se proposait, était celle de notre Rédemption ; il voulait nous faire héritiers de sa gloire, et cette pensée l'enflammait d'un si grand zèle, qu'il ne se mettait pas en peine des tourments.

Les trompettes ont retenti ; le prince de la milice céleste, « le roi d'Israël est sur son char (5) ; » l'étendard de la vie, la croix flotte dans les airs ; sur les pas et sous les yeux de leur général, à la suite des prophètes et des apôtres qui guident leurs rangs et enflamment leur courage, les martyrs et les confesseurs s'élancent ; voyez-vous avec quelle intrépidité ils soutiennent le combat ? Semblables à ces nobles coursiers qui, au premier son de la trompette, s'enflamment aussitôt, et impatientes du retard, brûlent de se précipiter dans les rangs ennemis... Écoutez le saint homme Job :

(1) St Grégoire Mor. sur Job, livre XIV. chap. XIII. — (2) Ezéch., III, 17. — (3) Isaïe, XL, 9. — (4) Hébr., XII, 1. — (5) 3 Roi, XXII, 35.

« Est-ce toi qui as donné la force au cheval ? et qui as hérissé son  
 « cou d'une crinière mouvante ? Il creuse du pied la terre, il  
 « s'élançe avec orgueil, il court au devant des armes. Il méprise  
 « la peur, il affronte le glaive, sur lui le bruit du carquois retentit,  
 « la flamme de la lance et du javelot étincelle ; il bouillonne, il  
 « frémit, il dévore la terre, il ne craint pas d'entendre le bruit de  
 « la trompette ; il l'entend et il dit : Allons ! et de loin il respire le  
 « combat, la voix tonnante des chefs et les hurlements des guer-  
 « riers (1). »

La trompette se fait entendre ; le soldat du Christ « creuse du  
 « pied la terre, » c'est-à-dire macère son corps par la pénitence.  
 « Il dévore la terre, » c'est-à-dire il rejette les pensées terrestres ;  
 « il bouillonne et frémit, » c'est-à-dire son cœur s'enflamme et sa  
 poitrine laisse échapper des gémissements. « Il va au-devant des  
 « armes, » c'est-à-dire des tribulations et des tentations ; il ne fuit  
 point le combat. Remarquez ici, en passant, que dans ses tentations  
 l'homme juste gémit, et se confie dans le Seigneur ; il ne s'appuie  
 point sur le fragile roseau de sa raison. — Ce sont les chevaux au  
 pas régulier, les âmes saintes sur lesquelles Dieu se repose. « Ils ne  
 « sont pas nés du sang ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. (2) »  
 Dieu se repose sur ces âmes, car l'âme du juste est le siège de la  
 sagesse. C'est d'elles que parle le prophète : « Vous avez ouvert à  
 « vos chevaux une route dans la mer. (3) »

Il y en a d'autres que ne peut animer le son de la trompette ; il  
 faut alors sonner du clairon. Parlez-vous des délices du royaume  
 céleste, de la gloire des bienheureux, de la gravité du péché, des  
 tourments éternels ; ils ne sentent rien. Il faut donc sonner du clai-  
 ron... « Chantez-nous quelqu'un des cantiques de Sion. (4) » Qu'im-  
 portent ces cantiques aux saules de Babyfone ? aussi « nous avons  
 « suspendu nos harpes... » Et nous aussi suspendons toute parole  
 de consolation, prenons le clairon, c'est-à-dire, faisons entendre  
 des paroles de reproche.

Tel est donc le sens de cette parole : « Comme une trompette. » Mais  
 Seigneur, que dirai-je dans mes cris ? Le prophète ajoute : « Annonce  
 « ses crimes à mon peuple (5). » Point de fables, point de facéties,  
 point d'adulations. « A mon peuple » O miséricorde infinie ! Le  
 peuple est bien coupable et Dieu cependant l'appelle « mon

(1) Job, xxxix, 19. — (2) St Jean, i, 13. — (3) Hebacuc, iii, 5. —  
 (4) Ps. cxxxvi, 3. — (5) Isaïe, lviii, 1.

peuple: » il est mien, parce que je l'ai racheté au prix de mon sang.

O Seigneur, et ne dirai-je rien aux clercs? N'ai-je rien à dire aux ministres de l'autel? Hélas! tu as bien des choses et sur bien des matières, car il est dit aussi: Annonce ses péchés à la maison de « Jacob. (1) » Le Psalmiste disait: « La maison de Jacob est sortie du milieu d'un peuple barbare; » il disait encore: « Israël est sorti de l'Égypte (2). » Israël doit s'entendre des séculiers, de tout le peuple, car il a été dit aux clercs: Votre nom n'est pas inscrit dans la maison d'Israël. La maison de Jacob doit s'entendre du clergé, et en voici la raison:

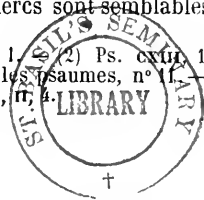
« Jacob, vous le savez, M. F. lutta contre un ange qui lui frappa le « nerf de la cuisse, et ce nerf se dessécha aussitôt, et Jacob boi-  
« tait d'un pied (3). » Or, nous dit Saint-Bernard (4) sur ces paroles du psaume: « Mille tomberont à votre gauche » (5)... nous avons deux côtés où se trouvent deux sortes de biens, d'un côté les biens du temps et de l'autre les biens de l'esprit. Le prêtre doit redouter le côté gauche, et s'appuyer uniquement sur le côté droit, c'est-à-dire qu'il doit redouter les richesses et s'appuyer sur Dieu seul.... L'Apôtre nous dit: « Celui qui n'est pas marié, s'occupe avec soin des choses du Seigneur et de plaire à Dieu (6). » Voilà comment il ne s'appuie que sur un pied. « Mais celui qui est marié, s'occupe avec soin des choses du monde et de plaire à sa femme, et il est divisé. » Voilà les deux pieds, l'un dans la gloire, l'autre dans le monde, car le mari doit prendre soin de sa femme et de ses enfants.

Que cette maison de Jacob sorte donc du milieu de ce peuple barbare. Quel est ce peuple? C'est le tumulte et les soucis des choses matérielles: « Aucun de ceux qui combattent pour Dieu, ne doit s'embarrasser dans les affaires du siècle (7). »

Et pourtant que d'inquiétudes dans le clergé d'aujourd'hui! Quelle cupidité! quelle avarice! quelle ambition! Il y a des clercs qui parcourent les terres et les mers, cherchant partout des bénéfices; leur cupidité visant à tout, s'efforce de tout accaparer, surtout en arrachant des expectatives et des promesses de succession.

Que « la maison de Jacob sorte donc du milieu de ce peuple barbare, » car ces clercs sont semblables à des marchés publics dont

(1) Isaïe, LVIII, 1. — (2) Ps. cxviii, 1. — (3) Genèse, xxxii, 25. —  
(4) Sermon 7<sup>e</sup> sur les Psaumes, n<sup>o</sup> 11. — (5) Ps. xc, 7. — (6) 1 Cor., vii,  
32. — (7) 2 Timot., ii, 4.



outes les portes sont ouvertes et où se vend un grand nombre d'animaux de toute espèce, des bœufs, des ânes, des chèvres, des agneaux, des brebis, des pourceaux ; dans ces cœurs pleins de tumulte, les portes sont toujours ouvertes et les désirs de tout genre s'y agitent sans cesse.

Mais pourquoi ce mot de barbare donné à ce peuple ? Parce que « il n'a pas le gout des choses de Dieu ; » parce qu'il ne sait pas louer Dieu. Vous avez entendu, nous dit Saint Augustin, dans les bénédictions de l'Église, aux jours de solennité où on les récite, cette invitation adressée à tous les êtres de louer le Seigneur ; le ciel, la terre, les Anges, les hommes sont appelés à cette louange universelle. Mais avez-vous jamais entendu qu'on invitât la luxure ou l'avarice à louer le Seigneur ? Pourquoi ces choses ne peuvent-elles avoir une parole de divine louange ? Parce qu'elles ne sont pas les créatures de Dieu. Pourquoi la luxure ne peut-elle louer Dieu ? Parce qu'elle est barbare. Pourquoi l'avarice ? Parce qu'elle est barbare. La terre, les mers, toutes les créatures louent le Seigneur ; les vices seuls sont barbares, et ne savent point le louer. Dans leur malice, ils louent l'homme et non pas Dieu, car ils ne connaissent que l'homme... « Vous qui me retirez des portes de la mort, » c'est-à-dire, des péchés, « pour que j'annonce vos louanges debout aux « portes de la fille de Sion (1). » La fille de Sion, c'est la Jérusalem d'en haut, qui est notre mère, et elle est libre (2). Les portes de Sion sont les sacrements par lesquels nous entrons dans la vie. Sortez des portes de la mort, du milieu de ce peuple barbare, pour chanter les divines louanges, « debout aux portes de la fille « de Sion. »

Il est dit dans les psaumes : « Vous qui me soumettez les peuples (3) ». Ces peuples sont les chrétiens vivant sous le joug d'une règle et sous la discipline de la vertu. Les appétits des uns sont enchaînés sous le joug de la vertu ; si l'un d'eux, si quelque désir mauvais veut se produire au-dehors, à l'instant même il est immolé par le gardien du cœur, par la crainte de Dieu : « Heureux celui « qui saisira et brisera tes enfants contre la pierre (4) ! » L'homme qui se propose de se consacrer à la louange de Dieu, doit vivre sans trouble, rien de plus juste. Qu'il sorte donc du milieu de ce peuple barbare, celui qui veut être le compagnon

(1) Ps. IX, 15. — (2) Gal., IV, 26. — (3) Ps. XVII, 48. — (4) Ps. CXXXVI, 9.

des anges... « Les princes s'avançaient réunis à ceux qui chantaient des hymnes; au milieu paraissaient des jeunes filles frappant des tambours (1) ». Ces jeunes filles sont les âmes pieuses.

Saint Augustin nous dit : Nous mourons sans cesse, l'enfance meurt, quand vient l'adolescence; l'adolescence meurt, quand vient la virilité; la virilité meurt, quand vient la vieillesse (2). Dès le moment que nous commençons à vivre, avant même notre naissance, nous commençons à mourir...? Ce dépérissement quotidien de notre nature corrompue, est-ce autre chose qu'une mort prolongée, nous dit Saint Grégoire (3)? Il dit encore dans ses Morales (4) : Que notre vie est une chose prodigieuse ! Elle décroît par son accroissement... Consultez ces passages... Et de là vient que saint Augustin appelle cette vie une mort *vitale*...

Tout le reste est douteux, la mort seule est certaine. Cet enfant s'enrichira-t-il ? Peut-être oui, peut-être non. Ira-t-il jusqu'à la vieillesse ? Peut-être oui, peut-être non. Se mariera-t-il ? Peut-être oui, peut-être non. Mourra-t-il ? Oui nécessairement.... La mort est certaine pour tous ; mais le jour de la mort est incertain. Dieu le veut ainsi pour que nous la craignons sans cesse.... La pensée de la mort, nous dit saint Augustin, est comme un rayon de soleil qui dissipe tous les nuages de la vanité. Voilà pourquoi au couronnement du souverain Pontife, on brûle des étoupes en sa présence et on lui dit : Bienheureux Père, ainsi passe la gloire de ce monde. Et au couronnement de l'Empereur, des ouvriers lui présentent plusieurs espèces de pierres et lui demandent de quel marbre il veut qu'on fasse son tombeau. Nous lisons aussi dans la vie du patriarche saint Jean l'Aumônier que, pendant ses repas, un homme venait lui dire : Votre tombeau n'est pas encore fini. Dans le monastère de Clairvaux, il y a toujours une fosse ouverte et chaque jour les frères viennent la visiter, se demandant quel sera le premier à y être enseveli.

Saint Chrysostôme disait (5) : Quand l'homme n'est pas sur ses gardes, la mort est comme un voleur qui vient le saisir ; mais pour l'homme qui prévoit et qui veille, la mort est comme un royal messager qui vient l'inviter pompeusement au festin du Roi.... Il est

(1) Ps. LXVII, 26. — (2) St Aug., ser. sur le ps. CXXVII, n° 15. — (3) St Grég., Homélie XXXVII sur l'Ev. — (4) St Grég., Mor. liv. XXVII, chap. III, n° 4. — (5) Homélie XI sur le chap. XXIV de saint Matthieu.

dit dans les psaumes : « C'est au Seigneur, c'est au Seigneur, « qu'appartiennent les portes de la mort (1) », c'est-à-dire que la manière dont chacun doit finir sa vie, est renfermée dans l'abîme des jugements divins et dépend de la volonté éternelle qui dispose toutes choses, car la fin de chacun est en rapport avec sa prédestination qui dépend de Dieu seul, sans aucun mérite de notre part, et un prédestiné ne peut pas mal finir.... Ce moment de la mort est de la plus grande importance ; rien de plus important que le temps et l'état où Dieu appellera chacun de nous.... Sans doute, Dieu règle la fin de chacun, « cependant il brisera le bout des cheveux de ceux qui marchent dans l'iniquité. »

.....

Par un juste mais terrible jugement, Dieu abandonne au moment de la mort, ceux que souille une vie passée dans le mal. Quoique l'état où vous serez au moment de la mort dépende de la volonté de Dieu, gardez-vous de vous conduire lâchement et de dire : Le Seigneur sauva le larron ; il est assez puissant pour m'éclairer, moi aussi, au moment de la mort. Pourquoi donc me fatiguer ? « Les « portes de la mort appartiennent au Seigneur ; (2) » je l'ai dit et c'est vrai. « Cependant Dieu brisera la tête de ses ennemis.... »

Remarquons, je vous prie, quel est ce châtement qui consiste à briser le bout d'un cheveu. Quelle souffrance cela peut-il causer ? Et que faut-il entendre par ce bout de cheveu ? Le cheveu, c'est la vie mortelle. Quoi de plus fragile que la vie mortelle ? « La vie, dit « saint Jacques, est une vapeur qui paraît un moment (3) ». Notre vie consiste dans un certain équilibre des humeurs facile à rompre ; il se rompt plus vite qu'on ne brise un cheveu. Regarde donc, ô homme, sur quel fondement tu t'appuies : ta vie est plus fragile que le cheveu le plus léger.... Le bout du cheveu, c'est la fin de la vie ; ce bout est brisé, quand on meurt subitement, sans y avoir pensé. De là ces paroles d'Isaïe : « Ma vie a été coupée, comme le « tisserand coupe le fil (4) ». Or telle est la disposition du jugement divin, d'après le témoignage des Ecritures, que celui qui s'embarasse dans les affaires de ce monde et oublie le Seigneur son Dieu, sera enlevé par un accident soudain, sans qu'il puisse songer à soi. C'est la parole du Seigneur : « Ils passent leurs jours dans les « plaisirs, et en un instant ils tombent dans l'enfer (5) ». Il est encore

(1) Ps. LXVII, 21. — (2) Ps. LXVII, 22. — (3) St Jacq., IV, 14. —

(4) Isaïe, XXVIII, 12. — (5) Job, XXI, 13.

écrit : « Lorsqu'ils diront : Paix et sécurité, alors la mort les saisira tout-à-coup (1). » Et Job a dit aussi : « Ils meurent tout-à-coup, au milieu de la nuit ; le peuple se trouble et ils disparaissent ; les puissants sont emportés sans efforts (2). »

Saint Thomas, dans sa troisième partie, question 59<sup>e</sup>, article 5<sup>e</sup>, où il établit qu'outre le jugement particulier, il y aura encore le jugement général, se fait cette objection : Dieu ne punit pas deux fois la même faute, donc il ne la juge pas deux fois. Et il répond : La cause pour laquelle il y aura un second jugement, c'est que la vie n'est pas entièrement finie à la mort. La renommée vit encore, ainsi que les effets et le souvenir du bon ou mauvais exemple, de la bonne ou mauvaise doctrine. Et voilà pourquoi le jugement n'a pu être définitif. Car, nous dit saint Augustin, la peine d'Arius n'est pas complète.—Instance : Donc la peine ou la gloire pourra être augmentée. — Réponse : Oui par accident. — Instance : Ces grands biens semblent pourtant faire partie de la gloire essentielle, comme s'ils étaient mérités pendant la vie. — Réponse : Les biens qui se rapportent à notre œuvre par voie de conséquence, nous sont comme étrangers quoiqu'ils nous soient imputés... D'où l'on voit combien nous devons nous efforcer de laisser de bons exemples après nous, et combien redoublent leurs peines ceux qui sèment des hérésies, ceux qui ne châtient point leurs enfants joueurs ou blasphémateurs, ceux qui laissent à leurs héritiers des biens mal acquis, et les exposent ainsi à se perdre, en refusant de restituer.

Ce n'est pas pourtant qu'il y ait un double jugement, car le jugement général ne sera que la confirmation du jugement particulier. Ce sera aussi le même juge. Saint Augustin parle de ce souverain Juge dans son épître sur la sévérité du jugement de Dieu... « Lorsque j'aurai complété les temps, dit le psalmiste, je jugerai les justices (3). » Que sera-ce de l'injustice, si la justice même doit être jugée ? L'Écclésiaste se termine par ces mots : « Tout ce qui se fait, soit bien, soit mal, Dieu l'appellera en son jugement, pour redresser tous les torts (4). » Malheur à la vie quelque louable qu'elle soit, si on la juge sans pitié... Là, vous rendrez compte d'une parole oiseuse, d'une pensée inutile, d'une minute mal employée, de chaque instant de votre vie, du mal que vous avez fait, du bien que vous n'avez pas fait. Qui ne serait con-

(1) 1 Thes., v, 3. — (2) Job, xxxiv, 20. — (3) Ps. lxxiv, 3. — (4) Ecclés., xii, 14.



damné à un semblable tribunal, si l'on en écartait la miséricorde? (1). « Les étoiles ne sont pas pures en votre présence (2). » Et ailleurs : « Quand je me laverais dans les eaux les plus pures, « et que mes mains seraient blanches comme la neige, vous me « couvririez de souillures, » c'est-à-dire vous m'en trouveriez couvert (3). — « Les cieux ne sont pas purs en votre présence ; à « plus forte raison l'homme inutile et abominable qui boit l'ini-  
« quité comme l'eau (4). »

Qui donc osera provoquer le commandement de Dieu ? Et voilà pourtant ce que semble faire souvent le saint homme Job : « Qui « me donnera, s'écrie-t-il, de le connaître et de le trouver, et de « parvenir jusqu'à son trône ? Je me poserai devant lui pour être « jugé (5). » D'où lui vient tant de confiance ? Ne présume-t-il pas trop de sa justice ? Écoutez, M. F., le motif de sa confiance : « Qui me donnera un juge pour m'entendre afin que le Tout-puis-  
« sant écoute mon désir ? Que Celui qui me juge écrive le livre de « mes accusations. Je le porterai sur mes épaules ; j'en parerai « ma tête comme d'une couronne (6). » Venez, Seigneur, venez et jugez-moi. « Mon jugement sera ma gloire (7). »

La mort n'a point de douleur, elle n'a que de la tristesse. « La « nuit, dit le Psalmiste (8), » c'est-à-dire la mort, « est une lu-  
« mière au sein de mes plaisirs (9). » — « Que Sion se réjouisse, « que les filles de Juda tressaillent, à cause de vos jugements, « ô mon Dieu »... Voyez là-dessus saint Augustin.

Notons un exemple : Un religieux était à l'agonie, et il redoutait vivement la mort ; on lui demande : Pourquoi trembler ainsi ? Il répond aussitôt : Ah ! les jugements de Dieu ne sont pas les jugements des hommes. Que je redoute d'apparaître devant Dieu avec ces louanges humaines ! Rappelez-vous aussi ce passage de Daniel. Une main écrivait sur le mur : « Mane, Thecel, Pharès (10). « Tu as été pesé dans la balance et tu as été trouvé trop léger. » Remarquez qu'on ne pèse pas les biens et les maux ; celui qui a péché sur un seul point, s'est rendu coupable sur tous, lors même qu'il ait d'ailleurs mené une bonne conduite. Saint Augustin semble dire, au contraire, que l'on pèsera les biens et les maux.

(1) St Grég. Mor. sur Job, chap. xviii, n° 34. — (2) Job, xxv, 5. — (3) Job, ix, 30. — (4) Job, xv, 15. — (5) Job, xxiii, 3. — (6) Job, xxxi, 35. — (7) Job, xxiii, 7. — (8) Ps. cxxxviii, 11. — (9) Ps. xlvii, 12. — (10) Dan., v, 25.

## VENDREDI APRÈS LES CENDRES

---

### AMOUR DES ENNEMIS

*Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros; benefacite his qui oderunt vos.*

Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent.

(St Matth., v, 44.)

Saint Jérôme(1), dans son cinquième chapitre sur saint Matthieu, dit ces paroles : Quelques hommes jugeant les commandements du Seigneur d'après leur propre faiblesse et non d'après les forces des Saints, regardent ces commandements comme impossibles, et disent qu'il suffit à l'homme pour être vertueux, de ne pas haïr son ennemi; mais que le commandement de l'aimer est un commandement au-dessus des forces de la nature humaine. Comment puis-je aimer, disent-ils, une personne qui me hait de tout son cœur, qui s'efforce de me nuire par tous les moyens en son pouvoir, qui a soif de mon sang et conspire ma mort, qui rabaisse mes vertus et diffame ma conduite? C'est bien assez de ne pas haïr un tel homme, de ne pas lui rendre le mal pour le mal; mais l'aimer, lui faire du bien, c'est impossible. L'ange le pourrait peut-être, l'homme ne le peut pas. Ce serait bien, je ne veux pas le nier; mais l'homme ne saurait atteindre à une telle perfection.

Hommes pusillanimes! Ah! qu'on peut bien leur appliquer cette parole du poète :

(1) St Jérôm., ch. v, sur St Matthieu.

Au soleil le hibou doit fermer sa paupière,  
Et croit que comme lui l'aigle fuit la lumière.

Les yeux du hibou ne peuvent soutenir l'éclat du soleil, et alors il pense que ce pouvoir a aussi été refusé à l'oiseau de Jupiter. Ils regardent comme impossible à tous, ce qu'ils ne peuvent faire eux-mêmes. Loin de nous un tel blasphème ; gardons-nous de dire que Dieu a commandé des choses impossibles. Écoutez saint Jérôme : Si quelqu'un dit que Dieu a commandé des choses impossibles, qu'il soit anathème (1). La violation d'un précepte, en effet, ne serait plus un péché, puisque nul n'est tenu à l'impossible.

Non-seulement les commandements de Dieu ne sont pas impossibles, mais ils ne sont pas même difficiles, suivant cette parole de l'Apôtre : « Et ses commandements ne sont pas pénibles (2). » Le Seigneur, lui aussi, nous dit dans son Évangile : « Mon joug est suave et mon fardeau est léger (3). » Le psalmiste avait dit : « J'ai vu la fin de toutes choses (4). » C'est-à-dire j'ai accompli à la lettre tous les commandements de Dieu, et j'ai trouvé par expérience que « son commandement est large à l'infini (5). » Cependant l'homme charnel, mondain, vicieux, et par là-même faible, fragile, infirme, trouvera dans les commandements une grande difficulté, non parce qu'ils sont pénibles en eux-mêmes, mais parce qu'un tel homme n'a pas la force de les porter, semblable au vieillard décrépît ou à ce faible enfant pour qui le moindre fardeau est un poids trop pesant.

Au reste, le commandement de l'amour des ennemis leur paraît trop pénible, parce qu'ils ne le comprennent pas. Il ne faut pas, en effet, prendre dans toute la rigueur de la lettre les paroles de mon texte; elles renferment une chose de précepte et une chose de conseil. Nous devons aimer notre ennemi comme notre prochain ; nous ne devons pas l'exclure de cette dilection générale que nous devons à tous, parce qu'en devenant notre ennemi, il ne cesse pas d'être notre prochain ; d'un autre côté, son inimitié ne nous impose pas une nouvelle obligation, celle de l'aimer à cause de son mauvais vouloir et de ses persécutions. Vous êtes donc tenu à ne pas le haïr, à ne pas lui faire de mal, à ne pas lui en désirer, à ne pas

(1) St Jérôme, sur St Matth., ch. v.—(2) St Jean, v, 3.—(3) St Matth., xi, 30. — (4) Ps. cxviii, 96. — (5) Ps. cxviii, 96.

l'exclure de ces prières que vous faites pour tout le monde en général, à le secourir comme tout autre dans une nécessité extrême, à lui adresser, s'il est en péché, la correction que vous feriez à tout autre, à désirer enfin pour lui comme pour tous la vie éternelle et la grâce divine qui nous y prépare. Du reste lui parler familièrement, l'aimer d'une affection sensible, lui faire du bien hors le cas de nécessité, comme vous le feriez à un ami, c'est un conseil et non un précepte. Aussi le Seigneur n'emploie pas ces expressions : Je vous ordonne, je vous commande ; mais : « Je vous « dis ; » expressions qui indiquent un conseil et non un précepte. Voilà pourquoi il ajoute aussitôt : « Soyez parfaits comme votre « Père céleste est parfait (1) ; » montrant par là qu'il a voulu parler d'un conseil de perfection et non d'un devoir rigoureux.

Il faut pourtant remarquer une vérité qu'enseigne un saint Docteur : Votre ennemi, je suppose, est en état de péché mortel, à cause de sa haine contre vous ; vous le voyez, et vous voyez aussi que vous pouvez l'apaiser par une douce parole et l'arracher ainsi à son péché ; dans ce cas, il semble que vous êtes tenu à lui parler, car son péché doit vous affliger plus que votre détriment personnel. Vous y êtes tenu de la même manière que vous devez corriger tout autre pécheur, si vous prévoyez qu'il profitera de votre correction.

Il est donc évident que, quoique le conseil de la dilection des ennemis, soit une chose sublime et parfaite, c'est néanmoins un précepte doux et modéré, et non pas, comme on le dit, un précepte trop accablant pour la faiblesse des hommes. Mais pour nous, M. F., qui aspirons à la perfection évangélique, qui désirons plaire au Seigneur, qui nous efforçons d'observer ses conseils et ses recommandations, nous n'avons pas à rechercher ce qui est pour nous d'une obligation rigoureuse, comme ces Pharisiens qui disaient : Si tu parles de telle manière, tu déshonores ton père ; si tu parles de telle autre, tu ne le déshonores point. A l'exemple du Seigneur et des Saints, suivons la rigueur de la lettre ; aimons tous les hommes, faisons du bien à tous, prions pour tous ; par tous les moyens en notre pouvoir, faisons cesser les haines, détruisons les inimitiés ; offrons, pour l'amour de Dieu, nos services et nos bienfaits à nos ennemis comme à nos amis. Il nous suffit de savoir que, sans être de précepte, c'est là une chose agréable à Dieu.

(1) St Matth., v, 48.

Mais, direz-vous, s'il en est ainsi, nous ne devrions pas réciter les psaumes de David ; là, en effet, le prophète se livre à toutes sortes d'imprécations contre ses ennemis : « Faites retomber sur  
« mes ennemis, s'écrie-t-il, les malheurs qu'ils veulent me causer,  
« et exterminatez-les dans la vérité de vos menaces (1). » Il dit encore : « Faites-en, ô mon Dieu, comme un tourbillon, comme  
« la paille emportée par le vent. Qu'ils deviennent comme le feu  
« qui dévore la forêt, comme la flamme qui embrase les monta-  
« gnes. Poursuivez-les par vos tempêtes, dissipez-les par votre  
« colère, couvrez leur face d'ignominie. Qu'ils rougissent et se  
« troublent dans les siècles des siècles ; qu'ils soient confondus et  
« qu'ils périssent (2) » et bien d'autres imprécations semblables. Peut-on dire qu'il prie pour ses ennemis, celui qui appelle sur eux de tels malheurs ? De telles imprécations supposent-elles la dilection du cœur ?

Cassien se pose cette même difficulté et en donne plusieurs solutions (3). Ces paroles, dit-il, peuvent être regardées, non comme une prière, mais comme une prophétie sur les ennemis du Sauveur. On peut croire encore qu'il parle ici des démons ou de ses propres péchés. Ne peut-on pas dire, enfin, que le prophète demande, non pas la perte des hommes, mais la destruction de leur inimitié ?

Examinons, M. F., quels sont les ennemis dont il parle, car il y a des ennemis que nous devons aimer et des ennemis que nous devons haïr ; cette distinction est nécessaire ; il faut savoir distinguer ses amis et ses ennemis. Regarderez-vous comme votre ami, cet homme qui flatte tous vos vices, qui vous aveugle et met un bandeau sur vos yeux pour ne pas vous laisser voir vos turpitudes ? Cet homme qui pose des coussins sous votre tête pour vous endormir dans vos péchés, qui vous trompe et vous joue, qui vous fait perdre votre réputation et votre âme ? Ce flatteur, ce fauteur de vos iniquités qui creuse sous vos pas la fosse où vous tomberez, qui tend le filet où vos pieds s'embarrasseront ? Cet homme dont les conseils vous perdent, dont les flatteries vous ôtent la raison ? Cet homme à l'aide duquel vous commettez tous vos crimes ? Ah ! un tel homme est un ennemi véritable qui vous présente le poison dans une coupe d'or. En vérité, dit le Sage, un flatteur qui caresse, est un ennemi qui se cache ; « les ennemis

(1) Ps. LIII, 7. — (2) Ps. LXXXIII, 14. — (3) Cass. Collat. 7, chap. XXI.

« de l'homme sont ses propres serviteurs (1). » Et pourtant vous comblez cet homme de bienfaits, vous l'aimez comme votre ami, vous vous faites un plaisir de lui donner tout ce que vous possédez. O insensé ! quelle folie ! Ah ! comme sans le savoir, vous accomplissez dans toute son étendue le conseil du Seigneur ! car c'est vraiment un ennemi que vous aimez ; vous faites réellement du bien à ceux qui vous haïssent, qui vous trompent, qui vous méprisent et se jouent de vous.

Examinez attentivement les actions en elles-mêmes et dans leurs effets, et vous trouverez dans votre persécuteur un ami plus vrai que dans votre flatteur. C'est à votre persécuteur que vous devez la connaissance de vous mêmes, car lui seul vous dit la vérité et vous fait connaître tous vos vices ; c'est à lui que vous devez cette vigilance qui vous fait éviter tant de fautes, car vous savez qu'il ne vous épargnerait pas ; c'est lui qui vous aime et vous exerce aux œuvres de toutes les vertus ; s'il vous humilie, il fournit par là une ample matière à votre patience, à votre douceur, à votre force, à votre charité ; il vous permet d'élever votre bonté au comble de sa perfection et de sa gloire ; c'est lui enfin qui, au grand détriment sans doute de sa conscience et de son honneur, vous fournit pourtant le sujet des plus grands mérites, vous prépare une belle couronne et procure à Dieu une grande gloire. Quel dommage le saint homme Job a-t-il reçu des attaques du démon ? Et les persécuteurs ont-ils causé quelque préjudice aux martyrs ? C'est plutôt à leurs persécuteurs que les martyrs doivent toute leur gloire. Et vous aussi ouvrez les yeux et reconnaissez un bienfaiteur dans cet homme que vous regardez comme un ennemi. Hé quoi ! croiriez-vous faire beaucoup, si, en retour des grands biens qu'il vous procure, à votre insu sans doute et malgré vous, vous lui accordez votre dilection, si vous priez Dieu pour lui ?

Non, non, un tel homme n'est pas votre ennemi, il est votre prochain. Vos véritables ennemis, je vais vous les montrer, et ceux-là vous pourrez les haïr, les immoler, et répéter contre eux toutes les imprécations du psalmiste. Vos ennemis, c'est le démon, ce sont vos péchés, ce sont vos vices ; voilà les ennemis qui vous perdent, qui vous ruinent, qui vous préparent les flammes éternelles. Demandez à Dieu de perdre de tels ennemis, de les exterminer, et vous aussi, de toutes vos forces, travaillez à les détruire. De plus,

(1) St Matth., x, 36.

ce corps que vous aimez tant, que vous nourrissez avec tant de délicatesse, que vous flattez avec tant de douceur, au soin duquel vous passez votre vie entière, votre corps est votre plus grand ennemi. Châtiez donc cette chair rebelle, soumettez-la, domptez-la, maltraitez-la, jusqu'à ce que vous l'aurez réduite en servitude.

Pourquoi haïr et persécuter votre prochain et votre frère? Insensé! cet homme n'est pas votre ennemi, il est votre prochain. Celui qui vous persécute, ce n'est pas l'homme, œuvre de Dieu, c'est la malice, œuvre de l'homme; c'est elle qui est votre ennemie; c'est elle que vous devez haïr, persécuter, détruire. Oui, arrachez la malice du cœur de votre frère, et il ne vous persécutera pas, et il ne vous fera point de mal. Travaillez donc à la détruire.

Mais comment y travail'er? L'Apôtre va vous l'apprendre: « Si  
« votre ennemi a faim, dit-il, donnez-lui à manger; s'il a soif,  
« donnez-lui à boire. En faisant cela, vous amasserez des charbons  
« sur sa tête (1); » et sa charité s'allumera, sa malice sera détruite, son inimitié sera éteinte, et vous aurez un frère dans celui que vous regardiez comme un ennemi. « Ne vous laissez pas  
« vaincre par le mal, dit encore l'Apôtre; mais triomphez du mal  
« par le bien (2). » Qu'il y ait un grand combat entre votre bonté et la malice de votre frère. Combattez vaillamment; il vous attaque par ses contradictions, triomphez-en par vos bienfaits; ce sera pour vous une grande gloire, si vous sortez vainqueur de ce combat, comme ce serait une grande confusion, si vous étiez vaincu. Que votre bonté ne cède donc pas à sa malice; efforcez-vous de triompher et ne tombez pas dans la honte de la défaite. Oh! quelle gloire pour vous devant Dieu, devant les hommes, devant vos ennemis eux-mêmes, si vous laissez votre adversaire confus, humilié, n'osant pas vous regarder, n'osant pas même lever les yeux pour voir votre visage, plein de douleur et de tristesse d'avoir persécuté un homme si charitable! Sa défaite est entière, sa soumission complète. Quelle vengeance n'avez-vous pas tirée de lui? Je vous le dis; l'auriez-vous chargé de fers, enfermé dans un cachot, immolé sous vos coups, non, votre vengeance ne serait pas si éclatante.

Voilà, M. F., voilà comment nous devons nous venger de nos ennemis; voilà comment Dieu se venge et telle est sans doute la

(1) Rom. XII, 20. — (2) Rom. XII, 21.

vengeance qu'appelait le psalmiste. En convertissant les pécheurs, Dieu se venge beaucoup mieux qu'en les condamnant ; les pécheurs condamnés sont vaincus, mais non convaincus. Aussi le Seigneur lui-même se fait dans les psaumes un titre de gloire d'une semblable vengeance. « Toutes les nations m'ont environné, dit-il, je me vengerai d'eux (1). » Et de quelle manière ? En immolant en eux l'erreur et en y substituant la foi, nous dit saint Augustin (2).

La vue d'une victoire aussi éclatante et aussi glorieuse, et surtout la vue des immenses avantages que nous pouvons recueillir des persécutions suscitées contre nous, devraient suffire pour nous faire aimer nos ennemis. Cependant pour y incliner plus fortement notre cœur, nous allons ajouter quelques autres considérations ; exposons-les en peu de mots.

La première considération, c'est que telle est la volonté de Dieu, son commandement formel, et que d'ailleurs rien ne lui est plus agréable. Que de choses ne faisons-nous pas chaque jour pour nos amis ! A leur prière et pour leur plaire, que de personnes inconnues, odieuses peut-être, à qui nous rendons service ! Voilà, chrétiens, ce que nous faisons pour nos amis, et nous ne le ferions pas pour Dieu, surtout lorsqu'il ajoute à son conseil le commandement le plus exprès, en sorte que si vous refusez de vous réconcilier avec votre ennemi, vous perdez aussitôt l'amitié de Dieu, et que, si vous refusez de rendre à votre ennemi une amitié sincère, vous devenez l'ennemi de Dieu. O mon Seigneur, est-il bien vrai que je perdrai votre amitié ? Ah ! commandez, Seigneur, et j'aimerai les Turcs, les démons eux-mêmes ; je les regarderai comme mes amis. O infortunés, qui perdez avec tant d'indifférence l'amitié de votre Dieu !

Redoublez ici votre attention. Un roi avait deux serviteurs, ou plutôt un père avait deux fils qu'il aimait avec la plus grande tendresse ; mais l'un de ces enfants haïssait son frère ; le père le mande et lui dit : Je ne puis souffrir que vous, mon enfant bien-aimé, vous haïssiez votre frère que j'aime tant. Renoncez donc à cette haine, ou bien renoncez à votre héritage et à votre père. Quelle dureté, quelle obstination perverse, si cet enfant préférerait devenir l'ennemi de son père et de son roi, que de se réconcilier avec son frère ! Voilà pourtant ce que vous faites. Dieu, ce père si

(1) Ps. cxvii, 10. — (2) Serm. sur le ps. cxvii, n° 6.



tendre, aime tous ses enfants ; pour eux il a donné et son sang et sa vie ; aussi veut-il que les liens d'une tendre amitié unissent tous ces enfants de son amour ; il leur commande de s'aimer et s'ils ne s'aiment pas, il refuse d'accepter leurs présents et leurs hommages. Quel crime ce serait donc de ne pas vouloir se soumettre à son ordre formel ! Quel tort a donc pu vous causer votre prochain, pour contrebalancer l'amour de Dieu et l'immensité de ses bienfaits ? que dis-je ? pour avoir plus de force sur votre cœur ? Avouez, M. F., que refuser d'accomplir ce commandement, ce n'est pas de de la faiblesse, c'est de la perversité.

La seconde considération sera celle de votre état, de votre profession. N'êtes-vous pas chrétiens ? N'êtes vous pas les disciples de Jésus-Christ ? Regardez donc votre Maître et votre Chef ; voyez que de bien il faisait à ses ennemis. Il guérissait leurs malades, il les instruisait eux-mêmes, il les aimait, il avait soin de leur salut, il priait pour ceux qui l'attachaient à la croix. Le voyez-vous attaché à cette croix, tout sanglant, couvert de plaies, déchiré par ceux qu'il avait comblés de ses bienfaits et qui, non contents de ces supplices, l'abreuvent d'outrages, et en font l'objet de leurs risées, de leurs plus insultantes railleries ; « ils branlent la tête, disant : Il « a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même (1). » Et lui, ce doux Sauveur, que fait-il ? Il entend ces insulteurs, et il les supporte avec patience, et il prie pour eux son Père céleste : « Père, pardonnez-leur (2). » Et vous, sous ses yeux, vous recherchez la vengeance ! Quel front ! quelle audace ! Et qu'avez-vous souffert de semblable, je vous le demande, de la part de vos ennemis ?

Ah ! chrétiens, « jetez les yeux sur la face de votre Christ (3) ; » regardez les disciples de ce même Maître, les apôtres et les martyrs. Que de travaux, que de sueurs pour être utiles à ceux qui les maltrahaient ! Comme ils les instruisaient, ou du moins comme ils désiraient éclairer leurs persécuteurs ! Si donc vous êtes de l'école du Christ, pourquoi ne suivez-vous point votre Maître ? Pourquoi ne pas imiter ceux qui comme vous écoutent ses leçons ? N'avez-vous pas lu dans saint Paul que « tous ceux qui veulent « vivre pieusement dans le Christ Jésus, souffriront quelque persécution (4). » Le même apôtre ne vous a-t-il pas dit que « tel est « le partage du chrétien (5). »

(1) St Matth., xxvii, 39. — (2) St Luc, xxiii, 34. — (3) Ps lxxxiii, 10. — (4) 2 Tim., iii, 12. — (5) 1 Thess., iii, 3.

La troisième considération sera extrêmement utile. Considérez, en effet, que, quoique la persécution de votre ennemi soit réellement injuste, vous, pourtant, à cause de vos péchés, vous souffrez avec justice. Pourquoi ne regarder que l'homme ? Regardez plutôt la divine justice dont l'homme est le ministre. Peut-être vous n'avez fait aucun tort à l'homme ; mais vous avez cruellement offensé votre Dieu. De là cette parole de saint Basile : Pourquoi poursuivre la pierre comme un chien en fureur ? (1) regardez plutôt la main qui l'a jetée, c'est-à-dire considérez vos péchés qui vous ont attiré ces mauvais traitements. Dieu, en effet, vous envoie cet ennemi qui vous froisse et qui vous afflige ; mais il ne vous l'envoie que pour votre utilité ; il veut vous convertir et vous amener à la pénitence. « Lorsque mes ennemis m'affligeaient, nous  
« dit le psalmiste, je me revêtais d'un cilice, j'humiliai mon âme  
« par le jeûne (2). »

Imitez ce saint roi ; reconnaissez que cette persécution vous vient de Dieu ; humiliez-vous devant lui ; pleurez, jeûnez, faites pénitence, demandez le pardon de vos fautes, commencez par vous reconcilier avec le Dieu que vous avez offensé, et quand vous aurez apaisé Dieu, votre ennemi cessera de vous molester.

Ah ! quel bel exemple nous donne le roi qui parlait de la sorte ! Comme ses œuvres étaient le parfait accomplissement de ses paroles ! Il avait commis un double péché, un adultère et un homicide ; Dieu suscita contre lui son fils Absalon qui voulait lui ravir la couronne. David reconnaissant la main de Dieu ne prit point les armes contre son fils qui s'avançait contre lui, il ne chercha point à se défendre ; mais revêtu d'un sac, la tête couverte de cendre, pleurant et faisant éclater son repentir, il sort pieds nus de Jérusalem, afin d'apaiser Dieu par son humilité et par sa pénitence. Ce n'est pas tout ; pendant qu'il pleure ainsi et qu'il s'éloigne, triste et humilié, voilà que Séméi, fils de Jémini, lui jette des pierres, de l'autre côté de la colline et vomit contre lui mille insultes et mille blasphèmes ; plein d'orgueil et de colère, il pousse ce cri.. « Sors,  
« sors, homme de sang, fils de Bélial, etc. (3). » Le roi reconnut encore que Dieu envoyait cet homme, et il supporta ces injures avec patience ; il se réjouissait même dans son cœur, espérant que ces malédictions lui attireraient le pardon, expieraient

(1) St Basile, homélie sur la colère, n° 6. — (2) Ps. xxxiv. 13. — (3) 2 Rois, xvi, 7.

son péché et qu'ainsi Dieu apaiserait sa colère et lui rendrait son amitié. Aussi quand Abisaï son général voulait tuer ce misérable insulteur, le roi dit avec indignation. « Que nous font ces  
 « insultes à moi et à vous, fils de Sarvia ? Laissez-le maudire, car  
 « le Seigneur lui a commandé de maudire David; peut-être que le  
 « Seigneur regardera mon affliction et qu'il me rendra quelque  
 « bien pour cette malédiction d'aujourd'hui (1). »

O homme vraiment selon le cœur de Dieu, s'écrie ici saint Bernard (2) ! il ne s'irrite point contre un rebelle qui le maudit, et il s'irrite contre un ami qui veut le venger ! Aussi ne fut-il pas trompé dans son espérance. Dieu apaisé par tant de patience et d'humilité, lui rendit son royaume, après la mort de ce fils persécuteur dont il s'était servi comme d'un fléau pour punir ce père coupable. Et David pleura encore amèrement ce fils ingrat à tel point que Joab indigné lui disait. « Vous aimez ceux qui vous  
 « haïssent et vous haïssez ceux qui vous aiment (3). »

Telle devrait être notre conduite dans les persécutions personnelles ou publiques, et à l'instant toute persécution cesserait. Oh ! si de nos jours telle était notre conduite, si nous apaisions ainsi notre Dieu pour qu'il détournât sa colère et éloignât les Turcs loin de nous ! A quoi sert de réunir des armées, si chaque jour nous entassons nos crimes ? Ne savez-vous pas que la guerre et les Turcs sont des fléaux de Dieu ? Corrigeons notre vie ; pleurons devant Dieu nos péchés passés, et il détournera loin de nous son fléau, et il nous accordera la victoire sur nos ennemis. Je ne dis pas que nous devons déposer les armes, ce serait une folie, ce serait tenter Dieu ; mais apaisons d'abord le Seigneur, puis prenons les armes. Ainsi faisait David.

La quatrième considération, ce sont les maux et les dommages auxquels nous expose l'inimitié, la haine que nous avons contre le prochain. Le prophète les énumère fort bien dans ces paroles : « Seigneur mon Dieu, si j'ai commis ce crime, si j'ai rendu le mal  
 « à celui qui me faisait le bien ; que je tombe avec justice,  
 « pauvre et dépouillé, sous les coups de mes ennemis. Que mon  
 « ennemi me poursuive, qu'il me saisisse, qu'il foule ma vie sous  
 « ses pieds, et qu'il traîne ma gloire dans la poussière (4) ».

Voilà donc quatre préjudices principaux. Le premier est exprimé

(1) 2 Rois, xvi, 11. — (2) St Bernard, Sermon 34 sur le Cant., n° 2. —  
 (3) 2 Rois, xxix, 6. — (4) Ps. vii, 4.

dans ces mots : « Que je tombe pauvre et dépouillé par mes ennemis. » La haine, en effet, tant qu'elle vivra dans votre cœur, frappe de stérilité toutes vos bonnes œuvres ; prières, jeûnes, aumônes, tout vous est inutile ; votre vie entière est perdue devant Dieu. Quel malheur !...

Le second préjudice est la persécution faite à votre propre cœur. « Que mon ennemi poursuive mon âme, dit le psalmiste. » Saint Augustin (1) explique ainsi ces paroles : Tout homme qui persécute le prochain dans son corps, subit lui-même une persécution dans son cœur. De là cette parole du psalmiste : « Que leur glaive « entre dans leur propre cœur (2) ! » Vous n'avez pas encore blessé votre frère, que déjà vous avez tué votre âme, car « celui « qui hait son frère est un homicide (3). » Il est doublement homicide de soi d'abord et puis du prochain, non de fait, mais d'intention.

Le troisième préjudice est ce supplice véritable dont se trouve accablé l'homme qui hait son prochain. « Que l'ennemi saisisse mon « âme et la foule aux pieds, dit le prophète. » Oh ! comme le démon tourmente et foule aux pieds celui qui porte la haine dans son cœur. Cette haine est un poison qui le ronge ; l'homme haineux est toujours inquiet, toujours fatigué, toujours irrité ; un affreux malaise le tourmente, la tristesse le consume ; on le voit toujours agité, toujours en fureur. Ah ! malheureux, si tu n'as pas pitié du prochain, aie pitié de toi-même que tu plonges dans de telles angoisses.

Le quatrième préjudice est exprimé en ces termes : « Qu'il traîne « ma gloire dans la poussière. » Ce qui peut s'entendre non-seulement de la gloire au sein de la béatitude éternelle, mais encore de cette gloire et de cette couronne qu'aurait pu placer sur sa tête, en présence de Dieu et de ses anges, la victoire remportée par son courage et par sa patience sur la malice de ses ennemis. Cette couronne est « traînée dans la poussière, » lorsqu'on recherche la vengeance ; et ainsi lorsque vous croyez avoir vaincu votre ennemi, c'est vous qui avez été vaincu sous les regards de Dieu.

La cinquième considération, ce sont les avantages grands et nombreux qui sont le fruit du pardon des injures, et premièrement ce grand mérite, cette belle gloire dont il est parlé dans l'Évangile... Secoudement la rémission de ses propres péchés, suivant ces pa-

(1) Sermon 2 sur le ps. NXXVI, n° 3. — (2) Ps. XXXVI, 15. — (3) 1 St Jean, III, 15.

roles du psaume : « Les paroles des méchants ont prévalu contre nous, mais vous serez propice à mes iniquités (1). » Telle est aussi la promesse que nous fait le Seigneur dans l'Évangile : « Si vous remettez aux hommes leurs offenses, le Père céleste, lui aussi, vous pardonnera vos fautes (2). » Si donc vous ne pardonnez pas aux autres, vous ne serez point pardonnés. Voilà pourquoi nous répétons chaque jour cette demande dans l'Oraison dominicale, et c'est aussi probablement dans ce même dessein que, dès le commencement de Carême, l'Église nous fait lire l'Évangile sur le pardon des ennemis, afin qu'avant de demander à Dieu votre pardon, vous pardonniez vous-mêmes à votre frère, pour ne pas vous fatiguer dans une demande inutile.

O Seigneur, que cette convention est bonne et utile pour moi ! J'accepte volontiers ce contrat, puisqu'en accordant moi-même le pardon d'une légère injure, j'attirerai sur moi le pardon des plus graves offenses. Je vous rends grâce d'avoir à pardonner pour être pardonné à mon tour (3). De là ces paroles de saint Augustin : Votre sentence est en vos mains ; ne la souscrivez pas et elle ne sera jamais portée contre vous. Or, vous souscrivez votre sentence, lorsque vous refusez de pardonner à votre prochain ; ce refus vous rend vous-mêmes indignes du pardon. Malheureux ! vous faites attention à ce que l'homme commet contre vous, et vous ne faites point d'attention à ce que vous avez commis contre votre Dieu, réalisant ces paroles de l'Écclésiastique : « L'homme garde sa colère contre l'homme et il demande à Dieu sa guérison (4). » Remplissez d'abord les vases vides avec l'huile de la charité à l'exemple de la veuve de Sarepta ; cette huile vous servira à payer vos créanciers.....

Le troisième avantage est exprimé dans ces paroles de l'Évangile : « Afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est aux cieux (5). » Quelle gloire d'être le fils d'un si illustre Père ! Les autres vertus vous élèvent au-dessus de la brute et vous donnent votre dignité d'homme ; la charité vous élève au-dessus de l'homme et vous fait enfants de Dieu. Et devenus ses enfants, vous devenez héritiers. Héritiers de qui ? Et quel est cet héritage ? Héritiers de Dieu ; et vous hériterez de toutes ses richesses, de tous ses biens, de son royaume éternel, de sa gloire ineffable, à laquelle nous conduise N.-S.-J.-C.

Ainsi soit-il !

(1) Ps. LXIV, 4. — (2) St Matth., VI, 14. — (3) St Aug. sur saint Matth., sermon 68, n° 6. — (4) Eccl., XXVIII, 3. — (5) St Matth., V, 45.

# PREMIER DIMANCHE DU CARÊME

---

## PREMIER SERMON

### LA TENTATION DE JÉSUS-CHRIST

*Ductus est Jesus in desertum a Spiritu ut tentaretur a diabolo.*

Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert pour y être tenté par le démon.

(St Matth., iv, 1).

Le saint Évangile nous raconte aujourd'hui une sorte de duel, un défi unique, comme il n'y en a jamais eu et comme il n'y en aura jamais dans la suite des siècles; il a lieu entre Jésus, le Prince de la gloire, et Lucifer, le prince des ténèbres. D'un côté se tiennent les chœurs célestes, les hiérarchies des anges, contemplant leur Chef et leur Seigneur; de l'autre, la foule tumultueuse des démons, les yeux attachés sur leur chef; Dieu est le juge du combat.

Cette grande lutte avait pour cause une injure aussi atroce que célèbre, faite par Lucifer à une jeune fille d'une grande beauté, je veux dire à la nature humaine que Dieu avait créée dans un état de beauté admirable et que Lucifer avait, sans aucun motif, chargée d'injures, déshonorée, honteusement flétrie. « Sans aucune raison, dit Isaïe, Assur l'avait calomniée (1). » Or le Fils de Dieu, le Seigneur Jésus, irrité de ce crime abominable, épousa cette jeune fille, parce que d'ailleurs elle avait plu à ses yeux; et,

(1) Isaïe. LII, 4.

après avoir contracté cette union, il regarda comme faite à lui-même une injure qui d'abord lui était étrangère ; il en fit sa propre cause et résolut de la venger. Voilà pourquoi il provoque Lucifer lui-même à un combat singulier ; il s'avance le premier dans la lice, avec l'Esprit-Saint pour témoin.

Tel est le récit de l'Évangile : « Jésus fut conduit par l'Esprit « dans le désert pour y être tenté par le diable. » Il était juste qu'il portât lui-même le défi, puisqu'il prend la défense de la partie outragée : « Levez-vous, Seigneur, disait le psalmiste, prévenez « mon attaque, et abattez son orgueil. Arrachez mon âme à l'im-  
« pie, et votre glaive aux mains de vos ennemis (1). » Arrachez-la, parce que c'est mon âme, parce que d'ailleurs c'est votre glaive. Laisser votre glaive aux mains de vos ennemis, ce serait pour vous une honte et un déshonneur.

Une âme sainte est une épée tranchante entre les mains du Seigneur ; avec elle il accomplit les actions les plus illustres. Voyez la grande âme d'un Paul ; ne vous semble-t-elle pas une épée entre les mains de Dieu, lorsque par elle le Seigneur terrasse le monde entier, et que, par un ravage immense, il abat à ses pieds les rois, les princes, les cités, tous les royaumes de la terre ? Nul ennemi ne peut se tenir debout en présence de cette âme invincible. Et l'âme d'un Augustin ne fut-elle pas aussi contre les hérétiques une puissante épée avec laquelle Dieu les attaqua, les terrassa et les réduisit au néant ?

Dans un duel, l'usage veut que le provocateur choisisse le lieu du combat ; son adversaire a le choix des armes. Le Seigneur choisit donc le terrain et ce ne fut ni un paradis, ni tout autre lieu de délices, mais un lieu désert, inculte, stérile, sauvage, où le démon ne pouvait à son gré trouver des armes, car on ne voyait là ni arbres, ni fruit, nulle cause de plaisirs, nulle autre Ève à attaquer ; aussi ne trouvant plus rien, le démon tourna ses yeux vers les pierres. De son côté, Lucifer choisit des armes déjà éprouvées et qui lui avaient servi à vaincre le premier homme ; c'étaient la gourmandise, l'orgueil et l'avarice.

Le Seigneur se rendit sur le lieu du combat quarante jours avant Lucifer, et, pendant tout ce temps, il réfléchit à cette grande lutte, il s'y prépare en se livrant au jeûne, à la prière, à la contemplation, à toutes sortes d'austérités. O Seigneur, qui pourra dire les

(1) Ps. xvi, 13.

austérités, les cruelles mortifications que vous avez endurées dans ce désert ! Sans abri, sans feu, sans lit, sans le moindre secours, sans la plus légère consolation ; seul au milieu des bêtes sauvages et d'insensibles animaux ; exposé à la pluie, au froid, aux plus rudes intempéries de la saison, car c'était l'hiver. O mon Sauveur, vos membres étaient si délicats ; plus que tout autre vous sentiez ces douleurs.

Et votre tendre et pieuse Mère, comme elle devait être attristée de votre éloignement ! Jamais depuis qu'elle vous avait donné le jour, elle n'avait eu à souffrir une si longue absence ; toujours elle avait été auprès de vous ; aussi chacun de ces quarante jours lui paraissait une année entière.

Oh ! quel bonheur pour celui qui, vous rencontrant, ô bon Jésus, dans ce désert, eut mérité de passer au moins une journée auprès de vous ! Il aurait contemplé la ferveur de vos oraisons, la beauté plus quéséraphique de votre visage, les traits enflammés que l'Esprit divin y faisait éclater pendant tout ce temps. Que de choses grandes, extraordinaires, se sont accomplies dans ce désert ! mais elles s'y sont toutes passées dans le mystère et nous les ignorons. — Vous nous aviez lavés dans vos larmes, Seigneur, avant de nous laver dans votre sang.

Mais pourquoi ces austérités ? Votre mort future ne suffisait-elle pas pour notre rachat ? Pourquoi donc ces cruelles mortifications ? Ah ! M. F., il agissait ainsi pour notre enseignement ; ce divin général voulait par son exemple former ses soldats au combat, suivant ces paroles du psaume : « Béni soit le Seigneur mon Dieu qui forme mon bras à la guerre et mes mains au combat (1) ».

Apprenez, M. F., comment il faut combattre à l'heure présente, car le temps du Carême est un temps de guerre et de lutte contre le démon ; retirez-vous dans le désert, considérez votre général et marchez sur ses traces. Combattez avec les armes dont il usa lui-même, au jour de son combat : avec la solitude, le jeûne, la prière, les larmes et les austérités. Voilà les armes avec lesquelles vous triompherez de vos ennemis. Renfermez-vous pendant tous ces jours dans la solitude de votre oratoire ; éloignez-vous des affaires, priez, pleurez vos péchés, jeûnez, repentez-vous, unissez à vos jeûnes les austérités et l'oraison. Que vous sert de jeûner, si, le même jour, vous vous livrez aux jeux, à la chasse, à la danse, à

(1) Ps. CXLIII, 1.



tous vos plaisirs ? Est-ce là faire pénitence ? Est-ce là jeûner ? Écoutez le prophète Isaïe : « Nous avons jeûné, Seigneur ; pourquoi « ne nous avez-vous pas regardés ? (1) » Et le Seigneur répond : « Parce que dans ce jour de votre jeûne, vous ne suivez que « votre volonté. » C'est-à-dire, vous n'accomplissez que les désirs « de votre cœur. Au milieu de vos jeûnes, vous suscitez des procès « et des querelles, vous frappez impitoyablement vos frères. Cessez « de pareils jeûnes ; est-ce là le jeûne que je demande ? »

Ainsi, M. F., que votre jeûne soit entier et complet. Pourquoi ne feriez-vous jeûner qu'un seul de vos sens, votre goût par exemple ? Faites jeûner toutes vos facultés. Toutes ont péché, que toutes offrent à Dieu leur expiation. Faites jeûner votre esprit, en écartant toute pensée perverse ; faites jeûner votre volonté, en éloignant tout mauvais désir ; vos yeux, en les privant de toute vue curieuse ou agréable ; votre langue, en évitant toute parole oiseuse ou amusante ; votre ouïe, en fermant votre oreille à la détraction et aux chants flatteurs ; vos pieds, en ne les faisant plus servir à des affaires coupables ; vos mains, en vous abstenant du vol ; tout votre corps enfin, en vous défendant les plaisirs même permis. Le jeûne est parfait, il est agréable à Dieu, lorsque tous les sens s'abstiennent des choses profanes, pour se livrer aux choses divines. Faites donc jeûner tout votre être, parce que tout votre être a péché.

Pendant tout le temps que le Seigneur demeura dans le désert, Lucifer ne resta point oisif ; il examinait avec attention cet homme extraordinaire ; la vue d'une telle abstinence et d'une telle vie le plongeait dans un étonnement sans bornes. Il savait qu'il n'avait jamais eu sur Jésus la moindre puissance ; que, depuis le moment de son Incarnation, jamais le moindre péché ne l'avait souillé, et aujourd'hui il le voit menant une vie angélique, livré uniquement à la prière, à une contemplation continuelle, sans boire ni manger. A cette vue, le démon se doutait bien que Jésus était plus qu'un homme, qu'il était réellement le Fils de Dieu. D'un autre côté pourtant, il le voyait amaigri, pâle, fatigué, dévoré par la faim ; un tel état le ramenait à ne voir qu'un homme dans J.-C. Il résolut d'en faire l'épreuve, d'attaquer cet étrange solitaire, d'examiner s'il était réellement le Fils de Dieu.

C'est pourquoi revêtu probablement d'un habit religieux, tel

(1) Isaïe, LVIII, 3.

qu'en portent les ermites, il s'avance à pas lents, salue le Sauveur et commence une conversation qui ne nous est point rapportée dans l'Évangile. Voici, je pense, ce qu'il dût lui dire : Que faites-vous, je vous prie, dans ce vaste désert, où vous êtes seul depuis si longtemps, livré à tant de souffrances et à tant de fatigues ? Vous me paraissez un homme de la plus haute sainteté, et votre vie me semble surhumaine, car elle dépasse les forces de l'homme. Dieu ne peut voir avec plaisir que vous vous fassiez ainsi mourir par un jeûne si rigoureux ; cette conduite ne peut lui plaire. Qu'importe, en effet, de se tuer par le jeûne ou par le glaive ? A quoi bon, par conséquent, une si grande fatigue, des austérités si prolongées, une si longue abstinence ? Pensez d'ailleurs que vous pouvez accomplir toutes vos volontés. Eh bien, « si vous êtes le « Fils de Dieu, commandez que ces pierres deviennent des pains » et mangez, pour ne pas mourir de faim dans cette solitude.

O tentateur ! qu'elle étrange folie ! Qu'oses-tu dire ? S'il est le Fils de Dieu, a-t-il besoin de pain ? N'est-il pas lui-même le pain des Anges, le pain de vie ? De plus, ô esprit méchant, ou il voudra changer ces pierres ou il ne le voudra pas ; S'il ne les change pas, comment avec des pierres pourras-tu le tenter ? La faim, la plus dévorante fait-elle manger des pierres ? Et s'il daigne les changer, penses-tu qu'un pain si merveilleusement formé par sa parole puisse te servir à le vaincre, lui dont la puissance aura été assez grande pour changer en pain les pierres du désert ? Quelle audace ! quelle folie !

Je n'ai jamais pu me rendre compte des prétentions de l'ancien serpent dans une telle attaque. Voulait-il le tenter par la gourmandise ? mais il était bien plus facile de lui apporter de toutes parts, du pain, des fruits, des mets de toute sorte ; de les présenter à sa faim, au lieu de lui offrir des pierres. Que voulait-il par ce détour qui conseille d'abord de changer les pierres en pain et essaie ensuite avec ce pain de faire tomber dans un péché de gourmandise ?

Croyez-moi ; le démon cachait là-dessous quelque secret dessein ; il prétendait quelque chose de plus. Il voulait deux choses, premièrement examiner si Jésus était réellement le Fils de Dieu, et voilà pourquoi il lui adresse ces paroles au début de la tentation. Secondement, il voulait, s'il ne trouvait en lui simplement qu'un homme, le tenter par la gourmandise ou par quelque autre vice ;

mais il échoua dans ces deux desseins. Peut-être encore voulait-il le porter à demander un miracle à Dieu, ce qui eut été une véritable présomption, puisqu'il lui était facile d'apaiser sa faim d'une autre manière, en allant, par exemple, dans un village voisin demander un peu de nourriture.

Ce que le démon s'efforçait alors de persuader à J.-C., il s'efforce encore chaque jour de le persuader par ses suppôts aux prélats de la sainte Église; il voudrait leur faire changer en pains, c'est-à-dire en douceurs, les pierres de la pénitence et des austérités. Ainsi nous voyons ces ministres de Satan faire tous leurs efforts pour détruire la confession auriculaire instituée par J.-C., la sévérité des cloîtres, le célibat des prêtres, le jeûne et l'abstinence, pour introduire dans l'Église de Dieu une vie toute charnelle, une vie de plaisirs, semblables à ceux dont parle l'Apôtre aux Philippiens, quand il dit : « Il y en a plusieurs dont je vous ai souvent parlé et dont je vous parle encore avec larmes, qui se conduisent en véritables ennemis de la croix de J.-C., qui font un dieu de leur ventre (1), » et mettent leur gloire dans les choses les plus honteuses.

Le Seigneur oppose à cette attaque du démon le bouclier de l'Écriture; il répond : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu (2). » La parole de Dieu, en effet, nourrit l'âme, comme le pain nourrit le corps. Or, nous dit saint Augustin, lorsque le corps demeure longtemps sans prendre de nourriture, il défaille et s'affaiblit; il en est de même d'une âme qui ne se nourrit pas de l'aliment qui lui est propre, de l'aliment de la doctrine et de la prière. Le Psalmiste avait dit : « Mon cœur s'est desséché, parce que j'ai oublié de manger mon pain (3). »

Et remarquez que la parole de Dieu non-seulement nourrit notre âme, mais elle fortifie en quelque sorte notre corps par la surabondance de sa vertu. Ainsi Moïse pendant quarante jours ne fut nourri que de la parole de Dieu; ainsi les pères du désert passaient des semaines entières quelquefois sans prendre aucune nourriture; la parole de Dieu, je n'en doute pas, seule soutenait leurs forces. Combien de serviteurs de Dieu ne voyons-nous pas se contentant d'une légère nourriture et doués cependant de la santé la plus florissante.

(1) Philip, III, 18. — (2) Serm. 58 sur St Matth., VI, n° 5. — (3) Ps. CI, 5.

sante ! Et pourquoi ? A cause de la joie de leur cœur, parce qu'une âme sainte est « comme un agréable festin (1). » D'un autre côté nous voyons des impies quise gorgent de nourriture, qui dévorent toutes sortes de mets, nous les voyons, dis-je. pâles et amaigris, et pourquoi ? Parce que le ver de la conscience les dévore, parce qu'ils sont rongés par la tristesse et le chagrin, par les soucis et les inquiétudes qui les accompagnent sans cesse.

Voyant que, dans ce premier assaut, il n'avait pu faire à son adversaire la moindre blessure, le démon en prépare un second. Il prend le Sauveur, le porte à travers les airs jusque dans Jérusalem, « le dépose sur le pinacle du temple » et lui dit : « Si vous « êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas, » et cette multitude, voyant que vous êtes demeuré sain et sauf, croira en vous, et ainsi votre action servira à leur salut et vous procurera à vous-même une grande gloire. Et ne craignez aucun mal, « car il est « écrit : Le Seigneur a ordonné à ses anges de vous garder dans « toutes vos voies. Ils vous porteront dans leurs mains, de peur « que vous ne heurtiez votre pied contre la pierre (2). »

Le démon veut ici étaler sa science; et pourtant dans ce peu de mots, il commet trois fautes graves. Premièrement, il fausse le sens de ces paroles, en appliquant à la tête ce qui est dit du corps. Secondement, ces paroles ne prouvent en rien sa proposition. Écoutez saint Bernard : « Il est écrit, » dis-tu. Qu'est-ce qui est écrit, ô esprit pervers ? Qu'est-ce qui est écrit ? « Il a ordonné à ses « anges de te garder dans toutes tes voies(3). » Dans toutes tes voies c'est vrai ; promet-il de garder dans les précipices ? Troisièmement, il tronque l'Écriture : Poursuis, ô esprit méchant, va plus loin; pourquoi taire ce qui te condamne ? « Tu marcheras sur l'aspic et sur le basilic : tu fouleras aux pieds le lion et le dragon (4) ». — Voilà comment traitent encore aujourd'hui les Écritures les membres de cet esprit pervers, lorsqu'ils veulent appuyer leurs erreurs sur les paroles sacrées ! voilà comment ils les mutilent ou en faussent le sens !

Dans ce second assaut, le démon montre toute sa faiblesse. Il ne peut pas, en effet, précipiter lui-même Jésus-Christ. Il lui dit : « Jetez-vous en bas. » Et il en est toujours ainsi, M. F. si ; vous ne vous jetez vous-mêmes, il ne pourra lui-même vous jeter; il peut vous y

(1) Prov., xv, 15. — (2) Ps. xc, 11. — (3) St Bernard, sur le ps. xc, serm. 14, n° 8 — (4) Ps. xc, 12.

engager, mais vous précipiter, il ne le pourra jamais. Il vous présente le glaive, mais c'est vous qui vous égorgez ; nous ne sommes jamais frappés que de nos propres mains. Pourquoi vous en prendre au démon ? Pourquoi accuser le tentateur ? C'est votre faute, c'est vous qui vous précipitez. Voilà pourquoi saint Bernard expliquant ces paroles du psaume : « Arrachez-moi à la main du « pécheur, à la main de l'impie et de l'homme qui attaque votre « loi (1) » ajoutait : Je suis moi-même ce pécheur, cet homme sans loi et sans justice, arrachez-moi, Seigneur, à mes propres mains (2).

Prenez garde, prenez garde, vous qui êtes montés sur le faite du temple ; vous qui, par le secours de Dieu avez atteint le sommet de la perfection, prenez garde à ce précipice de la vaine gloire. L'orgueil se glisse dans le secret ; au moment que vous vous élèveriez dans votre cœur, vous seriez déjà tombés devant Dieu, suivant cette parole : « Vous les avez renversés, au moment où ils s'élevaient (3). »

Le Seigneur oppose encore à cet assaut du démon le bouclier de l'Écriture, et répond : « Il est écrit : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. » Nous ne devons pas, en effet, nous reposer entièrement sur Dieu de ce que nous pouvons nous-mêmes accomplir par notre prudence et par nos forces. Faisons tout ce qui est en notre pouvoir, et puis, mettons en Dieu toute notre confiance.

Cette conduite du Sauveur nous recommande encore fortement la lecture des livres sacrés, puisque c'est en s'appuyant de leur autorité qu'il a repoussé toutes ces attaques du démon. Trois paroles de l'Écriture lui font vaincre cet esprit pervers, comme les pierres du torrent servirent à David pour terrasser Goliath. Que cette lecture est donc utile et que de fruits nous pouvons en recueillir ! En vérité, non-seulement elle nourrit les âmes, mais encore elle fortifie toutes les vertus dans les cœurs et nous défend contre les tentations. La lecture des livres profanes, au contraire, dont tant d'hommes légers font aujourd'hui leurs délices, corrompt les mœurs des jeunes gens, les incline à toutes sortes de vices, les rend tout charnels et tout mondains. Personne ne doit tolérer de pareils livres dans sa maison ; personne ne doit en permettre la

(1) Ps. LXX, 4. — (2) St Bern., serm. 81, sur le Cant., n° 19. — (3) Ps. LXXII, 18.

lecture à ses enfants ; car, nous dit l'Esprit-Saint, « les entretiens « mauvais corrompent les bonnes mœurs (1) ».

Ainsi, M. F., lorsque dans les instructions, vous entendez quelques paroles de la sainte Écriture, enfermez-les dans votre mémoire, comme des pierres précieuses dans un écrin ; elles se présenteront à vous au moment de la tentation ; elles s'offriront comme un bouclier pour vous défendre contre les traits de l'ennemi ; voilà ce que faisait le psalmiste : « J'ai enfermé, dit-il, vos paroles dans mon « cœur, afin de ne pas pécher contre vous (2) ». La parole de Dieu est cette tour de David « couronnée de créneaux ; à ses murs « pendent mille boucliers, toute l'armure des héros (3) ». Point de tentation, point de revers, point de malheur, point de calamité pour lesquels la sainte Écriture n'ait un secours et un soulagement par les conseils, par les consolations, par les remèdes de toute sorte qu'elle peut nous offrir.

Le démon, voyant que cette seconde attaque ne lui a pas réussi, se prépare à une troisième plus forte que les autres. « Il prend « J.-C., le porte sur une montagne très-élevée et lui montre tous « les royaumes du monde ». Rome est de ce côté, dit-il ; et de cet autre, la Gaule ; ici l'Espagne, là l'Afrique et là les Grandes Indes. Eh bien, « je te donnerai toutes ces choses, si, tombant à mes « pieds, tu m'adores ». O esprit pervers ! ô esprit superbe ! Que dis-tu ? Le Fils de Dieu tomberait à tes pieds, pour t'adorer ! Depuis le commencement, toujours tu as recherché l'honneur et la gloire du Dieu vivant. Oui, en vérité, il tombe profondément celui qui t'adore.

« Je te donnerai toutes ces choses ». Toi, les donner, s'écrie saint Bernard ! Misérable, est-ce donc toi qui les as faites ? Quel droit as-tu sur les hommes, excepté celui de les avoir indignement trompés (4) ? Le démon, dit saint Augustin, n'avait aucun pouvoir sur le monde et pourtant le monde était justement au pouvoir du démon (5), parce que « celui qui fait le péché est esclave du péché (6) ».

Oh ! si le démon aujourd'hui promettait des royaumes, que d'adorateurs tomberaient à ses pieds ! Pour une pièce d'or ou d'argent, on voit des hommes commettre mille parjures, mille

(1) 1 Cor. xv, 33. — (2) Ps. cxviii, 11. — (3) Cant., iv, 4. — (4) St Bern. sur le ps. xc, serm. 14, n° 5. — (5) St Aug. Quest. sur le Nouveau Test., quest. 83. — (6) St Jean, viii, 34.

crimes; que ne feraient-ils point pour un royaume? Que Dieu nous délivre, M. F., de la cupidité! cette passion plonge l'esprit dans un complet aveuglement et éteint tout sentiment dans le cœur. Aussi l'Écclésiastique nous dit : « Rien de plus pervers que l'avare (1) »; c'est une âme vénale; pour une obole il se livrerait au démon.

Dans cette troisième tentation, le démon ne dit plus : « Si vous êtes le Fils de Dieu ». Déjà il n'avait conçu que du mépris pour le Seigneur, en voyant qu'il se laissait traîner par lui de côté et d'autre; il se croyait certain de n'avoir affaire qu'à un homme. Mais ce fut au moment où le démon se livrait à ce mépris, que le Seigneur lui fit sentir des coups d'une plus grande puissance. Il ne répond plus avec calme comme auparavant, mais prenant le ton de l'indignation et de l'autorité : « Retire-toi Satan, dit-il, car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que lui ». Et il le chasse aussitôt et le rejette vaincu, couvert de honte, loin du lieu du combat.

Le Seigneur nous enseigne ici par son exemple à surporter avec patience les injures qui nous sont personnelles, mais non pas les injures qu'on ose faire à Dieu. O zèle de la gloire de mon Dieu, comme tu es glacé aujourd'hui dans les cœurs! Chacun se contente d'une piété personnelle; on se borne à ne commettre soi-même aucune offense, aucun péché; mais personne ne veut résister aux méchants, personne n'ose s'opposer aux impies pour défendre son Dieu. Ah! ce n'est pas ainsi qu'agissait ce roi d'ailleurs si patient et si doux, qui traitait avec tant de modération le roi Saül, son ennemi, qui le pleura même après sa mort. Écoutez comme sa voix prend les éclats du tonnerre contre les méchants : « N'ai-je pas haï, Seigneur, ceux qui vous haïssaient? N'ai-je pas séché de douleur à la vue de vos ennemis? Ma haine contre eux est entière; vos ennemis sont les miens (2) ». Pourquoi ne serait-il pas l'ennemi des ennemis de son Dieu? Rappelez-vous encore le prophète Élie qui, enflammé de zèle pour la gloire du Seigneur, fit frapper du glaive quatre cent cinquante prêtres de Baal. Il reprochait au roi Achab la mort de Naboth : « M'as-tu jamais trouvé ton ennemi », lui disait le roi? Oui, répondit le prophète avec une autorité admirable, parce que « j'ai trouvé que tu t'es vendu pour faire le mal (3) ». Le prophète parle à ce roi impie, comme il aurait parlé à un esclave. Ah! si de nos jours les prélats de la sainte Église

(1) Eccli. x, 9. — (2) Ps. cxxxviii, 21. — (3) 5 Rois, xx 1, 20.

déployaient cette vigueur, ce zèle, cette autorité, non, les choses ne marcheraient pas ainsi vers leur ruine.

Le démon chassé et vaincu, « les anges, nous dit l'Évangile, s'approchèrent et servirent le Seigneur ». Oh ! quelle joie parmi eux ! quelle allégresse, que de louanges pour exalter le triomphe de leur Prince ! « Votre droite, Seigneur, a fait éclater sa force ; votre droite, Seigneur, a frappé l'ennemi ; vous avez terrassé » l'esprit pervers « votre ennemi, sous la grandeur de votre gloire (1) ».

Ici Saint Grégoire (2) nous fait remarquer les deux natures de ce Prince tout puissant. Il est homme, puisqu'il est tenté par le démon ; il est Dieu, puisqu'il est servi par des anges....

Mais, excepté leurs louanges, quel service, je vous prie, ces esprits célestes peuvent-ils lui offrir ? L'Évangéliste, en effet, nous dit que « les anges le servaient ; » c'est le seul lieu de l'Évangile où je lis que les anges ont servi J.-C. Je les vois, à sa naissance, transportés d'allégresse et entonnant des chants de triomphe ; à sa mort, je trouve un ange qui le console et le fortifie ; mais nulle autre part je ne vois les anges le servir. Que lui offraient-ils, je vous le demande ? de quelle nature est ce service ? je pense qu'ils avaient pris soit chez la Sainte Vierge, soit ailleurs, du pain et d'autres aliments exquis, qu'ils les lui présentaient et que le Seigneur les recevait et les mangeait au milieu de ces Principautés célestes, qui, comme des échantons, entouraient la table de leur Seigneur pour le servir.

O quelle gloire pour le genre humain ! quelle sublime exaltation de notre nature ! L'homme est à table et des anges le servent. O spectacle le plus doux, le plus agréable, le plus digne de nos contemplations ! Approche, ô mon âme, ramasse les miettes qui tombent de la table de ton Seigneur ; contemple ton Roi pâle, amaigri dévoré par la faim ; la terre nue est son siège ; une pierre est sa table ; avec quelle modestie il prend sa nourriture, au milieu de ces chœurs angéliques ! Heureux à qui il aurait été donné d'assister à ce spectacle et de le contempler !

Tel est le récit de l'Évangile.

Le Seigneur, voulut être tenté pour plusieurs raisons. D'abord pour nous remplir de courage au milieu de nos tentations, afin de ne pas nous laisser abattre par ces épreuves puisque lui-même

(1) Exode, xv, 6. — (2) Homél. 16, sur l'Ev., n° 5.



le Seigneur de toutes choses, a bien voulu être tenté. Secondement pour nous engager à recourir à lui avec confiance, car il connaît toutes nos faiblesses et toutes nos misères, lui qui les a éprouvées. De là cette parole de l'Apôtre: « Nous n'avons pas un Pontife qui ne sache pas compatir à nos infirmités, puisqu'il a été éprouvé comme nous par toutes sortes de maux, excepté le péché (1). » car, « il a dû être en tout semblable à ses frères pour devenir compatissant. (2). »

O miséricorde infinie de notre Dieu ! Non-seulement il a voulu se dépouiller de sa puissance, il a voulu encore subir les attaques du démon ; non-seulement il s'est assujetti à nos fatigues, à nos tristesses, à nos infirmités, il s'est encore assujetti à nos tentations. Quelle humilité ! quelle miséricorde ! Il ne lui restait qu'à accepter l'humiliation du péché ; mais que le péché est opposé à Dieu ! qu'il est odieux à la Majesté divine ! Et cependant, quoiqu'il ne put tomber dans le péché, il a permis que la perversité du démon l'engageât à le commettre.

Troisièmement il voulait nous enseigner à combattre, ainsi que nous l'avons déjà dit. Quatrièmement il voulait par sa victoire sur le démon, nous mériter la grâce de vaincre nous-mêmes nos propres tentations.

Mais le plus grand, le principal motif qu'avait le Sauveur, était l'honneur, l'exaltation de la nature humaine dont il avait daigné se revêtir. En effet, considérez attentivement ce mystère et vous verrez que rien n'était plus convenable pour la réparation, pour la réhabilitation complète de notre nature. Le démon avait causé à l'homme deux grands préjudices ; il l'avait humilié et il l'avait frappé à mort. La passion du Sauveur nous a rendu la vie ; mais l'honneur, lui aussi, devait nous être rendu ; il fallait que ce même Lucifer dont la perversité avait vaincu l'homme dans le paradis terrestre fut à son tour vaincu et humilié non-seulement dans ses membres, mais dans sa propre personne, par l'Homme-Dieu, par le Christ, Fils de l'homme, et qu'il fut vaincu et humilié dans le désert avec les mêmes armes dont il s'était servi.

Nous trouvons dans l'Apocalypse une figure de cette éclatante victoire : « Je regardai, dit saint Jean, et je vis un cheval blanc ; celui qui le montait avait un arc, on lui donna une couronne, et il sortit en triomphant, pour remporter de nouveaux triomphes (3). »

(1) Hébr., IV, 15. — (2) Hébr., II, 17. — (3) Apec., VI, 2.

Ce cheval blanc était l'humanité du Sauveur que ne souilla jamais la moindre tache du péché ; le cavalier c'est le Verbe qui gouvernait cette humanité dans toutes ses œuvres ; jamais elle ne s'écarta de ses moindres désirs, de ses moindres volontés ; il avait à sa main gauche un arc pour frapper le pécheur, et des flèches, c'est-à-dire le pouvoir de juger. Le psalmiste semble aussi parler de ce cavalier quand il dit : « Vous avez fait un signe à ceux qui vous craignent, pour qu'ils échappent aux atteintes de l'arc et que vos bien-aimés soient délivrés (1). » Dieu fait des signes à ceux qui le craignent. Son regard paternel avertit les élus, lorsqu'il les afflige ici-bas, pour n'être pas obligé plus tard de les percer de ses flèches cruelles, c'est-à-dire de leur adresser ces terribles paroles : « Retirez-vous de moi, maudits, dans le feu éternel (2). »

Le juge tient en sa main une couronne dont il récompense les bons ; en effet, il a le droit de vie et de mort ; il a reçu de Dieu son père le pouvoir de sauver et de condamner. — « Et il sort en triomphant, pour remporter de nouveaux triomphes (3). » Parole obscure si l'Agneau lui-même n'en brise le sceau. Seul, « il a la clé de David, il ouvre et personne ne ferme (4). » Il est sorti du Père et il est venu dans le monde, et aujourd'hui conduit par l'Esprit, il sort dans le désert. « Il sort en triomphateur pour remporter de nouveaux triomphes. » Il triomphe de sa mort, pour triompher de la nôtre ; il triomphe de ses faiblesses, pour triompher des nôtres ; il triomphe de ses tentations, pour triompher des nôtres ; il triomphe du démon attaquant sa personne, pour en triompher quand il attaquera les élus. Vainqueur, il sort pour vaincre ; triomphateur, pour triompher encore. Dans un seul combat, il a triomphé de nos épreuves et de nos tentations, en triomphant des siennes ; son humiliation, en effet, la tentation qu'il permet au démon de lui faire subir, nous ont mérité la victoire sur toutes nos tentations ; avec lui en ce jour nous remportons tous la victoire ; avec lui nous nous couvrons des lauriers du triomphe.

Unissons donc notre joie à celui de notre vainqueur, de notre roi, de notre triomphateur, et que sa victoire nous enseigne à vaincre nos propres tentations. Ce divin triomphateur tient à la main la couronne qu'il présente à ses soldats au milieu de la lutte, pour les animer à la victoire. Que chacun combatte vaillamment,

(1) Ps. LIX, 6. — (2) St Matth.; xxv, 41. — (3) Apoc. VI, 2 — (4) Apoc. III, 7.

car « il n'y aura que celui qui aura vaillamment combattu, à être couronné (1). » Ne nous confions pas en nos propres forces, confions-nous en sa puissance ; il a vaincu en lui le tentateur, il le vaincra en nous. Plein de cette espérance, le prophète disait : « Pour moi, je me réjouirai dans le Seigneur ; je tressaillerai de joie dans le Dieu, mon Sauveur ; le Seigneur Dieu est ma force ; il donnera à mes pieds la vitesse du cerf ; ce vainqueur divin me conduira sur les hauteurs où je chanterai des hymnes à sa gloire. (2) ». Que sa grâce nous assiste toujours, afin que nous combattions vaillamment et que notre courage nous donne la victoire ! Par là nous mériterons de recevoir cette couronne tant désirée, dans le sein de la gloire éternelle, à laquelle nous conduise N.-S.-J.-C. lui-même, à qui appartiennent l'honneur et la gloire avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi-soit-il.

(1) 2 Tim., II, 5. — (2) Hab., III, 18.

# PREMIER DIMANCHE DU CARÊME

## DEUXIÈME SERMON

### LA TENTATION DE L'HOMME

*Scuto circumdabit te veritas ejus; non timebis a timore nocturno. A sagitta volante in die, a negotio perambulante in tenebris, ab incursu et dæmonio meridiano.*

La vérité de Dieu vous environnera d'un bouclier; vous ne craignez ni les frayeurs de la nuit, ni la flèche qui vole au milieu du jour, ni la contagion qui se glisse dans les ténèbres, ni les attaques du démon du midi.

(Ps xc, 5).

Ce n'est pas une légère consolation pour nous, M. T. C. F., de voir que N. S. J. C. a voulu être tenté. En effet, quand lui-même, fils de Dieu, Dieu véritable, exempt de la moindre souillure, permet au démon de le porter au mal, nous, M. F., conçus dans le péché, nés dans le péché, vivant dans le péché, devons-nous être étonnés, devons-nous être affligés de nous voir exposés à la tentation? Le démon ose l'attaquer, lui si pur et si saint; pourquoi ne nous attaquerait-il pas, nous, vils insectes, misérables vers de terre? Quel saint vécut jamais sans tentation? Saint Paul, ce vase d'élection dont le Seigneur voulut se servir, pour amener le monde entier à la foi et à la connaissance des divins mystères; saint Paul dont l'esprit contemplant la gloire du Seigneur, pénétrait au sei-

les splendeurs éternelles, visitait et parcourait tous les cieux ; saint Paul, dis-je, « sent dans ses membres une loi qui combat la loi de son esprit (1) ; » et, accablé par ce cruel tyran, il est forcé de s'écrier : « Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort (2) ? » Et toi, rebut de la terre, vil insecte, tu te plains, tu murmures, lorsque l'aiguillon de la chair te fait sentir ses atteintes ! Es-tu donc plus grand et plus saint que cet Apôtre ? Au reste, M. F., parcourez, si vous le voulez, les ouvrages de tous les Saints, de saint Jérôme, de saint Augustin, de saint Grégoire, de saint Bernard, de tous les autres, et vous serez étonnés des orages que soulevait en eux la tentation ; c'est au point que, ne pouvant les éloigner de leurs cœurs, ils étaient forcés de s'écrier avec le psalmiste : « Sauvez-moi, ô mon Dieu, les eaux sont débordées sur mon âme ; je suis plongé dans la vase de l'abîme et je n'ai plus d'appui. Je suis tombé dans la profondeur des mers et la tempête m'a submergé (3). » Ainsi M. F. « voilà des géants qui gémissent sous les flots (4) » des tentations dont la multitude et le poids les agitent, les accablent ; voilà leurs troubles, voilà leurs angoisses ; et nous, nous voudrions passer une vie calme et tranquille dans le repos et dans la paix !

La perfection et la pureté de l'âme ne consistent pas à ne jamais ressentir les feux de la concupiscence, les inclinations perverses, l'aiguillon du péché ; ceci est la pureté de l'ange et non celle de l'homme. Au milieu de cette masse infecte et corrompue de notre nature, après cette malédiction portée par le Seigneur contre le premier homme : « La terre sera maudite dans ton labeur ; elle ne portera pour toi que des épines (5) ; » il est impossible de ne pas sentir l'aiguillon et les entraînements du péché. De là cette parole de Job : « Voilà que tes ministres ont été ébranlés et que dans ses anges, il a trouvé le mal ; combien plus en ceux qui habitent des maisons d'argile, qui sont nés de la terre et seront consumés par les vers (6), » c'est-à-dire par la concupiscence qui naît de la chair et qui la ronge.

Par conséquent, une telle pureté, cherchons-la dans les anges et non pas dans les hommes. La pureté de l'homme consiste à vaincre le péché, à résister à tous ses entraînements ; ainsi l'enseigne le psalmiste : « Quand ils ne m'auront pas vaincu, alors je serai

(1) Rom., VII, 23. — (2) Rom., VII, 24. — (3) Ps. LXVIII, 1. — (4) Job., CXVI, 5. — (5) Genèse, III, 17. — (6) Job, IV, 18.

« sans souillure, et exempt des plus grands crimes. (1) » Et l'Apôtre, après sa plainte sur la loi des membres, voulant montrer que cette loi n'est par elle-même ni un crime, ni une faute, ajoute aussitôt : « Il n'y a donc pas de condamnation contre ceux qui « sont dans le Christ Jésus et qui ne marchent pas selon la « chair (2) », quoiqu'ils en sentent l'aiguillon. Ne pas sentir l'aiguillon de la chair en vivant dans la chair, c'est impossible.

Ne vous troublez donc pas, ne vous découragez pas ; bannissez toute crainte, lorsque la tentation vous agite et que vous éprouvez les secousses de la concupiscence. Ne vous croyez pas condamnés pour cela, ne vous croyez pas méprisés ou abandonnés par le Seigneur. Encore une fois, la différence entre les bons et les méchants, entre les innocents et les coupables, entre les parfaits et les imparfaits, ne consiste pas en ce que les uns sentent l'aiguillon du péché et non pas les autres ; les uns et les autres le sentent ; les uns et les autres doivent le subir. Voici cette différence : les uns domptant leurs passions, soumettant leurs appétits déréglés, assoupissant, étouffant la concupiscence par la prière et par le jeûne, dominent ainsi tous les mouvements du cœur et du corps, et ils sont libres ; les autres au contraire, vaincus par les emportements de leurs passions et de leurs convoitises, se courbent sous le joug du péché et se plongent dans l'esclavage le plus misérable et le plus tyrannique. La passion fait éclater en eux toute sa force et ils ne lui opposent aucune résistance, accomplissant ainsi cette parole du prophète : « Votre force est comme la cendre du lin et votre œuvre « comme une étincelle ; le feu les consumera, et personne ne « pourra l'éteindre (3) ».

C'est pourquoi, tant qu'il sera dans cette tente de chair, le soldat chrétien aura toujours des combats à livrer. De quelque côté que vous vous tourniez, partout où vous irez, quelle que soit votre vie, vous ne pourrez être sans tentation. Vous triomphez d'une première, une seconde surgit plus puissante ; vous avez vaincu cette seconde, attendez-vous à une troisième. La tentation ne vous donnera pas même le temps de respirer, puisque, suivant la parole de Job : « La vie de l'homme sur la terre est un combat « continuel (4) ».

Ne vous troublez donc point ; ne vous découragez point ; soyez forts et vaillants, vous rappelant que la tentation est votre partage.

(1) Ps. xviii, 14. — (2) Rom., viii, 1. — (3) Isaïe, i, 31. — (4) Job, vii, 1.

« Dès les jours de Jean-Baptiste, le royaume des cieux souffre violence, et les violents seuls le ravissent. (1) » C'est par la force des armes qu'on l'emporte et qu'on le possède ; dès l'instant qu'on est capable de porter les armes, on ne peut y entrer sans violence.

Et dans cette milice nous sommes tous soldats, hommes et femmes, jeunes gens et jeunes filles, enfants et vieillards ; et dans ce camp la trompette apostolique fait retentir cette parole : « Celui-là seul qui aura combattu selon ses forces, sera couronné. (2) » Prenez donc garde à la manière dont vous combattrez ; les faibles, les timides, les indolents et les lâches ne posséderont point le royaume de Dieu. Soldats du Christ, c'est un royaume que ce combat doit nous donner ; non pas un royaume de la terre, mais le royaume du ciel ; non pas un royaume du temps, mais le royaume de l'éternité ; et vous vous plaindriez du combat ! Le combat est passager, la couronne est éternelle, et vous vous affligeriez ! On ne vous donne qu'un instant pour combattre, afin de conquérir une gloire sans nuage et sans fin, et cet instant vous voudriez le passer dans l'inaction et dans le repos ! Soyez votre propre juge et voyez si votre plainte est raisonnable. Dussiez-vous passer sur la terre toutes les années de Mathusalem, et les passer au milieu de toutes les afflictions imaginables, toutes ces souffrances auraient-elles quelque proportion avec la gloire de l'éternité ? Et pourtant on ose dire : Mes souffrances sont trop grandes ; mes épreuves sont trop fortes. Considérez la récompense et vous verrez que tout cela n'est rien.

Ecoutez le conseil que vous donne Salomon le plus sage des rois : Si vous êtes vaincus et entraînés par la violence et la tentation, vous ne devez pas pour cela abandonner votre poste ; vous devez, au contraire, en vaillant soldat, vous y attacher d'une manière inébranlable. Voici les paroles même de ce roi. « Si le souffle du puissant s'élève contre vous, ne quittez pas votre place ; car un bon traitement fera cesser les plus grands péchés. (3) » Comme s'il disait : Reprenez votre poste, attachez vous y plus fortement et combattez avec courage ; une légère pénitence effacera de nombreux péchés. Ne cédez pas la place au démon, n'abandonnez pas votre communauté, ne renoncez pas à vos projets d'avancement spirituel. Vous n'êtes tombés qu'à cause des efforts de votre ennemi ; Dieu le sait, aussi après une courte pénitence, il vous

(1) St Matth., xi, 12. — (2) 2 Tim. ii, 5. — (3) Ecclés., x, 4.

rendra sa grâce, suivant cette parole : « L'ennemi m'a heurté ; il « a précipité ma chute et le Seigneur m'a reçu (1). » Redoutez pour vous-mêmes le malheur de ces chrétiens dont parle l'Apôtre : « Ils sont tombés dans le désespoir, dit-il, et ils se sont livrés « au libertinage, aux œuvres de toutes sortes de débauche, à « l'avarice (2). etc.

Cette épreuve de la tentation nous sera utile en tout temps, si nous savons en profiter. De là cette parole de saint Jacques : « Regardez, M. F., comme une source de joie, les afflictions diverses « qui vous arrivent (3) ». Et saint Ambroise disait : Otez le combat, il n'y a plus de victoire ; ôtez la victoire, il n'y a plus de couronne.

Parmi tous les avantages que nous pouvons retirer de la tentation, nous en remarquerons quatre principaux. Le premier, c'est que la tentation nous humilie et nous ramène à une véritable connaissance de notre fragilité. Trop souvent, en effet, nous sommes le jouet de notre cœur. Voyez saint Pierre ; avec quelle confiance il disait à J.-C. : « Je suis prêt à marcher avec vous à la prison et à « la mort ! (4) » et la parole d'une servante lui fait renier son divin Maître. Et à nous aussi, M. F., il semble quelquefois qu'il n'y a pas de si rude épreuve que nous ne puissions supporter sans peine, pour l'amour de Dieu ; peut-être même nous nous prenons quelquefois à désirer le martyre pour la gloire de J. C. ; mais qu'on nous fasse l'injure la plus légère, et l'on verra le peu de vertu qui se cachait sous de si beaux dehors. Lâches que nous sommes ! nous ne pouvons supporter la moindre parole injurieuse, et nous voudrions supporter le martyre ! Parfois il nous semble encore que, par la grâce et la miséricorde de Dieu, nous avons déraciné tous nos vices, toutes nos mauvaises passions ; que nous sommes dégagés de toute attache au péché, et nous rendons à Dieu les plus grandes actions de grâces, pour avoir recouvré cette liberté ; mais que l'occasion se présente, que le démon nous attaque, et nous verrons clairement toute la fausseté de cette vaine complaisance, au même instant, en effet, toutes nos passions, comme autant de serpents irrités, relèvent leur tête venimeuse, nous déchirent de leurs dards et nous montrent bien qu'elles étaient endormies et non pas mortes, cachées et non éteintes. Voilà pourquoi le prophète royal disait dans sa prière : « Epreuvez-moi, Seigneur, et tentez-moi (5) ».

(1) Ps. cxvii, 13. — (2) Eph., iv, 19. — (3) Expos. Evang. sel. Tuc, liv. iv, nomb. 41 et 41. — (4) St Luc, xxii, 33. — (5) Ps. xxv, 2.



Je verrai par là si je vous appartiens tout entier, et, en face de la vérité, je m'humilierai profondément.

Le second avantage de la tentation, c'est qu'elle nous unit à Dieu, qu'elle nous attache à lui plus fortement, en nous arrachant, pour ainsi dire, à nous-mêmes. Alors en effet, pressés par la nécessité, nous désirons avec ardeur le secours de notre Dieu ; nous recherchons, nous implorons son secours ; et plus nous craignons d'être séparés de Dieu, plus nous nous attachons à lui. Voilà ce que savait un saint religieux que tourmentait violemment l'aiguillon de la chair. Un ancien de la solitude, ému de pitié lui disait : Voulez-vous que nous demandions au Seigneur de vous délivrer de cet esprit immonde ? Non, répondit le religieux, car cette tentation est pour moi une source féconde de mérites ; elle me fatigue sans doute ; mais elle me fait sentir la nécessité de prier, de pleurer, de veiller, d'implorer plus souvent le secours de mon Dieu. Si j'en étais délivré, qui sait si je ne m'engourdirais pas dans la tiédeur et dans l'oisiveté ?

Le troisième avantage de la tentation, c'est qu'elle nous dégoûte des joies et des consolations de ce monde et tourne nos désirs vers le ciel. Si déjà, lorsque tant de tentations nous fatiguent, que tant de tribulations nous accablent, nous aimons éperdument cette vie misérable, que serait-ce si nous passions tous nos jours dans le calme et la tranquillité, sans éprouver la moindre affliction ? Qui désirerait la vie future ? Qui soupirerait après la vie des cieux ? C'est pourquoi le Seigneur, voulant écarter ses enfants des consolations de ce monde, répand sur ses attraits l'amertume de la tentation, afin que, rebutés par cette amertume terrestre, nous soyons plus fortement attirés par les douceurs des cieux.

Le quatrième avantage de la tentation, c'est qu'elle nous exerce à la vertu et augmente nos mérites. Otez, en effet, les peines, les inquiétudes de la tentation, que deviennent la patience, la douceur, la confiance, l'humilité, la constance, la force, toutes les autres vertus dont le caractère essentiel est de nous faire vaincre ou supporter ces inquiétudes et ces peines ? Que devient cette moisson de mérites que nous recueillons par cette résignation ou par ces victoires ? Oh ! comme les bienheureux se réjouissent maintenant dans le ciel de toutes ces tentations qu'ils ont vaincues ! Comme ils répètent cette parole du psaume(1) : « Nous nous réjouissons des

(1) Ps. LXXXIX, 15.

« jours où vous nous avez humiliés, de ces années où nous avons « connu le malheur. » C'est pour cela que le Seigneur, après avoir détruit devant les enfants d'Israël le plus grand nombre des puissantes nations qui habitaient la Palestine, conserva les Jébuséens, voulant se servir d'eux pour exercer et pour instruire son peuple. Le Seigneur agit encore de la même manière avec ses saints et ses élus. Malgré toutes les victoires qu'ils ont remportées sur leurs passions, le Seigneur, voulant leur faire acquérir de nouveaux mérites, leur laisse toujours des combats à livrer, pour exercer leur vertu et pour les tenir dans l'humilité. Il veut faire reconnaître à ceux qui ne peuvent vaincre ces légères tentations, qu'ils ne doivent pas attribuer à leurs propres forces les victoires remportées dans des circonstances plus graves, mais plutôt à la grâce de Dieu. Voilà ce qui faisait dire à saint Bernard parlant de l'aiguillon de la chair : (1) Bon gré, mal gré, le Jébuséen habite toujours au milieu de nous ; on peut l'affaiblir, mais non l'exterminer. Faisons mieux, rendons-le tributaire, c'est-à-dire, faisons-le servir à notre salut ; que chacune de ses tentations nous rapporte quelque profit. Voyez-vous quels fruits immenses nous pouvons retirer de la tentation ?

Cependant nous ne devons ni la désirer, ni nous la procurer. Le Christ Jésus, conduit par l'Esprit-Saint, s'offrit lui-même au tentateur ; mais il était Fils de Dieu, et il ne pouvait tomber dans le péché ; quant à nous, faibles et chancelants, nous devons tenir une autre conduite. Il nous suffit de résister avec courage aux tentations qui se présentent ; fuyons les autres de tout notre pouvoir ; les éviter, c'est les avoir vaincues. « Celui qui aime le péril, y « périra, nous dit le Sage (2). » Et saint Augustin s'adressant à ceux qui se permettent la fréquentation des femmes et qui, par ignorance ou par orgueil, osent dire : je veux avoir des victoires à remporter ; dites plutôt, répond le sage docteur (3) : je veux avoir des défaites à subir. C'est pourquoi prenez ceci pour règle : ne pas chercher la tentation par l'effet d'une vaine présomption, comme aussi quand elle se présente, ne pas se décourager par l'effet d'une crainte non moins vaine.

Il y a des chrétiens, en effet, si faibles et si pusillanimes que la moindre tentation suffit pour les faire tomber dans la fatigue, dans

(1) Serm. 58 sur le Cant., n° 10. — (2) Eccli., III, 27. — (3) Appendix, tom. v, ser. 293, n° 2.

l'anxiété, dans le découragement ; on les entend proférer contre Dieu mille plaintes, parfois même, ce qui est pire, d'odieux blasphèmes. Ils se prétendent tentés au-dessus de leurs forces et chargés d'un trop lourd fardeau. Dieu, disent-ils, agit cruellement à leur égard ; il les oublie dans leurs afflictions, et mille autres choses pareilles. Et c'est ainsi qu'au moment où leur prière devrait implorer la faveur du Tout-Puissant, leurs plaintes provoquent sa colère. Ah ! qu'ils feraient beaucoup mieux de se lever, de déployer toutes leurs forces, de prier, d'implorer le secours divin, au lieu de demeurer ainsi tristes, abattus, défaillants, ne sachant que se répandre en plaintes coupables ! Le prophète royal rendait grâce à Dieu qui l'avait délivré de cette pusillanimité. « Je chanterai un cantique au Seigneur qui m'a sauvé de la tempête et de la pusillanimité de l'esprit (1). »

Faibles chrétiens, ils ne font pas attention à cette parole de l'Apôtre : « Dieu est fidèle à ses promesses et il ne permettra pas que vous soyez tentés au dessus de vos forces ; au contraire il vous fera profiter de la tentation (2). » Dieu vous honore, ô paresseux, lorsqu'il permet que vous soyez éprouvés par la tentation ; s'il ne reconnaissait en vous aucune vertu, il ne le permettrait pas. Ne savez-vous pas que le démon ne peut déployer dans ses attaques que des forces proportionnées aux nôtres ? « Mettez votre confiance dans le Seigneur et conduisez-vous vaillamment. Que votre cœur se fortifie et qu'il mette son appui dans le Seigneur (3). » Ne perdez pas confiance ; celui qui vous éprouve, viendra à votre secours. Dieu a le plus grand soin de ses soldats ; il adoucit les rigueurs de la milice pour ceux qui sont encore jeunes et sans expérience, afin qu'ils ne succombent point ; car si, dès leur premier pas dans la voie de la perfection, ils se trouvaient en présence d'un ennemi puissant, ils auraient bientôt pris la fuite. Voyez comme Dieu ne permit pas que, dès leur sortie d'Égypte, les enfants d'Israël eussent à combattre les Chananéens, les Amorrhéens et les Jébuséens ; il les conduisit auparavant dans le désert, les nourrit de la manne, leur donna sa loi, marcha devant eux dans une colonne de nuée, les protégea et les réchauffa comme une poule réchauffe ses petits sous ses ailes. C'est ainsi qu'il agit encore aujourd'hui. Ce n'est qu'après avoir fait goûter ses douceurs divines, après avoir nourri de la manne suave de l'esprit, après

(1) Ps. LIV, 9. — (2) 1 Corint. 10, 13. — (3) Ps. XXVI, 14.

avoir fait goûter le miel de la pierre et l'huile douce du rocher, c'est alors seulement que Dieu éprouve par la tentation ; mais le chrétien ne tombe plus aussi facilement ; les douceurs divines l'ont puissamment fortifié. — Voilà comment Dieu visite d'abord ses enfants et les éprouve ensuite par la tentation, suivant cette parole : (1) « Vous les visitez au point du jour, et tout aussitôt vous les éprouvez. » Car la tentation montre à chacun ce qu'il est réellement.

Il y a encore des chrétiens, qui, exposés à la tentation négligent d'implorer le secours de Dieu, et ne comptant que sur eux-mêmes, ne s'appuyant que sur leur prudence et sur leurs forces, s'efforcent de résister à la violence de la tentation par des raisonnements et des considérations tout humaines. Ils se diront par exemple : Ceci ne m'est d'aucune utilité ; cela est trop honteux, je ne le ferai point ; si je commets cette faute, je passerai pour un méchant ou pour un insensé ; et bien d'autres choses semblables qui en réalité peuvent être de quelque secours, pour ne pas succomber ; mais comme ils en font leur unique appui, ils tombent dans le malheur que prévoyait Isaïe : (2) Ils se sont appuyés sur un roseau, mais « le roseau, trompant leur espoir, se brise et leur perce les mains. » Qu'est notre force, en effet, je vous le demande, pour résister à la puissance des démons ? Auprès d'eux nous ne sommes qu'un pygmée auprès d'un géant, qu'un insecte auprès d'un éléphant, qu'un ciron auprès d'un aigle. Point de puissance sur la terre qui puisse être comparée à celle des démons. De là cette parole de Job : Je ne trouve en moi aucun secours, « je désespère de mes forces ; « bientôt je ne serai plus (3). »

D'autres bien plus prudents et bien plus sages, se défiant de leurs propres forces et se voyant exposés à tous les périls, à toutes les difficultés de la tentation, cherchent un refuge entre les bras de Dieu et implorent son secours par leurs prières, par leurs larmes, par leurs cris suppliants. Ainsi faisait le prophète qui a dit ces paroles : (4) « Comme le petit de l'hirondelle, je pousserai des cris ; « je gémirai comme la colombe. » Que peut faire le petit de l'hirondelle en présence du serpent qui va le dévorer, sinon pousser des cris ? Un autre prophète disait à Dieu : (5) « Sous votre garde, je serai délivré de la tentation ; sous la garde de mon Dieu, je fran-

(1) Job, VII, 18. — (2) Isaïe, XXXVI, 6. — (3) Job, VII, 16. — (4) Isaïe, XXXVIII, 14. — (5) Ps. XVII, 30.

« chiraï le mur. » Le prophète royal a dit encore : « Celui qui habite sous la garde du Très-Haut, demeurera sous la protection du Dieu du ciel » (1). C'est-à-dire, Dieu protège celui qui met en lui sa confiance; la protection de Dieu délivrera celui qui l'implore dans la tribulation.

Rien de plus convenable en effet à la grandeur et à la majesté de Dieu que de ne pas abandonner ceux qui ont recours à lui, de ne pas tromper l'espérance de ceux qui l'implorent; il convient au contraire qu'il les défende et les prenne sous sa protection. Ainsi agissent les rois de la terre, à plus forte raison ainsi agira le Roi des cieux. Voilà pourquoi tout homme qui aura sincèrement recours au Seigneur, pourra lui dire : « Vous êtes mon protecteur et mon refuge (2). » Et veuillez remarquer le motif de sa confiance : « Il est mon Dieu, j'espérerai en lui. » Et en effet, à qui l'ouvrage aurait-il recours, sinon à l'ouvrier qui l'a façonné? En qui la créature peut-elle mettre son espérance, sinon en Dieu son Créateur? Non, le Tout-puissant ne l'abandonnera pas, parce qu'il est son Créateur. « Il est mon Dieu, j'espérerai en lui (3); » douces paroles qui devraient être imprimées en lettres d'or dans tous les cœurs.

Le Prophète ajoute : « Il les délivrera du filet du chasseur et de la parole terrible (4). » Dès maintenant il les délivre du filet du chasseur; plus tard il les délivrera de cette parole terrible que fera entendre le Souverain Juge : « Retirez-vous de moi, maudits, dans le feu éternel (5). » Mais comment les délivre-t-il? Par quel moyen? Écoutez ce qui suit : « Sa vérité vous environnera d'un bouclier (6). » C'est-à-dire, parce que les tentations et les dangers vous environneront de toutes parts, vous serez couverts du bouclier de la vérité, afin que le mal ne pénètre pas jusqu'à vous. Et alors vous serez la réalisation de cette parole de l'Évangile : « Si la vérité vous délivre, vous aurez la véritable liberté (7). »

Mais de quelle manière la vérité délivre-t-elle de la tentation? Ce qui suit va nous le montrer. Qu'est-ce que la tentation? C'est un nuage épais qui s'étend sur les yeux de notre cœur, et qui dérobe ou obscurcit la lumière de la raison. Le rayon de la vérité dissipe ces nuages et ramène une clarté douce et sereine. Comme les nuages se dissipent, quand un rayon de soleil vient les frapper,

(1) Ps. xc, 1. — (2) Ps. xc, 2. — (3) Ps. xc, 2. — (4) Ps. vc, 3. — (5) St Matth., xxv, 41. — (6) Ps. xc, 5. — (7) St Jean, viii, 36.

ainsi s'évanouissent les troubles et les passions de l'âme, quand la lumière de la vérité peut les atteindre. Voilà pourquoi le Prophète ajoute: « Vous ne craignez pas les frayeurs de la nuit (1). » Avec quelle clarté, avec quelle connaissance des choses, le Prophète nous montre la conduite ordinaire du démon dans les tentations, l'ordre de ses attaques, tout l'artifice et toutes les ruses qu'il y déploie !

Prenons un exemple : Une âme, reconnaissant la vanité du siècle, se décide à changer de vie, et à quitter le monde pour ne s'occuper que de Dieu. Que fait le démon ? Il lui oppose d'abord ces frayeurs de la nuit. Il est impossible, lui dit-il, que tu puisses supporter les rigueurs d'une communauté ; jamais tu ne pourras observer les jeûnes, les veilles, les disciplines, toutes les autres observances de la règle. Vois comme tu es faible et délicat ; tous ces projets sont au-dessus de tes forces, jamais tu ne pourras les accomplir. Mène plutôt une vie douce et tranquille. — Ce sera encore une âme qui aura résolu de mener au milieu du monde une vie sobre et pieuse. Que fait le démon ? Il lui oppose mille difficultés trompeuses, mille obstacles imaginaires, pour lui faire abandonner son projet.

Voilà ces frayeurs nocturnes que le soldat chrétien trouvera au début du combat et qu'il doit attaquer et vaincre. Qu'une telle frayeur n'entre jamais dans votre âme ; ce n'est qu'une frayeur mensongère, source de ténèbres pour l'esprit. Soldat chrétien, ce ne sont que des montagnes de nuages et de fumée que le démon dresse devant toi ; perce le nuage, et tu verras non-seulement combien est léger, mais combien est doux et suave tout ce que de tels mensonges te représentaient comme difficile et pénible. Est-il une consolation plus grande que de servir Dieu ? Est-il une joie plus suave ? La vie religieuse est une vie de calme, de paix et de sécurité ; c'est la vie la plus raisonnable, la plus douce, la plus aimable. La vie du monde, au contraire, est pleine de sollicitudes, de fatigues, d'inquiétudes, de dangers, de chagrins, de soucis, d'angoisses de toutes sortes. Vous qui avez fait l'expérience de cette vérité, vous savez si les âmes qui se laissent dominer par ces frayeurs et autres semblables, « ne tremblent pas de crainte, là « où il n'y a aucun sujet de crainte (2) ; » là, au contraire, où tout est joie, paix, consolation sans bornes. Or, M. F., qui dissipera ce nuage ? Qui chassera ces ténèbres ? Qui découvrira le mensonge de

(1) Ps. xc, 5. — (2) Ps. xiii, 5.

ces frayeurs nocturnes? N'est-ce pas la vérité? Elle viendra briller dans l'âme du combattant et lui montrera tout le mensonge, toute la vanité de sa crainte.

Ainsi éclairé par la lumière de la vérité, le soldat chrétien s'avance avec courage dans la voie de la perfection, sans se laisser arrêter par ces frayeurs de la nuit dont il a reconnu le mensonge. Mais alors le démon l'attaque par une autre voie. N'ayant pu l'empêcher d'embrasser la vie religieuse, il va s'efforcer de la rendre inutile, d'en ravir tout le mérite. Que fait-il? Il fait naître dans le cœur du religieux une grande vanité; il multiplie les pensées de vaine gloire; il exagère, il grossit outre mesure les moindres œuvres de piété; il les élève jusqu'aux nues; d'un caillou il fait une montagne, d'un moucheron un éléphant; et cela, pour que, s'enflant d'un vain orgueil, l'âme perde tout le fruit de ses bonnes œuvres. Telle est la flèche qui vole au jour de la lumière et de la sainteté; car qui se glorifierait de ses péchés et de ses crimes? Son vol est léger, mais ses blessures sont profondes. Elle frappe surtout les novices et les religieux inexpérimentés qui, ne connaissant pas l'immensité des trésors de la spiritualité, s'exagèrent le peu de ferveur et de piété qu'ils peuvent ressentir et s'imaginent être arrivés déjà au comble de la perfection.

A ces flèches, jeune soldat du Christ, oppose le bouclier de la vérité. Ouvre les yeux et regarde; vois d'abord combien sont peu de chose les œuvres que tu fais, combien d'imperfections s'y mêlent et devraient plutôt t'attirer un châtement. Sans doute on peut trouver dans ces œuvres quelque vertu, quelque mérite; mais que sont-elles en comparaison des péchés dont elles devraient être l'expiation, des peines de l'enfer que tu veux éviter, de la gloire du Paradis que tu veux acquérir, des dettes qu'il te faut acquitter, et surtout en comparaison de ces inappréciables bienfaits dont Dieu te comble chaque jour? Après avoir accompli toutes ces œuvres et de bien plus grandes encore, pourras-tu, je te le demande, répéter autre chose que cette parole: « Je suis un serviteur inutile, je n'ai fait que mon devoir (1). »? Et plutôt au ciel que tu aies fait ton devoir! — Mais soit; tes œuvres sont grandes, aussi grandes que tu te l'imagines; mais après tout, « Qu'as-tu que tu n'aies reçu? Et si tu as tout reçu, pourquoi te glorifier, comme si tu n'avais rien reçu (2)? » Que la lumière de la vérité

(1) St Luc, xxvii, 10. — (2) 2 Cor., iv, 7.

viens ainsi éclairer ton esprit et toute cette multitude de flèches qui volaient contre toi, s'éteindront entièrement et disparaîtront bien vite. Voilà comment la vérité qui avait chassé les frayeurs de la nuit, repousse et disperse par la force de ses rayons toutes ces flèches lancées par l'ennemi.

Le tentateur, voyant que le serviteur de Dieu, éclairé et fortifié par la lumière de la vérité, ne peut être ni détourné du service de Dieu par la crainte, ni frappé de stérilité par la vaine gloire, essaie un autre moyen pour le vaincre ou pour le tromper. Il propose à ses désirs des choses plus réelles, plus appréciables : les richesses, les dignités, les nourritures délicates, les habits précieux, les meubles riches et variés, tous les autres biens de la terre et du temps. On avait méprisé le souffle de la vaine gloire ; peut-être sera-t-on ébranlé par ces mobiles plus puissants d'utilité et de bien-être. Et non-seulement le démon présente tous ces biens, mais il suggère encore le moyen de parvenir à leur possession : Tout le monde te vénère, dit-il ; partout on te regarde comme un homme de piété et de ferveur ; tu n'as donc qu'à feindre cette sainteté et cette humilité qu'on te suppose, et tu parviendras facilement au but de tes désirs.

Voilà le dessein qui marche dans l'obscurité ; c'est-à-dire une perverse, une détestable hypocrisie. Dessein vraiment obscur et ténébreux qui, sous le manteau de la pauvreté aspire aux richesses, sous le manteau de l'humilité brigue les honneurs, sous le manteau de la mortification recherche le plaisir, sous le manteau de la faim se procure la satiété. Sainteté mensongère à laquelle la vérité non-seulement arrache son masque trompeur, mais qu'elle couvre de honte, qu'elle repousse après l'avoir démasquée. Quoi de plus contraire à l'hypocrisie que la vérité ?

De plus, M. F., la vérité montre toute la vanité, toute la futilité des biens du temps ; elle fait voir combien il est indigne d'un honnête homme d'employer, pour se les procurer, un mensonge si odieux, une perversité si ténébreuse, une supercherie si perfide. Ainsi fortifié par la vérité, le soldat chrétien, comme il a échappé aux périls des frayeurs nocturnes et de la vaine gloire, échappera encore aux périls de cette funeste cupidité des biens terrestres.

Cependant le tentateur ne borne pas là ses vexations ; il attaque de front ce religieux qui jusqu'à présent lui a résisté ; il lui livre les plus rudes assauts de volupté, de haine, d'envie, de tous les



autres vices ; il excite d'une manière invisible les ardeurs de la chair, attise les flammes de la concupiscence, rallume de son souffle le foyer qui brûle au fonds de la nature humaine ; n'ayant pu vaincre par la cupidité, il veut décourager par les révoltes de la concupiscence.

O combat cruel et terrible ! Lutte formidable et pleine de dangers ! Écoutez saint Augustin (1) : De tous les combats que le chrétien doit livrer, ceux de la chasteté sont les plus pénibles et les plus cruels ; ici la lutte est continuelle et la victoire bien rare. Les autres combats se livrent au-dehors, celui-ci est tout intérieur. Prends garde, soldat du Christ ; mets tous tes soins à fuir les attaques de ce vice ; c'est par la fuite, mieux que par la résistance, qu'on peut en triompher. Ici encore couvre-toi du bouclier de la vérité ; avec lui tu pourras éteindre les traits brûlants du tentateur. Vois comme toutes ces offres du démon sont honteuses, ignobles, dégradantes ; comme l'instant d'après il ne reste que la honte et la douleur, comme cette volupté n'est qu'amertume et tristesse ; et rejette ce poison couvert d'un miel trompeur ; vois enfin quel crime, quelle folie ce serait de perdre les joies immenses de l'éternité pour le plaisir d'un instant.

Que fait le démon, lorsque le chrétien, protégé par la vérité, résiste à ces cruels assauts et refuse de s'écarter de la justice et de la sainteté ? Il recourt à ses artifices et à ses fraudes, afin de tromper par son astuce celui que la violence n'a pu abattre. « Il se transforme en ange de lumière (2) ; » il cherche à tromper sous des prétextes de piété, celui qui travaille avec ardeur à sa sanctification. Ainsi, il vous conseillera de multiplier les jeûnes et d'en redoubler la rigueur ; il suggèrera des excès de prières, de veilles, de travaux, en sorte qu'après quelques jours, il aura par ces excès brisé vos forces et vous aura rendus incapables de tout ; vous marchiez, il redouble votre ardeur pour vous épuiser.

Qui pourra dire toutes ses ruses et tous ses artifices ? Sous prétexte de charité, il attirera hors du monastère un religieux fervent ; ce sera pour rétablir la paix entre des frères, pour porter à des infirmes quelques consolations, pour accomplir, en un mot, une œuvre quelconque de piété ; et voilà qu'au moment où ce religieux marche dans la rue, le démon glisse le poison de la volupté, blesse le cœur par des regards curieux, insinue des désirs

(1) Appen. tom. v, serm. 293, n° 2. — (2) 2 Cor. II, 14.

d'ambition, répand le trouble des affaires du monde et attiédit toujours par mille distractions la ferveur de la piété. Ce sera encore une maîtresse de maison, d'ailleurs fort pieuse, à qui le démon persuade de consacrer trop de temps à la prière, pour lui faire négliger le soin de sa famille ; pendant qu'elle demeurera de longues heures enfermée dans son oratoire, les domestiques pourront commettre le mal en toute liberté. Tels sont entre mille autres semblables quelques-uns des stratagèmes qu'emploie chaque jour le démon contre les serviteurs de Dieu, pour les séduire sous de faux prétextes de piété.

Je ne parlerai pas ici des fantômes, à l'aide desquels il s'efforce de tromper pendant l'oraison les âmes contemplatives, pour leur inspirer de grands sentiments d'elles-mêmes et les enfler ainsi d'un vain orgueil ; fantômes dangereux que nulle sagesse, nulle perspicacité ne peut faire reconnaître, si l'on n'a pas reçu de Dieu le discernement des esprits. C'est là le démon du midi. Ah ! M. F., daigne la miséricorde divine nous en délivrer ; il est d'autant plus dangereux qu'il est plus difficile à reconnaître. La vérité pourtant le découvre et le manifeste par un rayon de sa lumière. Or, le connaître c'est l'avoir vaincu ; à peine se voit-il découvert, qu'il s'évanouit et disparaît.

Qui pourra donc, M. F., si Dieu ne le couvre de sa protection, surmonter ou éviter tant de pièges, tant d'embûches, un combat si acharné ? Que pourra faire l'homme, être ignorant et faible, au milieu de cette foule de serpents qui l'entourent ? Il ne lui reste qu'un espoir ; c'est d'implorer le secours de Dieu, c'est d'invoquer la protection du ciel. Le Dieu de toute miséricorde ne fait jamais attendre son secours à ceux qui l'implorent ; il apporte aussitôt l'inébranlable appui de sa Toute puissance à ceux qui ont recours à lui. De là cette parole du Prophète royal : « Parce que vous avez dit : Le Seigneur est mon espérance, vous avez pris le Très-Haut pour votre refuge (1). » Dans un si pressant danger, ô homme, ne te confie pas en toi-même, garde-toi de présumer de tes forces. Mets en Dieu toute ton espérance, et alors Dieu t'élèvera et te déposera comme dans un nid, dans des hauteurs où, malgré tous ses efforts, l'ancien serpent ne peut jamais atteindre ; semblable à l'aigle qui fait son nid dans des lieux très-élevés et y dépose ses petits à l'abri des atteintes de tout être venimeux. Aussi le prophète

(1) Ps. xc, 9.

peut ajouter avec vérité : « Le mal n'approchera pas de toi ; le « fléau n'approchera pas de ta tente. Mille ennemis tomberont à ta « gauche et dix mille à ta droite, mais il n'approchera pas « de toi (1). » Pourquoi ne peut-il approcher ? parce que « vous « avez pris le Très-Haut pour votre refuge (2) ; » et si le péché n'approche pas de ton cœur, jamais non plus le fléau n'approchera de ta tente, c'est-à-dire de ton corps ; et pourquoi ? parce que le péché est la cause ordinaire des fléaux dont Dieu punit les méchants ; évitez le péché et vous aurez évité le fléau.

Dans ce sublime refuge où Dieu vous aura placés, M. F., non-seulement vous n'aurez pas à craindre les attaques des démons, les morsures des serpents qui rampent bien au-dessous de vous, mais par une force merveilleuse vous les abattrez à droite et à gauche, c'est-à-dire vous les vaincrez tant dans la prospérité que dans l'adversité. Et non-seulement le Seigneur vous protégera, vous défendra lui-même par sa grâce, mais il vous enverra encore le secours de ses anges qui vous environneront de tous côtés, pour vous défendre au jour du combat. « Il a donné ses ordres à ses « anges, nous dit le Prophète royal, afin qu'ils te gardent dans « toutes tes voies. Ils te porteront dans leurs mains, de peur que « ton pied ne heurte contre la pierre (3). »

Ainsi fortifié par cet aide puissant, ô homme, qui pourras-tu redouter ? Que diras-tu pour excuser tes chutes ? Si la mort éternelle est un jour la punition de tes péchés, quelle plainte pourras-tu faire entendre ? Non, non, ne cherche pas à t'excuser ; ne dis pas que, faible et aveugle, tu as eu à combattre un ennemi puissant et rusé. Ne dis pas : Est-il étonnant que je sois tombé, que j'aie été vaincu et terrassé ? Qu'étais-je pour lutter contre un tel géant ? Nous ne combattons pas à armes égales ; nos forces étaient bien différentes. Où donc est la justice de la sentence qui me condamne à l'éternel abîme, me rejette dans les cruels tourments et me précipite dans les supplices sans fin ?

Écoute, pécheur. Dieu était à côté de toi, et ses anges étaient prêts à te secourir. Pourquoi ne les as-tu pas appelés ? Pourquoi ne les as-tu pas invoqués ? Pourquoi te confier en tes propres forces ? Puisque tu connaissais ta faiblesse, pourquoi as-tu osé engager le combat avec un adversaire plus fort que toi ? Pourquoi dans ta vaine présomption as-tu voulu résister seul à cette multitude

(1) Ps. xc, 10. — (2) Ps. xc, 7. — (3) Ps. xc, 11.

d'ennemis ? Les anges étaient là, prêts à te secourir ; pourquoi as-tu négligé de les appeler à ton secours ? Tu as été vaincu, c'est donc ta faute ; ton orgueil, ton inertie, voilà la cause de ta défaite, et le châtiment que tu endures en est la juste punition.

Vous venez de voir, M. F., la lutte redoutable que nous avons à soutenir contre le démon ; mais vous avez vu aussi la grâce que nous donne le Seigneur et le secours des anges qui nous est assuré. D'un autre côté, vous connaissez, je pense, votre faiblesse et votre infériorité. Que vous reste-t-il donc à faire, chrétiens ? Une seule chose, c'est de vous confier dans le secours de votre Dieu. Voilà votre unique espoir, l'unique voie de votre salut, comme nous vous l'avons déjà dit.

Vous donc qui désirez découvrir les ruses de Satan et repousser ses assauts meurtriers, ne détournez jamais vos regards de ce divin Protecteur ; ne cessez jamais de le prier, de lui faire entendre vos cris. C'est avec de telles armes que, comme un autre Moïse, à genoux sur la montagne de la prière, vous triompherez des nouveaux Amalécites, vos mortels ennemis. Voilà pourquoi David ajoutait ces paroles : « Parce qu'il a espéré en moi, je le délivrerai ; « je le protégerai, parce qu'il a connu mon nom ; il criera vers moi « et je l'exaucerai. Je suis avec lui dans la tribulation, je le délivrerai et je le glorifierai. Je le comblerai de jours nombreux et « je lui montrerai le jour que j'ai promis (1). »

O protection admirable ! O secours qui nous rend invincibles ! Qu'avions-nous fait pour le mériter ? Quel service avons-nous rendu ? Quel motif, quelle cause peut ainsi nous l'attirer ? Il n'y en a pas d'autre que celui-ci : « Parce que vous avez espéré en moi. »

En vérité, « bienheureux l'homme dont le nom du Seigneur est « l'espérance, et qui n'a pas abaissé son regard sur les vanités, sur « les folies trompeuses de ce monde ! » — « Qui, en effet, a jamais « espéré en Dieu et a été confondu ? (2). »

Vous avez vu les promesses que Dieu fait à ceux qui mettent en lui leur espérance : « Je le délivrerai, je le protégerai, je l'exaucerai, je le glorifierai, je le comblerai de jours nombreux. » Que de faveurs ! que de grâces ! quelle protection ! comme il accumule ses bienfaits pour toucher nos cœurs ! Je le délivrerai des dangers du présent, je le protégerai contre les dangers de l'avenir ; je l'exaucerai dans ses tribulations, avant même qu'il m'ait fait en-

(1) Ps. xc, 14. — (2) Ps. xxxix, 4.

tendre ses cris. Et non-seulement je l'exaucerai, mais je serai avec lui, moi-même je combattrai pour lui. Que peut-il ajouter encore ? « Seigneur, délivrez-moi, s'écrie le chrétien, placez-moi près de vous, et alors peu m'importe la main qui me frappe (1). » — « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous (2) ? » Et le Seigneur répond : « Je serai avec lui au jour de la tribulation, je le délivrerai, je le glorifierai. » Cette tribulation qui semblait devoir être un motif de confusion, devient un principe de gloire, car cette victoire est à moi plus qu'à lui-même. Et puis, après une victoire aussi glorieuse, « je le comblerai de jours nombreux » en cette vie, et pour comble de gloire et de bonheur, « je lui montrerai mon salut, » je lui découvrirai ma beauté, ma lumière ; je lui découvrirai ma face, ma gloire, au sein de laquelle daigne nous conduire, celui qui a daigné mourir pour nous la mériter, le Fils de Dieu, Jésus-Christ, à qui appartiennent l'honneur et la puissance, avec le Père et le Saint Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(1) Job, xvii. 3. — (2) Rom., viii, 31.

## MERCREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DU CARÊME

---

### EFFICACITÉ DE LA PÉNITENCE

*Viri Ninivitarum surgent in judicio cum generatione ista et condemnabunt eam.*

Les hommes de Ninive se lèveront au jour du jugement avec cette génération et la condamneront.

(St Matth. xii, 41).

Le Prophète royal nous assure que la pensée des jugements divins répandait une grande consolation dans son âme : « Je me suis souvenu, Seigneur, dit-il, des jugements que vous avez rendus dans tous les siècles, et j'ai été consolé (1). » Mais je ne vois pas quel motif de consolation il peut trouver dans ce souvenir. Quoi de plus terrible, au contraire, que les jugements rendus par le Seigneur dans tous les siècles ? L'ange a péché, et, pour un facile mouvement d'orgueil, il est condamné au feu éternel ; l'homme a péché, et pour la simple maudication d'un fruit, il est assujéti aux misères et à la mort. Le monde tout entier, à cause de sa licence impure, est enseveli dans les eaux du déluge ; à cause de ces mêmes péchés, la Pentapole est toute entière dévorée par une pluie de soufre enflammé et à sa place un lac étend ses eaux. Que voyez-vous donc, ô Prophète, dans tous ces jugements, pour en faire le sujet de votre consolation, au lieu d'un sujet de crainte et de terreur ? Vous auriez, il me semble, beaucoup mieux fait de

(1) Ps. cxviii, 52.

dire : « Je me suis souvenu, Seigneur, des jugements que vous avez rendus dans tous les siècles (1), » et j'ai été troublé et l'effroi a saisi mon âme; ces paroles eussent été plus vraies que ces autres : « et j'ai été consolé. »

Mais pouvons-nous douter que des paroles dictées par l'Esprit-Saint n'aient leur raison profonde? Dans celles-ci, l'Esprit-Saint a renfermé un mystère admirable. Grossissez, en effet, exagérez tant que vous voudrez les rigueurs des jugements de Dieu; plus ils sont rigoureux, plus ils répandent de consolations dans mon âme. Pourquoi? Parce que Dieu n'a jamais été tellement irrité, tellement dominé par la colère, qu'il ait condamné le juste avec le méchant, ou dédaigné un pécheur converti et humilié. Qui jamais s'est converti à Dieu de tout son cœur et a été rejeté? Quand Dieu a-t-il dédaigné et repoussé un pécheur repentant et pleurant ses fautes? Examinez tous les jugements de Dieu, depuis le commencement des siècles, considérez-les les uns après les autres; jamais vous ne trouverez une condamnation contre un pécheur qui s'est humilié; jamais vous ne verrez méprisées la contrition et les larmes de l'homme. Quelle consolation pour le pécheur! quel sujet d'espérer dans la miséricorde infinie! Le pécheur tient en ses mains son propre jugement; il peut, quand il le voudra, rentrer dans la grâce du Dieu qu'il a offensé. Quelle pensée plus consolante et plus douce! « Qui est comme vous, Seigneur, parmi les dieux; aucune œuvre n'est semblable à la vôtre (2). » Trouvez-moi sur la terre un seigneur, un prince assez miséricordieux, pour faire du coupable lui-même l'arbitre de son pardon ou de son châtement. Qu'une telle clémence est loin de la clémence de l'homme! Quelles que soient ses offenses contre Dieu, que le pécheur se repente, et il pourra espérer le pardon. Dieu ne violera pas la loi qu'il a donnée aux enfants des hommes et promulguée dans le genre humain par son Fils, par les prophètes et par ses apôtres. Convertissez-vous, dit cette loi, gémissiez et vous serez sauvés (3). Elle dit encore : « Dieu ne méprise jamais un cœur contrit et humilié (4). »

Telle est la loi de Dieu à l'égard de l'homme; c'est elle « qui me console dans mon humilité (5), » c'est-à-dire dans l'humiliation que me cause le péché. « Votre parole, Seigneur, m'a rendu la

(1) Ps. cxviii, 52. — (2) Ps. lxxxv, 8. — (3) Ezéchiel, xxviii, 11. — (4) Ps. l, 19. — (5) Ps. cxviii, 50.

« vie (1) ; » je pourrai donc espérer malgré mes péchés, je pourrai encore me tenir en votre présence. « Le Seigneur a dit des paroles « de paix à son peuple et à ses saints (2), » à ceux qui ont observé ses commandements, et il en a dit aussi aux pécheurs qui les ont négligés et violés, pourvu qu'ils « se convertissent dans leur « cœur (3). » Rien de plus doux pour l'homme, rien de plus consolant que cette certitude du pardon. C'est donc avec raison que le Prophète a dit : « Et j'ai été consolé ».

Saint Augustin dans son exposition du Symbole, a dit ces paroles (4) : Dieu ne repousse jamais la pénitence, quand elle lui est offerte avec un cœur simple et sincère. Il accueille avec joie le pécheur pénitent, il le reçoit, il l'embrasse, il fait tout pour le rétablir dans son premier état. Et chose plus remarquable qui confond davantage notre intelligence ! lorsque l'homme ne peut offrir pour ses péchés une satisfaction complète, Dieu pourtant ne rejette jamais sa pénitence quelque légère, quelque courte qu'elle soit ; n'eut-elle duré qu'un instant, la conversion assure toujours à l'homme sa récompense.

Ne m'objectez pas Esau qui, suivant l'Apôtre, « ne put obtenir « le pardon, quoiqu'il le demandât avec larmes (5). » Les larmes sans doute ne purent lui faire recouvrer la bénédiction de son père ; mais elles lui auraient été d'un grand secours pour recouvrer la grâce de son Dieu, s'il avait pleuré son péché et non une perte temporelle ; si d'ailleurs il n'avait pas conservé dans son cœur la haine de son frère. Il en est de même de Saül. Lorsque Samuel vint lui reprocher sa faute, ce roi répondit : « J'ai péché ; » et pourtant il n'obtint pas le pardon. Et pourquoi ? Parce qu'il ne le demandait pas avec un cœur simple et sincère, parce que cette parole ne lui était pas inspirée par le regret de sa faute, mais plutôt par la crainte d'être dépouillé de son royaume. Aussi il ajouta : « J'ai péché ; mais honorez-moi maintenant devant les « anciens de mon peuple et devant Israël (6). » Il faut dire la même chose du roi Antiochus ; ses larmes ne lui étaient arrachées que par la crainte de la mort et non par la douleur de ses péchés, et il ne mérita pas son pardon. Ces grands pécheurs ne firent donc pas pénitence avec un cœur simple et sincère, et voilà pourquoi ils n'obtinrent point leur pardon et la grâce de leur Dieu.

(1) Ps. cxviii, 10.—(2) Ps. lxxxiv, 9. — (3) Ps. 84-9.—(4) App. tom. vi sermon sur le symbole, chap. xvi.—(5) Hébr., xii, 17.—(6) 1<sup>er</sup> Rois, xv, 30



Quel exemple plus célèbre, plus remarquable peut-on présenter aux hommes, pour leur recommander la pénitence, que l'exemple des Ninivites dont nous parle aujourd'hui l'Évangile? Exemple mémorable offert à tous les siècles ! Une nation barbare et idolâtre, livrée à tous les crimes, souillée de toutes sortes d'abominations, entend publier la sentence par laquelle Dieu condamne la ville à une destruction complète ; aussitôt elle fait pénitence du fond du cœur et cette pénitence lui obtient le pardon. Hé quoi, M. F., Dieu dédaignerait une sincère pénitence dans ses fidèles serviteurs, lui qui ne la dédaignait point dans des hommes barbares et idolâtres ! La pénitence des Ninivites eut assez de puissance sur Dieu, pour lui faire révoquer une sentence qu'il avait déjà portée ; et notre pénitence n'aurait pas la vertu d'arrêter une sentence que Dieu n'a pas encore prononcée !

Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous daignez être fléchi et apaisé ; je vous rends grâces de vouloir être propice à ma prière. Une telle clémence est digne de votre grandeur. Vous êtes le Maître de tous les êtres et voilà pourquoi vous vous montrez pour tous si miséricordieux et si facile à apaiser. Dans la ruine de Sodome, vous aviez donné à tous les siècles un exemple de votre justice pour effrayer les pécheurs, et dans le pardon des Ninivites vous laissez aux coupables un exemple de votre miséricorde ; mélange adorable de rigueur et de clémence qui effraie sans décourager, qui relève sans inspirer une arrogante présomption. Dieu en effet, devait, par des exemples mémorables, convaincre les hommes de cette double vérité : premièrement, qu'il est terrible contre les présomptueux obstinés dans leurs crimes, et secondement, qu'il est indulgent et miséricordieux pour les pécheurs qui s'humilient et obéissent à ses volontés. Dans cette conviction, les hommes devaient se porter avec plus d'ardeur à faire pénitence, en même temps qu'ils ne pouvaient, méprisant la justice de Dieu, se jeter contre lui dans une arrogance plus orgueilleuse.

Mais permettez-moi, M. F., de vous rappeler en peu de mots l'histoire des Ninivites. Quoique vulgaire et connue de tous, elle peut encore nous délasser et nous instruire. Quoi de plus amusant, en effet, que de voir un prophète fuir le Seigneur ? Fuite plaisante et curieuse, comme si la puissance divine ne s'étendait que sur le territoire de la Judée. Mais, prophète, ne connaissez-vous pas ces paroles du psaume : « Où irai-je pour me dérober à votre esprit ?

« Où fuir pour éviter votre présence ? Si je monte au ciel vous y êtes, etc. (1). » Ne connaissez-vous pas ces autres paroles : « On ne peut le fuir, ni à l'Orient, ni à l'Occident, ni dans les solitudes des montagnes (2) ? » Après cela peut-on s'empêcher de s'étonner et de rire de cette fuite de Jonas ? Tout prophète qu'il est (3), il succombe à la faiblesse humaine et s'enfuit sur un vaisseau ; mais la mer se soulève et lui-même donne le conseil de le jeter dans les flots. Peut-être pensait-il échapper ainsi à l'obligation d'annoncer à Ninive les prophéties du Seigneur ; mais tout le contraire arriva ; porté dans le ventre d'un poisson, il parvint bien plus vite à Ninive.

O Dieu, qui pourra vous résister ? Comment échapper à votre main ? Le prophète s'enfuit pour ne pas aller à Ninive, et sa fuite l'y conduit bien plus tôt ; le moyen qu'il a pris pour échapper aux ordres du Seigneur, devient le moyen qui les lui fait accomplir. Ainsi autrefois pour ne pas adorer Joseph, ses frères le vendirent ; et ils ne l'adorèrent que parce qu'ils l'avaient vendu. Tels sont vos jugements, Seigneur, contre ceux qui résistent à votre volonté.

Ici je veux m'égayer un instant avec le prophète enfermé dans le ventre du poisson. Dites-moi donc, ô Jonas, à quoi pensez-vous dans les entrailles de ce monstre ? Hé quoi, vos cheveux ont blanchi et vous voilà rentré dans un sein maternel ; vous êtes déjà vieux et vous voilà près de recevoir une seconde naissance. Jusqu'ici fils d'une femme, vous serez désormais fils d'un poisson. En vérité vous vous êtes préparé là un navire solide ; vous n'avez à redouter ni les vagues, ni les vents, ni les écueils ; la tempête ne pourra vous nuire. Vous êtes devenu la nourriture d'un poisson ou plutôt vous ne serez pas sa nourriture, vous serez sa progéniture. Dans votre vieillesse, vous serez enfanté une seconde fois ; vous rentrerez en ce monde, et vous serez un homme nouveau, un enfant de cinquante ans. Que vous semble-t-il de votre lutte contre Dieu qui vous a mis en cet état ?

O sublime mystère caché sous la lettre d'une si simple histoire ! Jonas était la figure de N. S. J.-C., qui s'élevant du sein de la terre, devait être un homme nouveau ; il était la figure de ce premier-né d'entre les morts, ainsi que l'enseigne le Sauveur lui-même. Dans le sein du poisson le prophète prie et fléchit les genoux, il se

(1) Ps. CXXXVIII, 7. — (2) Ps LXXIV, 7. — (3) *Scilicet propheta*, probablement faute de copiste. Il faut *licet propheta*.

recommande au Seigneur et se consacre tout entier à son service. Et cette prière elle-même est toute mystérieuse ; elle convient à ceux qui, engloutis dans le sein de l'ancien serpent, désirent respirer l'air pur de la grâce du Seigneur, elle convient encore au divin Rédempteur enfermé dans son sépulcre, à ce divin prisonnier de la mort dont le prophète nous l'avons dit, était la figure.

Enfin, par l'ordre de Dieu, le prophète est rejeté sur le rivage, et aussitôt il lui est enjoint d'accomplir le commandement qu'il a reçu. Il n'ose plus résister, il entre dans la ville, et, de sa voix la plus éclatante, il s'écrie à travers les rues : « Encore quarante  
« jours et Ninive sera détruite. Encore quarante jours et Ninive  
« sera détruite (1). » O élégant orateur ! Merveilleuse éloquence ! Quel apprêt dans ce discours ! quelle harmonie dans ces paroles ! Peut-on entendre des sons plus rudes et plus barbares ? Et néanmoins la puissance de ces paroles est si grande qu'elles pénètrent dans le cœur de tous les habitants de Ninive. Comme un feu qui dévore tout sur son passage, elles se répandent dans les rues de la ville et impriment un tel effroi dans les cœurs de ces barbares, qu'ils croient entendre non pas un homme mais une puissance céleste.

Oh ! que de vérité dans cette parole de l'Apôtre : « Le royaume  
« de Dieu ne dépend pas de la parole, mais de la vertu que Dieu  
« lui donne (2) ! » Vous donc qui prêchez les peuples, apprenez à rechercher non pas tant les futiles ornements de l'éloquence, que la vertu de l'Esprit-Saint. C'est lui seul qui donne à la voix quelque puissance et fait des paroles des prédicateurs autant de traits dont il perce les cœurs. En vain la parole la plus brillante fera du bruit au dehors, si l'Esprit-Saint ne la féconde au dedans de sa vertu divine. Est-il un Cicéron, est-il un Démosthène dont les discours les plus étudiés eussent pu dompter les cœurs abrutis de ces barbares Ninivites, comme le fit la parole rude et simple du prophète ? Et chaque jour ne voyons-nous pas des hommes de haute sainteté frapper avec le plus grand fruit l'âme de leurs auditeurs par les discours les plus simples, mais vivifiés par la vertu de l'Esprit-Saint ; tandis que d'autres jettent en vain dans les airs les retentissantes paroles de leurs discours bien apprêtés ? Dieu le veut ainsi pour que l'orateur ne puisse se glorifier en lui-même et dire :

(1) Jonas, III, 4. — (2) Sens détourné de ces paroles de l'Apôtre. Voir IV, 20, de 1<sup>er</sup> Cor.

« Nous avons glorifié notre parole ; nos lèvres ne dépendent que de nous ; quel est notre maître (1) ? »

Le prophète parlait au peuple et tous versaient des larmes amères, quand ses paroles parvinrent jusqu'au roi. Ce puissant monarque se dépouille aussitôt de ses vêtements royaux, se couvre de cendre, se revêt d'un cilice et commande un jeûne solennel aux hommes, aux enfants, aux animaux eux-mêmes ; il ordonne que tous, hommes et animaux, se couvrent d'habits de pénitence ; par là ceux qui ne pouvaient pécher, feraient pénitence pour les pécheurs, et les cris réunis des hommes, des enfants et des animaux monteraient ensemble vers le Seigneur.

O admirable industrie de la pénitence ! O monarque plein de sagesse ! Mais qui vous a dit, grand roi, que la pénitence apaise le Seigneur ? Où avez-vous appris que nos larmes peuvent le fléchir ? Vous entendez la sentence la plus absolue, et néanmoins vous avez confiance d'obtenir le pardon ; vous espérez que Dieu pourra changer sa sentence, dès que le coupable aura changé son cœur. Le prophète pourtant n'a pas dit : Si vous ne faites pénitence, si vous ne vous convertissez, si vous ne vous humiliez, vous périrez devant le Seigneur, il a dit sans la moindre restriction : « Encore quarante jours et Ninive sera détruite (2). »

Cette sentence aussi formelle que sévère ne décourage pas le cœur du roi ; plein de confiance en Dieu, il s'efforce d'apaiser la colère du Maître de toutes choses ; il espère là où il ne semble plus y avoir sujet d'espérance, et il croit pouvoir dire : « Qui sait si le Seigneur, changeant ses desseins, ne nous pardonnera pas ? Qui sait s'il n'apaisera pas sa colère et s'il ne révoquera pas l'arrêt de notre perte (3) ? » Encore un coup, ô Roi, comment savez-vous qu'il est si clément, ce Dieu que vous n'adorez pas ? Qui vous a dit qu'il est plein de miséricorde, ce Dieu dont vous n'avez pas encore entendu parler ?

La fin de cette histoire nous montre avec quelle faveur le Seigneur agréa la généreuse confiance de ce roi, son inébranlable espérance, ainsi que les larmes et l'humble pénitence de son peuple : « Le Seigneur, nous est-il dit, considéra leurs œuvres, il vit qu'ils avaient abandonné leurs voies perverses et il fut saisi de pitié à la pensée des malheurs qu'il avait fait annoncer et il ne les accomplit point (4). »

(1) Ps. XI, 5. — (2) Jonas, III, 4. — (3) Jonas, III, 9. — (4) Jonas, III, 10.

Telle est l'histoire; cependant il y a dans ce fait plusieurs circonstances qui méritent notre attention. Cherchons d'abord quelle fut la cause qui alluma la colère divine au point que le Seigneur songeât à renverser cette cité la plus opulente, la plus illustre, la plus grande de la terre. L'Écriture ne nous dit presque rien à ce sujet; elle dit seulement: « Que sa malice était montée en sa présence (1). » Mais quelle était cette malice? L'Écriture ne le dit pas. Je pense néanmoins que ce dût être quelque nouveau débordement du vice impur.

Ninive, en effet, était plongée dans l'idôlatrie; c'était même dans ses murs que l'idôlatrie avait pris naissance; il y avait donc plusieurs siècles qu'elle était coupable, et pourtant jamais pareil châtement n'avait encore puni ses crimes. Il dut, par conséquent, se commettre dans son sein quelque crime nouveau qui provoqua contre elle la colère du Seigneur. Quel fut ce crime? Certains autres faits, quelques autres punitions, rapportés dans nos saints livres, nous font penser que ce fut quelque abomination impure.

De tous les crimes, en effet, les crimes d'impureté sont ceux que Dieu a toujours punis par des châtements plus rigoureux. A cause de ce vice, le feu et le soufre désolèrent la Pentapole; à cause de ce vice, une guerre cruelle détruisit toute une tribu d'Israël; à cause de ce vice aussi, je n'en doute pas, Ninive eut péri comme Sodome, si, par la rigueur de sa pénitence, elle n'eût prévenu la vengeance céleste.

L'Apôtre connaissait bien cette conduite de la justice divine; aussi toutes les fois à peu près qu'il fait mention de ce crime, il rappelle en même temps la colère dont Dieu le poursuit, afin que la crainte au moins de quelque terrible punition éloigne les hommes de ce vice. Voici ce qu'il dit aux Thessaloniens: « La volonté de Dieu est que vous soyez saints, que vous évitiez la fornication. Que chacun de vous sache posséder le vase de son corps, dans la sanctification et l'honnêteté, ne suivant point les mouvements de la concupiscence, comme font les Gentils qui ne connaissent point Dieu; et que personne ne se mette au-dessus de son frère et ne lui fasse aucun tort, parce que Dieu est le vengeur de tous les péchés, comme nous vous l'avons déjà dit et témoigné (2). »

L'Apôtre dit aux Colossiens: « Mortifiez vos membres terrestres, la fornication, l'impureté, les passions deshonnêtes, les mauvais

(1) Jonas, 1, 2. — (2) Thes., IV, 3.

« désirs et l'avarice qui est une idolâtrie. Ce sont ces crimes qui attirent la colère de Dieu sur les enfants d'incrédulité (1). » Il dit encore et avec plus de vivacité aux Éphésiens : « Sachez et comprenez que nul fornicateur, nul libertin, nul avare n'a pour héritage le royaume du Christ et de Dieu (2). » Quoi de plus terrible que ces paroles ? Et il ajoute : « Que personne ne vous séduise par de vaines paroles » comme, par exemple, si l'on venait vous dire que des péchés de cette nature sont faciles et légers.

Il y a des hommes, en effet, qui disent : Cette inclination est toute naturelle ; elle est même nécessaire pour la propagation de l'espèce humaine ; si elle n'existait pas, le monde périrait. Or dans les inclinations naturelles, on obtient facilement le pardon. D'ailleurs cette personne est libre ; si je pêche avec elle, je ne fais de tort à personne. Fais-je injure à quelqu'un, en me procurant des plaisirs ? Et puis je ne suis ni prêtre, ni marié... Et bien d'autres choses semblables.

« Que personne, répond l'Apôtre, ne vous séduise par de vaines paroles. (3), » et par une fausse sagesse. « C'est à cause de ces crimes que la colère de Dieu tomba sur les enfants de défiance, c'est-à-dire sur les enfants de perdition. Gardez-vous de prendre part à leurs fautes, si vous ne voulez participer à leur châtement. Si ces plaisirs grossiers n'offensaient pas le Seigneur de la manière la plus grave, punirait-il les libertins par des châtements aussi terribles ? Prenez donc garde, vous qui vous livrez à ces plaisirs des sens, qui vous abandonnez, comme la brute, aux voluptés de la chair. Sachez que Dieu n'attendra pas au jour du jugement pour punir les hommes plongés dans ces souillures ; dès cette vie il fera retomber sur leur tête des châtements terribles, à moins que par la pénitence ils n'arrêtent son bras vengeur. Telle fut donc, je n'en doute pas, la cause qui alluma la colère divine contre Ninive, et qui ht menacer d'une ruine prochaine cette puissante cité.

Mais la fuite de Jonas est bien plus difficile à expliquer. Pourquoi ce prophète oppose-t-il une résistance si opiniâtre à l'accomplissement de la mission qu'il a reçue de Dieu ? Avait-il quelque péril à redouter ? Craignait-il que cette prédication lui attirât la mort ou tout autre malheur ? Non, M. Fr., la crainte n'était pas la cause de sa fuite. Qu'était-ce donc ?

(1) Col. III, 5. — (2) Eph. v, 5. — (3) Eph., v, 6.

Pour le comprendre, remarquez ces paroles de l'Écriture : « Et « Jonas tomba dans une grande affliction, et il s'irrita ; et il « pria le Seigneur et lui dit : N'est-ce pas là, mon Dieu, ce que je « disais, lorsque j'étais encore dans mon pays ? Oui, c'est là ce que « je prédisais, et c'est pour cela que j'ai voulu fuir à Tharse. « Je sais que vous êtes un Dieu clément, bon, patient, plein de « miséricorde ; je sais que vous pardonnez aux hommes leurs « péchés. (1). » Voilà ce qui me fit prendre la fuite. J'irai dans cette ville, me disais-je ; j'en annoncerai la ruine prochaine à ses habitants, selon votre parole ; et puis la première larme qui tombera de leurs yeux, apaisera toute cette colère ; vous leur pardonnerez toutes leurs offenses, et l'on vous prendra, vous, pour un Dieu miséricordieux, et moi pour un faux prophète. Non, je n'irai pas. Si vous êtes vraiment irrité de leurs crimes, si leur malice indigne votre cœur, faites descendre sur eux une pluie de soufre comme sur Sodome, détruisez-les comme Gomorrhe. A quoi bon, je vous le demande, une telle mission ? S'ils sont vos ennemis, si vous êtes réellement irrité de leurs crimes, pourquoi leur annoncer leur ruine ? Il est bien évident que n'avez sur eux que des desseins de miséricorde.

Etonnante indignation de ce prophète ! Audace singulière de ce saint homme ! Reprocher à Dieu le pardon qu'il accorde, comme si sa propre conduite en ce moment n'avait pas besoin de ce même pardon ! Le prophète s'était oublié lui-même ; il ne se souvenait plus qu'il était homme et simple serviteur du Tout-Puissant.

On trouve quelquefois parmi les hommes quelque chose d'analogue. Ce sera par exemple un père riche et puissant qu'ont irrité les excès de son jeune fils ; il appelle un ancien serviteur et lui dit : Va, dis à ce libertin de ne plus mettre les pieds dans la maison ; je ne veux plus le voir, je veux le deshérer. Et le serviteur qui connaît très bien l'amour de ce père pour son fils, se met en route malgré lui, murmurant et se disant à lui-même : Avez-vous vu la colère de cet homme ? Il adore son fils comme un dieu ; que cet enfant lui fasse voir seulement une larme trompeuse ; et le père le prendra dans ses bras et lui donnera tous ses biens.

Telle fut, ce me semble, la conduite de Dieu et de son prophète. Le prophète s'est assis, transporté de colère à cause du pardon que Dieu accordait à Ninive. Et Dieu s'approche, il cherche à l'apaiser,

(1) Jonas, iv, 1.

il lui adresse les plus caressantes paroles. O magnifique spectacle ! Quel tableau plus digne de notre de notre contemplation ! Ineffable condescendance de la clémence infinie ! Que dirai-je, M. F. ? Où trouver des paroles pour peindre cette scène inconcevable ? Mon âme est toute saisie, toute accablée d'un tel prodige. Cet entretien de Dieu avec son prophète confond à la fois mon intelligence et mon cœur.

Regardez, je vous en conjure, contemplez ce Dieu Créateur de tous les êtres, cette Majesté ineffable rendant compte de ses actions avec la douceur la plus calme, à qui ? A un homme, sa créature, son esclave ; et pourquoi ? Parce que cet homme s'est irrité de ses actions : « Crois-tu avoir raison de t'irriter ? dit le Seigneur (1). » Écoutez la réponse du prophète (2) : « Oui, j'ai raison de m'irriter jusqu'à mourir (3). » Peut-on pousser plus loin l'insolence et l'orgueil ? « Et le Seigneur : Te voilà affligé à cause d'un lierre auquel tu n'as jamais donné ton travail, que tu n'as pas soigné pour le faire croître ; qui est né dans une nuit et a péri dans une nuit. Et moi, je n'épargnerai pas Ninive, cette grande ville, où il y a plus de cent vingt mille hommes qui ne savent pas discerner leur main droite de leur main gauche, Ninive qui renferme encore un grand nombre d'animaux ! » Peut-on pousser plus loin la douceur et la clémence ? Où est le roi, où est le prince qui agisse de la sorte avec ses serviteurs, qui s'abaisse ainsi avec ses sujets, et qui, tout homme qu'il est, permette aux autres hommes d'approcher aussi près de sa personne et souffre de leur part une telle familiarité ?

Que faut-il, M. F., admirer ici de préférence ? Est-ce la clémence de Dieu ou bien la dignité de son serviteur ? Je l'ignore. Quelle est grande, ô mon Dieu, la puissance de vos serviteurs ! que d'élévation dans leur dignité ! quelle place ils occupent auprès de votre grandeur suprême ! Quelle confiance, quelle hardiesse leur donne l'expérience de votre bonté ! Comme vous vous montrez partout leur ami ! Avec quelle familiarité vous agissez sans cesse avec eux ! Mais la condescendance du père rend d'ordinaire les enfants trop hardis ; et n'est-elle pas en effet d'une hardiesse insolente, la réponse du prophète en colère : « Oui, j'ai raison de m'irriter jusqu'à mourir (4) ? » N'est-elle pas encore d'une hardiesse insolente, cette prière d'un

(1) Jonas, iv, 9. — (2) Jonas, ix, 9. — (3) Jonas, iv, 10. — (4) Jonas, iv, 9.



autre prophète : « Ou bien pardonnez-leur cette faute, ou si vous ne le voulez pas, effacez-moi du livre que vous avez écrit. (1) ? » Et comment appeler encore ces reproches qui furent plus tard adressés à Dieu à l'occasion de ses jugements : Pourquoi abaissez-vous vos regards sur ceux qui vous méprisent. (2) ? Pourquoi garder le silence sur l'impie qui foule aux pieds l'homme plus juste que lui ? Et bien d'autres paroles semblables que nous trouvons dans l'Écriture.

Mais quoi ! faut-il supposer dans les Saints une audace réelle envers Dieu ? Non, M. F., loin de nous cette pensée. Mais alors comment expliquer leur conduite ? le voici Leurs paroles ne renferment aucune arrogance ; elles renferment un mystère admirable et profond. Il fallait ces excès de hardiesse, pour nous bien faire connaître l'excès d'amour et de bonté du Seigneur pour ses Saints, la familiarité sans borne à laquelle se porte l'excès de sa grâce et de sa tendresse ; il fallait ces apparences d'insolente audace pour nous mieux révéler la bienveillance de Dieu pour les siens, et la confiance des Saints dans la bonté de Dieu. O mon Dieu, que j'aime cette hardiesse du prophète ! Avec quelle onction merveilleuse cet excès de confiance parle de vous à mon cœur ! En vérité heureux ceux qui vous servent ! heureux ceux que vous daignez environner de tant d'amour !

Nous lisons un fait à peu près semblable du prophète Élie. Le Seigneur l'avait envoyé à l'impie Achab, pour lui faire entendre des menaces à cause de Naboth, que le roi avait mis à mort pour posséder sa vigne. « Tu as tué Naboth, dit le prophète, et tu as pris sa vigne. Voici ce que dit le Seigneur : En ce même lieu où les chiens ont léché le sang de Naboth, ils lécheront ton sang. » Et j'amènerai les maux sur toi, je détruirai ta postérité. (3). » En entendant ces paroles, Achab, malgré son impiété et son attachement aux idoles, fut saisi de crainte. « Et il déchira ses vêtements, et il couvrit son corps d'un cilice, et il jeûna et il dormit avec le sac et il marcha la tête baissée. (4). » Et le Seigneur dit à Élie : « N'as-tu pas vu Achab humilié devant moi (5) ? » Ah ! ah ! je le sais, Seigneur mon Dieu : Achab ne mourra point ; déjà vous avez pitié de lui. Que je meure, si sa première larme ne vous a pas vaincu. Je connais depuis longtemps votre indul-

(1) Exo., XXXII, 31 — (2) Habacuc, I, 2. — (3) 3 Rois, XXI, 19. — (4) 3 Rois, XXI, 27. — (5) 3 Rois, XXI, 29.

gence et votre tendresse. Mais si vous avez résolu de pardonner, pourquoi consulter Élie? Est-ce contre Élie ou contre vous qu'Achab a péché? Qu'importe à Élie le pardon d'Achab?

O condescendance inconcevable! Dieu avait fait d'Élie son messager de mort auprès d'Achab, et, craignant de voir ce prophète s'irriter, parce que sa prophétie ne s'accomplira point, il vient lui faire connaître le motif du pardon qu'il veut accorder; il vient lui demander conseil pour la rémission de ce péché. Peut-on être plus gracieux, plus aimable que notre Dieu?

Écoutez encore un autre trait de cette condescendance du Seigneur. Élie irrité contre le peuple avait d'une parole fermé le ciel, et la terre ne recevait plus ni pluie ni rosée. Le Seigneur nourrissait lui-même son prophète, et lui envoyait un corbeau dans le désert pour lui apporter du pain et de la viande, et pendant ce temps le peuple mourait de faim. Le prophète, recevant ainsi du corbeau une abondante nourriture, s'inquiétait fort peu d'une si extrême misère, mais le Père de toute miséricorde, le Créateur de toutes choses, à la vue de l'affreuse calamité de ce peuple coupable pourtant d'une sacrilège idolâtrie, avait senti depuis longtemps ses entrailles émues d'une grande pitié. Il vient donc à Élie et lui dit : Lève-toi ; va à Sarepta, ville des Sidoniens ; là j'ai commandé « à une veuve de te nourrir (1). » Mais, Seigneur, les corbeaux me portent assez largement ma nourriture ; je n'ai nul besoin de cette veuve. Pourquoi irais-je à Sarepta?

O entrailles de la miséricorde de mon Dieu ! Il veut que le prophète aille à Sarepta, pour qu'il voie par lui-même l'affliction du peuple, pour qu'il soit touché de sa misère, et que, dans sa pitié il ne refuse pas plus longtemps à la terre la pluie qu'elle demande. Le Seigneur ne voulut pas lui-même accorder à son peuple, sans le bon plaisir du prophète, la pluie que le prophète refusait. Tant est grande auprès de Dieu, la puissance de ses serviteurs ! tant il montre d'égard pour ses élus !

Nous nous avons rapporté ces faits pour vous montrer le sens profondément mystérieux de ces choses qui semblent le plus répugner à la raison. Rien de plus déraisonnable que la colère de Jonas, si vous ne la considérez qu'à la superficie ; mais rien de plus grand, rien de plus sage, si vous allez jusqu'au fond du mystère. Passons maintenant à d'autres considérations.

(1) 3 Rois, xvii, 9.

Devons-nous regarder le Seigneur comme sujet au changement, parce qu'il daigna révoquer sa sentence? Non, M. F., car cette prophétie n'était qu'une sentence comminatoire qui n'était pas arrêtée dans les décrets de la prédestination; voilà pourquoi elle ne fut pas annoncée pour être accomplie; au contraire, si elle fut annoncée, c'était pour qu'elle ne fut pas accomplie, c'est-à-dire pour que la pénitence des coupables en arrêtât l'accomplissement.

Au reste, si vous conserviez quelque doute sur la vérité de cette prophétie, disant: Puis-je regarder comme vraies ces paroles. « Encore quarante jours et Ninive sera détruite; » puisque cette destruction n'eût pas lieu réellement? nous pouvons vous répondre avec saint Augustin (1): La prophétie s'est parfaitement accomplie au sens du Seigneur, quoique elle paraisse sans réalisation, au sens de l'homme. Ninive en effet fut détruite non dans ses murailles, mais dans sa conduite et dans ses mœurs; telle était la fin que le Seigneur se proposait. Il est vrai de dire néanmoins que, si Ninive n'avait pas changé ses mœurs aussi promptement, ses murailles auraient été réellement détruites de fond en comble.

Enfin voici une autre réponse plus profonde peut-être. Nous disons que, dans ces sortes d'oracles, le plus souvent on n'annonce pas d'une manière absolue l'existence future d'un événement; on annonce plutôt le rapport des causes à ces effets (2). Ainsi quand le prophète dit: « Encore quarante jours et Ninive sera détruite, » il n'annonce pas d'une manière absolue que cette destruction aura lieu; il veut dire que, pour le moment, telle est la disposition de la volonté divine; qu'il existe des causes qui doivent amener ces événements; mais il peut survenir un obstacle qui arrêtera l'effet de ces causes, qui changera la disposition de la volonté divine. Prenons un exemple: Un conseiller du roi, révélant son secret, annonce des événements qu'il sait être arrêtés dans le conseil royal. Je suppose que cet événement prédit par lui ne s'accomplisse pas, pourra-t-on l'accuser de mensonge? Non sans doute. Et pourquoi? Parce que les hommes intelligents ont bien compris qu'il n'annonçait pas l'événement en lui-même, mais la disposition où l'on était de l'accomplir.

Les Ninivites nous donnent aujourd'hui, M. F., un grand ensei-

(1) Serm. 361 sur la Résur. des morts, n° 20. — (2) St Thom. tom. 1<sup>er</sup> parag., quest. 19<sup>e</sup>, art. 7, ad. 2.

gnement. Apprenons d'eux à faire pénitence, à apaiser la colère divine. Ils n'avaient pas lu les prophètes, ils n'avaient pas étudié les livres saints, ce n'est pas à eux que fut donnée la loi, et la trompette évangélique n'avait pas retenti à leurs oreilles; il ne fallut que la seule voix du prophète pour les changer, pour leur faire embrasser la plus rigoureuse pénitence. O vertu admirable du Tout-Puissant ! mais aussi, ô facilité admirable de ces cœurs ! Ils ne demandent ni signe, ni miracle; leurs yeux ne voient point de mort ressusciter, point de malade guéri, point de possédé délivré du démon. Mais pourquoi parler de miracle ? ils ne demandent pas même au prophète la raison de ses paroles, ils ne lui demandent ni qui l'envoie, ni pourquoi il est envoyé, ni quelle faute peut ainsi attirer sur eux un si terrible châtiment. A la seule voix du prophète, comme au son d'une trompette céleste, ils s'émeuvent, ils se troublent, ils se convertissent et tous à l'envi, se jettent en suppliants aux pieds du Seigneur.

Malheur au cœur endurci ! « Malheur à la nation pécheresse, au « peuple chargé d'iniquités, à la race mauvaise, aux enfants per-  
« vers (1) ! » Que pourrons-nous dire, nous que ne peuvent toucher ni les divins oracles, ni les exemples de tant de saints ? De toutes parts que de prédications, que d'exhortations ? que de livres ! Et les miracles ne nous effraient point, et les promesses ne nous gagnent point, et les exemples ne nous provoquent point. La gloire qui nous est promise, l'enfer qui fume à nos pieds, la douce bienveillance de notre Dieu, rien ne peut nous retirer de nos péchés. Où trouver aujourd'hui un vrai pénitent ? où trouver un seul Ninivite ? Dites-moi, ô vous qui prétendez faire pénitence ; si votre pénitence est sincère, si votre douleur n'est pas une feinte, pourquoi vous revêtir d'habits moelleux, vous nourrir de mets délicats, vous amollir dans les douceurs, vous plaire aux jeux, vous plonger dans les voluptés ? Pourquoi élever de vastes maisons, planter d'agréables jardins, fréquenter les spectacles avec une si avide curiosité ? Sont-ce là les marques de la pénitence ? Sont-ce là les œuvres d'un homme qui pleure ses péchés ? Vos larmes mêlées à des éclats de joie, votre tristesse unie à des rires bruyants, sont une moquerie plutôt qu'une humiliation, une nouvelle insulte plutôt qu'un repentir. Une douleur véritable a toujours pour compagnie une conduite en harmonie avec les sentiments. Si vous êtes

(1) Isaïe, 1, 4.

vraiment pénitents, pourquoi ne vivez-vous pas en pénitents ? N'avez-vous pas remarqué ce qui dans les Ninivites apaisa la colère divine ? Est-ce le jeûne ? est-ce le sac et le cilice dont ils se revêtirent ? est-ce la cendre qui couvrait leur tête ? sont-ce les plaintes des enfants, les supplications des hommes, les hurlements des animaux ? Non, ce ne fut pas cela seulement ; il y eut encore une chose plus puissante. Et quoidonc ? Ecoutez l'Écriture : « Le Seigneur regarda leurs œuvres ; il vit qu'ils avaient abandonné leurs voies criminelles et il eut pitié d'eux (1). » Le changement de vie, le renoncement aux passions coupables, voilà ce qui montra la vérité de cette douleur qui s'exprimait par tant de marques extérieures ; voilà ce qui apaisa le Tout-Puissant et attira sa miséricorde.

Nous donc, M. F., qui voulons-nous rendre Dieu propice, imitons cette conduite. Chaque jour, vos oreilles entendent nos cris, chaque jour nous vous répétons cette parole du prophète : « Encore quarante jours et Ninive sera détruite. » Chaque jour aussi nous vous disons : Ne vous confiez pas en ce monde, n'aimez point ses attraits, car « la figure de ce monde passe (2) » et toute cette beauté qui frappe nos regards, en un instant sera évanouie. Ninive signifie beauté... Gardez-vous, femmes qui m'écoutez, de farder votre visage ; n'allez pas, mendiante coupable, demander à des choses étrangères, la beauté de votre corps ; gardez-vous d'avoir trop de soin de ce corps qui sans cesse défaille et tombe en ruines ; ne le flattez pas par des douceurs outrées. Car, « encore quarante jours et Ninive sera détruite, » c'est-à-dire, encore un peu de temps et toute cette beauté que vous entretenez avec tant de soin sera réduite en cendre et livrée aux vers du sépulcre. Fasse le Seigneur que vous entendiez sa propre voix, vous donnant par ma bouche, ces avis salutaires que nous a inspirés l'exemple des Ninivites. Qu'il vous donne la force de corriger avec soin votre vie et vos mœurs, afin que vous éprouviez sa miséricorde dans le temps, son amour et sa tendresse dans l'éternité. Qu'il vous accorde cette grâce, lui à qui appartiennent, dans une Trinité parfaite, l'honneur et la gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(1) Jonas, III, 10. — (2) I Cor., VII, 31.

# JEUDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DU CARÈME

---

## PREMIER SERMON

### MAUX DE L'ÉGLISE

*Miserere mei, Domine fili David; filia mea  
malè a dæmonio vexatur.*

Ayez pitié de moi, Seigneur fils de David; ma fille  
est cruellement tourmentée par le démon.

(St Matth xv. 22)

Nous lisons dans Ezéchiel: « Lorsque j'aurai amené l'épée sur  
« une terre, et que le peuple de cette terre, prenant un homme des  
« plus obscurs, l'aura établi pour lui servir de sentinelle; quand  
« cet homme voyant l'épée s'avancer sur cette terre, aura sonné de  
« la trompette et averti le peuple, si celui qui aura entendu le son  
« de la trompette ne se garde pas et que l'épée survenant l'emporte  
« et le tue; quel que puisse être cet homme, son sang retombera  
« sur sa tête. Il a entendu le son de la trompette, il ne s'est pas  
« gardé, il sera responsable de son sang; s'il se garde, il sauvera  
« sa propre vie. Mais si la sentinelle a vu venir l'épée et n'a pas  
« sonné de la trompette, et que le peuple ne se gardant pas, l'épée  
« vienne et lui ôte la vie, il sera surpris sans doute dans son ini-  
« quité, mais je demanderai son sang à la sentinelle. Toi donc  
« fils de l'homme, je t'ai établi sentinelle pour la maison d'Israël (1). »

(1) Ezéc., xxxiii, 2.

Or, M. F., le prédicateur est une sentinelle dans l'Église de Dieu. Voilà pourquoi il lui a été dit : « Montez sur la plus haute montagne, vous qui évangélisez Sion (1) ». La sentinelle doit être placée sur les hauteurs et non dans des lieux bas et resserrés ; aussi le prédicateur doit se tenir au sommet de la perfection, dans les plus hauts degrés de la contemplation ; car de ces hauteurs il pourra mieux avertir le peuple, et découvrir, comme du haut d'une tour, ce que le peuple ne peut voir. Quand le glaive frappera son regard, c'est-à-dire, quand il verra la colère du Seigneur près de fondre sur le peuple, s'il ne sonne pas de la trompette, c'est-à-dire, s'il ne fait pas retentir la trompette de la prédication par ses avis, par ses exhortations, par ses reproches ; s'il ne conjure pas le peuple au nom de Dieu de faire pénitence et de se convertir, le prédicateur sera coupable du sang du peuple ; car il avait été chargé du soin de l'avertir. Mais si le prédicateur a averti et que le peuple ne se soit pas gardé et ait refusé de suivre ses avis, alors il ne sera plus responsable du sang versé, et le peuple mourra dans son péché.

Vous voyez sans doute, M. F., notre responsabilité ; vous comprenez nos terribles obligations ; par conséquent, ne nous repoussez pas, si nous nous élevons avec force contre vos péchés ; ne trouvez pas mauvais que nous vous adressions quelquefois de sévères reproches. Tel est le devoir de notre ministère ; si nous y manquons, nous tomberions sous les coups de l'éternelle indignation de notre Dieu, car dans ses jugements nous serions coupables de votre sang. Aussi le prophète avait raison de s'écrier : « Malheur à moi parce que je me suis tu (2) ! » Je voudrais éviter ce silence coupable, et, puisque je vois le glaive qui s'avance sur le peuple, je désire que ma parole, comme le son de la trompette, ranime votre cœur, vous fasse éviter la colère de Dieu et vous arrache au danger. Pour cela que la grâce de Dieu vienne à notre secours et pour l'obtenir, implorons le secours de la Vierge Marie, en lui offrant notre salutation.

AVE MARIA.

L'Évangile nous met aujourd'hui sous les yeux une femme de Chanaan, païenne et idolâtre, mais digne de toute notre admiration. Venue des confins de Tyr et de Sidon, pour demander la guérison

(1) Isaïe, XL, 9. — (2) Isaïe, VI, 5.

de sa fille tourmentée par le démon, elle adressait sa demande au Seigneur, et le Seigneur, pour faire remarquer la constance et la foi toute particulière de cette femme, feignait de ne pas l'entendre, continuait sa marche et ne répondait pas. Mais la Chananéenne le poursuivait toujours de ses cris, jusqu'à ce que les Apôtres, touchés de pitié, autant que fatigués de ces cris persévérants, supplièrent pour elle le Seigneur : « Renvoyez-la, dirent-ils, nous vous en « conjurons, elle ne fait que crier après nous, et ses cris assour- « dissent nos oreilles (1). » Le Seigneur répond à ses Apôtres : « Je « ne suis envoyé que vers les brebis perdues de la maison d'Is- « raël (2). » Mais la femme accourt, se prosterne aux pieds du Sei- gneur et l'adore. « Seigneur, dit-elle, aidez-moi (3). » Le Seigneur lui dit : « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants pour le « donner aux chiens (4). » « C'est vrai, Seigneur, dit l'humble « femme, mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent « de la table de leurs maîtres. (5). »

O humilité extraordinaire ! Étonnante persévérance ! Que louer de préférence en cette femme ? Je ne sais. Est-ce sa foi ? est-ce son humilité ? est-ce sa constance ? est-ce sa confiance ? est-ce sa pa- tience ? est-ce sa persévérance ? Que de traits admirables dans ce seul exemple ! Tant de vertus arrachent au Seigneur ce cri d'admi- ration : « O femme, votre foi est grande ! Qu'il vous soit fait, sui- « vant votre volonté. Et sa fille fut guérie à l'heure même (6). »

Cette femme est une belle figure de notre Mère, la sainte Église, que nous voyons en ce saint temps plongée dans la tristesse et dans l'affliction, ne laissant échapper que des plaintes et des sanglots, offrant ses supplications au Seigneur avec ses cris et ses gémiss- ements pour la nation chrétienne, sa fille bien aimée. « Ayez pitié « de moi, s'écrie-t-elle, Seigneur (7), » je ne dis plus « Fils de « David, mais Fils du Dieu vivant (8). » Ma fille, la nation sainte que je vous ai engendrée de votre parole et de votre esprit, pour laquelle vous avez daigné descendre du ciel et verser sur la croix tout votre sang ; ma fille est affligée et tourmentée cruellement par le démon et je crains qu'elle ne succombe à ses souffrances. Abais- sez, ô bon Jésus, les regards de votre miséricorde, sur votre peuple si malheureux, si affligé et voyez ma propre tribulation. « Je suis

(1) St Matth., xv, 23. — (2) St Matth., xv, 24. — (3) St Matth., xv, 25. — (4) St Matth., xv, 26. — (5) St Matth., xv, 27. — (6) St Matth., xv, 28. — (7) St Matth., xv, 22. — (8) St Matth., xvi, 16.



« devenue à cause de mes ennemis un objet de dérision pour mes  
« voisins, et d'effroi pour ceux qui me connaissent. Ceux qui m'ont  
« vue, s'en sont enfuis loin de moi ; j'ai été oubliée comme le mort  
« effacé du cœur (1). »

Ainsi parle l'Église et Dieu ne répond pas. Elle élève ses cris et elle n'est point entendue ; elle redouble ses larmes et personne ne vient à son secours. Et des tribulations s'ajoutent à ses tribulations, des peines à ses peines : « Nous avons attendu la paix et  
« tout n'est qu'affliction (2). » Toujours des fatigues, toujours des angoisses, une misère et des calamités sans fin ; chaque jour elle se voit assaillie et dévastée par ses ennemis, et personne ne vient à son secours ; personne ne répond à sa voix.

O trop long silence ! ô trop cruelle dissimulation ! « Jusqu'à quand  
« s'écrie l'Église, serez-vous sourd à mes plaintes ? Jusqu'à quand  
« crierai-je à la violence sans être délivrée (3). » « Seigneur, je  
« souffre violence, répondez-moi : Mais que lui dirai-je et que me  
« répondra-t-il (4), » puisque moi-même je me suis attiré ces malheurs ? Aussi dois-je craindre cette dure réponse : « Il n'est pas bon  
« de prendre le pain des enfants pour le donner aux chiens (5). » Car regarde, ô mon Église ; ceux que tu croies fidèles, ne sont que des chiens effrontés, toujours aboyant contre moi par leurs œuvres et par leurs paroles, toujours blasphémant mon saint nom ; on les appelle chrétiens et ce sont de vrais antechrists. Comment pourrai-je être propice à ta prière ? Ils se sont tous ligués, ils ont tous conspiré contre moi. Pourquoi me faire entendre les cris de ta douleur ? Ta douleur est sans remède, « ta blessure est incurable et ta plaie  
« est affreuse. Il n'est personne qui juge ta justice et qui panse ta  
« plaie ; les remèdes sont sans vertu pour toi. Tes amis t'ont tous  
« oubliée et ne te recherchent plus. Je t'ai frappée en ennemi d'une  
« blessure cruelle à cause de leurs iniquités (6). »

Ah ! que « ces paroles sont dures ! et qui pourra les entendre (7) ? » Et pourtant, n'écoutant que sa prudence et son humilité, l'Église ne cesse point sa prière et ses plaintes ; malgré tant de refus elle espère encore ; elle connaît les entrailles de miséricorde de son Époux, et elle redouble ses supplications. « Oui Seigneur, c'est vrai, je ne suis que la mère de chiens éhontés, je ne puis le nier ;

(1) Ps. xxx, 12. — (2) Jér., xiv, 19. — (3) Habacuc, 1, 2. — (4) Isaïe, xxxviii, 14. — (5) St Matth., xv, 26. — (6) Jéré., 1 xxx, 2. — (7) St Jean, vi, 61.

mes enfants sont impies, criminels ; mais, Seigneur, « les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres (1). » Mes enfants sont les petits chiens de votre maison ; vous devez donc pourvoir à leurs besoins. Je ne demande pas le pain des enfants ; je ne demande pas ces anciennes miséricordes, ces abondantes faveurs que, dans le commencement, vous donniez à vos fidèles ; cette affluence, cette surabondance de dons spirituels que votre largesse répandait sur eux du haut du ciel, ces immenses privilèges que votre miséricorde accordait autrefois à vos saints, vos enfants et vos bien-aimés ; je demande les miettes qui tombent de votre table ; défendez au moins vos sujets fidèles, protégez-les contre leurs ennemis, donnez la paix à votre peuple, arrachez les scandales de son sein ; éclairez les yeux de vos fidèles, pour qu'ils voient leurs péchés, leurs vices, leurs souillures, pour qu'ils fassent pénitence, pour qu'ils s'humilient et se retirent de leurs voies mauvaises et reviennent à vous, Dieu véritable, à vous, leur Rédempteur et leur Sauveur. Et ces grâces, Seigneur, ne sont que les miettes de votre munificence et de votre miséricorde. Je les demande, je les désire, je les réclame. Non, ce n'est pas vous, Seigneur, qui refuserez une miette à ce peuple pour qui vous avez donné votre vie.

Ainsi parle l'Église ; chaque jour, cette tendre mère, se jetant pour ses enfants aux pieds de son Époux, gémit comme une colombe et lui adresse avec confiance sa prière ; elle crie sans cesse avec des gémissements inénarrables. Trop heureux si nous méritons enfin d'entendre ces paroles : « O femme, votre foi est grande. Qu'il vous soit fait selon votre parole (2). » Voilà ce que nous avons à dire au sujet de l'Évangile.

Faisons maintenant deux réflexions. Disons premièrement avec quelle cruauté l'Église est de nos jours tourmentée par le démon et par ses suppôts, et secondement quels sont les remèdes à ces vexations.

Saint Augustin commentant le psaume : « Souvent ils m'ont attaqué dès ma jeunesse (3), » a écrit ces paroles (4) : L'Église, depuis sa naissance a toujours soutenu des attaques de tout genre, et les ennemis ne lui manqueront jamais tant qu'elle sera dans ce pèlerinage. Il faut qu'elle s'accomplisse, cette parole prophétique dite aux apôtres (5) : « Vous aurez des persécutions dans le

(1) St Matth., xv, 27. — (2) St Matth., xv, 28 — (3) Ps. cxxviii, 1. — (4) Sur le ps. cxxvi, n<sup>os</sup> 2 et 3. — (5) St Jean, xvi, 33.

« monde. » Et cette autre : (1) « Le monde sera dans la joie et vous serez dans la tristesse. » Et cette autre encore (2) : « Puisqu'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. »

Que de violentes persécutions dut subir dans Jérusalem de la part des Juifs perfides, l'Église encore à son berceau et s'efforçant de jeter ses premiers fondements ! Que de contradictions soulevaient contre elle les princes des prêtres et le peuple ! Aussi, à peine commençait-elle à croître, que leurs cruels efforts semblèrent la déraciner ; elle se vit forcée de se disperser dans tout l'univers ; et ce fut là un trait admirable de la divine providence qui la transplantait ainsi dans l'univers entier, pour lui faire étendre ses racines jusqu'aux extrémités du monde.

Mais la persécution ne s'arrêta pas là. Les Juifs eurent recours à un genre de persécution tout nouveau ; ils subornèrent de faux apôtres, pour prêcher sur J.-C. de grossières erreurs et pour détruire ainsi le Christianisme sous le nom du Christ lui-même. Les apôtres menteurs sont les rusés renards que l'Esprit-saint, dans ses Cantiques, nous recommande de saisir, si nous ne voulons pas voir nos vignes bouleversées. « Car, dit-il notre vigne a fleuri (3). » L'Église, en effet, commençait à fleurir dans l'univers, lorsque ces renards déployèrent leurs efforts pour la bouleverser. Pour détruire entièrement des ennemis de ce genre, il suffit de les reconnaître et de les prendre dans leurs propres ruses, dès l'instant qu'on découvre leurs fraudes, ils ne peuvent plus nuire à la vigne.

Et voilà ce qui couta bien des sueurs à saint Paul dans ses efforts pour les saisir, c'est-à-dire pour mettre à jour leurs ruses perfides. Écoutez comme il en parle aux Philippéens (4) : « Prenez garde aux chiens trompeurs, gardez-vous des mauvais ouvriers, gardez-vous de toute scission. » « Ils sont Hébreux et moi aussi ; ils sont Israélites et moi aussi. » L'Apôtre disait encore aux Galates : « O Galates insensés, qui vous a fascinés, pour ne pas obéir à la vérité (5) ? » Car les faux apôtres étaient venus à bout de les tromper.

Cette persécution venait de s'éteindre ; tout-à-coup une autre s'éleva plus grande, plus terrible, de la part des tyrans et des empereurs païens. Avec une cruauté sauvage, ils immolent une mul-

(1) St Jean, xvi, 20. — (2) St Jean, xv, 20. — (3) Cant., ii, 16. — (4) Philip., iii, 2. — (5) Gal., iii, 1.

titude sans nombre de martyrs, n'épargnant ni l'âge, ni le sexe, ni le rang ; semblables à des bêtes féroces, ils déchirent tous les chrétiens dans tout l'univers. Le prophète a dépeint ces persécuteurs dans ces belles paroles : « Les taureaux se sont rassemblés contre les génisses des peuples, afin de rejeter ceux que l'on a éprouvés (1). »

Cette tempête était apaisée, lorsque une troisième s'éleva. Excitée par les hérétiques, longtemps elle affligea cruellement l'Église de Dieu sur toute la face de la terre. Elle s'était en quelque sorte apaisée, elle aussi, lorsqu'une dernière nous tourmente aujourd'hui avec une violence extrême. Depuis l'infâme Mahomet, elle n'a cessé jusqu'à ce jour de plonger l'Église de Dieu dans une affliction sans mesure. C'est lui, le sanglier de la forêt, cette bête d'une cruauté particulière qui chaque jour désole et détruit la vigne du Seigneur.

D'après saint Bernard (2), le prophète royal aurait désigné ces quatre grandes persécutions de l'Église dans ces paroles : « Tu marcheras sur l'aspic et sur le basilic ; tu fouleras aux pieds le lion et le dragon » (3). Elles sont encore désignées dans ces quatre animaux terribles que Daniel vit monter de la mer ; le premier était une lionne et avait des ailes d'aigle ; le second ressemblait à un ours ; trois rangs de dents étaient dans sa bouche, il mangeait des viandes de toutes sortes ; le troisième était semblable à un léopard ; il avait des ailes d'oiseau et quatre têtes ; et le quatrième, plus étonnant et plus terrible, avait une grande force et des dents de fer ; il mangeait et broyait toutes choses, sa tête avait dix cornes (4). Le prophète avait raison de dire qu'elle était plus féroce que toutes les autres, car plus que toutes les autres elle a déchiré l'Église de Dieu. Les dix cornes désignaient les diverses puissances mahométanes qui, à des époques diverses, ont fait subir à l'Église les vexations les plus cruelles ; l'une de ces puissances, la plus grande de toutes, est la puissance des Turcs dont la fureur réduit aujourd'hui l'Église à une extrémité qu'elle n'avait jamais vue.

Considérez, en effet, les malheurs qui l'accablent, et vous verrez que, depuis douze cents ans, c'est-à-dire depuis l'empereur Constantin, jamais elle n'avait été dans une misère aussi profonde. Sans doute toutes les époques avaient vu des grandes calamités

(1) Ps. LXVII, 31. — (2) St Bern. Serm. 14 sur le ps. xc. — (3) Ps. xc 13. — (4) Daniel, VII, 3.

fondre sur l'Église ; mais alors elle était répandue dans tout l'univers, elle conservait sa gloire et sa dignité, presque toutes les nations étaient soumises à sa loi. Et aujourd'hui, nous la voyons, à cause de nos péchés, enfermée et resserrée dans un petit coin de la terre ; les Turcs lui ont enlevé la plus grande partie des nations qui lui étaient fidèles, l'empire de Constantinople, la Grèce, la Thessalie, la Macédoine, et tout dernièrement Rhodes et la Hongrie. Quant au reste de l'Europe, il est tellement infecté et souillé par l'hérésie de Luther et de Calvin, que la moitié à peine persévère dans la vraie foi et dans la soumission au Pontife romain. Seules l'Italie, l'Espagne et la plus grande partie de la France conservent la foi dans sa pureté et dans son intégrité. Et encore cette faible partie de l'Europe se trouve elle-même divisée par tant de dissensions et de discordes (1), que si la miséricordieuse Providence ne vient à notre secours, sa perte est infaillible. Elle chancelle, elle s'ébranle de toutes parts, semblable à une maison qui tombe en ruines, ou à un navire sans gouvernail et les flancs brisés, qui s'engloutit dans les flots.

O douleurs de l'Église ! déplorables calamités ! Misère profonde que des larmes de sang devraient pleurer ! O gloire, ô majesté des anciens jours, vous voilà tombées dans la dernière confusion, dans la dernière ignominie ! « A qui te comparer ? A qui es-tu semblable, « ô fille de Jérusalem ? A qui t'égalier et comment te consoler, ô « vierge, fille de Sion ? Ta douleur est vaste comme la mer ; qui « te guérira (2) ? » Où est ton antique puissance ? Où est ton ancienne grandeur ? Que sont devenues cette beauté et cette gloire qui resplendissaient sur ton front, lorsque tu étendais ton empire de l'Orient à l'Occident, lorsque, répandue sur toute la terre, tu commandais à tant de provinces, à tant de royaumes ; lorsque tu couvrais de ta puissance protectrice tous les peuples et toutes les nations. Hélas ! « elle est devenue comme une veuve, la souveraine « des nations ; la reine des provinces a été mise sous le joug (3). » « N'allez pas l'annoncer à Geth, ne le publiez pas dans les places « d'Ascalon, de peur que les filles des incirconcis ne s'en réjouissent et n'en tressaillent de joie (4). »

O mon Dieu, quel péché si grave a donc pu commettre votre peuple, pour que vous le rejetiez ainsi loin de vous, pour que

(1) On connaît les guerres de François I<sup>er</sup> et de Charles-Quint, à cette époque. — (2) Lament., II, 13. — (3) Lam., I, 1. — (4) 2 Rois, I, 20.

vous le livriez entre les mains de ses ennemis et que vous le mettiez sous le joug de barbares idolâtres? Rappelez-vous le trône de votre gloire, rappelez-vous votre sang précieux, « et ne nous « repoussez pas jusqu'à la fin (1). » Oui, ce sont nos péchés qui sont la cause de ces malheurs, de ces afflictions, de cette extrémité déplorable. Et pourtant ce n'est pas là la plus grande de nos douleurs. Car nous savons que « le Père a tout mis entre vos « mains (2), » que votre volonté règle toutes choses, et que, quand vous le voudrez, il vous sera facile de nous sauver. Car c'est vous qui « troublez le fond des mers (3), » qui soulevez les tempêtes et qui, quand il vous plaît, « apaisez le tumulte des flots. »

Mais ce qui redouble notre douleur, ce qui met le comble à notre affliction, ce sont les appréhensions de l'avenir. « Au dehors « le glaive nous menace, suivant les paroles de l'Apôtre, et au de- « dans l'effroi nous consume (4). » Et ce qui nous cause des appréhensions aussi vives, c'est de voir au milieu de tant de maux la dureté et l'insensibilité de nos cœurs; personne n'en gémit, personne n'en a même le sentiment. « Qui voit-on s'élever et « s'attacher à vous (5). » Tombés dans le dernier des malheurs, nous dormons néanmoins du plus profond sommeil; semblables à des insensés, nous rions encore et nous recherchons le plaisir. Personne n'élève sa voix pour demander grâce; point de réforme à tant de désordres, point de larmes pour expier nos fautes. « Vous les avez frappés et ils ne l'ont point senti; « vous les avez brûlés, et ils n'ont point voulu accepter le « châtement. Ils ont rendu leur front plus dur que la pierre, et ils « n'ont point voulu revenir à vous (6). » « Ils ont été dissipés et ne « se sont point repentis (7). » « J'ai frappé mon peuple et il n'est « point revenu à moi (8). »

O insensibilité qui étonne et confond! O malheureux sommeil des esprits et des cœurs! Hé quoi! nos malheurs sont-ils donc si légers? Ne sont-ils pas au contraire bien plus grands que tous les désastres de la guerre, de la famine et de la peste? Ici en effet, on ne redoute que la perte du corps, et là les âmes elles-mêmes sont en danger. Et nous craignons les uns et nous méprisons les autres! Oh! c'est là le signe le plus évident de notre perdition.

(1) Ps XLIII, 23. — (2) St Jean, XIII, 3. — (3) Ps. LXIV, 8. — (4) 2 Cor., VII, 5. — (5) Isaïe, LXIV, 7. — (6) Jérém., V, 3. — (7) Ps. XXXIV, 16. — (8) Isaïe, IX, 13.

Oui, « le jour du Seigneur est proche (1). » « La fin arrive, la fin arrive (2). » « La hache est déjà à la racine de l'arbre (3). » Il approche, le temps dont il nous est parlé dans l'Apocalypse : « Et je regardais, et voilà une nuée blanche et sur la nuée quelqu'un assis semblable au Fils de l'homme, ayant sur sa tête une couronne d'or, et en sa main une faux tranchante. Et un autre ange sortit du temple, criant à haute voix à celui qui était assis sur la nuée : Jetez votre faux et moissonnez, car le temps de moissonner est venu, et la moisson est mûre. Et celui qui était assis sur la nuée jeta sa faux sur la terre et la terre fut moissonnée (4). » Oui, la moisson est déjà dans sa maturité ; il ne reste plus qu'à recueillir le froment et à le serrer dans les greniers du Seigneur. Et les grappes amères et les raisins sauvages seront foulés dans le pressoir de l'enfer. Et cela se fera au jour marqué par le Seigneur.

Que ferons-nous donc, M. F., au milieu de tant de maux ? Nous n'avons qu'à suivre l'exemple de la Chananéenne. L'Évangile nous propose cet exemple, afin que nous l'imitions dans nos angoisses et dans nos tribulations. Par conséquent reconnaissons d'abord ces fléaux du Seigneur et les péchés qui nous les attirent. Ne soyons pas comme des statues au cœur insensible et dur, parce qu'il est de pierre.

Secondement, faisons monter vers le Seigneur un cri puissant, et en même temps changeons de vie et demandons miséricorde, suivant ces paroles : « Dans mes tribulations, j'ai crié vers le Seigneur et il m'a exaucé (5). » Le prophète dit encore : « Dans ma tribulation j'ai invoqué le Seigneur, et du haut de son saint temple, il a exaucé ma voix (6). » Nous n'avons plus que ce refuge ; c'est là l'unique et dernier espoir de notre salut. Que d'autres mettent leur espérance dans leurs chevaux, dans leurs chars ou dans la force de leurs armées ; pour nous, invoquons le nom du Seigneur notre Dieu, implorons-le sans cesse et recourons à lui. « Les armes de notre milice sont toutes spirituelles, puissantes en Dieu (7) ; » ce sont les prières, les jeûnes, le repentir et les pleurs. Avec de telles armes, l'Église des premiers jours repoussa toutes les attaques du démon et surmonta toutes les tempêtes du monde. Avec ces armes, du haut de la montagne, Moïse, sans combattre,

(1) Isaïe, XIII, 6. — (2) Ezéc., VII, 2. — (3) St Matth., III, 10. — (4) Apoc. XIV, 14. — (5) Ps. CXIX, 1. — (6) Ps. XVII, 7. — (7) 2 Cor. X, 4.

vainquit les Amalécites. Toutes les fois que vous aurez recours à ces armes, soyez sûrs de la victoire ; si vous les négligez, la défaite est certaine.

Troisièmement, sortons des confins de Tyr et de Sidon, si nous voulons que nos cris pénètrent jusqu'aux cieux. Quittons le péché, et non-seulement abandonnons le vice, mais encore les confins du vice, c'est-à-dire les occasions du péché. Car nous lisons dans Isaïe : « Lorsque vous étendrez vos mains, je détournerai de vous  
« mes regards, et lorsque vous multiplierez vos prières, je ne  
« vous écouterai pas, car vos mains sont pleines de sang (1). » Les Ninivites accomplirent beaucoup d'œuvres extérieures de pénitence, lorsque le prophète Jonas prophétisa la ruine de leur ville. Et pourtant que dit l'Écriture ? « Dieu vit qu'ils s'étaient  
« convertis de leurs voies perverses, et il fut saisi de pitié à la  
« pensée de tous les maux que, suivant sa prédiction, il allait faire  
« tomber sur eux et il ne le fit pas (2). »

O réforme de l'Église si longtemps désirée et jamais accordée ! Quel bonheur, s'il nous était donné de la voir de nos yeux, avant de mourir ! Croyez-moi, M. F., tant qu'on verra de telles mœurs dans l'Église, c'est en vain qu'on fera la guerre aux Turcs. Ce sont nos mœurs que nous devons attaquer, avant de marcher contre les ennemis. Réformons notre vie ; attachons-nous à Dieu, et Dieu combattra pour nous.

Quatrièmement, persévérons dans la prière ; ne cessons d'élever notre voix, jusqu'à ce que nous soyons exaucés, suivant ces paroles : « Comme les yeux de l'esclave sont attachés sur les mains  
« de sa maîtresse, qu'ainsi nos yeux s'attachent au Seigneur,  
« jusqu'à ce que nous soyons exaucés (3). » La persévérance est une grande vertu ; elle supplée aux mérites qui pourraient manquer à notre prière pour être exaucée.

(1) Isaïe, I, 15. — (2) Jonas, III, 10. — (3) Ps. cxxii, 2.



# JEUDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DU CARÈME

---

## DEUXIÈME SERMON

### PRIÈRE DE LA CHANANÉENNE

*Miserere mei, Domine, fili David; filia mea  
malè a dæmonio vexatur.*

Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David; ma fille  
est cruellement tourmentée par le démon.

(St Matth xv, 22.)

Pour acquérir la connaissance parfaite d'une science, trois choses sont nécessaires, l'art, la pratique et l'imitation. L'art donne les règles et les préceptes; la pratique les met en exercice; l'imitation met des modèles sous les yeux. Prenons pour exemple un peintre qui veut s'élever à la perfection de son art. Premièrement, il a besoin de l'art qui lui fera connaître les règles à observer pour obtenir les couleurs, les proportions à garder dans leur composition, et la méthode à suivre dans les dessins des images à peindre. Secondement, il lui faut la pratique; s'il ne faisait jamais de peinture, jamais il ne serait bon peintre. Troisièmement, il a besoin de modèles remarquables où toutes ces règles soient parfaitement observées. Il en est de même de la musique et de toute autre science. Néanmoins l'imitation a une telle force que seule, nous dit Cicéron, sans la connaissance de l'art, ou tout au plus avec une légère connaissance de l'art, elle suffit pour faire un

rhéteur, à l'aide d'une étude et d'un exercice assidus ; ceci se voit encore quelquefois dans quelques autres sciences (1).

L'art des arts est de servir Dieu ; savoir bien vivre, voilà la suprême sagesse ; si vous avez cette science, lors même que vous ne connaissiez point autre chose, vous serez très savant ; si vous ne l'avez pas, vous auriez beau savoir tout le reste, vous n'êtes qu'un ignorant. Or le chrétien fait profession de cette sagesse. Qu'est-ce que le christianisme, en effet ? Est-ce autre chose que la science de vivre avec piété, de plaire au Seigneur et de le servir ? Ecoutez l'Apôtre : « La grace de Dieu notre Sauveur s'est révélée  
« à tous les hommes, pour nous apprendre à renoncer à l'impiété,  
« aux désirs du siècle, et à vivre dans le siècle avec tempérance,  
« avec justice et avec piété (2). »

L'Évangile et les saintes Écritures nous donnent les règles et les préceptes de cet art. Mais il serait inutile de les savoir, si on ne les mettait point en pratique. Votre habileté dans la science de l'Écriture peut faire de vous un bon théologien, mais non un bon chrétien. Pour devenir un bon chrétien vous trouverez un aide puissant dans l'exemple des Saints ; ils sont comme des modèles parfaits où l'on voit dans toute leur perfection le dessin et la peinture de toute la science chrétienne. Un saint, en effet, n'est autre chose qu'un Évangile vivant, et la vue de l'enseignement évangélique réalisé dans un saint, en donne une connaissance plus parfaite que toutes les lectures.

Le géomètre trace ordinairement devant ses élèves certaines figures ou l'œil du commençant saisit dans la réalité ce dont son intelligence ne saisit pas la théorie. Ainsi agit le Seigneur ; il nous donne dans l'Évangile les règles de la perfection, il les trace visiblement dans la conduite des Saints, afin que si, par la seule lecture, on ne comprend pas la forme des vertus, l'on n'ait qu'à ouvrir les yeux pour la connaître.

L'expérience nous montre combien dans les monastères ou dans les autres communautés chrétiennes, la vue de la conduite habituelle d'un seul saint est utile à tous ses frères. Oui, l'exemple frappe les hommes beaucoup plus que la parole ; et voilà pourquoi l'Esprit divin, inventeur et distributeur de la science dont nous parlons, sachant toute la force de l'imitation pour faire avancer dans la vertu, a répandu de toutes parts dans l'Écriture divers exemples

(1) Cicér., liv. II, de l'Orat. — (2) Tite, II, 1.

des Saints qu'il propose à l'imitation des fidèles. C'est l'obéissance d'Abraham, la chasteté de Joseph, la douceur de Moïse, la patience de Job, l'humilité de David, le zèle d'Élie, mille autres semblables où nous voyons éclater et resplendir, comme dans un tableau ou dans l'image d'un miroir, toute la science d'une sainte vie. Ce sont là les branches que le nouveau Jacob met dans les canaux sous les yeux de ses brebis, pour qu'elles en reçoivent la figure. Vous connaissez tous ce trait de la vie de Jacob; néanmoins il ne sera pas inutile, à cause de ceux qui pourraient l'ignorer, de le rapporter ici plus amplement.

Le patriarche Jacob, après avoir longtemps servi son beau-père Laban, sans en recevoir aucun salaire, convint avec lui que, pour prix de ses services, il aurait pour sa part tous les agneaux tachetés qui naîtraient dans les troupeaux; tous les autres qui naîtraient blancs ou noirs, seraient la part du beau-père. La convention plut à celui-ci, parce que rarement on voit naître dans un troupeau des agneaux tachetés. Le saint patriarche, bon philosophe, tout père qu'il était, employa pour avoir le salaire dû à ses services, un stratagème aussi beau qu'ingénieux. Prenant des branches vertes de peuplier, d'amandier et de platane, il en dépouilla une partie de leur écorce, et ainsi les branches offraient des couleurs variées; c'était le blanc mêlé au vert. « Et il  
« les plaça dans les canaux où l'eau coulait, afin que les trou-  
« peaux, lorsqu'ils venaient boire, ayant ces branches sous les  
« yeux, conçussent en les regardant. Et il arriva qu'au temps où  
« les brebis conçoivent, elles regardaient ces branches et enfantaient  
« ensuite des agneaux marqués de différentes couleurs et parse-  
« més de taches (1). » Et ainsi le troupeau de Jacob se multiplia beaucoup et le saint patriarche devint riche en peu de temps.

Saint Grégoire donne une belle explication de cette figure, dans le *xxi<sup>me</sup>* livre des *Morales* (2). Voici à peu près sa pensée: Le pasteur des pasteurs, le lutteur tout-puissant, le vrai Jacob qui, pendant trente-trois ans, a servi son père dans la plus dure servitude, pour obtenir la belle Rachel, la sainte Église de Dieu, « afin de la faire  
« paraître devant lui, pleine de gloire, sans tache et sans ride (3). » ce divin pasteur qui, pour récompense de tous ses travaux, a reçu le troupeau des âmes fidèles, c'est le Christ notre Seigneur à qui le

(1) Genèse, xxx, 37. — (2) St Grégoir., liv. *xxi*, des *Mor.*, chap. *1<sup>er</sup>*.  
— (3) Ephés., v, 37

Père a dit : « Demande-moi et je te donnerai les nations pour « héritage, et j'étendrai tes possessions jusqu'aux confins de la « terre (1). »

Or, ce nouveau Jacob veut que la beauté de son troupeau se distingue par une grande variété ; il ne le veut pas d'une seule couleur ; il veut que diverses couleurs soient répandues sur les toisons. Pour être une brebis du Christ, il ne suffit pas, en effet, d'avoir une seule vertu ; ce n'est pas assez, pour être uni au troupeau des élus, d'avoir acquis uniquement soit l'humilité, soit la chasteté, soit la douceur, soit la miséricorde ; il faut que vous soyez ornés de toutes les vertus ou au moins d'un certain nombre. Telle était celle dont il est parlé dans le psaume : « La reine s'est « assise à votre droite ; elle était vêtue d'une robe d'or où écla- « taient des couleurs diverses (2). » Les vierges folles n'avaient qu'une seule couleur, la blancheur de la virginité ; aussi le Seigneur leur dit : « Je ne vous connais point (3), » c'est-à-dire, vous n'êtes pas de mes brebis ; revêtez-vous de diverses couleurs et je vous recevrai. Le pharisien qui se glorifiait uniquement de l'austérité de ses jeûnes et de sa pénitence, n'était pas non plus du troupeau de J.-C. ; c'était une brebis étrangère ; elle n'était pas tachetée, elle était maculée d'un grand orgueil.

Pour orner ses brebis d'une grande variété de vertus, cet excellent Pasteur a placé dans les canaux des saintes Écritures, pour les offrir à nos regards et à notre contemplation, des branches de diverses couleurs, c'est-à-dire les exemples les plus variés des Saints, afin que nous en prissions dans toute notre vie la forme et la figure. Et il a dépouillé de leur écorce une partie de ces branches et il a laissé aux autres leur verdure. Les branches dépouillées de leur écorce sont les martyrs qui, par amour pour J.-C. et par zèle de la foi, se sont dépouillés de l'écorce de la chair dans les tourments et dans les supplices du martyre ; les branches vertes sont les vierges et les confesseurs qui, par cette verdure de leur vertu et de leur virginité, ont plu au Seigneur et ont illustré l'Église. Ainsi toute brebis qui, voyant les diverses couleurs de ces branches, en prend la forme et la figure, et qui, à l'image et à la ressemblance des Saints, conçoit en elle et produit au dehors les fruits variés et nombreux de pieux désirs et de bonnes œuvres, cette brebis, dis-je, appartient à Jacob, c'est-à-dire à J.-C. Mais celle qui, voyant

(1) Ps. II, 8. — (2) Ps. XLIV, 10. — (3) St Matth., xxv, 12.

les exemples des Saints, ne varie point ses couleurs, et demeure dans la première et simple couleur de sa vétusté naturelle, celle-là est une brebis de Laban, c'est-à-dire du démon.

Par conséquent, M. F., jetez vos regards sur vous-mêmes et examinez de qui vous êtes la brebis. Chaque jour vous vous réunissez pour boire dans les canaux du Christ, et chaque jour nous mettons sous vos yeux dans nos discours diverses sentences et divers exemples, comme autant de branches d'une grande variété. Quelques-uns sont frappés dans leur cœur de ces figures diverses de bons désirs et de saintes affections, et ils conforment leurs couleurs aux maximes que nous avons mises sous leurs yeux; mais d'autres au cœur dur, sortent tels qu'ils étaient entrés, et les couleurs de ces vertus placées sous leurs yeux, ne font sur eux aucune impression.

Voilà la marque d'une brebis du Christ, voilà le caractère qui distingue les enfants de lumière des enfants de perdition. Celui qui aime et imite le bien qu'il voit, appartient à J.-C.; celui qui le méprise ou le néglige, appartient à Laban. Mais quel est le but de tout ce que nous venons de dire. Écoutez, M. F., le récit évangélique.

L'Évangile nous met aujourd'hui sous les yeux une branche d'une grande variété de couleurs, c'est-à-dire, un modèle remarquable que nous devons imiter. Ce n'est pas un patriarche, ce n'est pas un apôtre, ce n'est pas un prophète, ce n'est pas un martyr; c'est une pauvre femme, païenne, idolâtre, de la plus grande simplicité, vivant hors de la loi. Vous auriez dit peut-être que vous ne pouviez imiter les Saints, que vous n'aviez ni leurs forces, ni leur courage; alors on vous propose une pauvre femme; imitez au moins ce modèle, et si vous ne le faites, qu'il soit pour vous un sujet de honte et de confusion, suivant cette parole d'Israël : « Rougis, ô Sidon, dit la mer (1). » Cette femme n'avait pas la loi; elle ne connaissait pas les prophètes, elle ignorait les mystères de Dieu, et pourtant, ô Seigneur miséricordieux, que d'éclatantes vertus brillent en elle tout-à-coup ! Quelle foi ! quelle confiance ! quelle humilité ! quelle persévérance ! Elle n'avait pas vu les miracles du Sauveur, elle n'avait pas vu les morts ressusciter, les aveugles recouvrer la lumière, les sourds entendre, les boiteux marcher; elle entend une rumeur légère et tout-à-coup la foi

(1) Isaïe, xxiii, 4.

pénètre tellement ses entrailles qu'elle croit fermement que, d'une seule parole et malgré l'éloignement, le Sauveur pourra guérir sa fille possédée du démon. Sa confiance d'être exaucée est telle que les refus ne peuvent la faire taire et que les mépris ne peuvent l'écartier. Avec quelle patience elle avait fait entendre ses cris ! et le Seigneur avait gardé le silence. Elle le suit et il ne répond pas ; il repousse les apôtres qui intercèdent pour elle ; elle-même se jette à ses pieds et lui offre les plus humbles supplications, il ne répond que par des injures ; tant de rebuts ne la blessent point, elle les souffre sans indignation ni colère.

Que dirai-je de son humilité ? Rappelez-vous le nom qui lui est donné ; l'humble femme ajoute encore à cet outrage : « Les petits chiens, dit-elle, mangent les miettes qui tombent de la table de leur maître (1). » Et sa persévérance n'est-elle pas au-dessus de toutes les forces humaines ? Malgré tant de refus, malgré tant de dédain, elle ne cessa sa prière que lorsqu'elle fut exaucée.

O branche étonnante ! magnifique verdure ! Femme admirable, inébranlable dans la foi, avant de la connaître, consommée dans la vertu avant d'avoir participé aux choses saintes ! Qu'aurez-vous à répondre, vous, âme chrétienne qui, pénétrée de la vertu des sacrements dès le premier instant de votre vie, demeurez toujours froide, toujours glacée, malgré tous les enseignements des saintes Écritures, malgré tous les oracles des prophètes et des apôtres, malgré les solennités qui chaque jour vous rappellent les saints mystères, malgré les louanges de Dieu que vous entendez sans cesse, malgré tant de discours sur la loi de Dieu, malgré les plus douces exhortations des ministres sacrés. Venez à l'école de cette femme païenne apprendre la ferveur, la foi, toutes les vertus. Le Sauveur savait bien tous les grands sentiments cachés en elle, et il se tait pour les faire apparaître ; il l'humilie pour les faire briller ; il la fait attendre pour les augmenter. Il voulait laisser à l'Église et aux siècles futurs l'exemple de cette femme, comme un modèle de toutes les vertus, et il l'avait fortifiée en un instant non par une parole extérieure mais par une illumination intérieure. Aussi est-ce avec raison que l'Église la met aujourd'hui sous les yeux des pénitents, afin qu'ils voient en elle un modèle à suivre et des vertus à imiter. Faites pour votre âme, ô pécheur, ce qu'elle fit pour sa fille. Votre âme est affligée d'un mal pareil ; la même

(1) St Matth., xv, 27.

maladie l'accable, le démon la tourmente cruellement ; accourez au médecin, demandez la guérison, poussez des cris, conjurez, pressez, en un mot imitez cette femme et, comme sa fille fut délivrée de son mal, ainsi vous serez libres.

C'est pourquoi sortez d'abord des confins du pays que vous habitez, comme cette femme sortit de son pays ; abandonnez non-seulement vos péchés, mais encore les occasions du péché ; fuyez-les aussi loin que vous pourrez, et alors vous rencontrerez le Sauveur, ainsi qu'il est écrit : « Réveillez-vous, vous qui dormez, « relevez-vous du milieu des morts, et le Christ vous éclairera (1). » Jamais vous ne trouverez le Christ dans les confins du péché. Chassez de votre maison cette femme qui vous a séduit ; renoncez à vos fraudes, à vos usures, à vos jeux ; fuyez toutes les occasions du péché, et aussitôt Jésus-Christ sera près de vous. Que vous sert de pousser des cris, tant que vous vous laissez balloter par les flots du péché ? Que vous sert de désirer le salut de votre âme, tant que vous êtes soumis aux lois de l'enfer ? Avez-vous un vrai désir d'être libre ? Rejetez loin de vous l'esclavage de tous les vices.

Quand Loth sortit de Sodome, l'ange lui commanda trois choses. Premièrement, ne vous arrêtez point, dit l'Ange, dans aucun pays d'alentour. Secondement, ne regardez point derrière vous. Troisièmement, sauvez-vous sur la montagne. Ces trois choses sont encore nécessaires au pécheur. Il faut que non-seulement il quitte la Sodome de ses vices, mais encore qu'il s'éloigne de ses faubourgs et de toutes les contrées qui l'avoisinent ; il faut ensuite qu'il ne revienne jamais aux péchés qu'il a quittés ; il faut enfin qu'il s'élançe vers le sommet de la vertu et de la perfection, de toute la vitesse qu'il peut donner à ses pas.

Secondement, reconnaissez, ô pécheurs, la cruelle vexation que vous fait subir le démon, son dur esclavage, sa misérable servitude ; et, par des cris incessants, implorez comme la Chananéenne, la miséricorde divine, et dites : « Ayez pitié de moi, Seigneur, « fils de David, » mon âme « est cruellement tourmentée par le démon (2). » Et avec quelle cruauté ? Qui pourra la dire ? Est-il une servitude, est-il un esclavage qui puisse être comparé à l'esclavage du péché ? Oh ! dans quelle humiliation, dans quelles chaînes l'iniquité retient le pécheur !

(1) Eph., v, 14. — (2) St Matth., xv, 22.

Supposez un homme gémissant sous le joug du tyran le plus cruel, le plus impitoyable ; nuit et jour, les chaînes pèsent sur ses mains ; qu'est-ce que ce supplice ? Le tyran a bien pu lier ses pieds et ses mains, mais il n'a pu saisir sa volonté et son esprit ; ils sont libres. Dans l'esclavage du péché, il n'en est point ainsi ; l'esprit, le sentiment, la raison, le jugement, la volonté, les affections, les désirs, tout ce qu'il y a de noble dans l'homme, tout est enchaîné. Vous avez perdu tout ce qui fait l'homme, vous êtes descendu au rang de la brute. Aussi le Seigneur s'adressant à cette âme esclave, lui dit : « Lève les yeux devant toi, et regarde où « te voilà tombée (1). » Comme tu t'es avilie, en t'avancant dans ces voies !

De plus, il y a dans le cœur du pécheur, une amertume et une tristesse immenses, un tourment et une inquiétude sans fin ; plus de paix, plus de repos ; un trouble continuel, une lutte incessante ; au dehors le glaive, au dedans la terreur. O supplice insupportable du péché ! avec quelle cruauté il tourmente ces âmes malheureuses. L'âme de l'impie est un second enfer. Je ne puis concevoir comment on peut supporter volontairement un tel supplice. Aussi le prophète s'écriait : « Délivrez-moi, Seigneur, de l'enfer « inférieur (2) » ; voulant nous donner à entendre qu'il y a dans les âmes pécheresses un enfer supérieur, semblable à l'autre, autant que possible, par ses angoisses et par son désespoir.

Vous trouverez dans le Prodiges de l'Évangile, la description de ce misérable état du pécheur. Sorti d'une noble famille, élevé dans les délicatesses, dans les commodités, dans les magnificences de la maison paternelle, il tomba tout-à-coup dans des malheurs si extrêmes qu'il se mit au service d'un des derniers citoyens de la ville, pour garder les pourceaux. Là, dépouillé de tout, mourant de faim, sa misère était si grande qu'il désirait avidement les restes des pourceaux eux-mêmes, et personne ne les lui donnait. Quelle humiliation ! quel avilissement !

Ah ! que Dieu daigne éclairer les yeux des pécheurs, pour qu'ils voient et comprennent l'extrémité de leur misère ! Oui, les tourments que le démon fait endurer à l'âme, sont bien plus affreux que les tourments dont il peut accabler le corps ; la possession de l'âme par le démon, est un malheur plus grand que la possession du corps. Néanmoins, quand nous voyons un homme possédé du

(1) Jérém., III, 2. — (2) Ps. LXXXVIII, 13.



démon, nous sommes tous saisis de pitié, nous compatissons à son malheur, nous nous efforçons de le délivrer, et quand c'est l'âme qui est au pouvoir du démon, personne n'y prend garde, personne ne lui vient en aide, personne n'en a pitié, et pourtant il serait bien plus facile de lui rendre la liberté.

Troisièmement, s'il arrivait que vous ne fussiez pas écoutés, si votre prière n'était pas accueillie, adressez-vous comme la Chananéenne, à des hommes justes et saints; conjurez-les de prier, de solliciter pour vous le Seigneur. C'est le conseil que donne le psalmiste : « J'ai levé les yeux vers les montagnes d'où me  
« viendra le secours (1). » Il dit encore : « Les Saints vous prieront  
« pour elle en temps opportun (2) ».

- Voulez-vous savoir combien est puissante auprès de Dieu la prière des justes pour les pécheurs? rappelez-vous Abraham qui, par ses prières pressantes, avait obtenu de Dieu le pardon des cinq villes criminelles de la Pentapole, en faveur de dix justes seulement; rappelez-vous encore Moïse dont les prières apaisèrent le Seigneur et empêchèrent dans le désert la complète extermination des enfants d'Israël, ainsi que l'enseigne le psalmiste : « Dieu vou-  
« lut les détruire, mais Moïse, son élu, se présenta devant lui, pour  
« détourner ces menaces. »

Quatrièmement, s'il arrivait que, même avec de tels appuis, vous essuyiez un refus, pressez encore, poussez des cris, persévérez, n'abandonnez pas votre prière, jusqu'à ce qu'elle soit exaucée; suppliez, invoquez, versez des larmes, vous rappelant ces paroles : « Comme les yeux de la servante sur les mains de sa mai-  
« tresse, ainsi nos yeux se sont attachés au Seigneur (3) ». Mais jus-  
qu'à quand demeureront-ils ainsi attachés? « Jusqu'à ce qu'il ait  
« pitié de nous. » Comme le prophète, ne cessez point votre prière, jusqu'à ce que vous obteniez miséricorde; c'est encore le conseil qu'il vous donne lui-même : « Je n'entrerai pas dans l'intérieur  
« de mon palais, je ne monterai pas sur le lit de mon repos, je  
« n'accorderai point le sommeil à mes yeux, ni l'assoupissement à  
« mes paupières, jusqu'à ce que j'ai trouvé un lieu au Seigneur,  
« un tabernacle au Dieu de Jacob (4) ». Comme lui ne vous donnez  
point de repos, ne donnez point le sommeil à vos yeux, jusqu'à ce  
qu'ayant chassé le démon, vous trouviez dans votre âme un lieu  
pour le Seigneur, un tabernacle pour le Dieu de Jacob, ce taber-

(1) Ps. cxx, 1. — (2) Ps. xxxi, 6 — (3) Ps. cxxii, 2. — (4) Ps. cxxxi, 3

nacle dont parle l'Apôtre : « Le temple de Dieu est saint et vous « êtes ce temple (1). »

Voilà, M. F., voilà comment nous devons travailler au salut de nos âmes, voilà comment nous devons chasser le démon loin de nous, voilà comment nous devons briser les chaînes du péché. Il n'est pas facile de secouer ce joug ; ce n'est pas sans peine qu'on s'arrache à l'esclavage de ce nouveau Pharaon. Parfois les dix plaies de l'Égypte frappent le pécheur, et non-seulement il ne recouvre pas sa liberté, mais plus il est frappé, plus il s'endurcit, jusqu'à ce que, par un effet de son immense pitié, Dieu immole les premiers-nés de ce pécheur, divise et dessèche la Mer Rouge sous ses pas.

Les premiers-nés du pécheur sont les appétits sensuels où prennent leur source toutes les iniquités ; la Mer rouge est la concupiscence de la chair ; si la miséricorde de Dieu ne la dessèche elle-même, après la mort des premiers-nés, c'est en vain que le pécheur sera frappé au dehors. Il faut les coups de la main puissante du Seigneur, pour délivrer nos âmes du joug de Pharaon ; elle seule arrache nos âmes aux ténèbres du péché.

Et nous, hélas ! que faisons-nous ? Croyons-nous que nos rires et nos jeux nous délivreront de cet esclavage ? J'ai honte de le dire. Quelle lenteur, quelle froideur nous mettons à nous délivrer de nos péchés ! Avec quelle indifférence nous considérons cette misérable, cette cruelle possession du démon ! Nous n'allons au tribunal de la pénitence qu'une fois chaque année, et encore n'est-ce que sous la contrainte du commandement de l'Église ; si nous prions pour nos péchés, nos prières sont faibles et tièdes ; les gémissements et les larmes nous sont à peu près inconnus.

Ce n'est point ainsi qu'on chasse le démon, qu'on s'arrache à son cruel esclavage. Ecoutez comment le saint homme Job parle de votre tyran : « Il regarde le fer comme la paille légère, et l'airain comme un bois aride. Les flèches ne le mettent point en « fuite ; les pierres de la fronde sont pour lui comme l'herbe des « champs. Il regarde la massue comme la paille légère, il se rit de la « lance vibrante (2). » Voyez-vous l'opiniâtreté et la haine de votre farouche ennemi ? Voyez-vous son mépris des dards les plus puissants ? Et vous prétendez le vaincre avec la paille ou l'herbe desséchée ? Malheureux ! que faites-vous, en vous embarrassant de tant d'affaires et en laissant votre âme dans un profond oubli ! et

(1) 1 Cor., III, 17. — (2) Job, xli, 18.

quelle plus grande affaire que de briser les fers d'un si misérable esclavage? Votre âme est couverte de lèpre; des plaies livides l'ont enflée, et oubliant ces maux, vous n'aspirez qu'à amasser des richesses! « Rentez dans votre cœur, ô pécheur (1), » vous dit le Seigneur par son prophète. Oui, considérez vos cœurs, âme infortunée! pourquoi dissimuler tes plaies et tes blessures? pourquoi dans un si pressant danger, sortir ainsi de toi-même et courir de toutes parts avec une curiosité coupable? Rentre en toi-même, examine-toi, demeure avec toi.

Mais revenons à notre Chananéenne : « Le Seigneur ne lui répondit pas une seule parole (2). » Ici nous pouvons éclaircir une importante question. Puisque le Seigneur est si miséricordieux et si tendre, puisqu'il désire si ardemment le salut de nos âmes, pourquoi diffère-t-il, pourquoi refuse-t-il même quelquefois entièrement d'exaucer, je ne dis pas nos demandes temporelles et insensées, mais nos demandes les plus pieuses, les plus spirituelles? Que ceci soit un fait, je n'ai pas besoin de le montrer; l'expérience de chaque jour en est une preuve suffisante. Du reste les oracles des prophètes ne nous manquent pas : « Jusqu'à quand, Seigneur, pousserai-je des cris, sans être exaucé? Je souffre violence, je crie vers vous et vous ne me sauvez point (3). » — « Je crierai vers vous pendant le jour, disait un autre prophète, et vous ne m'exaucerez pas, je crierai pendant la nuit et je ne trouverai point de repos (4). »

Voici ma réponse : A cela il peut y avoir deux causes. Ou bien nous empêchons nous-mêmes l'effet de nos demandes, ou bien le délai lui-même nous est avantageux. Nous pouvons être un obstacle de plusieurs manières : nous pouvons être sujet à quelque vice secret qui nous rend incapables de recevoir le bienfait que nous demandons. Aussi après avoir dit ces paroles : « Seigneur, je souffre violence, répondez pour moi (5), » le prophète ajoute aussitôt : « Que dirai-je ou que me répondra-t-il, puisque j'ai fait cela moi-même? » Comme s'il disait : Que me fera le Seigneur, et pourquoi me délivrerait-il de la violence de mes passions, puisque moi-même je me suis plongé librement dans mes iniquités, puisque je me suis volontairement chargé de chaînes?

Nous pouvons être encore un obstacle, soit parce qu'après avoir

(1) Isaïe, XLVI, 8. — (2) St Matth., xv, 23. — (3) Habacuc, I, 2. — (4) Ps. XXI, 3 — (5) Isaïe, XXXVIII, 14.

reçu les bienfaits du Seigneur, nous n'avons été que des ingrats et qu'ainsi nous ne méritons pas d'en recevoir de nouveaux ; soit parce que la trop odieuse gravité de nos fautes passées élève encore sa voix contre nous, et que cette voix puissante couvre la voix de nos prières et de nos larmes. Ainsi le Seigneur disait par son prophète : « Vous étendrez vers moi vos mains suppliantes et je « détournerai de vous mes regards, vous multiplierez vos prières « et je ne les exaucerai pas, car vos mains sont pleines de sang (1). » Il disait encore plus clairement par un autre prophète : « A « cause de la multitude de tes iniquités, tu t'es endurci dans ton « péché. Pourquoi gémir sur ta ruine ? Ta plaie est incurable (2). » Il dit ailleurs : « Quand tu te laverai avec du nitre, quand tu « multiplierais pour toi le borith, tu serais encore sous mes yeux, « souillé de ton iniquité, dit le Seigneur (3). » Parole dure, et qui pourra l'entendre ? Néanmoins, pour ne pas laisser un chemin au désespoir, peu après le prophète ajoute : « Je cicatriserai tes « plaies, je te guérirai de tes blessures (4). »

Ce ne sont pas là les seuls obstacles que nous pouvons apporter nous-mêmes à l'efficacité de nos prières ; il y a bien d'autres manières dont nous pouvons empêcher l'accomplissement de nos demandes les plus pressantes.

Nous avons dit encore que le délai apporté aux grâces que nous demandons, pouvait quelquefois nous être avantageux. Et cela peut avoir lieu de plusieurs manières. Premièrement, Dieu peut vouloir éprouver notre patience et la confiance que nous avons en sa bonté ; il veut voir si nous l'aimons d'un amour pur, à cause de lui-même plutôt qu'à cause de ses dons. Secondement, le retard redoublera nos désirs, et ce redoublement dans la vivacité de nos désirs, nous attirera de plus grands bienfaits. Troisièmement, la persévérance dans nos prières nous fera mériter d'être exaucés, ce que peut-être nous ne méritons pas auparavant. Quatrièmement, Dieu retarde pour que ses dons ne s'avilissent point, comme le disait saint Chrysogone à sainte Anastasie (5). Cinquièmement, l'objet de nos demandes ne nous est peut-être pas utile, quoiqu'il nous paraisse dans l'ordre du salut. Sixièmement enfin, Dieu nous a peut-être exaucés, sans que nous le sachions. Vous demandiez la piété et il vous a donné des croix ; vous désiriez la dévotion et il vous a

(1) Isaïe, I, 15. — (2) Jérém., xxx, 14. — (3) Jérém., II, 22. — (4) Jérém. xxx, 17. — (5) Epître à Anastasie. Elle est rapportée par Surius.

envoyé des adversités; et cela vous est peut-être plus avantageux, car si dans l'une il y a plus de consolation, il y a dans l'autre plus de mérite.

Pour ces causes et d'autres semblables, Dieu diffère parfois l'accomplissement de nos demandes. Si ce refus ou ce retard ne nous étaient pas profitables, pourquoi lui qui est si tendre, si miséricordieux, si libéral, si magnifique; lui qui est la bonté suprême et qui désire infiniment de se communiquer à nous; lui qui nous aime avec tant de tendresse, pourquoi les ferait-il essayer à des enfants tant aimés? « Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré à la mort pour nous, comment ne nous accorderait-il pas toutes choses avec lui (1) ! » Et ce divin Fils lui-même qui a donné pour nous son sang, son âme et sa vie, et qui, pour nous communiquer les richesses de sa grâce et de sa gloire, a daigné naître et mourir, comment nous refuserait-il ses bienfaits? Il est mort pour nous les donner, et il nous les refuserait! Evidemment il y a de notre faute, si nous ne sommes pas exaucés; car de tels actes sont des preuves puissantes de son amour et de sa libéralité envers nous. Quand nous avons des gages si brillants de sa tendresse, pouvons-nous conserver un peu de défiance? Pourquoi nous laisserions-nous décourager?

Courage donc! « Lève-toi, lève-toi; secoue ta poussière, brise les chaînes de ton cou, ô captive, fille de Sion (2). » Rejette ton joug, brise tes fers, dépose ton fardeau, arrache-toi à la servitude, sors de tes péchés, éloigne-toi de ta misère, appelle Jésus, ne cesse de crier, jusqu'à ce que tu entendes ces paroles: « Votre foi est grande. Qu'il vous soit fait selon votre volonté (3). » Ne défaillez pas, ne vous découragez pas, car « malheur à ceux qui ont perdu la patience (4) ! » Le Seigneur, dit le prophète, « a brisé ta confiance et rien ne te sera prospère (4). » Quel mérite dans la confiance de ceux-là surtout qui sont plongés dans l'abîme du péché! Avec quelle force, avec quelle vive insistance Isaïe s'efforce d'inspirer cette confiance aux pécheurs! « O vous qui craignez le Seigneur et qui entendez la voix de son serviteur, vous qui, privés de la lumière marchez dans les ténèbres (5). » O prophète, quel conseil leur donnez-vous? « Espérez dans le Seigneur, appuyez-vous sur votre Dieu (6). »

(1) Rom., VIII, 32.—(2) Isaïe, LII, 2. — (3) St Matth., xv, 28. — (4) Eccl., II, 16. — (5) Jérém., II, 37. — (6) Isaïe, L, 10.

Oui, faites cela et vous obtiendrez tout ce que vous demanderez. Parce que vous avez espéré, ô pécheur, alors qu'il n'y avait plus d'espérance ; parce que vous avez eu confiance, alors que tout semblait perdu ; parce que du fond de l'abîme des malheurs, vous n'avez pas détourné vos regards de la bonté de votre Dieu ; parce que vous avez ainsi exalté la tendresse et la miséricorde du Seigneur ; « qu'il vous soit fait, selon votre volonté (1). » Je vous remets vos fautes, je vous délivre du démon, je vous rends la liberté, j'y ajoute ma grâce et après votre vie, je vous donnerai la gloire à laquelle daigne nous conduire ce même Jésus, notre Seigneur et notre Rédempteur, à qui appartiennent l'honneur et la gloire, avec le Père et avec le Saint-Esprit dans les siècles des siècles.

Ainsi-soit il.

(1) St Matth., xv, 28.

# VENDREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME

---

## JUSTIFICATION DU PÉCHEUR

*Surge, tolle grabatum tuum et ambula.*

Lève-toi, prends ton grabat et marche.

(St Jean, v. 8).

On sait, par la doctrine de saint Augustin(1) et de saint Grégoire(2), que les miracles du Sauveur renferment toujours quelque mystère ; ainsi la guérison de cet infirme est une claire figure de la justification du pécheur, grâce précieuse qui sera le sujet de ce discours. Nous ferons trois réflexions ; nous examinerons premièrement la grandeur du bienfait que Dieu accorde au pécheur en le justifiant ; secondement le moyen dont Dieu se sert pour le justifier ; troisièmement le signe d'une justification parfaite.

Le prophète royal, énumérant toutes les grâces, tous les bienfaits que Dieu accorde au pécheur, quand il le justifie de son péché, s'écrie : « O mon âme, bénis le Seigneur (3), » non-seulement du bout des lèvres, mais de tout ton cœur, de tout ton esprit, du plus intime de ton être, du fonds de la moëlle de tes os. Tel est le sens de ces paroles : « Et que tout ce qui est en moi, bénisse son saint « nom (4). »

Mais pourquoi ces louanges ? Parce qu'il est saint, parce qu'il est bon ; à cause de sa propre excellence, à cause de la gloire et

(1) St Aug., serm. 98 sur saint Luc, n° 3. — St Grég., hom. 2 sur l'Évang., n° 1. — (3) Ps. cii, 1. — (4) Ps. cii, 1.

de la plénitude de son être. Dieu ne nous eût-il rien accordé, n'eussions-nous rien à espérer de lui, il est grand en lui-même et par conséquent infiniment digne de tous nos respects, de toutes nos louanges.

Le psalmiste répète : « O mon âme, bénis le Seigneur », car tu lui dois toute louange, à cause des immenses bienfaits que tu as reçus de lui. Voilà le sens de ces paroles : « Et n'oublie jamais toutes ses largesses ». Il ne dit point ses dons, ses miséricordes, ses bienfaits ; il va plus loin, « toutes ses largesses ; » c'est-à-dire qu'au lieu de l'enfer, il t'a donné le ciel ; au lieu de la mort, la vie ; au lieu des tourments une joie sans mesure, suivant cette parole : « Il a reçu deux choses de la main du Seigneur, pour tous ses péchés (1), » savoir : le pardon et la grâce ; non-seulement il vous a pardonné, mais encore il vous a comblé de ses biens.

Et quelles sont ces largesses ? Écoutez : « Il a pardonné toutes tes iniquités ; il a guéri toutes tes langueurs. C'est lui qui a racheté ta vie de la mort, qui te couronne de miséricorde et d'amour ; c'est lui qui rassasie de biens tous tes désirs, et qui renouvelle ta jeunesse comme celle de l'aigle (2). »

Le prophète énumère six bienfaits que Dieu accorde dans la justification du pécheur. Premièrement, il accorde le pardon ; il remet la faute, la grave offense que renferme la prévarication du pécheur. N'est-ce pas un mépris étrange qu'une fourmi rampant à terre, ose violer une loi qu'observent les anges et toute créature, qu'elle ose se révolter contre son Créateur ? Secondement, il lave la tache, le déshonneur, l'infâmie dont le péché couvre notre âme ; le péché en effet plonge l'âme dans la honte, dans l'avilissement, dans la boue ; il la couvre de lèpre et pervertit ses inclinations. Troisièmement, Dieu délivre l'âme de l'enfer et de la mort éternelle qu'elle avait mérités par son péché.

Il y a en effet trois choses dans le péché : la culpabilité, la souillure et la peine méritée. Dieu, en justifiant une âme, la délivre de ces trois choses. Il remet la culpabilité, c'est le sens de ces paroles : « Il pardonne toutes tes iniquités ». Il lave, il efface la souillure, c'est le sens de ces autres paroles : « Il guérit toutes tes langueurs ». Il délivre de la peine méritée, ce que le prophète exprime par ces mots : « Il rachète ta vie de la mort ». Ces trois bienfaits sont accordés par la seule rémission de la faute.

(1) Isaïe, XL, 2. — (2) Ps. 102-3.



Une si grande miséricorde suffisait au pécheur; mais Dieu ne se contente pas de ces bienfaits. Non seulement il remet le péché, mais encore il accorde la grâce; d'un ennemi il fait un ami; d'un fils de perdition il fait un enfant de Dieu; d'un coupable méritant la damnation éternelle, il fait un héritier du royaume céleste; tel est le sens de ces paroles: « Il te couronne de miséricorde et d'amour, » en te donnant gratuitement, en pur don, par le seul effet de sa miséricorde, la grâce qui est la couronne du royaume céleste, puisque c'est par elle que nous avons droit à ce divin royaume.

Non content de détruire nos souillures et nos mauvaises inclinations, ainsi que nous l'avons dit, le Seigneur donne encore avec sa grâce, les vertus infuses qui parent l'âme comme d'un ornement, et l'inclinent au bien: c'est ce qu'il exprime par ces paroles: « Il rassasie de biens tes désirs, » c'est-à-dire ta volonté, en l'inclinant au bien par les vertus infuses, en remplissant du baume précieux de l'esprit et du désir des biens célestes, notre âme auparavant pleine de l'ordure et du venin du péché; et, après avoir ainsi détruit en elle toute vétusté et toute fragilité, il la ramène à son ancienne beauté et à son ancienne vertu, ou même quelquefois à une beauté, à une vertu plus grandes que celles dont elle était douée avant le péché; voilà ce qu'expriment ces paroles: « Il renouvelle ta jeunesse comme celle de l'aigle. »

Voyez-vous combien est immense le travail de la divine miséricorde dans la justification du pécheur? Combien sont grands et nombreux les bienfaits qui y sont accordés à l'homme? Un pécheur justifié ne devrait-il pas s'abandonner tout entier à la louange de celui qui l'a comblé de tant de grâces? J'omets tout le reste, mais quel bienfait, lorsqu'une âme endurcie, vieillie dans le péché, une âme d'une laideur affreuse, repoussante, revient à sa première jeunesse! Ah! s'il y avait un homme qui par un art, par une industrie quelconque, put opérer sur le corps une semblable merveille, bientôt il aurait acquis plus de richesse et de puissance que tous les rois. Aucun prix ne semblerait excessif pour obtenir un tel bienfait; le monde entier se précipiterait après cet homme. Si telle est l'estime qu'on ferait du renouvellement d'un corps qui doit périr, combien plus devrions-nous estimer le renouvellement de l'âme incorruptible!

Mais comment se fait ce renouvellement? « Comme celui de

« l'aigle, dit le psalmiste. » Or voici ce que nous apprend saint Augustin (1). Lorsque l'aigle commence à sentir sa vieillesse, il s'élançe dans les airs ; puis quand il s'est échauffé dans son vol, en plein midi, sous l'ardeur du soleil, tout-à coup il se précipite dans une fontaine très froide, il s'y plonge tout entier ; par l'effet de ce refroidissement subit, ses plumes changent et il recouvre la vigueur et la vue perçante que la vieillesse avait affaiblies.

L'âme se renouvelle comme l'aigle, c'est-à-dire par le vol, par la chaleur et par le bain : par le vol de la contemplation, par la chaleur de la contrition et de la charité, par le bain des larmes. Voilà la fontaine pure et puissante qui, par une vertu singulière, par une efficacité merveilleuse, lave toutes les souillures de l'âme, la purifie, la renouvelle et la rajeunit. Voilà la piscine salutaire ou tout malade, quelle que soit son infirmité, n'a qu'à se laver, pour être infailliblement guéri et rendu à une santé parfaite ; telle est la vertu de la piscine des larmes et de la pénitence. De là ces paroles de saint Augustin dans son traité sur la foi à saint Pierre : (2) La pénitence peut être utile à tout homme en cette vie. En quelque temps qu'il la fasse, quelles que soient ses iniquités, quel que soit le nombre de ses années, si, du fond du cœur, il renonce à ses péchés passés, si, en présence de Dieu, il verse sur eux les larmes de ses yeux et surtout les larmes de son cœur, s'il a soin de détruire par de bonnes œuvres les souillures de ses œuvres mauvaises, bientôt il recevra le pardon de ses péchés. Le Seigneur lui-même nous l'a promis par la bouche du prophète : « Convertissez-vous et gémissiez et vous serez sauvés (3). » Ainsi dit saint Augustin, et saint Ambroise ajoute : Il n'est point de péché assez grave pour ne pouvoir être lavé par nos larmes et éteint par nos aumônes (4). Le psalmiste disait encore de ce bain : « Arrosez-moi Seigneur, avec l'hysope et je serai purifié (5). »

Mais pour que cette piscine purifie et rende la santé, il faut qu'un ange, ou plutôt que l'esprit de Dieu vienne l'agiter, selon cette parole : « L'esprit soufflera et les eaux couleront. (6) » Si vous ne versez des larmes que par la seule crainte de l'enfer, que

(1) Cette explication n'est pas de saint Augustin. On la trouve dans une lettre apocryphe qu'on a glissée dans les œuvres de saint Jérôme. — (2) Append., tom. vi, sur la foi à Pierre, n° 39. — (3) Ezéch., xxxiii, 12. — (4) St Amb., serm. 2 de la Nativ. du Seig, n° 2. Append. — (5) Ps. L, 9. — (6) Ps. cxlvii, 18.

par le chagrin des maux ou des hontes méritées par vos fautes, que pour tout autre motif de ce genre, cette eau n'a pas la vertu de vous guérir ; mais, quand c'est l'amour de Dieu, la piété envers Dieu, le regret de l'avoir offensé, qui vous arrachent des torrents de larmes, alors ce bain guérit toute lèpre du péché.

O mon Dieu, quand votre main agite cette piscine, comme vous la troublez profondément ! comme vous secouez le cœur ! Comme vous arrachez les soupirs du fond de nos poitrines ! Notre poitrine se gonfle sous l'effort de nos sanglots, elle ne peut les soutenir, la douleur dans sa violence semble toujours près de la briser : Je vous le répète, M. F. : point de maladie, point de péché si grave que ce bain ne guérisse. De là cette parole du psalmiste : « Seigneur brisez nos fers, comme le vent du midi rompt les flots « du torrent (1). » Le vent du midi soulève les flots jusque dans la profondeur de la mer, jusqu'à mettre à nu, le sable de son lit ; il est la figure de l'Esprit-Saint jetant le trouble jusque dans les profondeurs d'une conscience coupable.

Auprès de la piscine étaient cinq portiques ou gisaient un grand nombre de malades ; ces portiques étaient la figure des cinq sens corporels, sièges de toutes les maladies des pécheurs. Dans le portique de la vue, on trouve gisante la multitude des orgueilleux, des avares, des curieux, des mondains ; dans le portique du goût, on trouve gisante la multitude des gourmands, des hommes adonnés au vin et aux mets délicats ; dans le portique du toucher, l'immense multitude des libertins, des voluptueux, des esclaves de la chair ; dans le portique de l'ouïe, la multitude de ceux qui aiment les fables, les détractions, les chants frivoles. Presque tous les malades sont gisants dans ces portiques ; par ces fenêtres entrent la mort et toutes les exhalaisons pestilentielles qui infectent et blessent notre âme. Oh ! que notre âme serait calme et tranquille si elle pouvait ne pas user de sens matériels ! La chair est cette servante, cette portière qui fait renier Jésus-Christ à Pierre, c'est-à-dire à l'âme forte. Aussi les hommes spirituels exercent sur leurs sens une grande vigilance ; ils savent que cette vigilance est pour notre âme le salut et la paix.

Le malade qui était demeuré pendant trente ans étendu sur son son lit, est la figure du pécheur endurci et obstiné dans son péché. En lui tout languit, le cœur qui ne peut plus penser, la bouche

(1) Ps. cxxv, 4.

qui ne peut plus louer, les mains qui ne peuvent plus travailler. Il est auprès de la piscine et pourtant il ne guérit jamais, car il n'y descend pas. O pécheur, s'écrie saint Bernard (1), votre maladie n'est pas difficile à guérir ; Dieu, pour rendre la santé, ne vous demande point des choses difficiles ; il n'exige pas que vous passiez les mers ; le remède est tout près de vous ; c'est une parole à mettre dans votre cœur et sur vos lèvres. Dites d'abord vos iniquités et vous serez justifié. Est-ce là une chose trop pénible, pour que vous négligiez de l'accomplir ?

Malheur à ces malades insensés qui, ayant sous la main le remède à leurs maux, négligent de se guérir et tombent dans la damnation éternelle ! Oh ! comme au fond des enfers ils déplorent leur négligence ! comme ils grincent des dents contre eux-mêmes ! comme ils frémissent de rage ! Ah ! qu'ils ont bien mérité ces flammes infernales, en dédaignant d'appliquer à leurs maux un remède aussi facile ! Ame malheureuse qui passe loin de Dieu tous les jours de sa vie et qui devenue un repaire de démons s'est faite leur esclave par le libre choix de sa volonté ! Cœur infortuné qui persiste dans de tels malheurs ! Ah ! quelle imprudence ! L'enfer est là brûlant sous leurs pieds, il les attend et dilate ses portes, un cheveu retient leur âme dans la vie et l'empêche de tomber dans ces abîmes, et ils rient et ils se livrent au sommeil. N'y a-t-il pas plus de danger à demeurer un seul jour dans le péché qu'à attaquer vingt hommes à la fois ? Ici l'on n'expose que la vie du corps, mais là on expose la vie de l'âme.

De tels pécheurs guérissent rarement, non parce que la piscine n'est pas salutaire, mais parce qu'ils n'y descendent pas ; oui, de tels pécheurs se convertissent rarement pour faire pénitence ; cet endurcissement est un signe de damnation éternelle. De là cette parole du Seigneur par son prophète : « Je pardonnerai trois crimes à Damas ; à son quatrième je ne la convertirai pas (2). »

Nous ne devons pourtant pas croire d'après ces paroles que Dieu n'attend le pécheur que jusqu'à son quatrième péché et pas au-delà ; car il nous a dit lui-même : « Jusqu'à soixante-dix fois sept fois (3). » Voici comment saint Jérôme explique ces paroles : (4) Il y a quatre sortes de péchés, le péché du cœur, le péché d'action, le péché d'habitude, le péché de mépris. Dieu convertit souvent les

(1) St Bern., serm. 6, Avent. n° 7. — (2) Amos, I, 13. — (3) Saint Matth., XVIII, 22. — (4) Saint Jérôme sur Amos, chap. I, vers. 3.

trois premières sortes de pécheurs et les sauve par la pénitence ; très-rarement il convertit la quatrième, pour cela il faut un vrai miracle. Ce mépris rend méprisable ; celui qui méprise, mérite l'être méprisé. C'est dans ce sens que le Seigneur disait : « A son quatrième péché, je ne le convertirai pas ; » très-rarement, en effet, ce pécheur se convertit.

Entendez ces paroles, vous qui, livrés à la débauche, au vol, au jeu, à l'usure, vous tous qui, livrés à ces crimes ou à d'autres non moins graves, vous endormez pendant de longs jours dans une sécurité trompeuse ; craignez et tremblez. Semblables à ce paralytique qui ne fût pas guéri comme les autres, en descendant dans la piscine, mais par un privilège particulier ; ainsi, pécheurs obstinés et endurcis, pour vous sauver, il faut presque un miracle. Vous dites quelquefois : « Je n'ai pas d'homme (1). » Non, vous n'avez pas d'homme, car vous vous êtes dépouillés de votre humanité et vous êtes descendus au niveau de la brute. Cette longue habitude du péché a dépravé et corrompu votre raison ; vous avez perdu la lumière de l'intelligence ; vos facultés se sont abruties et votre nature se transformant n'est plus qu'une nature dégénérée.

Le Seigneur interrogea ce malade : « Voulez-vous être guéri (2) ? » Il voulait par là nous faire entendre qu'aucun pécheur n'est sauvé malgré lui. Depuis le commencement du monde jusqu'à présent, jamais pécheur n'a été pardonné sans le consentement de sa volonté. Dieu, nous dit saint Bernard (3), ne sauve personne malgré lui ; il ne sauve que ceux qui le veulent. Voilà pourquoi l'apôtre saint Paul, dans sa conversion si soudaine et si merveilleuse, lorsqu'il fût terrassé et aveuglé dans son corps, afin que son âme se relevât et recouvrât la vue, saint Paul, dis-je, ne fut pas converti, sans le consentement de sa volonté. Nous en voyons la preuve dans ces paroles que, gisant encore à terre, il répondit à Dieu : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse (4) ? » comme s'il disait : Je suis prêt à faire toutes vos volontés ; ordonnez et j'obéirai.

Dieu ne vous demande, ô pécheur, que de vouloir être guéri. Voulez-vous la guérison de votre âme ? La voulez-vous d'une volonté véritable, prompte, efficace ? Sans nul doute, vous l'obtien-

(1) Saint Jean, v, 7. — (2) Saint Jean, v, 6. — (3) Saint Bern., Opusc. de Grat. et lib. arbi., chap. II. — (4) Act. ix, 6.

dre. Quoi de plus facile, de moins pénible que de vouloir être guéri ? C'est à vous de vouloir, de désirer, de demander ; c'est à Dieu d'accorder, suivant ces paroles : « Les portes de la mort appartiennent au Seigneur (1). » Oh ! si les médecins du corps ne demandaient à leurs malades que de vouloir être guéris, qui serait malade une seule heure ?

A cette demande du Seigneur : « Voulez-vous être guéris ? » quelques-uns répondent : Je ne veux pas ; ils le répondent non de la bouche mais par leurs actions. « Ils ont dit à Dieu : Retirez-vous de nous, nous ne voulons pas la science de vos voies (2). » De tels hommes ont fait alliance avec la mort et un pacte avec l'enfer.

D'autres répondent : Je le voudrais. Ce sont ceux qui désirent leur guérison, mais n'abandonnent jamais leurs vices et leurs habitudes coupables ; ils versent des larmes sur leurs iniquités, et un instant après, ils retournent à ces fautes qu'ils viennent de pleurer ; c'est moins la volonté qu'une sorte de nécessité qui les entraîne au mal. Courbés sous le joug du péché, retenus dans ce cruel esclavage, ils sont encore plus malheureux que coupables. Ce sont eux qui disent : « Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je hais (3). » Mais qu'importe que la volonté ou la nécessité vous entraîne à votre perte ? Vous n'en serez pas moins perdus. Je n'entends pas dire une nécessité absolue, mais cette nécessité dont parle saint Augustin, quand il dit que l'habitude du péché devient une nécessité (4), et dont le psalmiste parlait aussi, disant : « Seigneur délivrez-moi de mes nécessités (5). »

Quelques-uns, mais en très petit nombre, répondent résolument : Oui, je veux être guéri, la santé est la suite immédiate d'une telle volonté. Car on ne peut vouloir avec cette énergie, sans faire tout ce qu'on peut, et quand on fait tout son possible, Dieu accorde la grâce. C'est pour cela que Dieu dit à ces malades : Puisque vous le voulez, « levez-vous, emportez votre lit et marchez (6). » Levez-vous de votre péché, levez-vous de votre sépulcre, sortez de ce bourbier ou vous vous vautrez comme un animal immonde ; laissez votre péché, fuyez tous ces vices, haïssez l'iniquité ; imitez le psalmiste qui disait : « Je haïssais l'iniquité et la regardais comme

(1) Ps. LXVII, 21. — (2) Job, XXI, 14. — (3) Rom., VII, 19. — (4) Sain, Aug. Conf., liv. VIII, chap. 5. — (5) Ps. XXIV, 17. — (6) Saint Jean X, 8.

« abominable (1), » et encore : « Vous qui aimez le Seigneur, « haïssez le mal (2). » Obéissez à l'Apôtre qui vous dit : « Levez-  
« vous, vous qui dormez ; relevez-vous du milieu des morts, et le  
« Christ vous éclairera (3). » Vous gisez dans un bournier et vous  
demandez la guérison ; sortez de cette fange et le Christ vous guérira.  
Puis emportez ce lit où vous étiez couchés ; faites-vous un fardeau  
de ce qui servait à vos plaisirs, portez votre péché sur votre tête ;  
pour l'expier, faites au moins une légère pénitence et marchez,  
avancez dans la vertu et dans les bonnes œuvres, exercez-vous à  
la piété et vous serez guéris.

Car tels sont les trois signes d'une guérison parfaite ; si l'un  
d'eux fait défaut, vous n'êtes pas encore entièrement guéri, quoi-  
que le mal ait comme disparu. Vous vous êtes levé peut être, mais  
vous êtes toujours faible et débile et vous retombez facilement ;  
semblable au malade que la fièvre a quitté, mais qui n'est pas  
encore délivré des humeurs malfaisantes.

Quand vous aurez rempli ces trois conditions, il vous reste  
encore une chose à faire : « Voilà que vous êtes guéri, disait le  
« Sauveur, allez et désormais ne péchez plus (4). » Ne retombez  
pas dans vos fautes, « de peur qu'il ne vous arrive quelque chose  
« de pire. » « Vous qui êtes debout, prenez garde de ne pas  
« tomber (5). » « La meilleure des choses, c'est d'affermir son  
« cœur par la grâce (6). »

Si vous retombiez, trois choses rendraient votre état pire que le  
premier : votre ingratitude, l'habitude que vous contracteriez, et  
le pouvoir du démon qui serait agrandi et fortifié, suivant ces  
paroles de l'Évangile : « Il amène sept autres esprits plus méchants  
« que lui, et le dernier état de cet homme devient pire que le  
« premier (7). »

Mais il faut bien remarquer que le Sauveur ne dit point : « Dé-  
« désormais ne péchez plus, » de peur d'être jugé et condamné ; il  
ne le menace ni du jugement ni de l'enfer, parce qu'ils inspirent  
peu de crainte aux mondains ; il le menace d'une plus forte ma-  
ladie. Entendez ces paroles, vous amateurs du siècle, contempteurs  
de l'enfer ; Dieu ne diffère pas le châtimeut des pécheurs ; dès  
ici-bas, il les punit d'une manière terrible. De là ces paroles du pro-

(1) Os. cxviii, 163. — (2) Ps. xlvi. 10. — (3) Eph., v, 14. — (4) Saint  
Jean, v, 14. — (5) I Cor., x, 12. — (6) Hébr. xiii, 9. — (7) Saint Luc,  
xi, 26.

phète : « Vous avez voulu vous venger de moi ; eh bien, je ferai « soudain retomber sur votre tête le mal que vous m'avez fait (1). » Ne pensez pas que je diffère ma vengeance jusqu'à l'enfer éternel ; je vous briserai sur la terre et je vous condamnerai dans l'éternité, suivant cette parole : « Je vous briserai deux fois. (2). »

O M. F., que de châtimens n'avons-nous pas vus retomber sur les pécheurs ! Qu'ils étaient terribles ! qu'ils étaient affreux ! Mais eux, les malheureux ! ils ne font point attention à ces malheurs, ils ne les comprennent pas, ils ne voient là qu'un simple accident. Mais celui qui a des yeux ne voit là trop souvent que la justice du Seigneur ; il réalise ces paroles : Vous jetterez les « yeux autour de vous et vous verrez le sort de l'impie (3). »

Oh ! que vos jugemens sont justes, Seigneur, et qu'ils sont agréables ! « Oui, le juste se réjouit, quand il voit ces châtimens ; il « lave ses mains dans le sang des pécheurs (4) ». Et comment lavent-ils leurs mains ? Parce qu'alors ils purifient leurs œuvres ; parce que le malheur des autres est un enseignement pour eux. Craignons donc, M. F., les jugemens de Dieu, et si, en ce moment, nous étions dans le péché, descendons dans la piscine salubre, pendant ce saint temps du carême, afin que, purifiés et guéris, nous obtenions ici-bas la santé et la grâce, et plus tard la gloire éternelle, à laquelle nous conduise J.-C. qui est béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

(1) Joël, III, 4. — (2) Jérém., XVII, 18. — (3) Ps. XC, 8. — (4) Ps. LVII, 11.



## DEUXIÈME DIMANCHE DU CARÈME

---

### TRANSFIGURATION DE N.-S.-J.-G.

*Duxit illos in montem excelsum seorsum et  
transfiguratus est ante eos.*

Il les conduisit à l'écart sur une haute montagne,  
et il se transfigura devant eux.

(St Matth. xvii, 1.)

Au sujet de la transfiguration du Seigneur, nous ferons deux réflexions. Nous dirons premièrement pourquoi il s'est transfiguré ; secondement, comment il s'est transfiguré ?

Ce n'est pas sans mystère que le Dieu qui voulut pendant tous les jours de sa vie mortelle, être pris pour un homme pauvre et abject, comme il nous le dit lui-même dans les psaumes : « Je suis « pauvre et je vis dans les travaux dès ma jeunesse (1) ; » que ce Dieu, dis-je, apparut aujourd'hui tout rayonnant de gloire et de magnificence. Un acte aussi nouveau et aussi éclatant devait avoir un motif particulier. Cherchons donc la raison, le motif, la nécessité qui porta le Seigneur à dévoiler aujourd'hui sa majesté. Sans doute il est difficile de connaître les desseins de Dieu ; néanmoins d'après les paroles des Saints, nous pouvons donner à cet événement trois causes principales.

La première est l'affermissement de notre foi. Déjà le Seigneur, par la grandeur et la multitude de ses miracles, par la manière dont il les opérât, par l'accomplissement des Écritures,

(1) Ps. LXXXVII, 16.

par la perfection de ses vertus et par l'innocence de sa vie, avait suffisamment prouvé sa Divinité à tout homme de bonne foi : Il nous le dit lui-même : « Les œuvres que je fais me rendent témoignage (1). » Néanmoins pour persuader au monde un si grand mystère, il fallait une preuve plus forte encore et plus évidente. Or parmi tous les témoignages que le monde accepte volontiers, le plus grand, le plus puissant de tous est le témoignage de la vue; un témoin oculaire est regardé de tout le monde comme le plus irrécusable et le plus autorisé. La Divinité de J.-C. ne devait pas manquer de cette preuve ; car les païens auraient pu dire : Si le Christ était Dieu, il l'aurait bien manifesté quelquefois aux yeux des hommes ; il l'aurait bien parfois montré ouvertement, afin qu'on crut en lui. De là cette parole de Philippe : « Seigneur montrez-nous votre Père et cela nous suffit. (2). » Comme s'il disait : A quoi bon multiplier vos témoignages sur vous-même ; montrez-nous cette Divinité dont vous parlez, et cela suffira.

Voilà pourquoi J.-C. opère aujourd'hui ce prodige ; il voulait qu'aucune preuve ne manquât à la plénitude de la foi en sa Divinité et en sa gloire. Songez à la force que la foi a tiré de ce mystère. Comme il la confirme ! comme il l'affermi ! J'ose le dire ; rien n'est au dessus de cette preuve. Sans doute il y eut un plus grand nombre de disciples qui connurent la Résurrection de J.-C., mais la transfiguration montre sa Divinité avec plus d'évidence et de clarté. Et comme J.-C. a montré sa gloire divine à des témoins dignes de foi, le doute sur cette vérité n'est pas possible. Il était donc convenable que le plus grand de tous les mystères fut confirmé par le plus grand de tous les témoignages ; par là l'incrédulité du monde demeurait sans excuse.

Écoutons sur ce mystère les témoins eux-mêmes : « Nous avons vu sa gloire comme la gloire que reçoit de son Père le Fils unique, plein de grâce et de vérité (3). » Le même témoin dit encore : « Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons considéré, ce que nos mains ont touché, nous l'attestons du Verbe de vie et nous vous l'annonçons (4). » Comme s'il disait : ce ne sont pas des fables, des rêves, des imaginations vaines que nous vous racontons ; c'est un fait visible, notoire, dont nous nous sommes assurés, non par un seul

(1) Saint Jean, v, 36. — (2) Saint Jean, xiv, 8. — (3) Saint Jean, i, 14.  
— (4) Saint Jean, i, 1.

mais par plusieurs de nos sens. Un autre témoin nous dit pareillement dans une épître : « Ce n'est pas en suivant des fictions ingénieuses que nous avons fait connaître la puissance et l'avènement de N.-S.-J.-C., mais après avoir été nous-mêmes les spectateurs de sa gloire (1). » Après des témoignages aussi formels de tels hommes, le moindre doute est-il possible dans le cœur même le plus endurci ?

Pendant on fait cette objection : Pourquoi J.-C. ne s'est-il pas transfiguré publiquement sur une place de Jérusalem ? les témoins auraient été plus nombreux et le témoignage aurait acquis plus de force. Pourquoi du moins ne s'est-il pas montré dans cette gloire divine à tous ses apôtres et à tous ses disciples, comme il se montra à tous après sa Résurrection ? La réponse est facile. Parce qu'une transfiguration aussi publique, loin de confirmer la foi, n'aurait servi qu'à la détruire ; ce n'était plus attirer les hommes par la croyance de l'esprit ; c'était les convaincre par l'évidence. Peut-il y avoir la foi, quand les sens nous attestent la vérité ? Ou bien quel mérite y a-t-il à croire un événement parfaitement connu de toute une cité ? Concluons de là que plus il y a de force et d'évidence dans le témoignage de la vue, moins le prodige devait avoir de témoins, afin que le mérite de la foi ne put être détruit par leur multitude et par l'évidence du fait.

Ne me dites pas que les trois apôtres n'ont pas vu la Divinité. Non, sans doute, les yeux ne la virent pas, mais le sens de la vue la leur fit connaître avec une certitude entière. Que de choses, en effet, la vue nous fait connaître, sans que nous voyons les choses elles-mêmes ! Je vois de la fumée et je reconnais du feu ; je vois la lumière et je suis sûr de la présence du soleil ; je vois la vie et je suis sûr de la présence de l'âme ; mes yeux peuvent-ils voir votre âme ? Et pourtant puis-je douter que l'âme ne soit en vous ? Or, de la même manière que l'âme se montre dans un corps vivant, ainsi Dieu se montre dans un corps glorifié ; il ne se montre pas en lui-même, mais dans les plus indubitables effets de sa présence. Par conséquent il est incontestable que les apôtres ont parfaitement reconnu la présence de la Divinité, quoiqu'ils n'aient pas vu clairement, sensiblement, que J.-C. était Dieu ; ils ne pouvaient le voir puisque la Divinité de J.-C. n'était pas perçue en elle-même par leurs regards.

(1) 2 Saint Pierre, 1, 16.

D'ailleurs pourquoi le Père aurait-il fait entendre à leurs oreilles une vérité qu'ils auraient vue clairement de leurs yeux ? S'ils avaient vu de leurs yeux que J.-C. était le vrai Fils de Dieu, à quoi bon ce témoignage de la parole ? Cette voix, en effet, semble ne s'être fait entendre que pour faire suppléer par le sens de l'ouïe à ce qui manquait au sens de la vue.

Pendant saint Jean semble insinuer qu'ils ont vu la gloire de la Divinité, quand il dit : « Nous avons vu sa gloire, comme la gloire donnée au Fils unique par son Père (1); » à moins qu'on ne prenne ces paroles dans ce sens : Nous avons vu en effet la gloire corporelle du Fils unique, mais nous n'avons pas compris que ce fut la gloire du Fils unique de Dieu.

Quoi qu'il en soit, je pense que les apôtres eurent alors, au degré le plus éminent, la connaissance de cet article de notre foi sur J.-C. et qu'ils reçurent sur sa Divinité tout le témoignage possible au regard mortel. L'apôtre saint Pierre nous dit bien dans une épître : « Vous avez un témoignage plus solide, celui des oracles des prophètes (2) », mais s'il parle de la sorte, ce n'est pas qu'ils aient reçu eux-mêmes un témoignage douteux; c'est parce qu'il est absolument impossible que le prophète tombe dans l'erreur, tandis que nos sens peuvent se tromper. Le témoignage des yeux est plus faible que le témoignage des prophéties; il est plus faible, dis-je, en lui-même, car relativement aux hommes, il est bien plus fort. Le monde, en effet, ne connaît pas d'autre vision que celle des yeux; aussi en accepte-t-il le témoignage comme le plus puissant de tous. Voilà pourquoi si les apôtres avaient dit qu'ils avaient vu ces choses en esprit, le monde n'aurait pas ajouté foi à leurs paroles aussi facilement, quoique en réalité la vision de l'esprit soit plus sûre et plus certaine que la vision des sens. Voilà donc, je crois, la première et la principale cause de cette manifestation, elle devait servir à prouver la Divinité de J.-C. et à confirmer notre foi.

Voici une autre raison qui ne vous semblera pas moins importante. Cette manifestation secoue notre tiédeur et nous excite à l'accomplissement des bonnes œuvres. Rien, en effet, ne nous anime au travail comme d'en bien connaître la récompense, et la vue de cette récompense nous frappe beaucoup plus que toutes les descriptions qu'on pourrait nous en faire. Par conséquent, quoique nous ayons souvent entendu dire : « L'œil n'a pas vu, l'oreille

(1) Saint Jean, I, XIV — (2) 2 Saint Pierre, I, 19.

« n'a pas entendu, le cœur n'a pas senti ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment (1); » néanmoins il était extrêmement utile de faire briller à nos yeux un rayon de cette gloire inconnue, pour stimuler nos désirs et pour nous la faire rechercher avec plus de soin et avec plus d'activité.

De plus, il fallait que la doctrine évangélique, si nouvelle et si sévère aux yeux du monde, eut pour sanction une récompense aussi belle et aussi glorieuse, pour être acceptée de tous. Rarement, en effet, la vertu même la plus élevée renonce aux biens présents, pour des biens à venir; et l'on persuaderait difficilement à l'homme d'acheter une simple espérance au prix de nombreux dangers; c'est la parole de saint Ambroise (2). Comment aurait-on pu persuader à ce monde charnel d'abandonner les jouissances du siècle présent, si, par des preuves certaines, il n'avait connu l'existence d'autres jouissances bien supérieures. Se renoncer soi-même, prendre sa croix, mépriser la vie présente, négliger les honneurs et les plaisirs du monde, fouler aux pieds les menaces des hommes et leurs plus affreux tourments, abandonner ce que l'on est dans la seule espérance d'être ce qu'on n'est pas, tous ces conseils donnés par l'Évangile ne sont pas faciles à accomplir; ils présentent au contraire de telles difficultés, que personne ne les embrasserait, si les épreuves les plus certaines ne nous confirmaient dans l'espérance de biens supérieurs mille fois préférables aux biens d'ici-bas. Le laboureur répandrait-il son froment dans les sillons, s'il ne savait, par le témoignage de ses yeux, qu'au temps de la moisson, le sillon lui rendra son froment avec usure?

Ce prodige était surtout nécessaire à l'Église de Dieu, pour repousser les injures des païens et des gentils. Grand Dieu! Avec quelles insultes, avec quelles moqueries, on reprochait à l'Église dans ses commencements, et on lui reprocherait encore aujourd'hui de croire Dieu, de vénérer et d'adorer comme Dieu, un homme crucifié, livré à la mort par un de ses disciples, un homme qu'on avait vu expirer et qu'on avait déposé dans le sépulcre! De là cette parole du psalmiste: « Vos ennemis nous ont accablés de reproches; ils nous ont reproché le changement de notre Christ (3). » Qu'aurait-on pu leur répondre, pour confondre leur ignorance et leur mauvaise foi? Leur aurait-on parlé des miracles

(1) 1 Cor., II, 9. — (2) Saint Amb., Expos. de l'Évang. selon saint Luc, liv. VII. n° 1. — (3) Ps. LVIII, 52.

du Sauveur, de ses vertus, de sa doctrine, de sa résurrection? Sans doute cela suffit pour donner la foi à un esprit bon et sincère; mais il y a des esprits difficiles et rebelles qui, pour être frappés, ont besoin d'arguments d'un autre genre. Que répondre donc à ces blasphémateurs pour les convaincre et pour les confondre?

Écoutez, ô gentils, et vous païens, prêtez l'oreille. La passion de J.-C. vous scandalise, eh bien! que sa gloire vous rassure. Ce même J.-C. qui souffre sur le calvaire, qui est crucifié et qui meurt, ce même J.-C. se montre sur le Thabor dans un éclat plus brillant que le soleil, dans une blancheur plus éblouissante que la neige, dans une beauté qui efface toute autre beauté. Sur le calvaire il est suspendu à une croix entre deux voleurs, sur le Thabor il respandit entre deux prophètes d'une lumière plus vive que les astres. Sur le Calvaire des prêtres branlant la tête l'insultent comme un séducteur, sur le Thabor une voix venue du ciel l'appelle le Fils unique de Dieu. Sur le Calvaire ses vêtements sont déchirés et jetés au sort, sur le Thabor ils sont plus blancs que la neige. Sur le Calvaire enfin son visage est pâle et livide, sur le Thabor cette même face respandit d'une beauté merveilleuse.

Pourquoi cet étonnement, ô insensé, en me voyant adorer un crucifié si grand et si glorieux? Pourquoi ces moqueries? Pourquoi ces outrages? Ah! plutôt, viens, ô infortuné, et plein de repentir, adore avec moi. Passons ensemble d'une montagne à l'autre et reconnais qu'aucune faiblesse ne peut obscurcir celui qu'illumine la splendeur de tant de gloire et de tant de majesté. Ce qui le rend méprisable à tes yeux, est précisément ce qui aux miens le rend aimable. Ne vois-tu pas combien sont légitimes l'amour et l'adoration que je rends à cette majesté infinie qui a daigné pour moi souffrir des douleurs aussi cruelles?

La transfiguration s'est encore opérée, pour confirmer dans la foi après la résurrection, les esprits des disciples. La passion, en effet, les avait profondément ébranlés. Mais si les ignominies de la passion furent capables de troubler ceux-là mêmes qui avaient vu la gloire de J.-C., suivant la prédiction du Sauveur lui-même: « Vous serez tous cette nuit scandalisés à mon sujet (1), » quel découragement pouvons-nous supposer aux autres!

Voyez Pierre; interrogé dans le prétoire, il répond avec serment: « Je ne connais pas cet homme (2). » Oubli étonnant! Comment! Pierre,

(1) Saint Matth., xxvi, 31. — (2) Saint Matth., xxvi, 72.

tu ne connais pas cet homme ? Lui qui de pêcheur de poissons t'a fait pêcheur d'hommes ; lui qui, te retirant de tes filets, t'a établi apôtre et prince de l'Eglise ; lui qui a remis en tes mains les clefs du royaume des cieux, tu ne le connais pas ! O Pierre, dans quel profond sommeil t'es-tu plongé ? Quelle affreuse léthargie t'a saisi ! Comme tu as encore besoin que le coq te réveille ! Rentre dans ton cœur, rappelle tes souvenirs ; c'est lui que tu as vu sur la montagne sainte plus brillant que le soleil ; c'est lui à qui naguère tu promettais de mourir à ses côtés. Oh ! que la douleur de Pierre fut grande, que ses larmes furent amères, lorsque un seul regard de J.-C. lui rappela tous ces souvenirs !

Et toi aussi, ô mon âme, je t'en conjure, « passe d'une montagne à une autre montagne, comme le passereau (1) ; » demeure constamment sur ces deux sommets. Considère attentivement les souffrances de Jésus sur le calvaire ; contemple ses blessures, sa pâleur livide, ses angoisses, le sang dont il est inondé, compatit à ton Maître ainsi tourmenté ; unis ta douleur à celle de Marie et de ces saintes femmes qu'inonde un torrent de larmes ; et puis, quand tu te sentiras accablé sous le poids de ta compassion et de ta douleur, passe de là au sommet du Thabor et relève-toi par la contemplation d'une si brillante gloire ; adore d'un côté les marques éclatantes de sa miséricorde, de l'autre les marques éclatantes de sa beauté. Adore là sa charité et ici sa splendeur ; là tu trouveras des aiguillons à ton amour, ici à tes désirs, là tu verras le chemin que tu dois suivre, ici l'objet de tes éternelles joies ; mais partout le Fils de Dieu t'apparaîtra dans sa magnificence, ici manifestant sa gloire entre deux prophètes, là révélant cette même gloire entre deux voleurs. Voilà pourquoi le psalmiste s'écriait : « Thabor et Hermon tressailleront à votre nom ; votre bras s'étend avec puissance (2). » Hermon est une petite montagne sur les bords du Jourdain ; elle est la figure du Calvaire peu considérable lui aussi par sa hauteur, mais très-illustre par la vertu du mystère qui s'y est accompli. O Thabor ! ô Hermon ! montagnes célèbres, montagnes désirables ; sur l'une d'elles le bras du Seigneur, c'est-à-dire le Fils de Dieu manifesta la gloire de sa majesté ; sur l'autre il manifesta sa puissance par sa victoire sur son ennemi.

Nous avons vu les causes de la transfiguration du Seigneur, disons maintenant comment il s'est transfiguré.

(1) Ps. x, 2. — (2) Ps. LXXXVIII, 13.

J.-C. appelle à l'écart ses trois plus chers disciples, Pierre, Jacques et Jean, et les emmène avec lui au sommet du Thabor. Ces apôtres admirent en silence cette conduite extraordinaire qu'il n'avait jamais tenue jusqu'à ce moment. Que veut-il ? Pourquoi les conduire eux seuls sur ces hauteurs ? Mais à peine arrivé au sommet de la montagne, le Sauveur leur adresse ces paroles :

« Vous vous étonnez peut-être, mes petits enfants, de ce que je vous ai séparés des autres, pour vous conduire en ce lieu ; vous en saurez bientôt le but et le motif. Je veux vous apprendre ce que je suis ; je veux vous montrer ce qui se cache sous ce voile de ma chair ; vous connaîtrez quel est celui à qui vous vous êtes attachés, celui que vous suivez, celui avec qui vous mangez et buvez, celui avec qui vous conversez chaque jour. Tous ne peuvent pas contempler cette vision ; vous êtes les seuls à qui cette faveur est accordée. Soyez attentifs aux choses qui vont vous être manifestées ; un jour le monde aura besoin de les savoir. »

Il dit et tout à coup, ô étonnant miracle ! il ouvre l'abîme de gloire et de splendeur, enfermé dans la partie supérieure de son être, il laisse des flots de lumière rompre leur digue et inonder tous ses membres ; cette gloire immense jaillit au dehors et tout son corps resplendit d'une clarté merveilleuse ; son visage rayonne d'un éclat plus brillant que le soleil, son vêtement devient plus blanc que la neige, tout son extérieur revêt une beauté nouvelle ; auprès de cette clarté la lumière du soleil n'est qu'une ombre, la montagne entière réfléchit de toutes parts les rayons d'une splendeur si merveilleuse.

O spectacle digne de contemplation ! jamais depuis le commencement, rien de semblable n'avait frappé les yeux. « Sortez et voyez, filles de Sion (1) ». Sortez, âmes pieuses ; allez sur la montagne et « voyez le roi Salomon sous le diadème dont » son père « l'a couronné. » Voyez ce roi pacifique, ce roi plein de sagesse, ce roi tout puissant, le Désiré des nations, contemplez celui que « les anges désirent considérer (2) » et dont la splendeur fait aujourd'hui pâlir les astres.

Et toi aussi, « ô mon âme, bénis le Seigneur. Seigneur, mon Dieu, que vous êtes grand dans votre magnificence. Vous vous êtes revêtu de gloire et de beauté ; vous vous êtes couvert de la lumière comme d'un vêtement, vous avez étendu les cieux

(1) Cant. III, 11. — (2) 1 St Pierre, 1, 12.



« comme un pavillon ; vous couvrez de vos eaux le sommet des « cieux (1). » Cette gloire de votre âme, cachée en vous depuis le moment de votre conception et unie à la substance de votre corps, vous l'étendez au dehors comme un pavillon, afin que des yeux de chair puissent la contempler. Mais qui peut savoir toute la gloire cachée au dedans de vous ? « Vous couvrez de vos eaux, » c'est-à-dire de l'immense abîme de votre Divinité, « le sommet des cieux, » c'est-à-dire la partie supérieure de votre âme. Une seule étincelle de votre gloire a suffi pour jeter vos apôtres dans la plus douce ivresse ; que serait-il arrivé, s'ils avaient vu l'intérieur de votre Etre ! Ils n'ont vu que la gloire du corps, qu'auraient-ils éprouvé, s'ils avaient contemplé la source d'où elle jaillissait, la gloire de votre âme ! qu'auraient-ils éprouvé surtout, s'ils en avaient contemplé la source première, la source éternelle, la Divinité elle-même. Examinez, M. F., voyez quelle gloire le Père céleste nous a préparée, considérez quelles récompenses nous attendent. Si telle est la gloire du corps, que sera la gloire de l'âme ? Si tel est le ruisseau, que sera la source d'où coule un tel ruisseau ? Qui pourra comprendre les joies d'une âme, l'allégresse d'un esprit qui laisse échapper de son sein de telles splendeurs ? Avec quelle vérité le prophète disait : « Aucun œil n'a vu, excepté « vous, ô mon Dieu, ce que vous avez préparé à ceux qui vous « aiment (2). »

Jadis, lorsque Moïse descendit de la montagne, son visage avait une telle splendeur que les enfants d'Israël ne pouvaient jeter les yeux sur lui à cause de sa gloire. Mais la gloire du serviteur ne peut être aussi grande que celle du maître ; la gloire de Jésus-Christ devait être au-dessus de celle de Moïse, autant que l'ouvrier l'emporte en dignité sur la maison qu'il a bâtie. Moïse n'était qu'un fidèle serviteur dans la maison de Dieu ; Jésus-Christ était un fils unique dans sa propre maison. Aussi le visage seul de Moïse était resplendissant, tandis que le corps entier de J.-C. était plus resplendissant que le soleil. Moïse couvrait son visage d'un voile ; nul vêtement ne pouvait couvrir l'éclat de Jésus-Christ ; cet éclat, au contraire, faisait briller les vêtements eux-mêmes d'une blancheur plus éblouissante que la neige ; que dis-je ? les vêtements de Jésus-Christ surpassaient en splendeur le visage de Moïse. Le visage lumineux de Moïse blessait les yeux qui le regardaient ; l'éclat de Jésus-Christ,

(1) Ps. ciii, 1. — (2) Isaïe lxiv, 4

par sa suavité merveilleuse, ne blessait nullement l'œil qui le contemplait. Le voile de Moïse était une figure mystérieuse, car Moïse parlait à un peuple aveugle : pour nous, nous devons contempler sans voile ; « nous contemplons le Seigneur, la face découverte, « nous sommes transformés en sa propre image (1). » Aussi Moïse lui-même vint contempler cette nouvelle gloire ; il se tenait avec Élie auprès du Seigneur Jésus-Christ, lui rendant témoignage qu'il était le vrai Seigneur, le vrai Messie figuré dans la loi et promis par les prophètes. « Ils s'entretenaient avec Jésus, nous dit l'Évangéliste. »

Mais quel pouvait être en un tel moment, le sujet de leur entretien ? Ah ! que je désirerais le connaître ! Veuillez nous le dire, ô Évangéliste. « Ils parlaient, dit-il, de l'excès que le Sauveur devait accomplir à Jérusalem (2). » O excès véritable ! excès infini ! ô transport tout-puissant ! Oui, mon Seigneur, vous avez dépassé dans Jérusalem, toutes les bornes de la raison et de l'intelligence ; oui, en vous livrant à votre amour pour moi, ô mon Dieu, vous êtes tombé dans un excès inconcevable. Que vous rendrai-je pour un si grand amour ? Vous qui avez fait toutes choses avec nombre, poids, et mesure, vous m'avez aimé sans nombre, sans poids, sans mesure. Dans cette œuvre de notre Rédemption, point de nombre, point de mesure ; c'est un excès surabondant, une surabondance excessive. Partout ailleurs vous avez tout pesé, tout mesuré ; votre amour seul est excessif. N'est-ce pas une surabondance excessive et un excès surabondant que Dieu meure pour l'homme, l'ouvrier pour son ouvrage, le Créateur pour sa créature ? O extase d'un amour qui déborde ! ô excès d'une charité brûlante ! « Le Seigneur est devenu semblable au puissant enseveli dans « le vin (3). » Le Seigneur a planté une vigne, il a bu de son vin et il s'est enivré ; il s'est dépouillé et est tombé dans un profond ravissement. Mais quel est ce ravissement ? Où trouverai-je ici, M. F., une parole ? Quel est ce ravissement ? Dieu est attaché à la croix, le Tout-Puissant est crucifié entre deux voleurs ; il est raillé, blasphémé, couvert de crachats, flagellé, immolé. O Dieu, qu'est devenue votre sagesse ? qu'est devenue votre puissance ? où est votre gloire ? où est votre Divinité, votre majesté, votre éternité ? Ne cherchez pas ; mon Dieu est tombé dans l'égarement ; il s'est mis hors de lui-même pour que vous reveniez à vous,

(1) 2 Cor., III, 18. — (2) St Luc. IX, 31. — (3) Ps. LXXVII, 65.

suivant cette parole : « Tous les confins de la terre rappelleront leurs souvenirs et se convertiront au Seigneur (1). » Que signifie cette parole : « Ils rappelleront leurs souvenirs ? » Elle signifie qu'ils reviendront à eux, ceux qui étaient hors d'eux-mêmes. N'étaient-ils pas hors d'eux-mêmes, ceux qui vénéraient des idoles et adoraient des pierres ? Par son égarement, Jésus-Christ a détruit le nôtre ; il est tombé dans un égarement d'amour, pour détruire l'égaré de notre oubli.

L'amour, en effet, produit l'égaré, nous dit saint Denis (2) ; il jette l'amant hors de soi ; il produit le plus complet oubli de soi. Voyez comme la poule devient un aigle pour défendre ses petits, comme la jument la plus douce devient une lionne pour défendre son poulain, comme la brebis la plus inoffensive devient une bête féroce pour défendre ses agneaux ; l'amour fait perdre les sens aux êtres les plus doux ; il n'est pas de mère qui, s'oubliant elle-même, n'expose sa vie pour défendre ses petits. D'où vient cela ? du transport où la jette son amour. Voilà l'égaré où Dieu est tombé pour nous ; tel est l'excès qu'il devait accomplir à Jérusalem et dont les deux prophètes s'entretenaient avec lui.

Mais que disaient-ils de cet excès ? Ici l'Évangéliste se tait. Ils lui rendaient grâce de ce témoignage d'amour, ou plutôt ils le suppliaient de ne pas le subir, si c'était possible. Et ce n'était pas sans des raisons profondes, qu'ils rappelaient le souvenir de ce sanglant excès au milieu de cette immense gloire. Il fallait constater que l'Homme dont on voyait aujourd'hui la gloire sur le Thabor, était le même qu'on verrait plus tard suspendu à la croix. Il ne fallait pas qu'on pût croire à une substitution, ainsi que l'a supposé l'impie Mahomet. Le Seigneur voulait encore nous enseigner à nous rappeler nos malheurs aux jours de notre prospérité, à tempérer par la pensée de quelque affliction la trop grande vivacité de notre joie.

Pendant ce temps, Pierre et les autres apôtres étaient saisis d'une admiration sans borne. Pierre ne peut plus souffrir de les entendre parler de cet excès qui devait avoir lieu à Jérusalem. La joie transporte son âme, il ne peut plus retenir l'expression de ses sentiments, et, saisissant un moment favorable : Pourquoi, Seigneur, dit-il, ces prophètes vous parlent-ils de je ne sais quel excès ? Croyez-moi, écoutez mon désir : « Faisons ici trois tentes ; une

(1) Ps, **xxi**, 28. — (2) St Denis des noms divins, chap. **iv**, § 13.

« pour vous, une pour Moïse et une pour Élie (1). » C'est assez ; demeurons ici, passons ici tous les jours de notre vie. Que voudrions-nous de plus ? Pourquoi parcourir encore les lieux qui sont à nos pieds ? Dans son amour, Pierre ne savait ce qu'il disait ; l'éclat de la gloire qui frappait ses yeux, remplissait son âme de tant d'amour, de tant de délices, qu'il ne voulait rien de plus, qu'il ne désirait rien de plus ; il pensait qu'une telle ivresse était pour lui la plénitude du bonheur.

Mais, ô Pierre, ces paroles ne sont pas dignes de vous ; vous vous trompez, ô pasteur de l'Église, vous vous trompez gravement. Avant d'être en possession de ces joies, il faut que l'Évangile soit établi ; il faut que le monde soit racheté par l'effusion du sang divin ; il faut, ô Pierre, « qu'un autre ceigne vos reins et vous conduise où vous ne voudrez pas (2). » Pouvez-vous être vainqueur sans combat, triomphateur sans victoire ? Pourquoi changer l'ordre des choses ? Pourquoi mettre la récompense avant le mérite ? Quoi ! vous seul, vous posséderiez le salut et la gloire du monde ! Le Sauveur ne serait qu'avec vous seul ! Larron insigne, vous voudriez vous approprier ce céleste trésor ! Dites-nous donc, ô Pierre, avez-vous oublié la Vierge sainte ? Avez-vous oublié vos frères ? Avez-vous oublié l'Évangile, la foi, la grâce, la Rédemption du genre humain, la réparation de la céleste Jérusalem ? Faut-il, à cause de vous, abandonner toutes ces grandes entreprises et tout sacrifier à votre seul intérêt ?

Ah ! pardonnons à son ardent amour. Il était hors de lui, il ne savait ce qu'il disait, il n'écoutait que son intérêt personnel, car rien n'égale la douceur de la société de Jésus-Christ. Néanmoins, il désire la récompense sans l'avoir méritée ; avant le travail il voudrait le repos ; c'est là l'erreur, c'est là la faute.

Mais hélas ! il n'est pas le seul dans cette erreur. Notre volonté ne ressemble-t-elle pas souvent à celle de Pierre ? Nous désirons le repos et nous fuyons le travail ; avant la souffrance nous voulons le bonheur. O insensés ! ô hommes en démence ! Ne savons-nous pas qu'il est écrit : « Parce que nous aurons souffert avec lui, nous régnerons avec lui (3) » ? Et encore : « C'est à travers de nombreuses tribulations, qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu (4). »

(1) St Matth., xvii, 4. — (2) St Jean, xxi, 18. — (3) Rom. viii, 17. — (4) Act., xiv, 21.

Mais ne parlons plus de saint Pierre. Tout le monde voit assez son irréflexion dans cette circonstance. Appliquons-nous à nous-mêmes ces paroles : « Il est bon pour nous d'être ici. » Que le monde goûte ses grossières jouissances, que les hommes s'abandonnent aux voluptés, objet de leurs désirs ; « pour nous, notre « bonheur est de nous attacher à Dieu et de placer notre espérance « dans le Seigneur notre Dieu. (1) » Qu'y a-t-il de commun entre ce monde et nous qui aspirons aux joies de l'éternité ? Demeurons constamment avec Jésus-Christ sur cette montagne ; fixons-nous sur ses sommets ; tout ce qui est au bas de la montagne n'est que tristesse, amertume et malheur ; tout y est mêlé d'un poison mortel ; sur la montagne, au contraire, tout est paix, sécurité et repos. On peut rencontrer dans la vie un peu de bonheur et un peu de joie, mais il faut être sur cette montagne pour en posséder toute la plénitude.

Et que ferons-nous sur la montagne ? Demeurerons-nous inactifs à côté de Jésus-Christ ? Non, non ; sur la montagne, faisons dans notre âme trois tentes pour le Seigneur, une pour le Père, une pour le Fils et une pour le Saint-Esprit ; de tout notre être faisons un tabernacle, un tabernacle de notre corps, un tabernacle de notre intelligence, un tabernacle de notre cœur ; tabernacle éternel, éternelle demeure où habitera le Seigneur, suivant cette parole : « Nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure. (2) » Heureux celui qui consacre tous ses soins, toute sa vie à élever ce tabernacle !

Pour moi, M. F., (s'il m'est permis de parler de moi un instant) malgré mon indignité, il a pu m'être accordé quelquefois, très rarement, sans aucun mérite de ma part, mais par un bienfait gratuit de Jésus-Christ très-bon et très-graud ; il a pu m'être accordé la faveur de monter avec Jésus sur la haute montagne et là de jeter un regard de loin sur la gloire de son visage. Oh ! avec quelles ardeurs, avec quelles larmes, je répétais ce cri : O mon Seigneur, « notre bonheur est d'être ici ! » Ne permettez pas que je descende désormais de cette montagne. Cette joie me suffit ; votre présence me suffit, ne vous retirez pas, je vous en conjure ; ne vous éloignez pas de moi. Qu'ici se passe ma vie entière, qu'ici s'écoulent tous mes jours. Que chercherai-je encore ? Voilà ma seule volonté, mon seul vœu, mon seul désir, ma seule demande. Mais hélas ! hélas ! soudain cette gloire s'évanouit, cette paix, cette douceur disparaissent et je demeure le cœur plein de tristesse.

(1) Ps. LXXII, 27. — (2) St Jean, XIV, 23.

Toute cette splendeur s'enfuit en un moment de mon âme attristée; elle passe et disparaît comme l'éclair. Oh ! si elle avait duré !

Mais revenons au récit de l'Évangile. Pierre parlait encore, « lorsqu'une nuée brillante les couvrit de son ombre, et une « voix se fit entendre du sein de la nuée : Celui-ci est mon Fils « bien aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances; écou- « tez-le (1). » On rapporte la voix au Père, la nuée au Saint-Es-  
prit pour montrer la Trinité entière rendant témoignage au Dieu fait homme, ainsi qu'il est écrit : « Il y en a trois qui rendent « témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe et l'Esprit-Saint, et ces « trois ne sont qu'un (2). » « Si nous avons reçu le témoignage des « hommes le témoignage de Dieu est plus grand encore. » Or « ce « témoignage de Dieu plus grand que tous les autres, est celui « qu'il a rendu sur son Fils. » Et quel est l'objet de ce témoi-  
gnage ? « Celui-ci est mon Fils bien aimé en qui j'ai mis toutes mes « complaisances. » Ce n'est pas un Fils adoptif, étranger à mon être; c'est mon Fils par nature et engendré de ma substance, ainsi qu'il est écrit : « Je vous ai engendré de mon sein, avant l'au-  
« rore (3). » Il est mon Bien-aimé non pas comme les autres êtres; mais « j'ai mis en lui mes plus douces complaisances. » Les autres êtres me plaisent, mais en lui je me complais à moi-même, parce que je suis en lui substantiellement, et tout ce qui me plaît en moi, se trouve en lui; nous avons la même vertu, la même grandeur, la même gloire, la même beauté, la même substance.

Le Sauveur est donc « le Bien-aimé de Bien-aimé (4). » ainsi qu'il est appelé dans les Cantiques; parce que non seulement il est aimé lui-même, mais parce qu'en lui se trouve toute raison d'aimer, car tout ce qu'on aime, on ne l'aime qu'en lui et par lui; voilà pourquoi l'Apôtre disait : « Le Père nous a comblés de ses « grâces en son Fils bien-aimé, en qui nous trouvons la Rédemp-  
« tion par son sang pour la rémission des péchés (5). » Il est le Bien-aimé parce qu'on l'aime; il est encore Bien-aimé de Bien-aimé, parce qu'en lui, premier Bien-aimé, on aime toutes choses. Tel est le sens de ces paroles : « Mon Bien-aimé en qui j'ai mis « mes complaisances. »

Cette répétition n'est point inutile; elle montre que Jésus-Christ est aimé, qu'il a été aimé le premier et qu'il est la raison première

(1) St Matth. xvii, 5. — (2) 1 St Jean v, 7. — (3) Ps. cix, 3. — (4) Cant. v, 9. — (5) Ephés. i, 6.

de tout amour. Car si un être quelconque vous plaît, que ce soit l'Ange, l'Archange, les Trônes, les Principautés, les Chérubins, les Séraphins, le ciel, la terre, l'homme, les animaux, en un mot quel que soit cet être, il ne vous plaît qu'en lui, parce que tous les êtres sont en lui suivant leurs idées ; ils sont en lui non pas finis comme ils sont en eux-mêmes, mais infinis comme dans leur exemplaire. Qu'est le ciel en effet, qu'est la terre, qu'est l'homme, qu'est l'ange, pour que Dieu les trouve grands et aimables par eux-mêmes ? Tous les êtres sont devant lui comme s'ils n'étaient pas ; il les regarde, au témoignage du prophète, comme le vide, comme le néant. Tirés du néant ils retomberaient tous dans le néant, si sa main ne les conservait. Quelle est donc sous le regard divin, la créature grande, noble, belle, qui puisse par elle-même être aimée de Dieu ?

« Dieu vit tous les êtres qu'il avait faits et ils étaient d'une « grande bonté (1). » Mais d'où venait cette bonté ? Est-ce d'eux-mêmes ? Non, évidemment, car « personne n'est bon excepté Dieu « seul (2). » Cette bonté venait de l'art qui était en eux et qui les rendait conformes à la perfection de leur exemplaire : ce n'est pas la matière, c'est l'art qui est loué. Nous peut-être, nous n'estimons l'art qu'à cause des ouvrages ; il n'en est pas ainsi en Dieu ; là les ouvrages sont estimés uniquement à cause de l'art qui y brille, car en Dieu, l'art est bien supérieur aux œuvres elles-mêmes.

« Toutes choses ont été faites par lui et rien n'a été fait sans « lui (3). » Mais comment ont-elles été faites par lui ? Évidemment comme par le moyen de l'art, par le moyen du premier exemplaire en qui, dès l'éternité, toutes choses resplendissent et plaisent. Sans doute l'ouvrage peut plaire en lui-même, mais il n'est pas lui-même le motif de l'amour ; ce motif est l'art avec lequel il a été fait. La créature est donc aimée dans le Verbe ; elle est aussi aimée en elle-même, parce qu'elle est elle-même un certain bien, un bien communiqué et non un bien essentiel. Et comme elle participe à la bonté, elle participe aussi à l'amour que la bonté inspire. Elle est donc aimée en elle-même, quoique non par elle-même, ni à cause d'elle-même, mais à cause de sa conformité avec l'art qui est en elle, c'est-à-dire, parce que rien n'y blesse les règles de l'art. C'est ainsi que dans des vases d'argile on ne re-

(1) Genèse, 1, 31, — (2) St Marc, x, 18. — (3) St Jean, 1, 3.

cherche que la forme artistique, puisque la matière n'est qu'un peu de boue.

« Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances ; écoutez-le, » car il ne peut ni tromper, ni se tromper, parce qu'il est la Vérité même. En l'écoutant, vous ne pouvez vous tromper, puisqu'il est la Vérité ; en le suivant vous ne pouvez vous égarer, puisqu'il est la Voie ; en vous attachant à lui, vous ne pouvez mourir, puisqu'il est la Vie ; en l'imitant, vous ne pouvez être dans les ténèbres, puisqu'il est la Lumière. Par conséquent écoutez-le, suivez-le, embrassez-le, imitez-le. Il est le Docteur de la justice, envoyé dans le monde pour instruire toute chair : « pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, pour diriger nos pas dans la voie de la paix (1) », pour enseigner la science aux hommes et la justice « à ceux qui ont le cœur droit (2). » Ainsi l'avait prédit le prophète : Filles de Sion, disait-il, tressaillez d'allégresse et réjouissez-vous dans le Seigneur votre Dieu ; parce qu'il vous a donné un docteur de la justice et que, comme autrefois, il fera descendre sur vous la pluie du matin et du soir (3). »

Vous donc qui aimez la vie et la vérité, qui recherchez la voie du salut et de la paix, et qui désirez obtenir la félicité éternelle, écoutez-le. Car de la même manière que Dieu l'a établi Roi (4), ainsi il l'a promu Maître et Docteur en Sion, sa montagne sainte, pour annoncer ses préceptes aux nations et sa gloire aux peuples, pour nous faire connaître, suivant la parole du psalmiste « les voies de la vie (5). »

En entendant cette voix, les apôtres effrayés tombèrent la face contre terre ; ils ne purent soutenir l'éclat de tant de majesté. Quand ils se relevèrent, le Seigneur leur recommanda avec douceur « de ne dire à personne ce qu'ils venaient de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'homme ressuscitât d'entre les morts (6) ». Ce secret était nécessaire. La révélation de tant de gloire aurait pu être en effet un obstacle à la passion du Sauveur ; d'ailleurs les autres disciples qui n'avaient pas été admis à voir ces choses, auraient pu, faibles comme ils l'étaient encore, sentir l'aiguillon de la jalousie ; enfin ce silence était pour nous un enseignement ; il nous apprend que si parfois, dans une vision céleste, Dieu nous

(1) St Luc, I, 79. — (2) Ps. xxxv, 11. — (3) Joël, II, 23. — (4) Ps. II, 6.  
(5) Ps. xv, 12. (6) St Matt., xvii 9.



rèvole ses secrets, nous ne devons pas divulguer cette faveur dans le cours de notre vie, mais dire avec le prophète ; « C'est mon secret, c'est mon secret (1). »

Mais, ô bon Jésus, pourquoi n'avez-vous pas montré cette gloire à votre Mère ? Qui était plus digne de la voir ? Qui était plus cher à votre cœur ? Qui avait pour vous un amour plus ardent ? Qui avait une plus grande pureté ? mais elle était mère, et à ce titre, elle était moins propre à rendre témoignage sur son Fils ; ou plutôt, ainsi l'avait disposé la tendresse du Fils, afin qu'aux jours de la passion, le souvenir de cette gloire ne rendit pas plus cruelle la douleur de cette bonne Mère. — C'est assez sur le récit de l'Évangile.

Voilà la gloire qui nous attend, M. F., voilà la récompense qui nous est préparée. Hâtons nous vers elle, qu'elle absorbe tous nos désirs, déployons tous nos efforts. Regrettons d'être vaincus par des hommes charnels ; rougissons d'être surpassés par les enfants du siècle. Voyez tout ce qu'endure le libertin pour une volupté d'un moment, tout ce que souffre l'avare pour le gain le plus léger. Et nous, M. F., quand il s'agit d'une joie éternelle et inénarrable, nous regarderions quelques efforts comme trop difficiles ou trop pénibles ! Affaiblissons un instant notre chair par le jeûne ; brisons-la pour un moment par les veilles et par les travaux, afin que pendant toute l'éternité elle soit ornée d'un éclat, d'une gloire, d'une splendeur semblable à celle du Fils de Dieu. Oh ! si nous avions toujours cette gloire sous les yeux !

D'où nous vient cette maudite tiédeur ? D'où vient à notre cœur une si grande lâcheté ? N'est-ce pas de l'oubli mortel de la gloire céleste ? O mon âme, pourquoi tous ces autres désirs, toutes ces autres affaires, toutes ces autres aspirations ? Pourquoi t'embarasser dans les affaires et dans les intérêts d'ici bas ? Malheur à moi le plus insensé des hommes, parce que, détournant les yeux de mon âme de cette immense félicité, je les abaisse vers les choses de la terre ! Ah ! que je voudrais ressembler à celui qui disait : « Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma droite soit livrée à l'oubli. Que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens pas de toi, si je ne te mets pas, ô Jérusalem, au principe de mes joies (2). »

O paroles de feu ! ô désirs enflammés ! « Que la pourriture entre dans tous mes os, s'écriait un autre prophète, qu'elle s'amasse

(1) Isaïe, xxiv, 16. — (2) Ps. cxxxvi, 6.

« au dessous de moi, afin que je me repose au jour de la tribulation, afin que je monte vers notre peuple si puissant (1). » Peuple noble, peuple magnifique, peuple glorieux, peuple heureux, peuple couronné d'honneur et de gloire : Daigne-nous donner cette couronne celui qui l'a montrée aujourd'hui en lui-même, Jésus-Christ Fils de Dieu à qui appartiennent l'honneur et la gloire avec le Père et avec le Saint-Esprit dans les siècles des siècles.

Ainsi-soit-il.

(1) Habacuc, III, 16.

## MERCREDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DU CARÊME

### LA DEMANDE DES ENFANTS DE ZÉBÉDÉE

*Dic ut sedent hi duo filii mei, unus ad dextram  
tuam et unus ad sinistram tuam in regno tuo*

Dites que mes deux fils soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche.

(St Matth, xx, 21.)

Tout cet univers se divise en trois régions; la région éthérée, séjour des esprits bienheureux, la région terrestre où habitent les hommes et la région inférieure, demeure des démons. L'Apôtre nous dit : « Au nom de Jésus, tout genou fléchit dans le ciel, sur la terre et dans les enfers (1). » Dieu règne dans ces trois régions, mais de manières différentes. Il règne dans l'enfer par sa justice, sur la terre par sa miséricorde et au ciel par sa puissance.

Je dis premièrement qu'il règne dans l'enfer par sa justice, parce qu'il y déploie sa rigueur et sa sévérité. Là se montre tout le poids de la colère de Dieu; là on voit combien Dieu est redoutable et combien « c'est une chose horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant (2). » « Seigneur, s'écriait le psalmiste, qui connaît la puissance de votre colère et quelle terreur mesurera vos vengeances (3)? » Là depuis des siècles innombrables, on n'entend que des gémissements et des sanglots, on ne voit que des feux dévorant les âmes, et malgré cela la moindre pitié n'a pas encore touché le cœur de Dieu, et il sera éternellement inflexible, en sorte que les

(1) Philip. II, 10. — (2) Hébr. x, 31. — (3) Ps, LXXXIX. 12.

tourments de ces malheureux n'auront jamais la moindre diminution.

Ah! comme la vengeance de Dieu sur les méchants est pleine et entière! Quelle épouvantable punition! La faute est passée en un instant; elle a été suivie de malheurs éternels. « O mon Dieu, « pénétrez mon âme de votre crainte (1); » faites que je redoute de violer un commandement dont la violation est punie d'un tel supplice. Descendons, je vous en conjure, M. F., descendons dans l'enfer, pendant que nous sommes encore dans la vie, de peur d'y descendre après notre mort. Ne craignons pas de le visiter, afin d'échapper à ses cruels tourments. O âme malheureuse qui, pour un plaisir frivole et passager, n'a pas craint de s'exposer à un supplice éternel!..

Je me promenais hier dans le cloître; mes yeux tombèrent par hasard sur un monceau d'ossements. Je vis là des crânes dépouillés, des visages sans yeux, des figures hideuses, des ossements informes. Je m'arrêtai un instant et je considérai. — Voilà, me disais-je, les enfants du premier prévaricateur. Si Adam n'avait pas péché, ces ossements régneraient aujourd'hui tout brillants dans le ciel. Oh! voilà ce que deviennent les violateurs des commandements divins! Oui, mon Dieu, oui, tel est l'état où doivent tomber ceux qui vous méprisent. Oh! comme ils l'ont bien mérité! Que ce traitement est juste!

Et si telle est la punition du corps, quelle sera la punition de l'âme! Si le bois sec est ainsi traité, que sera-ce du bois vert, c'est-à-dire de l'esprit? La peine que je vois, peut me faire juger des tourments que je ne vois pas. Si tel est le corps du pécheur, que doit-être son âme?

Dieu règne donc dans l'enfer, et, malgré eux, les démons sont forcés de servir sa justice; ils sont les ministres de ses rigueurs, les vengeurs des offenses qui lui sont faites. Le feu est aussi le vengeur de Dieu. O feu de l'enfer, belle et brillante créature qui venge les injures faites au Créateur! Oh! comme il est convenable qu'il y ait un enfer pour punir les iniquités des méchants, pour montrer la sévérité et la justice terribles du Seigneur!

Mais Dieu n'est pas moins bienfaisant que sévère, ni moins miséricordieux que juste. Voilà pourquoi, comme il était convenable qu'il y eût un lieu où brillât la sévérité de sa justice, ainsi il était

(1) Ps. cxviii, 120.

convenable qu'il y eût un lieu où brillât sa miséricorde, et c'est surtout dans la seconde région qu'il déploie cet attribut de son Être.

Voyez cette créature que Dieu a faite de ses mains et pour laquelle il a préparé le royaume céleste. Elle ne craint pas de blasphémer son Créateur, de mépriser ses commandements, d'irriter la colère divine et de se glorifier encore de ses iniquités. Peu lui importe d'offenser le Seigneur et de l'avoir pour ennemi... Dieu le voit et il dissimule. Il appelle à lui ce malheureux pécheur, il lui inspire la pensée de se convertir, il l'attend, il l'invite, et, pendant ce temps, il lui donne la nourriture de chaque jour, il lui conserve la santé, il lui accorde des biens de toutes sortes. Et le pécheur superbe méprise cette voix et ne fait aucun cas de ces invitations. L'ingrat s'éloigne et Dieu le suit partout, s'efforçant toujours de convertir ce malheureux qu'il pourrait d'une parole précipiter dans le feu éternel ou rejeter dans le néant. Et, chose plus étonnante, si après un long éloignement, après de nombreuses années passées dans le mal, le coupable se repentant enfin, laisse tomber une seule larme, aussitôt le Seigneur lui pardonne, il lui rend ses bonnes grâces, il le presse dans ses bras. Oubliant toutes les anciennes iniquités de ce pécheur, Dieu multiplie ses biens spirituels, le comble de ses dons, lui prodigue l'abondance de ses grâces, comme si ce pécheur était son ami le plus cher, comme s'il l'avait constamment servi pendant sa vie entière, sans la plus légère offense.

O immense miséricorde! O clémence infinie! Quelle différence entre cette conduite et votre conduite au sein de la première région! Vous m'apparaissez dans l'enfer tout autre que sur la terre. Là les plus affreux tourments ne peuvent vous fléchir; ici la moindre larme vous apaise; là vous punissez tout, ici vous pardonnez tout. Ici un seul soupir obtient ce que là ne saurait obtenir un supplice éternel.

Reconnaissons, M. F., notre condition présente; reconnaissons le temps de la miséricorde, et que ce moment de la clémence ne passe pas inutile pour nous. Apportons au moins un peu de soin à notre pénitence. « C'est maintenant le jour du salut, c'est maintenant le « temps favorable (1). » Infligeons-nous quelque légère peine, de peur qu'il ne nous punisse lui-même par des peines terribles. La plus faible pénitence que vous vous serez infligée volontairement,

(1) 2 Corint. vi, 2.

de votre propre main, est, devant Dieu, une expiation plus grande que les tourments éternels subis par nécessité de la main de l'inférial bourreau. Faites justice aujourd'hui de votre péché ; de peur d'être livrés un jour à vos superbes calomniateurs. Que votre jugement prévienne le jugement de Dieu, et que votre sentence prévienne sa sentence, car « si nous nous jugeons nous-mêmes, nous « ne serons certainement pas jugés par le Seigneur (1). »

Par conséquent, M. F., gardons-nous de nous indigner, en voyant que Dieu supporte les pécheurs dans ce monde. De la même manière que la grandeur de sa justice brille dans l'enfer, ainsi il est convenable que la grandeur de sa miséricorde brille sur la terre. Le Très-Haut a créé toutes choses pour lui ; et partout il a gravé comme des vestiges qui manifestent tous les attributs du Créateur.

La troisième région est la région céleste où Dieu règne par sa puissance et par sa magnificence. Là, Dieu montre tous ses biens, toutes ses richesses ; là, Dieu manifeste à ses élus l'immensité de ses trésors, de sa gloire et de sa grandeur. Heureuse région ! Royaume vraiment heureux où tous les Saints tressaillent avec le Christ d'une joie éternelle ! O cité de mon roi ; qui me donnera de saluer de loin chaque jour tes portes brillantes ? Qui me donnera de parcourir chaque jour par les affections de mon cœur chacune de tes demeures, jusqu'à ce que, dégagé du fardeau de cette chair mortelle, je puisse m'enivrer au torrent de tes douceurs divines. « Si je « t'oublie, ô Jérusalem, que ma droite soit livrée à l'oubli, que ma « langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens pas de toi, « si je ne me propose Jérusalem, comme le principe de ma joie (2). »

Quelle innombrable milice peuple les cieus ! Quelle diversité, quelle variété parmi les anges ! Quel ordre parmi ces ministres du Seigneur ! Quelle beauté, quel éclat dans les esprits célestes ! Quelle majesté ! quelle joie ! quelle allégresse ! quelle sécurité, quelle paix ! « Heureux ceux qui habitent dans votre maison « Seigneur (3) ! » Chacun reçoit des dons conformes à sa noblesse de magistrat, d'écuyer, de chevalier, de comte, de duc, et par dessus tous brille l'Empereur. Dans la maison de l'Empereur règne un grand mouvement. — O, M. F., quelle est belle la maison de Dieu ! Quelle richesse et quelle opulence ! « O Israël, disait le prophète « quelle est grande la maison de Dieu (4) ! » Nous ne voyons ici

(1) 1 Corin. XI, 31. — (2) Ps. CXXXVI, 5. — (3) Ps. LXXXIII, 5. — (4) Bauch III, 24.

M. F., que la lie des créatures. Toutes ces créatures matérielles qui nous semblent si belles, ne sont, par rapport aux esprits célestes, que de la lie et du fumier.

Mais revenons à notre dessein. Dieu règne dans les trois régions de l'univers; dans l'enfer par sa justice, sur la terre par sa miséricorde, au ciel par sa puissance. Quel est de ces trois royaumes celui où la sainte mère dont nous parle aujourd'hui l'Évangile, demande un trône pour ses enfants, disant : « Dites qu'ils soient « assis dans votre royaume (1). » Est-ce dans l'enfer? Non, car là il n'est pas possible de s'asseoir; tout y est dans la confusion. Serait-ce sur la terre? Mais qu'a-t-elle aperçu dans le divin Rédempteur, pour penser que son règne serait un règne temporel? A-t-elle vu quelques serviteurs, quelque faste, quelque appareil royal? Qui vous a dit, ô femme, qu'il serait roi, lui qui n'a d'autre pain que le pain de l'aumône? Lui qui n'a pas où reposer sa tête et dont tout l'extérieur annonce la pauvreté. Où sont ses grands palais, ses habits soyeux, ses vêtements de pourpre? Où est le mouvement de serviteurs empressés? J'admire, ô femme, votre sagacité. Il n'a pas de demeure et il aurait un trône! Il n'a pas de palais et il aurait un sceptre! Qui vous a dit qu'il régnerait? Comment le savez-vous? Eh bien, soit, il sera roi. Mais que sont, je vous prie, ces deux pécheurs, vos enfants, pour occuper un trône et pour s'asseoir à la droite d'un roi? Votre demande est excessive; elle est excessive dans votre condition. Quelle transition, des filets à un royaume, d'une barque à un trône! Vous ne savez ce que vous dites; il y a dans vos paroles une grande présomption.

Porteriez-vous vos prétentions jusqu'au Royaume céleste? Mais ce serait un orgueil et une prétention inconcevables. Les fils d'un pécheur seraient assis à la droite du Tout Puissant! « Mille millions « le servent et dix mille fois cent mille sont debout devant lui (2). » Tous sont debout, personne ne s'assied, et vos fils pourraient s'asseoir! Ce n'est pas assez de demander la droite du Dieu tout-puissant, vous demandez encore qu'ils y soient assis! Quel orgueil et quelle présomption! Ignorez vous ce qu'avait dit Lucifer : « Je « m'assiérai sur la montagne du Testament, du côté de l'Aquilon (3)? » Mais qu'ajoute le prophète? « O Lucifer, comment es-tu tombé? » Il tomba, le malheureux! dans son orgueil il voulait fixer son trône aux côtés de l'Aquilon; ses desseins furent confondus. Et

(1) St Matt., xx, 21. — (2) Daniel, vii, 10. — (3) Isaïe, xiv, 13.

vous, vous aspirez à ces hauteurs auxquelles ne put atteindre Lucifer, le plus beau des anges! Ne savez-vous que le côté du Père appartient à Celui à qui il fut dit : « Asseyez-vous à ma droite (1) »; et que le côté, la droite du Fils appartient à celle dont il est dit : « La Reine s'est assise à votre droite (2) »? Oui, vos prétentions sont trop hautes, vos désirs excessifs; vous ne savez ce que vous demandez; vous ne connaissez pas la grandeur du privilège que vous sollicitez.

Cependant je ne veux pas entièrement refuser votre demande, je ne veux pas vous écarter entièrement du royaume que vous convoitez; répondez-moi donc : « Pouvez-vous boire le calice que je dois boire? » Là peut-être, dans le calice, est la voie pour monter au royaume; vous voulez être associés à mon trône; mais, dites; pouvez-vous être les compagnons de ma Passion? Si vous souffrez avec moi, vous régnerez avec moi. Je vous aime, vous le savez; je ne vous fais point d'injure; je vous accorderai volontiers mon royaume; je vous ai créés, en effet, en lui et pour lui. Néanmoins, « je dispose pour vous ce royaume, comme mon Père l'a disposé pour moi (3). » Vous présentez une demande; acceptez mes conditions; « le serviteur n'est pas au-dessus de son maître (4); » il doit donc recevoir les conditions que le Fils a reçues. Et quelles sont les conditions que le Père a mises à mon règne : « Le Seigneur, est-il dit, régnera par le bois (5). » Il est dit aussi : « Son empire est sur son épaule (6). » Et plus clairement encore : « Il faut que le Christ souffre et qu'il entre ainsi dans sa gloire (7). » Le Fils y entre par la souffrance, le serviteur, lui aussi, n'y entrera que par la souffrance. Je boirai mon calice, afin de pouvoir posséder mon royaume; buvez avec moi ce calice de la douleur, afin de posséder le royaume des douceurs ineffables. Je dois passer par la croix pour entrer dans mon royaume, je règne par le bois : « C'est là la porte du Seigneur; les justes, eux aussi, entreront par cette porte (8). » Le Seigneur y a passé le premier; que les justes y passent après lui. Quelle que soit leur sainteté, qu'ils ne dédaignent pas d'entrer par la porte où est passé le Seigneur. Vous voulez participer à son trône, participez d'abord à ses tourments.

Jetons ici, M. F., un regard sur nous-mêmes et méditons attentivement cette réponse du Sauveur. Chaque jour nous faisons la même

(1) Ps. cix, 1. — (2) Ps. xlv, 10. — (3) St Luc, xxii, 29. — (4) St Matth., x, 24 — (5) Hymne de la passion. — (6) Isaïe, ix, 6. — (7) St Luc, xxiv, 26. — (8) Ps. cxvii, 20.



demande que cette sainte femme faisait pour ses enfants ; chaque jour nous disons : « Que votre règne arrive (1). » Mais attendez-vous de Dieu une réponse différente de celle qu'il fit à ces deux apôtres : « Pouvez vous boire mon calice ? »

Je suis saisi de honte, de tristesse et de douleur, quand je vois notre folie, notre lâcheté, notre aveuglement, et, ce qu'on ne devrait dire qu'avec des larmes amères, en voyant les erreurs et les délires de notre cœur. Sommes-nous chrétiens ? Le sommes-nous véritablement ? Croyons-nous que la doctrine de J.-C. est la vérité jusque dans le dernier de ses enseignements ? Mais alors pourquoi n'aspirons-nous pas au divin royaume, de tout notre esprit, de toutes les forces de notre volonté, de toute l'ardeur de nos désirs ? Pourquoi repoussons-nous le calice lorsque le Seigneur, de sa propre bouche, nous affirme que c'est uniquement par son calice qu'on entre dans la vie ? « Pouvez-vous, dit-il, boire mon « calice ? » Qui de nous, M. F., cherche dans le monde autre chose que le moyen de s'enrichir, d'acquérir des honneurs, d'être dans l'abondance, de goûter le repos et la joie ? Quel est le but de nos aspirations et de nos plus pénibles travaux ? N'est-ce pas l'opulence, des possessions nombreuses, des dignités ou des plaisirs ? C'est dans ce but que nous nous condamnons à subir les fatigues les plus accablantes, à passer toutes nos nuits sans sommeil, à affronter tous les périls, tous les dangers ; les abîmes de la mer elle-même ne nous arrêtent point.

Et pourtant, disons-nous, c'est le royaume des cieux qui est dans toutes nos recherches, dans toutes nos demandes, dans tous nos désirs. Mais vit-on jamais, pour aller dans un lieu, prendre la route opposée ? A-t-on jamais pensé arriver, en s'avancant dans la route contraire ? Or on ne va au ciel que par les austérités, que par les travaux, que par la souffrance, que par la pauvreté. Et vous, vous ne recherchez que les plaisirs que les aises, que, les joies et les richesses. Route entièrement opposée ; ce n'est pas là le calice que doit boire le Seigneur ; ce n'est pas là le calice du salut ; c'est le calice de l'indignation et de la mort. Ne vous laissez pas séduire, M. F., « ne vous y trompez pas, on ne se moque point de Dieu (2). » On se moquera de pareilles prétentions.

Par conséquent, M. F., ou renoncez à vos espérances ou redressez vos voies. Votre voie est la route de l'enfer et non celle du ciel ; par

(1) St Luc, XI, 2. — (2) Gal. VI, 7.

là on descend dans les abîmes, loin de monter dans le paradis. Qui jamais a cru remporter le prix de la course, en s'éloignant du but où il doit le saisir ?

Courez donc, M. F., hâtez-vous, mais « courez de manière à saisir le prix de la course (1). » Pensez-vous que Dieu établisse pour vous une loi nouvelle ? qu'il vous accorde de nouvelles prérogatives, des privilèges particuliers ? Il vous accorderait, à vous, ce qu'il n'a point accordé à ses élus ni à ses saints ? Fera-t-il pour vous une voie de salut toute nouvelle, en sorte que ce soit par une vie d'abondance, de délices, de voluptés, que vous entrez en possession du royaume céleste ? Non, non, il ne le fera pas. Le calice, voilà par où saint Jacques reçoit l'ordre de passer pour entrer dans le royaume céleste ; ainsi sont entrés encore saint Pierre, saint Paul, saint André, tous les élus de Dieu. Ils sont entrés par le travail, et vous, vous croyez entrer par l'oisiveté ! Folie et démence qu'une telle pensée ! Vous voulez être associés à la gloire des Saints, buvez le calice des Saints.

Rappelons-nous, M. F., les fatigues et les sueurs de saint Jacques dans la prédication de l'Évangile. Que de chemins parcourus ! que d'opprobres supportés ! quelle pauvreté, quelles intempéries, quelle faim, quelles fatigues endurées ! Toujours dans l'exil, toujours dans les persécutions. Au milieu de nations étrangères, barbares, inhospitalières et cruelles, il prêche une loi nouvelle, inouïe ; une doctrine qui gêne et contrarie les passions ; que d'injures, que de coups, que de tourments n'a-t-il pas dû supporter ! L'histoire n'a pu nous raconter toutes ses tribulations. Il en est d'autres et beaucoup d'autres que les apôtres ont souffertes et que l'on n'a pu écrire, que nous pouvons à peine croire. Écoutez comme, au défaut des autres apôtres, saint Paul nous raconte ses tribulations si pénibles et si nombreuses : « Il semble que Dieu nous traite, nous  
« apôtres, comme les derniers des hommes, comme des criminels  
« destinés à la mort, parce que nous sommes un spectacle au  
« monde, aux anges et aux hommes. Nous sommes insensés à  
« cause de Jésus-Christ, mais vous, vous êtes sages en Jésus-Christ ;  
« nous sommes faibles et vous êtes forts ; vous êtes honorés et nous  
« sommes méprisés. Jusqu'à cette heure nous avons faim et soif,  
« nous sommes nus et en butte aux outrages, nous n'avons point  
« de demeure stable, nous travaillons avec beaucoup de peine de

(1) 1 Cor. ix, 24.

« nos propres mains ; on nous maudit et nous bénissons ; on nous persécute et nous souffrons ; on nous blasphème et nous prions ; nous sommes devenus comme le rebut de tous et comme la balayure du monde (1). »

Expliquer ces paroles « comme destinés à la mort. » — Dire comment personne ne plaint ceux qui sont condamnés aux galères, quelques mauvais traitements qu'on leur fasse subir. On dit : il a dix fois mérité d'être pendu ; qu'il souffre maintenant, qu'il crie, etc. — C'est ainsi qu'oubliant ses apôtres, comme des coupables condamnés à la mort, le Seigneur les a livrés aux caprices et aux supplices du monde entier. Au reste, le Seigneur le leur avait annoncé lui-même : « Allez, je vous envoie comme des brebis au milieu des loups (2) ; » et ailleurs : « Je les envoie vers vous et vous mettrez les uns à mort ; vous en attacherez d'autres à la croix ; vous en livrerez d'autres aux fouets (3) »....

Mais reprenons la suite de notre Évangile : A cette proposition du Sauveur, que dirent les deux apôtres ? Quelle fut leur réponse ? En entendant ce mot de calice, ne furent-ils pas troublés ? Ne se retirèrent-ils pas avec tristesse, comme ce jeune homme à qui le Seigneur ordonnait de vendre tous ses biens ? Non, M. F. ; généraux vaillants et intrépides, compagnons fidèles, ils répondent avec courage : « Nous le pouvons. » Nos désirs sont grands, nous ne refusons pas le travail quel qu'il soit ; pourvu que nous soyons exaucés, tout nous est possible, nous ne reculerons devant aucun danger. Nous sommes prêts à mourir avec vous, afin d'entrer avec vous dans la vie. Non, l'amertume du calice ne nous effraie point, parce que la gloire immense de ce trône séduit nos cœurs.

Telle est aussi parfois notre réponse, mais que nous sommes loin de l'accomplir comme ces apôtres ! On dit aux évêques, aux pasteurs, aux bénéficiers : Voilà qu'on vous confie un grand nombre d'âmes, des milliers d'hommes pour qui Jésus-Christ a versé tout son sang. Réfléchissez bien ; pourrez-vous rendre compte de toutes ces âmes confiées à vos soins ? « Et l'on répond : Oui, nous le pouvons. » On fait la même question aux princes et aux rois. C'est une tâche grande et difficile de gouverner tant de provinces, de les maintenir dans la paix, de ne causer à personne aucun tort, aucune violence, aucune injustice ; pourrez-vous porter un si lourd far-

(1) 1 Cor. iv, 9, — (2) St Matth., x, 16. — (3) St Matth., xxiii, 34.

deau? « Et l'on répond : Oui, nous le pouvons. » Et vous, ô religieux, qui allez promettre de mener dans le cloître et dans la pénitence une vie chaste, pieuse et sainte, examinez ces promesses pourrez-vous vous renoncer vous-mêmes et être toujours soumis aux ordres de votre supérieur? « Et l'on répond : nous le pouvons. »

Quel compte nous aurons à rendre un jour ! Avec quelle rigueur on nous demandera ce que nous aurons recherché avec tant de présomption et de folie ! « On fera miséricorde au petit (1) » et à celui qui, connaissant sa faiblesse se croit incapable de tout ; « mais « les grands subiront de grands supplices (2). » Quels sont ces grands dont parle le Sage ? Ce sont ceux qui, dans leur orgueilleuse présomption, acceptent toutes les charges qu'on leur présente, et qui, mettant leur confiance non en Dieu, mais en eux-mêmes, répondent toujours malgré le poids et la difficulté de ces charges : « Nous le pouvons. » Quelle douleur, M. F., de voir aujourd'hui tant de sécurité, au milieu de si grands périls ! ils sont constamment aux portes de l'enfer, et, sans crainte, sans inquiétude, ils se livrent à la joie et se croient en sûreté.

Croyez-moi, la misère est d'autant plus grande qu'on la sent moins. Lorsque, dans la maladie, on arrive à ne plus sentir la souffrance, on est bien près de la mort. Aussi puis-je appeler un vrai délire la maladie de ces différentes âmes rieuses et frivoles dont le psalmiste a dit : « Semblables à des brebis, elles ont été « déposées en enfer ; la mort les mangera(3). » Brebis sans prudence en effet qui dans leur innocence ou plutôt dans leur ignorance, paissent tranquillement sans voir l'abîme qui s'ouvre béant à côté d'elles, et où elles tombent tout-à-coup. « La mort les mangera. » Il n'est pas dit : la mort les engloutira, les dévorera ; parce que dans cet abîme la vie ne finit jamais, pour que la mort se perpétue à jamais. L'âme vit continuellement, afin de mourir continuellement. La mort en fait sa pâture, et elle en fera continuellement sa pâture, sans jamais cesser. Ce sont des brebis, mais elles ne paissent point, c'est la mort qui se repait d'elle. O vie malheureuse à laquelle le néant paraîtrait une récompense !

Jésus-Christ poursuit et dit aux deux apôtres. « Vous boirez, à la « vérité, mon calice. » Vous me demandez un royaume, je vous promets un calice ; je vous donne ce qui est à moi. Quant au royaume, cela regarde mon père, c'est à lui que vous devez vous adres-

(1) Sag. vi, 7. — (2) Sag. vi, 7. — (3) Ps. vxviii, 15.

ser. — Cette réponse paraîtra bien dure, au premier abord ; mais si on la considère de près, on verra que la demande était pleinement accordée. Car si vous posez la cause, vous posez évidemment les effets. Or, c'est par le calice qu'on entre dans le royaume. Que veulent dire par conséquent ces paroles : « vous boire mon calice, » sinon : vous posséderez mon royaume ?

Mais tachons de bien expliquer ces autres paroles : « Quant à « s'asseoir à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi de vous « le donner (1). » A qui est-ce donc ? A qui plus qu'à vous appartient-il de donner le royaume céleste ? Qui mieux que vous en est le propre maître ? Non, Seigneur, non, ne vous excusez pas de ne pas nous donner votre royaume, car vous n'êtes descendu du ciel que pour nous le donner. Je ne veux pas, Seigneur, contredire vos paroles toujours véritables, et pourtant c'est à vous, c'est principalement à vous de nous donner le royaume céleste, car il vous appartient à tous les titres. Il est à vous d'abord parce que vous l'avez fait ; ensuite parce que vous l'avez en héritage, car vous êtes le Fils unique du Père, le Prince unique héritier, de sa gloire et tout ce que le Père possède, est à vous. Le royaume céleste est encore à vous, parce que vous l'avez acheté non pas au prix de l'or et de l'argent, mais au prix de votre sang précieux.

Pourquoi donc dites-vous, ô mon Sauveur : « Ce n'est pas à moi de vous le donner ? » serait-ce parce que vous ne l'avez pas encore acheté, et que vous n'en aviez pas encore remis le prix à votre Père ? parce que vous n'aviez encore dit : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre (2) ? » Ce n'est donc pas encore à moi de vous le donner, puisque je ne l'ai pas encore acheté pour vous, puisque je n'en n'ai pas encore remis le prix pour vous au Père céleste. Mais un jour viendra où je pourrai vous le donner.

Ah ! le prophète royal connaissait votre excuse d'ailleurs si touchante, il la prévoyait, il la devançait et la prévenait, et voilà pourquoi il disait dans sa prière : « Donnez votre pouvoir à votre « Fils, ô Dieu (3) ; » « donnez vos jugements au Roi et votre justice au « Fils du Roi (4), » comme s'il disait à Dieu votre Père : ô Dieu, Père très bon, je sais, oui, je sais que vous êtes miséricordieux et que votre miséricorde est sans bornes ; mais « vous êtes puissant, « Seigneur, et la vérité vous environne (5). » Il ne me faut à moi

(1) St Matth., xx, 23. — (2) St Matth., xxviii, 18. — (3) Ps. LXXXVIII, 15. — (4) Ps. LXXI, 2. — (5) Ps. LXXXVIII, 8.

que la seule miséricorde, parce que « dans votre vérité vous « m'avez humilié (1) » jusqu'à me condamner. Mais « que votre « miséricorde éclate pour ma consolation. La vérité qui vous environne, m'éloigne avec effroi de votre tribunal ; je ne désire donc que la miséricorde de votre Vérité, de votre Verbe, de votre Fils. Vous êtes miséricordieux, Seigneur, je l'avoue ; mais vous n'avez pas éprouvé ma faiblesse, vous n'avez pas senti mes douleurs, vous n'avez pas bu mes sueurs ; vous ne connaissez point par expérience l'argile dont je suis pétri ; aussi je redoute vos jugements, votre tribunal m'épouvante.

« Donnez donc votre pouvoir à votre Fils ; » « donnez vos jugements « à notre Roi. » Qu'il me juge, lui qui m'a sauvé ; qu'il soit mon juge, lui qui a été mon Rédempteur ; qu'il porte ma sentence, lui qui a soutenu ma cause ; c'est devant lui que je veux comparaitre, c'est devant lui que je veux me présenter. S'il me reproche mes péchés, je lui montrerai ses blessures ; s'il me rappelle mes fautes, je lui rappellerai ses tourments ; s'il trouve en moi un sujet de condamnation, il trouvera en lui la cause de mon pardon.

Oh ! quelle confiance m'inspire la pensée que c'est vous, Seigneur Jésus, qui prononcerez ma sentence, que je serai remis à votre jugement ! Comment pourra-t-il me condamner quand je cherche en lui mon refuge, en lui qui est mort pour me sauver ? Peut-il périr, celui qui a recours au salut lui-même ? Le pécheur ne périt pas seulement parce qu'il est pécheur, car c'est pour les pécheurs que Dieu est mort ; comment les condamnerait-il, lui qui est mort pour ne pas les condamner ? Le pécheur ne périt que parce qu'il n'a pas recours à vous, son Rédempteur : « Voilà l'homme « qui n'a pas mis en Dieu son espérance (2). » dit le prophète. Telle est aussi la parole que saint Paul fait retentir avec l'éclat du tonnerre : « Qui accusera, dit-il, les élus de Dieu ? Dieu même « les justifie. Qui osera les condamner ? Est-ce le Christ qui est « mort pour eux (3) ? » comme s'il disait : Non, certes, ce n'est pas lui. Comment les accuserait-il, lui qui les justifie ? Comment les condamnerait-il, lui qui les rachète par sa mort ?

Ce n'est donc pas devant le tribunal de la majesté de votre Père, c'est devant le trône de votre miséricorde, ô bon Jésus, que je dois comparaitre, pour être jugé. Je sais que le désir du prophète est accompli, que Dieu a exaucé la prière qu'il lui adressait si longtemps

(1) Ps. cxviii, 75. — (2) Ps. li, 7. — (3) Rom. viii, 33.

auparavant, au nom de tous les hommes. Et d'où vient que je le sais ? N'est-ce pas uniquement parce que vous, ô Fils unique qui reposez dans le sein du Père, me l'avez révélé ? Vous m'avez dit : « Le Père ne juge personne, mais il a remis au Fils tous ses jugements. Et il lui a donné tout pouvoir de juger, parce qu'il est le « Fils de l'homme (1). »

Quelle conformité entre ces paroles et les paroles du Prophète ! Comme la prophétie est d'accord avec l'Évangile ! Que demandait le prophète ? « Seigneur donnez vos jugements au Roi et votre justice « au Fils du Roi (2). » Et voici la nouvelle qu'annonce l'évangéliste : « Le Père a remis à son Fils tous ses jugements. » La demande est accordée, les jugements ont été remis au Fils et c'est là ce que demandait le prophète.

« Il lui a donné le pouvoir de juger, parce qu'il est Fils de « l'homme. » Il n'est pas juge, parce qu'il est semblable à l'homme, ou parce qu'il tient uniquement ses pouvoirs de l'homme, mais parce qu'il est réellement Fils de l'homme, c'est-à-dire, il juge les hommes parce qu'il est homme. Chacun ne peut bien juger que ce qu'il connaît, a dit un auteur ; en cela seulement il peut être bon juge. Par conséquent après avoir éprouvé la condition et la faiblesse des hommes, puisque vous êtes Fils de l'homme, vous êtes notre juge. Que l'homme soit le juge de l'homme. « Qui connaît en « effet ce qui est en l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme (3). »

Ne dites donc plus, Seigneur : « Ce n'est pas à moi de vous le « donner. » C'est à vous de donner le royaume, parce que c'est vous qui l'avez fait pour le donner, parce que c'est vous qui êtes venu pour le donner, parce que c'est vous qui êtes mort pour le donner ; parce que d'ailleurs c'est vous que le Père a chargé de le donner. Je ne me désiste pas de ma demande, je ne me défie point de votre miséricorde. Mais tombant à vos genoux, plein de confiance, animé d'une grande espérance, je crie chaque jour, je demande chaque jour : « Que votre royaume arrive (4). » Que votre héritage, que votre gloire nous arrivent ; gloire éternelle à laquelle nous conduise Jésus, Fils de Marie. Ainsi soit-il.

(1) St Jean, v, 22. — (2) Ps. 71-2. — (3) 1 Cor. II, 11. — (4) St Luc, xi, 2.

## VENDREDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DU CARÈME

---

### LES JUIFS REJETÉS DE DIEU

*Auferetur a vobis regnum Dei et dabitur genti  
facienti fructum ejus.*

Le royaume de Dieu vous sera ôté et sera donné à  
un peuple qui en portera les fruits.

(St Matth., xxi, 43.)

Le sens littéral de cette parabole est clair. Le père de famille, c'est Dieu ; la vigne, c'est la synagogue ; la haie, c'est la loi ; le pressoir, c'est l'autel des sacrifices ; la tour, c'est le temple ; les laboureurs, ce sont les Juifs ; les messagers, ce sont les prophètes ; le Fils, c'est J.-C. Les Juifs ont rejeté le Fils de Dieu hors de la cité, ils ont mis à mort l'Héritier du royaume des cieux ; c'est pour cela que s'est accomplie sur eux la sentence portée contre les laboureurs : « Il fera misérablement périr ces méchants (1) ; » le royaume de Dieu leur a été enlevé et a été donné à l'Église qui en porte les fruits.

Nous ferons à ce sujet deux réflexions. Nous dirons premièrement avec quelle justice le royaume de Dieu a été enlevé aux Juifs ; secondement combien nous devons craindre qu'il ne nous soit pareillement enlevé.

Vos jugements, ô mon Dieu, sont admirables et terribles. Vous aviez choisi ce peuple ; votre puissante main l'avait fait sortir de l'Égypte ; vous aviez frappé de grands fléaux les Égyptiens, ses op-

(1) St Matth., xxi, 41.



presseurs ; vous aviez mis à mort leurs premiers-nés ; vous aviez desséché la mer et englouti dans ses flots l'armée de Pharaon ; vous aviez ensuite nourri ce peuple dans le désert avec un pain céleste ; vous l'aviez guidé par une nuée et par une colonne de feu ; vous lui aviez donné la loi sur le Sinaï ; devant ses pas vous aviez desséché le Jourdain et détruit de nombreuses nations ; vous l'aviez établi dans une terre fertile, et, après l'avoir ainsi établi au milieu de l'univers, vous l'aviez protégé, vous l'aviez défendu contre le monde entier soulevé contre lui ; vous lui aviez envoyé des saints et des prophètes tirés du milieu d'eux ; et enfin, pour que rien ne manquât à sa dignité et à sa gloire, vous vous êtes fait l'un de ses enfants ; et, après tant de faveurs et de bienfaits, saisi d'indignation contre lui, vous l'avez haï, vous l'avez rejeté, vous l'avez détruit, vous l'avez repoussé, vous l'avez dispersé sous tous les climats de la terre ; votre haine contre lui n'était pas moins grande que votre ancien amour. Et l'on a vu se réaliser cette parole : « Vous avez vendu votre « peuple pour rien (1). »

Qui ne vous redoutera, ô Roi des nations ? Qui osera se glorifier devant vous ? Qui ne sera épouvanté de vos jugements ? « Vous « m'avez soulevé, dit le psalmiste, et vous m'avez brisé (2). » Le saint homme Job disait aussi : « Vous m'avez élevé et du haut des « airs où vous m'aviez comme placé, vous m'avez brisé avec « force (3). » « Vos jours sont-ils comme les jours de l'homme et vos « années sont-elles comme ses années (4), » en sorte qu'une chose vous plaise et vous déplaise tour à tour, que vous l'acceptiez aujourd'hui, pour la repousser demain ? Non, non, loin de vous, Seigneur, une telle inconstance ! « Je suis le Seigneur, dit-il lui-même, et je ne change pas (5). » Il est encore écrit : « Le Seigneur ne repoussera pas son peuple (6), » c'est-à-dire le peuple qu'il a prédestiné, ainsi que l'explique fort bien l'Apôtre : « Ceux « qu'il a choisis dès le commencement et qu'il a prédestinés (7). »

Non, le Seigneur n'a pas repoussé son peuple, le vrai Israël, Israël non par le nom mais par l'esprit. Il s'est conservé parmi ce peuple des rejetons choisis pour propager et pour convertir les nations ; il a rejeté les autres qu'il n'avait d'ailleurs jamais choisis ; il les a rejetés par l'effet du plus juste, du plus équitable jugement de sa

(1) Ps. LXXIII, 13. — (2) Ps. CI, 11. — (3) Job, XXX, 22. — (4) Job, X, 5. — (5) Malachie, III, 6. — (6) Ps. XCIII, 14. — (7) Rom., VIII, 29.

providence et de sa sagesse. Ainsi l'exigeaient, ainsi le commandaient leurs œuvres coupables.

Oh ! s'il m'était permis de vous dérouler toutes les actions de ce peuple dès son origine, et de vous montrer partout sa malice, son obstination, sa dureté, son insolence, son ingratitude; non, vous ne seriez pas étonnés qu'il ait été rejeté. Vous vous étonneriez, au contraire, que Dieu ait supporté si longtemps une telle perversité. Moïse, leur chef, les connaissait bien, lorsque, semblable au cygne près de mourir, il entonnait ce cantique si doux et si sublime où il dépeint leur conduite et leurs mœurs : « Est-ce là, s'écrie-t-il, « ce que tu rends au Seigneur, peuple stupide et insensé, race « dépravée et perverse, nation sans prudence et sans sagesse (1). » « Leur raisin est un raisin de fiel, » c'est une grappe très amère; « leur vin est l'écume des dragons et le venin mortel de « l'aspic (2). »

Passons sous silence leurs murmures et leurs révoltes dans le désert, leurs crimes fréquents d'idolâtrie, leur cœur enclin à toutes sortes de vices, leur âme enfoncée dans le temps et dans la boue. Que de saints, que de prophètes travaillaient à leur salut, et pleins d'un zèle brûlant se consumaient pour leur bonheur ! Et eux ont saisi ces prophètes, ils les ont accablés de toutes sortes de supplices et de tourments, ils les ont livrés à la mort la plus cruelle, remplissant ainsi du sang des innocents toutes les rues de Jérusalem, la cité sainte.

Et tous ces crimes, ils les commettaient sous vos yeux, et votre patience infinie supportait ces coupables, à cause de leurs pères. Vous les supportiez, afin que les nations ne pussent se glorifier et dire : « Notre main puissante a fait tout cela (3); » car elles auraient ainsi attribué à leur propre force, et non à votre colère, la ruine de ce peuple. Vous les avez supportés, jusqu'à ce qu'ils soient venus se heurter contre la pierre de scandale qui est tombée sur eux, suivant la parole de l'Évangile, et les a brisés; car alors leur iniquité fut consommée, leur perversité fut portée à son comble, et le Seigneur ne put les supporter plus longtemps. Le Sauveur lui-même le leur avait dit : « Remplissez la mesure de vos pères (4); » votre iniquité est montée à son comble; « en sorte que tout le sang « innocent répandu sur la terre, depuis le sang du juste Abel

(1) Deut. xxxii, 6. — (2) Deut. xxxii, 32. — (3) Deut. xxxii, 27. — (4) St Matth., xxiii, 3, 32.

« jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué  
 « entre le temple et l'autel, va retomber sur vous. En vérité, je  
 « vous dis que tous ces fléaux viendront sur cette génération (1). »  
 Leur malice, en effet, étant consommée, ils devaient expier à la fois  
 tous les crimes qu'ils avaient commis depuis le commencement.

O crime intolérable ! ô comble de perversité ! ô dernier degré de  
 scélératesse ! Ils ont rejeté hors de la vigne l'Héritier lui-même et  
 l'ont mis à mort ; ils ont attaché à une croix le Fils de Dieu, le  
 Sauveur du monde, le Messie qui leur avait été promis tant de fois  
 et qu'ils avaient si longtemps désiré ! ils l'ont livré à une mort cruelle  
 et ignominieuse, sans motif, sans cause ; et ils l'ont immolé, après  
 qu'il eut opéré pour eux les miracles les plus nombreux et les plus  
 éclatants, après qu'il leur eut accordé des guérisons sans nombre,  
 après qu'il leur eut enseigné les mystères d'une science céleste, après  
 qu'il eut travaillé avec le zèle le plus ardent au salut de leur âme.  
 C'est pourquoi la colère de Dieu descendit sur eux ; ils avaient  
 commis le plus grand des crimes, ils furent punis des plus affreux  
 châtimens. Nulle parole ne pourrait exprimer, d'après le témoi-  
 gnage de Josèphe, l'affreux carnage, les horribles calamités que  
 subirent les Juifs, lors de la prise de Jérusalem (2). Depuis cette  
 époque jusqu'à ce jour, pendant quinze cents ans, ils sont dispersés  
 parmi tous les peuples du monde, vivant dans l'opprobre et dans  
 l'ignominie ; ce fait est manifeste, le monde entier en est témoin.

Aussi je m'adresse maintenant à vous, ô Israélites, et je vous  
 interroge. Qu'avez-vous donc fait, quel crime avez-vous commis  
 pour demeurer si longtemps dispersés, sans roi, sans sacerdoce,  
 sans temple, sans sacrifice ? N'est-ce pas là ce que vous avait prédit  
 le prophète ? Vous êtes devenu l'opprobre et le mépris des nations.  
 Que de crimes vous aviez commis auparavant ! que de fois vous  
 vous étiez abandonnés à l'idolâtrie, vous aviez blasphémé votre  
 Dieu et irrité sa colère ! Et pourtant jamais il ne vous avait ainsi  
 repoussés ; jamais il ne vous avait ainsi punis. Si parfois sa colère  
 s'appesantissait un moment sur vous, si vos ennemis vous affligeaient  
 quelques instans, bientôt il vous envoyait un Sauveur.

Scrutez les Écritures ; lisez les livres des Juges et des Rois, lisez  
 les prophètes et vous y trouverez cette vérité. Votre grande capti-  
 vité sous Nabuchodonosor ne dura que soixante-dix ans, et pour-

(1) St Matth., xxiii, 35. — (2) Guerre des Juifs par Josèphe, livre vii,  
 ch. 7.

tant elle était le châtement d'autres grands crimes, de votre idolâtrie et de l'immolation des prophètes. Quels crimes nouveaux avez-vous commis, pour demeurer ainsi repoussés, sans remède, sans consolation, non pas soixante-dix ans, mais quinze cents ans? Réfléchissez au moins et, à la grandeur du châtement, comprenez la grandeur de la faute. Quel crime avez-vous donc commis? Vous avez mis à mort le Christ Seigneur, le Fils de Dieu. Le prophète nous le dit : « Ils ont abandonné le Seigneur, ils ont blasphémé le « saint d'Israël ; ils se sont rejetés en arrière (1). » J.-C. lui-même avait prédit ce crime et son terrible châtement, lorsque, à son entrée dans Jérusalem, la vue des malheurs prêts à fondre sur elle, avait arraché des larmes à la tendresse et à la pitié de son cœur. Quoi de plus clair? quoi de plus évident? comme vous verriez ces choses, sans l'endurcissement de votre cœur!

Faisons maintenant un retour sur nous-mêmes. Un exemple terrible est sous nos yeux, M. F.; craignons, nous aussi, de tomber dans de pareils malheurs. Écoutons l'Apôtre dans ces paroles profondes où il parle aux Romains de ce jugement porté contre les Juifs et ajoute de terribles menaces. Plongé, submergé, pour ainsi dire, dans l'océan des jugements divins, il sent sa raison accablée et il est forcé de s'écrier : « O profondeur des richesses de la sa-  
« gesse et de la science de Dieu! Que ses jugements sont incom-  
« préhensibles et ses voies impénétrables (2). » Qui pourrait se défendre d'un cri d'étonnement, en considérant que Dieu a abandonné ce peuple privilégié, au sein duquel on avait vu tant de saints tant d'amis de Dieu, tant de patriarches, tant de prophètes faire fleurir sa loi ; que Dieu, dis-je, l'a abandonné pour mettre à sa place un peuple païen et idolâtre, un peuple blasphémateur et sacrilège, livré à toutes les passions esclave de tous les vices, un peuple tombé jusqu'à la dégradation de la brute ! Les Juifs étaient coupables et pervers, soit ; mais les Gentils étaient-ils meilleurs ? Pourquoi cet abandon des uns, cette élection des autres? L'Apôtre va nous expliquer le mystère ; écoutons :

« Je ne veux pas, M. F., dit-il, vous laisser ignorer ce mystère,  
« (afin que vous ne soyez pas sages à vos propres yeux) qu'une  
« partie des Juifs est tombée dans l'aveuglement jusqu'à ce que la  
« plénitude des nations entrât dans l'Église (3). » Leur iniquité a fait ainsi la richesse du monde et leur amoindrissement la pléni-

(1) Isaïe, I, 4. — (2) Rom. XI, 33. — (3) Rom. XI, 25.

tude des nations. Les rameaux de l'olivier ont été brisés, afin que l'olivier sauvage fut greffé sur l'olivier franc et fécond. Les nations ont été acceptées et glorifiées, pour exciter le dépit et la jalousie des enfants d'Israël ; comme un maître qui, pour humilier ses proches ou ses orgueilleux domestiques dont il est mal servi, les chasserait de sa maison, prendrait d'autres serviteurs, les enrichirait et les comblerait de bienfaits.

Longtemps auparavant, Moïse, ce grand serviteur de Dieu, avait prévu et annoncé tous ces événements, dans le cantique dont nous avons déjà parlé : « Ils m'ont provoqué, s'écrie-t-il, par des dieux  
« qui n'en sont pas ; et moi je les provoquerai avec un peuple qui  
« n'est pas le mien et je les irriterai avec un peuple insensé (1). »  
c'est-à-dire, afin qu'ils voient de leurs yeux, et qu'ils sèchent d'envie. Voilà pourquoi Jean-Baptiste, au milieu des menaces qu'il leur faisait, pour réprimer leur orgueil, leur disait : « Faites de  
« dignes fruits de pénitence, et ne dites pas au dedans de vous :  
« Nous avons Abraham pour père, car je vous le dis : Dieu est assez  
« puissant pour tirer de ces pierres des enfants d'Abraham (2). »

Vous voyez sans doute pourquoi Dieu, après avoir délaissé son peuple, appela la gentilité. Les Gentils n'étaient pas meilleurs, mais Dieu voulait humilier son peuple et exciter sa jalousie. Et plus les Gentils étaient méprisables, plus les Juifs devaient se sentir humiliés.

Après ces paroles, l'Apôtre s'adresse au peuple chrétien choisi du milieu de la gentilité et cherche à lui inspirer une crainte salutaire : « Si donc, vous qui êtes l'olivier sauvage, dit l'Apôtre, avez  
« été entés sur l'olivier franc, et avez pris part à sa sève et à sa  
« force, ne vous glorifiez point, mais soyez remplis de crainte,  
« car si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, il pourrait  
« bien ne pas vous épargner (3), » et de pareils malheurs pourraient vous arriver.

Sans doute, l'Église n'a pas à craindre un semblable abandon ; Dieu ne la rejettera point, pour en mettre une autre à sa place ; non, cela ne peut être, car il est écrit : « Ceci est le sang de  
« l'alliance nouvelle et éternelle (4). » Il est écrit aussi : « Sur cette  
« pierre je bâtirai mon Église et les portes de l'enfer ne prévau-  
« dront pas contre elle (5). » Jésus disait encore à Pierre ! « J'ai

(1) Deut. xxxii, 21. — (2) St Matt. III, 8. — (3) Rom. xi, 17 — (4) St Matth., xxvi, 28, et saint Paul aux Hébreux, xiii, 20. — (5) St Matth., xvi, 18.

« prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point (1). » Et ceci s'accorde avec les paroles du psaume : « Si mes enfants abandonnent ma loi et n'observent point mes commandements, je visiterai leurs iniquités avec la verge de mes châtimens, mais je n'écarterai pas d'eux ma miséricorde (2). »

Par conséquent, ne craignons pas que Dieu abandonne son Église, mais craignons une translation de la foi. Qui sait si, à cause des crimes des peuples chrétiens, Dieu ne les délaissera pas pour transporter l'Église et sa foi dans d'autres contrées? Et ce qui augmente nos craintes, c'est la découverte récente d'un autre monde dans les Indes. Ces nations sauvages ayant déjà commencé d'embrasser l'Évangile, nous avons toute raison de craindre que Dieu ne nous délaisse, à cause de notre malice et n'aille habiter au milieu d'elles. Comme on vit la foi se dessécher peu à peu en Orient et s'écouler en Occident, ainsi nous pouvons craindre aujourd'hui qu'elle ne passe les mers et n'abandonne l'Occident.

Ne trouvons-nous pas, en effet, dans Isaïe des motifs qui légitiment nos craintes? Il parle de ces derniers temps et il dit : « Les îles attendront sa loi (3). » Plus bas il ajoute : « Je ferai couler dans les îles de la mer, l'eau de mes fleuves, et je dessécherai les étangs (4). Louez le Seigneur, habitants des rochers ; ils rendront gloire au Seigneur et annonceront sa loi dans les îles de la mer (5). »

Voulez-vous d'autres raisons? Ne voyons-nous pas de nos yeux, tout le monde ne voit-il pas aujourd'hui la foi s'échapper, comme par une digue entr'ouverte, de la Grèce, de l'Angleterre, de l'Allemagne, et s'écouler comme une onde rapide vers ces îles découvertes de nos jours, tandis que, suivant la parole du prophète, « les étangs » des anciennes provinces et des anciens royaumes « se sont entièrement desséchés? »

C'est pourquoi nous avons de justes motifs de craindre que, à cause de nos péchés, un pareil malheur n'arrive aux contrées qui portent encore le nom chrétien. Sans doute nous n'adorons pas des idoles, nous ne versons plus physiquement du moins le sang de Jésus-Christ et des prophètes, mais ne commettons-nous pas mille autres péchés, mille autres crimes capables de nous attirer la haine et la colère du Seigneur? Aujourd'hui, suivant la parole du

(1) St. Luc, XXII, 32. — (2) Ps. XCVIII, 31. — (3) Isaïe, LXII, 4. — (4) Isaïe, LXII, 15. — (5) Isaïe, LXII, 11.

prophète, « les blasphèmes, les mensonges, l'homicide, le vol, l'adultère ont inondé la terre et le sang se mêle au sang. Plus de vérité, plus de compassion, plus de science de Dieu sur la terre. C'est pourquoi, ajoute le prophète, la terre pleurera et tout ce qui l'habite, s'affaiblira (1). »

L'infidélité et l'idolâtrie ne furent pas les seuls crimes qui attirèrent la ruine du peuple juif; il y eut encore bien d'autres crimes. Aussi lorsqu'avant la première ruine de ce peuple par les Babylo niens, le Seigneur lui faisait annoncer par le prophète Jérémie les motifs de sa colère et de la ruine qui le menaçait, le prophète ne parla pas seulement de l'idolâtrie, mais encore de bien d'autres iniquités. Ecoutez en effet : « En quoi pourrai-je vous être pro pice ? Vos fils m'ont abandonné et ils jurent par ceux qui ne sont point des dieux (2). » Voilà l'idolâtrie; mais le prophète ajoute : « Je les ai rassasiés et ils sont devenus adultères et ils ont assouvi leurs passions dans la maison d'une courtisane. Ils sont devenus comme des chevaux qui courent et qui hennissent après des ca va les ; chacun d'eux a poursuivi la femme de son prochain (3). » Voilà la luxure; un peu plus bas le prophète ajoute : « Parce que des impies se sont trouvés parmi mon peuple, des impies qui dressent des pièges comme des oiseleurs, et qui tendent des rêts pour prendre des hommes. Comme des pièges pleins d'oiseaux, ainsi leurs maisons sont pleines de leurs fraudes, c'est ainsi qu'ils ont grandi et ont augmenté leurs richesses. » Voilà l'avarice. « Ils n'ont pas jugé la cause de la veuve, ils n'ont point appelé la cause de l'orphelin et ils n'ont pas rendu la justice aux pauvres. » Voilà l'injustice. « Les prophètes prophétisaient le mensonge, les prêtres applaudissaient et mon peuple s'y est complu. » Voilà la fourberie. Et le prophète ajoute : « Ne visiterai-je point ces crimes, dit le Seigneur, et mon âme ne se vengera-t-elle pas d'une telle nation ? »

Vous voyez évidemment que la vengeance du Seigneur, en ruinant le peuple juif, avait pour cause non-seulement l'idolâtrie de ce peuple, mais encore ses débauches, son avarice, ses injustices et ses mensonges. Or, excepté l'idolâtrie, ne voyons-nous pas abonder ces mêmes crimes parmi le peuple chrétien ? Où est aujourd'hui l'époux fidèle à son épouse ? Quel est celui qui ne poursuit pas la femme de son prochain ? Que d'oiseleurs dans nos cités

(1) Osée, iv, 2. — 2) Jérémie, v, 7. — (3) Jérémie, v, 26.

tendent des pièges et des rêts, pour s'emparer des richesses de leurs frères ! Jamais les pauvres ont-ils été plus opprimés ? Jamais a-t-on eu moins de souci des veuves et des orphelins ? Quant aux erreurs, est-il besoin de dire combien se fortifie de nos jours la doctrine mensongère de Luther, et combien elle s'étend parmi des peuples hier encore attachés à la foi ?

Aussi, je le répète, craignons, M. F., craignons beaucoup de voir s'accomplir contre nous cette parole du Sauveur : « Le royaume « des cieux vous sera enlevé et sera donné à une nation qui en « portera les fruits. » Que Dieu daigne écarter de son peuple un si grand malheur ; qu'il éclaire les yeux de notre âme, afin que nous voyions nos péchés ; que nous corrigions notre conduite, que nous rendions notre vie plus vertueuse et plus sainte, que nous apaisions la colère de Dieu par nos prières, nos larmes et nos jeûnes ; c'est ainsi que nous éviterons les maux qui nous menacent et que nous posséderons un jour la gloire de l'éternité à laquelle nous conduise le Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.



## TROISIÈME DIMANCHE DU CARÊME

### LA CONFESSION

*Cum eiecisset dæmonium, locutus est mutus et admiratæ sunt turbæ.*

Lorsqu'il eut chassé le démon, le muet parla, et les foules furent dans l'admiration.

(St Luc, xi, 14.)

En ce temps du carême, notre mère la sainte Église a pour but particulier de chasser le démon de l'âme de ses enfants; on obtient ce résultat par le sacrement de pénitence qui a trois parties: la confession, la contrition, la satisfaction. Nous traiterons ces trois sujets dans les trois dimanches qui vont suivre; nous parlerons aujourd'hui de la confession, suivant les paroles de notre texte et nous ferons trois réflexions. Premièrement, nous examinerons la nécessité de la confession pour la rémission des péchés. Secondement, les grands avantages de la confession fréquente. Troisièmement, les conditions d'une bonne confession, afin de chasser le démon de nos cœurs.

Le saint homme Job, parlant dans la personne du pécheur qui se repent de ses fautes et désire en trouver le remède, disait au Seigneur: « J'ai péché, que vous rendrai-je, ô gardien des hommes (1)? » Ah! s'il était possible maintenant que mon péché ne fut pas commis, comme je le voudrais! pour tout au monde, je voudrais ne pas avoir commis mes fautes. Mais hélas! j'ai péché, ces fautes sont

(1) Job, vii, 20.

commises ; il est désormais impossible qu'elles ne l'aient pas été. « Que vous rendrai-je donc, ô gardien des hommes? » C'est-à-dire, quelle satisfaction, quelle compensation vous offrirai-je pour mon péché? Commandez ce que vous voudrez, ordonnez ce qu'il vous plaira, rien ne me sera pénible, rien ne me sera difficile pour obtenir mon pardon et pour recouvrer votre amitié. Je sais, Seigneur, oui, je sais que, par mon péché, je me suis dépouillé de votre grâce, je me suis fait votre ennemi, je vous suis devenu odieux, j'ai perdu tous mes droits à l'héritage éternel de votre gloire, je me suis condamné moi-même aux tourments de l'enfer. Puis-je trouver rien de pénible ou de cruel pour éviter un si grand malheur et pour recouvrer votre grâce? A quelles souffrances les hommes ne se condamneraient-ils pas, pour éviter la mort temporelle! Et moi, pour éviter la mort éternelle, je ne supporterai pas toutes sortes de maux!

Le prophète Michée s'étend longuement sur ce sujet : « Que rendrai-je au Seigneur, s'écrie-t-il pour, le péché que j'ai commis? « Je fléchirai le genou devant le Dieu Très-Haut (1). » Mais qu'est cela pour de si énormes péchés? « Je lui offrirai des holocaustes et « des génisses d'un an. » Oui, Seigneur, « si vous vouliez des sacrifices pour mon péché, je vous en aurais offert » (2); et s'il le fallait, j'y dépenserais toutes mes richesses et tous mes biens ; mais « les sacrifices ne vous plaisent point. Car il est impossible d'effacer les péchés par le sang des boucs et des taureaux (3). » Qu'y a-t-il de commun entre leur sang et le péché? Aussi un autre prophète disait : « Le Seigneur peut-il être apaisé par le sang de mille « béliers ou par la graisse de mes chevreaux immolés par milliers? « Donnerai-je pour mon crime mon premier-né, et, pour le péché « de mon âme, le fruit de mes entrailles (4)? » Vous offrirai-je mes enfants en holocauste pour l'expiation de mes fautes? Loin de moi une telle pensée! De telles expiations, ces offrandes superstitieuses, au lieu d'apaiser le Seigneur, ne peuvent que l'irriter. Les démons seuls, ces odieux ennemis du genre humain, avides de son sang, les exigeaient de leurs adorateurs. Et quand Dieu ordonna à son serviteur Abraham une semblable immolation, c'était uniquement pour éprouver sa fidélité; aussi il ne permit pas que son ordre fut accompli.

Quelle digne satisfaction offrirai-je donc à mon Dieu pour mon

(1) Michée, vi, 6. — (2) Ps. L, 18. — (3) Hebr, x, 4. — (4) Michée, vi, 7.

péché? A cette demande si utile et si nécessaire au monde, voici ce que répond le même prophète : « Je te montrerai, ô homme, ce qui est bon, ce que le Seigneur demande de toi. Fais justice de ton péché, aime la miséricorde, marche avec crainte en présence de ton Dieu (1). » Voilà les trois choses à faire. Premièrement, « faire justice de son péché; » c'est-à-dire, jugez-vous vous-mêmes, pour n'être pas jugés par le Seigneur, ainsi qu'il est écrit : « Si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serons pas jugés (2). » Secondement : « Aimez la miséricorde, » faites-la au prochain, et vous mériterez de l'obtenir de Dieu pour la rémission de vos péchés, ainsi qu'il est écrit : « Heureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde(3)! » Troisièmement, « marcher avec crainte en présence de Dieu, » afin de vous préserver à l'avenir de tout péché, ainsi qu'il est écrit : « Je serai sans souillure devant lui, et je me préserverai de mon iniquité (4). » Faites cela, et vous vivrez.

Vous me direz peut-être : Quelle justice dois-je faire de mon péché? Il faut que vous reconnaissiez votre péché, que vous en ayiez un vif repentir, et que vous vous avouiez pécheur, comme faisait David dans ces paroles : « Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, parce que je reconnais mon iniquité et que mon péché se dresse toujours contre moi; j'ai péché contre vous seul et j'ai commis le mal sous vos yeux (5). »

Voilà, ô homme, ce que Dieu demande de toi pour ton péché; pas davantage. Sans doute tu ne trouveras pas cela suffisant pour le pardon. O légère satisfaction! ô facile expiation! Est-il trop pénible pour le pécheur, je vous le demande, de connaître et d'avouer ce qu'il est en effet? Quelle difficulté peut-il trouver dans la détestation de son péché si honteux, si ignoble? Oh! si la justice humaine n'exigeait des coupables, pour la rémission de leurs crimes d'autre satisfaction que de les reconnaître, de les avouer au juge dans le plus grand secret et de s'en repentir, quel est le coupable qui demeurerait une seule heure dans son cachot?.... Au tribunal de l'homme, celui qui avoue sa faute est mis à mort.....

O dureté! ô perversité! ô obstination de l'impie! ô enfer! juste châtiment de ceux qui refusent de rendre à Dieu pour leurs péchés une satisfaction si légère. Si Dieu exigeait de vous, pour l'expiation

(1) Michée, vi, 8. — (2) 1 Cor. xi 31. — (3) St Matth., v, 7. — (4) Ps. xvii, 24. — (5) Ps. l, 1.

de vos fautes, de déchirer avec des fouets votre chair coupable, de jeûner toute votre vie au pain et à l'eau, de quitter le monde, de vous retirer dans la solitude, de passer tous vos jours à le servir dans les cavernes de la terre, certainement vous devriez obéir pour éviter le feu éternel. A combien plus forte raison devriez-vous accomplir des choses aussi légères et aussi faciles !

Savez-vous quel est le plus grand tourment des damnés, ce qui les met en fureur contre eux-mêmes, ce qui rend plus cuisants les remords qui les consomment ? C'est de se rappeler, qu'un seul soupir, une seule larme, un instant consacré à la confession de leurs péchés, aurait pu leur faire éviter ces peines éternelles. Oh ! c'est bien sciemment, M. F., c'est bien gratuitement que nous nous perdons, nous qui avons tant de facilité pour nous sauver. « Vous leur donnez pour rien le salut, a dit le psalmiste (1). » Oui pour rien ; car reconnaître son péché, le détester, avouer ce que l'on est, qu'est une telle satisfaction pour vos fautes ? Elle n'est rien en soi, et c'est pour ce rien que la miséricorde de Dieu daigne nous sauver, parce qu'il a d'ailleurs reçu de son Fils la satisfaction que nos péchés méritaient.

Il est de toute justice au tribunal de Dieu, comme au tribunal de l'homme et de la nature, que celui qui demande sa grâce, reconnaisse sa faute et avoue qu'il a mal agi. Peut-on pardonner, en effet ; à celui qui nie ou qui justifie sa faute ? Par exemple, si un coupable vous dit : Je n'ai pas commis cette faute ; ou s'il dit : J'ai fait cette action, c'est vrai ; mais cette action est bonne ; qui pourra pardonner à cet homme ? Il faut donc, pour que le coupable soit susceptible de pardon, qu'il reconnaisse son péché et qu'il se repente de l'avoir commis. Ce n'est pas que le repentir soit une satisfaction suffisante ; mais si le coupable n'a pas de repentir, ils rend sa grâce impossible. Celui qui reconnaît son péché et qui en a un vrai repentir, celui-là s'est déjà devant Dieu reconnu pécheur.

Dès le commencement des temps, la confession des péchés en présence de Dieu, fut du plus grand secours pour obtenir la grâce, tandis qu'au contraire le refus de confesser son péché fut extrêmement nuisible au coupable. C'est ce que montre éloquemment saint Chrysostôme qui cite à l'appui de cette vérité divers exemples de l'Écriture (2). Adam a péché, le Seigneur vient à lui, et se prome-

(1) Ps. LV, VIII. — (2) St Chrysostôme serm. sur la confession de péchés.

nant dans le Paradis terrestre. Voyez quelle paix et quel calme ! Bel exemple pour les juges de la terre ! Comme Dieu leur enseigne à ne pas se laisser émouvoir par la colère contre les coupables, afin que la haine ne leur fasse point aggraver la sentence, mais qu'ils rendent leurs jugements avec paix, avec calme, par le seul zèle de la justice.

« Adam où es-tu (1) ? » Quoi ! Seigneur, l'ignorez-vous ? Non le Seigneur ne l'ignore pas, mais il veut par sa parole amener le coupable à l'aveu de son péché. Et pourtant, le malheureux ! lui qui, prosterné à terre aurait dû confesser sa faute et dire : j'ai péché Seigneur, ayez pitié de moi ; que fait-il au contraire ? Il cherche à s'excuser, lui et sa femme, et semble vouloir rendre en quelque sorte Dieu même responsable de sa faute. « La femme que vous m'avez donnée « pour compagne, dit-il, m'a présenté de ce fruit et j'en ai mangé (2). » La femme est interrogée à son tour : « Pourquoi as-tu fait cela (3) ? » Elle rejette sa faute sur le serpent. « Le serpent m'a trompée, dit-elle. » Oh ! que ne se sont-ils humiliés ! que n'ont-ils avoué leur faute ! Il n'y a pas le moindre doute, nous dit saint Bernard ; s'ils l'avaient avouée, ils auraient été condamnés à une peine beaucoup plus douce, beaucoup plus légère. Mais à cause de ce défaut de pénitence, ils furent condamnés à mort, eux et toute leur postérité (4). Voilà les immenses malheurs qu'attira sur le monde le refus de la confession des péchés.

Pareil malheur arriva à Caïn. Après la mort de son frère Abel, le Seigneur vint à lui et lui dit : « Où est Abel ton frère (5) ? » Et Caïn répondit : « Je n'en sais rien ; suis-je le gardien de mon « frère ? » Quelle effronterie ! Sacrilège fratricide, est-ce ainsi que tu réponds au Très-Haut ? Tu n'étais pas son gardien, mais n'es-tu passon meurtrier ? A cause de son obstination audacieuse, Caïn, chassé loin de Dieu, affligé d'un tremblement continu dans ses membres, sera dans tous les siècles, comme un triste monument de la colère céleste ; il fut mis à mort par un de ses propres descendants, et condamné enfin au feu éternel de l'enfer. S'il avait confessé son péché ; si, plein de repentir, il avait imploré son pardon, sans aucun doute il aurait au moins fait adoucir la rigueur de sa sentence. Tel fut le fruit de son obstination.

(1) Genèse III, 9. — (2) Genèse III, 12. — (3) Genèse III, 13. —  
 (4) St Bernard, livre des préceptes et des dispenses, chap. 9 n° 26. —  
 (5) Genèse, IV, 9.

Voyez, au contraire, combien la confession de ses péchés fut avantageuse au prophète royal. Dieu l'avait tiré du milieu des bergers pour le faire roi et prophète. Mais David, oubliant les bontés et la tendresse du Seigneur, se rendit coupable des plus grands crimes ; il fut homicide et adultère. Nathan vient à lui ; habile médecin, il n'entre pas dans le palais, en s'écriant : O pervers ! ô méchant ! ô ingrat ! Non ; dans des paroles presque flatteuses, il lui propose la parabole du riche et du pauvre. Et, après que le roi eût porté contre lui-même sans le savoir, sa propre sentence, le prophète lui dit : « C'est vous, ô roi, qui êtes cet homme. » Le roi revient à lui, il reconnaît sa faute, et laisse tomber cette parole : « J'ai péché contre Dieu. » O merveille ! aussitôt le prophète lui répond : « Le Seigneur a pardonné votre péché, vous ne mourrez point. » O promptitude de la pénitence, s'écrie saint Chrysostôme ! O pardon plus prompt encore ! Deux paroles effacent ces péchés (1)....

Un pardon semblable fut accordé à ce publicain qui, humilié devant son Dieu, disait : Seigneur, soyez propice à mon péché (2). Ce seul aveu le fit descendre justifié dans sa maison. Vous voyez sans doute, M. F., combien la confession a été de tout temps agréable à Dieu et combien elle est utile au pécheur.

Mais quelqu'un dira peut-être : Je vois bien la justice et la nécessité de la confession des péchés, pour en obtenir le pardon, mais d'une confession faite à Dieu et non à l'homme. « J'ai péché contre vous seul (3) ; » c'est à vous seul que je dois me confesser. Qu'est-il besoin de révéler à l'homme un péché commis contre Dieu, surtout lorsque ce péché est trop grave et trop humiliant ? Pourquoi, dis-je, Jésus-Christ, législateur si miséricordieux et si doux, a-t-il voulu imposer à ses fidèles une obligation si pénible ? N'est-il pas, en effet, bien pénible à un homme de révéler à un autre homme tous ses péchés, ses désirs mauvais, ses pensées criminelles ? il me semble que l'ancienne loi n'imposait pas au pécheur une telle obligation.

Je répondrai en peu de mots. Avant que Dieu se fit homme, la confession des péchés faite à l'homme par la parole, n'était pas nécessaire. Mais depuis que le Fils de Dieu s'est revêtu de notre humanité, le Père désormais « ne juge personne ; il a donné tout jugement à son Fils, et il lui a donné la puissance de rendre les jugements, parce qu'il est le Fils de l'homme (4). » « Car c'est

(1) Homélie 5<sup>e</sup> sur la pénitence. — (2) St Luc, XVIII, 13. — (3) Ps. L, 4. — (4) St Jean, v, 22.

« lui, ajoute saint Pierre, qui a été établi de Dieu juge des vivants et des morts (1). » Depuis lors, par conséquent, le pécheur a été renvoyé par Dieu le Père au tribunal du Christ fait homme ; c'est là désormais qu'il est tenu à rendre compte de ses péchés. Mais le Christ est monté au ciel ; il n'est pas présent en tous lieux dans son corps visible, pour que l'homme vienne lui rendre compte de ses fautes ; et voilà pourquoi, avant son Ascension, il remit ses pouvoirs aux prêtres ; il les subdéléguait pour entendre et pour remettre les péchés. « Ceux dont vous remettrez les péchés, les auront remis (2), » telles sont ses paroles. C'est ainsi que depuis lors l'homme est obligé de confesser ses péchés aux prêtres que Jésus-Christ met à sa propre place.

Voyons maintenant ce que vous dites de la difficulté de ce précepte de la confession faite à un prêtre. Ah ! plut au ciel que vous comprissiez bien la grandeur d'un tel bienfait et d'une telle miséricorde ! Nous trouvons dans l'Évangile deux délégations faites à ce sujet : une première confiée au Fils par le Père céleste, une seconde confiée au prêtre par Jésus-Christ, l'une et l'autre sont entièrement en faveur du pécheur. Quelle faveur plus admirable, en effet, quelle plus grande clémence que de confier notre cause à notre propre frère, l'os de nos os et la chair de notre chair ? Est-il possible de trouver au ciel ou sur la terre un juge plus favorable que Jésus-Christ fait homme, descendu des cieux, jugé, crucifié, pour que l'homme ne fut point condamné ? Peut-il me juger avec une trop grande rigueur, lui qui m'a racheté de son sang précieux. Peut-il même condamner, lui qui est mort précisément pour ne pas me condamner ? Aussi l'Apôtre s'écriait ! « Qui accusera les élus de Dieu ? « C'est Dieu qui les justifie (3). » S'il est leur défenseur, comment sera-t-il leur accusateur ? « Qui les condamnera ? Le Christ est mort « pour eux ? » S'il est leur Sauveur et leur Rédempteur, est-ce lui qui les condamne ? Voilà pourquoi le Prophète adressait au Père cette instante prière : « O Dieu, donnez votre jugement « au Roi, et votre justice au Fils du Roi (4). » Qu'il me juge, lui qui est mort pour moi ! qu'il soit mon juge, lui qui est mon Sauveur.

La seconde délégation nous est encore on ne peut plus favorable

(1) Act. x, 42. — (2) St Jean, xx, 23. — (3) Rom. viii, 33. — (4) Ps. LXXI. 1.

et rien n'est plus digne de notre étonnement. Quand le Père confiait à son Fils le pouvoir sublime de juger, il le confiait sans doute à un juge tendre et miséricordieux, mais aussi à un juge plein de droiture et de justice, ardent zéléteur de la gloire de son Père ; mais que le Fils ait remis cet immense pouvoir de juger à un prêtre, homme pécheur comme les autres, voilà ce qui étonne, ce qui saisit, ce qui confond. A ne parler qu'humainement le Père ne pouvait-il pas dire à son Fils : mon Fils, qu'avez-vous fait ? Je vous avais confié les intérêts de ma gloire, le pouvoir de juger les offenses qui me sont faites et de remettre les péchés, pouvoir infini que je n'avais donné ni aux anges ni aux archanges du ciel ; je vous l'avais confié, parce que je savais votre droiture, et vous, vous l'avez remis à l'homme pécheur ! Est-ce avec cette facilité que vous pardonnez les injures faites à ma gloire ? Est-ce sans aucune expiation que vous accordez leur grâce à ceux qui m'ont offensé ? car enfin que fera ce prêtre, ce pécheur, à l'égard de cet autre pécheur qui lui confesse ses fautes ? Il fera pour lui ce qu'il voudrait qu'on lui fit à lui-même pour ses propres péchés ?

O admirable mission du prêtre ! ô miséricorde ineffable de mon Dieu ! Un pécheur viendra, chargé de péchés, il viendra à un pécheur comme lui, et celui-ci le jugera, il lui pardonnera, il le retirera de l'enfer, il lui rendra ses droits au paradis. Et ce qu'il fait sur la terre sera ratifié et confirmé dans le ciel. Béni soit Dieu qui a donné une telle puissance aux hommes ! Est-ce là un fardeau ? Oui, et un fardeau admirable et le plus pesant de tous les fardeaux, mais c'est le poids d'un bienfait immense, d'une clémence inénarrable, d'une ineffable reconnaissance. Oh ! que ne comprenons-nous ce devoir dans toute sa vérité !

Supposez que, dans le monde, le pape seul ait ce pouvoir ; alors malgré les fatigues, malgré les distances, nous devrions souvent dans notre vie, aller à lui avec la plus grande ferveur, avec des désirs brûlants, pour obtenir un si grand bienfait et nous regarderions ce bienfait, comme le plus grand qui put nous être accordé. Par conséquent, quelle devrait être notre reconnaissance, en voyant dans toutes les contrées de la terre, tant de prêtres qui, non-seulement écoutent volontiers la confession des pécheurs, mais qui invitent et pressent les pécheurs venir recevoir le pardon ! Oui, en vérité, depuis que le Fils de Dieu



est descendu sur la terre, « la terre est pleine de la miséricorde de Dieu (1). »

Ne vous étonnez pas de la facilité avec laquelle Dieu pardonne ses offenses au pécheur. « Il n'a pas épargné son Fils, mais il l'a « livré pour nous (2); » pourquoi donc vous étonner de tout le reste, puisqu'avec lui il nous a donné le ciel, le paradis, ses grâces, ses faveurs, le pardon de nos fautes et de nos injures ? Avec lui il nous a tout donné. Cependant, prends garde, ô pécheur, d'abuser de cette clémence, de cette miséricorde de Dieu ; prends garde que la facilité du pardon ne devienne pour toi un nouveau motif de tomber ou de persévérer dans le péché.

Les premiers chrétiens qui embrassèrent la foi, comprenaient la grandeur et l'immensité de ce bienfait. Voyant sur la terre un si grand pouvoir, une si grande faveur, chaque dimanche ils s'approchaient des sacrements divins avec une ferveur incroyable, s'abandonnant à la jouissance des dons et des bienfaits du Seigneur. S'ils avaient eu autant de prêtres que nous, chaque jour peut-être ils auraient demandé la grâce de la confession. Plus tard, hélas ! toute cette ferveur, toute cette piété se refroidit, et les hommes tombèrent dans un tel aveuglement, dans une telle lâcheté, qu'ils passaient des années entières sans se confesser. L'Eglise, voyant la négligence des hommes dans une chose qui importait si fort au salut de leur âme, fit le commandement de se confesser au moins une fois chaque année.

O honte ! ô confusion ! Pour posséder un si grand bien, pour obtenir le salut, un précepte nous a été nécessaire ! Malheur à ces infortunés, à ces aveugles, à ces endurcis qui ont besoin d'un commandement pour éviter l'enfer, pour obtenir la grâce ! malheur à ceux qui ont besoin d'être pressés par ce commandement pour se confesser une fois chaque année ! Une âme pieuse, un chrétien véritable peut-il entendre un tel commandement ? Pendant toute une année, j'attendrais la grâce de mon Dieu ! Jusqu'à la fin d'une année, je différerais de recouvrer la vie ! Laissons un tel commandement aux hommes perdus, aux infâmes prostituées, aux semeurs de corruption. Qu'une tache souille mes habits, je la lave aussitôt ; je ne saurais porter tout un jour un vêtement sali. Qu'une blessure déchire mon corps, j'appelle aussitôt le médecin, je n'attends pas au jour suivant. Et les souillures de mon âme, et les blessures de mon

(1) Ps. cxviii, 64. — (2) Rom. viii, 32.

cœur, j'attendrais toute une année pour les purifier et pour les guérir ! Et mon âme couverte de plaies et d'ulcères, que dis-je ? mon âme morte, cadavre fétide, je la porterais dans un corps vivant, comme dans un cercueil ; je la porterais ainsi partout au dedans de moi, pour ne la faire sortir de sa mort qu'au bout d'une année entière. Mais qu'ai-je fait de mon cœur, de mon intelligence, de ma foi en de telles vérités ? Où est ma crainte de Dieu et l'espérance de régner avec lui ?

Voilà ce qui perd tant de malheureux et les remplit de péchés, de vices et de crimes ; voilà ce qu'avait prédit le prophète : « Les animaux se sont corrompus sur leur fumier (1). » Ils s'endurcissent dans leurs péchés, et tombent dans les derniers malheurs, parce qu'ils n'apportent pas promptement le remède à leurs blessures, comme un corps couvert de plaies auquel on n'applique aucun remède. C'est à eux que s'adressent ces paroles d'Isaïe : « Partout confusion, blessure et plaie enflée, que rien ne couvre, qu'aucun remède ne soigne, que l'huile n'a pas adoucie (2). » O quelle audace ! quel oubli ! quelle froideur ! quel engourdissement dans ces âmes ! L'enfer est béant à leurs pieds ; il se dilate pour dévorer leur âme misérable ; déjà le pécheur est comme lancé vers ces abîmes, il est suspendu au-dessus d'eux par le fil si léger de cette vie présente qui se rompt avec tant de facilité. Et il rit, le malheureux ! il est tranquille, il boit, il mange, il se réjouit, sans s'occuper du remède à ses maux ! En vérité, pour vivre dans cet état, ne faut-il pas plus d'audace que pour attaquer seul cent hommes armés ? car ici l'on expose seulement la vie du corps que nous perdrons un jour ; mais là, c'est l'âme elle-même qu'on expose à la damnation éternelle et aux flammes sans fin ; c'est la gloire éternelle que l'on s'expose à perdre pour toujours.

Non, M. F., non, ne tombez jamais dans une telle négligence ; mais pleins d'inquiétude pour votre salut, si parfois la faiblesse humaine vous fait tomber dans le péché, relevez-vous aussitôt ; vite hâtez-vous au tribunal de la pénitence. Tel est le conseil que le Seigneur vous donne par son prophète : « Celui qui tombe, dit-il, doit-il tarder à se relever (3) ? » Écoutez encore saint Jérôme dans sa règle : Rien de plus utile à l'homme, rien de plus salutaire que de ne pas différer le remède de la confession, après avoir commis le péché. Et me dites pas : La contrition avec le propos de me

(1) Joël, I, 17. — (2) Isaïe, I, 6. — (3) Ps. LX, 9.

confesser suffit pour obtenir mon pardon. Oui, elle suffit, je l'avoue. Mais comment savez-vous que vous avez une douleur parfaite, une douleur suffisante ? Pourquoi ne pas appliquer aux plaies de votre âme un remède plus certain ? Dans une dangereuse maladie de votre corps, ne cherchez-vous point le remède le plus efficace et le plus sûr ? C'est une doctrine commune parmi les docteurs, que, par le sacrement de Pénitence, l'attrition s'élève à la contrition parfaite. Pourquoi donc, dans un si grand danger, mépriser la grâce et la miséricorde infinie du Seigneur et n'employer que le seul remède de la contrition ?

Nous nous étions proposés de vous dire les nombreux et immenses avantages de la confession ; mais le temps nous manque et nous remettons à traiter ce sujet dans un prochain discours. Revenez tous avec empressement et priez Dieu « d'ouvrir lui-même ma bouche et « de me donner des paroles (1) » pour le salut de vos âmes et pour la gloire de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui vit et règne avec son Père, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(1) Ephés., VI, 19.

## MARDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DU CARÊME

---

### LE PARDON DES INJURES

*Quoties peccabit in me frater meus et dimittam ei ?*

Combien de fois mon frère pêchera-t-il contre moi et lui remettrai-je ses offenses ?

( St Matth. xviii, 21. )

L'Évangile de ce jour traite de la manière dont nous devons nous comporter avec le prochain, soit pour le reprendre des injures qu'il nous a faites, soit pour les lui pardonner. Au sujet de la correction, voici ce que dit le Seigneur : « Si votre frère a péché contre vous (1), » ne divulguez pas vos plaintes, ne le diffamez point ; « mais reprenez-le entre vous et lui. » Prenez-le en secret et dites lui avec douceur : Votre conduite contre moi est injuste, et ce qui me fait le plus de peine, ce n'est pas le préjudice que vous me causez, c'est la faute que vous commettez. N'allez pas plus loin pour le moment ; « s'il vous écoute, vous aurez gagné votre « frère. » Il est clair, dit ici saint Augustin (2), que ce n'est pas à cause de vous, c'est plutôt pour le bien de son âme que vous le reprenez. Car il n'est pas dit : S'il vous écoute, vous aurez réparé le préjudice qu'il vous cause. De là cette parole de saint Jacques : « Celui qui ramènera un pécheur des voies de l'égarément, doit « savoir qu'il sauvera son âme de la mort et couvrira la multitude

(1) St. Matth., xviii, 15. — (2) St Augustin, serm. 82, sur les paroles de J.-C. dans St Matth., xviii, chap. 4, n° 7.

« de ses propres péchés (1). » Délivrer une âme et obtenir soi-même miséricorde, quels précieux avantages de la correction bien accueillie !

Mais « s'il ne vous écoute pas, prenez avec vous un ou deux témoins (2), » et cela pour deux raisons ; premièrement, pour ne pas le dénoncer tout de suite à la publicité ; secondement, pour votre propre sauve-garde, afin que, lorsque vous porterez votre plainte, vous ne passiez pas pour un calomniateur. — Et s'il ne vous écoute pas encore, « dénoncez-le à l'Église », afin que l'Église le reprenne. — Et « s'il n'écoute pas l'Église, qu'il soit pour vous « comme un païen et un publicain. »

Avec quelle sagesse le Seigneur règle notre conduite, afin de nous faire ménager la réputation du prochain ! Il veut que nous ne le dénonçons pas tout de suite, mais que nous le reprenions d'abord en secret, ensuite en présence de deux témoins ; et, s'il ne se corrige pas, il nous ordonne enfin de le dénoncer, de sacrifier son honneur pour ne pas sacrifier son âme. Comme le médecin qui soigne une plaie n'emploie d'abord que l'huile ou un onguent adoucissant ; puis si l'enflure survient, il applique un cautère ; et enfin, si la gangrène se met à la plaie, il ampute le membre pour que la dissolution ne se propage pas dans le reste du corps ; ainsi l'on doit agir à l'égard de la blessure faite à l'âme par le péché. On y applique d'abord l'huile et l'onguent d'une douce correction ; secondement, le cautère du châtiment infligé par l'Église ; troisièmement, on le rejette par l'excommunication comme un membre gangrené. La loi ancienne ordonnait de mettre à mort celui qui désobéissait au grand prêtre (3) ; l'Évangile ordonne de l'excommunier.

Et pour qu'on ne dise pas : Que m'importe l'excommunication des hommes, si Dieu ne me repousse pas ? l'Évangile ajoute : « Je vous le dis en vérité ; tout ce que vous lierez sur la terre sera « lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié « dans le ciel (4) ». Ainsi tout ce que l'Église fait sur la terre est ratifié dans le ciel, soit qu'elle lie, soit qu'elle délie.

Prenez donc garde, ô vous qui mépriserez l'excommunication ; prenez garde aussi, vous qui excommunieriez les hommes avec trop de facilité. L'excommunication ne doit être portée que pour des

(1) St Jacq. v, 20. — (2) St Matth., xviii, 16. — (3) Deutér. xvii, 12. — (4) St Matth., xviii, 18.

fautes graves, et contre des coupables qui persévèrent obstinément dans leurs fautes. Aussi le Sauveur a dit : « S'il n'écoute pas l'Église. » Et voilà pourquoi, dans ses règlements, l'Église ordonne de faire précéder l'excommunication de trois avertissements canoniques.

C'est sur ce texte principalement qu'est fondée la puissance de la juridiction ecclésiastique. Quelle clarté dans la preuve qu'ils nous fournit contre les Luthériens et contre tous les hérétiques! O hérétique, je ne veux pas discuter avec toi. Je me soumetts à l'autorité de l'Évangile. « S'il n'écoute pas l'Église, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain. » Vous n'écoutez pas l'Église, cela me suffit; je vous regarde comme un païen.

Mais vous me direz : Qu'est-ce donc que l'Église? Remarquez les paroles qui précèdent, car je ne dois pas parcourir le monde entier, pour dénoncer la faute du prochain. Le divin Maître appelle Église, les prélats qui gouvernent l'Église de Dieu. Si vous ne les écoutez pas, vous êtes hérétique. — Vous direz encore : Mais cet ordre du Seigneur regarde les injures faites par le prochain. Réponse légère et insensée! Si, dans ces offenses de la part du prochain, nous devons, nous en rapporter au jugement de l'Église, à plus forte raison, dans les choses de la foi et dans les péchés contre Dieu. Dieu n'est-il pas, lui aussi, offensé par les injures que nous fait le prochain? Par conséquent, ces paroles : « Si votre frère a péché contre vous, » doivent être entendues de tout péché qui se commet devant le prochain, ou qui parvient à sa connaissance. On ne pèche pas moins contre le prochain, en le scandalisant, qu'en le volant ou en lui adressant des injures. Aussi les Saints nous enseignent avec raison que ces paroles : « contre vous, » signifient devant vous, à votre connaissance.

Relativement à la correction fraternelle, quand et comment doit-elle se faire? Quand y sommes-nous tenus? C'est sans doute une matière utile, mais ce n'est pas le moment de la traiter.

A l'occasion de ces paroles que vient de dire le Seigneur, saint Pierre lui fait cette question : « Seigneur, combien de fois mon frère péchera-t-il contre moi, et dois-je lui pardonner son offense (1)? » Il ne demande pas s'il doit pardonner, il en a la certitude; il demande combien de fois. Le Seigneur venait de parler de la correction; il l'interroge sur le pardon : « Je ne vous

(1) St Matth., xviii, 21.

« dis pas, lui répond le Seigneur, jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois (1). » C'est-à-dire, autant de fois qu'il péchera contre vous, autant de fois vous devez lui pardonner. Saint Luc ajoute : « S'il se repent, pardonnez lui. Et s'il pêche contre vous sept fois le jour, et que sept fois le jour il se tourne vers vous, disant : Je me repens ; pardonnez-lui ». Ce que saint Mathieu dit d'une manière absolue, saint Luc le dit sous condition : s'il se repent, s'il demande pardon.

Aussi nous devons remarquer que, d'après les docteurs (2), l'injure du prochain produit ordinairement trois effets : une haine intérieure, une inimitié extérieure, et un préjudice causé à la personne, à sa réputation ou à son honneur. Quand à la haine, tout chrétien est obligé de la manière la plus absolue, par les paroles du Seigneur, de s'en dépouiller, soit que le prochain se corrige ou qu'il ne se corrige pas, soit qu'il demande pardon ou qu'il ne le demande pas ; mon préjudice ne peut jamais être une raison qui me permette de haïr le prochain. Car dit saint Jean : « Celui qui haït son frère est déjà homicide (3) » dans son cœur, comme celui qui convoite la femme de son prochain, est déjà adultère dans son cœur.

Le second effet est l'inimitié extérieure qui consiste à ne pas adresser la parole au prochain, à ne pas aller au-devant de lui, à ne pas le saluer quand il vous salue, à lui montrer un visage et un maintien offensés. On n'est pas tenu de cesser d'agir de la sorte, à moins qu'il ne s'humilie, ne demande pardon, et n'offre pour son injure la satisfaction qu'il peut donner. Alors on est tenu de changer de conduite, de lui parler, de lui rendre le salut, de lui témoigner tous les signes généraux d'amitié qu'on témoigne à tout autre chrétien : on n'est pourtant pas tenu aux signes particuliers d'une amitié étroite. C'est le sentiment de saint Antonin : Tant que l'offensant n'a pas demandé pardon, dit ce théologien, tant qu'il n'a pas offert une pleine satisfaction, on n'est pas tenu de lui parler ; mais s'il l'offre, on y est tenu. — Les théologiens sont partagés au sujet des signes particuliers dont nous avons parlé.

Prenez donc garde, ô vous qui osez vous approcher de la sainte table, après vous être contenté de rejeter la haine de votre cœur, mais qui refusez encore de parler au prochain, quand il vous a donné

(1) St Luc, XVII, 3. — (2) St Antonin, p. 2, tit. VIII, § 6. — (3) St Jean III, 15.

satisfaction pour son injure ; voyez comment vous accomplissez ce précepte de l'Évangile : « S'il se repent sept fois, sept fois par-  
« donnez-lui. »

Le troisième effet est le préjudice causé et le recours en justice ; personne n'est tenu de renoncer à ce recours, lors même qu'on demanderait pardon. Un ouvrier, par exemple, qu'on aurait rendu boiteux et incapable de remplir les travaux de son état, n'est pas tenu de pardonner les torts qu'on lui a causés ; il peut, au contraire, demander devant les tribunaux la réparation de ces torts et de ces dommages. Mais l'Évangile n'accorde à personne le droit de se venger soi-même. Dieu a dit : « La vengeance appartient à moi  
« seul (1). » A moi, dis-je, et à ceux qui sur la terre ont été établis à ma place pour récompenser les bons et punir les méchants.

Tel est le précepte de Dieu, telle est la loi de l'Évangile. Loi sainte, loi bonne, loi juste, loi suave. « La loi du Seigneur est immaculée, nous dit  
« le psalmiste (2). » Dieu ordonne à l'homme qui insulte, de demander pardon, et il ne reçoit aucune offrande, aucun présent de sa main, avant qu'il ne se soit réconcilié avec son prochain. Le Seigneur de toutes choses ne lui rend pas son amitié, avant qu'il n'ait recouvré l'amitié de son frère. Quelle humilité ! quelle délicatesse ! D'un autre côté, il ordonne à celui qui a reçu l'injure, d'accorder le pardon à celui qui le demande, comme il veut que le Seigneur lui accorde à lui-même le pardon de ses péchés.

Oh ! si cette loi était observée, dans quelle paix, dans quelle fraternité, dans quelle concorde nous passerions nos jours ! Quelle tranquillité régnerait dans l'Église. Voyez donc maintenant, ô vous dont le cœur est résolu à ne pardonner aucune injure, à ne pas laisser sans vengeance la moindre offense qu'on pourra vous faire, voyez, dis-je, combien vous êtes éloignés de la loi de Dieu, combien vous êtes éloignés de l'Évangile et de l'esprit chrétien ! La vengeance, dites-vous, est la loi du soldat. Loi infernale, loi diabolique, loi satanique, loi aveugle, puisqu'elle regarde comme une infamie, comme une faiblesse, comme une ignominie, la plus grande et la plus remarquable de toutes les vertus, la clémence, la bonté, la patience, la douceur ; lorsqu'au contraire, rien n'est aussi noble que cette vertu, rien n'est aussi glorieux, rien n'est aussi grand, rien n'est aussi avantageux.

Comment, je vous prie, observera-t-il la loi de Dieu, comment

(1) Rom. XII, 19. — (2) Ps. XVIII, 8.



échappera-t-il à l'enfer, ce soldat qui, dès l'enfance élevé à ne rien souffrir, à ne laisser aucune injure sans vengeance, en prend encore la détermination dans son âme et s'en fait un point d'honneur ? Vous n'êtes pas soldat, dites-vous, si vous ne vous vengez pas. Et moi je vous dis : Si vous vous vengez, vous n'êtes pas soldat. Je laisse de côté la loi de Dieu, malgré sa sainteté et sa justice ; je ne veux vous parler que le langage de la raison et de la philosophie et vous montrer que cette vertu, regardée par vous comme un déshonneur, est au contraire le comble de l'honneur et de la générosité, tandis que la vengeance, regardée par vous comme une gloire, est le comble de la faiblesse et de la dégradation. Pour le prouver, expliquons d'abord ce qu'est la colère et quel est le but de la nature, en mettant cette passion dans le cœur de l'homme.

La colère, dit saint Thomas, est un désir de vengeance, ou bien un bouillonnement du sang autour du cœur, pour tirer vengeance d'une chose qui nuit (1). La nature donne la colère à tous les êtres animés comme une protectrice qui veille à leur conservation, ainsi que s'exprime saint Bonaventure ; cette passion les porte à se défendre contre tout ce qui pourrait leur nuire. Elle est ainsi comme une arme que la nature donne aux êtres animés contre leurs ennemis. D'où l'on voit que la colère n'est pas mauvaise en soi, puisqu'elle est naturelle et nécessaire à tout être animé ; elle n'est mauvaise que lorsqu'elle va contre la raison. Les Stoïciens étaient dans une grande erreur quand ils disaient que la colère, la crainte, la joie, la tristesse, l'espérance, et les autres passions humaines sont des maladies de l'âme, et sont toujours mauvaises et condamnables. Un tel enseignement tendait à dépouiller le sage de toutes ses passions et à ne faire de l'homme qu'un tronc inanimé.

Ces passions naturelles sont bonnes quand on en use bien. Si la colère n'était pas quelquefois une bonne chose, le Seigneur se serait-il jamais irrité ? Et pourtant nous lisons qu'il s'est mis en colère dans plusieurs circonstances : lorsqu'il chassait les marchands du temple, lorsqu'il disait aux Juifs : « Génération mauvaise et perverse ! jusqu'à quand vous souffrirai-je ? jusqu'à quand serai-je avec vous (2) ? » lorsqu'il disait à Pierre : « Retire-toi, Satan, tu es pour moi un scandale, tu n'as pas le goût des choses de Dieu (3). » Et saint Marc nous dit en propres termes : « Il les regardait avec

(1) St Th. I, 2, quest. 46, art. 2. — (2) St Matth., XVII, 16. — (3) St Matth., XVI, 23.

« colère (1). » Si la colère n'était pas une bonne chose, Moïse n'aurait pas apaisé le Seigneur, en faisant mettre à mort la plus grande partie du peuple coupable de l'adoration du veau d'or, pas plus que Phinées en perçant de son glaive les deux impurs voluptueux ; cependant nous lisons le contraire dans l'Écriture : « Phinées se leva et apaisa le Seigneur, et les fléaux s'arrêtèrent (2). »

La colère d'un homme est bonne, sainte et juste, quand elle a pour objet ses propres péchés ou les péchés des autres. « Mettez-vous en colère, dit le Psaume, et ne péchez point (3). » Les péchés, voilà vos véritables ennemis, qui vous ravissent l'honneur, vous condamnent à l'enfer, immolent votre âme, vous dépouillent de la grâce. Quand la colère attaque les péchés d'autrui, on l'appelle un zèle bon et saint. Le prophète royal disait à Dieu : « N'ai-je pas haï, Seigneur, ceux qui vous haïssaient ? N'ai-je pas séché de douleur à la vue de vos ennemis ? Je les hais d'une haine parfaite ; vos ennemis sont les miens (4). »

La colère est donc une passion naturelle ; elle est bonne, si on en use bien ; elle a été donnée à tout être animé pour sa défense et pour sa conservation. De là vient que, dans l'ordre ordinaire des choses, les animaux les plus puissants sont les moins irascibles ; les plus faibles, au contraire, sont plus portés à la colère. Un animal plein de force, qui peut se défendre facilement contre tout ennemi, n'a pas besoin, comme l'animal plus faible, de s'armer d'une grande colère. Ainsi, plus il y a de force, moins il y a de colère. L'éléphant, par exemple, animal puissant et gigantesque, est extrêmement doux, à tel point que, pour l'exciter au combat, il faut lui montrer la liqueur rouge des mûres, ainsi qu'il est dit au livre des Machabées (5). Les grands chiens, eux aussi, ont peu de colère, tandis qu'un petit chien est toujours en colère.

Il en est de même dans les êtres raisonnables. La femme, parce qu'elle est faible, est naturellement irascible. « Il n'est pas de colère au-dessus de la colère d'une femme, nous dit l'Écclésiastique (6). » Les hommes petits et faibles sont aussi naturellement irascibles. L'homme d'un grand courage est lent à se mettre en colère et les provocations ont de la peine à l'irriter. Et rien n'est plus raisonnable. Si la colère, en effet, n'entre presque jamais dans le cœur du puissant, c'est parce qu'il ne croit pas à l'obstacle comme le faible.

(1) St Marc, III, 5. — (2) Ps. CV, 30. — (3) Ps. IV, 5. — (4) Ps. CXXXVIII, 21. — (5) Machab., VI, 43. — (6) Eccli. XXV, 23.

Le lion ne s'irrite pas, malgré les aboiements d'un grand nombre de chiens. Et pourquoi ? Parce qu'il les méprise, sachant bien qu'ils ne pourront lui nuire.

De là on voit clairement qu'être vindicatif et irascible, que ne rien souffrir, ne rien pardonner, c'est une marque de peu de force, de peu de vertu, d'un cœur bien petit ; c'est le propre d'un homme vil et pusillanime ; au contraire, la patience et la douceur sont le signe d'une grandeur d'âme et d'une force peu communes. Par conséquent, si vous faites consister la noblesse et la force dans la colère et dans la vengeance, vous devrez dire que la femme est plus noble que l'homme, car elle est plus irascible et plus vindicative.

O douceur ! ô clémence ! vertus éclatantes et glorieuses ! vertus pleines de noblesse et de générosité ! vertus toutes royales ! David, ce roi illustre qui déchirait les lions, qui vainquit Goliath, qui valait à lui seul dix mille hommes, ainsi que le lui disait Joab, David disait à Dieu : « Seigneur, souvenez-vous de David et de sa grande douceur (1). » Moïse, le chef du peuple de Dieu, était, au témoignage de l'Écriture, le plus doux de tous les hommes qui étaient alors sur la terre. Ainsi était encore le roi Salomon dont il est dit : « Dieu lui donna un cœur large comme le sable qui est sur le rivage des mers (2), » c'est-à-dire un cœur capable de tout supporter.

Je ne parlerai pas maintenant des princes chrétiens ; examinons seulement les hommes du paganisme. Dites-moi ; qui eut plus de noblesse, ou Lucius Sylla, ce bourreau sanguinaire, qui ne pardonnait à personne, ou Jules César qui non-seulement pardonna leurs injures à ses ennemis, mais leur conserva leurs dignités, et donna même à quelques-uns des dignités plus hautes ? D'où viennent donc au peuple de Dieu cet aveuglement et cette folie qui lui font regarder comme un honneur, comme une générosité, de ne rien pardonner, de ne rien supporter, lorsque la loi de Dieu nous fait un commandement tout opposé, lorsqu'au contraire c'est là une faiblesse, une dégradation, la plus grande lâcheté ? N'est-il pas le plus vil des hommes, celui qui, à la moindre parole, s'enflamme, s'irrite, s'enivre de colère, se met hors de lui-même et porte aussitôt la main à l'épée ? N'est-il pas le plus vil des hommes, ce querelleur qui, pour une plaisanterie, pour une parole dite en s'amusant, s'emporte aussitôt, et regarde comme un point d'hon-

(1) Ps. cxxxI, f. — (2) 3 Rois, iv, 29.

neur de se venger ? Qui voudrait parler, qui voudrait donner son amitié à un homme si dangereux ? « Ne demeurez pas avec l'homme « irascible, ne soyez pas son ami, nous dit le Sage, ne marchez « point avec l'homme furieux, de peur qu'il ne cause du scandale « à votre âme (1). » En effet, il n'est pas maître de son cœur, et si la colère l'emporte, c'est sur vous qu'il déchargera sa vengeance.

Vous me direz peut-être : Si l'on savait que j'agis pour Dieu, à la bonne heure ; je pardonnerais par vertu ; mais on le regarderait comme un effet de la peur et de la lâcheté. Je réponds : Les hommes de bien n'y verront que de la vertu, non pas les méchants sans doute ; mais que vous importe ? contentez les hommes de bien, cela suffit ; que le monde pense ce qu'il voudra. Pardonner, c'est le propre d'un chrétien, c'est de la vertu, c'est de la noblesse d'âme.

Vous me direz encore : Mais l'observation de cette loi de Dieu, c'est la destruction de l'ordre public, c'est la ruine du monde, c'est une porte ouverte à tous les crimes. Si personne ne doit venger les injures, si l'on doit accorder le pardon à celui qui le demande, que de crimes, que d'assassinats se commettront chaque jour ! (2) Saint Augustin vous répond : Plusieurs disent que la loi de Dieu est opposé à l'ordre public ; ils se trompent. L'ordre public, au contraire, serait excellent, serait parfait, s'il était réglé par la loi de Dieu. Cette loi ne dit pas que les péchés et les injures doivent rester impunies ; elle dit que ce n'est pas à vous de les venger. Il y a des juges établis pour récompenser les bons et punir les méchants. Réprimer et punir les malfaiteurs, c'est le devoir de leur charge, ce n'est pas le vôtre.

Que les juges prennent donc garde à ne pas négliger l'accomplissement de ce devoir ; c'est cette négligence qui souvent porte les hommes à se venger de leur propre main, en voyant qu'on ne leur rend point justice. Aussi David, ce roi plein d'équité, disait : « Dès le matin, je mettais à mort tous les pécheurs de la terre, « et je chassais de la cité de Dieu tous ceux qui commettent l'ini-  
« quité (3), » surtout ceux qui sèment la colère, qui semblent avoir la charge d'insulter de blesser les gens de bien ; hommes scandaleux, hommes séditieux, hommes nuisibles à toute une cité. — Sénèque

(1) Prov. xxii, 24. — (2) St August., Lettre cxxxviii, n° 14 et 15. — (3) Ps. c, 8.

a dit de Jules César (1) qu'il ne se souvenait pas des injures. O la belle louange !...

Il y a grand nombre de motifs qui doivent nous porter au pardon des injures : Premièrement, la paix et la tranquillité du cœur. Que d'inquiétudes et de troubles dans une âme livrée à la haine ! une fureur infernale la brûle, l'agite, la tourmente. Le sommeil la fuit ; elle passe ses nuits à rêver mille vengeances, à imaginer mille moyens de verser le sang de son frère. De là cette parole du psalmiste : « Que le glaive des impies entre dans leur cœur (2) ! » qu'il frappe d'abord leur âme, avant de frapper le corps de leur frère. Par conséquent, si vous n'avez pas pitié de votre frère, ayez au moins pitié de vous.

Le Sage a dit : « Une conscience troublée (par la haine) pressent toujours des malheurs (3). » La haine tourmente d'abord le cœur où elle règne et décharge sur lui sa vengeance avant de la décharger sur l'ennemi. Que d'angoisses doivent subir ceux qui vivent dans des inimitiés ! que d'insultes ! que de crainte ! que d'effroi ! Ils marchent toujours armés, toute nourriture leur est insipide, leur sommeil n'est jamais tranquille ; cette inquiétude est le dernier des maux. Ils se consomment en mille soins, en mille tentatives, en mille travaux, pour se trouver des auxiliaires. Mille accidents surviennent. La chute d'une feuille, le bruit le plus léger leur fait croire à la présence de l'objet de leur haine. Vie misérable, vie malheureuse, vie intolérable. Toutes ces angoisses auraient pu facilement être évitées dès le principe, par un simple pardon... — Sont-ils parvenus à se venger, il faut fuir sa demeure, son épouse, ses enfants, perdre ses biens, sa patrie, et demeurer longtemps en exil. Pourquoi tous ces malheurs ? Ne valait-il pas mieux, n'était-il pas plus facile de dissimuler son injure, que de tomber sous de si dures lois ?

Le second motif qui doit nous porter au pardon des injures, c'est l'immense compensation que Dieu promet à ceux qui les pardonnent. Si vous remettez leurs offenses aux hommes, le Père céleste vous remettra les vôtres ; et, si vous ne les remettez pas, le Père céleste ne vous les remettra pas à vous-mêmes. Oh ! l'échange admirable ! Pour le pardon d'une légère injure, tant de crimes me seront pardonnés ! Qui ne voudrait avoir un pardon à donner, afin d'obtenir une si belle récompense ? O homme, s'écrie saint

(1) Sénèque, livre II, ch. 25. — (2) Ps. xxxvi, 15. — (3) Sag. xvii, 10.

Chrysostôme, ô pécheur, votre jugement, votre propre sentence est dans vos mains (1). Voulez-vous être pardonnés? Voulez-vous être épargnés? votre propre sentence dépend non-seulement de la qualité de vos péchés, mais de votre jugement, car il est écrit : « Vous serez jugés d'après le jugement que vous aurez porté vous-mêmes (2). » Êtes-vous donc sévères à l'égard du prochain, ne lui accordez-vous pas son pardon, vous trouverez en Dieu un juge sévère. Car il nous dit : « Si vous ne pardonnez pas, votre Père céleste ne vous pardonnera pas non plus (3). » Lors donc que vous agissez avec sévérité à l'égard de votre prochain, vous portez vous-mêmes devant Dieu votre propre condamnation. Souvenez-vous de cette parabole de l'Évangile : Un maître avait déjà remis une grande dette à son serviteur et pourtant il la redemanda ensuite jusqu'à la dernière obole, parce que ce serviteur avait agi avec cruauté à l'égard de son prochain. Si donc vous vous vengez ici-bas, sachez que Dieu se vengera de vous ; votre vengeance vous attirera sa vengeance.

Un troisième motif est l'exemple de Jésus-Christ. Le serviteur n'est pas plus que son maître. Chrétien, « regardez sur la face de votre Christ. » Considérez votre Maître et votre Dieu. Que de souffrances n'a-t-il pas endurées ! Que d'injures ! Que d'opprobres ! Que de tourments ! A quelle mort honteuse n'a-t-il pas été livré par ses propres sujets qu'il avait comblés de bienfaits ! Avez-vous lu quelque part qu'il ait cherché ou demandé à se venger ? Suspendu à la croix, tout couvert de sang, il dit à son Père : « Père, pardonnez. » Non seulement il pria pour ses ennemis, mais il versa des larmes sur eux ; il convertit à la foi cette foule immense qui avait poussé ce cri : « Crucifiez-le ! crucifiez-le (4) ; » il répandit en eux son Saint-Esprit, se les réconcilia, et les éleva à la plus haute sainteté. Le sang de Jésus-Christ répandu sur la terre ne demandait pas vengeance comme le sang d'Abel, il demandait miséricorde au Seigneur, suivant le témoignage de l'Apôtre. « Lorsqu'on le maudissait il ne maudissait pas (5), » dit encore saint Pierre.

N'avez-vous pas lu que le Sauveur passait un jour dans une ville de Samarie et que les habitants ne voulurent pas le recevoir? alors Jean et un autre disciple dirent au Seigneur : « Voulez-vous que nous commandions au feu du ciel de descendre et de les

(1) St Chrys. de la Componction, livre 1<sup>er</sup>. — (2) St Matth., vii, 2. — (3) St Matth., vi, 15. — (4) St Jean, xx, 6. — (5) 1<sup>er</sup> St Pierre, ii, 23.

« consumer (1) ? » Le Sauveur leur reproche aussitôt ce désir de vengeance : « Vous ne savez pas, dit-il, de quel esprit vous êtes, » et vous, disciples de Jésus-Christ, vous de l'école de Jésus-Christ, vous osez entreprendre de vous venger, vous osez demander vengeance à un Dieu si tendre et si aimant.

Vous me direz : Mon père, j'ai lu souvent dans les psaumes : « Que mes ennemis soient couverts de honte, et qu'ils soient confondus (2) ! » Voici la réponse de Cassien (3) : Le plus souvent, dit-il, lorsque les paroles des prophéties semblent renfermer une imprécation, elles doivent être prises dans le sens d'un simple récit de ce qui doit arriver. D'ailleurs, le prophète parle des ennemis du Christ, non des siens propres. C'est encore le sens du psaume : « Mon Dieu, ne taisez pas ma louange (4) ... » Quelquefois le prophète prie le Seigneur de perdre ses ennemis par la force de la vérité, c'est-à-dire en les confondant par la justification accordée à ses amis qu'il illuminera des clartés de la foi. Souvent aussi, le prophète entend parler des vices qui sont, en effet, nos véritables ennemis ; ce sont eux qui nous ravissent la grâce et la gloire, qui ouvrent l'enfer sous nos pas, et nous font les ennemis de Dieu. Exercez contre eux vos vengeances, exterminatez-les, détruisez-les, immolez-les, soyez cruels contre les vices, et vous trouverez en Dieu et la grâce et la gloire...

Pourquoi vous irriter contre votre frère ? Une créature que Dieu a faite, peut-elle vous persécuter ? Non ; mais le péché que l'homme a fait, voilà votre ennemi. Poursuivez, détruisez le péché. Mais apprenez le moyen de le détruire. « Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger, et sur sa tête vous amasserez des charbons de feu qui consumeront son iniquité (5). » O illustre vengeance, bien digne d'un chrétien ! « Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais triomphez du mal par le bien. » Alors votre ennemi demeurera confus, convaincu et converti. Ainsi s'est vengé Jésus-Christ ; imitez-le, vous qui êtes son disciple, et Dieu vous récompensera. Et que vous donnera-t-il ? Ici-bas la grâce, et plus tard la gloire, à laquelle nous conduise Jésus notre Seigneur. Ainsi soit-il.

(1) St Luc, ix, 54. — (2) Ps. vi, 11. — (3) Cassien, coll. vii, ch. 21. — (4) Ps. cviii, 1. — (5) Rom. xii, 20

## VENDREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DU CARÈME

---

### LES CONSOLATIONS DE L'ÂME

*Omnis qui biberit ex aquâ hâc, sitiet iterum; qui autem biberit ex aquâ quam ego dabo ei, non sitiet in æternum; sed aqua quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam.*

Celui qui boira de cette eau, aura encore soif; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif. Et l'eau que je lui donnerai, deviendra en lui la fontaine d'une eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle.

(St Jean, iv, 13 et 14).

Cette parole de l'Évangile nous montre deux sortes d'eau, l'une qui ne saurait apaiser la soif, ce sont les consolations du monde et de la terre; la seconde qui a la vertu de l'apaiser, et devient, pour celui qui la boit, une fontaine de cette eau qui jaillit jusque dans la vie éternelle. Ce sont les consolations spirituelles de l'âme. Ces deux sortes de consolations seront le sujet de tout ce discours.

Cette femme de Samarie est une figure, une image de l'âme mondaine et pécheresse. Âme desséchée, dévorée par une soif ardente, elle va, chargée du vase pesant de la cupidité et de la concupiscence, vase immense qu'on ne peut jamais remplir; elle va, dis-je, aux puits de ce siècle, pour y puiser l'eau des consolations et des plaisirs qu'offrent les créatures, pour s'y rafraîchir et y calmer sa soif. Telle est l'unique occupation des enfants du siècle; voilà l'ob-



jet de tous leurs travaux, de toute leur attention, de tous leurs soucis, de tous leurs soins; voilà ce que les hommes du monde recherchent avec tant d'anxiété, avec tant de fatigue; voilà l'unique but de leur vie tout entière. Ils ne savent que rechercher des consolations, le plaisir, le repos, afin de vivre au gré de leur volonté dans les délices et dans la joie. Les uns les demandent aux richesses, les autres aux honneurs, les autres au jeu ou à la chasse, sources diverses où tous vont puiser, quoique tous n'aient qu'un but, celui de vivre au gré de leurs désirs.

D'où leur vient cette soif si violente, si inextinguible? Elle vient de l'alliance que leur âme a contractée avec les sens du corps; elle leur est unie, elle leur est liée par les nœuds les plus étroits. De là cet insatiable désir de voir, d'entendre, de goûter. Et l'on a beau regarder et écouter, l'œil ne se rassasie pas de voir, ni l'oreille d'entendre. Jamais le vase ne peut se remplir.

Oh! que l'âme serait heureuse, pleine de sagesse et de paix, si, éclairée de Dieu, elle pouvait dans son corps mortel, vivre sans le secours des sens; ou plutôt si, se dégageant des sens par un effort de la volonté, elle dédaignait de s'en servir! Chaque jour nous voyons des aveugles doués de l'intelligence la plus vive, la plus pénétrante, parce que l'âme, recueillie sans cesse en elle-même, acquiert plus de force par sa lumière naturelle. Voilà pourquoi, s'il faut en croire Platon, il n'y a rien qui affaiblisse l'intelligence et qui écarte de la véritable sagesse, comme cette trop grande curiosité des sens corporels. Elle est le principe de cette soif, de cette rage insatiable dont nous venons de parler.

O âme malheureuse et insensée, pourquoi te fatiguer, pourquoi te tourmenter ainsi? Pourquoi chercher la satiété là où elle n'est pas? Ignores-tu que l'eau amère et bourbeuse de cette mer, loin d'apaiser la soif, ne fait que l'irriter; loin de l'éteindre, ne fait que l'enflammer. O aveugle! pourquoi laissant le breuvage propre à ta nature, vas-tu chercher des breuvages étrangers? Cette eau que tu recherches, est le breuvage des corps et non des esprits. Qu'y a-t-il entre toi et les richesses? Qu'y a-t-il entre toi et cet or, cet argent, ces grossières voluptés? Sors un instant, dégage-toi de cette tente corporelle, et tu verras qu'il n'y a aucun rapport entre toi et l'objet de tes convoitises si ardentes et si malheureuses.

La grande erreur des mortels, la voici: l'homme se compose d'une âme et d'un corps. L'âme est la partie principale,

la plus noble partie de l'homme ; et pourtant on méprise l'âme et l'on passe sa vie à nourrir et à soigner le corps. Semblable à l'adultère dont parle Job, « il nourrit la femme stérile qui « ne peut enfanter et ne fait aucun bien à la veuve (1). » Voilà pourquoi cette âme privée de sa nourriture naturelle, s'en va errant à travers les créatures matérielles, toujours desséchée, toujours dévorée par la faim et par la soif, mendiant auprès d'elles quelques gouttes d'eau pour rafraîchir ses lèvres brûlantes. Avec quelle force le Seigneur, voyant cette erreur des mortels, s'écrie : « O cieux, à cette vue, soyez dans la stupeur ; « portes des cieux, soyez dans la plus vive désolation. Mon peuple a « fait deux choses mauvaises : il m'a abandonné, moi, la source « d'eau vive, et il s'est creusé des citernes, des citernes entr'ou- « vertes qui ne peuvent retenir les eaux (2). » Ils ont dédaigné l'eau la plus pure, la plus limpide, la plus claire, la plus salubre, la plus douce, l'eau de la fontaine de vie qu'on leur offrait gratuitement ; et ils se sont creusé avec la plus grande peine des citernes entr'ouvertes, afin d'y boire une eau bourbeuse, fétide, corrompue, une eau empoisonnée et mortelle. Quel aveuglement et quelle folie ! Oui, ce sont de vraies citernes entr'ouvertes, que la gloire, la volupté, les richesses, toutes les prospérités du monde ; des citernes qui ne peuvent retenir l'eau ? Toutes ces consolations humaines pourront vous plaire un instant ; mais tout à coup elles s'évanouissent, elles déplaisent, elles dégoûtent.

Consultez l'expérience. Vous avez longtemps travaillé, vous vous êtes bien fatigués pour obtenir un emploi, une dignité, peut-être l'épiscopat ; après l'avoir obtenu, un mois, un an se passent ; vous n'en faites plus de cas ; votre dignité vous dégoûte. Vous avez ardemment désiré pour épouse cette femme qui vous plaisait et que vous aimiez ; vous l'avez obtenue et peu après vous la méprisez ou vous la négligez. Vous avez vu une belle propriété, elle a charmé vos yeux ; vous l'avez achetée un grand prix ; un instant elle a fait vos délices, et tout-à-coup vous n'y faites plus attention.

Telle est la nature de tous les biens du temps, nous dit saint Grégoire (3). Si vous ne les possédez pas, vous les désirez ; si vous les possédez, ils vous dégoûtent. Dieu seul est bien différent ; plus on le goûte, plus on le désire : « Ceux qui me mangent, nous dit-il

(1) Job xviii, 21. — (2) Jéré, II, 12. — (3) St Grég., homélie xxxvi sur l'Évan.

« lui-même, auront encore faim, et ceux qui me boivent, auront encore soif (1). » Tous les biens du monde sont donc une citerne entr'ouverte qui ne peut longtemps retenir cette eau infecte des plaisirs. Mépriser pour une eau semblable la source pure et éternelle, n'est-ce pas le comble de la folie ?

Mais d'où vient aux mondains, je vous le demande, cet aveuglement misérable et odieux qui leur fait aimer avec tant d'ardeur ces biens d'un instant, ces frivoles vanités ? Saint Bernard nous en donne la raison (2). Lorsque l'âme ne se nourrit pas de la nourriture qui lui est propre, la faim qui la dévore, la presse d'en chercher quelque autre avec avidité ; comme le corps privé de toute autre nourriture, et pressé par la faim se nourrira d'herbes et de racines qui ne sont pourtant pas la nourriture de l'homme, mais la nourriture des animaux.

Ah ! si les mondains, si les voluptueux pouvaient goûter la pureté, la douceur des consolations spirituelles, comme ils rejetteraient aussitôt tous ces plaisirs abjects et dégradants ! Dès qu'on goûte les choses de l'esprit, la chair perd tous ses attraits ; les délectations de l'esprit, en effet, sont bien plus douces, bien plus fortes que celles de la chair. Loin de nous, loin de nous, s'écrie saint Bernard (3), de comparer ce venin de la volupté du temps au baume si précieux, au vin si pur de la délectation spirituelle ; autant l'âme est supérieure au corps, autant les délectations spirituelles sont supérieures aux plaisirs du temps. Ceux-là seuls qui ne connaissent pas ces délectations, recherchent ces plaisirs.

Avec quels beaux traits, saint Bernard dans ses Déclamations nous dépeint cette enivrante fureur de la cupidité humaine (4) : Je vis un jour, dit-il, cinq hommes, pour ne pas dire cinq frénétiques. Le premier mangeait à pleine bouche un sable aride. Le second, debout près d'un marais de soufre, s'efforçait d'aspirer la vapeur hideuse et infecte qui s'en exhalait. Le troisième, penché sur une fournaise violemment embrasée, prenait plaisir à recevoir dans sa bouche qu'il dilatait avec force, les étincelles qui jaillissaient avec éclat. Le quatrième, assis au sommet d'un temple, aspirait dans sa poitrine gonflée, des bouffées d'un souffle léger, et quand l'air semblait s'introduire avec plus de lenteur, il l'agitait avec un

(1) Eccli, xxiv, 29. — (2) St Bern. Opuscul. sur la convers. au clerc ch. 14. — (3) St Bern., serm. v, pour le carême, n° 6. — (4) OEuvr., de St Bern., Declam. 25<sup>e</sup> de Gaufr. abbe.

éventail, comme s'il avait espéré engloutir l'atmosphère tout entière. Le cinquième, se tenant à l'écart se riait des autres et n'était pas moins digne de risée; il l'était même plus que les autres, car sa seule occupation était de sucer ses propres chairs avec une incroyable avidité, appliquant sa bouche, tantôt aux mains, tantôt aux bras, tantôt à d'autres parties du corps. Saisi de pitié pour ces hommes, je demandai à chacun la cause de sa misère, et je vis que tous avaient le même motif: ils étaient tous dévorés par la faim. Alors je regardai leurs visages amaigris, et je me rappelai les lamentables gémissements du Prophète et ces tristes paroles. « Mon cœur s'est desséché, parce que j'ai oublié de manger « mon pain (1). » Ainsi dit saint Bernard.

Le sens de cette vision si merveilleuse, si effrayante, me paraît évident. L'homme qui mangeait avidement le sable aride, c'est l'avare qui ne peut jamais se rassasier d'or et d'argent. Celui qui aspirait une vapeur infecte, c'est le voluptueux qui se plaît dans l'obscénité. Celui qui reçoit à pleine bouche et avec la plus grande avidité, les étincelles qui jaillissent de la fournaise, c'est l'homme irascible qui se nourrit des feux de la colère. Celui qui remplit sa bouche de vent, c'est l'orgueilleux dont parle le Prophète: « Eph-  
« raïm se nourrit de vent (2). » Celui qui, se riant des autres, déchirait sa propre chair avec ses dents, c'est l'envieux que la prospérité d'autrui fait sécher de douleur. Et tout ce malheur, toute cette misère n'avait qu'une seule cause, nous dit le saint docteur, la faim la plus dévorante. S'ils n'étaient pas privés de l'aliment qui leur est propre, ils n'aspireraient pas avec tant d'avidité à de si horribles nourritures.

Tant que l'âme, en effet, vit dans un corps mortel, elle ne peut se passer de consolations; et si elle ne goûte pas les consolations spirituelles, elle doit nécessairement rechercher les consolations du temps. C'est ainsi que la fragilité humaine se laisse jouer; voilà comment se laisse séduire le genre humain, en courant après les vanités; voilà comment une âme spirituelle, si semblable aux esprits angéliques, se nourrit de si abominables aliments. O trop misérable et trop lamentable abaissement de la nature raisonnable!

Que vous êtes heureuses, ô vous, vierges du Christ, vous que la miséricorde divine a daigné arracher à cet aveuglement et à la puissance des ténèbres, pour vous transférer dans le royaume du

(1) Ps. CI, 4. — (2) Osée, XII, 1.

Fils bien aimé (1), vous qu'elle a attirées au puits des eaux vives, afin que, jour et nuit « vous puisiez avec joie les eaux de la fontaine du Sauveur (2), » c'est-à-dire du saint Évangile et des saintes Écritures. Que ce soit là votre application assidue, toute votre occupation, l'emploi de toute votre vie ; voilà votre partage, votre devoir, tel est le but de votre saint état ; c'est pour cela que vous êtes entrées en religion, c'est pour cela que vous êtes délivrées de toutes les sollicitudes du siècle, de la conduite d'une maison et d'une famille, de l'éducation si pénible des enfants ; vous ne devez vous attacher qu'à sentir, qu'à goûter « combien le Seigneur est doux (3) ! » Rougissez, rougissez d'être surpassées par les enfants du siècle qui déploient, pour puiser une eau de pestilence, plus de sollicitude que vous n'en mettez pour puiser l'eau du salut et de la vie.

Ainsi, soit que vous vous livriez à la lecture ou à la prière, soit que vous récitiez l'office dans le chœur ou qu'enfermées dans vos cellules, vous vous occupiez de pensées spirituelles, ne faites qu'une chose, ne cherchez qu'une chose, celle de goûter et de contempler en le goûtant « combien le Seigneur est doux. » Jésus est assis au bord du puits, vous le trouverez dans la solitude, n'allez pas le chercher au milieu de la foule ; seules cherchez-le seul dans le secret de votre cellule ; demandez-lui l'eau vive, déposez vos vases, puisiez tant que vous voudrez, remplissez jusqu'aux bords ; cette eau vous sera donnée gratuitement, sans aucun prix, sans aucun salaire. Demandez-la, aimez-la, désirez-la, cela suffit ; lui-même vous invite à puiser ; écoutez ses paroles : Que celui qui a soif, vienne et boive et reçoive gratuitement l'eau de la vie ! » Il vous dit encore par son prophète : « Vous tous qui avez soif, venez vers les eaux, et « sans argent, sans échange, achetez le vin (4) » de l'esprit, et le lait de la sagesse ; le seul prix qu'on demande, c'est votre volonté. O Bienfaiteur magnifique ! il ne veut que notre seul désir, pour nous donner ses eaux, car lui-même désire nous les donner, bien plus vivement que nous ne désirons les recevoir. Aussi écoutez ce que nous raconte saint Jean : « A la dernière et grande journée de la « fête, Jésus se tenait debout, et s'écriait : Si quelqu'un a soif, qu'il « vienne à moi et il boira. Qui croit en moi, suivant ce que dit « l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son sein (5). »

(1) Colos., I, 13. — (2) Isaïe, XII, 3. — (3) Ps. XCIX, 5. — (4) Ps. LV, 1. — (5) St Jean, VII, 37.

Quelle bonté! quelle munificence! Il donne, et il donne gratuitement, et, à grands cris, il nous invite à recevoir ses dons. Le voilà qui, consumé par le zèle des âmes, profondément affligé de l'aveuglement du monde, se tient au milieu de la foule et s'écrie avec force : O enfants d'Adam, vous que dévorent et la faim et la soif, « pourquoi « dépenser tout votre argent sans acheter du pain ; pourquoi vous « consumer dans les travaux sans être jamais rassasiés (1)? » O infortunés, pourquoi marcher ainsi dans les sentiers de l'Égypte, où vous ne trouvez qu'une eau bourbeuse qui ne saurait calmer la soif ; « si quelqu'un à soif, qu'il vienne à moi (2), » et qu'il boive ; qu'il boive et soit rassasié, et contente sa soif ; « qui croit en moi, « suivant ce que dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de « son sein. » Il n'aura pas besoin d'aller mendier aux créatures quelques gouttes de consolation et de plaisir. Au milieu de son cœur j'ouvrirai des veines d'eau d'une douceur immense et j'en ferai sortir de grands fleuves de délices merveilleuses. Au dedans de lui-même il trouvera ce qu'il allait chercher çà et là parmi les êtres créés.

Que cette vérité est bien connue, qu'elle a été souvent ressentie de ces âmes religieuses qui aiment la solitude et ont contracté l'habitude de ne s'occuper que des exercices de leur règle ! Qu'est toute la volupté du monde et toutes ses douceurs, auprès des douceurs que trouve au-dedans de lui-même un religieux enfermé dans sa cellule ? Je parle à des âmes qui en ont l'expérience ; il n'est donc pas nécessaire de m'arrêter longtemps sur cette vérité. D'ailleurs, pour qu'il ne reste plus à ce sujet le moindre doute, l'évangéliste nous explique la parole du Sauveur. Il disait cela « de l'Esprit-Saint « qu'ils devaient recevoir, en croyant en lui (3). » Voilà cette fontaine des eaux vives d'où s'échappent avec abondance les torrents des consolations et des joies spirituelles ; et c'est avec raison qu'on appelle cette eau une eau vive, car elle arrose l'âme toute entière, et par son ardeur elle excite et vivifie toutes ses forces et toutes ses facultés. Donnez-moi une âme chrétienne où habite l'Esprit du Seigneur ; comme elle est pleine de vie ! comme elle est fervente ! comme elle est joyeuse ! comme elle est aimable ! comme elle s'élançe, agile et rapide, vers toutes sortes de bonnes œuvres ! Au contraire, voyez une âme privée de l'eau de l'Esprit-Saint ; en elle, le cœur, l'esprit, le sentiment, tout est émoussé, engourdi.

(1) Isaïe, LV. 2. — (2) St Jean, VII, 37. — (3) St Jean, VII, 39.

Elle peut dire avec le Prophète : « Mon âme est sous vos yeux comme une terre sans eau (1). » Qu'elle est aride, en effet, la face d'une âme que n'arrose point du haut du ciel cette pluie volontaire; Mais comme l'eau qui pénètre une terre desséchée, la revêt et la pare de fleurs, de feuillages et de plantes verdoyantes, ainsi lorsque cette eau céleste arrose l'âme, elle la change en jardin délicieux, en paradis délectable, suivant la parole du prophète : « Vous serez comme un jardin arrosé, où l'eau ne manque jamais (2). »

Qui pourra expliquer les saintes affections, les ardents désirs qui brûlent une âme dévouée au Seigneur? Comme son cœur est plein de l'abondance des consolations et des joies spirituelles! Le Seigneur compare cette âme à une source abondante. Magnifique comparaison! Comme cette source, en effet, l'âme se précipite bouillonne et bondit. Parfois le Seigneur daigne verser en elle une telle surabondance de dons célestes, de grâces spirituelles, qu'elle n'a pas la force de porter toutes ces consolations dont Dieu la remplit et alors ou bien sa poitrine semble se rompre sous cette ferveur de l'esprit, ou bien elle est tout entière ravie et perdue dans l'extase. Voilà ce qui faisait dire au prophète Isaïe : « Plut au ciel que tu eusses été attentif à mes préceptes! ta paix eût été comme un fleuve et ta justice comme les gouffres de la mer. Ta postérité se serait multipliée comme le sable de la mer, et tes enfants comme les pierres de ses rivages (3). »

Heureuse l'âme que Dieu prévient ainsi de la douceur de ses bénédictions! D'où vient une telle surabondance? Elle ne vient que de cette goutte de grâce, versée par le Seigneur dans l'âme desséchée. Cette goutte devient en elle une fontaine d'une abondance excessive, une fontaine intarissable et éternelle. Toutes les joies qui inondent une âme bienheureuse, quand elle est unie à Dieu, sortent du fond du cœur, jaillissent de cette goutte d'eau qui, grandissant sans cesse par l'acquisition de mérites nouveaux, devient une fontaine immense. On a bien raison de dire qu'elle rejaillit jusque dans la vie éternelle, car dès ici-bas elle élève les désirs de l'âme jusque dans ces demeures célestes, et, à la fin, elle y emporte l'âme elle-même. Semblable au rayon du soleil qui, se mêlant aux vapeurs de la terre et des eaux, rend ces vapeurs plus légères et plus pures, les soulève et les emporte vers sa source, c'est-à-dire vers le soleil d'où il est

(1) Ps. CXLII, 6. — (2) Isaïe, LVIII, 11. — (3) Isaïe, XLVIII, 18.

sorti ; ainsi l'Esprit du Seigneur, dégageant, purifiant de toute souillure terrestre nos désirs grossiers et pesants, les soulève et les ravit vers le Dieu dont il est sorti lui-même.

Par conséquent, ô vierges consacrées à Dieu, recherchez cette eau vive avec le plus grand soin ; que rien ne vous paraisse difficile ou pénible dans cette recherche intérieure de cette source précieuse, de ce puits des eaux vives. Que tel soit, jour et nuit, l'objet de vos travaux et de vos plus rudes fatigues. Armées du tranchant acéré de l'esprit, par vos méditations, par vos lectures, par vos oraisons, efforcez-vous de rompre le rocher si dur de votre cœur ; creusez, creusez sans cesse, jusqu'à ce que vous trouviez ces eaux vives ; et, lorsque vous les aurez trouvées, conservez-les avec le plus grand soin. Car les Philistins vous environnent de toutes parts, prêts à fermer et à combler ce puits.

Cette figure est bien connue. Le patriarche Isaac habitait la terre de promesse ; à cause de la brûlante sécheresse, il était forcé de creuser des puits pour donner de l'eau à sa famille et à ses troupeaux. Les Philistins, maîtres de ces contrées, poussés peut-être par la jalousie, venaient la nuit combler les puits creusés et les remplir de sable et de boue. Cependant le saint patriarche ne cessa point de creuser des puits, jusqu'à ce qu'il en eut creusé un qu'il appela Largeur et que les Philistins ne purent combler à cause de l'excessive abondance de ses eaux.

Agissez de la sorte, imitez ce grand patriarche. Isaac signifie sourire ; il est une belle figure d'une âme spirituelle, qui, « comme un « doux festin (1), » pleine de joie et d'allégresse, aime et sert le Seigneur. Il n'y a en effet de joie véritable et entière que dans une bonne conscience. Cette âme, munie de l'instrument acéré de l'oraison, se creuse quelquefois un puits salutaire, en méditant du fond du cœur, le mystère sacré de la Passion du Christ, et là, chaque jour elle puise l'eau des larmes de la plus tendre compassion, de la dévotion la plus affectueuse ; mais, dans leur jalousie, les démons viennent combler ce puits, en y jetant la poussière des soins et de affaires de ce monde, au point que, le jour suivant, cette méditation si salutaire et si attendrissante ne fait plus trouver une seule larme. Pleine d'inquiétude, l'âme se creuse un autre puits par la méditation continuelle de ses péchés, et là elle trouve une merveilleuse abondance de larmes, de douleur et de contrition.

(1) Prov. xv. 15



Mais les Philistins, jetant encore dans ce puits la paille des dissensions et des querelles, le comblent tellement que, le jour suivant, on n'y trouve pas même un sentiment de componction. Et l'âme se ranime et ne se décourage pas. Elle poursuit l'œuvre qu'elle a commencée et, se souvenant de l'amour de Dieu pour elle, de ses bienfaits, de la gloire qu'il lui offre, de son infinie miséricorde, elle les médite, elle les contemple de toute la force de son cœur, et creuse ainsi au-dedans d'elle-même un autre puits où elle puise l'eau si douce, si suave des larmes de la joie et du bonheur ; mais les Philistins jetant aussitôt dans ce nouveau puits la boue infecte des voluptés charnelles, le comblent encore et, le jour suivant, l'âme n'y trouve plus le moindre attrait. Que fera donc cette pauvre âme ? Je lui conseille de ne pas cesser de se creuser des puits nouveaux, jusqu'à ce qu'il trouve le puits de la Largeur, c'est-à-dire de la charité. Celui-là, les Philistins ne pourront jamais le combler, lors même qu'ils y jetteraient toute la poussière et toute la boue de la terre. L'eau s'en élance avec une telle abondance et une telle impétuosité qu'elle, rejette aussitôt et repousse au loin toutes les choses grossières qu'on voudrait y jeter. De là cette parole de l'Apôtre : « Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ ? Se-  
 « ra-ce la tribulation, l'angoisse, la faim, la nudité, le péril, la  
 « persécution, le glaive ? (1) » Comme s'il disait, rien de tout cela peut-il fermer la fontaine de la divine charité ? Et voilà pourquoi il ajoute : « Je suis certain que ni la mort, ni la vie, ni les anges,  
 « ni les principautés, ni les vertus, ni le présent, ni le futur, ni la  
 « violence, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créa-  
 « ture ne pourra nous séparer de la charité de Dieu en Jésus-  
 « Christ Notre-Seigneur. » Telles sont ces eaux qui coulent avec impétuosité du Liban, c'est-à-dire d'un cœur pur, simple et innocent ; elles s'élancent, dis-je, avec une telle abondance et une telle impétuosité, que du cœur elles rejaillissent jusqu'à la vie éternelle et emportent avec elles l'âme sainte dans la gloire, à laquelle nous conduise Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

(1) Rom. VIII, 35.

## QUATRIÈME DIMANCHE DU CARÈME

---

### FRUITS DE LA CONFESSION

*Locutus est mutus et admiratæ sunt turbæ.*

Le muet parla, et les foules admirèrent.

(St Luc, xi, 14).

Je viens acquitter ma promesse ; j'avais promis de vous parler aujourd'hui des effets de la confession ; c'est ce que nous allons faire avec le secours de la grâce de Dieu ; pour l'obtenir, saluons d'abord la Sainte Vierge.

Parmi le grand nombre des fruits merveilleux de la confession, je n'en exposerai aujourd'hui à votre charité que sept principaux, car qui pourrait les dire tous ? Je les exposerai, non-seulement pour vous les faire connaître, mais pour vous porter à approcher du tribunal de la pénitence, quand vous les connaîtrez ; voilà le but de ce discours, voilà le fruit que vous devez en retirer ; telle est la fin que nous nous proposons, que nous recherchons, que nous vous demandons, que nous supplions Dieu de nous accorder. Oh ! qui me donnera de persuader au royaume tout entier une résolution si salutaire, et de ramener le peuple chrétien aux coutumes des premiers jours ! En vérité, si j'espérais pouvoir y réussir, je me livrerais sans partage à ce travail. Mais considérons les fruits de la confession.

Le premier est, pour ainsi dire, une sorte de certitude, au moins conjecturale, de posséder la vie éternelle ; pendant cette vie, nul ne

peut, à moins d'un miracle, en avoir une plus grande. En effet, tant que le pécheur ne se confesse pas, il est dans le plus grand danger; mais s'il se repent, et qu'il s'approche de la confession avec le ferme propos de ne plus pécher, alors il a fait tout ce qui est en son pouvoir, et Dieu donne sa grâce à celui qui fait son possible. Sans doute personne ne peut avoir dès cette vie, au sujet de son salut, une pleine sécurité; mais s'il n'en a pas une sécurité complète, du moins il en acquiert par la confession la plus grande confiance.

La confession, voilà ce que Dieu demande pour nous pardonner, et Dieu ne manquera pas à sa parole. La contrition seule, je le sais, unie à la résolution de se confesser, suffit pour obtenir le pardon; cependant, comme nous l'avons dit dans le discours précédent, si l'on néglige la confession, la conscience n'est pas tout-à-fait en sûreté (1). Mais il est écrit: Dieu « ne juge pas deux fois la même chose (2). » Si donc vous vous êtes présentés ici-bas au tribunal de Jésus-Christ pour y être jugés par le prêtre, sans aucun doute les fautes remises à ce tribunal ne seront pas l'objet de votre condamnation, devant le tribunal si redoutable de Jésus-Christ au dernier jour.

Après cela, qui refusera de se présenter au prêtre pour y être jugé dans le secret, afin de n'être pas jugé publiquement au tribunal de Jésus-Christ devenu alors un juge sévère qui nous demandera un compte terrible de nos œuvres. Vous avez souvent entendu la recommandation du Seigneur dans l'Évangile: « Veillez, soyez prêts, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous n'y penserez point (3). » S'il ne s'agissait pas ici de notre plus grand intérêt, le Seigneur n'aurait pas si souvent répété ce conseil. Et quelle est, je vous le demande, cette préparation à la mort que le Seigneur conseille à l'homme, si ce n'est la confession fréquente unie à la douleur de ses péchés? Suivez ce conseil, et vous serez en sûreté; le négliger, c'est être dans le péril. Et dans quel péril? Vous vous exposez au danger, non pas de perdre la vie du temps, mais de tomber dans la damnation éternelle. Oh! quelle différence entre ces deux morts! Quant à vous, M. F., apportez du moins, pour échapper à la mort éternelle que l'on peut éviter, la même sollicitude qu'apportent les hommes pour échapper à la mort temporelle qui est inévitable.

Le second fruit de la confession est la paix de l'âme. La confes-

(1) Nahum 1, 9. — (2) Suivant la version des Septante, La Vulgate porte: *Non consurget duplex tribulatio*: — (3) St Luc, XII, 40.

sion a une vertu particulière pour apaiser, pour détruire le remords, ce ver intérieur qui ronge la conscience ; si vous ne le détruisez pas maintenant, plus tard il déchirera votre âme de ses morsures, pendant toute l'éternité. « Leur ver, dit Isaïe, ne meurt jamais (1). » Or, au témoignage de l'expérience, rien ne le détruit comme la confession des péchés. Vous avez beau vous repentir, accomplir des jeûnes et des pénitences, faire d'innombrables aumônes, votre conscience ne retrouvera pas le calme, vous ne serez soulagé du fardeau de ses péchés, comme si vous vous approchez de ce sacrement avec une contrition sincère. Et c'est là ce qui vous montre la vertu de ce sacrement ; rien ne soulage votre pauvre âme de son accablant fardeau, autant que la confession. Comme un estomac pleu d'humeurs viciées et corrompues, souffre cruellement, jusqu'à ce qu'il les ait rejetées ; ainsi jusqu'à ce que par la confession l'homme rejette ses péchés, sa conscience ne peut être en repos. C'est pour cela que les chrétiens habitués à se confesser fréquemment, sont dans une grande anxiété, sentent un poids incroyable, si quelque empêchement, quelque occasion imprévue les force à différer leur confession. Ce soulagement de la conscience, ce calme que l'on éprouve, devrait donc seul nous conduire fréquemment au saint tribunal.

Le troisième fruit de la confession est la facilité du pardon. Les péchés, en effet, ainsi que l'enseigne saint Grégoire(2), deviennent plus graves à mesure qu'ils retiennent plus longtemps une âme dans leur malheureux esclavage. Saint Chrysostôme nous dit dans le livre de la Réparation du pécheur (3) : Tomber n'est pas un aussi grand mal que de rester à terre après sa chute, de ne point se relever, de pécher encore comme de propos délibéré et avec une sorte de plaisir. Commettre le péché est un effet de la fragilité humaine ; mais refuser de chercher le remède est l'effet du mépris. Cette négligence parfois déplaît à Dieu beaucoup plus que la faute elle-même. Écoutez, en effet, ces paroles par lesquelles il semble par son prophète reprocher au pécheur cette coupable négligence : « Celui qui tombe, ne doit-il pas faire ses efforts pour se relever (4) ? » Jérémie dit encore : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : « Celui qui tombe, ne se relève-t-il pas ? Celui qui se détourne du chemin, n'y reviendra-t-il pas ? Pourquoi ce peuple

(1) Isaïe, LXVI, 21. — (2) St Grégoire, sur Ezéchiel livre 1<sup>er</sup> Hom. XI, n° 24. — (3) Epit. 5<sup>e</sup> St Chrysostôme, à Théodore tombé. — (4) Ps. XL, 9.

« s'est-il détourné avec une aversion pleine d'efforts (1), » c'est-à-dire avec une aversion si constante, si opiniâtre ? Ces paroles nous montrent que nous devons surtout prendre garde à cette négligence, si nous ne voulons pas nous perdre. Il est plus facile d'éviter la maladie que de la guérir ; mais, parce que nous sommes fragiles et euclins au mal, ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'avoir un grand soin de nous relever au plus tôt ; la promptitude apportée dans notre pénitence, nous sera d'un grand secours devant Dieu pour notre justification ; car il est écrit : « Le juste pèche sept fois le jour (2). » S'il est juste, comment tombe-t-il aussi souvent ? Et s'il tombe aussi souvent, comment est-il juste ? Parce que, répond saint Jérôme (3), on ne mérite pas de perdre le nom de juste, lorsque, quoiqu'assez fragile pour tomber sept fois le jour, on est cependant attentif à se relever sept fois le jour. Et saint Augustin dans sa Règle, préfère celui qui s'irrite souvent, mais demande pardon aussitôt, à celui qui est plus lent à se mettre en colère, mais qui est aussi très-lent à demander pardon.

Le quatrième fruit de la confession est la fuite du péché. En effet, dit saint Grégoire (4), le péché qui n'est pas aussitôt effacé par la pénitence, entraîne par son poids à un autre péché. Saint Jean nous dit dans l'Apocalypse : « Celui qui est dans les souillures, se souillera encore (5). » Une âme souillée par le péché, ne craint pas de multiplier ses fautes ; mais lorsqu'elle se voit purifiée, elle fuit avec soin les moindres péchés. C'est là ce que disait l'Épouse des Cantiques : « J'ai lavé mes pieds, pourquoi les saltrai-je encore (6) ? » Aussi il arrive ordinairement à ceux qui négligent de se purifier de leurs péchés, que, rompant les digues de la raison et de la pudeur, ils se plongent sans retenue dans le vice et dans l'iniquité. « Un abîme appelle un autre abîme (7). » Les satyres « s'appellent l'un l'autre, dit encore Isaïe (8). » Nous n'avons pour résister à l'entraînement du péché qu'une force bien faible en elle-même, suivant cette parole du même prophète : « Votre force est comme le lin (9) ; » et, si la grâce ne la soutient, elle ne pourra pas longtemps résister aux attaques du vice ; de là vient qu'une âme qui vit dans le péché, se trouvant privée de la grâce, ne peut pas longtemps éviter de nouvelles fautes.

(1) Jérémie VIII, IV. — (2) Prov. XXIV, 16. — (3) Lettre 90<sup>e</sup> a Rustique. — (4) St Grégoire. Mor. livre XXV, chap. IX, n<sup>o</sup> 12. — (5) Apoc., XXII, 11. — (6) Cant. V, 3. — (7) Ps. XLI, 8. — (8) Isaïe XXXIV, 14. — (9) Isaïe, I, 31.

Le cinquième fruit est la facilité d'examiner sa conscience. En effet, peut-on bien examiner sa conscience au bout d'un an? Nous oublions le lendemain nos actions de la veille et nous nous souviendrions exactement de nos actions de l'an passé ! Si vous vous rappelez les péchés que vous avez commis en œuvres ; vos mauvaises pensées, vos mauvais désirs, comment les rappeler ? Voilà pourquoi ceux qui diffèrent leur confession une année entière, peuvent à peine se rappeler la dixième partie de leurs fautes. Vous me direz que Dieu pardonne les fautes que votre mémoire ne retrouve pas. Oui, sans doute, je l'avoue ; mais pourvu que vous ayez apporté à la recherche de vos fautes tout le soin que vous devez ; sans cela, le péché ne vous sera pas remis par le sacrement de pénitence. Et comment savez-vous que vous avez apporté à la recherche de vos fautes un soin suffisant, le soin que demande un si long espace de temps ? Qui a jamais su préciser l'examen nécessaire pour se rappeler les péchés d'une année entière ? Et voilà la source de ces inquiétudes, de ces scrupules qui demeurent dans la conscience du pécheur après une confession longtemps différée ; scrupules et inquiétudes qu'ignorent ceux qui s'en approchent fréquemment. Ceux-ci d'ailleurs sont toujours bien plus sûrs du pardon.

Le sixième fruit est la conservation des mérites. En effet, tant que l'homme est en état de péché, ses œuvres ne lui servent de rien pour la gloire éternelle ; il perd sa vie avec ses œuvres. Puisqu'il est lui-même un objet d'abomination aux yeux de Dieu, comment ses œuvres pourraient elles lui plaire ? Aussi nous lisons dans la Genèse « que Dieu abaissa ses regards sur Abel et sur ses présents (1). » Et qui comprendra la grandeur de cette perte ? Mais si vous vous confessez aussitôt et que vous sortiez de votre péché, vous redevenez l'ami de Dieu, et toutes vos actions de la vie sont un gain incessant pour le ciel.

Le septième fruit est l'augmentation de la grâce ici-bas et plus tard de la gloire. En effet, d'après l'enseignement des docteurs, le sacrement confère la grâce par sa propre vertu ; ainsi toutes les fois que vous le recevez dignement, vous augmentez votre grâce, et par conséquent votre gloire. Comprenez-vous la grandeur du gain que vous procure un seul nouveau degré de gloire pour toute

(1) Genèse, iv, 4.

une éternité ? Ce motif seul, lors même que vous n'eussiez pas à déclarer des fautes mortelles, vous montre combien serait salutaire la résolution de vous confesser fréquemment. Car notre Dieu miséricordieux et magnifique, non-seulement accorde le pardon de ses fautes au pécheur qui s'en repent et qui les confesse, mais il y ajoute encore une nouvelle grâce.

Tous ces fruits et bien d'autres encore, nous les obtenons par la pratique et par la fréquentation de la confession sacramentelle, lorsque nous nous en approchons avec un cœur sincèrement contrit. Plût à Dieu, plût à Dieu que vous eussiez la volonté d'en faire l'expérience ! Oui, faites cette expérience, je vous en conjure, et vous verrez quelle sera la consolation de votre âme, le calme et la sécurité de votre conscience, la réforme de votre vie, votre confiance dans le pardon de votre Dieu, l'allégement de votre cœur, le changement de tout votre être ; vous verrez les secours que vous y trouverez pour la résistance au péché, pour la facilité des bonnes œuvres, pour la correction des mœurs, pour l'augmentation de la piété, pour la plénitude de l'esprit, pour la vivacité de l'intelligence, pour la pureté de la conscience, pour la joie de l'âme, pour les consolations de l'esprit, en un mot pour tous les biens spirituels qui nous font avancer vers la vie éternelle. Que peut-il manquer, en effet, à une âme où Dieu habite sans cesse, à une âme qui chaque jour met tous ses soins à se purifier, à laver ses souillures dans le bain de la confession, pour être un tabernacle moins indigne de Dieu ? Elle accomplit la parole du prophète : « Je me souvenais de Dieu et je purifiais mon âme (1). » Enfin, pour tout dire en un mot, il y a entre celui qui purifie son âme et la renouvelle dans les sacrements, afin d'être pour Dieu une demeure pure, et celui qui se roule une année entière dans les souillures de son péché, il y a, dis-je, la même différence qu'entre le temple saint du Très-Haut et l'étable infect et souillé du démon.

Mais pendant que je vous explique ces fruits de la confession et que je vous en montre tout le prix, afin d'appeler sur ce sujet votre méditation, vous vous dites peut-être dans vos cœurs : Pourquoi tous ces éloges de la confession ? Ne voyons-nous pas des chrétiens qui vont fréquemment confesser leurs péchés et qui communient souvent, ne voyons-nous pas même des prêtres qui célèbrent régulièrement les saints mystères, ne les voyons-nous pas,

(1) Ps. LXXVI, 7.

dis-je, tièdes, vicieux, dissolus, ne montrant dans leur vie aucun de ces fruits que vous promettez à ceux qui fréquenteront la confession ?

Hélas ! M. F., cela n'est que trop vrai, et cette vérité me plonge dans une grande douleur. Mais, je crois avoir déjà répondu : ceux dont vous parlez, s'approchent fréquemment du sacrement de pénitence et n'en reçoivent point les fruits, mais pourquoi ? Parce qu'ils s'en approchent sans respect, avec tiédeur, sans douleur, sans contrition. Ils font au prêtre l'histoire de leurs péchés, comme pour passer le temps ; pas un gémissement, pas une larme, pas un sentiment de componction ; ils réalisent cette parole des prophètes : « Éphraïm est une génisse qui se plaît à fouler le grain (1). » Ah ! s'ils se confessaient avec un cœur véritablement affligé, avec le sincère désir d'obtenir le pardon, avec le ferme propos de se corriger, alors ils recueilleraient tous les fruits dont nous avons parlé et des fruits bien plus grands et bien plus nombreux ! Voilà pourquoi il est nécessaire de vous montrer ce que doit être la confession et quelles conditions elle doit avoir pour que le pénitent en retire ces avantages.

Le prophète royal a renfermé dans ce seul verset d'un psaume les conditions d'une bonne confession : « Je l'ai dit : je confesserai « contre moi mon injustice au Seigneur, et vous m'avez remis « l'iniquité de mon péché (2). » « Je l'ai dit, » c'est-à-dire, je l'ai décidé, je l'ai résolu. Cette parole nous montre la première condition d'une bonne confession. Il faut qu'elle soit préméditée. Aussi doit-on renvoyer ceux qui viennent, sans y avoir pensé d'avance, afin qu'ils examinent d'abord leur conscience et qu'ils reviennent ensuite au divin tribunal. Quelle serait, en effet, la confession d'un homme qui confesserait uniquement les fautes que sa mémoire lui rappellerait aux pieds du prêtre ? Cet examen préalable des péchés, doit être en rapport avec le temps qu'on a différé sa confession, et avec la qualité de la personne ; on doit le faire comme pour une affaire importante et difficile.

Non seulement on doit d'abord examiner ses péchés, mais on doit encore s'exciter à la contrition. Rarement le pécheur se repent comme il faut, quand il est aux pieds du prêtre. Remarquez que la simple résolution de se repentir n'est pas suffisante ; il faut que la douleur des péchés précède ou accompagne la con-

(1) Osée x, 11. — (2) Ps. xxxi, 5.



fession. Nous devons encore, avant la confession, former la résolution ferme et sincère de ne plus retomber dans le péché, et examiner si nous avons réellement ce ferme propos. C'est ici un écueil funeste où beaucoup d'âmes font un triste naufrage.

Telles sont les trois choses qui constituent la préparation nécessaire à la confession : l'examen des péchés, la douleur de les avoir commis, et la résolution de les éviter ; voilà ce que nous devons faire avec le plus grand soin, avant la confession.

« J'avouerai, je confesserai ; » cette parole nous fait connaître la seconde condition. Il faut que l'aveu du pénitent soit clair, simple, évident, sans aucun voile, sans aucun déguisement, de manière que le prêtre, si c'était possible, voie le cœur entièrement à découvert, afin de connaître les blessures de l'âme comme le pénitent les connaît lui-même. « J'avouerai, » dit le prophète, c'est vous qui devez avouer, qui devez révéler ; ne laissez pas au prêtre le soin de découvrir, de deviner. Que de pécheurs parfaitement éloquents pour les choses du monde, et entièrement muets pour l'aveu de leurs fautes !

« Contre moi. » Cette parole nous fait connaître la troisième condition ; il faut que ce soit une accusation. Grossissez, aggravez autant que vous pourrez la grandeur de vos fautes, jamais vous ne les accuserez comme le mérite leur malice ; car la malice de nos moindres péchés, si nous voulons bien y réfléchir, surpasse tout ce que nous pourrions en dire. « Je ne retiendrai pas mes paroles « contre moi, disait Job (1), » je délierai tous les freins de ma langue, quand elle parlera pour m'accuser. « Je parlerai dans « l'amertume de mon âme, ajoutait-il et je dirai à Dieu : Ne me « condamnez point ; (2) » car je ne m'épargne point moi-même, je me condamne autant que je puis ; je me juge, afin que vous ne me jugiez point. Prenez garde, « n'inclinez pas votre cœur « vers la malice, pour trouver des excuses à vos péchés (2). » Ne rejetez point votre faute sur la femme ou sur le serpent, comme le premier homme, c'est-à-dire sur l'entraînement de la chair ou sur les suggestions du démon. « Adam est un exemple (3) » qui m'est offert, dit le prophète. Apprenez de lui combien toutes ces excuses peuvent nuire. N'êtes-vous pas venu pour vous accuser ? Pourquoi donc vous excuser ? Pourquoi pallier vos fautes ? Ne dites point : Le démon m'a trompé, Satan m'a circonvenu, la

(1) Job, x, 1. — (2) Job, 10 2. — (3) Psal. cxl, 4. — (4) Zach. xiii, 5.

tentation était violente, je n'ai pu soutenir cette attaque ; l'entraînement de ma chair, la violence de mes passions m'ont abattu ; tournez plutôt contre vous-même toute la force de l'accusation et dites : J'ai péché, je ne suis qu'un méchant, qu'un pervers, qu'un ingrat, qu'un malheureux ; je n'ai ni l'amour, ni la crainte de mon Dieu ; je ne suis pas digne de lever mes regards vers le ciel, à cause de la multitude de mes péchés ; et autres choses semblables.

« Mon injustice, » la mienne et non celle des autres. Dans votre confession, ne faites connaître personne, n'accusez personne, à moins d'y être forcé par des circonstances dont la révélation est nécessaire. Et encore ne dites rien qui ne soit rigoureusement suffisant, et adressez-vous, si c'est possible, à un confesseur qui ne connaisse pas la personne que vous avez à révéler.

Il y en a qui, en voulant s'excuser, deviennent les détracteurs du prochain, et ainsi ils augmentent le nombre de leurs péchés là où ils venaient en chercher le remède, et se retirent de la confession pires qu'ils n'y étaient venus. On les entendra dire : je hais cet homme, mais j'ai raison de le haïr : c'est un méchant et un injuste ; personne ne peut le supporter ; voici les maux qu'il m'a causés ; et autres choses semblables.

« Mon injustice, » dit le prophète, rien autre chose. Ne parlez donc pas de vos vertus, de vos grâces, de vos aumônes. Vous êtes venus pour vous accuser ; pourquoi donc vous louer ? « Mon injustice, » ne faites donc pas de longues histoires, des contes, etc.

« Au Seigneur. » Cette parole renferme plusieurs conditions ; elle nous enseigne que la confession doit être faite avec intégrité, avec larmes et dans le secret. Quand vous vous confessez, pensez que ce n'est pas à un homme que vous parlez, mais à Dieu, car au saint tribunal, l'homme tient la place de Dieu. Prenez donc garde que la crainte de l'homme ne vous fasse cacher quelque faute, car alors, non-seulement la confession ne vous servirait de rien, mais elle serait elle-même un nouveau péché que vous devriez accuser.

Il y a ici un grand danger pour les âmes. Quelques-unes en effet, passent leur vie tout entière dans le péché, parce que dans leur jeunesse, la crainte leur a fait taire des fautes qu'ils ont ensuite négligé d'accuser. Aussi pour réparer toutes ces premières confessions que l'ignorance ou d'autres défauts ordinaires à l'enfance, pourraient avoir rendues au moins inutiles, je regarderais comme

très avantageux de faire, à l'âge de l'adolescence, lorsque l'on a acquis le sens et l'intelligence de ce sacrement, une confession générale de toute sa vie, avec le soin et l'attention que demande une si grande affaire.

Que votre confession soit encore faite avec larmes, avec une vive douleur. Gémissiez, pleurez, comme si dans votre oratoire, vous parliez seul avec votre Dieu. — Que de plus elle soit secrète, premièrement de la part du confesseur, car c'est à Dieu que vous vous confessez et non à l'homme ; vous parlez à l'homme sans doute, mais vous ne devez pas lui parler comme à un homme, parlez-lui comme à Dieu même ; de son côté, il vous écoute, non pas comme homme ; mais comme représentant de Dieu. Aussi nulle raison, nulle violence, nul accident ne peuvent lui permettre de révéler la confession. Elle doit être secrète de la part du pénitent à qui il est aussi défendu de la découvrir. Quelques-uns, en effet, quand ils ne reçoivent pas l'absolution, ou qu'ils sont repris de quelque péché, vont ensuite se plaindre partout de leur confesseur et révèlent les choses qui leur avaient été dites pour leur salut ; jamais on ne doit agir de la sorte.

Si telle est votre confession, si elle est revêtue de ces conditions, remarquez les paroles qui suivent : « Et vous m'avez remis l'impunité de mon péché. » Non seulement les péchés légers et peu graves, mais l'impunité de mon péché, c'est-à-dire mes péchés les plus graves, les plus affreux. Il n'y a pas, en effet, de si grand péché que n'efface la vertu de ce sacrement. Car Celui qui a dit : « Ceux « dont vous remettrez les péchés les auront remis ; » n'a point dit, tels ou tels péchés, mais tous sans distinction. Que votre aveu soit sincère, qu'il soit accompagné de douleur, et tout vous sera remis, non-seulement pendant que vous vous confessez, mais dès l'instant que, plein de douleur, vous êtes résolu à vous confesser : « J'ai dit : « Je me confesserai, » c'est-à-dire, je suis résolu à me confesser. « Et « vous m'avez remis l'impunité de mon péché. »

O vertu singulière de la pénitence ! Bain puissant qui lave avec tant de facilité toutes les souillures. O onction salutaire qui guérit avec tant de douceur la lèpre de nos âmes ! O remède puissant qui détruit tout poison dans le cœur ! La confession est ce nard précieux dont l'âme s'oint et se guérit, et qui remplit toute la maison de son odeur suave. Elle est cette piscine d'eau vive que l'ange agite dans le cœur par le repentir, et dans laquelle tout homme qui entre, est

guéri et délivré de toutes ses plaies et de toutes ses infirmités. Elle est cette verge de Moïse qui, frappant la mer de nos passions, en divise les flots bouillonnants, afin que les élus de Dieu la traversent à pied sec dans leur route vers la terre promise. Elle est cette farine du prophète, qui adoucit les fruits amers de la pénitence. Elle est ce sel du même prophète, qui change en doux breuvage les eaux amères de nos larmes. Elle est cette sage médiatrice entre le roi et son fils Absalon ; c'est-à-dire entre Dieu et ses élus ; qui les réconcilie avec leur père et les ramène vers son cœur. Elle ramène à son père ce fils prodigue, si malheureux, qui s'était éloigné du toit paternel, qui faisait paître les pourceaux de ses sens corporels, qui avait dépensé avec ses passions comme avec des prostituées, tous les trésors et tous les dons de son âme, qui avait enduré la famine et subi la honte d'une misérable servitude ; elle le ramène, et le revêt encore des vêtements splendides de ces grâces dont il avait été dépouillé par le péché ; elle le fait participer au veau gras, à ce festin magnifique où retentit une merveilleuse harmonie ; elle lui rend sa gloire, sa dignité, tous ses droits à l'héritage paternel, à l'héritage céleste ; elle l'associe aux chœurs des habitants des cieux, dans la béatitude éternelle que doit nous donner un jour J.-C. N.-S. Ainsi-soit-il.

# LUNDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DU CARÈME

## L'AVARICE

*Nolite facere domum Patris mei, domum negotiationis.*

Ne faites pas de la maison de mon Père, une maison de négoce.

St Jean, II, 16

Au moment d'entrer dans la terre promise, les enfants d'Israël trouvèrent deux grands obstacles, le Jourdain et les ennemis. Pour leur en ouvrir l'entrée, le Seigneur divisa devant eux les flots du Jourdain, et eux-mêmes, par leur courage et par le secours de Dieu, détruisirent les ennemis ; nous lisons, en effet, que Josué mit à mort cinq rois de ces contrées. Pendant ce Carême, nous aussi, nous devons nous avancer à travers le désert de ce monde vers une nouvelle terre de promesse. Voilà pourquoi saint Augustin compare les quarante-deux jours du Carême, ainsi que les comptent les religieux, aux quarante-deux stations que firent dans le désert les enfants d'Israël (1). Il nous faut donc passer d'abord le Jourdain, c'est-à-dire, passer à pied sec les flots impétueux des tentations et des mauvaises inclinations de ce siècle. Passage difficile que nous ne pouvons effectuer par nos propres forces, mais seulement par la grâce de Dieu. Se trouver au milieu des flots et ne point mouiller ses pieds, n'est-ce pas le plus grand don du Tout-Puissant, un prodige admirable ? « Venez, s'écriait le psalmiste, et voyez les œuvres du Très-

(1) Append. des œuvres de St Ambroise, serm. 9.

« Haut ; il est redoutable dans ses desseins sur les enfants des hommes. » Et il ajoute : « Il a desséché le lit de la mer ; ils passeront le fleuve à pied sec (1). »

En second lieu, nous avons à vaincre nos ennemis, à triompher de nos vices, à immoler nos tyrans qui sont les cinq sens, ou bien les cinq vices qui règnent dans notre être sensible, l'avarice, l'orgueil, la luxure, la colère et l'envie. Tel est le commandement de l'Apôtre. « Que le péché, dit-il, ne règne point dans votre corps mortel (2) ; » c'est notre courage aidé du secours de Dieu qui doit remporter cette victoire. Le Carême est surtout le moment où nous devons attaquer et combattre ces ennemis, où nous devons nous armer contre eux du jeûne, de la prière, de l'aumône et d'une rigoureuse pénitence.

Quant à nous qui, dans cette armée, avons la charge de sentinelle, ainsi qu'il est écrit : « Fils de l'homme, je t'ai fait sentinelle dans la maison d'Israël (3), » pour découvrir les pièges de l'ennemi ; nous qui sommes comme des trompettes pour vous exciter au combat, ainsi qu'il fut dit à un autre prophète : « Élève ta voix comme une trompette (4), » nous croyons bien accomplir ce devoir de notre ministère, en vous enseignant la manière d'attaquer vous-mêmes ces cinq rois, en vous proposant les moyens de les combattre, de les vaincre et de les immoler. C'est pourquoi, soyez attentifs à mes paroles, remplissez-vous de force pour les pratiquer, afin que vous méritiez de posséder les cieux, cette terre promise, objet de vos désirs. Aujourd'hui, suivant le récit de l'Évangile, je vous parlerai de l'avarice.

Nous lisons dans l'Évangile que Jésus, étant entré dans le temple, en chassa ceux qui y vendaient et qui y achetaient, et renversa les tables des banquiers. On voyait, en effet, toutes ces choses dans le temple, par suite de l'avarice des prêtres qui toléraient ce trafic, afin que ceux qui voulaient offrir des sacrifices, trouvassent là sous la main toutes les choses nécessaires, jusqu'à l'argent qui pouvait leur manquer et que des banquiers leur prêtaient à usure. Plein de zèle pour la gloire de Dieu, le Seigneur fit un fouet de cordes, les chassa tous et renversa leurs tables.

Saint Jérôme s'étonne ici qu'une nation si cupide et si avare, ait pris sitôt la fuite, sans songer même à emporter son argent (5). Mais

(1) Ps. LXV, 4. — (2) Rom. VI, 12. — (3) Ezech., III, 17. — (4) Isaïe, LVIII, 1. — (5) St Jérôme, sur St Matthieu, chap. 21.

la réponse est facile. Il y avait dans le visage du Sauveur, tant de sévérité, tant de majesté, une autorité si imposante, que la crainte les jeta dans le plus grand trouble ; ils laissèrent leur argent et s'enfuirent.

Cette conduite du Sauveur fut un effet, nous l'avons dit, de son zèle pour la gloire de Dieu ; l'intérêt personnel ne put l'arrêter. Aussi les apôtres se rappelèrent cette parole : « Le zèle de votre « maison m'a dévoré (1). » Illustre exemple qui nous enseigne à vénérer le temple du Seigneur. Si un temple où se trouvaient déposées la manne et une arche de bois, lui inspirait un tel zèle ; s'il y empêcha le tumulte, s'il arrêta ceux qui y passaient, avec des vases pleins, suivant le récit de Saint Marc ; à plus forte raison doit-on empêcher ces désordres dans un temple où Dieu est présent en personne, et où les chrétiens adorent la divine Majesté.

Nos yeux rougissent bien souvent à la vue des profanations qui se commettent dans nos temples. Quel tumulte ? Quel bruit de paroles, pendant les saints offices ! Quelle absence de respect, de tout signe de piété ! Dans plusieurs villes, les églises sont changées en maisons de négoce ; là on fait des ventes, des achats, des contrats de toutes sortes ; là des marchands courent en toute liberté ; et ces profanations laissent tout le monde indifférent ; personne n'empêche ces désordres. Nous bâtissons des églises à grands frais, nous les revêtons d'or et des plus riches ornements ; mieux vaudrait les avoir pauvres comme aux premiers temps, mais remplis de silence, de piété, de respect.

Dans un oratoire, dit Saint Augustin (2), ne faites rien de contraire au but qui l'a fait élever et d'où il tire son nom. Là on ne doit que prier, que prêcher, qu'écouter en silence ; toute conversation doit en être bannie. Et pourtant tel y est souvent le bruit des voix, qu'on peut à peine entendre l'office. Je pourrai vous adresser cette parole de l'Apôtre : N'avez-vous pas vos maisons, si vous voulez causer ? « Méprisez-vous l'Église de Dieu (3) ? » Ne vous serait-il pas plus utile de demeurer dans vos maisons que de venir troubler ici ceux qui veulent prier ?

Telles sont nos réflexions sur l'Évangile.

Dieu réside dans quatre temples. Il y a le temple matériel, le temple spirituel, le temple mystique et le temple céleste. Le temple matériel est celui dont nous venons de parler ; le temple

(1) Ps. LXXVIII, 10. — (2) St Augustin, sur la règle. — (3) 1 Cor., XI, 22.

spirituel est notre âme, suivant ces paroles de l'Apôtre : « Ne « savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit-  
« Saint habite en vous ? Si quelqu'un viole le temple de Dieu, Dieu le perdra (1). » Supposez un impie qui ferait d'une église une étable pour ses chevaux ou pour des animaux plus immondes, quelle injure ne ferait-il pas à Dieu ! Et chaque jour vous, chassant Dieu de votre âme, vous en faites une étable de démons ; vous profanez ce temple spirituel, en y établissant les honteuses idoles des désirs sensuels, des imaginations impures. Où est votre zèle ? Dieu peut-il consentir à habiter avec de telles idoles ?... L'âme est le temple de Dieu, temple immortel, immense, temple le plus cher au cœur de Dieu. « J'habiterai en eux, et je marcherai en eux. » Oh ! pourquoi ne consacrons-nous pas à notre âme les mêmes soins que nous mettons à bâtir, à approprier, à orner les temples matériels ?

Le troisième temple, le temple mystique, est l'Église. Le psalmiste parle de ce temple quand il dit : « J'ai choisi la dernière « place dans la maison de mon Dieu (2) ; » ainsi que Saint Paul, quand il dit à Timothée : « Afin que vous sachiez comment vous « devez vous conduire dans la maison de Dieu, qui est l'Église du « Dieu vivant, la colonne et le soutien de la vérité (3). » Telle est la maison de prière, fondée sur la pierre ferme et sortie du ciel, suivant ces paroles : « J'ai vu la cité sainte, la nouvelle Jérusalem « descendant du ciel. » Temple parfait, car il a été construit sur le modèle du temple céleste. Mais vous, pontifes, prélats et prêtres, vous en avez fait une maison de trafic, une caverne de voleurs ; vous, je le répète, à qui j'ai confié le soin de la diriger et de la gouverner. Quel honteux trafic ne fait-on pas dans l'Église ! que de simonies ! que de fraudes ! que de procès ! On ne possède les dignités et les bénéfices que pour faire un commerce de leurs revenus, et les bénéficiaires ne sont que des marchands.

Non-seulement le temple mystique est devenu une maison de trafic ; il est devenu encore une caverne de voleurs. Que de vols, que de sacrilèges commis sous une apparence de piété ! Combien n'en trouve-t-on pas qui amassent des richesses, « en trafiquant des « choses saintes(4), » suivant les paroles de l'Apôtre ; trafic criminel dont parle Saint Pierre : « Leur avarice trafiquera de vos âmes, (5)

(1) 1 Cor., III, 16. — (2) Ps. LXXXIII, 11. — (3) 1 Tim. III, 15. — (4) 1 Timot., VI, 5. — (5) Voir pour tous ces passages la note mise dans le premier volume, page 216.



« par l'artifice de leurs paroles (1). » Le prophète Jérémie le signale aussi en ces termes : « Depuis le plus petit jusqu'au plus grand, tous ne sont guidés que par l'avarice (2). »

L'Église est encore aujourd'hui pleine de marchands qui vendent et qui achètent des colombes. Quel est celui qui consent à prêcher et à confesser gratuitement, sans aucune recherche de rémunération matérielle ? Qui accepte de servir pour rien à l'autel ? Tous ne recherchent que le lucre ; on n'accepte les canonicats, on n'accepte la cléricature que dans le but de percevoir les revenus de l'autel. De là cette parole du Seigneur par la bouche de Malachie. « Qui d'entre vous ferme les portes de mon temple et brûle gratuitement le feu sur mon autel ? Mon amour n'est point en vous, dit le Seigneur (3). » On exploite déjà tous les moyens pour vendre les bénéfices ; il ne reste plus qu'à vendre les sacrements. Et n'ai-je pas entendu dire que plusieurs exigeaient de l'argent, pour conférer le sacrement de l'Extrême-onction ?

O Pierre, ô Paul, si vous voyiez aujourd'hui l'Église de Dieu, quelle serait votre douleur ! comme vous verseriez des larmes amères ! Ah ! « comme l'or s'est obscurci ! comme sa belle couleur a été changée ! Les pierres du sanctuaire ont été dispersées sur tous les coins des places publiques ! (4) » Les religieux et les clercs sont devenus des hommes du monde, de véritables marchands, eux qui devraient sans cesse se tenir devant Dieu afin de prier pour le peuple (5). » Hélas ! « la fille de Sion a perdu sa beauté (6), » le temple de Dieu a perdu sa splendeur .. Dieu nous traite comme nous le servons . . . . .

Mais c'est assez sur ces désordres, car vous en êtes chaque jour les témoins. Dieu chassa du temple ceux qui y vendaient et qui y achetaient, afin d'enseigner aux prélats par son exemple à chasser de l'Église tous ces marchands, tous ces simoniaques ; car il les chassera lui-même de son temple céleste.

Et c'est ici le quatrième temple de Dieu, celui dont parle le prophète, quand il dit : « O Israël, qu'elle est grande la maison de Dieu (6) ! » Saint Jean dans son Apocalypse, après avoir décrit cette maison de Dieu, toute bâtie en or, en perles et en diamants, s'écrie : « Loin d'ici les chiens, les empoisonneurs, les impudiques,

(1) 2 St Pierre, II, 3. — (2) Jérémie, VI, 3. — (3) Malachie, I, 10. — (4) Lament. IV, 1. — (5) Lament. I, 6. — (6) Baruch. III, 24.

« les homicides, les idolâtres, et quiconque aime et suit les voies  
 « du mensonge (1). » Tous ces marchands, ces imposteurs, ces  
 fraudeurs ne sont que des chiens avides. Qu'on jette aux chiens  
 sur la place publique un os à ronger, vous les voyez aussitôt se  
 battre pour le saisir. De la même manière, qu'un canonicat, qu'une  
 dignité quelconque devienne vacante, aussitôt que de disputes!  
 que d'intrigues! « Hors d'ici les chiens, » dehors hommes de men-  
 songe! dehors hommes d'avarice! « Sachez et comprenez que nul  
 « fornicateur, nul impudique, nul avare dont le vice est une ido-  
 « lâtrie, ne sera héritier du royaume de Jésus-Christ et de Dieu.  
 « Que personne ne vous séduise par de vaines paroles (2). »

Vous me direz peut-être : Sans doute, rien de plus juste que de  
 condamner l'homicide, l'adultère et le voleur ; mais pourquoi  
 condamner l'avare ? Quel mal y a-t-il à aimer les richesses, à  
 conserver ses biens, à ne pas dissiper son patrimoine ? Où donc  
 est le grand péché de l'avare, pour l'exclure du ciel ?

« Que personne, M. F., ne vous séduise par ces mensongères pa-  
 « roles. » Donnez à ce vice les plus belles couleurs, donnez à l'or  
 les noms les plus magnifiques ; l'avarice n'en est pas moins un  
 grand péché, un péché extrêmement pernicieux. L'avare, en effet,  
 est en opposition avec toute la nature, c'est un ennemi de la  
 société, un voleur secret, un véritable meurtrier. Prouvons la  
 justesse de chacun de ces noms.

Premièrement, ce vice est contraire à la nature. En effet, consi-  
 dérez l'univers tout entier, vous ne trouverez l'avarice que parmi  
 les hommes. Toutes les créatures font part aux autres du bien qui  
 est en elles ; le soleil et les étoiles font part de leur lumière, les  
 cieux font part de leurs influences, les éléments se donnent eux-  
 mêmes, la terre fait part de ses herbes, les arbres de leurs fruit<sup>s</sup>  
 le feu de sa chaleur, la mer de ses poissons, les oiseaux de leurs  
 petits ; l'avare seul retient pour soi ce qu'il possède et refuse d'en  
 faire la moindre part. Tout être bon tend à se communiquer, à se  
 répandre ; l'avare seul ne se communique jamais, parce qu'il est  
 un être mauvais.

Secondement, c'est un ennemi public et pernicieux à la société.  
 S'il y avait chez un peuple, un homme qui voulut dépouiller et  
 appauvrir tous les autres, ne serait-il point un ennemi ? La nature  
 a fait tous les biens communs ; le mien et le tien sont le résultat

(1) Apoc., xxii, 15. — (2) Ephés., v, 5.

du droit des gens. Or, l'avare veut tout avoir, tout posséder, être le seul maître des champs, des vignes, de toutes les propriétés. C'est à lui que s'adresse le prophète Isaïe dans ces paroles : « Malheur à vous « qui joignez des maisons à vos maisons, et unissez des champs à « vos champs êtes-vous seuls à habiter au milieu de la terre(1)? » Est-ce pour vous seuls que tous ces biens ont été créés ? O iniquité ! O brigandage dans la nature ? N'est-il pas un grand voleur, celui qui veut s'approprier à lui seul tous les biens que la nature avait faits communs à tous ? Et de là que de calamités parmi le peuple ? D'où viennent parmi les hommes une si grande pauvreté, une faim parfois si affreuse ? Croyez-vous que Dieu n'ait pas donné aux champs une fertilité suffisante pour donner la nourriture à tous les hommes, ou que cette fertilité soit devenue insuffisante par la trop grande multiplication du genre humain ? Loin de nous, loin de nous une telle pensée ! Dieu daigne pourvoir à tout d'une manière plus que suffisante ; tout le mal vient de l'avarice. Quand un homme retient dans ses greniers cent mille setiers de froment, n'est-il pas nécessaire que l'autre ait faim ? Ce que l'un a de trop, doit manquer à l'autre. Si chacun prenait uniquement ce qui suffit à ses besoins, tous auraient le nécessaire. La surabondance des uns fait la gêne des autres. La table somptueuse des riches, leurs vêtements nombreux et de grand prix, l'excès de leurs richesses, voilà la cause de l'indigence parmi le peuple. Pourquoi mille charges de poissons ne suffiraient-elles pas à tous les citoyens ? Mais voici un intendant qui les emporte tous dans le garde-manger du riche ; et de là aussitôt disette et cherté des vivres pour le peuple. N'est-il donc pas un ennemi public, celui qui cause un si grand mal dans la société ?

N'est-il pas de plus un voleur caché, celui qui s'efforce de s'approprier tous les biens ? Mais l'amour de Dieu pour les hommes ne souffrira pas un si grand désordre ; sa justice ne souffrira point une telle iniquité ; non, il ne souffrira pas qu'un de ses enfants vive dans l'abondance, pendant que l'autre meurt de faim. « Mes « oreilles ont tout entendu, dit le Seigneur, et voilà qu'un grand « nombre de maisons grandes et belles seront désertes et sans habi- « tants (2). » Jaloux du bien public, le Seigneur ne donne point d'héritiers à ces avarés, afin que tous les biens ainsi amassés par la ruine publique, se dispersent et reviennent à la société ; ou bien

(1) Jsaïe v, 8. — (2) Isaïe, v, 9.

s'il leur donne un héritier, ce sera un prodigue et un dissipateur ; nous le voyons chaque jour: le fils d'un père avare est un prodigue qui se ruinera ; tel est le juste jugement de Dieu, telle est la disposition de la Providence, afin que ces richesses criminellement amassées par le père soient dissipées par le fils pour l'utilité publique.

Nous avons prouvé que l'avare est l'ennemi de la nature, l'ennemi de la société et un voleur caché. Il nous reste à prouver, ce qui est le pire de tout, qu'il est un meurtrier, un homicide, un homme qui verse le sang.

O avare ! ô homme plus cruel qu'une bête féroce ! Ses greniers croulent sous le poids du froment dont ils regorgent, les vers dévorent son blé, son or se rouille dans les coffres, et il voit des hommes malades, nus, dévorés par la faim, et il demeure indifférent, il ne leur offre aucun secours. Trouve-t-on plus de férocité dans les animaux ? O avare, s'écrie saint Ambroise, celui que tu n'as pas nourri, tu l'as mis à mort ; tu es le véritable meurtrier de ceux que ta cruauté a laissés mourir de faim.

Une bête, terrible entre toutes les autres, apparut au prophète Daniel ; elle avait des dents de fer, elle mangeait et déchirait toutes choses, foulant le reste à ses pieds. Cette bête est la figure véritable de l'avarice qui mange et déchire les pauvres. C'est là ce qui faisait dire à saint Jacques : « Et maintenant, riches, pleurez, « poussez des hurlements, à cause des malheurs qui fondront sur « vous. La pourriture a consumé vos richesses, les vers ont dévoré « vos vêtements. La rouille a dévoré votre or et votre argent ; elle « s'élève en témoignage contre vous, elle consumera votre chair « comme un feu (1). » Ces dernières paroles s'accordent avec celles du prophète : « La pierre des murs poussera des cris (2). »

Je ne parle pas ici de ceux qui, non-seulement ne secourent point les pauvres, mais qui par leurs fraudes, par leurs ruses, par leur violence, les dépouillent pour quelques dettes, font saisir leurs biens et le leur ravissent ; c'est d'eux que parle Job : « Ils laissent - les pauvres nus et sans vêtements, (3) comme les rochers au milieu de la plaine ; ils leur enlèvent les vêtements, les champs et les maisons ; il ne demeure au pauvre que ses petits enfants ; et puis cette indigence amène la maladie et la mort. L'avare n'est-il pas véritablement le meurtrier de ceux qu'il fait ainsi mourir,

(1) St Jac. ij, v, 1. — (2) Habac, II, 11. — (3) Job. 24-7.

en les dépouillant ? Et Dieu ne verrait pas tant de cruauté ! Et il ne la jugerait pas ! Écoutez le prophète Jérémie : « Des impies « se sont trouvés parmi mon peuple, des impies qui dressent des « pièges comme des oiseleurs, et qui tendent des rets pour « prendre des hommes. Et ils se sont élevés et enrichis (1). » Et le prophète ajoute : « Est-ce que je ne me vengerai pas d'eux, dit le « Seigneur ? » Oui la vengeance divine les saisira dès ici-bas, et dans l'éternité ils seront la proie des flammes, avec le riche avare de l'Évangile.

Dès ici-bas, le Seigneur tirera d'eux une vengeance terrible. Mille infortunes viendront fondre sur eux, et, à cause de leur cruauté, de la même manière qu'ils n'ont pas eu pitié de l'affliction des pauvres, ainsi ils ne seront pas exaucés dans leurs tribulations. De plus, cette cruauté les fera tomber dans mille abominations, dans mille crimes. Je ne comprendrais pas cette vérité, si je n'avais pas lu ces paroles d'Ézéchiel : « Voici l'iniquité de Sodome : l'orgueil, « l'oisiveté, l'opulence ; personne n'y tendait pas la main à l'indi- « gent (2). » Ayez donc soin, vous, ô Juges, de défendre les pauvres contre l'oppression.

Mais lors même que l'avare n'eut pas d'autre punition, son avarice seule serait pour lui un assez grand châtiment. La justice divine a placé un bourreau dans le cœur de l'avare ; c'est cette soif inextinguible, cette faim si furieuse, ce ver qui lui ronge les entrailles et ne lui laisse pas un instant de repos ; nuit et jour un feu le dévore ; il est tourmenté par mille inquiétudes, par mille désirs, par mille soucis ; toujours soupçonneux, toujours tremblant, il craint ses domestiques, il craint les étrangers, il craint ses propres enfants. Personne n'a sa confiance, il est odieux à tous, tout le monde le hait, c'est un esclave qui se condamne à la garde de son or. Un revers l'accable de douleur, il en devient malade ; la moindre dépense le fait pâlir ; sa vie n'est qu'une crainte, qu'une angoisse continuelle. O peine affreuse ! ô cruelle servitude ! ô détestable folie ! ô aveuglement horrible ! Est-il sur la terre un fou semblable à l'avare ? Tous ses jours se passent dans la gêne, dans le travail, dans le tourment. Il perd sa vie, il consume ses jours, à entasser pour les autres. « Il amasse des trésors, dit le Roi-prophète, « et il ne sait pour qui il les amasse (3). » « Il est seul, a dit encore

(1) Jérém., v, 26. — (2) Ezéch., xvi, 49. — (3) Ps. xxxviii, 7.

« le Sage, et n'a personne près de lui, ni enfant, ni frère, et pour-  
 « tant il ne cesse de travailler, et ses yeux ne se rassasient pas de  
 « richesses, et il ne réfléchit jamais, disant : Pour qui ce travail  
 « de mes mains? Pour qui priver ainsi mon âme de biens (1)? »  
 Afin que des inconnus dissipent ce que vous-mêmes n'osez toucher.  
 « Et cela est une vanité et une déplorable affliction. » « Le stupide et  
 « l'insensé meurent également, dit le psalmiste, et leurs richesses  
 « passeront à des étrangers, et leur sépulture sera leur demeure  
 « de siècle en siècle (2). » Oh! s'ils sortaient de leurs sépulcres et  
 voyaient l'emploi qu'on fait de leurs richesses, toute l'ingratitude  
 qui leur revient pour ces biens qu'ils ont laissés, quelle serait leur  
 stupeur! Mais ce qui est pire, c'est qu'ils sont tombés dans les  
 flammes de l'enfer pour avoir enrichi des étrangers, parfois même  
 des ennemis.

Vous venez de voir combien l'avarice est une grande iniquité ;  
 vous avez vu que non-seulement la cupidité est un péché affreux,  
 mais qu'elle est aussi « la racine de tous les maux. » De là viennent  
 les disputes, les procès, les fraudes, les parjures. A quels excès  
 peut pousser les cœurs des mortels cette soif impie de l'or, dit  
 le poète (3)! Et le Sage avait dit dans l'Ecclésiastique : « Rien de  
 « plus criminel que l'avare. » (4) C'est une âme vénale qui se vend  
 pour un peu d'or; dans l'espoir du plus léger salaire, il commet les  
 crimes les plus affreux; rien ne peut lui être confié. C'est l'ava-  
 rice qui poussa le roi Achab à verser le sang de Naboth, pour  
 posséder sa vigne. C'est elle qui a fait commettre le dernier des  
 crimes, en poussant Judas à vendre Jésus son Maître.

Quel est donc le principe de ce mal, de cette rage, de ce fléau,  
 parmi les hommes? Ce n'est point la nécessité; peu de choses et  
 les choses les plus simples contentent la nature. L'homme est natu-  
 rellement frugal; il lui faut une nourriture, comme aux autres  
 animaux; il lui faut aussi un vêtement; mais très-peu de nourriture  
 lui suffit, et il ne lui est pas difficile de se vêtir. La nécessité n'est  
 donc pas la source de l'avarice; sa source, c'est l'orgueil et l'am-  
 bition. Si les hommes ne recherchaient que le nécessaire, tous le  
 trouveraient; mais dès que l'homme commence à s'enrichir, aussitôt  
 il change d'état; l'ouvrier devient marchand, le marchand devient  
 soldat, le soldat devient noble, et le noble devient prince; alors,

(1) Eccl., iv, 8. — (2) Ps. XLVIII, 11. — (3) Virg., Eneid., liv., III, vers  
 57°. — (4) Eccl. x, 9,

plus les richesses s'accroissent, plus le luxe s'accroît, et plus le luxe s'accroît, plus l'avarice grandit dans le cœur. On ne désire donc pas les richesses pour satisfaire ses besoins, on les désire pour soutenir un luxe fastueux, pour se procurer les mets les plus coûteux, les habits les plus riches, les maisons les plus somptueuses, un nombreux domestique, les meubles les plus brillants; pour déployer un appareil magnifique, pour se livrer à des dépenses sans frein.

Nous trouvons dans Zacharie une figure saisissante : Le prophète vit une coupe immense et une femme assise au milieu de la coupe, sur une masse de plomb. Et la femme fut jetée au fond de la coupe dont l'ouverture fut scellée avec la masse de plomb. Et il vit ensuite venir deux femmes; elles avaient des ailes comme celles du milan; elles soulevèrent la coupe et la portèrent dans la terre de Sennaar; et elles lui bâtirent une maison, et la coupe y fut fixée et posée sur sa base (1).

Cette coupe, nous dit saint Grégoire, (2) c'est l'inextinguible avarice; l'avarice est une coupe percée; plus vous y jetez de l'eau, plus elle est vide. « L'avare ne se rassasie pas d'argent, nous dit l'Écclésiaste (3). » Et le poète nous dit à son tour : « Plus les richesses s'accroissent, plus s'accroît l'amour de l'or. » Et c'est ce qu'explique le prophète dans ces paroles : « Elle est le regard qui considère toute la terre (4). » Parce que toute la sagesse des enfants du siècle se consume à convoiter les richesses du monde. La femme assise au milieu du vase, c'est l'impiété, car l'avarice ne peut être sans impiété et sans cruauté; elle est, en effet, comme nous l'avons dit, une grande injustice. « J'ai vu dans la cité la trahison et l'injustice (5). » Pourquoi cela? « Parce que l'usure et la fraude ne s'éloignent jamais de ses places publiques, » répond le prophète royal. Cette femme est assise sur une masse de plomb; rien, en effet, ne pèse plus que l'injustice. Que d'affreuses douleurs souffrent les hommes injustes! « Mes injustices, dit le prophète, ont monté au-dessus de ma tête : elles sont devenues comme un poids qui m'accable (6). » La femme fut jetée au fond de la coupe dont l'ouverture fut scellée avec le plomb. Toute iniquité n'est pas muette? « Les impies, dit le psalmiste, se taisent dans leurs ténèbres (7). » Que de prédicateurs, que d'amis

(1) Zach., v, 7. — (2) St Grégoire, Mor., livre XIV, chap. LIII, n° 63  
 — (3) Eccl., v, 9. — (4) Zach., v, 6 — (5) Ps. LIV, 10. — (6) Ps. XXXVII, 4.  
 — (7) 1 Rois II, 9.

scellent leurs bouches avec ce plomb et taisent la vérité !

Ces deux femmes qui ont des ailes, sont la superbe et l'ambition ; elles ont des ailes de milan, parce que là où est l'orgueil, là est aussi la rapacité. — Elles soulèvent la coupe, c'est-à-dire, elles soutiennent l'avarice ; ce sont elles qui rendent l'âme avare et avide de biens. Elles placent la coupe sur sa propre base dans la terre de Senaar, c'est-à-dire dans la terre sacerdotale. Là est la base propre à l'avarice ; là est sa demeure particulière, son siège principal ; parmi le clergé, parmi les ecclésiastiques, parmi les pontifes, parmi les prêtres ; c'est là qu'elle règne avec le plus d'empire ; nulle part on ne voit une plus grande cupidité. O avarice insensée des prêtres, avarice qu'on ne saurait assez exécrer ! Ils n'ont ni femme, ni enfants, ni héritiers ; pourquoi donc cette déplorable passion ?

La tour en a été bâtie dans la terre de Babylone, c'est-à-dire parmi les puissants du siècle, parmi les opulents. — C'est ainsi qu'elle règne encore parmi les vieillards. O avarice des vieillards, dit Cicéron (1), que veut-elle ? Je l'ignore. Moins il reste de route à parcourir, plus on cherche de provisions pour le voyage, et n'est-ce pas là une folie ? — L'avarice des prêtres est aussi insensée que celle des vieillards. Elle est insensée pour un autre motif : Être avare, c'est un excès ; mais être avare du bien d'autrui, c'est une folie. Prenons pour exemple un intendant..... O prêtre, vous n'êtes qu'un économe, vous n'êtes pas le maître. Quels travaux avez-vous faits pour acquérir ces revenus ? Quelles semences avez-vous jetées ? Les avez-vous hérités de vos pères ? Non, c'est du patrimoine des pauvres de Jésus-Christ que ces revenus vous ont été donnés, afin de les distribuer parmi les pauvres comme un fidèle économe. Quelle cruauté ! Quelle injustice que de dérober pour vous ce que vous aviez reçu pour le distribuer aux autres ! que d'être avare là où le Seigneur s'est montré si libéral ! Saint Bernard leur disait : Les pauvres se plaignent hautement et, succombant à leur détresse, des affamés murmurent contre nous. A quoi vous servent ces nombreux habits, ces manteaux pliés ou flottants ? C'est notre bien que vous prenez, c'est notre bien que vous répandez à profusion (2). »

Quel est donc le remède de l'avarice ? Quel moyen employer pour guérir cette maladie, ce mal affreux qui s'attache aux entrailles de

(1) Cicér., De la vieillesse. — (2) St Bern. Des devoirs des Evêques. chap II, n° 7.



l'homme? Voilà, en effet, ce que nous nous proposons dans ce discours, tel est notre but particulier. Nous voudrions vous faire comprendre ce mal, pour vous en guérir. Nous voudrions porter les hommes à s'éloigner d'un si grand crime, à le faire cesser parmi eux. Nous ne nous appliquons pas seulement à votre instruction, mais encore à votre guérison. O vous donc qui êtes malades, écoutez-moi. C'est à Dieu que vous devez demander instamment le remède et la santé; lui seul peut guérir cette grande maladie. Qu'il répande en vous son amour, cela suffit, car là où est l'amour de Dieu, tout le reste n'est regardé que comme du fumier. « La charité, dit l'Apôtre, ne cherche pas ses propres intérêts (1). » Voilà le véritable remède à l'avarice.

Mais parce qu'il n'est pas en notre pouvoir de vous donner ce remède, nous vous en indiquerons quatre autres principaux. Le premier, c'est la considération de cette folie et de cet aveuglement dont nous avons parlé. Cette pensée seule devrait nous couvrir de honte, lors même que l'enfer, qu'aucun autre châtiment ne fut la punition de l'avarice. Rougissez d'être assez fous, assez insensés, pour employer sottement votre vie entière au profit des autres.

Le second remède, c'est la considération de la brièveté de la vie. Réfléchissez qu'il faudra bientôt mourir et abandonner tous vos biens. Qu'attendez-vous de ceux que vous laisserez après vous sur la terre? Quand vous serez morts, le monde entier sera mort pour vous. Supposez que vous ayez ici toutes sortes de prospérités, que vous possédez toutes sortes de richesses, que vous êtes aussi opulents, aussi puissants que vous pouvez le désirer, que vous en reviendra-t-il? Supposez-même que vous êtes empereur, que vous en reviendra-t-il? Sachez que vous êtes ici-bas comme dans une hôtellerie, que bientôt vous en serez rappelés, et qu'il faudra laisser tous vos biens. Ne vaut-il pas mieux amasser pendant votre route des biens que vous posséderez éternellement? M. F., toutes les fois que je viens à me rappeler que, dans quelques instants, je ne serai qu'un peu de pourriture dans un tombeau, tous les biens de ce monde deviennent vils et méprisables à mes yeux, je ne puis me résoudre à lever mon regard pour les voir encore. L'on méprise facilement toutes choses, lorsque chaque jour on pense qu'on doit mourir; c'est une parole de saint Jérôme (2).

Le troisième remède consiste à considérer que, si les biens du

(1) 1 Corinth. XIII. 5. — (2) Lettre à Cyprien, prêtre.

temps procurent quelque plaisir et quelque jouissance, ils procurent beaucoup plus de fatigue, de chagrin et d'inquiétude. Ce sont des pilules dorées; l'amertume du fruit en dépasse de beaucoup la douceur extérieure. Le quatrième remède, c'est de considérer combien sont inutiles tous ces soins, toutes ces occupations qu'exigent les biens de la terre; on pourrait, en effet, passer sa vie à des choses plus utiles, à l'étude de la science, à la contemplation, aux bonnes œuvres. Combien de philosophes à qui cette seule considération, sans la moindre attente d'une récompense, faisait abandonner tous leurs biens pour ne vaquer qu'à l'étude de la sagesse.

Hélas! hélas! « Rougis, Sion, dit la mer (2). » Qu'aurons-nous à dire, nous à qui si peu de temps a été donné pour acquérir les richesses éternelles! Quel sujet de douleur de voir que nous passons dans les vanités ce moment si rapide, et qu'ensuite, à la mort, nous nous trouvons les mains vides. Voulons-nous être véritablement riches, aimons les véritables richesses. Amassons-nous des trésors dans le ciel où ni la rouille ni les vers ne dévorent; sans cesse ayons sous les yeux les richesses éternelles qui nous sont préparées dans le ciel et qu'avec la grâce de Dieu nous devons acquérir par nos travaux et par nos fatigues. Ne prenons de cette vie que le nécessaire à notre existence. Mettons tout notre soin, toute notre application « à devenir riches en bonnes œuvres, suivant le conseil de l'Apôtre, à nous amasser des trésors et un fondement solide pour l'avenir (3); » afin de mériter ainsi la vie éternelle à laquelle nous conduise J.-C, N.-S. Ainsi soit-il.

(1) Isaïe, xxiii, 4. — (2) 1 Timot., vi, 19.

## VENDREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DU CARÊME

---

### LA RÉSURRECTION SPIRITUELLE DU PÉCHEUR

*Voce magnâ elamarit: Lazare, veni foras.*

Il cria à haute voix : Lazare, viens dehors.

(St Jean, xi, 43).

Exposons d'abord, le plus sommairement possible, le récit de l'Évangile, et puis nous en ferons quelques explications morales.

« Celui que vous aimez est malade (1). » Saint Augustin fait ici une remarque : Les sœurs de Lazare, dit-il, ne disent pas : Venez et guérissez-le (2). Il suffit qu'il connaisse la maladie de Lazare ; car il n'abandonne point ceux qu'il aime. Apprenez de là à prier brièvement pour vos besoins temporels et à insister davantage dans vos prières pour le salut de votre âme.

« N'y a-t-il pas douze heures au jour (3) ? » Il se donne à lui-même le nom de jour, tandis qu'il appelle ses apôtres des heures. Par là il leur reproche à mots couverts leur hardiesse à lui donner des conseils ; ainsi, dans une autre circonstance, il avait dit à Pierre : « Retire-toi de moi, Satan (4). »

« Celui qui marche dans le jour ne se heurte point. » Ni vous non plus, si vous me suivez, vous ne vous heurterez jamais, car « je suis la lumière du monde. » (5)

(1) St Jean xi, 3. — (2) St Aug. Evang. de St Jean chap. xi. Traité xlix n° 5. — (3) St Jean xi, 9. — (4) St Matth., xvi, 23. — (5) St Jean, viii, 12.

« Notre ami Lazare dort (1). » Parole pleine de justesse. L'ennemi de Jésus-Christ meurt; son ami s'endort. Ainsi saint Étienne s'endormit dans le Seigneur. Et de là cette parole du psaume : « Lors-  
« qu'il aura donné le sommeil à ses bien-aimés (2). » Lazare n'était qu'endormi pour Jésus qui pouvait le ressusciter dans son sépulcre, aussi facilement qu'il l'aurait éveillé sur le lit de son sommeil.

« Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. « Mais je sais maintenant que Dieu vous accordera tout ce que vous « lui demanderez (3). » Quelle foi ! elle confesse non-seulement que, par sa présence, Jésus-Christ pouvait empêcher de mourir, mais qu'il pouvait encore obtenir la vie pour les morts. Cette foi est pourtant défectueuse, car elle ne reconnaît pas en Jésus-Christ le pouvoir de donner la vie, elle reconnaît seulement le pouvoir de l'obtenir de Dieu. Cette femme ne regardait encore Jésus-Christ que comme un homme parfait, comme le plus grand des prophètes, mais en lui elle ne reconnaissait pas Dieu, le Fils unique du Très-Haut. Un moment d'entretien avec le Sauveur rendit cette foi parfaite, et alors cette foi mérita le miracle.

« Votre frère ressuscitera (4). » Le Sauveur use de tempérament à cause de la faiblesse de cette femme. « Je sais qu'il ressuscitera « au dernier jour (5). » — Ce n'est pas là ce que je dis, mais « je « suis la résurrection et la vie (6). » Je n'ai pas besoin de demander, je puis vivifier par ma propre vertu, car je suis la vie. « Croyez-  
« vous cela ? « Voilà jusqu'où votre foi doit s'avancer pour que vous voyiez le miracle.

« Oui, Seigneur. » Elle le reconnaît et ajoute : « Je crois que « vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce « monde (7). » Voilà la foi parfaite, c'est celle que professa saint Pierre, quand le Sauveur lui dit ces paroles : « Vous êtes heureux, Simon Barjona (8). » Fruit merveilleux de cet entretien du Sauveur ! Une femme, par la lumière du Fils, prononce les mêmes paroles qu'avait prononcées saint Pierre par la lumière du Père. C'est assez, Marthe, conserve cette foi, ne l'abandonne jamais ; appelle ta sœur.

« Elle se leva aussitôt et vint à lui (9). » Dans son amour pour le

(1) St Jean, XI, 21. — (2) Ps. cxxvi, 2. — (3) St Jean, XI, 21. — (4) St Jean XI, 23. — (5) St Jean, XI, 24. — (6) St Jean, XI, 26. — (7) St Jean, XI, 27. — (8) St Matt. xvi, 17. — (9) St Jean, XI, 29.

Sauveur, dans son désir de le voir, Marie ne fait pas plus attention aux nobles personnages présents pour la consoler, que s'ils étaient des enfants ; d'un pas rapide elle vient au-devant de son Bien-aimé.

O admirable amour de ces femmes pour Jésus-Christ ! Elles avaient appelé le Sauveur dans une grande nécessité, et le Sauveur n'était pas venu ; il n'avait pas même promis de venir ; il avait répondu une parole qui, à leur sens, semblait peut-être un mensonge. Elles avaient cru sans doute que cette réponse du Sauveur : « Cette maladie n'ira pas à la mort (1) » voulait dire votre frère ne mourra point de cette maladie. Et une telle indifférence ne les offense point, elles ne s'en scandalisent point ; au contraire, en apprenant l'arrivée du Sauveur, dans l'empressement de leur amour, elles accourent au-devant de lui. Elles ne disent pas : Il a refusé de venir au moment opportun et il vient maintenant ! notre frère est mort, et pourtant il nous avait promis qu'il ne mourrait pas. Rien de semblable ne se présente pas même à leur esprit, car l'amour de Jésus-Christ les remplissait de son ardeur. O puissance ineffable de l'amour ! ô amour ! de quoi ne triomphes-tu pas ? « La charité ne s'irrite point (2) ; » elle ne s'indigne point, elle ne s'offense point, « elle souffre tout, elle croit tout, elle espère tout ; » quoi que fasse l'ami, elle n'en est pas blessée, elle interprète tout en bien ; rien ne la scandalise. O Seigneur, comme vous éprouvez vos élus ! Que vous êtes admirable dans les tentations que vous leur envoyez, pour faire éclater leur confiance en vous !

Soyez donc pleins de constance, M. F. ; quoiqu'il puisse arriver, conservez votre fermeté, ne défaillez jamais, de peur que vous ne perdiez votre confiance en Dieu. Le Seigneur votre Dieu vous éprouve pour voir si vous l'aimez, pour que tout le monde sache si vous l'aimez. « Depuis la veille du matin jusqu'à la nuit, l'âme juste espère dans le Seigneur (3), » parce qu'au moment où vous y penserez le moins, il viendra et vous sauvera. Souvenez-vous d'Abraham, cet illustre ami de Dieu. Dieu l'éprouva, et la perfection d'Abraham fut reconnue. « Il espéra contre toute espérance, et cela lui fut imputé à justice (4). » Il avait reçu l'ordre d'immoler son fils unique en qui reposaient toutes les promesses qui lui avaient été faites ; et au moment d'accomplir les ordres de Dieu, il espérait

(1) St Jean, XI, 4. — (2) I Cor. XIII, 5. — (3) Ps. CXXIX, 6. — (4) Rom. IV, 18.

encore dans les divines promesses. Souvenez-vous du saint homme Job qui, couvert de plaies sur un fumier, ne perdit pas sa confiance. Il ne s'irrita point des coups dont le Seigneur le frappait. Au contraire, lorsque sa femme voulait lui ôter cette sainte confiance, il lui fit cette énergique réponse : « Lors même qu'il me « tuerait, j'espérerais en lui (1). » Souvenez-vous encore de Suzanne qui, plongée dans la plus affreuse des tribulations, lorsque tout espoir de salut semblait perdu, mettait dans le Seigneur toute sa confiance, et par là mérita d'être délivrée. Ainsi les saintes femmes de notre Évangile, au milieu de leurs épreuves, conservèrent la confiance de l'amour et méritèrent du Seigneur la résurrection de leur frère. — Voilà ce qui fait dire au sage : « Malheur à ceux qui « ont perdu la patience (2), » et au prophète : « Le Seigneur a brisé « ta confiance et rien ne te sera prospère (3). »

« Il se troubla lui-même. » Trouble purement volontaire, bien différent du trouble qui nous saisit malgré nous.

« Il frémit dans son esprit et pleura (4). » Ces larmes sont un effet de sa tendre amitié ; par là il nous montrait un exemple touchant de tendresse. Les hommes sans amitié, sans affection, sans foi, sans miséricorde, sont mis par l'Apôtre au nombre des hommes les plus pervers. Voilà pourquoi ce même Apôtre nous a donné ce conseil : « Pleurez avec ceux qui pleurent, soyez dans la joie avec ceux qui se réjouissent (5). »

Mais nous devons donner à ce frémissement un sens plus profond. Quelque grande pensée, sans doute, cachée dans l'âme de Jésus-Christ en fut la cause. Mais quelle était cette pensée ? qui le sait ? Peut-être était-ce un sentiment d'horreur pour la dureté des Juifs, pour leur obstination qui le forçait à ressusciter des morts déjà saisis par la corruption, afin de les convertir par un si grand miracle. Percé de douleur à la vue d'une telle incrédulité, il frémit et pousse un profond gémissement. C'était peut-être la cruauté de sa Passion qui se présentait à son esprit, comme plus tard au jardin des Olives, car ce miracle allait être la cause de sa mort. Peut-être encore ce double frémissement était un mystère, par lequel il voulait nous montrer qu'un double frémissement est nécessaire aussi dans la résurrection d'un pécheur, comme nous le dirons plus loin.

(1) Job, XIII, 15. (2) Eccl. II, 16. — (3) Jér. II, 37. — (4) St Jean, XI, 33. — (5) Rom. XII, 15.

« Seigneur, il sent déjà mauvais (1). » Eh quoi ! celle qui, sans être interrogée, avait dit : « Je sais que Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez, » au moment de voir le prodige, laisse défaillir sa foi et chancelle. Ah ! autre chose est la parole, autre chose est l'épreuve. Nous nous promettons bien des choses que nous envisageons d'une manière bien différente au moment de la tentation.

« Or Jésus ayant levé les yeux (2), » pria. Il nous enseigne à prier, nous aussi en semblable occasion. Mais ne pensons pas que la vie de Lazare soit une grâce qu'il ait obtenue du Père céleste ; il l'a donnée lui-même par sa propre puissance, et voilà pourquoi il nous fait connaître la cause de sa prière ; ce n'est pas le besoin de recourir à son Père, c'est notre propre utilité.

« Et soudain celui qui était mort, sortit. » Quel saisissement ! quelle épouvante s'empara tout à coup de tous ceux qui étaient présents à ce spectacle ! Je suis étonné que, dans leur effroi, ils n'aient pas pris la fuite ou ne soient pas tombés à terre. Ils venaient de voir cet homme mort, exhalant déjà une odeur infecte, et tout à coup ils le virent debout et vivant. Quel courage pourrait soutenir ce spectacle d'horreur ? Les mains des apôtres tremblent, en dégageant Lazare de ses liens. C'est à peine s'ils peuvent accomplir l'ordre qu'ils ont reçu.

O Judée perfide ! comment, à la vue d'un tel prodige, a-t-elle pu ne pas se convertir ? Etrange aveuglement de ces prêtres ! Ils tiennent conseil pour donner la mort à l'auteur de la vie ! Quelle perversité ! quelle démente ! Et dans tout ce conseil, il ne s'est trouvé personne pour dire : Que faites-vous, ô prêtres ? quels sont vos desseins ? contre qui prétendez-vous vous armer ? Cet homme ressuscite les morts déjà en corruption, et vous voulez le mettre à mort ! Prenez garde plutôt qu'à son seul commandement, vous ne mourriez tous. N'est-il pas plus facile de mettre à mort des ennemis par un commandement, que de ressusciter des amis par une parole ? Mais aucun miracle ne peut vaincre une telle perfidie ; aucun prodige ne peut triompher d'une telle malice ; telle était la jalousie de ces méchants contre Jésus-Christ, tel était l'aveuglement où la malice avait plongé cet infâme conseil, que l'éclatant miracle qui aurait dû les convertir, ne fit qu'augmenter leur perversité.

(1) St Jean, XI, 39. — (2) St Jean, XI, 41.

Mais reprenons le récit évangélique pour en tirer des considérations morales. Dans une de ses homélies, saint Grégoire a dit ces paroles (1) : Nous devons considérer deux choses dans les miracles du Sauveur : le fait lui-même, dont l'existence doit être l'objet de notre foi, et l'enseignement qu'il renferme, car ces miracles ne sont pas seulement des faits prodigieux, ils sont aussi des figures mystérieuses. La résurrection de Lazare est la figure de la résurrection spirituelle du pécheur. En effet, Lazare mort depuis quatre jours, déjà mis dans le tombeau et exhalant une affreuse puanteur, nous représente le pécheur, non pas un pécheur ordinaire, mais un pécheur opiniâtre, endurci, corrompu, en qui l'intelligence, le cœur, le sentiment, le remords, tout a été enseveli dans le tombeau du vice ; on ne trouve plus en lui le moindre vestige de raison ; il s'est entièrement avili et est descendu au rang de la bête, puisque, comme dit le psalmiste : « Leur iniquité est sortie de leur corps « engraisé, ils dépassent toute borne dans les affections déréglées de leur cœur (2). » Un tel pécheur, par l'odeur fétide de sa mauvaise réputation, attaque et corrompt le peuple de Dieu. Aussi devrait-on l'éloigner de tout contact avec les hommes, comme un pestiféré, pour l'empêcher de nuire aux autres par sa contagion meurtrière.

Ce pécheur est mort depuis quatre jours. Il y a, en effet, comme quatre jours dans le péché, le consentement, l'action, l'habitude et le mépris ; car, dit le Sage « lorsque l'impie est tombé dans les « profondeurs du mal, il méprise (3). » Le Sage a dit encore d'eux ces paroles : « Ils se réjouissent de leurs mauvaises actions et tres-« saillent de joie dans leurs œuvres les plus coupables (4). » La résurrection de tels hommes est très-difficile, « car les pervers « se corrigent difficilement. » Il est bien difficile de rendre azyme une pâte fermentée ; ainsi rendre à leur ancienne pureté un cœur et une chair infectés du levain du péché et de l'écume des vices, c'est une œuvre que Dieu seul peut accomplir. De là cette parole de Job : « Qui peut rendre pur celui qui a été conçu d'une « source impure ? n'est-ce pas vous seul ? (5) » et cette autre du prophète Jérémie : « Quant l'Ethiopien pourra changer sa peau et le « léopard ses diverses couleurs, alors vous pourrez faire le bien, « vous qui avez appris à mal faire (6). » Le pécheur du jour ou de

(1) St Grég. 2<sup>e</sup> hom. sur l'Évangile, n<sup>o</sup> 1 — (2) Ps. LXXII, 7. — (3) Prov., XVIII, 13. — (4) Prov., II, 14. — (5) Job, XIV, 4. — (6) Jérém. XIII, 23.



deux jours se guérit assez facilement, parce qu'il n'est pas encore entièrement infecté par le péché. Mais un pécheur de quatre jours se relève rarement de son état criminel. Aussi le Seigneur disait par son prophète : « Après trois crimes de Damas, je convertirai cette ville, mais après le quatrième, je ne la convertirai pas. » Après trois crimes de Gaza, je convertirai cette ville, mais après le quatrième, je ne la convertirai point. Après trois crimes d'Edom, de Tyr, de Moab, de Juda, je convertirai ces peuples, mais après le quatrième, je ne les convertirai pas (1). » Comme s'il disait : je pardonne quelquefois trois crimes, je n'en pardonne quatre qu'avec peine, parce que celui qui méprise Dieu, mérite d'être méprisé à son tour. Voilà pourquoi il répète fréquemment cette parole, non pas pour montrer que la guérison des pécheurs de quatre jours est impossible, mais pour montrer qu'elle est très-difficile. Dans les maladies du corps, l'homme qui souffre par le seul effet d'un défaut d'équilibre dans les humeurs, guérit facilement ; mais quand le sang est gâté et corrompu, la maladie sera longue. C'est à peine si, après un long temps, et après d'énergiques remèdes, le malade peut revenir à la santé. Voilà une image parfaite de ce qui arrive le plus souvent dans les maladies de l'âme.

Cependant si le pécheur de quatre jours veut accomplir tout ce qui s'est passé dans la résurrection de Lazare, il pourra, lui aussi, être ressuscité ; car rien n'est difficile à Dieu, tout obéit à ses moindres désirs. Par conséquent ce pécheur doit premièrement rechercher la protection des Saints, dont les prières lui attireront le secours du Seigneur ; c'est aux prières de ses pieuses sœurs que Lazare dut sa résurrection.

Rien de plus agréable à Dieu que cette humilité d'un pécheur qui, plein de défiance pour lui-même, et se croyant indigne d'être exaucé, recherche la protection des Saints ; « car la prière du juste est très-puissante auprès de Dieu (3). » Dieu ne refuse rien à ses amis ? Abraham obtient par ses prières que les mérites de dix justes sauveront des flammes cinq villes criminelles. Moïse par ses prières détourne la ruine de tout un peuple, ainsi qu'il est écrit : « Dieu avait promis de les exterminer, mais Moïse, son élu, se tint en sa présence, pour briser sa colère (4). » Enfin il est écrit : « Il fera la volonté de ceux qui le craignent et exaucera leurs

(1) Jér., XIII, 23.—(2) Amos, I, 9.—(3) St Jacq., v, 16.—(4) Ps. cv, 23-

« prières (1). » Le juste, il est vrai, ne peut pas mériter par ses œuvres la résurrection du pécheur, mais il peut l'obtenir par ses prières.

Néanmoins il faut bien remarquer ici avec saint Bernard que les sœurs de Lazare ont prié le Seigneur (2) pour leur frère malade, tant que leur frère vivait encore, mais dès qu'il est mort et enseveli, elles ne prient plus, elles pleurent. Ainsi agissent les Saints auprès de Dieu, en faveur d'un pécheur où le cœur vit encore et qui, comprenant l'horreur de son état, désire avec ardeur d'être délivré de ses péchés ; leurs prières intercèdent pour lui. Mais lorsque le coupable est mort dans son cœur et enseveli dans le tombeau du vice et du péché, les Saints ne prient point pour lui, leurs larmes sont leur seule prière, ils s'assoient en silence et versent des pleurs amers, afin que Dieu, voyant ces larmes, se laisse toucher. Qui serait assez hardi pour oser prier en faveur d'un coupable obstiné dans ses mépris ? Qui oserait dire à Dieu : Seigneur, sauvez-le. Voilà ce qui faisait dire au Psalmiste : « Pour cela, (pour cette iniquité), les Saints vous prieront au moment opportun ; mais au « déluge des grandes eaux (3), » c'est-à-dire dans une trop grande abondance de péchés, « ils n'approcheront pas de lui. » Et saint Jean disait : « Cette iniquité, cause la mort (4), » non-seulement la mort du pécheur, mais encore la mort du sentiment et du cœur. Que fera donc le saint ? Qu'il ne prie pas, qu'il pleure. Une seule larme devant Dieu est bien plus efficace que toute parole ; des gémissements le fléchissent plutôt que des prières. Tel est le conseil que ses amis donnaient à Job, lorsqu'ils le regardaient comme déjà perdu et repoussé de Dieu. « Appelle un « juste, lui disaient-ils, qui veuille répondre pour toi, adresse-toi à « quelqu'un des Saints (5). » Un autre ami lui disait : « Si le pécheur « avait pour lui un ange choisi entre mille, qui voulut annoncer « son repentir, le Seigneur se remplirait de pitié et dirait à l'ange : « Vas le délivrer et qu'il ne tombe pas dans la corruption (6). » Le juste priera donc le Seigneur et l'apaisera, Dieu verra sa présence avec joie, et à cause de lui, il accordera sa grâce au coupable.

Mais pendant que le juste intercède, le pécheur doit-il demeurer

(1) Ps. CXLIV. — (2) St Bern., Traité des Degrés de l'Humilité, chap. XXII. — (3) Ps. XXXI, 6. — (4) St Jean, v, 17. — (5) Job, v, 1. — (6) Job., XXXIII, 23.

dans le silence. Au contraire, qu'il verse continuellement, lui aussi, des larmes sur ses péchés. La prière du juste s'unira à la contrition du pécheur, pour obtenir le pardon. Avant de ressusciter Lazare, Jésus-Christ « se troubla lui-même, il pleura et « frémit dans son esprit ; » il faut que toutes ces circonstances se trouvent dans la contrition du pécheur. Par conséquent, que le pécheur se trouble lui-même, qu'il n'attende pas que Dieu vienne le troubler ; la contrition est une douleur à laquelle on se livre volontairement, à cause de son péché ; ce n'est pas le châtement qui doit la faire naître. Une douleur légère, mais volontaire, est plus agréable à Dieu que la plus horrible douleur subie par nécessité. De là cette parole du psalmiste : « J'ai trouvé la contrition et la douleur (1). » C'est à dire, je n'ai pas attendu que la douleur vint me trouver ; j'ai cherché moi-même et j'ai trouvé la douleur pour y laver les souillures de mes péchés. — Il y a, en effet, dit saint Augustin, des douleurs que nous trouvons et d'autres qui nous trouvent (2).

Mais si votre douleur est véritable, que des larmes l'accompagnent. Celui qui verse des torrents de larmes pour des malheurs temporels et ne peut trouver une seule larme pour ses péchés, se rend à lui-même le témoignage qu'il n'est pas véritablement contrit de ses fautes. De là cette parole du prophète : « Sois en deuil « comme d'un fils ; que ta plainte soit aussi amère (3). » Si une mère verse des larmes intarissables sur la mort d'un fils unique, quoique ces larmes ne puissent le rendre à la vie, quelles ne doivent pas être vos larmes, pour pleurer la mort éternelle de votre âme, lorsque ces larmes peuvent la ressusciter ! Contenir ses pleurs, à la mort d'un être qui nous est cher, c'est un effort de pure philosophie ; mais ne pas pleurer la mort de votre âme, c'est un endurcissement funeste. O fontaine d'eau vive ! ô source de ces eaux qui rejaillissent à la vie éternelle ! ô fontaine de larmes qui détruit l'iniquité, purifie toutes les souillures, éteint le feu de la concupiscence, lave la face de l'âme, calme la soif du cœur, et féconde la stérilité de l'esprit ! Heureux qui te possède ! « Il ne « sera pas confondu (4) » aux jours mauvais, « lorsqu'il parlera « à ses ennemis sur les portes de la ville. »

Par conséquent, que le pécheur soit affligé, qu'il pleure, qu'il

(1) Ps. cxiv, 3. — (2) St Aug., Ps. cxxxv, n° 6. — (3) Jér., vi, 26. — (4) Ps. cxxxvi, 5.

frémisse dans son esprit comme Jésus-Christ, pour revenir à la vie. Non-seulement il doit gémir, mais il faut que la grandeur de ses gémissements soit un vrai frémissement dans son esprit. Du fond de l'abîme où vous êtes tombés, où vous êtes enfermés, si vous ne poussez que de faibles gémissements, comment votre voix parviendra-t-elle jusqu'au ciel, pour en faire descendre le pardon? Plus l'abîme est profond, plus vous devez faire éclater vos gémissements. Dans l'horrible tribulation qui l'opprimait, Job disait ces paroles : « Je soupire avant de prendre ma nourriture, et mon « rugissement est comme le bruit d'un fleuve débordé (1). » Que le pécheur prenne pour modèle le roi-prophète dont le gémissement était d'autant plus grand que sa chute avait été profonde. Voyez la profondeur de sa chute : « Il n'est pas d'endroit sain dans mon « corps (2), » et ainsi de suite jusqu'à la fin du psaume. Écoutez son gémissement : « Tout le jour je marchais dans la tristesse, je suis « affligé et abattu, je rugis dans les gémissements de mon « cœur (3). » Voilà comment il gémissait de son péché, et telle était la force de ce gémissement qu'on l'aurait pris pour un rugissement du cœur.

Ce double frémissement de Jésus-Christ est la figure du double gémissement que doit pousser le pécheur ; l'un à cause de son péché et l'autre à cause du châtement qu'il mérite. Qu'il gémisses sur sa faute, qu'il gémisses sur la punition qu'il a encourue. Que l'offense faite à Dieu par son péché le remplisse de douleur, qu'il soit encore plein de douleur à la vue de l'enfer auquel le péché l'expose. Ce second gémissement sans le premier ne suffit pas pour la guérison de l'âme. La douleur causée uniquement par le châtement du péché n'efface point la faute et ne lève pas la punition. Voilà pourquoi il était ordonné d'offrir, pour la purification d'une femme, deux tourterelles, ou deux petits de colombes, car la tourterelle et la colombe gémissent l'une et l'autre. Il faut en offrir deux en sacrifice, pour expier cette masse d'iniquités qui souillent l'âme.

Il y a des chrétiens à qui une certaine tendresse de cœur fait pousser facilement du fond de leurs poitrines les plus amers gémissements sur les fautes commises ; leurs yeux se changent en deux sources abondantes d'où s'échappent des torrents de larmes ; mais leur esprit est sans vigueur, pour rejeter le joug du péché ;

(1) Job, III, 24. — (2) Ps. XXXVII, 4, — (3) Ps. XXXVII, 7.

à peine leurs larmes ont fini de couler qu'ils reviennent à ces fautes déplorées si amèrement. C'est à eux que Jésus-Christ adresse ces paroles : « Otez la pierre. » Comme s'il disait : J'aime à vous voir pleurer vos fautes, mais n'y retombez plus après les avoir pleurées. Vous vous purifiez après avoir touché un mort et vous le touchez de nouveau, à quoi vous sert votre ablution (1) ? » Un pécheur revenant à son péché est semblable à l'homme qui lave une brique ; plus il la lave, plus il se salit : « Il leur est arrivé, » dit saint Pierre, ce que dit un proverbe plein de vérité : Le « chien est retourné à son vomissement et le pourceau, après « s'être lavé, se vautre de nouveau dans la boue (2). »

Cependant il n'est pas facile de rejeter le fardeau du péché. Vous devez vous faire la plus grande violence, vous qui, après vous être chargés de ce joug si pesant, vous efforcez de le rejeter de votre âme. Oh ! la misérable servitude ! Une fois que l'on a eu le malheur d'y tomber, on est étreint par des chaînes cruelles qu'on ne peut rompre. « L'iniquité, dit le prophète, est assise sur une masse « de plomb ; » nulle puissance humaine ne peut décharger de cette masse de péchés qui écrase. Faut-il pour cela perdre confiance ? Non, sans doute ; il faut déployer toutes ses forces, et Dieu d'une parole nous déchargera de ce fardeau. Voyez ces femmes pieuses qui s'en vont chargées de parfums, pour les répandre sur le corps du Seigneur ; entendez-les dire avec anxiété : « Qui nous ôtera la « pierre de l'entrée du sépulcre ? » Et pourtant elles n'eurent besoin d'aucun effort pour cela ; un ange s'était chargé de ce soin. « Elles virent la pierre enlevée (3). » C'est pourquoi mettons dans le secours de notre Dieu toute notre confiance, sans négliger de faire nous-mêmes tous nos efforts. « Le joug s'amollit sous « l'huile dont on le couvre, dit Isaïe (4), » et l'onction de la charité amollira et fera évanouir la dure masse de nos péchés.

Oh ! pourquoi n'apportons nous pas à la guérison des maux de l'âme, le même soin qu'à la guérison des maux du corps ? Pour recouvrer la santé corporelle, à quelles souffrances ne se soumet pas le malade ! Brulures atroces, horribles incisions, potions les plus amères, diètes les plus prolongées, tout paraît facile pourvu qu'il recouvre une santé ardemment désirée. Et quand il s'agit de guérir les maux de l'âme, les moindres injonctions nous paraissent trop

(1) Eccli., xxxiv, 30. — (2) 2 Pier., II, 22. — (3) St Matth., xvi, 3. — (4) Isaïe, x, 27.

dures. Le voluptueux ne veut point se priver d'une goutte de vin l'avare ne souffre point la moindre diminution dans ses profits honneux ; l'ambitieux refuse de se soumettre à la plus légère humiliation ; et ainsi la vie éternelle n'est pas plus estimée que la paille légère emportée par le vent, tandis que l'on s'attache outre mesure à cette périssable santé du corps. Voulez-vous donc vous relever vivants du fond de ce tombeau des vices, lutez de tout votre pouvoir contre les entrainements du péché.

Mais ne pensons pas que ces paroles s'adressent uniquement aux pécheurs ; elles s'adressent de préférence aux prélats, à tous ceux qui sont établis pour soulager les pécheurs du poids de leurs iniquités. C'est à eux que le Seigneur répète : « Otez la pierre. » Délivrez mon peuple de ce joug qui pèse sur sa tête. Ne le chargez pas de vos taxes, de vos impôts, de vos exactions. Soulagez-le plutôt, et, par vos prières, par vos conseils, par vos exhortations, par vos supplications, délivrez-le de l'esclavage du péché qui l'accable.

Hélas ! hélas ! que dirai-je des déchirements qu'on fait souffrir à la fille de mon peuple ? Ceux qui devraient la soulager, sont devenus son plus lourd fardeau ; ceux qui devraient soutenir mon peuple contre les exactions des princes, augmentent encore sa misère par leurs impôts ecclésiastiques.

Mais ne parlons pas de ces cruels pasteurs. Quand le Pasteur suprême apparaîtra, il leur demandera compte de leurs brebis. Appliquons-nous plutôt à nous-mêmes cette parole de Jésus-Christ : « Otez la pierre. » Est-il, en effet, notre prochain celui qui n'a pas pitié de son frère accablé par un pesant fardeau, et ne s'empresse pas de lui prêter son aide ? Hé quoi ! serons-nous plus compatissants pour les animaux que pour nos frères ? Il est écrit dans la loi : « Si tu vois tomber dans le chemin le bœuf ou l'âne de ton « frère, ne passe pas avec indifférence, mais aide ton frère à les « relever (1). » Vous devez donc soulager l'âne et le bœuf de votre frère, quand ils tombent sous le poids de leur charge, et vous seriez sans pitié pour votre frère lui-même accablé sous le fardeau de ses péchés ! Une charité véritable, loin de s'indigner contre un pécheur chargé d'iniquités, est plutôt saisie de compassion pour sa misère. Elle ne s'irrite pas contre lui, elle ne le rebute point, elle ne s'empporte point, elle n'ajoute point au fardeau

(1) Deut., XXII, 4.

qui l'écrase, l'amertume de ses reproches ; mais, compatissant à sa faiblesse et à sa misère, elle soulage de tout son pouvoir les besoins de son frère. Rien n'est plus agréable à notre Dieu ; il jugera sans pitié les cœurs impitoyables, non-seulement dans l'éternité, mais même dès ici-bas. Ceux qui s'emportent en invectives outrées contre les péchés de leurs frères, méritent de tomber dans les mêmes malheurs, afin qu'ils apprennent par leur propre expérience, à avoir désormais compassion des autres. Voilà ce qui faisait dire au prophète royal : « Ne vous exaltez pas en vous-mêmes, vous qui vous irritez (1). »

Lorsque, par votre constance et par votre courage contre vos passions, vous aurez enfin enlevé la pierre qui vous accablait, que devez-vous faire pour recouvrer la vie ? Écoutez ; le voici : « Lazare, viens dehors. • Montrez-vous, sortez, venez en public, faites-vous connaître. Pourquoi chercher des retraites ? pourquoi vous enfermer en vous-mêmes ? pourquoi vous cacher sous le manteau du mensonge ? Montrez-vous au dehors par la confession, tels que vous êtes aux yeux de votre conscience. Ne déguisez pas vos blessures, ne les excusez pas, n'essayez pas de les justifier. Si vous voulez les soins du médecin, il faut lui découvrir vos plaies. Révélez vos misères à un seul homme, afin qu'elles ne soient point un jour révélées au monde entier ; ayez la force de supporter un peu de honte aux pieds d'un prêtre, afin qu'un jour vous ne soyez pas couvert de honte aux yeux de l'univers. De même que la justice de Dieu exige qu'aucun désordre ne demeure impuni, ainsi la vérité de Dieu demande qu'aucune faute ne demeure cachée. Et voilà pourquoi il est dit dans l'Évangile : « Il n'y a rien de caché qui ne soit un jour découvert (2). » Vous ne révélez pas aujourd'hui votre péché, eh bien ! Dieu le révélera un jour. Vous le cachez avec une faiblesse d'homme, il le manifestera avec la puissance d'un Dieu. « Je t'accuserai, dit le Seigneur par le psalmiste, et je te poserai devant ta face (3). » Il dit encore avec plus de force par un autre prophète : « Je te dépouillerai de tes vêtements, j'exposerai aux nations ta nudité et aux royaumes ton ignominie (4). »

O Confusion horrible ! Ils diront aux montagnes : « Tombez sur nous, et aux collines : Couvrez-nous (5). » En vérité, bienheu-

(1) Ps. LXV, 7. — (2) St Matth., x, 26. — (3) Ps. XLIX, 21. — (4) Nahum, III, 5. — (5) St Luc, xxiii, 30.

reux « ceux dont les iniquités sont pardonnées et dont les péchés « sont couverts (1). » Et quels sont ceux dont les péchés sont couverts ? Ceux-là seulement qui dès à présent les couvrent par une bonne confession. Montrez vos misères, si vous voulez que Dieu ait pitié de vous. Si vous ne faites l'aveu de vos offenses, qui jamais vous les pardonnera ? Qui aura pitié de l'homme obstiné à cacher ses misères ? Voyez les mendiants des carrefours ; pour inspirer la pitié des passants, que font-ils ? ils découvrent leurs plaies. Agissez de la sorte, en présence de votre Dieu. Reconnaissez vous pécheurs et vous trouverez un Dieu plein de pitié. Est-ce une chose si difficile d'avouer ce que vous êtes en réalité ? Pour expier vos fautes, Dieu exige-t-il une si pénible satisfaction ? Avouez d'abord vos iniquités « pour en être justifiés (2). » Dites ce que vous êtes et vous deviendrez ce que vous n'êtes pas. Qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce qu'un voleur reconnaisse ses torts ?

De plus, remarquez que, lorsque le coupable avoue son crime devant le juge, on le condamne à la potence ; quand vous avouez vos fautes devant Dieu, vous êtes délivrés de la mort de l'enfer. Au tribunal de l'homme l'aveu décide la sentence, au tribunal du Souverain Juge l'aveu la détruit. Malheur à celui qui attend ce tribunal suprême. « Les cieux eux-mêmes ne sont pas purs en sa présence (3), » à plus forte raison, l'homme qui n'est que pourriture, et le fils de l'homme qui n'est qu'un ver de terre. « Je sais « qu'il en est ainsi, disait Job ; l'homme sera-t-il juste en présence de Dieu ? Si l'homme voulait disputer devant lui, entre « mille accusations répondrait-il à une seule (4) ? » Le psalmiste disait lui aussi : « N'entrez pas en jugement avec votre serviteur, « ô mon Dieu, parce que, sous vos yeux, nul vivant ne peut être « justifié (5). »

Vous donc qui, ensevelis dans le tombeau du vice, n'êtes déjà que pourriture infecte, lorsque vous entendrez la voix de celui qui vous appelle, n'endurcissez pas votre cœur ; à l'instant même, par la confession, venez au dehors ; ne demeurez pas sourds « comme le serpent ; ne fermez pas vos oreilles comme l'aspic, « pour ne pas entendre la voix de l'enchanteur et de l'homme « dont la parole sait le mieux enchanter (6). » Mais sortez au dehors ; sortez non-seulement de votre péché, mais abandonnez

(1) Ps. XXXI, 1. — (2) Isaïe, XLIII, 26, d'après les Septante. — (3) Job, xv, 15. — (4) Job, IX, 2. — (5) Ps. CXLII, 2. — (6) Ps. LVII, 7.



même les occasions du péché et la résolution de le commettre. Quelques-uns en effet, au temps du carême, abandonnent un instant leurs péchés, mais ils n'abandonnent jamais le dessein d'y retomber. D'autres, en quittant leurs péchés, croient abandonner aussi le dessein d'y retomber, mais ils ne renoncent pas aux occasions ; et ceux-là ne ressuscitent point, parce qu'ils ne sortent pas entièrement au dehors. Les anges qui furent envoyés pour ruiner Sodome emmenèrent hors de la ville et des faubourgs, Lot qui semblait hésiter ; ils lui dirent avec menace de ne point s'arrêter dans toute la région d'alentour, mais de se sauver sur la montagne. Voilà la figure de ce que doit faire le pécheur qui veut éviter la vengeance divine ; il faut qu'il sorte de la ville c'est-à-dire du péché ; il faut qu'il sorte encore des faubourgs de la ville, c'est-à-dire de ses desseins de péché ; il faut qu'il sorte enfin de toute la région d'alentour, c'est-à-dire des occasions du péché ; il ne faut pas qu'il tourne jamais ses regards en arrière, ni qu'il fixe sa demeure dans de basses régions, c'est-à-dire dans les régions du siècle, mais qu'il s'élève en toute hâte au sommet de la vertu. Lorsque le Seigneur menaça par son prophète d'une ruine entière la ville de Ninive, les habitants jeûnèrent, poussèrent des gémissements, se couvrirent de sacs, s'assirent sur la cendre et mêlèrent à leurs larmes des cris suppliants. Or, que dit l'Écriture ? « Dieu vit leurs œuvres ; il vit « qu'ils s'étaient retirés de leurs voies mauvaises, et il eut pitié « d'eux et ne leur fit point le mal dont il les avait menacés (1), » L'Écriture ne dit point : Il vit leurs larmes, leurs gémissements, leurs sacs ou leurs cendres ; que vit donc le Seigneur ? « Il vit « leurs œuvres, il vit qu'ils s'étaient retirés de leurs voies mauvaises. » De la même manière si l'on n'abandonne point ses vices, c'est en vain que l'on implore avec larmes la miséricorde du Seigneur ; les yeux ne versent que des larmes inutiles, quand le cœur persévère dans l'iniquité.

O pécheur ! si vos larmes sont véritables, venez au-dehors ; fuyez la concupiscence, abandonnez vos plaisirs, chassez de votre maison la cause de vos chutes, brisez vos chaînes ; sans cela je ne crois pas à vos larmes. « Le triple lien (2), » d'une mauvaise inclination, d'une habitude criminelle, et d'une occasion entraînant « peut difficilement être rompue. » Ce sera un grand miracle, si vous ne retombez pas, en retenant près de vous la cause de vos

(1) Jonas, III, 10. — (2) Eccl., IV, 12.

chutes. « Celui qui touche la résine en sera souillé (1). » Vous entretenez sur votre sein des charbons ardents et votre vêtement ne serait pas brûlé ! Vous avez beau faire mille serments, mille protestations, je ne vous croirai jamais.

Lorsque le pécheur, ressuscité par la miséricordieuse puissance et brûlant du désir de son salut, est sorti hors du tombeau de ses vices, vous, ô prêtres, dénouez ses liens et laissez-le aller. Mais prenez garde de les dénouer, tant qu'il est dans le tombeau ; qu'il sorte d'abord, s'il veut être dégagé de ses liens. « Est-ce dans le tombeau « qu'on raconte vos miséricordes, Seigneur ? est-ce dans la mort « qu'on publie votre vérité (2) ? Ferez-vous des prodiges parmi les « morts ? Les médecins peuvent-ils ressusciter les morts et vous « glorifier (3) ? » Non, ce n'est pas le médecin qui ressuscite les morts dans leurs sépulcres. C'est Dieu seul. Mais quand Dieu les a ressuscités, c'est au médecin de les dégager de leurs liens ; par conséquent, renvoyez d'abord le pécheur ; qu'il chasse cette concubine qu'il retient en sa maison, qu'il restitue l'argent qui ne lui appartient pas, qu'il rompe ses contrats usuraires, qu'il rétablisse, autant qu'il lui est possible, la réputation du prochain qu'il a flétrie, qu'il paie leurs salaires à ses ouvriers, et ses dettes aux pauvres ; qu'il se réconcilie avec son frère qu'il a offensé ; qu'il lui demande pardon, et puis qu'il revienne à votre tribunal et reçoive l'absolution. Tel est l'ordre qu'il faut observer, c'est celui qu'observa le Seigneur dans la résurrection de Lazare ; prenez garde de le violer.

O médecin imprudent, pourquoi délier le pécheur qui est encore dans sa corruption ? Pourquoi promettre le pardon à celui qui ne le mérite point ? Pourquoi donner le bienfait de l'absolution sans aucun discernement ? Le Seigneur pourtant vous a donné deux clefs, l'une pour discerner et l'autre pour juger, c'est-à-dire l'une pour absoudre et l'autre pour lier le pécheur ; et vous, sans examen, sans discernement, vous ne liez personne, vous absolvez tous ceux qui se présentent, vous n'usez ainsi d'une clef ; que dis-je ? vous n'usez pas même de la clef entière, car vous n'usez que de la moitié. Hélas ! hélas « mes entrailles sont pleines de douleur, mes « entrailles sont pleines de douleur (4). » J'ai vu un crime horrible dans la maison de Dieu ; j'ai vu des pasteurs égorger les troupeaux de leur maître, des médecins mettre à mort les malades de

(1) Eccli, XIII, 1. — (2) Ps. LXXXVII, 12. — (3) Ps. LXXXVII, 11. — (4) Jéré., IV, 19.

son peuple, des juges flatter honteusement le coupable, des censeurs caresser les plus grands criminels, des aveugles conduire le troupeau du Seigneur. N'est-ce pas un horrible spectacle ? Prophètes menteurs à qui le Seigneur adresse ces sévères reproches : « Ils ont trompé mon peuple en lui disant : Paix, paix ; et il n'y avait pas de paix. Et mon peuple élevait un mur, et eux l'ont enduit de boue sans y mêler la paille (1). » Et un peu plus loin le Prophète ajoute : « Malheur à ceux qui préparent des coussins pour reposer tous les bras, et qui font des oreillers pour appuyer les têtes de tout âge, afin de surprendre les âmes ; et lorsqu'ils ont surpris les âmes de mon peuple, ils assurent que les âmes sont vivifiées. Et ils m'ont outragé près de mon peuple, pour un peu d'orge et un morceau de pain, afin de tuer les âmes qui n'étaient point mortes et de vivifier les âmes qui ne vivent pas, mentant à mon peuple qui croit à leurs mensonges (2). » Le Seigneur dit encore plus clairement par un autre prophète : « Depuis le plus petit jusqu'au plus grand, tous sont livrés à l'avarice, depuis le prophète jusqu'au prêtre tous méditent le mensonge, et ils guérissaient les plaies de la fille de mon peuple d'une manière honteuse, disant : Paix, paix ; et il n'y avait point de paix. Ils ont été confondus, parce qu'ils ont commis des abominations, ou plutôt la confusion même n'a pu les confondre, et ils n'ont pas su rougir (3). »

Les malheureux ! ils ne sont pas les médecins des âmes, ils en sont les meurtriers ; ils n'en sont pas les guides, ils les ont égarés. Que répondrez-vous au Seigneur, quand il vous demandera compte de ce troupeau que vous avez égaré par vos flatteuses paroles, que vous avez mis à mort par vos conseils ?

Dites-moi ce qui perd aujourd'hui l'Église de Dieu ; ne sont-ce pas les caressantes flatteries des confesseurs et des pasteurs, leurs molles et lâches complaisances ? Malheur à ces pasteurs coupables ! Ils ne détruisent pas les maladies du pécheur ; ils détruisent sa honte et sa contrition qu'ils auraient dû augmenter encore ; ils promettent la paix à ceux qui n'auront jamais la paix, et le pardon à ceux pour qui est préparée la damnation éternelle.

Le péché, disent-ils, n'a point d'importance ; c'est une conséquence de notre nature. Où est l'homme qui ne pèche point ? — Rien de plus facile que le pardon ; ne vous attristez pas, ne vous affligez pas ; vous vous êtes confessés, vous avez reçu l'absolution, cela vous suffit

(1) Ezech., XIII, 10. — (2) Ezech., XIII, 18. — (3) Jérémie, VI, 13.

pour être sauvés ; vivez contents ; vous avez reçu le sacrement du Seigneur, vous serez sauvés, n'en doutez pas. C'est ainsi qu'ils laissent se relever de leurs pieds ces âmes désormais tranquilles dans leur mort. Ils sont d'autant plus malheureux qu'ils adoucissent avec plus d'assurance les blessures des pécheurs, qu'ils étouffent les remords de la conscience, détruisent l'aiguillon du péché, et précipitent dans l'enfer ces âmes qu'ils avaient rassurées ; tandis que s'ils avaient jeté l'effroi dans le cœur de ce peuple, peut-être l'auraient-ils ramené des sentiers du mal.

A qui comparerons-nous ces flatteurs ? A qui les trouverons-nous semblables ? Ils sont semblables à ces hommes qui, du rivage, tendent la main aux malheureux emportés par un fleuve rapide, et que la violence des flots entraîne eux-mêmes et engloutit avec les autres. Aussi le prophète ajoutait avec raison ces paroles : « C'est « pourquoi ils tomberont parmi ceux qui tombent et, au jour de « la ruine, ils périront, dit le Seigneur (1). » Par le poids de leurs péchés, les coupables entraînent leurs flatteurs après eux dans dans les précipices et ils tombent ensemble dans l'enfer.

Ce que nous disons ici s'adresse à certains confesseurs de nos jours, confesseurs pleins de cruauté dans leur douceur, et pleins de douceur dans leur cruauté ; confesseurs qui, pour ne pas contrister un moment le pénitent, lui permettent de vivre dans ses désordres. Ah ! qu'il vaudrait beaucoup mieux leur causer un instant de tristesse que de les jeter ainsi dans la damnation éternelle ! Écoutez comment saint Paul parlait aux Corinthiens : « Je « vous ai contristés dans ma lettre, mais je ne m'en repents point. « Car quoique cette lettre vous ait un moment contristés, je m'en ré-  
« jouis maintenant, non de ce que vous avez eu de la tristesse, mais  
« de ce que votre tristesse vous a portés à la pénitence. Voyez, en  
« effet, ce qu'a produit en vous, votre tristesse qui est selon Dieu ;  
« quelle sollicitude, quel soin de vous justifier, quelle indigna-  
« tion, quelle crainte, quel désir, quel zèle, quel ardeur pour punir  
« le crime (2) ! » Voilà le bien qu'opère dans l'homme une tristesse sainte, une tristesse qui est selon Dieu. O prêtres, ne craignez pas de contrister ainsi les hommes malades dans le cœur.

Je ne veux pas pourtant que vous imposiez des pénitences trop sévères. Souvenez-vous de la parole du Sauveur : « Ils lient des « fardeaux pesants et impossibles à porter, et les placent sur les

(1) Jérémie, vi, 15. — (2) 2 Corent., vii, 8.

« épaules des hommes; mais ils ne veulent pas les toucher eux-mêmes du bout du doigt (1). » Voilà pourquoi le Sauveur dit aujourd'hui à ses apôtres : « Déliez-le et laissez-le aller. » Comme s'il disait : Ne les chargez point de pénitences trop rudes, ne les épouvantez point par des austérités.

Dans l'acte de la pénitence, en effet, on doit faire moins d'attention à sa rigueur et à sa durée qu'à l'intensité de la douleur intérieure. La contrition détruit le péché, les gémissements et les larmes purifient le cœur de ses souillures, l'absolution du prêtre délie le pécheur ; mais la peine extérieure n'est qu'une juste expiation du péché et un remède offert au coupable. « Dieu ne méprise point un cœur contrit et « humilié (2). » Il remet l'impiété de son péché à celui qui confesse contre lui-même ses propres prévarications. « Un pécheur qui par ses aumônes rachète ses péchés, qui secouvre de cendre et de cilice, qui humilie son âme par le jeûne, qui répand sa prière en présence du Très-Haut, un tel pécheur prévient le jugement du Dieu immuable, lui fait, pour ainsi dire, changer sa sentence et obtient la pleine rémission de ses péchés.

Malgré cela, il vaut mieux, je crois, envoyer les âmes dans le purgatoire, en ne leur imposant qu'une légère pénitence, que les exposer au péril de leur damnation éternelle, en leur imposant de trop rigoureuses pénitences qui ne seront pas accomplies ; puisque nous sommes obligés d'accomplir une pénitence imposée et acceptée pour des fautes mortelles.

Par conséquent, modérez la rigueur de la pénitence que vous imposez, de manière que sa légèreté n'engendre pas une trop faible appréciation de la faute commise et que sa rigueur n'expose pas au danger de l'omettre. Vous y parviendrez, à mon avis, en enjoignant au pécheur une pénitence facile, et en lui conseillant en même temps une pénitence plus sévère ; de votre côté, appliquez l'efficacité du sacrement à toute l'étendue de sa pénitence volontaire. Cette application ne contribuera pas peu à en agrandir le mérite.

Tels sont les remèdes qui pourront guérir un pécheur endurci. Qu'il les accomplisse, et alors, nous l'avons déjà dit, quoique mort depuis quatre jours, quoique déjà enseveli et saisi par la corruption, il pourra se relever vivant du tombeau de son péché, et jouir du bonheur des élus.

(1) S. Math., XXI, 3. — (2) Ps. L, 19.

Concluons par le résumé de ces divers remèdes. Il y en a six : la pieuse intercession des saints protecteurs, une amère contrition de ses fautes, l'empressement à guérir ses passions, une claire confession de ses péchés, l'absolution efficace du prêtre, et la satisfaction convenable du pénitent. Tous ces remèdes ont été indiqués l'un après l'autre dans le récit évangélique.

Disons maintenant quelques mots de l'efficacité de l'absolution, à cause de certains docteurs qui me semblent trop diminuer le pouvoir des clés dans l'Église. Ils avancent que le prêtre ne donne à personne l'absolution des péchés, qu'il déclare seulement que les péchés sont remis. Ils appuient leur opinion sur le miracle du Sauveur dont nous venons de parler. Jésus-Christ seul ressuscite Lazare et il le remet vivant à ses apôtres pour le délier. « Qui a le pouvoir de remettre les péchés, n'est-ce pas Dieu seul (1). » « C'est moi qui donne la mort, c'est moi qui donne la vie? dit le Seigneur (2). » Comment donc le prêtre peut-il absoudre, comment peut-il vivifier les âmes? Dans l'ancienne loi, le prêtre ne guérissait pas les lépreux, il les déclarait guéris. Voilà pourquoi le Sauveur renvoya aux prêtres les lépreux qu'il venait de guérir : « Allez, leur dit-il, et montrez-vous aux prêtres (3). » Nous ne devons pas croire que, dans la lèpre de l'âme, les choses se passent autrement que dans la lèpre du corps ; c'est toujours Dieu qui guérit, c'est le prêtre qui déclare la guérison.

Mais s'il en est ainsi, l'absolution n'est plus un sacrement, c'en est plus que le signe du sacrement ; elle n'est plus un bienfait, elle est un fardeau et une servitude. Et quel est ce pouvoir des clés par lequel on n'absout pas des péchés, on ne les remet point ; mais par lequel on montre uniquement que le pécheur est absous et pardonné? Ce n'est pas là ce que je lis dans l'Évangile, ce ne sont pas là les paroles que j'entends. Voici ces paroles : « Les péchés de ceux à qui vous les remettrez leur seront remis, et les péchés de ceux à qui vous les retiendrez, leur seront retenus (4). » Le prêtre remet donc les péchés, et ne les déclare pas seulement remis. Il ne les remet pourtant pas comme Dieu, mais comme ministre de Dieu ; il ne les remet pas par sa propre vertu, mais par l'institution divine ; non par sa propre autorité, mais par le bon vouloir de Dieu ; non par la relaxation de la faute, mais par l'ap-

(1) St Marc, II, 7. — (2) Deut., xxxii, 39. — (3) St Luc, xx, 24. — (4) St Jean, xx, 23.

plication du sacrement. Dieu seul donne la grâce et la vie au pécheur, mais il les donne d'après la volonté et le jugement du prêtre à qui Jésus-Christ a conféré une puissance et une vertu telles, que, lorsqu'il absout à l'extérieur par sa parole, Dieu infailliblement absout à l'intérieur, en réalité et en fait, pourvu que d'ailleurs il n'y ait aucun obstacle, et que le pénitent ait les conditions requises.

Pourquoi vous étonner ? pourquoi être surpris ? La même chose n'a-t-elle pas lieu dans le baptême ? A l'extérieur le prêtre verse l'eau sainte, et à l'intérieur Dieu verse la grâce. Cette ablution extérieure n'est pas seulement le signe de l'ablution intérieure, mais à sa manière elle en est la cause. De plus, doutez-vous que le prêtre consacre par sa seule parole, que par sa seule parole il produise Jésus-Christ sur l'autel ? La forme des sacrements est une vérité, n'en doutez pas : « Je vous baptise, je vous absous. » Ces paroles n'ont pas besoin de commentaire. Pouvoir immense, pouvoir inouï dans tous les siècles, que Jésus-Christ devait accorder à ses apôtres ; et voilà pourquoi, après sa résurrection, il versa d'abord sur eux son souffle divin, son Saint-Esprit, en disant : « Recevez le Saint-Esprit ; » et aussitôt il ajouta : « Les péchés de ceux à qui vous les remettrez, leur seront remis (1). » O puissance étonnante et admirable ! O grâce singulière ! l'homme remettra à l'homme ses péchés ! un pécheur à un autre pécheur ! Un Dieu offensé fait de l'homme l'arbitre de sa justice !

O mes frères, je demeure saisi d'étonnement, mon admiration est sans bornes, je ne puis contenir ma joie, quand je médite en moi-même ce bienfait d'une bonté, d'une clémence infinies. Qui aurait pu attendre de Dieu une si grande grâce ? Qui jamais aurait pu croire que sur la terre un enfant des hommes aurait le pouvoir de remettre les péchés ? Lorsque Jésus-Christ disait au paralytique : « Vos péchés vous sont remis (2), » ces paroles paraissaient un blasphème aux pharisiens. « Et qui peut remettre les péchés, disaient-ils ? n'est-ce pas Dieu seul (3) ? » Et le Seigneur leur répondit. « Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés : Levez-vous, dit-il au paralytique, prenez votre lit et marchez (4). » A la vue de ce miracle, tout le monde s'écriait avec raison : « Béni soit Dieu qui a donné une telle

(1) St Jean, xx, 23. — (2) St Matth., ix, 2. — (3) St Marc, ii, 7. — (4) St Matth., ii, 10.

« puissance aux hommes. » Il leur semblait, en effet, que Dieu ne pouvait accorder aux hommes un don plus grand. Et pourtant cette puissance qu'admirait alors la Synagogue, a été accordée dans l'Église à chaque prêtre, non pas en termes équivoques ou obscurs, mais en termes clairs et positifs. « Les péchés de ceux à qui vous les remettrez, dit le Sauveur, leur seront remis. » Quoi de plus clair ? quoi de plus évident ? Je ne veux pas de vos explications, je ne veux pas de vos commentaires. Telles sont les paroles que Jésus-Christ a prononcées, c'est ainsi que je les reçois, c'est ainsi que je les crois.

Rappelez-vous maintenant les antiques bienfaits accordés à l'ancien peuple, ils ne sont qu'un grain de sable auprès de ce bienfait. Qu'est la manne ? Qu'est l'eau du rocher ? Qu'est la délivrance de l'Égypte auprès de cette grâce de la rémission des péchés ? Merveilleuse puissance ! Un homme siège en arbitre entre Dieu et l'homme ! un homme dispose en faveur de son frère des jugements de Dieu, remet à son frère les offenses commises contre Dieu ; et la sentence qu'il porte sur la terre est ratifiée et confirmée dans le ciel. A quel saint patriarche fut jamais accordée une telle puissance, sous le règne de l'ancienne loi ? Abraham, l'ami de Dieu, Moïse si cher au Seigneur, si familier avec lui, qu'il lui parlait comme l'homme parle à son voisin. Abraham et Moïse ont-ils reçu rien de semblable ? Lorsqu'Abraham priait pour les abominations de Sodome, lorsque Moïse suppliait pour les crimes commis par les Juifs devant le veau d'or, entendirent-ils ces paroles sortir de la bouche de Dieu : Pardonnez vous-mêmes ces crimes, remettez ces abominations ?

Mais pourquoi nous étonner que Dieu ait accordé au prêtre catholique ce qui ne fut jamais accordé aux plus saints patriarches ? Telles sont les faveurs que devait accorder aux hommes, tels sont les souvenirs que devait laisser à ses frères, un Dieu fait homme, un Dieu qui avait conversé avec les hommes, qui avait paru sur la terre. O faveur véritablement digne de Dieu ! O munificence digne d'un tel Bienfaiteur ! Écoutons ici l'Apôtre : « Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous. Comment ne nous aurait-il pas donné toutes choses avec lui (1) ? » De son propre mouvement, il nous a donné son Fils, et vous trouvez étrange qu'il nous remette gratuitement nos dettes ! Il nous a donné la

(1) Rom., vii, 32.



personne même de son Fils unique, et il ne nous accorderait pas le pardon de nos péchés ! Cette dernière grâce, considérée en elle-même, est grande sans doute, mais elle est bien petite, si vous la comparez au don du Fils divin. Réjouissons-nous donc, M. F., livrons-nous à la joie d'être venus au monde dans ce temps de la plénitude de la grâce, dans ce temps où nous pouvons, en nous attachant à Jésus-Christ par la foi et par l'amour, en nous confiant à ses mérites et à sa puissance, sortir vivants, par sa grâce et par sa miséricorde, du tombeau du péché, lors même que nous fussions ensevelis depuis quatre jours. C'est lui qui nous ressuscitera, lui qui a pris la mort pour nous donner la vie bienheureuse à laquelle nous conduise le même Jésus-Christ Notre-Seigneur à qui. etc. Ainsi soit-il.

# DIMANCHE DE LA PASSION

---

## PREMIER SERMON

### LA CONTRITION

*Quis ex vobis arguet me de peccato ?*

Qui d'entre vous me convaincra de péché ?

(St Jean, VIII, 46).

De telles paroles, M. F., Jésus-Christ seul et sa divine mère peuvent les prononcer ; tous les autres hommes, quelle que soit leur sainteté, doivent dire avec saint Jean : « Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes (1) ; » et avec saint Jacques : « Nous faisons tous beau-coup de fautes (2). » Il y a pourtant un sens dans lequel nous devons tous dire ces paroles ; celui d'un souhait, d'un désir qu'on formulerait ainsi : Oh ! que n'ai-je quelqu'un pour me reprendre de mes péchés ! L'homme qui nous reprend, nous rend un grand service, c'est un véritable ami. Une parole de blâme est une clé qui ouvre l'intelligence et la raison, pour nous faire connaître nos défauts et pour nous les faire corriger. Mais notre orgueil est tel, que nous n'aimons pas à recevoir une correction, serait-elle faite avec la plus grande modération. Et pourtant l'Apôtre a dit : « Reprenez, suppliez, menacez, à temps et à contre-temps (3) ! » Ainsi je vous ai parlé de l'usure pendant ce carême. Que de fruits

(1) 1 St Jean, I, 8. — (2) St Jac., III, 2. — (3) 1 Tim, IV, 2.

a portés cette instruction ! Que d'âmes elle a arrachées au filet de Satan ! Je vous le dis, afin que vous vous en réjouissiez et que vous en rendiez grâces à Dieu. Nous pouvons dire avec l'Apôtre : « Quoique je vous ai attristés, je ne m'en repens point, parce que « votre tristesse vous a portés à la pénitence (1). »

Au reste chacun doit être ici son meilleur et son véritable censeur. Car l'homme ne sait pas ce qui est en l'homme, « excepté l'esprit « de l'homme qui est en lui (2). » Nous voilons nos mauvaises qualités, nous ne montrons que les bonnes ; voilà pouquoi seuls nous connaissons parfaitement tous nos défauts, et sans'cesse nous devons nous les reprocher devant Dieu, pressant nous-mêmes notre cœur, suivant les paroles de l'Apôtre, « de peur que quelqu'un de « nous ne s'endurcisse par la séduction du péché (3). » Faisons comme cet ancien religieux visité par un de ses confrères. Ce dernier, debout à la porte de la cellule, entendait le vieillard se parler à lui-même et s'adresser ces reproches : Que fais-tu ici, vieillard insensé, hypocrite, trompeur, tiède et corrompu ? Combien de temps te supporterai-je encore ? Une telle répréhension se fait par la contrition dont nous parlerons aujourd'hui. Nous ferons trois réflexions. Nous dirons premièrement ce qu'est la contrition ; secondement, combien ce remède est spécial et efficace contre le péché, troisièmement, quels sont les moyens de l'acquérir.

Les théologiens définissent la contrition : *Une douleur conçue volontairement à cause du péché, et unie au propos de se confesser et d'accomplir la satisfaction convenable ;* on peut ajouter : « *et de ne plus plus pécher (4).* »

Elle est premièrement une douleur. Nous devons remarquer qu'il y a deux sortes de douleurs ; l'une est un acte de la volonté, une haine, une répugnance, une détestation, une répulsion pour le péché ; c'est vouloir ne pas l'avoir commis ; cet acte est libre et est en notre pouvoir, suivant cette parole de saint Augustin : Rien n'est plus au pouvoir de la volonté que la volonté elle-même (5). L'autre est une douleur sensible, une souffrance, une tristesse dans la faculté sensitive de notre âme, qui parfois se manifeste par des larmes abondantes. La première douleur, voilà la contrition ; la seconde n'est qu'un effet de la contrition, puisque cette tristesse naît dans la faculté sensitive, à cause de la haine et

(1) 2 Cor., vii, 8. — (2) 1 Cor., ii, 11. — (3) Hébr., iii, 13. — (4) St Th. 4, senten. 17, quest. 2. — (5) St Aug. Retr., liv. 1, chap. ix.

du regret des péchés qu'on a commis ; cette seconde douleur n'est pas autant en notre pouvoir. Il y a en effet des personnes plus fortes de caractère, qui versent difficilement des larmes ; d'autres, plus faibles, les femmes, par exemple, qui pleurent facilement. Or la contrition, ce remède si précieux et si efficace pour la guérison des péchés, doit être un acte libre et entièrement en notre pouvoir aidé de la grâce. Si la confession consistait dans cette émotion, dans cette douleur de la faculté sensitive de l'âme, les femmes plus impressionnables que les hommes, seraient beaucoup mieux partagées qu'eux.

Cette douleur sensible est pourtant, nous dit saint Augustin (1), un signe de contrition. Car pleurer facilement des maux temporels et ne pas pleurer ses péchés, est une marque qu'on n'a pas une vraie douleur et qu'on ne déteste pas ses fautes ; ce signe pourtant n'est pas infaillible, puisque les sensations reçues par nos œuvres feront naître plus facilement cette douleur que les spirituelles considérations de la foi.

La contrition est de plus une douleur *conçue volontairement*. Voilà pourquoi la douleur et le regret que l'on éprouve à l'heure de la mort, sont un peu suspects ; car ils ne sont pas conçus par une volonté entièrement libre ; ils sont plutôt l'effet de la terreur, et d'une certaine contrainte imposée par l'approche du danger ; on peut néanmoins se repentir en ce moment, par l'effet d'une volonté libre, et alors la douleur est utile à l'âme.

La contrition doit être conçue à *cause du péché*, et non à cause des inconvénients, des punitions, de l'infâmie, de la honte, de l'avilissement qui peuvent être la suite du péché. On doit se repentir de sa faute parce qu'elle est une offense faite à Dieu, de manière que, lors même qu'elle ne causât aucun préjudice, qu'elle dût toujours demeurer dans le secret, qu'il n'y eut ni jugement ni enfer, la faute déplairait toujours, parce que Dieu en est offensé. C'est ainsi que saint Pierre, sainte Magdeleine, après avoir reçu leur pardon, après avoir recouvré la grâce de Dieu, n'en pleuraient pas moins leurs péchés chaque jour, au point que saint Pierre avait ses joues brûlées par les larmes, nous dit saint Clément (2).

Une vraie contrition doit procéder de l'amour de Dieu, non de la

(1) St Aug. Livre de la vraie et de la fausse pénitence, chap. ix, n° 2.  
 — (2) Livre II des Reconnais., chap. xxxvii.

crainte ou de l'amour-propre. Il faut, dit saint Augustin (1), que le pénitent non seulement craigne Dieu comme juge, mais encore qu'il l'aime à cause de sa justice. Et voilà ce que doit bien remarquer le pénitent. Dieu, en effet, regarde plutôt le principe de la douleur que son intensité, et l'on doit apporter plus de soin à la purifier, qu'à l'agrandir. Les damnés ont une très-grande douleur de leurs fautes, ils en ont un très-grand regret, suivant ces paroles du Sage. « Ils disent en eux mêmes, se repentant et gémissant « dans l'angoisse de leur esprit (2). » Mais ce regret n'est causé que par leur supplice et non par le péché lui-même. De la même manière un voleur a le plus grand regret de son vol, mais c'est à cause de la perspective du gibet et non à cause de sa faute ; un adultère regrette son crime, mais à cause de l'infamie dont il s'est couvert, et non à cause du crime même. Il est ainsi des autres coupables, sous d'autres rapports. Il n'y a que la douleur conçue à cause de Dieu, qui soit la contrition. De là il suit que l'attrition et la contrition ne diffèrent pas précisément à cause de l'intensité de la douleur, mais plutôt à cause de la pureté de la douleur. La contrition est une douleur parfaite conçue uniquement à cause de Dieu ; l'attrition est une douleur imparfaite parce qu'elle se mêle à d'autres motifs.

On dit encore dans la définition. *Avec le propos de se confesser et de ne plus pécher.* Car un triple propos doit accompagner la contrition, savoir le propos de se confesser au moins au temps requis, le propos d'accomplir la satisfaction convenable, au moins la pénitence imposée par le confesseur, et le propos de ne plus pécher à l'avenir. Il ne suffit pas que vous ayez le propos de satisfaire pour vos péchés, vous devez avoir encore le propos de ne plus en commettre.

De cette définition nous pouvons déduire cinq conditions que doit avoir la douleur pour être une contrition entière et parfaite, Premièrement, il faut qu'elle soit pure, c'est-à-dire que Dieu en soit le seul ou du moins le principal motif, et non les inconvénients causés par le péché, ainsi que nous l'avons dit. Ce n'est pas que ce soit un mal de regretter ses fautes à cause de ces inconvénients, à cause de l'enfer, de la honte du péché ou des biens que le péché vous a fait perdre : au contraire, cela peut être très-avantageux. Le prophète lui-même nous excite à cette douleur

(1) Livre de la Contr. du cœur. Tom. VI. App. — (2) Sagesse, v, 3.

par ces paroles : « Que tu es devenue méprisable, en reprenant tes « voies mauvaises (1), » et par ces autres : « Lève tes yeux en haut, « et voie s'il est un lieu où tu ne te sois pas prostituée (2). » Mais ces considérations ne doivent être qu'accessoires ; elles ne doivent pas être les motifs principaux de la douleur. Voilà pourquoi le Seigneur, au moment de ressusciter Lazare, frémit deux fois dans son esprit, afin de montrer que, pour sortir du tombeau du péché, le pénitent doit pousser deux gémissements, l'un à cause du péché et l'autre à cause des préjudices causés par le péché. Voilà pourquoi encore la nouvelle mère devait, dans sa purification, offrir une paire de tourterelles ou deux petits de colombe, car la tourterelle et la colombe gémissent l'une et l'autre et sont la figure de ce double gémissement que doit pousser le pénitent, pour l'expiation de son péché.

La seconde condition de la douleur, c'est qu'elle soit douce et calme. Il ne faut pas qu'elle soit furibonde, comme font quelques-uns qui se couvrent de malédictions, se plaignent de Dieu même, et à leurs péchés ajoutent le blasphème. C'est là une fureur de désespoir, la fureur des damnés. « Leur fureur, dit le prophète « royal, est semblable à celle des serpents (3), » c'est-à-dire des damnés. De tels hommes commencent dès ici-bas à goûter et à boire le calice des démons et de la mort éternelle. La douleur doit être douce, calme et humble dans sa mansuétude ; telle est la douleur exprimée dans les psaumes de la pénitence ; là l'Esprit-Saint lui-même nous a dépeint l'image de la douleur qui est une vraie et salutaire contrition. Vous n'y trouvez pas d'emporcements, mais l'humilité et une affliction pleine de douceur, comme dans ces paroles : « Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis faible. « Guérissez-moi, parce que mes os se sont troublés et que mon « âme est dans un trouble violent (4). »

La troisième condition de la douleur, c'est qu'elle soit souveraine par appréciation et non par intensité, en sorte que l'on soit plus affligé du péché que de tout autre malheur, même que de la mort de son épouse ou de ses enfants. Il n'est pas nécessaire qu'elle soit souveraine en intensité, parce que les maux sensibles nous émeuvent beaucoup plus que les maux spirituels ; il faut qu'elle soit souveraine par appréciation, par estimation, de manière que, si le choix vous était offert, vous choisiriez les plus

(1) Jér., II, 36. — (2) Jér., III, 12. — (3) Ps. LVII, 5. — (4) Ps. VI, 2.

grands malheurs, la mort de vos enfants, votre propre mort, l'enfer lui-même et l'anéantissement, plutôt que de commettre le péché. Voilà ce qui faisait dire à saint Augustin : « Le chrétien ne doit pas commettre de péché, lors même qu'en péchant, il dut sauver de la mort tout ce qui n'est pas Dieu, tant le péché est un grand mal (1). » C'est le plus grand de tous les maux ; voilà pourquoi une intelligence droite, un esprit éclairé doit l'avoir en horreur par-dessus tout. Livrez-vous donc à l'affliction, ô pécheurs, et détestez vos fautes de toutes vos forces, de tout votre pouvoir ; jamais vous ne les détesterez comme elles le méritent ; jamais il n'y aura d'excès dans cette détestation, dans cette haine qui réside dans la volonté.

Mais on peut pousser à l'excès la douleur sensible, l'affliction extérieure. Aussi l'on doit quelquefois la modérer, pour ne pas tomber dans le désespoir. C'est pour cela que saint Paul ordonnait de consoler le pécheur de Corinthe, « de peur qu'il ne fut « accablé par une trop grande tristesse (2). » On tempère cet excès par la contemplation de la bonté divine. « Mon âme, dit le psalmiste, s'était troublée au-dedans de moi, et alors je me suis « souvenu de vous (3). » Il faut, en effet, écarter quelquefois ses yeux de la considération de notre misère et de nos iniquités, pour les porter vers la miséricorde et vers la douceur de notre Dieu. Que le pénitent, nous dit saint Augustin, s'afflige de son péché et se réjouisse de son affliction. C'est ainsi que la joie tempère la douleur du pénitent.

La quatrième condition de cette douleur, c'est qu'elle soit perpétuelle ; la pénitence ne doit finir qu'avec la vie. Voyez donc, ô pécheur, quel fardeau vous vous imposez, quelle obligation vous vous créez par votre péché, par ce moment de plaisir. Il ne faut pourtant pas penser que cette douleur perpétuelle doive nous affliger à chaque instant de notre vie, c'est impossible. Mais toutes les fois que le péché se présentera à votre mémoire, vous êtes tenu à le détester, à le haïr de cœur et d'action, de manière à vous repentir encore de l'avoir commis. Quelques-uns disent qu'il suffit de ne pas se plaindre dans ce souvenir, mais il est plus sûr de s'y déplaire ; voilà pourquoi le psalmiste disait : « Mon péché se dresse

(1) Livre de la Contrition du cœur. Append., tom. vi<sup>e</sup>. — (2) 2 Cor., II, 7. — (3) St August. Livre de la vraie et de la fausse pénitence, chapitre XII.

« sans cesse contre moi (1), » et encore : « Tout le long du jour, » c'est-à-dire toute ma vie « je marche dans la tristesse (2). »

La cinquième condition, c'est que la douleur embrasse chaque péché mortel que vous vous rappelez. Ce n'est pas que vous deviez avoir autant de douleurs particulières que vous vous rappelez de péchés, comme le veulent quelques-uns ; il suffit que vous ayez une douleur universelle qui s'étende à tout péché mortel en particulier dont vous avez le souvenir. Il ne suffit, pas, en effet, de détester confusément et en général tous vos péchés, par ce motif que vous êtes un grand pécheur, et que vous avez commis un grand nombre de fautes, c'est ainsi que s'affligent les Saints. Pour vous, vous devez vous affliger en détail de vos homicides, de vos adultères, de vos fornications, de vos larcins, si vous avez commis ces fautes. Pour cela, il n'est pas nécessaire d'avoir plusieurs douleurs différentes ; il suffit d'une seule douleur vive et forte qui embrasse tous vos péchés considérés chacun en particulier.

Telles sont les conditions que doit avoir la douleur pour être une contrition parfaite ; revêtue de ces conditions, votre douleur vous obtiendra sans aucun doute la rémission de vos péchés. Nous avons de cette vérité les témoignages les plus forts et les plus convainquants. « Mon Dieu, dit le prophète royal, vous ne « dédaignerez point un cœur contrit et humilié (3). » « Si vous vous « convertissez, dit Isaïe, et que vous gémissiez, vous serez sauvés (4). » « A l'heure où le pécheur gémit, dit Ézéchiël, je ne « me souviendrai plus de ses péchés (5). » Et pour que personne ne puisse en douter, Dieu, avec la puissance de cette parole dont il est dit que « le ciel et la terre passeront, mais que ses paroles « ne passeront point (6), » Dieu, dis-je, nous l'affirme avec serment. « Je suis le Dieu vivant, dit le Seigneur, je ne veux point la « mort du pécheur, je veux qu'il se convertisse et qu'il vive (7). » C'est-à-dire, je suis le Dieu vivant ; si le pécheur se convertit, s'il gémit de ses fautes, il vivra et ne mourra point. Est-il possible de douter d'une vérité que Dieu affirme avec un tel serment ?

De nombreux exemples confirment encore cette vérité. Depuis le commencement du monde jusqu'à ce jour, est il un seul pécheur qui se soit converti, ait fait pénitence et n'ait pas reçu de

(1) Ps. L, 5. — (2) Ps. XXXVII, 7. — (3) Ps. L, 19. — (4) Isaïe, xxx, 15. — (5) Ezech., xviii, 22. — (6) St Matth., xxiv, 35. — (7) Ezéc., xxxiii, 11.



Dieu son pardon? Ouvrez les Écritures, parcourez-en toutes les pages; vous ne trouverez pas un seul exemple. Achab, David, les Ninivites, Magdeleine, Pierre, Paul, Manassés et tant d'autres firent pénitence et le pardon leur fut aussitôt accordé. D'un autre côté, Saül, Esaü, Antiochus, n'ont pas eu un vrai repentir; aussi n'ont-ils pas obtenu le pardon. Saint Paul nous le dit en particulier d'Ésaü. « Il ne trouva point de pardon, quoiqu'il l'eût demandé avec larmes (1), » parce qu'il conservait dans son cœur la haine de son frère et qu'il nourrissait le dessein de le mettre à mort. Dieu a voulu affermir, confirmer, assurer pour toujours cette vérité, de peur que l'incertitude et le doute n'inspirassent de la défiance au pécheur, ne l'éloignassent de la pénitence, et ne le conduisissent à sa perte éternelle.

Quelle miséricorde dans notre Dieu! quelle confiance doit animer nos cœurs! Le coupable porte le pardon dans ses mains; s'il se repent, s'il se convertit au Dieu qu'il a offensé; sans aucun doute, Dieu le pardonnera et lui rendra sa grâce. Dieu l'a juré, ô pécheur, pour vous tranquilliser; point de défiance, point de crainte. Telle est la loi que Dieu s'est imposée envers les enfants des hommes, loi certaine et infaillible. « C'est elle qui m'a consolé dans mon abaissement (2). » Si le pardon n'était pas assuré au coupable converti et repentant, qui ne serait découragé à la vue de la multitude et de la grandeur de ses iniquités? Vois, ô homme, s'il est un roi assez bon et assez miséricordieux pour agir avec tant de clémence, pour ne demander que le seul repentir des offenses qu'on lui a faites, pour mettre le pardon à la disposition du coupable lui-même!

La contrition est donc le remède absolument nécessaire au péché; elle en est le remède propre, naturel, universel. Toutes les autres justifications extérieures, toutes les purifications et les sacrements ont varié suivant les époques et suivant les lois; autres sont les sacrements de la loi chrétienne, autres ceux de la loi juive, et autres ceux de la loi naturelle, mais à toutes les époques, sous toutes les lois de nature, d'écriture et de grâce, toujours la contrition a été immuablement, invariablement, le remède propre et naturel du péché; sans elle toutes les autres œuvres n'ont jamais suffi. Vous auriez beau donner tous vos biens aux pauvres, déchirer votre corps par les plus rudes disciplines, jeûner toute votre

(1) Hébr., XII, 17. — (2) Ps. cxviii, 50.

vie au pain et à l'eau, si vous demeurez attachés à vos fautes, si vous ne les détestez point, tout cela ne sert de rien pour le pardon ; aussi depuis le commencement du monde, jamais péché n'a été remis sans le repentir. Aujourd'hui, dans l'homme tombé après le baptême, cette douleur, quand elle est unie à la confiance en la miséricorde divine et au vœu de faire tout ce qui est prescrit pour bien recevoir le sacrement de pénitence, cette douleur prépare si bien à la rémission des péchés, elle peut être si intense et si efficace qu'elle enlève même toutes les peines du purgatoire.

O remède efficace et puissant ! et ce remède est en notre pouvoir ; il n'est pas nécessaire de le chercher au dehors ; nous le trouverons abondamment dans notre propre cœur, si nous voulons l'y chercher. La cause en est que le péché réside *dans la raison supérieure* et consiste dans le consentement de la volonté (1) ; car sans ce consentement point de péché, il faut donc chercher la satisfaction du péché, là où est la faute ; c'est la volonté qui a prévariqué, c'est elle qui doit la satisfaction. A quoi servent toutes les pénitences corporelles, si la volonté qui a prévariqué, ne fait elle-même pénitence ? Et quelle autre satisfaction la volonté peut-elle offrir à Dieu que la douleur de ce qui a été l'objet de ses plaisirs coupables, la haine de ce qui a été l'objet de ses mauvaises complaisances ? Le pécheur peut-il offrir un sacrifice plus conforme à la nature des choses, qu'un cœur contrit et humilié ?

Telle est la satisfaction, remède véritable, naturel et légitime du péché. Le prévaricateur n'a pas de remède plus efficace que de recourir comme un enfant aux gémissements et aux larmes. Car s'il voulait plaider sa cause devant Dieu, il serait certainement condamné. « Sur mille questions, il ne pourrait répondre à une seule (2), » disait Job, « nul vivant ne peut se justifier devant lui (3). » Voudra-t-il fuir sa présence ? « Où aller pour éviter votre Esprit ? Où fuir pour ne pas voir votre face, disait le psalmiste (4) ? » Tenterait-il la résistance ? « Qui résistera à sa volonté (5) ? » car si vous examinez la force, il est le Tout-Puissant ; si vous voulez le tromper et cacher vos péchés, « tout est à nu, tout est à décou-  
vert sous ses yeux (6). »

Il ne reste donc au pécheur d'autre ressource que de s'affliger, de s'attrister, et de verser des larmes devant le Seigneur. La ten-

(1) Somme de S. Thomas, 1<sup>re</sup>, 2<sup>me</sup> quest. 74, art. 7. — (2) Job., ix, 3. —

(3) Ps. CXLII, 2. — (4) Ps. CXXXVIII, 7. — (5) Rom., ix, 19. — (6) Hébr., iv, 13.

dresse de notre Dieu est si grande qu'il ne peut nous voir tristes et affligés, sans s'apaiser aussitôt, sans être aussitôt saisi de pitié : ses entrailles s'émeuvent, dès qu'il voit l'affliction et les larmes de ses enfants bien-aimés. Telle est la raison du conseil que donne le prophète à l'âme pécheresse. « Fille de mon peuple, revêts-toi d'un « cilice, couvre-toi de cendre, pousse des plaintes amères comme dans le deuil d'un fils unique (1), » c'est-à-dire, que ta douleur et tes larmes soient semblables à celle de la mère qui pleure son fils unique, que ta plainte soit aussi amère. .

Voyez cette mère désolée, l'affliction et la douleur ont rempli son âme, des larmes inondent son visage ; de sa poitrine s'échappent des sanglots et des gémissements ; elle est vêtue de deuil ; elle est seule, abattue, repoussant toute consolation, refusant toute nourriture ; la porte de sa maison est fermée, le sommeil l'a abandonnée, nuit et jour l'image de son enfant se présente à son esprit, cette image chérie absorbe ses pensées, occupe tous ses moments ; elle ne veut plus rien, tout le reste n'est rien à ses yeux.

O homme, si vous pleuriez ainsi votre pauvre âme, si vous déploriez ainsi sa perte ! Est-ce que votre âme doit vous être moins précieuse qu'un fils unique à sa mère. Ah ! vous devriez gémir sur la mort de votre âme que vos larmes peuvent rendre à la vie, bien plus qu'une mère ne gémit sur la mort de son fils que toutes ses larmes ne lui rendront jamais. Telle est la parole de saint Augustin (2). Oh ! si les larmes pouvaient lui rendre son enfant, que ne ferait-elle point, quels ne seraient pas ses gémissements et ses sanglots !

Un saint anachorète vit un jour une mère qui se lamentait de la sorte sur la mort de son fils ; il rentra aussitôt en lui-même et se mit à gémir. O ma pauvre âme, je n'ai jamais pleuré ainsi ta mort, dit-il. Voilà, voilà comment nous devrions pleurer nos péchés, sans vouloir de consolation, suivant le conseil du prophète. Hélas ! malheur à nous, ô insensés, notre âme est morte mille fois sous les coups du péché, et nous ne sentons aucune douleur ; il nous faut faire les plus grands efforts, pour trouver des larmes, pour exciter nos regrets, pour provoquer notre affliction. Quelle confusion ! quel aveuglement ! quelle misère ! Si, à la mort de son mari, l'épouse allait trouver ses amies et leur disait : je ne puis m'affliger, que dois-je faire pour trouver la douleur et les larmes ? Que lui répondraient-elles ? Insensée, vous n'aimiez guère celui que

(1) Jérém., vi, 26. — (2) St Aug., Serm. 104, n° 7.

vous ne pouvez pleurer. — De la même manière, M. F., rien ne devrait nous couvrir de confusion, comme d'avoir besoin de remontrance après le péché pour provoquer nos larmes. En vérité si nous connaissions le mal que nous avons commis, les biens que nous avons perdus, les dangers auxquels nous nous sommes exposés, pourrions-nous nous empêcher de pleurer ? N'aurions-nous pas besoin de nous modérer plutôt que de nous exciter ? Cependant Dieu connaît notre argile, il connaît les sens auxquels nous sommes liés, et il sait que les maux de l'esprit ne peuvent nous émouvoir comme les maux du temps. Voilà pourquoi si l'affliction ne naît pas d'elle-même dans notre cœur, du moins efforçons-nous de l'y faire naître suivant ces paroles du prophète : « J'ai trouvé  
« la tribulation et la douleur (1), » il dit encore : « J'ai couru tout  
« à l'entour, et j'ai immolé dans son tabernacle une hostie de  
« plaintes, » c'est-à-dire de cris et de gémissements (2).

Mais que veut dire cette parole : J'ai couru tout à l'entour ? et comment pourrions-nous l'accomplir ? Nous le pourrions par certaines considérations que fera notre esprit. Comme l'oiseau qui dans son vol décrit mille contours, en s'élançant au plus haut des airs, ainsi sachons exciter notre affection grossière et rampante, et élevons-nous sur les ailes de l'esprit.

Et comment accomplir ceci dans la pratique. Ecoutez. Enfermez-vous seul dans un oratoire ; là, considérez la bonté de Dieu, sa clémence et son amour pour vous, ses bienfaits innombrables, les faveurs dont il vous a comblés, sa patience à vous supporter et à vous attendre ; considérez comment pour toutes vos offenses, il vous fait sans cesse des grâces nouvelles, comment Dieu qui est l'offensé vous conjure de revenir à lui ; considérez encore votre dureté, votre opiniâtreté, votre ingratitude, votre malice ; voyez comme vous répondez mal à un si bon Père, comme vous dédaignez ses avis, comme vous méprisez son appel, comme vous l'offensez sans crainte, sans nulle honte, comme vous ne faites aucun cas des injures que vous lui prodiguez. Avec quelle audace, avec quelle insolence ô homme, ô vil insecte, ose-tu dresser la tête contre une si haute majesté, et te révolter contre celui dont le seul aspect fait trembler les Principautés des cieux, « sous lequel se courbent ceux qui portent  
« l'univers (3) ! » Cette loi qu'accomplissent les anges, les cieux, tous les êtres créés, seul avec le démon, tu oses la violer ; dans ta

(1) Ps. cxiv, 3. — (2) Ps. xxvi, 6. — (3) Job, ix, 13.

folie et dans ton aveuglement, tu refuses de t'y soumettre. Délaissant ton Créateur et ton Père, le Dieu qui t'a racheté au prix de tout son sang, tu te ligués contre lui avec le démon son ennemi et le tien, et tu te révoltes contre ce doux Sauveur qui a souffert pour toi tant de tribulations et qui t'a préparé une si brillante gloire.

Méditez profondément ces vérités et d'autres semblables; arrêtez-y longtemps toute l'attention de votre esprit; et à moins que vous ne soyez de pierre, votre cœur sera ému; il s'amollira et versera des larmes, lorsque vous aurez ainsi considéré tant de bonté dans votre Dieu, et en vous tant d'ingratitude et de malice. « Dans « votre méditation le feu de l'amour s'allumera (1), » et vous serez embrasés par l'ardeur de votre affliction.

Pendant si ce moyen ne suffisait pas pour vaincre la dureté de votre cœur, alors suivez le conseil du Prophète : « Tournez « vos pensées vers l'enfer, ô vous qui avez oublié votre Dieu (2). » Pensez aux maux sans nombre que vous a causés le péché. Que de vertus, que de dons précieux, que de grâces n'avez-vous pas perdus! comme vous avez mal employé votre vie entière! que vous seriez différents, si vous vous étiez attaché à Dieu, et si vous aviez observé ses commandements! Il vous le dit lui-même par son prophète : « Plut au ciel que vous eussiez observé mes comman- « dements! Votre paix aurait été semblable aux eaux calmes d'un « fleuve, et votre justice aussi profonde que les gouffres de la « mer (3). » Pensez encore à ces peines éternelles, à ces supplices sans fin auxquels vous vous êtes exposés, à la gloire que vous avez perdue, à la cruelle servitude du démon que vous endurez, à l'aveuglement dont vous êtes frappés, à l'avilissement et à l'abjection où vous êtes tombés; rappelez-vous l'ancienne beauté de votre innocence, et la dégradation, l'abomination dont vous êtes maintenant couverts. Voyez les fers dont les vices étreignent votre âme, enchaînant ainsi votre liberté et votre noblesse sous le joug du péché.

Pensez encore au honteux trafic que vous avez fait; qu'avez-vous donné et qu'avez-vous reçu en échange? O insensés! L'amitié et la grâce de Dieu, votre gloire éternelle et vos richesses infinies, la société des anges, l'éclat de votre justice et de votre innocence, voilà ce que vous avez dédaigné, ce que vous avez sacrifié; et en échange vous avez eu la honteuse volupté d'un instant, un gain

(1) Ps. xxxviii, 4. — (2) Ps. ix, 18. — (3) Isaïe, xlviij, 18.

matériel bien léger ; en échange, vous vous êtes condamnés à l'esclavage du démon et aux feux éternels de l'enfer. Quelle démence ! quelle folie ! quelle misère ! Comme une brillante reine, qui délaissant le roi son époux et méprisant toute la gloire de la royauté, se retirerait auprès d'un vil esclave, séduite par un présent abject, pour subir et partager sa dégradation.

Méditez ces pensées, et si l'amour de Dieu n'a pu faire couler vos larmes, peut-être tous ces malheurs pourront vous toucher. Si enfin rien ne peut émouvoir votre cœur, déplorez du moins votre insensibilité et votre endurcissement, gémissiez de voir qu'au milieu de tant de misères, en présence de la mort qui vous menace, votre cœur demeure insouciant et endurci, que vous riez, que vous vous réjouissez au moment de devenir la proie de l'enfer, l'aliment des éternelles flammes. Et, vous tournant vers le Seigneur, demandez-lui de vous arracher ce cœur de pierre, pour vous donner un cœur de chair, qu'il ouvre pour vous la fontaine des larmes, « la source de cette eau vive qui rejaillit dans la vie éternelle (1). » Ne cessez de faire cette demande, jusqu'à ce que vous l'ayez obtenue, car si vous y persévérez, infailliblement vous l'obtiendrez.

J'ai connu une sainte femme qui se plaignait de sa sécheresse ; elle gémissait de ne pouvoir jamais trouver de larmes. On lui conseilla de les demander à Dieu avec confiance et avec persévérance ; elle le fit et obtint une si grande abondance de larmes qu'il lui était nécessaire ensuite de les comprimer, de se retirer de son oratoire, pour que sa tête ne défaillit point, et que ses yeux conservassent la lumière. Croyez-moi, M. F., c'est bien notre faute, si nous sommes tièdes ; c'est parce que nous ne prions point, que nous ne demandons point, que nous ne cherchons point, que nous ne faisons point le moindre effort. O heureuses larmes qui lavent toutes les souillures du péché et qui éteignent le feu inextinguible ! Heureux gémissements qui nous font échapper aux hurlements sans fin ! Heureuse douleur qui nous délivre des tourments de la mort éternelle ! Heureuse tristesse, heureuse contrition qui dès ici-bas efface le péché, obtient le pardon, réconcilie avec Dieu, arrache l'homme à l'esclavage du démon, et nous obtient les joies inénarrables, la gloire sans nuage et sans fin, à laquelle nous conduise Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

(1) St Jean, iv, 14.

# DIMANCHE DE LA PASSION

## DEUXIÈME SERMON

### LE JUGEMENT DE DIEU

*Quis ex vobis arguet me de peccato ?*

Qui d'entre vous me convaincra de péché ?

(St Jean, VIII, 46).

Entre tous les privilèges de la sainte Vierge, l'un des plus grands est celui d'être sans péché. Écoutez saint Augustin (1) : Qui excepté cette Vierge très prudente, temple vivant du Très Haut, qui pourra dire : Je suis né sans péché ; la moindre tache n'a jamais souillé mon âme ? Non seulement la bienheureuse Vierge est sans péché, mais elle n'a jamais pu pécher, comme le dit encore saint Augustin. — Bien examiner tout ce qu'il y a de merveilleux dans ce privilège d'être sans péché. — Dire à la fin que Marie est la Mère des pécheurs, l'avocate des coupables. Elle déteste l'iniquité mais elle aime la créature. Elle est notre refuge, elle est notre secours.

AVE MARIA.

A l'approche de sa passion, le Seigneur voulut manifester publiquement son innocence, afin de montrer au monde qu'il allait mourir non pour ses propres fautes, mais pour les fautes des autres ; et que, malgré son innocence, « il était mis au rang des

(1) St Augustin. De la nature et de la grâce. Chapitre xxxvi, li° 42.

« pécheurs (1). » Il était dans le temple, en présence du peuple, et s'adressant aux Pharisiens, ses ennemis, il leur dit : « Qui de vous me convaincra de péché ? » O bon Jésus, qui peut vous en convaincre ? Non, vous n'avez pas commis le péché ; non, vous ne l'avez pas contracté. Comment l'auriez-vous commis, puisque « vous étiez venu condamner le péché dans la chair, à cause du péché (2) ? » Comment l'auriez-vous contracté, puisque vous êtes « le Grand Prêtre des biens futurs (3), » comme parle saint Paul : Vous n'avez contracté de souillure, ni par votre Père, ni par votre Mère. Vous avez un Père, mais ce Père est Dieu ; vous avez une Mère, mais cette Mère est Vierge. Vous êtes un enfant divin. Sorti de tels parents, quel péché, quelle souillure pouviez-vous contracter ?

Les Pharisiens gardaient le silence, non par défaut de jalousie, mais parce qu'ils ne savaient quelle injure lui adresser. Aussi le Sauveur ajoute : « Si je vous dis la vérité pourquoi ne me croyez vous pas (4) ? » — Deux choses sont nécessaires au prédicateur pour inspirer la confiance : la sainteté de la vie, et la vérité de la doctrine. Il faut que par sa vie et par ses mœurs, le prédicateur montre la possibilité de cette perfection qu'il prêche au peuple, suivant cette parole de l'Apôtre : « Je n'ose vous parler de tout ce que Jésus-Christ a fait par moi (5). » Si donc je suis sans péché et que je vous dise la vérité, si ma vie est sainte et ma doctrine véritable, « pourquoi ne me croyez-vous pas ? »

Les Pharisiens gardaient encore le silence ; au reste qu'avaient-ils à répondre ? Le psaume n'a-t-il pas dit : « Que les lèvres trompeuses deviennent muettes (6) ? » Eh bien que dites-vous ? Vous ne répondez pas ? Écoutez-moi donc, je vais vous dire la véritable cause qui vous empêche d'ajouter foi à mes paroles. « Celui qui sort de Dieu, écoute les paroles de Dieu ; voilà pourquoi vous ne les écoutez pas, parce que vous ne sortez pas de Dieu (7). »

Soyez attentifs, M. F., cette parole semble s'adresser à vous tous. C'est une vérité des plus terribles, qui tombe aujourd'hui de la bouche du Seigneur. « Celui qui sort de Dieu, dit-il, écoute les paroles de Dieu. » Je le vois ; vous voulez, vous désirez savoir de qui vous sortez. Qui ne désirerait le savoir ? « Vous ne savez

(1) St Marc, xv, 28. — (2) Rom., viii, 1 3. — (3) Hébr., ix, 11. — (4) St Jean, viii, 46. — (5) Rom., xv, 18. — (6) Ps. xxx, 19. — (7) St Jean, viii, 47.



encore de quel esprit vous êtes (1) ; » apprenez donc du Seigneur un signe qui vous l'indiquera, du Seigneur qui connaît tout ce qui est dans l'homme puisqu'il a lui-même créé l'homme. Voyez si vous recevez la parole de Dieu avec un cœur content, si vous l'embrassez avec satisfaction, si vous aimez les choses célestes, si les choses de l'esprit vous plaisent, si vous écoutez sans dégoût les prédications, si vos oraisons sont ferventes, si vous trouvez de la joie dans les saintes lectures ; voilà les plus grandes marques du salut. Les enfants de ce siècle trouvent leurs plaisirs dans les choses de ce siècle, dans les jeux, dans les festins, dans les voluptés, dans les frivolités. Voulez-vous donc savoir ce que vous êtes, voyez ce que vous aimez ; voulez-vous savoir ce que vous aimez, voyez ce qui vous fait le plus de plaisir. Le plaisir est un signe de l'amour, et l'amour est une marque évidente de ce que vous êtes.

Remarquons cependant que le Seigneur n'a pas dit : Celui qui appartient à Dieu, *qui Dei est*, « écoute les paroles de Dieu ; » il a dit : « Celui qui sort de Dieu, *Qui ex Deo est* ; » paroles qui désignent non une possession, mais une origine, et une origine qui n'est pas selon la nature, car, dans ce sens, toute créature procède de Dieu, ni selon la grâce seule et selon la justice actuelle, ainsi que cela arrive quelquefois dans la vie ; mais par ces paroles, nous dit saint Bernard (2), le Sauveur désigne cette génération céleste dont parle saint Jean : « Celui qui est né de Dieu, ne pèche point (3). » Cette génération céleste, c'est-à-dire la prédestination, le préserve du péché. Ce n'est donc pas celui qui sort de Dieu par création, ou par grâce et par justice, qui écoute les paroles de Dieu, mais celui qui de plus sort de Dieu par l'élection éternelle, et par les desseins immuables du Très-Haut. Et saint Bernard nous dit encore au même lieu : Il n'y a pas de doute que, pour consoler ses élus, pour relever l'espérance de nos âmes et répandre quelques consolations au milieu des tristesses de l'épreuve actuelle, Dieu ne nous ait donné quelques marques de cette prédestination, de ce mystère si sublime et si impénétrable. Or de tous les signes que nous pouvons en avoir, le plus grand est celui que le Sauveur nous donne dans ces paroles : « Celui qui sort de Dieu, écoute les paroles de Dieu. »

Mais suffit-il pour obtenir la vie, d'entendre avec joie la parole

(1) St Luc, ix, 57. — (2) St Aug. Serm. 1<sup>er</sup> pour la Septuagésime, n<sup>o</sup> 1<sup>er</sup>. — (3) St Jean, v, 18.

de Dieu ? Non sans doute. Car la promesse de la vie s'adresse non seulement à celui qui écoute, mais encore à celui qui accomplit la parole de Dieu. « Si vous voulez entrer dans la vie (1), » que faut-il faire ? Le Sauveur ne dit pas : Écoutez les commandements ; que dit-il ? « observez les commandements. » Et plus loin dans ce même endroit de l'Évangile : « Si quelqu'un observe mes paroles, « il ne verra pas la mort dans l'éternité (2). » Il ne dit pas. Si quelqu'un écoute mes paroles « Car ce ne sont pas ceux qui « écoutent la loi, mais ceux qui pratiquent la loi, qui seront justifiés auprès de Dieu (3). La parole de Dieu doit être écoutée avec joie et accomplie avec soin ; sans cela, « celui qui écoute la parole « et ne l'accomplit pas, dit saint Jacques, est semblable à un « homme qui regarde son visage dans un miroir ; il s'est regardé « et il s'en va, et il oublie à l'heure même ce qu'il était (4). »

Il y a des hommes qui ont de la ferveur et de la force dans l'esprit ; mais ils n'ont pas de mains ; ils font de belles conceptions, mais ils ne peuvent conduire ces fruits jusqu'à leur maturité ; ils sont sans force pour les produire au dehors. Celui qui veut monter jusque dans le Palais du Roi éternel, doit s'aider des mains, comme le lézard, et voilà pourquoi les animaux que vit Ézéchiël avaient des ailes, mais sous ces ailes ils avaient des mains d'homme. L'homme spirituel doit aussi avoir des ailes, pour s'élever jusqu'aux cieux par la contemplation et par le désir. Le cœur est emporté, comme sur des ailes, jusqu'aux hauteurs divines, lorsqu'il les contemple, plein de désir et de ferveur ; mais sous les ailes il faut encore des mains, pour accomplir de bonnes œuvres et de saints exercices ; et ainsi, par l'oraison, l'esprit sera en haleine vers les choses célestes, et par le travail les mains ne s'engourdiront pas. Tels sont, à proprement parler, les vrais auditeurs de la parole de Dieu, tels sont incontestablement les héritiers de la patrie céleste, les citoyens de la Jérusalem d'en haut. Et pourquoi du sein de cet exil, de cet obscur cachot, ne se réjouiraient-ils pas en entendant parler de leur patrie ? A quel signe plus évident reconnaître le futur habitant des cieux, qu'à cette joie dont l'âme est transportée, en entendant parler des choses célestes ?

Mais poursuivons notre Évangile. En entendant ces paroles de reproche, les Pharisiens éclatent en injures. Dans leur orgueil

(1) St Matth., XIX, 17. — (2) St Jean, VIII, 51. — (3) Rom., II, 13. — (4) St Jacq., I, 23.

altier, ils mordent la main qui daigne panser leurs plaies : « N'avions-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain « et que vous êtes possédé du démon (1) ? » — Jésus répond : « Je « ne suis pas possédé du démon. » Remarquez cette réponse : Peut-être suis-je samaritain, semble-t-il dire, mais « je ne suis « pas possédé du démon ; j'honore mon Père, et vous me désho-  
« norez. » Les Juifs lui dirent : « Maintenant nous connaissons que  
« vous êtes possédé du démon. Abraham est mort ; les prophètes aussi.  
« Êtes-vous plus grand que notre Père Abraham qui est mort, et  
« que les prophètes qui aussi sont morts. Qui donc vous faites  
« vous-même ? » Jésus répondit : « Si je me glorifie moi-même  
« ma gloire n'est rien : c'est mon Père qui me glorifie. »

A l'objection tirée du prophète qui est la principale, Jésus ne répond rien, la réponse en effet était claire, et l'objection venait d'une profonde ignorance ou d'un esprit grossier. Il était évident que la parole du Seigneur ne regardait que la mort éternelle et dans ce sens, Abraham et les prophètes n'étaient pas morts, comme le Sauveur l'avait dit ailleurs. « Il n'est pas le Dieu des morts, « mais des vivants (2). » Il répond aux deux autres questions des Juifs. « Qui donc vous faites-vous vous-même ? » et « seriez-vous « plus grand que notre Père Abraham. »

Voici sa réponse à la première question : « Si je cherche ma « gloire, etc. » Remarquez, M. F., cette parole du Fils unique de Dieu ; à plus forte raison, nous, vils vermisseaux ne devons-nous pas chercher notre gloire. Et d'où te viendrait cette gloire, ô pourriture ; cendre et poussière, d'où te viendrait cette gloire ? — Misérable, malheureux, pauvre, et nu et aveugle. — Ce n'est pas ici un enseignement de peu d'importance, M. F. ; car quelles que soient la gloire et l'excellence de vos vertus, vous perdez cette gloire dès l'instant que vous la recherchez. Les autres biens ne se trouvent qu'en les cherchant ; mais pour la gloire, dès que vous la cherchez, vous la perdez. La gloire fuit celui qui la cherche et cherche celui qui la fuit.

Il y a dans nos bonnes œuvres deux biens que nous devons partager en deux parts égales : l'honneur et le fruit. Divisez-les de cette sorte ; rendez à Dieu l'honneur et gardez pour vous le fruit. A qui devons-nous rapporter uniquement l'honneur d'une bonne œuvre ? n'est-ce pas à celui d'où procède tout ce qu'il y

(1) St Jean, VIII, 11. — (2) St Matth., XXII, 32.

a de bien dans cette œuvre ? Qui ne se moquerait de la plume, si elle se glorifiait des lettres qu'elle trace ? Qui ne se moquerait « de la hâche, si elle se glorifiait au détriment de celui qui s'en « sert pour couper (1) ? »

Plaise au ciel, M. F., plaise au ciel que dans toutes nos œuvres nous, ne cherchions ainsi que la gloire de Dieu, nous oubliant entièrement nous-mêmes, et ne nous considérant dans nos bonnes actions que comme les instruments de la grâce divine ! Rien d'aussi difficile et d'aussi pénible comme d'accomplir des choses éclatantes et de n'avoir que d'humbles sentiments de soi-même. Il est nécessaire, dit saint Grégoire (2), de déployer une grande vigilance, si l'on ne veut pas s'enorgueillir du bien qu'on a fait ; car vous perdez le bien que vous ne connaissez pas, dès qu'il vient à votre connaissance, si dès l'abord vous n'avez le plus grand soin de le conserver. L'humilité ne consiste pas à ne pas savoir le bien qu'on fait ; mais connaître ce bien, voir de qui il découle et lui en rendre gloire, voilà la véritable humilité ; et l'on est d'autant plus digne de louange qu'on lui rend tout entière, sans rien garder pour soi, une gloire qui d'ailleurs ne nous appartient pas.

Quant à l'autre objection : « Êtes-vous plus grand que notre père « Abraham ? Le Seigneur répond de manière à reconnaître qu'il l'est, en effet, mais à mots couverts et avec modestie, pour qu'on ne pût trouver de l'arrogance dans ses paroles. Que dit-il, en effet ? « Abraham votre père a désiré de voir mon jour ; il l'a vu et s'en « est réjoui. » Saint Augustin dit à ce sujet (3) : Il y a deux jours en Jésus-Christ, le jour de l'éternité et le jour du temps. Saint Paul disait aussi aux Hébreux : « Jésus-Christ était hier et aujourd'hui (4). » Hier, à cause du temps écoulé ; aujourd'hui, à cause de son état éternel. Abraham a vu en esprit l'un et l'autre jour ; le jour de l'éternité, lorsqu'auprès du chêne de Mambré, il vit trois hommes et n'en adora qu'un ; le jour du temps, lorsque dans son sacrifice, il immola un bélier à la place de son fils.

Les Pharisiens poursuivent : « Vous n'avez pas encore cinquante « ans et vous avez vu Abraham ? » Jésus leur dit : « En vérité, en « vérité je vous le dis : Avant qu'Abraham fût, moi je suis. Ils prirent « alors des pierres pour les lui jeter, mais Jésus se cacha. » Comment se cacha-t-il ? Ce ne fut ni dans un coin, ni dans quelque

(1) Isaïe, x, 15. — (2) Mor., liv. XXVI, chap. XLIV, n° 81. — (3) Ou plutôt St Amb., de la foi, liv. V, ch. 1<sup>re</sup>. — Hebr., xiii, 8.

endroit dérobé ; il se rendit invisible, il cessa de prêter son concours à leurs yeux pour en être vu, et ainsi, tout en voyant le reste, ils avaient beau ouvrir les yeux, ils ne l'apercevaient pas, quoiqu'il fut en leur présence.

De tout cet Évangile, nous devons retirer surtout un précieux enseignement. Le Seigneur ne répond point aux injures, et se cache quand éclate la colère ; agissons de la sorte. Lorsque dans sa colère, notre frère nous outrage, ne lui répondons pas, ne jetons pas de la paille dans le feu, mais suivons ce conseil de l'Apôtre : « Laissez passer la colère (1). » Laissez se refroidir cette fureur ; plus tard il viendra lui-même à vos genoux vous demander pardon, et vous verrez s'accuser, la rougeur au front, celui qui, emporté par sa fureur, vous accablait d'injures. — La patience est une grande vertu : « elle accomplit véritablement des œuvres parfaites (2) ; » Les hommes doux posséderont la terre, rien de plus certain.

L'un des motifs qui sont le principe de la licence et de la hardiesse du pécheur dans sa conduite coupable, c'est la pensée qu'il ne rendra pas compte de son péché et qu'il n'en sera jamais repris. Le Prophète nous l'enseigne en ces termes : « Pourquoi le pécheur a-t-il irrité Dieu (3) ? » Et il répond aussitôt : « Il a dit dans son cœur : Dieu ne recherchera point. »

Je sais que vous pourriez me dire : Nous sommes ici-bas un grand nombre de pécheurs, et pas un n'ignore qu'il y aura à la fin un jugement où nous devons rendre compte de nos péchés. Ce n'est donc pas là le principe de cette hardiesse. Mais veuillez le remarquer ; ce sont les lèvres qui prononcent ces paroles. Or, d'après le psalmiste, « l'impie a dit dans son cœur. » Le langage du cœur est contraire à celui des lèvres. Comment le saurons-nous ? Un exemple va nous le montrer. Supposez un voleur ou un meurtrier sur le point d'être pris ; il sait que bientôt il sera accusé devant un tribunal des crimes qu'il a commis. Grand Dieu ! quel tremblement ! quelle épouvante ! à quelles horreurs n'est-il pas livré ! son visage pâlit, ses membres se roidissent, toutes ses nuits s'écoulent sans sommeil, tous ses jours ne sont que fatigue. Et pourtant son cœur ne lui dit pas que son iniquité sera recherchée.

Est-il quelqu'un de nous, M. F., qui tremble ainsi à la pensée des jugements de Dieu ? En est-il un seul qui soit livré à de telles

(1) Rom., XII, 19. — (2) St. Jac., I, 4. — (3) Ps. X, 13.

épouvantes, à de telles angoisses ? Le saint homme Job parlant de ses terreurs : « J'ai toujours craint le Seigneur, dit-il, comme des « flots amoncelés sur moi (1). » Que nous sommes loin d'une pareille crainte ! Nous vivons tranquilles, comme s'il ne devait pas y avoir de jugement. O cœur aveugle ! vous redoutez la rigueur du tribunal des hommes ; mais le tribunal de Dieu n'est-il pas plus rigoureux ? Vous craignez les tourments ; en est-il de plus grands que l'enfer ? Vous craignez l'éternité ; est-il rien de plus court que la vie ? Vous craignez la certitude ; quoi de plus certain que votre châtement ? Vous ne pouvez ni éviter ni tromper ce Juge. D'où viens donc que le pécheur est saisi d'une telle épouvante à la pensée de l'homme, et qu'il craint si peu le Tout-Puisant ?

A la vue d'une conduite si étrange, je demeure interdit, j'admire comment notre cœur de glace pour le bien est tout feu pour le mal. Au moment où le coupable va entendre son jugement, vous auriez beau lui proposer mille consolations, si sa condamnation est probable, vous ne pourrez ramener la paix dans son cœur. Et quand nous sommes près de subir le jugement de Dieu, puisqu'à chaque instant nous pouvons mourir, toutes vos paroles ne sauraient émouvoir le cœur du pécheur qui va pourtant être jeté dans l'enfer à l'instant même. D'où vient une aussi grande misère ? D'où vient un aveuglement si ténébreux ? Cette chair empoisonnée s'empresse d'elle-même vers tout ce qui peut lui donner la mort, et s'éloigne avec mépris de tout ce qui peut contribuer à son salut. Telle est la plainte de saint Paul : « Je sais, dit-il, que le bien « n'habite pas en moi, c'est-à-dire dans ma chair (2). » Après une longue méditation, si votre chair s'est émue quelque peu par la considération des horreurs de l'enfer, elle se refroidit presque aussitôt et rejette bien loin cette crainte salutaire, comme n'étant pas faite pour elle. Malgré tous vos efforts et les paroles les plus persuasives, jamais vous ne pourrez y fixer rien de salutaire : « La « chair, nous dit l'Apôtre n'est pas soumise à la loi de Dieu ; elle « ne le peut pas (3). » Comment serait-elle soumise à la loi de Dieu, puisqu'elle est elle-même dans tous ses membres, une source des lois les plus meurtrières ?

Ce désordre n'était pas inconnu au prophète qui, dans son anxiété, faisait à Dieu cette prière : « Pénétrez ma chair de votre

(1) Job, xxxi, 23. — (2) Rom., vii, 18. — (3) Rom., viii, 7.

« crainte, je suis effrayé à la pensée de vos jugements (1); » comme s'il disait : Déjà la frayeur a saisi mon âme ; c'est à vous à percer des flèches de votre crainte cette chair opiniâtre et rebelle. Car je ne puis de moi-même imprimer dans cette chair et dans ces os, la crainte que mon âme a conçue. Excitez la crainte dans ma chair engourdie, secouez sa tranquillité coupable, afin qu'elle apprenne à vous craindre, elle qui redoute si fort les plus légères atteintes d'une souffrance matérielle. Il me faut pour vous deux sortes d'amour j'en ai un, je vous demande l'autre ; je crains déjà vos jugements, mais vous, Seigneur, pénétrez ma chair de votre crainte. » En effet, vous craindre ou craindre de vous un châtement, sont deux choses différentes. L'esclave craint d'être battu par son maître, l'enfant craint d'offenser son père. Le premier ne craint pas son maître, il craint les châtements. Le second craint son père, il redoute de l'offenser. La première crainte est le commencement de l'amour, la seconde en est la perfection. La charité parfaite rejette la première et ne conserve que la seconde. Car « la crainte de Dieu qui est sainte, demeure dans les siècles des siècles (2). » J'ai déjà appris à redouter vos jugements ; mais vous, Seigneur, « pénétrez ma chair de votre crainte. »

Que dites-vous, ô prophète ? La chair peut-elle être élevée jusqu'à pouvoir craindre et adorer Dieu ? Oui, sans doute, elle le pourra par la puissance de celui « qui fait des œuvres grandes et merveilleuses (3). » La chair n'a-t-elle pas soif de Dieu ? C'est le prophète royal qui nous l'enseigne. « Mon âme a soif de vous, » dit-il, et bien souvent ma chair aussi a soif de vous dans cette « terre aride, stérile et sans eau (4). » Oui, je dis la vérité, oui, la chair du juste, par son contact avec les esprits purs, et par sa société avec les âmes saintes, devient plus spirituelle que ne le sont les âmes des méchants. La chair des élus, quoique cendre et poussière, éprouve des mouvements, des affections divines qu'ignore malgré sa nature spirituelle, l'âme des réprouvés. Quelle honte et quelle confusion pour les pervers ! Quelle excuse pourra trouver cette âme engourdie, lorsque la chair, cette substance de terre et de boue, a pu éprouver ces affections toutes célestes ?

Mais revenons à notre dessein. Il est évident, d'après tout ce que nous venons de dire de l'audace et de la témérité des pécheurs,

(1) Ps. cxviii, 120. — (2) Ps. xviii, 10. — (3) Ps. lxxvii, 12. — (4) Ps. lxii, 2.

que le principe de leur hardiesse dans leurs actions mauvaises, c'est que, rejetant toute crainte ils ne s'inquiètent nullement des jugements futurs et des supplices de l'éternité. Ils disent, sinon de bouche, du moins de cœur: « Le Seigneur ne recherchera pas mes fautes. Qui me convaincra de péché? Quel malheur peut-il m'arriver, si j'offense le Seigneur? »

Cependant il y a, dit saint Bernard, trois jugements, trois tribunaux où le pécheur peut-être accusé de son péché (1). Le tribunal de l'opinion, le tribunal de l'âme, le tribunal de Dieu. Dans le tribunal de l'opinion, ce sont les hommes qui sont juges; dans celui de l'âme, c'est la conscience; dans celui de Dieu, c'est Dieu même. Au premier tribunal, vous avez autant de juges qu'il y a d'hommes sur la terre; là chacun vous juge à sa guise, les uns d'une manière, les autres d'une autre. Quelle triste chose d'être soumis à tant de juges! Que les hommes feraient bien mieux, s'ils ne se jugeaient qu'eux-mêmes, suivant cette parole de l'Apôtre: « Qui es-tu, toi qui juge le serviteur d'autrui? S'il tombe, ou s'il se tient debout, cela regarde son maître (2). » Pourquoi t'inquiéter à son sujet? Tu ne rendras compte que de tes œuvres et non de celles des autres. Chacun répond pour soi. Qui t'a établi juge du prochain? « Dieu vous a donné des ordres à son sujet (3), » mais ce n'est pas pour le juger, c'est pour lui prêter votre secours; ce n'est pas pour le mépriser, c'est pour l'aider de vos conseils.

Cependant, M. F., ne nous préoccupons point des jugements que peuvent porter sur nous les autres hommes; leur tribunal est aveugle et impuissant. Si tous les hommes n'avaient pour moi que du mépris, en serai-je plus méchant ou plus malheureux? et s'ils n'avaient pour moi que des éloges, en serai-je meilleur ou plus heureux? Ecoutez l'estime que l'Apôtre faisait de ce tribunal: « Il m'importe bien peu d'être jugé par vous, ou par le tribunal de l'homme... (4) »

Le second tribunal est celui de l'âme ou de la conscience, il est bien plus sûr que le premier, d'autant plus sûr qu'il est plus intime. « Car qui sait ce qui est dans l'homme, excepté l'esprit de l'homme qui est en lui (5)? » Cependant il n'est pas entièrement infallible; il y a bien des choses, nous dit saint Grégoire, qui, aux yeux de l'homme, paraissent dignes de récompense et qui, aux

(1) St Bernard, Sermon 32, de divers. — (2) Rom., xiv, 4. — (3) Eccli., xvii, 12. — (4) 1 Corinth., iv, 3. — (5) 1 Corinth., ii, 11.



yeux de Dieu, méritent un châtement (1). Aussi l'Apôtre ajoute : « Au reste je ne me juge pas moi-même. Ce n'est pas celui qui se rend témoignage à lui-même, qui est vraiment estimable, mais celui à qui Dieu rend témoignage (2). »

Le troisième tribunal est donc le seul infaillible ; là toutes nos œuvres sont pesées à la juste balance de la vérité ; là sont comptés tous les cheveux de la tête, c'est-à-dire les moindres pensées qui sortent du cœur ; là un verre d'eau froide ne perdra pas sa récompense, pas plus qu'une parole oiseuse ne sera sans châtement. L'œuvre la plus légère, bonne ou mauvaise, a son poids dans cette balance de la divine justice, et le moindre poids fait pencher aussitôt le bassin de la balance, de manière qu'il n'y a pas un bien qui ne soit récompensé, ni un mal qui demeure impuni. Voyez, M. F., si nous avons à nous endormir lorsque nous avons à rendre compte de choses si petites et si légères. Ne te flatte pas, ô homme, ne te flatte pas en disant : « Qui me convaincra de péché ? » Les accusateurs ne manqueront point, il ne manquera pas de voix pour te reprocher sévèrement tes iniquités.

Et quels seront ces accusateurs ? Il y en aura trois. Le démon premièrement, ce calomniateur jaloux qui tend sans cesse des embûches sous nos pieds. Il est pour les âmes « comme, dans le sentier, un aspic qui mord le pied du coursier pour que le cavalier tombe en arrière (3). » Plein d'habileté dans ses ruses et de dureté dans ses accusations, il veille jour et nuit, il tourne de tous côtés cherchant d'abord à faire tomber dans ses pièges, pour mettre ensuite à mort.

Il y a une chose que je désire vous dire, M. F. Comprenez-la bien, je la dis à notre honte. Pourquoi nous laissons-nous jouer et bafouer ainsi par nos ennemis ? Pourquoi nous jeter dans cette abjection, dans cet avilissement ? En supposant même que le démon ne doive pas être notre accusateur, les seuls outrages, les seules dérisions dont il couvre les malheureux qu'il a trompés, ne devraient-ils pas nous faire éviter ses suggestions ? Quoi de plus stupide que de se livrer à celui qui se moque de vous ? « Seigneur, s'écriait le prophète royal, j'ai levé mon âme vers vous, mon Dieu, je me confie en vous ; je ne rougirai point, et mes ennemis ne semeront pas de moi (4). » Et quelle est cette lutte dont il veut parler ? En voici la figure.

(1) Moral., liv XXIX, chap. XVIII, n° 34.—(2) 1 Cor., iv, 3.—(3) Genè., XLIX, 17.—(4) Ps. XXIV, 1.

Samson, cet homme dont la force prodigieuse avait pu, avec une machoire d'âne, terrasser mille ennemis, se laissa tromper par les flatteries et par l'amour de Dalila. Cette femme perfide le livra aux Philistins qui lui coupèrent les cheveux, le lièrent, lui crevèrent les yeux, le condamnèrent à tourner la meule, et dans un festin l'exposèrent aux outrages de tous ses ennemis. Vous connaissez cette figure. Quel est ce Samson si fort et si puissant ? N'est-ce pas l'homme parfait qui, avec une mâchoire, c'est-à-dire..... avait brisé mille pièges tendus par le démon. Livré à ses ennemis par Dalila, c'est-à-dire par la concupiscence, on lui coupe les cheveux, c'est-à-dire on étouffe en lui ces bonnes pensées, ces saintes inspirations qui, jaillissant de Jésus-Christ notre tête, et descendant dans notre âme, sont toute la force de notre cœur ; on lui lie les membres, pour qu'il ne puisse faire le bien ; on lui creve les yeux, pour qu'il ne puisse voir son péché et son ignominie. Il est condamné à tourner la meule, c'est-à-dire, il est forcé d'obéir à son corps à ses sens, de manière que, traîné çà et là par ses appétits sensuels, il presse sous la meule d'une chair corrompue, ce froment misérable des désirs pervers, des passions honteuses ; et enfin, après tant de fatigues, il apparaîtra aux yeux de tous les hommes dans cet état vil, abject ; il sera exposé à toutes les dérisions, à tous les mépris ; telle est la double misère qui l'accablera, la fatigue et la confusion. Le prophète rappelle à l'âme pécheresse, ces dérisions et cet avilissement dans ces reproches qu'il lui adresse. « Descends et « assieds-toi dans la poussière, ô vierge, fille de Babylone (1). » Développer ces paroles...

Le second accusateur qui reprochera son péché au coupable, c'est le ver de la conscience. Partout où vous irez, vous sentirez ses morsures intérieures. Au dedans de vous, vous portez un adversaire rigoureux avec lequel, si vous êtes sage, vous vivrez en bonne intelligence, pendant que vous êtes avec lui dans la route de la vie, de peur qu'il ne vous livre au juge et que le juge ne vous livre au bourreau et le bourreau au supplice. — Écoutons saint Jean : M. F., « si notre cœur nous condamne, Dieu est plus « grand que notre cœur, et il connaît tout. Si notre cœur ne nous « condamne pas, ayons confiance (2). » — Il y a pourtant des cœurs si blasés, si corrompus, qu'ils ne sentent plus ou qu'ils sentent à peine ces remords ; le ver ne cesse pas de mordre, mais

(1) Isaïe, XLVII, 1. — (2) 1 St Jean, III, 21.

le pécheur devenu insensible n'en sent plus les morsures.

Il faut, dit saint Bernard (1), étouffer ce ver dans nos larmes, ou le brûler dans l'ardeur de la componction ; sans cela, s'il est encore vivant au moment où l'âme se sépare du corps, il se change en serpent monstrueux qui ne mord plus, mais qui déchire la conscience et qui dévore sous ses dents horribles les entrailles de cette âme malheureuse. Qui pourra dire la fureur, les grincements des damnés contre eux-mêmes ? « Le pécheur, est-il dit, verra (2). » Et que verra-t-il ? Les tourments, le feu, le soufre, les supplices qu'il ne voyait pas auparavant dans le cours de la vie, qu'il ne voulait pas même croire. Après son sommeil, il ouvrira les yeux, « et il « verra et s'irritera, il grincera des dents, il sèchera de rage. » Et contre qui taut de fureur ? n'est-ce pas contre lui-même, qui s'est attiré ces affreux supplices ? « Vous avez conçu l'ardeur, dit « Isaïe prophétisant sur ces malheureux, vous avez enfanté des « pailles embrasées, et votre souffle est un feu qui vous dé- « vore (3). » Quelle est cette ardeur ? n'est-ce pas la colère ? Quelle est cette paille, aliment de ces flammes ? n'est-ce pas le souvenir des fautes qui entretient la fureur ? L'une et l'autre, le damné les a conçus et les porte dans son sein ; aussi jamais ne s'éteindra le feu de sa fureur, parce que jamais le souvenir de ses péchés ne cessera de lui fournir un aliment. Les iniquités qu'il a commises agitent sans relâche ce cœur misérable, et la violence de la douleur est d'autant plus grande que la cause en est continuelle. C'est donc leur propre souffle qui les dévore comme un feu, puisqu'ils sont à eux-mêmes leur propre tourment. Cette haine d'eux-mêmes qu'ils ont conçue, les tourmente cruellement. O merveilleuse dispensation de la justice divine qui n'a pas besoin d'autre bourreau que le pécheur lui-même ! Le pécheur est à lui-même son enfer, son tourment, et le vengeur de Dieu ; sans cesse il accomplit contre lui-même l'œuvre de la justice divine. Qui ne vous craindra, ô roi puissant ? qui ne sera saisi d'effroi à la vue d'un supplice si étonnant et si affreux ? Là, le bourreau, le supplice et le supplicié ne font qu'un.

Cette œuvre extraordinaire de la justice divine, nous dit Origène (4), provient du désordre et de la lutte des passions et des affections qui s'agitent dans une âme coupable, en sorte qu'elle est

(1) St Bernard. Opuscule de la Conv. aux Clercs, chap. v. — (2) Ps. cxi, 10. — (3) Isaïe, xxxiii, 11. — (4) Orig., liv. II, Periarchon, chap. xi.

tirillée dans tous les sens, et comme déchirée par des mouvements et des affections contraires. Et ce déchirement, ajoute Origène, ne cause pas moins de douleur à une âme, que le déchirement des membres ne cause de tourments au corps. Déjà, dès ici-bas, les pervers commencent à sentir ce supplice, car, nous dit saint Augustin (1) : Tout esprit désordonné est à lui-même son propre châtiment.

Le coupable n'aura-t-il pas d'autre accusateur, pour lui reprocher ses fautes ? Oui, il y en aura un autre et le plus redoutable de tous. C'est Dieu, ainsi qu'il nous le dit lui même dans un psaume : « Je  
« t'accuserai et je te poserai toi même devant ta face. Je te pla-  
« cerai toi-même sous tes yeux et tu te verras, et dans ta honte et ta  
« confusion tu ne pourras soutenir ta propre vue. » Aujourd'hui vous vous arrachez à vos propres regards ; moi, je vous placerai sous vos propres yeux, et cette seule vue de vous-mêmes sera votre tourment. Est-il une chose, je vous le demande, dont l'homme s'occupe moins que de lui-même pendant sa vie ? Il s'occupe de ses troupeaux, de ses biens, de ses propriétés, de son commerce ; presque jamais il ne se souvient de lui-même. Rien n'est plus oublié. Attentif à tout le reste, il le considère sans cesse ; quant à lui-même, il ne s'en souvient jamais, pas plus que s'il n'existait pas. Insensés, à qui devez-vous vous intéresser plus qu'à vous-mêmes ? Si vous êtes cruels envers vous-mêmes, pour qui serez-vous bien-faisants ?

Les pécheurs se souviennent souvent, non d'eux-mêmes, mais de leur corps, pour lui donner le boire, le manger, le plaisir, des nourritures délicates et somptueuses. Mais quelle conduite ! Peut-on mieux se tourner le dos à soi-même et se dérober mieux à son propre regard, en interposant ainsi comme ce mur de chair. Ne s'occupant que du corps, ils ne connaissent d'eux-mêmes que le corps, ils s'imaginent n'être que corps ; et leur esprit, leur âme, c'est-à-dire leur être véritable, ils en nient complètement l'existence par leurs œuvres, puisqu'ils ne lui accordent ni un soin, ni une pensée, pas plus que s'il n'existait pas. Mais le temps viendra où cette âme, couverte des ulcères que lui a faites le péché, sera mise sous les yeux des méchants, pour qu'ils la jugent eux-mêmes ; alors s'accomplira cette parole : « Je t'accuserai et je te  
« poserai toi-même devant ta face. »

(1) St Aug., Conf., liv. 1<sup>er</sup>, chap. XII.

En vérité, si les hommes savaient tout ce qu'il y a de grave et de terrible, d'avoir Dieu pour accusateur et pour ennemi, ils redouteraient ce malheur plus que toute autre peine, plus que tout autre tourment. Quoi de plus malheureux que d'être un objet de haine pour la bonté infinie ? Haïr son Créateur, son Rédempteur, un Bienfaiteur si généreux, un Dieu si tendre, si éclatant de beauté ! Ah ! si les damnés voyaient celui qui est l'objet de leur haine inextinguible, ils n'auraient pas de plus grande peine que d'être forcés à haïr un si grand bien.

Cependant, ce n'est pas le ministère de Dieu d'accuser les impies, mais ils l'y forcent par leurs œuvres. Le saint homme Job faisait cette question au Seigneur et lui disait : « Pouvez-vous vous plaire à m'accuser, à m'accabler, » moi qui suis si pauvre, « moi, l'ouvrage de vos mains ? pouvez-vous vous plaire à favoriser les desseins des impies ? (1) » Comme s'il disait : Seigneur, vous êtes si puissant et si glorieux ; il ne convient pas à une si haute Majesté, de lutter contre une créature aussi faible, qui de plus est votre ouvrage, comme il serait inconvenant pour un empereur de provoquer un misérable mendiant à se battre où à lutter contre lui. D'ailleurs « vous favorisez les desseins des impies, » c'est à dire vous vous appropriez le ministère des démons ; ce n'est pas à vous, Seigneur, de mettre à mort, de mais vivifier ; ce n'est pas à vous de perdre, mais de sauver ; ce n'est pas à vous d'accuser, mais de défendre. Hé quoi ! « est-ce contre une feuille emportée par le vent que vous montrerez votre puissance ? est-ce une paille desséchée que vous poursuivez ainsi (2) ?

Dieu ne sera pas seul à accuser les méchants, mais, comme dit le Sage, « avec lui l'univers tout entier combattra contre les insensés (3). » Les anges, les saints, les démons, les cieus, les astres, les éléments, tous les êtres s'élèveront contre le pécheur, pour lui reprocher ses iniquités ; de toutes parts s'élèveront des accusateurs ; nul être n'osera rendre un témoignage pour le défendre, nul être n'osera même prier pour lui. « Que ferez-vous donc, pécheurs, au jour de la visite du Tout-Puissant, au jour où des malheurs viendront de loin fondre sur vous (4) ? » Que ferez-vous, vous blasphémateurs, vous avarés si avides du sang des pauvres, vous impurs voluptueux, vous calomniateurs pleins de malice, que ferez-vous ? Si le juste à peine sera sauvé, l'impie

(1) Job, x, 3. — (2) Job, xiii, 25. — (3) Sag., v, 21. — (4) Isaïe, x, 13.

et le méchant que deviendront-ils? « Que ferez-vous, je vous le « répète, au jour de la visite du Tout-Puissant, » au jour où il lui faudra rendre vos comptes et en recevoir le salaire, « au « jour où des malheurs viendront de loin fondre sur vous? » de loin, parce que dès le commencement, votre damnation était prévue, ou bien encore parce que ces malheurs fondront sur vous à l'improviste, au moment où vous n'y penserez pas.

« A qui aurez-vous recours? » Le monde entier est votre ennemi, et le Seigneur vous est odieux. Vous adresserez-vous à Dieu? C'est lui qui vous condamnera. Voudrez-vous vous réfugier dans votre conscience? Elle vous chassera par l'aiguillon du remords? Implorerez-vous l'humanité de Jésus, de ce Dieu plein de douceur, qui est « la pierre, abri des hérissans (1), » c'est-à-dire des malheureux couverts des épines du péché? Mais ses blessures élèveront leurs voix contre vous et demanderont vengeance. — Qu'est devenue votre gloire? Où est votre faste, tout cet appareil de serviteurs? Où sont vos habits précieux, vos lits moelleux et l'abondance de vos mets? Où est cette foule innombrable d'esclaves, obéissant à vos moindres volontés? « Qu'ils se lèvent et viennent « vous secourir? Où avez-vous laissé ce faste somptueux? Il ne « vous empêchera pas de tomber sous le joug (2), » d'être liés en faisceaux, pareils avec pareils, et d'être jetés dans le feu, pour y brûler éternellement. Cela ne vous empêchera pas « de tomber avec « les morts. » Et quels sont ces morts? Ce sont ceux qui furent immolés au commencement des temps, quand ils furent précipités du ciel. Et certes rien de plus juste, il faut que vos sépulcres soient à côté de ces morts. « Là, nous dit Ézéchiël, est Assur (3), » c'est-à-dire Lucifer « et tout son peuple » de démons qui l'ont suivi et sont tombés avec lui. « Et autour de lui sont ses « sépulcres. » Et que sont ces sépulcres? Ce sont les cœurs des hommes qui, donnant entrée aux démons, deviennent pour eux des sépulcres horribles et infects.

Rentrons, M. F., rentrons dans notre cœur, prévenons le jugement de Dieu, prévenons sa colère, « commençons à faire pénitence, « de peur que le Seigneur ne s'irrite contre nous (4), » et que nous ne périssions. « Voici le temps favorable, voici le jour du salut (5). »

(1) Ps. ciii, 18. — (2) Deut., xxxii, 38. — (3) Ezéch., xxxii, 32. — (4) Ps. ii, 12. — (5) 2 Corinth., vi, 2.

« Au temps favorable je vous ai exaucés ; au jour du salut, » je vous ai secourus. Repentons-nous du passé, soyons vigilants pour l'avenir. Pleins de sollicitude, préservons nos cœurs et nos corps de toute souillure d'impiété et de libertinage.....

## VENDREDI APRÈS LE DIMANCHE DE LA PASSION

---

### CONSEIL DES PHARISIENS CONTRE J.-C. (1)

*Collegerunt principes et pharisæi concilium.*

Les pontifes et les pharisiens assemblèrent le conseil.

(St Jean, xi, 47).

L'Évangile de ce jour nous fait connaître la cause de la mort du Seigneur Jésus. En apprenant de témoins oculaires le miracle extraordinaire de la résurrection de Lazare, quelques-uns, nous dit l'Évangile, s'en allèrent vers les Pharisiens et leur annoncèrent le prodige. Dès le lendemain, les Pharisiens s'assemblèrent en conseil avec les pontifes et les princes du peuple, accomplissant ainsi cette parole : « Les princes se sont assemblés, contre le Seigneur et contre son Christ (2). » Et ils disaient : « Que faisons-nous? cet homme opère beaucoup de miracles. Si nous le laissons ainsi, tout le peuple croira en lui (3), » et en fera son roi ; les Romains l'apprendront et ils « viendront, et nous extermineront, nous et notre ville. »

Hommes injustes et pervers, non, ce n'est pas le zèle du peuple qui vous touche, ce n'est pas la délivrance de votre nation qui vous fait agir. Quelle apparence de royauté trouvez-vous dans cet homme pauvre, humble, ne vivant que d'aumônes? Quelle ambition, quelle envie de régner avez-vous surprises dans ce contempteur des richesses et des fastes de ce siècle? D'ailleurs, fut-il malgré

(1) Ce sermon fut prêché devant Philippe II. — (2) Ps. II, 2. — (3) St Jean, xi, 47.



lui établi roi par le peuple, ne serait-il pas capable de vous délivrer des Romains, lui qui est capable de ressusciter les morts? Le peuple a-t-il jamais eu un Sauveur assez puissant pour opérer de tels prodiges? Sous un tel roi, quel serait votre bonheur! sous un tel sauveur, quelle sécurité! Leur crainte était donc sans le moindre fondement, mais ils voulaient par là colorer leur haine et leur malice: « Ils tremblèrent de crainte là où il n'y avait aucune crainte (1). »

Chacun prend donc sa place au conseil et donne son avis; les opinions étaient partagées. Celui ci disait: Qu'on le prenne secrètement et qu'on le jette au loin dans quelque prison d'où il ne reparaitra plus. Celui là: Qu'on l'envoie garotté à César, ou bien qu'on le livre à Ponce-Pilate. Un autre: Qu'on le fasse mourir secrètement. Un autre: Qu'on l'invite à un repas et qu'on lui fasse prendre du poison. Un autre enfin: Qu'on le saisisse et qu'on le mette à mort publiquement. Mais « qu'on ne le fasse point au jour « de la fête, de peur qu'il ne s'élève quelque tumulte parmi le « peuple (2). »

Et il n'y avait là personne pour défendre l'innocent et dire: « Quel mal a-t-il fait (3)? » Vous ne trouvez en lui d'autre crime que les nombreux miracles opérés par sa puissance: les malades guéris, la vue rendue aux aveugles, les morts ressuscités! Ces œuvres divines devraient vous le faire adorer, et elles ne vous inspirent contre lui que des desseins de mort. Est-ce là la reconnaissance que vous lui rendez pour tant de bienfaits? O audace incroyable! ô aveuglement! ô stupide assemblée! Vous voulez lui ôter la vie, à lui qui donne la vie aux morts, qui a reçu de Dieu même une si grande puissance! Et vous n'examinez pas si vous pourrez accomplir ce criminel dessein. Considérez l'ennemi que vous vous attirez; ne craignez-vous pas qu'il vous fasse mourir? N'est-il pas plus facile de donner la mort à des vivants, que de rendre la vie aux morts? La seule prudence leur aurait inspiré ces réflexions, si la haine ne les avait aveuglés! C'est d'eux que le prophète royal avait dit: « Ils ont aiguisé leurs langues comme « celle du serpent, et sous leurs lèvres est le venin de l'aspic (4). » Ils ne tenaient pas conseil pour trouver la vérité, ils ne cherchaient qu'à se confirmer dans leur malice, et, aveuglés ainsi par la passion, leurs yeux ne pouvaient voir aucune de ces vérités.

(1) Ps. XIII, 5. — (2) St Matth., xxvi, 5. — (3) St Matth., xxvii, 23. |

(4) Ps. cxxix, 4.

Alors Caïphe, pontife cette année, ayant entendu tous les avis, termina l'affaire en disant : « Vous n'y entendez rien ; vous ne considérez pas qu'il vous est bon qu'un homme meure pour le peuple, et non pas que toute la nation périsse (1)? » Pourquoi chercher d'autre motif pour le faire mourir ? Le salut du peuple n'est-il pas un motif suffisant ?

Prêtre sacrilège, quelle vérité est sortie de ta bouche ! Oui, il est utile que le Christ meure pour tout le monde, afin que toute la nation ne périsse point. Oui, cette parole est la vérité, et « Caïphe ne dit point cela de lui-même, mais dans un esprit de prophétie. » L'Esprit-Saint dirigeait sa langue, parce qu'il était pontife, mais sans toucher son cœur. Il prophétisa et pourtant il ne fut pas prophète, parce qu'il ne comprit pas ce qu'il disait ; au contraire, dans le sens où il entendait ces paroles, elles étaient un mensonge. Jamais on ne doit mettre à mort l'innocent, quelque avantage qu'on attende de sa mort ; le sang de l'innocent crie contre le peuple ; sa mort ne peut jamais être utile, toujours elle est nuisible ; il faut alors chercher d'autres voies de salut. Immoler un innocent, ce n'est pas chercher le bien public, c'est le ruiner.

Depuis ce jour, il fut donc résolu et décidé de mettre à mort le Seigneur Jésus-Christ. Aussi ne marcha-t-il plus ostensiblement parmi le peuple, comme auparavant ; il se retira dans des lieux écartés, non loin du désert, dans la ville d'Ephrem, et là il se tint caché jusqu'au sabbat suivant. Ce conseil, en effet, s'était tenu après le sabbat. Huit jours après, Jésus vint à Béthanie, et le lendemain il entra dans Jérusalem, au milieu de la multitude qui portait des branches de palmier et faisait éclater sa joie. Ce ne fut donc pas à pareil jour, mais au sabbat dernier, que se tint ce conseil.

Les Pharisiens et les pontifes ne le trouvant pas, donnèrent l'ordre, et firent publier par un héraut, sous peine d'anathème et d'expulsion de la synagogue, que, « si quelqu'un savait où il était, il le déclarât (2) » aussitôt, afin qu'on le saisisse. On le chercha, je pense, dans la maison de Marie et de Marthe et par toute la ville. Ces recherches furent pour la Vierge Mère du Sauveur, un avant-goût des douleurs de la Passion. Voilà ce que nous voulions vous dire de l'Évangile de ce jour.

Ce conseil tenu par les Pharisiens a été merveilleusement décrit

(1) St Jean, XI, 50. — (2) St Jean, XI, 56.

dans le livre de la Sagesse ; voici le passage : « Les impies ont dit « dans leurs folles pensées : Dressons des pièges au juste, parce « qu'il nous est inutile et qu'il est contraire à nos œuvres (1). » Il est juste, c'est vrai, mais il s'oppose sans cesse à nous ; il nous perd, il nous ruine, il nous ravit la faveur du peuple que nous possédions. Déjà le peuple ne nous honore plus ; il ne nous suit plus, il ne fait plus d'attention à nous, il nous méprise et nous retire ses aumônes. Depuis que cet homme s'est mis à prêcher, honneurs, revenus, tout à cessé. Il nous est extrêmement funeste, il est contraire à nos œuvres, il s'oppose à nous en toute circonstance, il blâme notre conduite, « il nous reproche des fautes contre la loi ; » il nous accuse de ne pas la comprendre, de la violer, de la détruire « de quitter la loi de Dieu pour suivre les traditions (2) ; » « il tourne contre nous les erreurs de nos doctrines. » Il blâme notre enseignement, disant que nous n'enseignons que les cérémonies extérieures, omettant sans raison les choses les plus importantes, purifiant le dehors de la coupe et ne purifiant pas le dedans de notre cœur. Il nous dit que « nous rejetons un moucheron et que « nous avalons un chameau (3) ; « il diffame nos personnes et notre doctrine. Non-seulement il nous reproche notre conduite extérieure, « mais il s'est fait le détracteur de nos pensées. » Il connaît, en effet, nous ne savons comment, nos plus secrètes pensées, il les publie, de manière qu'il ne nous est plus permis de penser comme nous voulons ; nous ne sommes plus libres de former un désir devant lui. Aussitôt il nous le reproche : « Pourquoi, dit-il, « pensez-vous le mal dans vos cœurs (4) ? » On ne peut rien cacher à cet homme. « Il nous regarde comme pleins de frivolité ; il « s'abstient de nos voies, comme d'une souillure (5). » Sans cesse il nous appelle des hypocrites, des trompeurs, des menteurs, « des « aveugles, et des guides d'aveugles (6) ; » il déteste notre vie, la disant irréligieuse et mauvaise, et il exhorte le peuple à ne pas nous suivre. Il prétend que nous imposons aux autres des fardeaux trop lourds et trop pesants (7) que nous ne touchons pas du bout du doigt, et qu'ainsi notre conduite est bien différente de notre enseignement. Voilà ce qui nous rend odieuse la vue de cet homme, ce qui provoque contre lui toute la haine de notre cœur ; nos yeux

(1) Sag., II, 12. — (2) St Matth., VII, 9. — (3) St Matth., XXIII, 24. — (4) St Matth., IX, 4. — (5) Sag., II, 12. — (6) St Matth., XV, 14. — (7) St Matth., XXIII, 4.

ne peuvent plus le supporter. Voyez sa vie si différente des autres ; vie toute extraordinaire et bien au-dessus des forces humaines. Jamais il ne rit ; jamais il ne montre aucune satisfaction, jamais il ne prend le moindre délassement, jamais il ne se mêle aux choses du monde ; cette vie est toute différente des habitudes ordinaires des hommes ; nul mortel ne peut vivre de la sorte. Aussi « il se dit Fils de Dieu, il se vante d'avoir Dieu pour Père. » Certes, nous ne pouvons nier qu'il ne fasse des œuvres étranges, d'étonnants prodiges. Mais « voyons si ses paroles sont véritables ; « éprouvons ce qui lui arrivera » Sondons le terrain ; rendons-nous compte de la vérité. « Interrogeons-le par l'outrage et par le supplice, condamnons-le à la mort la plus infâme. Car s'il est vraiment « le Fils de Dieu, Dieu le soutiendra et le délivrera des mains de « ses ennemis. » Il ne permettra pas que son Fils soit livré à ces tourments et à cette mort. S'il n'est point délivré, évidemment il nous trompe, il n'est pas le Fils de Dieu, mais le séducteur du peuple. Faisons donc cet essai et trouvons la vérité. « Ils ont eu ces « pensées, ajoute le Sage, et ils ont erré, et leur malice et leur jalousie les ont aveuglés. » Voyez-vous la clarté, la rigoureuse exactitude des traits avec lesquels l'Esprit-Saint dépeint la méchanceté de ce conseil ? Quel membre présent à ces délibérations aurait pu l'exprimer aussi bien ?

D'après ces paroles, il est clair que les Pharisiens craignaient non-seulement que le peuple ne prit la défense de Jésus-Christ, mais encore qu'il ne leur échappât lui-même par un miracle ; aussi ne se mirent-ils à l'œuvre que comme pour tenter un essai. Ils le haïssaient et désiraient sa mort ; mais ils ne pouvaient ignorer la puissance de ses miracles et malgré leur méchanceté ils n'étaient pas imprudents. Peut-être avaient-ils peur qu'il ne fit tomber sur eux le feu du ciel, comme autrefois Élie sur les cinquante soldats, ou qu'il n'aveuglât ceux qui viendraient le saisir, comme fit Élisée, ou bien qu'il ne les mit à mort de toute autre manière. Ne pouvait-il pas d'ailleurs s'échapper de leurs mains ? Tout cela leur faisait considérer cette affaire comme hérissée de difficultés, ils redoutaient surtout l'issue de leur entreprise.

Saint Augustin nous dit à ce sujet (1) : « Sans reconnaissance pour tous les bienfaits dont il les avait comblés, ces ingrats, semblables à l'homme qu'une ardente fièvre a jeté dans le délire,

(1) St Aug., ps. LXIII.

et qui, dans sa démence, se révolte contre le médecin venu pour le guérir, formèrent le dessein de le perdre, voulant, pour ainsi dire, éprouver si, pouvant mourir, il n'était véritablement qu'homme, ou si, ne permettant pas à la mort d'approcher de lui, il était au-dessus de la nature humaine. Voilà pourquoi le Seigneur, afin de leur prouver que, comme ils l'avaient pensé, il pouvait réellement échapper à leurs mains, les renversa tous par terre d'une seule parole, avant d'être pris, comme si une mort soudaine les avait frappés. Et s'il n'avait pas été envoyé pour souffrir, il aurait ainsi renversé tous ceux qui étaient venus, les princes et les Pharisiens eux-mêmes, qui auraient eu l'imprudence d'approcher ; ils auraient senti combien leurs craintes étaient fondées, et avec quelle facilité il pouvait leur échapper.

Aveuglement inconcevable ! étrange délire ! Comment osèrent-ils porter la main sur celui qui, au seul contact, avait rendu l'oreille au serviteur du Grand-Prêtre ? Si leur esprit n'eut pas été si endurci, saisis de crainte en se relevant, ils auraient pris la fuite. Mais en apprenant de leurs serviteurs cet étonnant prodige, les pontifes n'en poursuivirent pas moins leur entreprise. Aussi lorsqu'ils virent plus tard le Seigneur mis en croix, pâle et expirant, les Pharisiens radieux et triomphants d'avoir réussi, insultaient ce divin crucifié disant : « Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même ; s'il est roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix et nous croirons en lui (1). » Il a espéré dans le Seigneur, que le Seigneur le délivre, s'il veut. Jusqu'à ce moment les Pharisiens avaient été toujours dans la crainte. Mais qu'il fut court, le moment de leur insulte et de leur orgueil !

Les Pharisiens parlaient encore, lorsque tout-à-coup le soleil s'obscurcit, la terre tremble, le rocher se brise au pied de la croix, le voile du temple se déchire, les éléments se troublent, au point que le Centurion, saisi d'effroi à la vue de ces prodiges, s'écriait : « Vraiment celui-ci était le Fils de Dieu (2) ; » et le peuple rentrait dans la ville, frappant sa poitrine, tremblant et épouvanté du crime qui venait d'être commis. Mais la confusion des Pharisiens fut au comble, lorsque les gardes étant venus leur annoncer qu'il était ressuscité d'entre les morts, ils se virent dans la nécessité de les corrompre à prix d'argent, pour qu'ils n'allassent point publier cette nouvelle parmi le peuple. Quels furent alors leur honte,

(1) St Matth., xxvii, 42. — (2) St Matth., xxviii, 54.

leur épouvante leur effroi ! Ah ! que leur conseil alors fut différent du conseil d'aujourd'hui ! Et plus tard lorsque la vérité devint manifeste, lorsque le peuple se convertissait, que les apôtres faisaient de grands miracles, et que le nom divin qu'ils voulaient étouffer, commençait à être béni et adoré, non seulement dans la Judée, mais chez tous les peuples de la terre, sans qu'ils pussent s'empêcher de reconnaître et de voir ce prodigieux changement, comme ils frémissaient, comme ils séchaient de rage dans leur cœur ! Voilà ce qui avait fait dire au Seigneur par son prophète : « Ne te réjouis pas sur moi, ô toi mon ennemie, » c'est-à-dire ô synagogue, « parce que je suis tombée ; lorsque je serai assise dans les « ténèbres (1) » de la mort et du sépulcre, « je me relèverai et le « Seigneur sera ma lumière. » Il est dit encore dans les psaumes : « Vous, Seigneur, ayez pitié de moi, et ressuscitez-moi, et je leur « rendrai ce qu'ils méritent (2). »

O endurcissement ! ô obstination coupable ! Pourquoi ne se sont-ils pas convertis à la vue de toutes ces merveilles ? Ah ! que le patriarche Jacob avait bien dépeint leur malice, leur endurcissement et leurs conseils pervers dans une figure remarquable. Sur le point mourir, il voyait en esprit toutes ces choses, et voici ce qu'il disait : « Siméon et Lévi, frères dans le crime, instruments de violence. Que mon âme n'entre pas dans leur conseil, et que ma « gloire ne soit pas dans leur assemblée, parce que dans leur fureur « ils ont tué l'Homme. Maudite soit leur colère, parce qu'elle a été « persévérante, maudite soit leur fureur parce qu'elle a été crue « elle (3). » En effet, ces Pharisiens et ces prêtres que nous voyons rassemblés aujourd'hui en conseil contre le Christ, étaient, les premiers de la tribu de Siméon, et les seconds de la tribu de Lévi. Le saint patriarche, dans son esprit prophétique, aperçoit et déteste leur conseil et cette incrédulité obstinée qui, à la vue de tant de merveilles, les empêcha de se convertir. C'est encore d'eux que parle le saint homme Job. « En plein jour ils rencontrent les « ténèbres et à midi ils tâtonnent comme dans la nuit (4). »

Mais leur malice les a trompés, « et l'iniquité s'est mentie à elle même (5). » Ils ont brisé le vase, et le parfum s'est répandu sur toute la face de la terre, ainsi qu'il est écrit « votre nom est un « parfum répandu (6). » Ils ont brisé le vase de notre mortalité et

(1) Mich., VII, 8. — (2) Ps. XL, 11. — (3) Genèse, XLIX, 5. — (4) Job, v, 14. — (5) Ps. XXVI, 12. — (6) Cant., I, 2.

dans les flancs du vase on a vu bruler l'or de la Divinité et de la puissance divine. Ils ont voulu éteindre la lumière du monde, et ils l'ont placée sous le chandelier, d'où il éclaire tous les peuples de l'univers. Ils ont voulu faire mourir ce grain d'un froment céleste, et ce grain a été semé, et après sa mort il a grandi et a porté une abondante moisson de peuples, ainsi que le Sauveur nous le dit lui même. « Si le grain de froment ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits (1). »

La cause de cette conduite des Juifs, fut la jalousie. Fuyons, M. F., un vice aussi mauvais. « Ce fut par la jalousie du démon que la mort entra dans le monde (2) ; » ce fut par jalousie que Caïn tua son frère innocent ; ce fut par jalousie que Joseph fut vendu par ses frères ; ce fut par jalousie que les Pharisiens firent mourir Jésus-Christ ; la jalousie a enfanté des maux innombrables. Que Dieu nous délivre d'un vice si mauvais et si ignominieux.

Premièrement ce péché est diabolique, c'est une pure malice ; tous les autres vices, en effet, tous les autres péchés ont pour objet un bien qu'on recherche d'une manière désordonnée ; l'ambitieux cherche les honneurs, l'avaré les richesses, le libertin les voluptés, le gourmand les douces saveurs, le paresseux le repos ; toutes choses qui sont un bien, quand on ne les recherche pas avec trop d'avidité et en dehors de l'ordre établi par la raison et par la loi divine. Mais la jalousie est une malice pure ; elle ne procure aucun bien ; elle n'attire que des maux. L'envie ne donne aucune consolation, aucun plaisir, elle n'a d'autre avantage que de faire souffrir à l'envieux le châtement qu'il mérite. Aussi est-elle le vice le plus contraire à la charité, et voilà pourquoi de la même manière que la charité fait l'homme enfant de Dieu, ainsi la jalousie le fait fils de Satan.

Secondement la jalousie est un vice infâme et vil ; on ne le trouve jamais dans un cœur noble et généreux. « La jalousie tue le faible, dit le saint homme Job (3) ; » car par la jalousie, un homme se montre abject et plein de défauts.

Troisièmement, la jalousie est un vice funeste ; un seul envieux suffit pour ruiner tout un peuple ; car, ne le sentant pas, on ne s'en défie point. Qui, en effet, se défierait d'un ami qu'on a comblé de bienfaits, et auquel on n'a jamais fait le moindre mal ? Mais lui se regarde offensé par cela seul que vous êtes heureux. L'envieux

(1) St Jean, XII, 24. — (2) Sag., II, 24. — (3) Job, V, 2.

n'épargne personne ; il attaque ses amis comme ses ennemis. Voilà pourquoi on le compare justement au basilic dont le seul regard donne la mort ; la vue de l'envieux vous fascine et son œil lance du poison. S'il vous voit dans la joie, dans la prospérité, aussitôt, fut-il votre fils lui-même, il verse sur vous le poison de ses détractations. Nul moyen d'éviter ses attaques. Lorsqu'un homme se met en colère contre vous, vous pouvez l'apaiser ou le fuir ; si vous l'avez offensé, vous cherchez à vous réconcilier ; si vous l'avez blessé où que vous lui ayez causé quelque dommage, vous lui donnez satisfaction ; s'il est libertin, vous avez l'œil sur votre femme ; s'il est voleur, vous veillez sur votre bien. Mais que faire pour empêcher l'envieux de vous nuire ? Il ne cessera de vous attaquer, jusqu'à ce qu'il vous voie dans la misère ; la misère seule et la pauvreté vous mettent à l'abri de l'envieux. Aussi la place de l'envieux devrait être l'enfer ; là il serait tranquille, puisque rien ne pourrait exciter sa jalousie.

Gardons-nous, M. F., gardons-nous d'un pareil vice. Écoutez ce que disait le Seigneur ; « Malleur à vous, Scribes et pharisiens hypocrites qui dites : si nous avons été du temps de nos pères, nous n'aurions pas été leurs complices dans l'effusion du sang des prophètes. Remplissez donc la mesure de vos pères (1), » car vous êtes sur le point de commettre de plus grands crimes. S'ils ont tué des prophètes, vous, vous allez tuer le Seigneur des prophètes ; vous allez mettre à mort les apôtres qu'il s'était choisis. Car « voici que je vous envoie des prophètes et des apôtres et vous tuerez les uns et vous flagellerez les autres dans vos synagogues (2). »

Un crime pareil est commis encore de nos jours par un grand nombre de chrétiens qui semblent détester la conspiration criminelle des Pharisiens contre Jésus. Eux aussi conspirent contre ce divin Maître et le crucifient dans leur cœur. Un religieux qui, abandonnant sa profession et son monastère, rentre dans le monde, ne conspire-t-il pas contre Jésus ? Un prélat qui, à peine entré en charge, tond ses brebis, et ne les visite jamais, ne conjure-t-il pas contre Jésus ? Un juge qui, dominé par la haine, condamne un innocent, ne conspire-t-il pas contre Jésus ? Le monde entier, s'écriait saint Bernard (3), conspire aujourd'hui contre vous, ô bon Jésus ; ceux-là

(1) St Matth., xxiii, 29. — (2) St Matth., xxiii, 34. — (3) St Bern., serm. 1<sup>er</sup> sur les Saints, pour la conversion de St Paul, n° 3.



mêmes qui sont de votre maison et de votre famille. Que ce crime des Pharisiens ne nous étonne plus, puisque tant de chrétiens, tant de fidèles s'en rendent coupables chaque jour ! Tout homme qui s'oppose et met obstacle à quelque bien, surtout quand c'est un bien public qui intéresse le salut des âmes, est un antechrist et un conspirateur. « Vous savez, disait saint Jean, que l'antechrist « doit venir ; mais aujourd'hui il y en a beaucoup qui sont devenus « des antechrists (1). »

Une faction nombreuse s'est liguée de nos jours contre Jésus, pour s'opposer à toute sorte de bien et pour le combattre. Voyez quel bien s'était déjà opéré pendant cette sainte quarantaine, par la destruction de l'usure, où tant d'âmes venaient se perdre. Et maintenant apprenez que ce bien trouve un grand nombre d'ennemis et de contradicteurs. Sachez, ô vous qui êtes de ce nombre, que vous vous mettez au nombre des Pharisiens et que vous participez à leur complot. Hé quoi ! l'homme ose former des complots contre Dieu, et s'efforce de les accomplir ! L'homme, cette vile fourmi, rampant à terre, osé lutter contre Dieu ! Je sais, dit-il, que cette action est un mal et un péché ; je sais qu'elle déplaît à Dieu, que j'aurai Dieu pour ennemi et pour contradicteur ; peu importe, je ferai tout mon possible pour l'accomplir. Misérable ! et que peux-tu contre Dieu ! Aurais-tu, semblable à l'araignée qui ourdit sa toile, médité tes projets pendant une année entière, d'un souffle de sa bouche, Dieu saura les dissiper. Quel fruit espères-tu de ta lutte contre Dieu ? « Qui jamais s'est opposé à Dieu et a eu la paix ? »

O audace ! ô folie ! et qu'arrivera-t-il sinon ce qui arriva aux Pharisiens ? Ils firent mourir Jésus-Christ de peur de voir les Romains venir et ruiner leur ville ; et parce qu'ils le firent mourir, les Romains vinrent et détruisirent le peuple. » Le Seigneur « prend les prudents dans leurs propres ruses, et dissipe les complots des méchants (2). » C'est peu pour le Seigneur, de dissiper les complots des méchants, il les prend eux-mêmes dans leurs propres conseils. Ils tendent des filets et eux-mêmes s'y embarassent ; ils préparent des pièges et ils y tombent eux-mêmes ; ils creusent une fosse, et eux-mêmes s'y jettent ; le moyen par lequel ils prétendent s'opposer à Dieu, est le moyen par lequel ils accomplissent la volonté divine ; la voie par laquelle ils veulent fuir est

(1) St Jean, II, 18. — (2) Job, v, 13.

la voie où ils tombent et où ils trouvent leur perte. Voyez les Phariséens ; ils firent mourir Jésus-Christ pour éviter de périr, et ils périrent précisément parce qu'ils l'avaient mis à mort.

Par conséquent, M. F., prenons garde désormais de nous opposer à Jésus-Christ ; avant toutes nos entreprises, considérons si elles plaisent à Dieu, si nous y aurons Dieu pour protecteur, si l'entreprise est selon Dieu ; et, si elle ne l'est pas, gardons-nous de la commencer. Secondement, ne pensons pas pouvoir l'accomplir par nos seules forces, mais confions-la au Seigneur ; recommandons-la dans nos prières et dans les saints sacrifices, afin qu'elle s'accomplisse, si elle est droite et selon son bon plaisir ; tel est le conseil du psalmiste : « Mettez en Dieu toute votre confiance et il « agira lui-même (1). » Troisièmement, quoi qu'il puisse arriver ensuite, acceptons tout volontiers, dans la conviction que cela nous est avantageux.

Ce conseil s'adresse surtout aux princes. Ils doivent dans la guerre, dans les affaires épineuses, agir avec la plus grande prudence. Ils ne doivent pas se confier en la sagesse humaine, mais dans le secours de Dieu ; ils doivent toujours lui recommander toutes les affaires ; recourir sans cesse à ses lumières et implorer son secours. Aussi un prince doit être plein de piété et de crainte de Dieu, par la raison qu'il a besoin de Dieu plus que tous les autres, à cause du nombre et de la difficulté des affaires. Ainsi faisait David qui en toutes choses consultait le Seigneur ; ainsi faisait Moïse ; et Josué qui ne consulta pas le Seigneur au sujet des Gabaonites, échoua dans son entreprise. « Les pensées des mortels « sont timides, nous dit le Sage, et leurs prévoyances incertaines (2). » « En Dieu résident la sagesse et la force, disait le « saint homme Job ; il connaît et celui qui trompe et celui qui est « trompé ; il enlève leur prudence aux conseillers, pour les faire « tomber dans un but insensé ; il frappe les juges d'étourdissement, il ôte le baudrier au roi (3). » Plaise au ciel que votre Altesse royale soit toujours unie à Dieu et vive toujours dans la piété, afin que, par son bon gouvernement, nous ayons ici-bas la paix et la tranquillité, et que plus tard nous entrions en possession de la gloire céleste. Ainsi soit-il.

(1) Ps. LIV, 23. — (2) Sag., IX, 14. — (3) Job, XII, 16.

## J E U D I - S A I N T

---

### L'EUCCHARISTIE

*Vere tu es Deus absconditus, Deus Israel, Salvator.*

Vous êtes vraiment un Dieu caché, Dieu d'Israël, ô Sauveur.

(Isaïe, XLV, 15).

L'institution de l'auguste sacrement de nos autels est la preuve la plus grande et la plus claire de la divine miséricorde; elle est le plus évident témoignage de l'ardent amour de Dieu pour nous. Si vous considérez la matière du sacrement, vous verrez que c'est Jésus-Christ lui-même se donnant en nourriture à l'homme pauvre et pressé par la faim. Si vous considérez le temps où le sacrement fut institué, vous verrez que ce fut « la nuit même où il devait être trahi, « que le Seigneur Jésus prit du pain, etc. (1). » O singulier bienfait de la tendresse divine! bienfait digne de notre admiration! Il se donnait lui-même en nourriture, pour le soutien de notre vie, au moment où l'impie, le sacrilège le cherchait pour lui donner la mort. « Qui nous donnera, disent ses ennemis, de sa chair pour nous en « rassasier (2)? » — « Recevez, répond Jésus, et mangez, ceci « est mon corps (3). » Vous avez soif de mon sang, eh bien, recevez-le, « ceci est mon sang. » O tendresse bien au-dessus de la tendresse d'une mère! Une mère donne son lait en nourriture à ses enfants; mais vous, vous donnez votre sang même en breuvage à vos serviteurs. Pour que ce breuvage de sang humain et cette chair devenant une nourriture, ne nous inspirent aucune horreur, vous les dé-

(1) I Cor., II, 23. — (2) Job, xxxi, 31. — (3) St Matth., xxvi, 26.

robez aux regards sous des apparences étrangères. Aussi d'après les paroles de mon texte : « Vous êtes véritablement Dieu, » et pourtant « vous êtes caché. »

Saint Denis (1) et après lui saint Augustin ont dit ces paroles : On sait de Dieu ce qu'il n'est pas, plutôt que ce qu'il est. Je sais qu'il n'est pas le ciel, ni les pierres, ni les arbres, etc.; mais qu'est-il? Je ne puis le savoir. « Il a placé son séjour dans les ténèbres (2), » et il s'est caché aux yeux des vivants. « Si je vais à l'Orient, dit « Job, il ne m'apparaît point; si je vais à l'Occident, je ne puis l'a-  
« percevoir; si je me tourne à droite, je ne le vois pas (3). » « Jour  
« et nuit les larmes sont ma nourriture, et l'on me dit chaque  
« jour : Où est ton Dieu (4) ? » Vous avez vu le ciel, ne lui dites pas, vous êtes mon Dieu. — O vous mes yeux, vous mes oreilles, vous tous sens de mon corps, où est mon Dieu? « Avez-vous vu celui  
« qu'aime mon âme (5) ? » L'œil répond : S'il n'est ni couleur ni lumière, je ne le connais pas; l'oreille répond : s'il n'est ni son ni harmonie, je ne le connais pas; le goût : s'il n'est pas une saveur, je ne le connais pas; l'odorat, s'il n'est pas une odeur, je ne le connais pas. O sens de mon corps, il est tout cela, beauté, odeur, saveur, lumière, mais vous ne pouvez l'atteindre. Ainsi parle saint Augustin (6).

Est-il étonnant qu'il dépasse toute intelligence humaine, lui qui dépasse l'intelligence même de l'Ange? car « il s'est élevé au-des-  
« sus des Chérubins, » c'est-à-dire au-dessus de la science des Chérubins; « et il a volé sur les ailes des vents (7), » c'est-à-dire au-dessus de l'intelligence des esprits angéliques. De là cette invitation ou plutôt cette sorte de reproche que l'Époux adresse à l'Épouse des cantiques : « Détourne de moi tes yeux, parce qu'ils  
« m'ont fait envoler (8). » Détourne, dis-je, les yeux de ton intelligence, tourne sur moi les yeux de ta foi; ferme les yeux de ton corps, ouvre les yeux que je t'ai donnés. Il faut que tu t'élèves au-dessus de ta raison et de ton intelligence; écarte les sens de ton corps, si tu veux avoir de Dieu une noble et sublime connaissance. Tu ferais la plus grande injure aux choses divines, séparées de nos sens par une distance sans bornes, si tu voulais les mesurer par ton étroite raison, lorsqu'elles sont d'une immensité sans limite;

(1) St Denis. Des noms divins, chap. I, 55. — (2) Ps. xvii, 12. — (3) Job, xxxiii, 8. — (4) Ps. xli, 44. — (5) Cant., iii, 3. — (6) St Aug., Soliloques, ch. iii. — (7) Ps. xvii, 11. — (8) Cant., vi, 4.

par la raison, dis-je, surtout si elle n'est pas éclairée par la foi. Ce serait vouloir renfermer l'Océan dans ta main, ou compter le nombre des étoiles du ciel; et qui a cette puissance? Voilà pourquoi celui qui « veut scruter la Majesté, « divine (1), » n'est pas éclairé par tant de gloire; il en est opprimé il succombe, il reste écrasé sous son poids. Telle est la parole du psalmiste : « Ils tomberont sous leurs pensées (2). » N'est-ce pas une marque d'une grande témérité, que de vouloir, lorsqu'on n'a aucune connaissance de ce qui est sous les yeux, se livrer à la recherche de choses que vous n'avez ni vues, ni jamais éprouvées?

Par conséquent, dans le sacrement de l'autel, ce n'est pas la raison, c'est la foi qui seule pénètre jusqu'à Jésus-Christ caché sous d'humbles apparences. Ici l'on ne doit pas raisonner, on doit se soumettre à l'autorité de la parole divine. Voilà ce qui faisait dire à Guillaume de Paris : L'on fait à Dieu la plus grande injure, quand on demande les raisons des vérités de la foi. On ressemble à celui qui exigerait une caution de l'homme d'honneur et de probité, en lui prêtant les cent ducats qu'il lui demande, comme si l'on ne se fiait pas à sa parole, et qu'elle ne fut pas un gage de sécurité. Cet honnête homme eu serait justement indigné. Ainsi lorsque, dans les vérités de foi, on demande des raisons à Dieu, on semble exiger que Dieu prouve la vérité de sa parole, on se fie au témoignage de ses sens et de sa raison, plus qu'à l'autorité de Dieu, et cela est une impiété.

Ce Dieu caché, voulant se manifester, s'est caché d'abord sous le voile de la chair et ensuite sous le voile d'un pain matériel. — Genre tout nouveau de manifestation : il se cache pour se manifester. — Voyez saint Augustin sur le psaume (3) : « Le Dieu des « Dieux, le Seigneur est venu avec éclat. » L'Épouse disait : « Le voilà qui se tient derrière notre mur, regardant par les fenê-  
« tres (4). » — Voyez-le derrière le mur. — « Nous l'avons vu n'ayant  
« pas son éclat (5). » — Voyez le regardant pas les fenêtres. — « La  
« terre a tremblé, lorsque Dieu s'est levé pour son jugement (6). »  
Et pour quel jugement? Il est suspendu à un gibet, et comme un juge puissant, il destine à la vie l'un des voleurs, et l'autre à la mort, de sorte que la croix est plutôt le siège d'un

(1) Pro. xxv, 27. — (2) Ps. v, 11. — (3) St Aug. sur le Ps. XLIX, n° 5.  
— (4) Cant., II, 9. — (5) Isaïe, LIII, 2. — (6) Ps. LXXV, 9.

tribunal, que le gibet d'un mourant. Montrez-vous donc, Seigneur, et manifestez-vous, afin que nous vous connaissions et qu'en vous connaissant, nous vous aimions, comme il est dit dans les Cantiques : « Votre nom est un parfum répandu, aussi les jeunes « filles vous ont aimé (1). »

Ce sacrement est le résumé de toutes les œuvres du Très-Haut, comme l'homme est le résumé de toutes les créatures : « Il « a fait, dit le psalmiste, le mémorial de toutes ses merveil-  
« les, il a donné une nourriture (2). » — Trois œuvres merveilleuses du Très-Haut. Premièrement, la Création : il tire tous les êtres du néant. Secondement, la Rédemption : il meurt pour des captifs. Troisièmement, la glorification des enfants. Ces trois œuvres de Création, de Rédemption, de glorification, se trouvent dans ce sacrement divin. La transubstantiation du pain renferme une création. Dans cette même transubstantiation s'opère l'Incarnation du Verbe. Comme à la parole d'une Vierge, le Verbe se fit chair, ainsi à la parole du prêtre, d'un peu de pain le Verbe se fait cette même chair du Christ, suivant cette doctrine de saint Thomas : Le Verbe fait chair dit une parole et change un pain véritable en sa propre chair (3). Il y a là encore l'œuvre de glorification, parce que nous y sommes transformés en la nature divine, comme dans la glorification des cieus : « Celui qui mange ma chair, demeure en « moi et moi en lui (4). » Je suis la nourriture des hommes nobles et grands. Tu ne me changeras pas en toi, comme tu changes la nourriture en ta propre chair, mais tu seras changé en moi (5). — Voilà comment cette nourriture change en elle-même ceux qui la prennent. — Quant aux figures, aux sacrifices, et aux cérémonies de l'ancienne loi, vous savez comment elles sont toutes renfermées dans ce sacrement.

Remarquons que l'arche de l'ancien Testament est une figure expresse du Corps du Seigneur. En effet, elle est appelée Arche d'alliance et Arche de sanctification. Le Corps de Jésus-Christ produit en nous ces deux effets : il purifie de ses péchés celui qui le reçoit et lui fait contracter alliance avec Dieu. — L'arche était incorruptible, faite avec le bois incorruptible de Sétim. Ainsi le Corps du Seigneur est sans péché ; il est fait de bois incorruptible, c'est-à-dire il a été formé d'une Vierge sans souillure : il est fait de

(1) Cant., I, 2. — (2) Ps. cx, 4. — (3) 4<sup>e</sup> strophe du *Pange lingua*. — (4) St Jean, vi, 57. — (5) St Aug., Confes., livre VII, chap. x.

bois, c'est-à-dire de chair, et non d'or et d'argent, c'est-à-dire de créatures supérieures à la chair. Car « il ne s'est pas uni aux Anges, mais à la race d'Abraham (1). » Il a pris une nature fragile, mais en lui elle est sans péché, elle est impeccable. — L'arche a de tous côtés une coudée complète et de plus une demie coudée. — Dans le Sauveur, il y a la mesure d'une coudée entière, c'est la plénitude de la Divinité et de plus une moitié de coudée, c'est notre nature, la faiblesse de notre chair, de notre intelligence, de notre volonté, de notre pouvoir. Il y avait en lui une chose pleine et parfaite, l'Être divin ; et une chose fragile et infirme, l'être humain. — L'arche était dorée au dehors et au-dedans, sans être d'or elle-même. Ainsi au dehors comme au-dedans, le corps du Sauveur rayonne de l'éclat de la Divinité ; au-dedans par la vertu, au-dehors par les actes ; au-dedans par la gloire de son être, au-dehors par l'éclat des miracles. Le corps n'est pas la Divinité même, c'est vrai ; mais tout ce qui brille en lui soit au-dedans, soit au-dehors, est tout divin ; et ainsi rien de plus vrai que de dire : « En lui habite corporellement la plénitude de la Divinité (2). » — Au-dessus de l'arche était le Propitiatoire et une galerie ou couronne qui s'étendait tout autour ; cette couronne était en bois, mais elle était revêtue d'or ; le Propitiatoire n'était pas revêtu d'or, il était lui-même de l'or le plus pur ; la couronne environnait de toutes parts le Propitiatoire ; c'était enfin du Propitiatoire que Dieu donnait ses réponses. Cette couronne est la chair de Jésus-Christ, c'est le diadème dont sa Mère l'a couronné. Le Propitiatoire est la Divinité, c'est le Verbe. Par conséquent le Verbe environné de sa chair, c'est le Propitiatoire environné de sa couronne. La couronne n'est que revêtue d'or, tandis que le Propitiatoire est en or pur, puisqu'il est Dieu par nature. On peut entendre encore par la Couronne, le pouvoir de Jésus-Christ sur toutes choses. « Vous l'avez couronné, dit le psalmiste, d'honneur et de gloire (3). » Et le Propitiatoire désignerait la miséricorde dont il serait le canal pour arriver à nous, comme il est écrit : « Il est une hostie de propitiation pour nos péchés (4). » — L'arche est placée sous des Chérubius. Saint Pierre nous a dit : « Il est monté aux cieux, ayant au-dessous de lui les Anges, les Puissances et les Vertus (5). » — Le Propitiatoire est couvert par les ailes des Chérubins, le Verbe

(1) Héb., II, 16 — (2) Col., II, 9. — (3) Ps. VIII, 6. — (4) St Jean, II, 2 — (5) I Pier., III, 22.

de Dieu est caché, lui aussi. Mais qu'y a-t-il au-dedans du Propitiatoire? Trois choses, la manne, la verge d'Aaron et les tables de la loi. Dans le Sauveur cette arche divine, « sont enfermés tous les trésors de « la science et de la sagesse de Dieu (1). » Il y a donc en lui une douce nourriture pour l'âme, la verge de la justice, et la loi de la sagesse. Cette nourriture délecte, cette verge dirige, cette sagesse instruit. Notre Sauveur est une joie pour le cœur, une lumière pour l'intelligence, une règle pour la conduite. Il guide par ses exemples, il nourrit par son sacrement, il instruit par son Évangile. Voilà la règle, la nourriture et la loi. — On portait l'arche sur les épaules avec des leviers. « Glorifiez Dieu, dit « l'Apôtre, et portez-le dans votre corps (2). » On le porte, parce que son fardeau est doux et léger : et il nous porte, parce que sa passion nous fortifie ; celui qui souffre avec le Christ, regarde à cause de lui tous les biens d'ici-bas comme de véritables pertes et un vil fumier. — Celui qui chaque jour se mortifie à cause de Jésus-Christ, porte l'arche sur ses épaules.

(1) Col., II, 3. — (2) 1 Cor., VI, 20.



# SAINT JOUR DE PAQUES

---

## PREMIER SERMON

### HISTORIQUE DU MYSTÈRE

*Nos qui vivimus, benedicimus Domino.*

Nous qui vivons bénissons le Seigneur.

(Ps. cxiii, 18).

Tout ce sermon ne sera que le récit de la Résurrection de Notre Seigneur Jésus-Christ, car dans les Évangélistes ce récit est plein de douceur. Quoiqu'il soit difficile de mettre un accord parfait dans les apparitions qu'ils nous racontent, cependant l'ordre que nous allons suivre, est celui qui me plait le mieux.

Pendant tout le temps que Notre-Seigneur Jésus-Christ fut dans cette vie mortelle, il y eut, soit parmi les Juifs, soit parmi les démons, un grand désaccord sur cette question : Qui est-il ? Parmi les Juifs « les uns disaient : C'est un juste (1) ; » les autres au contraire : « Non, car il séduit les foules. » Quelques-uns disaient encore : « Il ne vient pas de Dieu, l'homme qui n'observe point le « sabbat. » Et quelques autres : « Si cet homme ne vient pas de Dieu, comment peut-il faire tant de prodiges ? » Et ainsi, nous dit saint Jean, « il y avait une grande division parmi eux (2). »

De la même manière, parmi les démons les uns le croyaient simplement homme et excitaient les Juifs à le persécuter ; d'autres

(1) St Jean, vii, 12. — (2) St Jean, ix, 16.

faisaient tous leurs efforts, pour empêcher la passion du Sauveur. Et la division n'était pas moins grande parmi les démons que parmi les Juifs, leurs ministres. Tous se heurtaient contre cette pierre d'achoppement. Quelques démons ouvraient la bouche des Juifs et leur faisaient pousser ce cri satanique : « Crucifiez, crucifiez-le (1). » Un autre se montrait à la femme de Pilate, pour donner le conseil de ne pas mettre Jésus à mort. Il en fut de même sur le Calvaire ; l'un, voyant sa faiblesse, suggérait des moqueries et disait par la bouche des Juifs : « Va, « toi qui détruis le temple de Dieu (2). » Un autre au contraire voyant sa patience et sa douceur poussées au-delà des forces humaines, et se souvenant des miracles que Jésus avait opérés parmi les Juifs, lui pose cette condition : « Si vous êtes le roi « d'Israël, descendez de la croix et nous croirons en vous (3). »

O démon, quel excès de folie ! Tu lui as préparé cette croix, et maintenant tu lui conseilles d'en descendre. Non, il n'en descendra pas ; il fera un prodige plus grand encore ; il se relèvera de son sépulcre, et, malgré ce prodige, tu ne croiras pas. Déjà tu te repents des supplices que tu lui as fait subir, déjà tu pressens ta ruine. S'il est roi d'Israël, il ne descendra pas, il montera plutôt. Comment veux-tu qu'un roi abandonne son trône ? Ne vois-tu pas son titre au-dessus de la croix : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs (4) ? » Non, non, ne conseilles plus au Roi des siècles une fuite honteuse. Il ne fuira pas, il ne se rendra pas à ta demande ; il n'abandonnera pas à son commencement une telle victoire.

Le pervers ! il savait avec quelle sollicitude le Seigneur avait recherché la foi d'Israël ; aussi, promet-il cette foi, si le Seigneur descend du gibet. Il est trop tard, il est trop tard pour proposer tes conditions. Il est Roi d'Israël, mais il est écrit dans le Livre des Rois : « Or le Roi se tenait sur son trône (5). Non, il ne fuira pas le combat. Il le poursuivra jusqu'à ce qu'il pourra dire : « Tout est con- « sommé ! » Tu trembles déjà, ô méchant ; tu pâlis, tu redoutes sa puissance. Maintenant tu vas éprouver, maintenant tu vas reconnaître quelle immense vertu se cache sous de telles souffrances, quelle force immense renferme une telle faiblesse.

Mais la Passion est finie. Soudain cette âme glorieuse, au milieu de l'ineffable éclat de sa majesté, s'élançait et, comme une flèche

(1) St Luc, xxiii, 21. — (2) St Matth., xxvii, 40. — (3) St Matth., xxvii, 40. — (4) St Jean, xix, 19. — (5) 3 Rois, xxii, 20.

rapide lancée par l'arc divin de son corps, elle descend vers les patriarches de l'ancienne loi, que Dieu retenait dans les Limbes. — Dépeindre cet élan, comme le dépeint saint Augustin dans son second sermon sur la Résurrection (1). — Dire deux choses : premièrement, le trouble des démons ; secondement, la joie des patriarches. — Voir ce passage. Dire brièvement et avec beaucoup d'onction, comment Adam notre premier père et tous les autres vinrent au-devant de lui ; — comment ils lui rendirent des actions de grâces, et dirent : Vous êtes enfin venu, vous êtes enfin venu, Sauveur du monde, attente des nations, gloire des siècles.

Le Sauveur reçoit donc le noble fruit de sa victoire et, accompagnée de cette foule immense de bienheureux, cette âme divine, après trois jours, revient au Sépulcre. Le corps sacré est là, gisant, pâle, sanglant, déchiré ; ce corps formé par le Saint-Esprit dans le sein de la Vierge Marie, ce corps que nulle tâche de péché n'avait souillé, il était là, étendu sur la pierre. Qu'une pareille couche est indigne de lui ! Le trône des cieux, voilà son digne siège. Oh ! comme il était peu convenable que l'ouvrage si parfait d'un Ouvrier divin, fut réduit en poussière ! Comme il aurait été injuste que ce corps incorruptible vit la corruption ! Mais le psalmiste avait dit : « Vous ne permettrez pas que votre Saint voie la corruption (2). » Et quel est ce Saint ? C'est celui dont l'ange avait parlé à Marie : « Ce qui naîtra de vous sera le Saint. »

Cette âme si brillante entre donc dans ces membres pâles, et aussitôt ce visage divin s'illumine, tout le corps rayonne ; les blessures guéries resplendissent comme des flèches ciselées, comme des pierres précieuses sur une chair brillante. Déjà le corps se lève. Quelle joie ! quel tressaillement parmi les anges ! Quelle allégresse dans la milice céleste et parmi les âmes bienheureuses ! Magnifique spectacle ! la mort est vaincue, le cadavre sort du tombeau. Ce corps tout déchiré se lève plus brillant que le soleil. « O mort, où est ta victoire ? O mort, où est ton aiguillon ? La mort « a été absorbée dans la victoire (3), » la mort est devenue un trophée de triomphe. « Les fleurs ont apparu sur notre terre (4) ; » la fleur incorruptible du Verbe éternel, la brillante fleur de son âme bienheureuse, ont apparu sur la terre ; elles se sont reposées sur ce corps béni. Elles y étaient auparavant, mais elles

(1) Append., tom. V, serm. 160. — (2) Ps. xv, 10. — (3) 1 Cor., xv, 15. — (4) Cant., II, 12.

n'apparaissaient point. Cette immuable gloire de la Divinité et de l'âme de Jésus était retenue captive dans les liens d'un corps soumis aux châtimens du péché ; mais en ce moment tout le corps exhale les parfums jusqu'alors enfermés au dedans. « Le temps « de l'émondage est venu (1). » Vous ne verrez plus le Christ Jésus versant des larmes, souffrant la faim ou le froid ; l'éclat des fleurs a brillé ; les marques de la mortalité ont été rejetées. Ainsi parle Origène.

Maintenant plaisantons un instant, si vous le voulez, avec les gardes : Holà, soldats ! que gardez-vous sous cette pierre ? Dites, que gardez-vous ainsi jour et nuit avec tant de soin. Quel dépôt, quel trésor vous a été confié ? Insensés, vous croyez pouvoir garder un Dieu dans ce sépulcre ? vous croyez pouvoir combattre Dieu ? Scellez la pierre, entourez le sépulcre, veillez ; ce sera bien étrange si un Dieu n'échappe point à vos mains. Voyez ; la pierre est-elle assez grande ? est-elle bien scellée ? Eh bien, venez, je vous prie, avec moi dans l'intérieur de ce sépulcre. Où est, je vous le demande, le dépôt confié à votre garde ? Où est le corps ? Regardez bien, il n'est nulle part ; voilà la pierre, voilà le suaire, voilà les linges, mais le corps n'y est plus. Quel est ce mystère ? Le sépulcre est vide, il est fermé ; la pierre est scellée, le sceau est intact et pourtant le corps n'y est plus. Gardes, rendez ce corps qui vous a été confié, ou bien préparez-vous aux tourmens. — D'où vient votre étonnement ? d'où vient votre pâleur ? pourquoi votre malice accuse-t-elle les disciples ? « Ils l'ont volé (2), » dites-vous. Et par où est entré le voleur ? Comment a-t-il pu faire ? Le sépulcre n'est-il pas fermé ? La pierre n'est-elle pas scellée ? Si vous veilliez, comment avez-vous consenti à ce vol ? Si vous dormiez, comment l'avez-vous vu ? — Ah ! oui, le corps a été volé ; mais il a été volé non par un apôtre, mais par celui-là même qui d'abord l'avait déposé sur la croix. Celui qui l'a enlevé, celui qui l'a retiré du sépulcre laissé intact, c'est celui qui était sorti jadis du sein de sa Mère, en laissant sa pureté intacte. Il n'a pas rompu le sceau de cette pierre, lui qui n'avait pas rompu le sceau de la virginité. Il était sorti du sein maternel, sans causer ni déchirement ni douleur, et aujourd'hui il sort du sépulcre, sans l'ouvrir.

Mais laissons ces gardiens, et causons un instant, s'il vous plait, avec les saintes femmes, suivant le récit évangélique. Interrogeons

(1) Cant., II, 12. — (2) St Matth., xxviii, 13.

Marie Magdeleine, cette pieuse servante de Jésus-Christ. — « Pourquoi achetez-vous ces aromates ? pourquoi préparez-vous ces parfums avec tant d'anxiété et de sollicitude ? N'est-ce pas pour oindre le corps du Seigneur ? Mais Joseph et Nicodème ne l'ont-ils pas déjà fait avec cent livres de myrrhe et d'aloës ? Pourquoi préparer encore des parfums ? O femme extraordinaire ! Vous voulez couvrir de vos parfums un corps plus brillant, plus resplendissant que le soleil ! Oh ! si vous saviez quel est ce corps pour lequel vous préparez ces parfums, c'est vous plutôt qui lui demanderiez l'onction de la vie.

J'en conviens pourtant, vous ne connaissez pas sa beauté, préparez donc vos parfums ; mais alors, je vous le demande, pourquoi ne pas oindre le corps au jour du Sabbat ? Vous craignez peut-être de violer la loi du repos, en répandant vos parfums sur ce corps sacré. Ah ! quel divin Sabbat est pour le peuple de Dieu, celui pour qui vous préparez ces aromates ! Ne craignez point de violer le Sabbat, « Car le Seigneur est Fils de l'homme, même au jour du « Sabbat. » C'est en lui que toute âme sainte observe ses sabbats et se repose.

Mais voici autre chose qui me fait admirer votre prudence. Vous vous préparez à aller au sépulcre pour oindre le corps de Jésus. Comment ! ne voyez-vous pas ces cruels satellites préposés à sa garde ? Ils vont vous saisir, vous conduire au conseil, vous accuser d'avoir voulu dérober le corps et vous mettre en croix comme lui. D'ailleurs, la pierre est fort grande. Et puis comment, ô femmes, oubliant votre sexe et votre condition, osez-vous parcourir, seules et pendant la nuit, toutes les rues de la ville ? D'où vous vient tant de hardiesse ? comment expliquer cet oubli de votre sexe, de votre condition et de votre faiblesse ? Pour embaumer un corps sans vie, vous exposez à la mort votre corps plein de vie ; à votre corps vivant encore vous préférez les mortelles dépouilles de votre Maître !

O immense amour de Magdeleine pour Jésus ! ô ardeur ineffable d'une charité sincère et brûlante ! Rien n'arrête celui qui aime ; l'amour affronte tout ; il ne croit pas à l'obstacle ; il croit tout possible ; absorbé par son objet, il oublie tout le reste. Aussi l'amour est plein d'audace, la mort lui semble un plaisir, il méprise les tourments. Quoi de plus fort que l'amour ? quoi de plus imprudent ? Cette sainte femme n'a qu'une pensée, elle ne songe

qu'à couvrir de ses baisers les mains et les blessures du Sauveur, qu'à remplir toutes ses blessures de ses larmes d'abord et ensuite de ses parfums, allant de l'une à l'autre de ces plaies, pour les couvrir de ses baisers et pour les arroser de ses pleurs, voilà ce qui l'absorbe ; quant aux gardes, à la large pierre, au sceau, aux dangers, elle a tout oublié. Peu lui importe la mort, pourvu qu'elle puisse posséder ces blessures, objet de ses désirs ; pourvu qu'il lui soit donné de baiser le corps de son Maître.

Oh! que ce jour du sabbat lui parut long ! que les heures lui semblaient lentes ! Avec quelle impatience son amour supporte les retards ! cette nuit fut un siècle. Dès le grand matin elle se lève, ou plutôt elle veille toute la nuit ; elle attend les premiers feux du jour, et le jour ne paraît pas. Elle regarde les cieux, elle regarde encore, pour y rencontrer les lueurs de l'aurore. Le souvenir de son Maître fait brûler dans son sein toutes les flammes de l'amour ; elle ne peut supporter un retard aussi long, et puisque le jour ne paraît pas, elles sortent de leur maison, au milieu des ténèbres, oubliant leur noblesse et leur famille ; elles vont, sans être accompagnées, comme les veilleurs de la cité ; elles parcourent toute la ville sans la moindre frayeur. Car la véritable charité écarte au loin la crainte. Et, suivant les paroles de l'Évangéliste, « elles arrivent au sépulcre, quand le soleil était déjà levé (1). »

Mais quoi ! il était nuit, quand elles sortirent de Jérusalem ; et le soleil était déjà levé, quand elles parviennent au sépulcre ; cependant, nous dit un évangéliste, le lieu où le Seigneur avait été déposé était auprès de la ville. D'où vient ce retard ? C'est que, dans ce court trajet, elles avaient fait de longues pauses ; à chaque pas elles s'arrêtent et se rappellent les souffrances que le Seigneur avait endurées en ce lieu. Elles passent, comme on le croit communément, sur le Calvaire où le Seigneur avait été crucifié, et là voyant la croix demeurée debout à cause du Sabbat, que de pleurs ! que de sanglots ! que de douleurs, quel renouvellement de leur cruelle affliction ! Magdeleine embrasse cette croix, elle baise le sang dont la terre est inondée, elle recueille, comme autant de perles précieuses, les pierres où elle voit des gouttes de ce sang divin ; elle baise avec la plus grande tendresse les trous de ce bois encore humide, et remplit de ses cris tous les champs d'alentour. Elle brûlait de voir le corps de son Maître, la croix qu'elle rencontre

(1) St Marc, XVI, 2.

l'arrête au milieu de la route ; l'amour l'entraînait au sépulcre, la douleur la retient aux pieds de la croix. Cependant le souvenir de son pieux dessein l'arrache à ces lieux, et lui fait hâter le pas vers le tombeau.

Pendant que tout ceci se passait, le Seigneur aux premières lueurs de l'aurore, s'élançait glorieux de son sépulcre ; nul soldat ne l'a aperçu ; ils étaient indignes de le voir. Au moment où les femmes approchaient des soldats, un ange terrible apparut, nous dit un évangéliste. « Son regard était comme la foudre, et « son vêtement comme la neige. » A cette vue, « les gardes sont « saisis de frayeur et demeurent comme morts (1), » étendus çà et là, sans mouvement, à côté de leurs armes éparses sur la terre. Les femmes, elles aussi, furent saisies de frayeur, mais elles furent aussitôt consolées. La voix de l'ange se fait entendre pour les rassurer : « O vous, dit-il, ne soyez pas effrayées, » comme s'il voulait dire : Que ces bourreaux pervers soient remplis de frayeur, à la bonne heure ; mais vous venues ici dans des intentions bien différentes, vous n'avez aucun sujet de craindre. — O admirable miséricorde de Dieu ! Comme il protège tous ceux qui espèrent en lui ; voyez-vous ces hommes armés ; les voyez-vous aux pieds de ces femmes qui avaient tout à craindre d'eux et qui pourraient, si elles le voulaient, leur enlever toutes leurs armes.

L'ange leur recommande d'annoncer la nouvelle aux apôtres. Et ces femmes, d'abord si troublées, venues avec tant d'empressement, s'en retournent vers eux ; Magdeleine devient l'apôtre des apôtres, elle qui avait été dans cette cité une vile pécheresse. C'est ainsi que l'amour de Dieu l'avait changée ; c'est ainsi que l'amour l'élevait à cette sublime dignité.

Les apôtres en ce moment étaient réunis dans le cénacle. — Bien considérer ici comment ce troupeau, dispersé après la mort du Pasteur, se rassemble de nouveau autour de la Vierge sainte. Et ce n'est pas sans une grande honte qu'ils reviennent à la Mère, après avoir abandonné le Fils. Ils arrivent séparément, tantôt l'un, tantôt l'autre ; ils entrent, baisent la main de la Vierge sacrée et reçoivent sa bénédiction. Cette nouvelle qu'ils apprennent, ne leur semble d'abord qu'un délire de femme, nous dit saint Luc. Cependant Pierre et Jean en qui, comme chefs des apôtres, étaient demeurés quelques restes de foi, se mettent en route, sans ajouter une foi entière aux

(1) St Matth., xxviii, 3.

paroles des femmes ; poussés plutôt par leur amour pour leur Maître, ils veulent voir ce qu'il y a de vrai dans la nouvelle qu'elles avaient apportée... Bien considérer ici comment saint Pierre déjà vieux, sort des portes de la ville ; il court avec ardeur ; l'amour lui donne les forces que l'âge lui refuse. Et cet espace si court lui paraît d'une longueur sans bornes.

Mais, ô Jean, pourquoi n'attendez-vous pas ce vieillard ? Où est votre respect pour ses cheveux blancs ? Est-ce ainsi que vous l'abandonnez seul, triste, haletant, parce que ses pas ne peuvent être aussi rapides que ceux de votre jeunesse ? Entendez-le se plaindre de la lenteur de ses pieds ; pourquoi votre affection ne vous retient-elle pas auprès de lui ?

Voyez quel amour ; ils oublient tout respect, tant leurs désirs se portaient vers Jésus-Christ. Mais quoique Jean fut arrivé le premier, il ne voulut pas entrer, jusqu'à ce que Pierre fut venu. Pierre arrive ; ils trouvent le sépulcre vide, tout ouvert ; point de soldats. Ils entrent et voient le suaire en un endroit, les linges dans un autre, le tout plié par la main des anges ; mais, ne trouvant pas le corps, ils sont saisis d'un étonnement mêlé d'effroi. Ils ne virent d'ailleurs aucun ange, ni aucune autre apparition dans le sépulcre.

Les femmes qui étaient venues les appeler, ne demeurèrent pas dans leur maison ; elles reviennent encore vers eux au sépulcre, et quand les autres se retirèrent, Marie ne voulut point s'éloigner ; l'amour la retenait, et, suivant la parole de l'Évangéliste, « Marie « se tenait dehors près du sépulcre, versant des torrents de larmes (1). » Origène nous dit à ce sujet (2) : L'amour la retient, la douleur lui arrache des larmes ; l'amour l'arrête, la douleur l'enflamme. Elle se souvenait alors sans doute de ces entretiens d'autrefois, de cette amitié si douce avec Jésus, lorsqu'elle était assise à ses pieds, écoutant la doctrine qui coulait de sa bouche. Elle se rappelait tout l'amour que le Seigneur avait pour elle, comment il venait habiter dans sa maison ; comment, à cause d'elle, il avait ressuscité son frère mort depuis quatre jours, et autres choses semblables. Elle se rappelait encore sa passion toute récente, ses douleurs et ses blessures. Et quand il ne lui restait pour sa consolation que les mortelles dépouilles de son Maître, on est venu les lui ravir ; aussi rien ne pouvait adoucir sa douleur. O femme,

(1) St Jean, xx, 11. — (2) Homélie sur sainte Madeleine.



« votre douleur est grande comme la mer (1). » Comme tous ceux qui aiment, elle croit des choses impossibles; elle a déjà vu le sépulcre vide, et pourtant elle se penche encore, pour voir si elle n'y trouvera pas celui que cherche son âme. S'étant ainsi inclinée, elle voit deux anges, vêtus de blanc; leurs visages étaient blancs et resplendissants, ils n'avaient point l'aspect terrible de ceux qui étaient venus pour effrayer les gardes.

Ces anges dirent à Marie : « Femme, pourquoi pleurez-vous? « Vous cherchez parmi les morts celui qui est vivant (2). » Ne savez-vous pas qu'il est écrit de lui : « Il est libre au milieu des « morts (3)? » Elle répond : « Ils ont enlevé mon Seigneur et je ne « sais où ils l'ont mis. » Voyez-vous comme la douleur d'avoir perdu le corps de son Maître, absorbait tout sentiment en cette sainte femme! Elle-même était allé annoncer qu'il vivait encore, et elle le cherche de nouveau, comme s'il était mort.

Que faites-vous, ô Marie? Vous-même tantôt n'avez-vous pas annoncé aux apôtres que votre Maître était en vie, qu'il devait aller en Galilée? Pourquoi dites-vous maintenant : « Ils ont enlevé « mon Seigneur? » La douleur l'avait troublée jusqu'au fonds de son être, et elle ne croyait plus à cette vie qu'elle avait annoncée elle-même. — Mais au moins, ô femme, cessez maintenant de vous attrister; vous n'en cherchiez qu'un, vous en trouvez deux. Vous cherchiez un homme, vous trouvez des anges; vous cherchiez un mort, vous trouvez des vivants; votre tristesse n'a plus de motifs.

O inconcevable amour de cette sainte femme! Qu'elle a bien mérité cette louange du Seigneur : « Beaucoup de péchés lui sont « pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé. » Reconnaissez et pesez bien toute la force de l'amour. Jamais peut-être avant ce jour cette femme n'avait vu des anges, elle n'avait jamais entendu leur parole, elle en voit aujourd'hui, et elle y est indifférente, elle n'y fait pas plus d'attention que s'ils n'étaient que des enfants. Cette vue ne lui fait pas un instant oublier son dessein; consumée par le désir de revoir son Maître, elle n'a pas d'autre sujet de plainte. « Ils ont enlevé mon Seigneur, s'écrie-t-elle. » Elle réalise cette parole du Cantique : « Les veilleurs de la ville « m'ont trouvée, etc. N'avez-vous pas vu celui qu'aime mon « âme? Je me suis avancée un peu au-delà et j'ai trouvé celui

(1) Lament., II, 13. — (2) St Jean, XX, 13. — (3) Ps. LXXXVII, 6.

« qu'aime mon âme (1). » Elle accomplit encore ces paroles de Job : « On ne donnera pas en échange l'or le plus pur (2), » c'est-à-dire on n'acceptera pas la nature angélique en échange de la Sagesse de Dieu qui est le Christ.

Cette sainte femme ne fait donc aucune attention aux anges. Les regards de son âme uniquement fixés sur son divin Maître, elle pouvait répéter cette parole du Cantique : « Reviens, ô mon « Bien-aimé, montre-moi ton visage, car ta voix est douce et ton « visage est brillant (3). » O doux Jésus, écoutez, je vous supplie, la voix de votre servante; voyez son deuil, sa fatigue, sa désolation; elle soupire après vous comme le cerf après une source d'eau vive; exaucez son désir. Combien de temps vous cherchera-t-elle encore? Combien de temps vous appellera-t-elle par ses désirs?

Triste, le visage inondé de larmes, elle parlait encore avec les anges, lorsque se retournant, elle voit auprès d'elle le Seigneur sous la figure d'un jardinier qui lui dit : « Femme, pourquoi « pleurez-vous? » O Seigneur, n'a-t-elle pas bien raison de pleurer? Elle a perdu son bien, sa consolation, son Maître, son Seigneur; elle espérait du moins trouver une consolation auprès de son corps sacré, et on le lui a ravi; et vous lui dites : « Pourquoi pleurez-vous? » Mais vous, Seigneur, pourquoi, vous et les anges, redoublez-vous sa douleur, augmentez-vous sa tristesse, en lui demandant ainsi la cause de ses larmes? « Pourquoi pleurez-vous? » Et pourquoi ne pleurerait-elle pas? Elle a perdu son unique consolation, elle n'a plus rien pour reposer son cœur. — « Qui cherchez-vous? » Seigneur, vous savez bien qui elle cherche. Celui que les anges adorent, « vers qui les anges désirent porter leurs regards (4); » Celui dont la lune et le soleil admirent la splendeur, Celui dont le monde entier a si longtemps attendu l'avènement. Ah! Seigneur, comme vous jetez dans la plus grande affliction le cœur de cette femme, en rappelant à sa mémoire Celui qu'elle cherche sans pouvoir le trouver?

« Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-le moi (5). » Oh! comme toutes les actions, toutes les paroles de cette sainte femme sont autant d'yeux et de bouches qui révèlent son amour! Et remarquez quelle sagesse dans son ignorance! quelle pénétration dans son inintelligence! Elle dit aux anges : « Ils ont enlevé

(1) Cant., III, 3. — (2) Job, xxviii, 15. — (3) Cant., II, 17. — (4) 1 St Pier., I, 12. — (5) St Jean, xx, 15.

« mon Seigneur, » et au jardinier : « Si c'est vous qui l'avez enlevé. » Oui, vous dites vrai, ô Marie, c'est lui qui a enlevé, qui a dérobé le corps du sépulcre où il était enfermé. — Mais quel est celui qu'on a enlevé? De qui parlez-vous? Vous n'avez encore nommé personne et vous dites : « Si c'est vous qui l'avez enlevé! »

Telle est la force de l'amour. Il est dans la nature de l'amour de croire tous les autres affligés comme lui. Voyez une mère qui pleure la mort de son fils, elle raconte à tous, elle répète à tous les actions et les paroles de son enfant. Cette sainte femme s'imaginait donc que tout le monde savait la cause de sa vive douleur, comme si elle la portait écrite sur son visage; elle interroge, mais sans nommer celui qu'elle cherche. Semblable à l'Épouse des Cantiques qui s'écriait dans l'ardeur de son amour : « N'avez-vous pas vu celui qu'aime mon âme (1)? » Voyez les développements de saint Bernard sur cette parole.

Magdeleine ajoute : « Je l'emporterai. » O faible femme ! pourrez-vous emporter un corps si pesant? Vous voyez bien que vous êtes trop faible. O audace de l'amour ! l'amour lui promet les forces que la nature lui refuse ; sous cette frêle nature se cache un immense amour, et c'est la puissance de cet amour et non les forces de la nature qui lui fait prononcer ces paroles. L'amour qui remplit ce tendre cœur profère cette parole d'énergie.... O Marie ! Mais si le corps était dans le prétoire de Pilate : « Je l'emporterai. » Et s'il était dans la synagogue des Juifs? « Je l'emporterai. » Et s'il était dans le conseil des Pharisiens? « Je l'emporterai. » Au milieu des lances et des épées, en quelque lieu que je le trouve, « je l'emporterai. »

Magdeleine avait dit ces paroles entremêlées de sanglots et de larmes. Le bon Maître ne peut voir plus longtemps dans une telle désolation cette femme qui avait si bien recueilli autrefois toutes ses paroles ; et, l'appellant suivant son habitude d'autrefois, il lui révèle qui il est : « Marie, lui dit-il. » Cette seule parole lui découvre celui que son regard n'avait pas reconnu ; et aussitôt, comme sortant d'un profond sommeil : « Bon Maître, répond elle. » Oh ! que de joie, que d'allégresse ! quel changement subit dans son cœur ! Elle le cherchait mort, elle le trouve vivant. N'eût-elle trouvé que son corps inanimé, sa joie eût été extrême ! Et elle le trouve plein de vie. Qui pourra se faire une idée du transport de son allégresse ?

(1) Cant., III, 3.

Oh ! qui pourra dire toute la douce tendresse de ces deux paroles : « Marie. » « Bon Maître. »

Cependant cette parole du Seigneur était un blâme sévère, et cette expression de tendresse renfermait un reproche. C'est comme s'il disait : Et vous aussi, Marie, comme tous les autres, vous me croyez dans la mort, semblable aux autres hommes ? vous me croyez disparu à jamais comme eux ? Pourquoi me chercher au milieu des morts, lorsque je suis vivant ? Où est votre foi ? Qu'est devenue cette déclaration si formelle : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant (1) ? » Avez-vous oublié mes miracles, mes prodiges, ma doctrine, infaillibles témoignages de ma Divinité. J'ai ressuscité votre frère mort depuis quatre jours, et je ne pourrai me ressusciter moi-même après trois jours ! Moi qui donne la vie aux autres, je demeurerai dans la mort ! Que sont ces larmes qui montrent votre peu de foi, et ces sanglots qui montrent votre peu de confiance ? Qu'ils aient honte de me pleurer comme mort, ces yeux qui m'ont vu rendre la vie aux morts ! etc. Telles sont les paroles ou d'autres semblables que le Seigneur allait ajouter ; mais Magdeleine ne lui en laisse pas le temps, elle l'interrompt par sa réponse : « Bon Maître. » Et en parlant ainsi, elle se jette à ses pieds.

Le Seigneur lui dit alors : « Ne me touchez pas, ô Marie, car je ne suis pas encore monté vers mon Père. » O tendre Maître, permettez-lui, je vous en conjure, permettez-lui d'embrasser vos pieds, permettez-lui de baiser ces pieds où elle trouva jadis le pardon de ses péchés et le trésor de votre miséricorde. Ne voyez-vous pas qu'elle brûle d'amour ? N'apercevez vous pas les désirs qui la consomment ? Pourquoi l'écartez-vous ainsi ? Pourquoi l'éloignez-vous de vos pieds ? Pourquoi vous montrer si cruel envers celle qui vous aime ? Après une mort si pleine de charité, avez vous oublié votre miséricorde ? N'êtes vous mort pour les pécheurs, qu'afin de les repousser loin de vous ? Dans votre repas chez le Pharisien, vous même, sans qu'elle le méritât, vous avez présenté vos pieds à cette pécheresse à qui la douleur de ses péchés arrachait d'abondantes larmes, et maintenant qu'elle est sanctifiée, maintenant qu'elle a recouvré sa pureté, vous retirez vos pieds à son amour dont votre présence redouble les ardeurs ? Pourquoi êtes-vous devenu si cruel à son égard ? Seigneur, que je voudrais savoir le mo-

(1) St Jean, XI, 25.

tif de ce refus ! Une telle conduite doit être un grand mystère ; car toutes vos œuvres sont toujours réglées par votre sagesse.

Voyez les paroles qui suivent : « Car je ne suis pas encore monté vers mon Père : » saint Bernard a dit à ce sujet (1) : Hé quoi ! lorsque vous serez monté vers votre Père, nous sera-t-il permis de vous toucher ? Lorsqu'un si grand espace vous séparera de nous, pourrons-nous embrasser vos pieds ? Si nous ne pouvons vous toucher, lorsque vous êtes présent parmi nous, qui le pourra, lorsque vous serez élevé jusque dans le sein de votre Père ? — Voici le motif pour lequel je ne permets pas de me toucher ; c'est que je ne suis pas monté vers mon Père dans votre cœur. — Saint Thomas, avant l'Ascension, non-seulement toucha le Sauveur, mais encore il mit la main dans son côté. Il ne parlait donc pas de l'Ascension de son corps, mais de son Ascension, dans notre cœur. C'est dans ta pensée que je ne suis pas encore monté vers mon Père, parce qu'en pleurant ma mort, tu me crois purement homme, et qu'ainsi tu ne reconnais par mon égalité avec mon Père.

Considérons cette vérité, M. F., et soyons saisis de crainte. Que personne ne se croie sage à ses propres yeux ; que personne ne présume de sa justice. Qui croirait Magdeleine blâmable de pleurer ainsi par amour pour son Dieu ? Qui ne la croirait au contraire digne des plus grandes louanges ? Qui soupçonnerait une faute dans ces larmes ? Et pourtant ce juge sévère trouva une faute dans cette action qui nous paraît si louable, et il ne la dissimula point ; il la lui reprocha, afin que nous ne présumions jamais d'aucune de nos œuvres. Trop souvent, nous dit saint Grégoire (2), l'examen du divin juge, trouve digne de punition, ce qu'on croyait digne de récompense.

« Ne me touche pas. » Saint Bernard (3) donne une autre explication : Tu as sous les yeux plus que mon oracle. Ne suis-je pas la Vérité même ? Je l'avais prédit à mes apôtres et à toi, que je ressusciterais après trois jours. J'avais prédit ma mort, et vous l'avez vue ; pourquoi n'avez-vous pas cru de la même manière ma résurrection. Vous aviez entendu l'oracle de la vérité, et pourtant vous aviez encore de la défiance ; femme sans foi, vous versiez encore des larmes. Vos yeux me voient maintenant et vous vous réjouis-

(1) St Bern., serm. 28 sur le Cant., n° 9. — (2) St Grég., Mor., liv. XXIX, ch. XVIII, n° 34. — (3) St Bern., serm. 28 sur le Cant., n° 9.

sez, et vous croyez, et vous confessez votre foi. Vous n'avez fait aucune attention à mon oracle et vous croyez vos yeux ! « Ne me touchez pas. »

Oh ! je vous en supplie, juge plein de tendresse, « n'entrez pas en jugement avec votre serviteur (1), » même au sujet de ces œuvres qui me paraissent le plus saintes. Ne placez pas mes œuvres justes dans votre balance ; au lieu d'y trouver la justice, vous n'y trouveriez que l'iniquité. Sauvez-moi plutôt par votre miséricorde. « Sur mille de vos questions je ne pourrai répondre à une seule. »

Revenons à l'histoire. Le Seigneur disparut et laissa Magdeleine inondée de joie. Elle s'en va, remerciant Dieu ; n'en pouvant plus de bonheur ; elle s'empresse vers ses compagnes qui s'étaient retirées sans doute dans une autre partie du jardin, (car Madeleine était seule quand le Seigneur lui apparut) elle ne peut parler, la joie lui ravit la parole.

Qu'avez-vous, Magdeleine, lui disent les autres ? Quelle est cette joie cause de votre trouble ? Quelle est cette émotion que l'on voit sur votre visage, et qui annonce des transports d'allégresse ? Où sont vos larmes et vos gémissements ? Qu'avez-vous ? Qu'ont vu vos yeux ? Auriez-vous enfin trouvé le corps du Seigneur que vous cherchiez ? — O mes sœurs, mes sœurs chéries, « j'ai trouvé celui qu'aime mon âme (2) ; » j'ai trouvé celui que désire mon cœur. Il vit, il vit encore, celui qui est ma gloire, ma vie, ma consolation. Allons, vite, hâtons-nous, venez, allons vers nos frères, allons vers les apôtres, allons vers la Vierge, sa sainte Mère ; allons leur annoncer la plus douce des nouvelles, une nouvelle inouïe dans tous les siècles. Il était mort et il s'est lui-même ressuscité. Il avait ressuscité les autres, mais quelques-uns de nos pères avaient aussi pendant leur vie ressuscité des morts ; celui qui était ma vie était mort, mais il était la Vie elle-même ; aussi n'a-t-il pu demeurer parmi les morts. Il vit de nouveau, celui qui vit toujours. N'en doutez pas, je l'ai vu de mes yeux, je l'ai entendu de mes oreilles. Voilà les paroles qu'il m'a dites. — Développer ici de la même manière, comment les autres femmes furent remplies de joie. Elles marchaient ; au moment où elles approchent de Jérusalem, le Seigneur voulant les rendre des témoins oculaires et donner à toutes des consolations, daigne leur apparaître pendant

(1) Ps. CXLII, 2. — (2) Cant., III, 4.

qu'elles s'en retournaient ensemble; il leur permet même de satisfaire leurs désirs, en le touchant et en embrassant ses pieds.

Mais, ici, nous avons un grand sujet de plainte contre vous, saints évangélistes, historiens de la vérité. Dites-moi, je vous prie; vous nous parlez fort au long de Marie Magdeleine, de Marie mère de Jacques, de Marie Salomé. Mais où est l'autre Marie, la glorieuse Marie, la divine Mère des bienheureux, la plus grande des femmes? Pensez-vous que le peuple de Dieu, que la sainte Église, n'auraient pas plus de plaisir d'entendre une seule parole sortie de la bouche sacrée de la Mère du Rédempteur, que toutes les paroles sorties de la bouche de mille autres, quelle que soit leur sainteté. Dites-nous, je vous prie, les consolations de cette divine Mère. Quelles paroles, quels doux secrets furent échangés entre ce Fils ressuscité et sa Mère ravie de joie? Que fit cette Mère qui naguère avait vu son Fils entre deux larrons, suspendu à la croix, le visage pâle, les membres abattus et sans vie, et qui le voit aujourd'hui accompagné par les anges, tout rayonnant de gloire, plus brillant que les astres des cieux. Saints évangélistes, pardonnez-moi cette parole; mais si vous n'aviez pas écrit sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, j'oserais vous accuser d'indifférence, voyant votre silence sur cette Mère bénie. Il n'est pas douteux, en effet, que ce divin Fils n'ait apparu à sa Mère très pure, lui qui daignait apparaître à une pécheresse. Non, il ne refusa pas de se présenter à celle qui lui avait donné le jour, puisqu'il se présentait à Pierre qui l'avait renié. Pourquoi donc un tel silence?

Ce silence, M. F., a ses raisons profondes. En effet, pas un des quatre évangélistes n'a dit un seul mot de cette tendre Mère. L'esprit-Saint qui parlait par eux, leur fermait la bouche à tous, afin qu'ils s'accordassent dans leur silence, comme ils s'accordent dans leurs paroles. Pourquoi donc ce silence? Que l'Esprit-Saint daigne nous le montrer. Serait-ce parce qu'en jugement on n'a pas égard à la déposition d'un seul témoin? sans doute; mais on la reçoit toujours. Serait-ce parce que la langue humaine ne saurait expliquer quelles furent alors les joies de Marie? Que le cœur s'efforce de les comprendre, et que la piété s'efforce de les découvrir.

L'Esprit-Saint est prêt à écrire dans les cœurs pieux, ce qu'il n'a pu graver dans les pages d'un livre. Puisse au moins une goutte au sein de cet immense fleuve. Écoutez ce que nous inspire en ce

moment l'Esprit-Saint sur cet état ineffable où se trouva Marie.

Cette Vierge sacrée, bien différente des autres femmes, bien différente des apôtres eux-mêmes, eut toujours la foi, la connaissance, la certitude du mystère de la résurrection. Aussi quoique la passion de son Fils la remplit d'une tristesse immense, inconcevable, cependant la régénération du monde était pour elle un grand motif de consolation. Le cœur de Marie était comme un champ de bataille où combattaient l'un contre l'autre l'amour de son Fils, et l'amour des hommes que la mort de son Fils, devait régénérer. La foi en la résurrection de son Fils demeura donc inébranlable dans son âme; il l'avait apprise des saintes Écritures qui lui avaient donné une parfaite intelligence de ce mystère; il la savait aussi par les oracles de son Fils dont elle connaissait par expérience la Divinité, puisqu'elle l'avait conçu, sans que sa virginité fut altérée, puisqu'elle l'avait porté neuf mois dans son sein sans la moindre souffrance, et quelle l'avait enfanté sans douleur. Cette heureuse Vierge n'ignorait donc pas la future résurrection de son Fils; lui-même la lui avait annoncée de sa propre bouche pour la consoler. Le prophète royal l'avait aussi prédite par ces paroles : « Vous ne per-  
« mettez pas que votre Saint voie la corruption (1). » Par conséquent dans le cœur de la Vierge Mère, la douleur immense causée par la passion du Sauveur, se mêlait à la grande joie causée par l'espérance de sa résurrection. Les souffrances de son Fils la plongeaient dans une amère tristesse, mais sa résurrection prochaine versait en elle une ineffable consolation. Voyez si vous pouvez comprendre les mouvements sacrés de ce cœur virginal; méditez-les; tous ces mystères d'amour qui s'y accomplissaient sont cachés à nos yeux. Qui pourra jamais savoir comment l'Esprit-Saint unissait dans ce même cœur le comble de la tristesse et le comble des consolations?

Déjà le troisième jour approchait, jour qui devait être le premier de notre salut et de notre gloire. Il approchait, ce matin si splendide que le lever de deux soleils devait illuminer des plus brillants rayons. La Vierge sainte avait passé toute cette nuit en prières, l'esprit appliqué aux choses d'en haut. Que de transports dans son cœur! Que de tressaillements dans son âme! Que d'extases! Que de ravissements! Et afin qu'elle les éprouve avec plus de perfection, l'Esprit-Saint qui la ravit, fortifie toutes ses facultés, pour que, dans

(1) Ps. xv, 10.



l'extase, elle puisse, sans succomber et sans perdre l'usage de ses sens, supporter des délices qui eussent brisé la nature humaine.

Le moment approchait où la céleste lumière allait paraître. La Vierge sainte reconnaît ce moment, non à la fuite des heures, mais aux saintes agitations de son cœur. Cette âme virginale s'enflamme; sur cette sainte tige de Jessé, mille affectueux, mille mouvements de joie se succèdent et l'embellissent comme autant de roses éclatantes. De moment en moment, quand l'esprit lui permet de parler, elle s'écrie avec le prophète : « Venez, vous qui êtes ma gloire, « levez-vous, vous qui êtes ma joie, mon chant de louanges (1), » mon amour, la vie des vivants ; levez-vous, ô mon Fils, ô mon Époux, ô mon Dieu, etc.

Sa voix virginale retentissait encore, lorsqu'une lumière soudaine resplendit dans son appartement. Les chœurs des anges entrent, suivis des patriarches et de la troupe des prophètes. Mille parfums célestes exhalent leurs odeurs embaumées, et des chants sacrés font retentir ce sanctuaire de leurs merveilleuses harmonies. Ces divers groupes viennent chacun à son tour saluer la Vierge sainte. Enfin le Roi des cieux paraît tout rayonnant de splendeur et de beauté. Il embrasse sa Mère bien aimée, il ne permet pas de tomber à ses pieds, à cette auguste Vierge qui lui avait donné sa chair et son sang ; il la reçoit dans ses bras, et là cette heureuse Mère s'incline et se repose longtemps, « appuyée sur son Bien-aimé (2). »

O bienheureuse Vierge ! ô âme fortunée ! heureuse tête qui repose sur cette divine poitrine ! O bienheureux les yeux qui ont contemplé ce spectacle ! Oh ! s'il m'avait été donné de me placer dans un angle de cet appartement, dans quelque coin obscur, pour tout considérer. Mais c'était trop pour toi, pécheur endurci, c'était trop pour toi de contempler une telle allégresse. Profane, pourquoi ce désir de te trouver présent à ce commerce d'une amitié si céleste ? Impur et ténébreux, pourquoi cette présomption de te mêler, même par le désir, à tant de pureté et à tant de lumière ? J'aime à croire et je ne pense pas m'être tromper, qu'en ce moment, mieux que pendant toute sa vie, l'âme de la Vierge contempla dans une vision béatifique non-seulement la chair brillante de son Fils, mais le Verbe lui-même ; dans cette vision béatifique elle voyait

(1) Ps. LVI, 9. — (2) Cant., VIII, 5.

Dieu éclatant de gloire, caché au-dedans de son Fils, et les brillants rayons qui éclataient au dehors de sa chair divine; elle voyait ce Fils qui était né d'elle, sortant du sein de son Dieu, elle se voyait Mère de Celui dont Dieu est le Père, elle avait pour Fils le Fils même du Père éternel; et alors elle voyait clairement tout l'éclat de sa propre gloire et de sa dignité dans le Verbe même qu'elle avait enfanté. Et comment pourrions-nous le prouver? Nous n'avons pas sans doute le témoignage de l'Écriture; cependant écoutez un raisonnement qui me semble plein de force.

Il n'y a pas de doute que toutes les grâces, toutes les faveurs, accordées aux Saints pendant leur vie, n'aient été aussi accordées à la Mère de Dieu. Or saint Paul a vu la Divinité, ainsi que tout le monde le reconnaît. Moïse a vu sinon la Divinité, du moins un brillant vestige de la Divinité. Job a vu Dieu, saint Jérôme, saint Augustin ont eu aussi peut-être la même faveur. A plus forte raison la Mère de Jésus-Christ a pu souvent contempler Dieu durant sa vie mortelle. Or, aucun moment ne nous semble plus favorable à cette vision que celui-ci. Voilà pourquoi notre piété aime à affirmer sans qu'il y ait témérité ni présomption, qu'en ce moment la Vierge sainte a vu Dieu même dans une vision béatifique.

# SAINT JOUR DE PAQUES

## DEUXIÈME SERMON

### HISTORIQUE DU MYSTÈRE

*Præcedet vos in Galilæam; ibi eum videbitis.*

Il vous précèdera en Galilée ; là vous le verrez.

(St Marc, xvi, 7)

Il brille enfin, ce jour de la Résurrection du Seigneur, jour sacré, le plus beau des jours, réjouissons-nous, car « c'est le jour « que le Seigneur a fait (1) ; » il est la source des jours heureux, le prélude de la vie immortelle, le principe de toute notre gloire. Au jour d'une solennité aussi auguste, félicitons Jésus Christ et félicitons-nous nous-mêmes. Félicitons Jésus-Christ portant les dépouilles des ennemis qu'il a vaincus à la croix. Comme couronne de sa victoire dans cette lutte sanglante, comme récompense de son humilité et de son inviolable obéissance, l'arbitre Souverain, le Très-Haut, en le revêtant de l'immortalité glorieuse, lui a donné le domaine universel des êtres, ainsi qu'il s'en est glorifié lui-même avec vérité dans ces paroles : « Toute puissance m'a été donnée « au ciel et sur la terre (2). » Avec quel éclat, avec quelle splendeur, ce triomphateur glorieux s'élance aujourd'hui du tombeau ! Quel nouveau, quel ravissant spectacle il offre aujourd'hui dans sa chair aux habitants des cieux ! C'est une nouvelle créature telle

(1) Ps. cxvii, 24. — (2) St Matth., xxviii, 18.

qu'on n'en avait jamais vue dans l'univers, qu'il montre aux siècles étonnés.

Félicitons-nous aussi nous-mêmes, parce que nous voyons aujourd'hui la forme de notre résurrection future ; parce que nous contemplons dans Jésus-Christ l'image de la gloire, objet de notre espérance. C'est notre propre gloire, M. F., que nous célébrons aujourd'hui, c'est notre splendeur que nous vénérons. Aujourd'hui dans Jésus-Christ commence notre propre résurrection, pour se consommer en chacun de nous au temps marqué. Le tronc de l'arbre a repris sa vie, est-il douteux que les rameaux ne soient vivifiés un jour. La vigne apparaît resplendissante de gloire, n'est-il pas certain que les branches seront glorifiées un jour. « Je suis la vigne, a-t-il dit, et vous êtes les branches (1). » Et les branches ne doivent-elles pas participer à la glorification de la vigne, et les rameaux à la vivification de la racine ? ils y participeront avec abondance et de toutes les manières. Car tel est le tronc, tels seront les rameaux ; ce qui est donné au tronc, est par lui donné à toutes les branches. Dans la vie du tronc, il y a une espérance certaine de vie pour les rameaux. Jésus-Christ, notre racine, est ressuscité, et nous aussi, sans aucun doute, nous ressusciterons. Ne vous laissez pas troubler, M. F., par le long délai de la résurrection qui nous est promise, puisque nous en avons déjà un gage infaillible dans la résurrection de Celui qui est notre tronc et notre racine. La tête a reçu la vie, la vie s'étendra dans tous les membres.

Déjà, Seigneur Jésus, nous vivons tous en vous ; avec vous nous sommes tous ressuscités ; avec vous déjà nous sommes tous assis à la droite du Père céleste ; telle est la doctrine de l'Apôtre. « Il nous a ressuscités, il nous a fait asseoir dans les cieux avec Jésus-Christ (2). » Déjà nous avons reçu en puissance ce qui nous sera un jour accordé en réalité. Le nouvel Adam apparaît aujourd'hui, formé non plus en âme vivante, mais en esprit vivifiant. Il est destiné à devenir le Père et la source du siècle futur ; de lui doit sortir une race nouvelle, non pas une race terrestre et grossière, mais une race brillante et toute céleste, afin que les enfants soient tout célestes comme leur Père. En un mot, « les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père (3). »

(1) St Jean, xv, 5. — (3) Ephés, ii, 6. — (4) St Matth., xiii, 23.

Le premier né d'entre les morts, Jésus-Christ, sort aujourd'hui du tombeau ; rayonnant de lumière, il attend le moment de notre régénération future ; une race nouvelle d'enfants de Dieu le suivra dans sa gloire, « afin qu'il soit l'ainé entre plusieurs frères (1). » Je dis entre plusieurs frères et non entre tous les frères, car à cause de lui « nous ressusciterons tous, » sans doute, « mais nous « ne serons pas tous changés avec lui (2). » Il n'y aura de changés que ceux qui pendant leur vie auront porté son image ; il n'y aura de conformes à la clarté de son corps que ceux qui n'auront pas dédaigné de se conformer à l'humilité de sa croix, pendant leur vie mortelle. Jésus-Christ a mérité la résurrection pour tous les hommes, mais il n'accomplira pas en tous cette glorification qui doit nous transformer, il l'accomplira seulement en ceux pour qui son Père l'a préparée.

Tel est, M. F., l'objet de cette fête, tel est le sujet de notre joie et de notre allégresse. Félicitons notre Maître élevé au comble de cette immense gloire. Réjouissons-nous avec notre divin Roi à qui Dieu soumet en ce jour toute créature et qu'il établit chef des principautés célestes. A l'élévation de leur maître, les serviteurs, la maison tout entière lui présente ses félicitations, et se livre à la plus vive joie, pour célébrer la nouvelle dignité dont il est revêtu, on reconnaîtra donc si nous sommes les serviteurs de Jésus-Christ et si nous faisons partie de sa famille, à la joie répandue sur notre visage, à nos chants de louanges et de réjouissance. Quand le Seigneur naquit d'une Vierge, les anges applaudirent ; aujourd'hui que le Seigneur sort du sein de la terre, peuples, c'est à vous d'applaudir ; le Seigneur sortit du sein de la Vierge sujet à la mort, aujourd'hui il sort immortel du sein de la terre. La Vierge Mère ne ressentit point de douleur dans son enfantement ; aujourd'hui la terre tremble pour enfanter ce fruit divin.

O naissance nouvelle ! ô enfantement nouveau ! ô fruit nouveau de cet enfantement ! « Les anciennes choses sont passées, je fais « toutes choses nouvelles (3), » un ciel nouveau, une terre nouvelle, une famille nouvelle ; le premier de ces êtres nouveaux, c'est Jésus-Christ sortant du sein des morts. Jésus-Christ a été renouvelé, tous les êtres après lui seront renouvelés, en leur temps.

Je voudrais vous raconter l'histoire de cette Résurrection sacrée d'après le récit des Évangiles ; je désire donc que vous soyez plus

(1) Rom., VIII, 29. — (2) 1 Cor., xv, 51. — (3) Apoc., XXI, 5.

attentifs, car il est difficile de mettre dans les divers événements racontés par les Évangélistes un ordre qui s'accorde avec chacun de leurs récits, sans les contredire en aucun point.

Mais par où commencer ? Par où commencerai-je, ô Jésus, à raconter votre gloire ? Si dans sa justice, le Très-Haut, Maître et Seigneur de toutes choses, ne laisse jamais sans un glorieux salaire les plus légers travaux, les œuvres les plus simples ; s'il ne laisse jamais sans une juste récompense, un verre d'eau froide donnée au pauvre en son nom ; quelle gloire, quelle récompense a dû vous être accordée, à vous, ô bon Jésus ! à vous, qui avez combattu avec tant de force, et avec tant de constance, à vous qui avez servi avec tant de soumission et tant d'humilité ; à vous qui, par obéissance aux ordres de votre Père, pour sa gloire et pour le salut du monde, avez livré de tels combats, accepté de si affreux supplices ; à vous qui n'avez point reculé devant la mort la plus infâme. Écoutons les chants de la milice céleste qui s'écrie dans l'Apocalypse : « Oui, l'Agneau qui a été  
« immolé est digne de recevoir la vertu, la Divinité, la sagesse, la  
« force, l'honneur, la gloire, la bénédiction (1), » et la domination sur toute créature qui est au ciel, sur la terre, sous la terre, dans la mer et jusqu'au fond des abîmes. Oui, il est digne qu'à son nom tout genou fléchisse au ciel, sur la terre, et dans les enfers. Il faut que le Maître de toutes choses qui, pour obéir à son Père, s'était mis au-dessous de tous les êtres, soit à cause de cette obéissance, élevé de nouveau au-dessus de tous les êtres.

Tel se montre à nous en ce jour ce glorieux Triomphateur, lorsque, voulant visiter les demeures infernales, il en brise, par sa puissance, les portes d'airain et les gonds de fer, et inonde des splendeurs de sa merveilleuse lumière, le royaume des ténèbres éternelles. Quelle épouvante, quel trouble se répandent tout-à-coup dans les profondeurs de ces abîmes effrayés de cette puissance jusqu'alors inconnue ! Écoutons ici quelques paroles de l'Écriture : « Alors les princes d'Édom furent saisis de trouble, la  
« peur a fait trembler les puissants de Moab ; tous les habitants  
« de Chanaan ont défailli. Que l'épouvante et l'effroi fondent sur  
« eux devant la puissance de votre bras, Seigneur. Qu'ils soient  
« immobiles comme la pierre, tant que passera votre peuple, Sei-  
« gneur, ce peuple que vous avez possédé (2) ; » le peuple, veux-je dire, des saints patriarches, que vous avez, à cause du sang de votre

(1) Apoc., v, 12. — (2) Exod., xv, 15.

alliance, délivré du cachot où il était enchaîné et du « lac où l'eau ne se trouve jamais (1). » Vous les avez retirés comme un pasteur retire ses brebis de l'abîme qui les avait englouties ; vous les avez placés dans des pâturages abondants. De quelle joie les inonde votre présence ! Que d'allégresse remplit leur cœur ! quelles louanges ils firent retentir en votre honneur ! la langue humaine ne saurait dire tant de transports ; mais que le cœur du moins les médite et les goûte ! « O mort, je serai ta morsure, avait dit le prophète (2). » Vous avez accompli cette parole, Seigneur, votre présence n'a pas dévoré l'abîme des coupables en les sauvant tous, mais vous lui avez fait comme une large morsure, en mettant la solitude dans les Limbes de vos Saints.

Voulez-vous, M. F., avoir une idée des joies et des chants de louanges que faisaient éclater ces saintes âmes ? Rappelez-vous le cantique que chantait le peuple d'Israël, lorsqu'à sa mystérieuse sortie de l'Égypte, après avoir traversé la mer à pied sec, il faisait retentir les airs de ses acclamations : « Chantons le Sei-  
 « gneur parce qu'il a fait éclater sa gloire ; il a précipité dans  
 « la mer le cheval et le cavalier. Le Seigneur est semblable au  
 « vaillant guerrier, son nom est le Tout-Puissant. Il a précipité  
 « dans la mer les chars de Pharaon et son armée ; et l'élite de ses  
 « guerriers a été engloutie dans les flots, les abîmes les ont cou-  
 « verts. Votre droite, Seigneur, a fait éclater sa force ; votre droite  
 « Seigneur a brisé l'ennemi. Vous avez accablé vos ennemis des  
 « flots de votre gloire (3). » Il n'est pas besoin de vous montrer avec quelle puissance plus grande encore, toutes ces merveilles s'accomplirent à la sortie des enfers en ce jour. Je ne puis pas non plus vous faire remarquer le sens prophétique de chacune de ces paroles.

Après avoir retiré ces âmes de l'abîme, le divin Rédempteur les plaça suivant l'opinion commune dans le Paradis d'où l'homme avait été chassé au commencement des temps, afin de les remettre ainsi en possession non seulement de l'héritage céleste, mais encore de l'héritage terrestre, suivant cette parole : « C'est vous qui me  
 « rendrez mon héritage (4). » Nous croyons que le Sauveur demeura dans ce lieu avec les patriarches jusqu'au jour de l'Ascension.

Pendant ce temps, la Vierge sainte, réunie au collège apostolique,

(1) Zach., ix, 11. — (2) Osée, xiii, 14. — (3) Exode, xv, 1. — (4) Ps. xv, 5.

demeurait dans le cénacle devenu comme un sanctuaire. Après la mort de son chef et de son Maître, cette famille affligée s'était assemblée dans ce lieu, pour se consoler auprès de la Vierge Mère et pour recevoir ses leçons à la place de celles de son Fils. Comme de timides colombes se dispersent dans les champs, lorsque le rapide épervier fond tout-à-coup au milieu d'elles, ou que les tourbillons d'une odieuse tempête viennent jeter la confusion dans leur troupe paisible ; bientôt quand le ciel reprend sa lumière et sa sérénité, on les voit les unes après les autres se réunir de tous côtés et se rassembler dans les sillons ; ainsi la Passion du Pasteur avait jeté le trouble dans son troupeau timide et l'avait dispersé dans les retraites les plus sauvages d'alentour. Oh ! comme leur visage est couvert de la honte d'avoir abandonné un si bon Maître au moment de la lutte ! Quelle tristesse accablait leurs cœurs ! Ils se rassemblent autour de la Vierge Mère, et dans leur confusion ils n'osent lever sur elle leurs regards.

Que j'aime à appeler bienheureux, l'hôte qui fut digne de recevoir dans sa maison une si illustre assemblée ! Que j'aime à appeler bienheureuse, sa maison où se sont accomplis tant de mystères ! Là le Seigneur lava les pieds à ses apôtres, là fut mangé l'agneau pascal, là fut institué le mystère du Corps et du Sang de Jésus Christ, là s'assembla l'Église, cette nouvelle Mère, là descendit le Saint-Esprit envoyé du ciel ; de ce cénacle comme d'un grenier divin, une semence nouvelle se répand dans tout l'univers et le remplit d'une abondante moisson de disciples de Jésus-Christ. Quoi de plus divin, quoi de plus sacré que ce lieu ?

En ce moment, l'espérance de la résurrection de leur Maître avait abandonné les apôtres ; pas une étincelle de foi ne demeura dans leur cœur ; le deuil et la tristesse l'avaient envahi tout entier. Seule, la Vierge Mère, pleine de foi et d'espérance, méditait le mystère dans son cœur, et en silence contemplait ces divers événements. Mais elle ne révélait point aux apôtres attristés son inflexible espérance ; leur cœur trop accablé ne pouvait recevoir aucune consolation. O Vierge sainte, qui pourra exprimer les pensées de votre esprit, les sentiments de votre cœur, en ce moment solennel ? Quelles flammes brûlent dans votre sein, quelles émotions agitent votre âme ! Après la douleur si cruelle éprouvée pendant la passion de son Fils, après cette extrême désolation où le glaive avait transpercé son âme, des sentiments nouveaux, les senti-



ments de la joie la plus vive s'élèvent dans son cœur ; comme après une nuit d'affreuses tempêtes, quand une lumière inespérée se lève à l'horizon, peu à peu la confiance renaît, la crainte se dissipe et la tristesse s'éloigne des cœurs affligés.

Dans les transports de son amour, la Vierge sainte pousse du fond de sa poitrine de longs gémissements ; elle s'écrie avec le prophète. « Réveillez vous, vous ma gloire ; ô ma harpe, ô ma « lyre, réveillez vous (1). » Ne tardez pas, ô mon Fils, relevez-vous, venez consoler votre triste famille. Ne laissez pas se réjouir de votre mort ceux « qui vous haïssent sans motif (2) ; » vengez-vous de vos ennemis et couvrez-les de confusion. Qu'ils soient couverts de honte, ceux qui ont osé vous mépriser et brauler leurs têtes devant vous. « Souvenez-vous des outrages de l'insensé, des « outrages qu'il multiplie tout le long du jour (3) ; » souvenez-vous qu'il ne reste plus rien à vos amis, que vos petits enfants ont perdu toute espérance. Elle dit, et des ruisseaux de larmes coulent doucement sur son visage ; son cœur se fond d'amour ; une vive rougeur brille sur ses joues ; c'est l'Esprit divin qui l'enflamme et la fait rayonner de ses feux célestes.

Du fond de son tombeau, le Fils divin entend les gémissements de sa mère ; comme un jeune lionceau connaît les rugissements inquiets de la lionne ; et il ne tarde plus à sortir de son sommeil ; il se hâte de reprendre ces membres souillés encore du sang de sa passion cruelle ; il relève le cadavre gisant dans le sépulcre. Tel est le mystère qu'avait prédit autrefois le patriarche Jacob, lorsque, sous le nom de Juda, il désignait Jésus-Christ dans ces paroles de louanges. « Juda est un jeune lion ; tu t'es élancé sur ta « proie, ô mon fils, et tu t'es couché comme un lion pour prendre « ton repos. Qui le réveillera comme la lionne éveille ses petits (4) ? »

Admirables paroles ! le saint patriarche annonce qu'un Fils s'éveillera aux cris de sa mère, comme l'on dit que les cadavres des jeunes lions reprennent la vie aux rugissements de la lionne (5). Heureuse Vierge ! par ses vertus elle avait fait descendre le Seigneur du haut des cieux, et par ses cris plaintifs, elle le fait sortir aujourd'hui du sein des morts, accomplissant ainsi cette parole : « Qui montera dans le ciel, pour en faire descendre Jésus-

(1) Ps. LIX, 9. — (2) Ps. XXXIV, 19. — (3) Ps. LXXIII, 22. — (4) Gen., XLIX, 9. — (5) Cette croyance était assez commune autrefois Voyez Gesner, liv. I<sup>er</sup> des quadrup.

« Christ? ou qui descendra dans l'abîme pour le rappeler du milieu des morts (1)? »

Déjà le troisième jour approchait, et l'aurore se levant plus pure que jamais brillait à l'horizon ; lorsque l'âme du Sauveur unie au Verbe divin, et environnée du cortège auguste des saints patriarches, entre dans le tombeau ou gisait son corps privé de vie. Au dehors se rangent les chœurs des esprits angéliques que le Père céleste avait envoyés du ciel pour assister au prodige et pour chanter des louanges dignes de ce beau triomphe. Sur une pierre était étendu le corps déchiré de blessures, couvert de sang, gonflé partout de plaies livides ; corps sacré qu'avait formé sans l'opération de l'homme, la vertu de l'Esprit-Saint ; corps très pur que n'avait jamais souillé la contagion du mal ; corps enfin digne des cieux et mille fois préférable à toutes les puissances angéliques. A son contact les malades recouvrent la santé, à sa voix les morts reviennent à la vie, la mer prête à ses pieds une route solide, toute créature obéit à un signe de ses yeux. L'âme rentre enfin dans ce corps glacé, et tout-à-coup la froideur de la mort fait place à une chaleur vivifiante ; cette chair si pâle resplendit d'un éclat plus brillant que le soleil, et ces membres divins rayonnent d'une lumière éblouissante ; ces plaies sacrées prennent les couleurs de la pourpre mêlées à la plus pure blancheur, et ces blessures imprimées dans ce corps, étincellent comme des pierres précieuses. Revenu à la vie, le corps se relève et sort de ce tombeau qu'une large pierre couvrait encore. Quels applaudissements parmi les anges ! Qui pourra dire leurs chants, leurs louanges et l'harmonie de leurs concerts ! A ce spectacle nouveau tous les chœurs célestes sont saisis d'étonnement ; jamais parole ne pourra exprimer les transports de leurs joies.

Mais vous, ô Vierge sainte, quels furent les battements de votre cœur lorsque les chants de ces esprits célestes parvinrent à vos oreilles ! Quelle fut votre joie, lorsque vous vîtes ce Fils bien-aimé plus brillant que les astres, commandant au ciel et à la terre ! lorsque vous entendîtes sa parole, quand vous le pressâtes dans vos bras. J'aime à croire, et je ne pense pas me tromper, qu'en ce moment, dans une vision béatifique, vous pûtes contempler le Verbe divin lui-même, et voir les troupes de tous ces purs esprits qui, dans leurs magnifiques louanges, vous éle-

(1) Rom., x, 6.

vaient jusqu'aux cieux et vous proclamaient bienheureuse.

Pendant ce temps, les pieuses femmes qui s'étaient tenues aux pieds du Seigneur attaché à la croix, préparent des parfums, pour oindre le corps de leur Maître, dès que le sabbat sera passé. Toute la nuit, elles veillent, attendant le jour qui leur semble bien lent à venir. Leur amour impatient ne peut souffrir tant de lenteur ; oubliant leur sexe et leur condition, elles sortent pendant la nuit. Leur plus grande préoccupation, c'est de savoir qui leur ôtera la pierre de la porte du sépulcre, comme si les gardes ne devaient pas être un obstacle plus grand que cette pierre. O amour qui dans sa violence ne reconnaît aucun danger, pourvu qu'il possède l'objet de ses désirs ! Que dirai-je de l'amour de ces saintes femmes ? Elles n'ignorent pas que des gens armés gardent le tombeau, que la pierre a été scellée avec le plus grand soin, afin que personne ne put enlever le corps pendant ces trois jours ; et elles ne craignent pas de se jeter au milieu de ces hommes armés pour arriver jusqu'au sépulcre, de briser le sceau de la pierre et d'oindre de leurs parfums le corps sacré sous les yeux des soldats ennemis.

O femmes pieuses ; où allez-vous ? quels sont ces transports d'amour qui vous agitent ? Ne pensez-vous pas que des gardes armés entourent le sépulcre ? ils vont croire que vous êtes venues pour dérober le corps ; ils vous saisiront, vous traineront jusqu'au conseil à travers les rues de la ville et vous feront souffrir les mêmes tourments que vous avez vu souffrir à votre Maître. Pensez-vous que des prières ou des présents pourront fléchir ces cœurs barbares et, qu'écoutant vos désirs, ils vous permettront de toucher ce corps sacré, de le couvrir de vos parfums, pour lui rendre les derniers honneurs ? Ah ! la haine pour voire Dieu crucifié les dévore, et vous ne viendrez pas à bout de vos desseins, sans avoir beaucoup à souffrir.

Leur cœur brûlant d'amour ne connaît point ces craintes ; absorbées par le désir d'oindre le corps divin, elles croient tout facile ; d'ailleurs elles sont prêtes à subir les plus affreux supplices, pourvu qu'il leur soit donné de toucher encore ces mains chéries, d'arroser de leurs larmes plus encore que de leurs parfums, le corps de leur bon Maître.

Elles quittent donc leur demeure, lorsqu'il était encore nuit et « elles arrivent au sépulcre quand le soleil était déjà levé (1). »

(1) St Marc, xvi, 2.

Ce n'est pas qu'elles eussent marché trop lentement, elles qui, comme des aigles, volaient vers le corps divin ; mais au milieu de leur route, la croix s'était offerte à leurs regards ; (pourquoi ne le croirions-nous pas ?) La croix en effet était demeurée debout, parce que le sabbat approchait ; sa vue renouvela toute la douleur de ces pieuses femmes ; elles l'embrassent mille fois ; mille fois elles la baisent ; elles se rappellent toute la passion du Sauveur, et ce souvenir leur arrache des gémissements et des sanglots. C'est ainsi que l'heure se passa, et le soleil à son lever put voir encore leurs torrents de larmes.

Cependant elles n'abandonnent point leur dessein ; elles vont au sépulcre qui était près de ce lieu, et sans doute elles trouvent encore les gardes demi-morts, étendus çà et là, en proie à l'excès de leur saisissement et de leur épouvante. L'ange du Seigneur, en effet, au visage semblable à la foudre, aux habits éclatants, à l'aspect terrible, les avait épouvantés par son apparition, et les avait renversés demi-morts. Pour ne pas effrayer aussi les pieuses femmes, l'ange les rassure par ces douces paroles. « Pour vous, ne craignez « pas (1), » vous à qui la piété fait chercher le Seigneur ; mais quant à ces sacrilèges qui, pleins de folie et d'impiété, veillaient sur ce sépulcre, c'est à eux à trembler. « Je sais que vous cherchez « Jésus qui a été crucifié ; il n'est point ici ; il est ressuscité, « comme il l'avait dit ? Venez et voyez le lieu où » notre commun Maître « avait été déposé (2). » Allez promptement annoncer cette nouvelle aux apôtres, « dites-leur qu'il a accompli tout ce qu'il « leur avait dit autrefois. » Et les femmes s'approchent en tremblant, elles regardent ; le sépulcre est vide, le corps n'y est plus ; dans l'excès de leur frayeur, elles s'en vont tout raconter aux apôtres, comme l'ange le leur avait ordonné.

Les gardes sortent enfin de cette stupeur qui les retenait comme morts ; ils se lèvent, encore saisis d'effroi, et s'enfuient avec précipitation. Les cheveux dressés, ils entrent dans la ville ; leur saisissement, leurs gestes effrayés, leur voix tremblante, trahissent l'épouvante de leur cœur. De leur poitrine haletante ne s'échappent que des demi-mots ; leur parole mal affermie ne peut raconter ce qu'ils ont vu. Les pontifes à qui cette nouvelle est d'abord annoncée, demeurent étonnés ; saisis de crainte, ils convoquent le conseil, font comparaître les gardes qui racontent ce qui s'était passé. Quelle

(1) St Matth., xxviii, 5. — (2) St Matth., xxviii, 5.

épouvante, quel effroi s'empare en ce moment du cœur de ces pervers ! Il ne leur était pas possible de nier l'évidence d'un si grand nombre de témoignages. O fureur détestable ! Criminelle race de serpents ! quelle est cette frénésie qui t'agite ? quelle est cette fureur qui te pousse à t'opposer à Dieu même, en voulant étouffer la vérité de ces paroles ? Pourquoi ne pas rentrer dans ton cœur ? Pourquoi t'efforcer de te régimber contre l'aiguillon ? Pourquoi ne pas courber ta tête sous le joug et ne pas te laisser vaincre enfin par les miséricordes du Seigneur ? Que font-ils au contraire ? Ils prennent une somme d'argent dans le trésor public, corrompent les gardes, et vont publier ensuite que les apôtres ont enlevé le corps. Mensonge néanmoins sans apparence, mais qui pouvait être un bouclier pour protéger leur vie contre le peuple, car si ce peuple avait découvert la vérité, il les aurait mis en pièces, pour leur faire expier l'horreur de leur crime.

Les saintes femmes précipitent leurs pas et viennent vers les apôtres ; elles les trouvent rassemblés et leur annoncent le mystère qui s'est accompli. Les apôtres n'ajoutent aucune foi à leurs paroles ; ils croient ces femmes en délire ; ils pensent qu'emportées par une légèreté de femme, elles ont imaginé cette fable. C'était une erreur. Deux d'entr'eux, Pierre et Jean, à qui le Seigneur avait témoigné une plus grande amitié, vont examiner la vérité par eux-mêmes. Ils prennent tous deux le même chemin, mais, tant était grand en eux le désir de s'assurer du prodige, Jean le plus jeune n'attend pas Pierre dont l'âge retardait la marche. Ils entrent ensemble dans le sépulcre et le trouvent vide ; pas un soldat n'était là pour les empêcher ; saisis du plus grand étonnement, ils reviennent avec précipitation annoncer le prodige aux autres disciples que l'attente tenait suspendus dans la plus vive anxiété.

Les pieuses femmes les avaient suivis et étaient revenues au sépulcre ; elles demeurent là, versant d'amères larmes ; elles ont oublié les paroles de l'ange qu'elles avaient vu naguère ; ce souvenir ne pouvait donc calmer leur douleur. Deux d'entr'elles parcourent les endroits écartés du jardin ; Marie, sœur de Lazare, demeure seule à l'entrée du sépulcre ; enchaînée par son amour, elle ne peut s'arracher à ces lieux ; elle pleure, elle remplit le jardin de ses sanglots, et rien ne peut adoucir son immense douleur. Elle regarde, elle regarde encore, comme si elle allait trouver celui qu'elle cherche ; c'est ainsi qu'on cherche plusieurs fois une dragme d'or

qu'on a perdue et que, comme si l'on se défiait de ses yeux, on revient sans cesse visiter le coffre où on l'avait déposée.

Elle porte donc encore ses regards dans le sépulcre, et tout à coup elle voit assis sur la pierre où naguère était étendu le corps enseveli, des anges revêtus d'habits éclatants; d'une voix douce et calme, ils disent à cette femme en pleurs : « Femme, pourquoi pleurez-vous ? Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant (1) ? » Vous ne savez pas ce qui s'est passé et voilà pourquoi vous pleurez encore. Mais elle, accablée par sa trop grande douleur, ne fait aucune attention aux anges; ces visages célestes ne lui causent ni étonnement ni effroi; la douleur absorbait toutes ses facultés; dévorée par les flammes de son amour, elle n'a qu'une pensée, celle de trouver Celui qu'elle aime de toutes les affections de son cœur. Elle peut à peine prononcer quelques mots pour dire la cause de sa douleur : « Ils ont pris mon Seigneur » et je ne sais où ils l'ont déposé ; » voilà ma douleur, voilà la cause de mes larmes.

Elle parlait encore, lorsqu'elle voit les anges se lever comme au devant de quelqu'un qui arrive, elle se retourne pour voir à qui s'adressent ces honneurs; elle voit un homme à côté d'elle; elle ne reconnaît pas Jésus Christ; elle le prend pour le jardinier de ce lieu. Le Sauveur lui fait la même question que les anges : « Femme, pourquoi pleurez-vous ? » Pourquoi ce chagrin et ces gémissements ? Elle répond : « Si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-le moi, et je l'emporterai. » Dut-ce être à travers mille périls, à travers mille glaives, à travers les armes les plus épaisses et les plus affreux dangers, je l'emporterai; et j'aurai tant de force que personne ne pourra m'arrêter.

Oh! comme sans connaître l'événement, cette femme parle le langage de la vérité ! Oui, Magdeleine; c'est lui qui a enlevé et qui retient le corps que vous cherchez; demandez-lui de vous le rendre, mais qu'il ne vous le rende pas dans l'état où vous le cherchez; vous le cherchez mort, qu'il vous le rende vivant. — Les entrailles de ce divin Maître, sont émues, en voyant les larmes de cette femme, objet de sa tendre affection; et l'appelant comme autrefois par son nom : « Marie, dit-il; » et par ce seul mot il se fait reconnaître. Marie, ô Marie, quels sont ces doutes de ton esprit ? Où est ta foi, ô Marie ? Est-ce ainsi, ô Marie, que tu crois mes

(1) St Jean, xx, 13.

paroles ? Marie, pourquoi me pleures-tu ? Pensais-tu donc, ô Marie, que je n'étais qu'un homme ? N'avais-je pas opéré bien des prodiges sous tes yeux, ô Marie, ? Les as-tu oubliés ? Tu me méconnaissais ô Marie, en pleurant de la sorte ; ô Marie, ce n'est pas là de l'affection pour moi.

Elle reconnut la voix de son Maître bien-aimé, et son âme s'est fondue tout entière, dès qu'elle a entendu sa parole. Qui pourra dire la joie qui tout-à-coup saisit cette femme et pénètre tout son cœur. N'est-ce pas un miracle qu'elle n'ait pas succombé sous l'immensité de cette joie ? Dans son délire, elle pousse des cris, elle ne peut contenir ses transports : Bon Maître, s'écrie-t-elle ; ô bon Maître ! c'est ainsi qu'elle avait coutume de l'appeler. Bon Maître, vous ma gloire, vous toute ma joie, bon Maître, mon bon Maître, mon Dieu adoré, Bon Maître que j'aime par-dessus tout ; aidez-moi, ô mon Maître, afin que je ne succombe pas à l'excès de ma joie. Vous vivez, ô mon Maître ; vous vivez, ô ma gloire ; vous vivez ; veillé-je ? N'est-ce pas un rêve ? Est-il bien réel ce corps que j'aperçois ? Oui, c'est bien la réalité, je le crois ; je crois que vous avez pu réellement accomplir ce qu'avait dit votre parole ; je crois que vous pouviez reprendre votre chair, après que la mort l'avait frappée. — Mais Jésus lui dit : « Ne me touche pas ; » une femme qui croit ses yeux plus que ma parole, n'est pas digne de me toucher. Vas promptement vers mes frères, annonce-leur que je suis vivant, dis-leur cette parole : Je monte vers notre Dieu et notre Père commun. A ces mots il disparaît, et cette femme bienheureuse demeure pleine de joie, tressaillant dans tout son être et se répandant en louanges et en paroles d'une vive allégresse.

Étonnées de ces cris de joie, ses compagnes accourent ; elles s'étonnent d'un changement aussi soudain, et demandent ce qui s'est passé. Mais elle, dans l'excès de sa joie, ne peut raconter ce que ses yeux ont vu : Il vit, s'écrie-t-elle ; mon Seigneur est vivant ; n'en doutez point, mes sœurs. Je l'ai vu de mes yeux. Voici les ordres qu'il m'a donnés ; allons, annonçons à nos frères une si grande joie. — Elles vont et pour que les compagnes de Magdeleine ne pussent se plaindre d'avoir été privées de cette vision bienheureuse, elles qui l'avaient cherché avec le même empressement, le Seigneur leur apparaît au milieu de la route, et d'une voix calme, il leur dit : « Je vous salue (1), » il leur permit même de le

(1) St Matth., xxviii, 9.

toucher ; puis après leur avoir dit quelques paroles, il disparaît de nouveau.

Transportées de joie, elles continuent leur marche ; elles entrent dans le cénacle et trouvent les disciples scandalisés et troublés. Pierre et Jean qu'ils avaient envoyés, pour s'assurer de la réalité de l'événement, leur affirmaient la vérité de la parole des femmes ; mais personne ne se doutait de ce qui venait de se passer. Ils demeureraient interdits, hésitants et attendant l'issue de tout cela. Les femmes entrent ; leurs gestes joyeux, le feu de leurs regards annoncent les transports de leurs cœurs. Pourquoi hésitez-vous encore, s'écrient-elles ? Le prodige n'est plus douteux ; non, frères, n'hésitez plus ; rien n'est plus certain, le Seigneur est vivant, nous l'avons vu de nos propres yeux. Voilà les mains qui l'ont touché, et voilà les paroles qu'il nous a commandé de vous redire.

Les disciples se réjouissent, mais sans accorder encore une foi entière à ces paroles ; elles ne produisent en eux qu'un redoublement d'admiration. Peu après cependant, Pierre lui-même, ayant vu le Seigneur, détermina une pleine confiance en la parole des femmes, et cette confiance se confirma encore d'un témoignage plus complet, de celui des disciples qui vinrent du château d'Emmaüs. Enfin le même jour, sur le soir, pour ôter jusqu'au moindre doute sur la vérité de la Résurrection, le Seigneur apparut à tous les apôtres assemblés, et les remplit ainsi de la plus vive joie.

Quelles furent alors les pensées des apôtres ! quels furent leurs sentiments ! quel changement profond se fit dès ce moment dans cette famille de Jésus-Christ ! personne ne peut s'en faire une juste idée. Alors ils voient clairement qu'ils ont eu pour Maître non pas simplement un homme, mais un Dieu ; ils se rappellent toutes ses actions et toutes ses paroles ; ils s'estiment heureux d'avoir eu un tel Maître et s'accusent de leur ancien aveuglement. Où étions-nous, disent-ils ? Où était notre raison, lorsque vous nous parliez des choses célestes, ô Jésus, et que nous ne vous reconnaissons pas ? Où était donc notre esprit, lorsque vous opérez de tous côtés un si grand nombre de prodiges ? Insensés, comment ne les avons-nous pas compris ? Comment n'avons-nous pas reconnu votre divine majesté ! Car rien n'était moins obscur si notre esprit n'avait pas été si aveugle. O Seigneur pourquoi nous avoir ainsi trom-



pés ? Pourquoi nous avoir privés d'un si grand bonheur ? Pourquoi n'avoir pas éclairé notre raison ? Pourquoi ne vous être pas montré d'une manière plus visible ? Nous vous aurions connu et nous vous aurions rendu des honneurs divins ? » Et, se tournant vers la Mère : Heureuse Vierge, disent-ils ; ô vous qui êtes bénie entre toutes les femmes, vous qui avez donné au monde ce Fils divin, et qui, en donnant aux hommes ce fruit de vos entrailles, lui avez donné le bonheur. Jusqu'ici nous ne vous avons honoré que comme la mère du plus saint des hommes, désormais nous vous croyons Mère de Dieu fait homme. O Vierge, soyez notre soutien, et dirigez seule tous nos pas.

Ils disent, alors le brillant mystère du Thabor qui, jusqu'à ce moment avait été tenu caché par l'ordre du Seigneur, est enfin révélé aux disciples attentifs. Pierre le raconte, et suspendus à sa parole, ils ne se lassent pas d'entendre cette manifestation sublime d'une si haute Majesté ; ils admirent la gloire de leur Maître, toutes les mains applaudissent ; c'est une allégresse impossible à dépeindre. De dignes témoignages affirment ce mystère ; la foi se fortifie et grandit par la révélation d'un tel prodige ; la joie est immense, la plus vive allégresse succède à la tristesse dans laquelle leurs cœurs étaient plongés ; l'ardeur renaît dans leur âme sortie enfin de son sommeil. Ils ne savent que répéter les divines louanges, ils passent en prières et la nuit et le jour, et s'abandonnent sans réserve entre les mains de leur divin Maître. Pendant quarante jours, le Seigneur vint encore, par de fréquentes apparitions, les consoler et les confirmer dans la foi, jusqu'au moment où il s'éleva dans les cieux. Telle est l'histoire de ce jour.

Mais nous ne devons point passer légèrement sur les paroles de cette mission que le Seigneur chargea les femmes d'accomplir auprès de ses frères. « Je monte vers mon Père qui est aussi votre Père ; vers mon Dieu qui est aussi votre Dieu (1). » Il nous enseigne par là que nous avons avec lui un Père et un Dieu communs. « Car il a dû, nous dit l'Apôtre, se faire en toutes choses « semblable à ses frères, afin de devenir miséricordieux (2). » Que dois-je plutôt célébrer, Seigneur ? Pour quel bienfait dois-je vous rendre les plus grandes actions de grâces ? Est-ce parce que de votre Père vous avez fait notre Père ? Est-ce parce que de notre Dieu vous avez fait votre Dieu ? Par le premier de ces bienfaits

(1) St Jean, xx, 17. — (2) Hébr., ii, 17.

vous nous avez élevés jusqu'à la sublimité de votre gloire ; par le second, vous vous êtes humilié jusqu'à notre bassesse. Avant de vous revêtir de notre forme humaine, vous aviez un Père, mais vous n'aviez pas de Dieu ; nous, nous avons un Dieu, mais nous n'avions pas de Père. En venant à nous, vous avez accepté notre Dieu et vous nous avez donné votre Père ; partout également magnifique, partout également miséricordieux. Et maintenant avec vous dans votre Esprit, nous poussons avec confiance ce cri vers notre Dieu : « Père, Père. » Et vous avec nous, avec notre faible voix d'homme, vous vous écriez : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné (1). » Chose admirable, et bien capable d'exciter tout notre amour ! Un Dieu a un Dieu ; un Dieu dans son agonie appelle un Dieu à son aide. Le Fils de Dieu s'est fait esclave afin de faire de moi, pauvre esclave, un enfant de Dieu. Voilà son humiliation, voilà mon exaltation.

« Vous ne différez donc en rien de l'esclave, quoique vous soyez « le Seigneur de toutes choses (2). » Grâces vous soient rendues, Seigneur, pour votre humiliation si profonde, et grâces vous soient aussi rendues pour mon élévation si sublime ! Que puis-je dire ? Misérable ver de terre, je suis devenu l'enfant de Dieu ; c'est saint Jean qui le proclame : « Il leur a donné, dit-il, le pouvoir de devenir enfants de Dieu (3). » Et ailleurs : « Voyez quelle charité Dieu « a eue envers nous, pour que nous soyons appelés et que nous « soyons réellement les enfants de Dieu (4). » O parole puissante ! Ô parole digne d'être reçue avec amour ! Ô mission confiée à ces femmes et bien digne du jour que nous célébrons : « Dites à mes « disciples, je monte vers mon Père qui est aussi votre Père ; vers mon Dieu qui est votre Dieu (5). »

Le patriarche avait eu autrefois la figure de cette Résurrection, sacrée, lorsqu'il vit dans un songe sa gerbe debout et les gerbes de ses frères prosternées pour l'adorer. Nous ne doutons pas que cette figure n'ait été réalisée dans la Résurrection du Seigneur. Elle s'est tenue debout, cette gerbe sacrée, que le céleste moissonneur avait recueillie dans le sein d'une Vierge et que la haine et la jalousie de la cruelle synagogue avait étendue dans le tombeau : trois jours après avoir été semée en terre, elle est debout, elle se relève du sein des morts et reprend sa vie, elle grandit et devient

(1) St Matth., xxii, 46. — (2) Gal., iv, 1. — (3) St Jean, i, 12. — (4) 1 St Jean, iii, 1. — (5) St Jean, xx, 17.

un gerbier immense ; elle est debout, couronnée d'honneur et de gloire, enrichie d'une vie immortelle. Les gerbes de ses frères demeurent pour un temps étendues et enfermées dans leurs tombeaux ; elles y demeureront « jusqu'à ce que le jour vienne et que « les ombres s'enfuient (1), » jusqu'à ce qu'arrive le temps de la moisson. Alors leurs âmes qui maintenant reposent sous l'autel, viendront avec joie et porteront leurs gerbes ; alors du haut du ciel viendront les moissonneurs qui, rejetant l'ivraie, recueilleront les gerbes étendues, et les serreront aussitôt dans les greniers de leur Seigneur.

Jusqu'à ce dernier jour, « notre chair reposera en paix (2) » pour être recueillie en son temps. Car là où je vois ma tête, puis-je douter de me trouver un jour ? puis-je douter d'être un jour tel qu'il est lui-même ? Le Seigneur nous a précédés dans la Galilée ; le premier, il est sorti de la mort pour entrer dans la vie, et nous aussi, quand l'heure de sortir de la mort arrivera, nous y entrerons, nous l'y suivrons. Là nous le verrons, là nous l'adorerons, là nous nous réjouirons en lui, après avoir passé le fleuve à pied sec ; là nous serons semblables à lui, car « nous le verrons tel qu'il est (3), » là nous nous reconnaitrons véritables enfants de Dieu, et notre ressemblance prouvera notre origine. Là nous le verrons et nous l'aimerons ; nous l'aimerons et nous nous réjouirons, nous goûterons avec lui la béatitude éternelle. Daigne nous accorder cette grâce, celui qui voulut mourir pour nous, et qui vit maintenant avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(1) Cant., II, 17. — (2) Ps. xv, 9. — (3) I St Jean, III, 2.

# SAINT JOUR DE PAQUES

---

FRAGMENT D'UN SERMON

## LA LOUANGE DU SEIGNEUR

*Nos qui vivimus, benedicimus Domino.*

Nous qui vivons, nous bénissons le Seigneur.

(Ps. cxiii, 18).

Chrétiens, qui cherchez le Seigneur, ne le cherchez plus dans son sépulcre ; cherchez-le dans le ciel, cherchez-le sur le trône de sa gloire. Rappelez-vous cette parole de l'ange : « Vous cherchez « Jésus ? Il est ressuscité ; il n'est plus ici. (1) » — Ne le cherchez pas non plus pendant la nuit. Car que dit l'Épouse ? « Pendant la « nuit j'ai cherché sur ma couche celui qu'aime mon âme ; je l'ai cherché et je ne l'ai point trouvé. » Magdeleine ne le trouva pas dans le sépulcre, l'Épouse ne le trouve point sur sa couche, ni sur la place publique, ni pendant la nuit. Dieu ne se montre pas à la mollesse sur son lit voluptueux, il ne se montre pas non plus dans le tumulte de la place publique, ni dans le sépulcre des pécheurs endurcis.

Magdeleine, entrée dans le sépulcre, n'y trouva que les suaires, tandis que lorsqu'elle se tenait debout au dehors, versant des larmes, le Seigneur lui apparut. Et vous aussi, chrétiens, soyez de-

(1) St Marc, xvi, 6.

bout, soutenus par votre force et par votre persévérance. Ne revenez plus aux péchés que vous avez pleurés pendant cette sainte quarantaine ; pleurez encore les restes de vos fautes, en vous tenant hors du péché, hors de vos habitudes invétérées qui sont le tombeau des pécheurs. Rappelez-vous que, lorsque le Seigneur ressuscita Lazare, il lui ordonna de sortir hors du tombeau. Et vous aussi, si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, venez au dehors ; sortez hors de vous-mêmes, et entrez dans le sein de Dieu. Sortez hors de vous-mêmes, car tant que vous serez pleins de vous, vous n'aurez pas Dieu en vous. Sortez hors de vous-mêmes et Dieu entrera dans la demeure de votre être. Vides de vous-mêmes, vous serez pleins de Dieu.

Or, vous sortirez hors de vous, lorsque vous ne ferez plus votre volonté propre, lorsque vous n'écouteriez plus la voix de vos désirs, que vous vous renoncerez vous-mêmes et que vous porterez votre croix. Si donc, vivant enfin dans le Christ, vous voulez bénir ce divin Seigneur de ses immenses bienfaits, en sorte qu'on puisse dire de vous : « Nous qui vivons, nous béuissions le Seigneur (1), » sortez hors de vous-mêmes, car « la louange, dit le Sage, n'est pas « bonne dans la bouche du pécheur (2) ; » la louange de l'impie n'est pas agréable à Dieu. « Les morts ne vous loueront pas, dit « le Prophète royal, ni ceux qui descendent en enfer (3). » Qui donc bénira le Seigneur ? « Celui qui est vivant, celui qui est vivant, voilà « celui qui vous bénira, comme je fais aujourd'hui (4). » Ah ! plutôt au ciel qu'il en fut ainsi de chacun de nous, et que chacun put dire : « comme je fais aujourd'hui, » « nous qui vivons, nous « bénissons le Seigneur » ! Sortez donc du sépulcre ; tant que vous y sêrez enfermés, Dieu ne vous écoutera pas. « Est-ce que l'on « publiera vos louanges dans le sépulcre, demande le psalmiste ? « et votre vérité dans le lieu de la perdition (5) ? » Sortez donc et alors le Seigneur se montrera à vous.

Mais sous quelle forme désirez-vous qu'il vous apparaisse ? Il apparut à Marie sous la forme de jardinier, aux deux disciples d'Emmaüs sous celle de voyageur ; il apparut aux Apôtres sur le rivage de la mer. Seigneur, nous désirons vous voir, s'il vous plaît, non pas sous la forme de voyageur, mais sous celle de jardinier. Apparaîsez ainsi à mes yeux, Seigneur, montrez-vous

(1) Ps. cxiii, 18. — (2) Eccli., xv, 9. — (3) Ps. cxxiii, 17. — (4) Isaïe, xxxviii, 19. — (5) Ps. lxxxvii, 12.

ainsi à mon âme qui vous aime. Il est ce jardinier béni qu'appelle l'Épouse dans les Cantiques. « Que mon Bien-aimé vienne dans son « jardin, et qu'il mange les fruits de ses pommiers (1)! » En vérité quel admirable jardinier, celui qui a semé les Anges dans le ciel, les étoiles dans le firmament, les oiseaux dans les airs, les poissons dans les eaux, les plantes et les animaux sur la terre. Oh ! quel admirable jardinier ! que de beauté dans ses plantations ! que de sagesse ! que de puissance !

Mais la plus grande de ses œuvres, c'est de s'être greffé lui-même à notre nature. « Recevez avec douceur nous dit saint Jacques, « le Verbe greffé (2). » Oh ! greffe merveilleuse. Un Dieu devient homme, et l'homme devient Dieu. O jardinier divin, ô mon Seigneur, ne vous plairait-il pas de prendre soin du jardin de mon âme, et là d'arracher et de détruire ? Arrachez les crimes et les racines mêmes des péchés ; plantez ensuite, greffez-y les vertus de toutes sortes, une grande variété des fleurs de vos bienfaits ; répandez-y la rosée de vos graces, afin que vos plantations étendent leurs racines en vous-même, afin que vous-même les réchauffiez de votre chaleur vivifiante et qu'ainsi vos soins leur donnent l'accroissement. « Toute plantation que votre Père céleste lui-même n'aura pas plantée, sera arrachée (3). » Toute plantation que votre main divine n'aura pas faite dans une âme est une plantation adultère, elle ne jettera jamais des racines profondes.

« Nous donc qui vivons, bénissons le Seigneur. » La bénédiction suppose la vie en celui qui bénit. Mais quoi ! parce que je suis coupable, ne bénirai-je point le Seigneur ? parce que je suis pécheur, dois-je cesser de vous louer ? Je suis indigne de dire vos louanges, mais vous, Seigneur, vous êtes infiniment digne de toute louange. Mon iniquité peut-elle obscurcir votre miséricorde, affaiblir votre gloire et votre grandeur ? Non, non, si je suis méchant, vous êtes infiniment bon ; si je suis un homme souillé, vous êtes influent saint. Loin de moi, Seigneur, loin de moi, de cesser vos louanges, même dans le sein de la mort ! Soyez-moi propice, Seigneur, afin que je ne garde pas le silence, afin que mon iniquité ne ferme point ma bouche. Je suis pécheur, mais je suis votre créature, et n'est-il pas juste que la créature loue son Créateur ? Ajoutez donc à vos menaces, redoublez contre moi, autant que vous voudrez, vos terribles paroles ; moi, je ne cesserai de

(1) Cant , v, 1. — (2) St Jean, 1, 21. — (3) St Matth., xv, 13.

vous bénir ; vos louanges ne s'arrêteront jamais sur mes lèvres.

« Dieu a dit au pécheur : Pourquoi oses-tu mettre en ta bouche « les paroles de mon alliance (1) ? » Quelle terrible menace ! Qui osera y répondre ? Mais, ô mon Père, ô mon Seigneur, supportez-moi un instant, et je vous dirai les raisons qui m'ont fait mettre ces paroles dans ma bouche. J'ose le dire : Je les y ai mises, parce que je suis pécheur. Comment cela ? Oui, Seigneur, il en est ainsi. Car je vous le demande, ô mon Dieu, pour qui avez-vous daigné venir au monde ? Pour qui avez-vous souffert la persécution ? Pour qui enfin êtes-vous mort ? N'est-ce pas pour les pécheurs ? « Qui « en effet meurt pour le juste (2) ? » Le pécheur est ainsi votre plus grand débiteur ; peut être vous doit-il beaucoup plus que l'ange qui est sans péché. Pourquoi donc, ô Dieu, ô ma miséricorde, pourquoi vous irriteriez-vous, si le pécheur acquitte sa dette envers votre bonté, non pas sans doute dans toute son étendue, mais du moins dans la mesure de ses forces ? Pourquoi le pécheur ne dirait-il pas les louanges de son Rédempteur, de son Sauveur ? Pourquoi serait-il ingrat à l'immensité de vos bienfaits ? Que dis-je ? s'il se taisait, il en deviendrait plus coupable, car son ingratitude aggraverait son péché. J'étais captif et vous m'avez délivré ; j'étais « enchaîné dans le péché (3), » et vous m'avez racheté, j'étais mort et vous m'avez ressuscité ; j'étais perdu et vous m'avez retrouvé, j'étais malade et vous m'avez guéri. Gloire à vous, Seigneur, qui avez accumulé tant de bienfaits sur moi qui en étais indigne. Si la louange du pécheur ne vous est pas agréable, elle ne vous est pourtant pas désagréable. Qu'il vous serait désagréable au contraire, le silence du pécheur !

Lorsque Jonas annonçait au peuple de Ninive sa ruine prochaine, le peuple entier se convertit à la pénitence et fut rempli de douleur. La pénitence fut imposée à ceux-là même qui n'avaient point péché, aux enfants et aux animaux. Quel spectacle de voir les animaux mêler leurs cris aux gémissements des hommes et les faire monter ensemble vers le Seigneur ! Et, chose plus étonnante ! de la bouche de ces animaux, vous tiriez une louange parfaite à cause des pécheurs ; comme autrefois vous tiriez une louange parfaite « de la bouche des enfants (4) » à cause de vos

(1) Ps. XLIX, 16. — (2) Rom., v, 7. — (3) Rom., VII, 14. — (4) Ps. VIII, 3.

ennemis. Prodige admirable ! les animaux unis aux hommes poussent des cris en présence du Seigneur, et de la bouche des animaux sort une prière pour le pécheur à son insu. Qui avait appris aux Ninivites à demander la faveur divine au moyen des animaux eux-mêmes ? Ils leur imposent le jeûne, afin que dans la nécessité d'obtenir le pardon, si la nature refuse aux animaux le gémissement et les larmes, ils aient à offrir leur jeûne, leurs cris, leurs hurlements.

Mais pourquoi m'étendre ainsi sur les Ninivites ? C'est que je sais, ô mon Dieu, quel est celui qui a dit ces paroles : « Vous « sauvez, Seigneur, les hommes et les animaux (1) » « et moi sous vos yeux je suis devenu semblable à l'animal stupide, et je « suis toujours à vos côtés (2). » Que je sois donc uni, Seigneur, à vos serviteurs et à vos saints, et que, m'unissant à leurs chants, je pousse moi-même pour vous louer, mes grossiers frémissements. Alors s'unissant aux louanges de vos serviteurs, mes frémissements deviendront, eux aussi, une louange. Je pousserai donc mes rugissements et je me garderai d'en rougir, car votre serviteur a dit de lui-même : « Je rugissais par les frémissements de mon « cœur (3). »

Cependant il est temps de finir ce discours. Disons quand commencera et quand finira cette louange. Le prophète ajoute : « Bénissons le Seigneur depuis ce moment jusque dans l'éternité (4). » Voilà le temps qu'elle doit durer. — Il y a deux sortes d'hommes qui tombent dans la damnation. Les uns disent : Je dirai les louanges du Seigneur, mais je le ferai demain ; je changerai de vie, mais je le ferai demain ; ce moment viendra, je me corrigerai. O insensé, écoute cette parole du Sage. « Ne tardez pas de vous convertir au Seigneur, et ne différez pas de « jour en jour, car sa colère viendra tout-à-coup, et au temps de « la vengeance il vous perdra (5). » Pourquoi demain ? Pour vous convertir, est-il besoin de monter sur un vaisseau et de passer l'Océan ? Est-il besoin de visiter les terres et les mers, pour trouver votre conversion et votre repentir ? Si vous désirez vous corriger, si vous désirez pleurer, si vous désirez gémir, il n'est pas nécessaire d'aller en Arabie pour y acheter des larmes ; ce n'est pas des îles éloignées que l'on rapporte des gémissements. Écoutez

(1) Ps. XXXV, 7—(2) Ps. LXXII, 22. —(3) Ps. XXXVII, 9.—(4) Ps. CXIII, 27. — (5) Eccli, v, 7.



Jonathas : « Les flèches de la douleur, les larmes de la compassion « sont au dedans de vous (1). » Commencez donc « dès ce moment. » — Si Dieu doit être toujours également loué par vous, pourquoi remettre à demain ? Aujourd'hui et toujours il est digne de nos louanges. Écoutez Moïse. « Cette parole est près de vous ; « elle est dans votre cœur et dans vos lèvres (2). » Commencez donc à louer dès maintenant. — Voici le raisonnement que fait à ce sujet saint Augustin : Avez-vous jamais vu un malade qui, pouvant être guéri le jour même, remit sa guérison au lendemain ? Pourquoi donc remettez-vous à demain la guérison de votre âme ? Et saint Bernard a dit aussi : C'est être insensé que de demeurer un seul moment dans un état où l'on ne voudrait pas mourir (3).

Il y en a d'autres qui se mettent promptement à l'œuvre, mais qui s'arrêtent bientôt. Comme les Juifs, ils suivent Jésus-Christ jusqu'à la croix et jusqu'au sépulcre, mais ils rentrent aussitôt dans la ville. Ils ne vont pas voir s'il s'est relevé de son tombeau, celui qu'ils y avaient déposé. Déception cruelle ! piège redoutable que vous tend le démon. Vous jeûnez pendant le carême, vous pleurez, vous gémissiez ; et après la Pâque, vous tombez de nouveau ; et peut-être ne retombez-vous ainsi que parce que vous n'étiez pas vraiment ressuscités. Semblables en cela au chien qui revient à son vomissement ou au pourceau qui revient au borbier pour s'y vautrer encore. Si vous croyez que vous pouvez louer Dieu, sachez que vous commencez là une œuvre qui ne doit jamais finir, une œuvre qui doit durer, non pas un ou deux jours, mais pendant toute l'éternité.

Quelle est, en effet, l'occupation des bienheureux ? Écoutez le psalmiste : « Heureux ceux qui habitent dans votre maison, Seigneur ; ils vous loueront dans les siècles des siècles (4). »

Que le Seigneur vous prévienne donc ici-bas de ses bénédictions, afin que vous commenciez à bénir dès maintenant, celui que vous ne cesserez jamais de bénir ; afin que vous appreniez à bénir sur la terre, celui dont la présence ne vous quittera jamais dans les cieux. « Nous donc qui vivons, bénissons le Seigneur. » Plaise au ciel qu'il nous bénisse lui-même ! Plaise au ciel que, par une double bénédiction, « il nous donne la rosée du ciel et la graisse de la « terre (5) ! » Qui êtes-vous, en effet, pour bénir le Seigneur ?

(1) 2 Rois, xx, 37. — (2) Deut., xxx, 14. — (3) OEuvres de saint Bernard. Déclam. de Gaufr., n° 44. — (4) Ps. LXXXIII, 5. — (5) Gen., xxvii, 28.

Écoutez l'apôtre saint Paul : « Il est hors de doute, dit-il, que c'est « l'inférieur qui doit recevoir la bénédiction du supérieur (1). » Que Dieu donc nous bénisse ! Mais nous, comment pourrons-nous bénir le Seigneur ? Écoutez : il y a une bénédiction de faveur, pour ainsi dire, et une bénédiction de louange. Donnons la louange pour recevoir la faveur. Nous qui sommes inférieurs, bénissons le Seigneur en disant ses louanges, et il nous comblera des bénédictions de ses faveurs, c'est-à-dire de ses dons et de ses grâces. Bénissons, et ne tardons pas, et ne cessons jamais ; bénissons dès ce moment, et jusque dans l'éternité ; bénissons depuis le moment présent de la vie, jusque dans les siècles des siècles, jusqu'à l'éternité de la gloire, à laquelle nous conduise Jésus, fils de Marie. Ainsi soit-il.

(1) Hébr., vii, 8.

# SAINT JOUR DE PAQUES

---

AUTRE FRAGMENT DE SERMON

## LA RÉSURRECTION AU TROISIÈME JOUR

*Surrexit, sicut dixit.*

Il est ressuscité, suivant sa parole.

(St Matth. xxviii, 34).

C'est une question bien digne de notre étude et de notre examen, celle de savoir pourquoi le Seigneur a voulu ressusciter le troisième jour après sa mort, au lieu de différer sa résurrection, jusqu'à la fin des siècles, jusqu'à la résurrection générale de tous les hommes. Mais « qui a connu la pensée du Seigneur ? et qui a été « admis dans ses conseils (1) ? » Oserons-nous dire avec l'Apôtre que Jésus-Christ nous a révélé par son Saint-Esprit les raisons de ce mystère ? Oui, il les a révélées, mais aux Saints de son Église, et c'est dans leurs enseignements que nous avons appris plusieurs motifs, plusieurs causes de la résurrection.

Ce mystère s'est accompli premièrement, pour la gloire de Jésus-Christ, et pour la confusion de ses ennemis. Si Jésus-Christ ne s'était hâté de sortir du sein des morts, grand Dieu ! qui aurait pu soutenir l'orgueil des Juifs, les superbes dédains des Pharisiens et des prêtres ? Comme ils auraient accablé de leurs moqueries les

Rom. xi, 34.

amis du Seigneur ! comme ils auraient poursuivi de leurs insultes et de leurs outrages les disciples et la Mère de Jésus-Christ ! Quelle confusion pour ceux qui suivaient le divin Maître ! quelle honte, quelle ignominie pour ses disciples, au milieu du peuple ! Où aller ? où oser se présenter ? Tout le monde ne les aurait-il pas appelés des dupes ? tout le peuple n'aurait-il pas applaudi à la prévoyance des Pharisiens qui avaient fait condamner ce trompeur à la mort qu'il méritait ? La perfide synagogue se serait tout le long du jour glorifiée contre le Christ, et, accomplissant la parole de l'Écriture, les ennemis du Sauveur se seraient écriés les uns aux autres, dans les transports de leur joie : « Courage ! courage ! nos yeux ont vu sa ruine (1) ! »

Mais non, cela ne pouvait être ; non, l'homme ne doit pas se glorifier contre Dieu, ou bien son orgueil doit avoir un terme. Aussi le Seigneur s'adressant à la synagogue lui dit par son prophète : « Ne te réjouis pas sur moi, ô toi, mon ennemie, parce que je suis tombé ; je me relèverai, et lorsque je serai assis dans les ténèbres, le Seigneur sera ma lumière (2). » Il dit encore à son Père dans le livre des Psaumes. « J'ai reconnu votre amour pour moi, parce que mon ennemi ne s'est pas réjoui à mon sujet (3). » Et quand il priait pour ses apôtres, il disait à son Père : « Qu'ils ne rougissent pas de moi, ceux qui espèrent en vous ; Dieu d'Israël, que ceux qui vous cherchent ne soient pas confondus à cause de moi (4). » Il donne même le motif de sa prière. « Car c'est pour vous, ajoute-t-il, que j'ai supporté l'opprobre et que la confusion a couvert mon visage (5). » Comme s'il disait : Que mon zèle ne tourne pas à ma honte et mon obéissance à ma confusion !

Secondement, il fallait que Jésus-Christ ressuscitât pour graver la foi catholique dans le cœur de l'homme. J'ose le dire : si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, son avènement, sa passion, ses miracles n'auraient servi à rien. Voilà pourquoi le Seigneur a dit dans un psaume : « A quoi servira mon sang, lorsque je serai descendu dans la corruption (6) ? » Comme s'il disait, mon sang sera inutile ; car si je ne ressuscite pas, personne ne voudra se convertir, personne ne croira en moi. Remarquez, en effet, que l'ignominie de la passion avait été si profonde, que ceux-là même qui

(1) Ps. xxxiv, 21. — (2) Mech., vii, 8. — (3) Ps. xl, 12. — (4) Ps. lxxviii, 7. — (5) Ps. lxxviii, 8. — (6) Ps. xxix, 10.

avaient vu ses œuvres, entendu sa doctrine, et connu l'innocence de sa vie, furent étrangement troublés. Leur esprit était dans une telle consternation, que lorsqu'ils virent Jésus-Christ, ils ne pouvaient se figurer que c'était lui ; ils croyaient que c'était un esprit ou un fantôme. Qu'auraient donc fait ceux qui n'avaient pas vu ses prodiges, qui n'en avaient aucune connaissance ? Les fidèles apôtres ont la plus grande difficulté d'en croire à leurs yeux qui voient Jésus-Christ ; comment les peuples infidèles pourront-ils croire à la parole qui leur sera annoncée ? Voilà pourquoi, si vous voulez sérieusement y réfléchir, la seule résurrection de Jésus-Christ a été plus utile à notre foi, que la multitude de ses autres prodiges. La résurrection du Sauveur est l'immuable colonne, l'ancre la plus solide, le fondement le plus inébranlable de la religion chrétienne. Aussi l'Apôtre disait aux Corinthiens : « Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine ; vaine encore est votre foi (1). » Qui, en effet, je vous le demande, malgré la force de son éloquence, l'habileté de son langage, la puissance de ses miracles, aurait pu persuader à un monde païen, livré depuis tant de siècles à l'idolâtrie et au culte des démons, d'abandonner le culte de ses pères, pour adorer comme son Seigneur et son Dieu véritable, un homme crucifié, un homme pendu entre deux voleurs ? Un tel changement eut-il été possible, si l'extrême ignominie du supplice de Jésus-Christ n'avait été suivie de la gloire plus grande encore de sa vie immortelle ? Cette gloire, la plus grande de toutes les gloires du Seigneur, apaise seule la fureur des princes de la terre contre Jésus-Christ, humilie l'orgueil des infidèles, gagne les peuples les plus hostiles, confond les Juifs les plus moqueurs, et terrasse les hérétiques les plus insulteurs. Elle captive sous l'obéissance de la foi, toute intelligence qui s'insurge avec orgueil contre la vérité de Dieu : « Elle soumet à l'esclavage de Jésus-Christ, tout esprit qui s'élève avec hauteur contre la piété de la foi (2). » Elle fortifie les fidèles, confond les impies, attache les hommes à Jésus-Christ, et répand la joie parmi les Anges. Otez la résurrection de Jésus-Christ, toute notre foi s'ébranle, toute notre gloire s'écroule. Dans la persuasion de cette vérité, les apôtres instruits d'ailleurs par l'Esprit Saint, répétaient fréquemment au peuple dans ses assemblées le mystère de la résurrection, ils y insistaient par dessus tout, parce que là est toute la force de notre foi, parce que la connaissance de cette vérité

(1) 1 Cor., xv, 14. — (2) 2 Cor., x, 4.

produit parmi les peuples, une abondante moisson de croyants.

Ce n'est pas seulement pour établir la foi que la résurrection de Jésus-Christ était nécessaire, mais encore pour relever nos espérances, de manière que nous ne puissions douter de voir un jour s'accomplir en nous le mystère que nous croyons s'être accompli en Jésus-Christ. Car si la racine est vivante, les rameaux auront aussi la vie. De là cette parole de l'Apôtre : « Vous êtes maintenant dans la mort, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Mais lorsqu'apparaîtra Jésus Christ qui est votre vie, alors vous aussi, vous apparaîtrez avec lui dans la gloire (1). » L'Apôtre dit ailleurs : « Si l'Esprit de Dieu qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts, habite en vous, il vivifiera aussi vos corps mortels, à cause de son Esprit qui habite en vous (2). » La nuit de ce temps passera ; et à l'approche du soleil, les fleurs apparaîtront sur notre terre.

Sans doute la résurrection des morts est bien souvent promise dans nos saints livres ; cependant rien ne relève notre espérance comme de voir le mystère déjà accompli en Jésus Christ. Voilà pourquoi saint Paul s'étonnant de l'obstination de quelques hommes, disait : « Si l'on vous prêche que Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, pourquoi quelques-uns parmi vous disent-ils qu'il n'y a point de résurrection des morts (3) ? » La résurrection de Jésus-Christ est le modèle et la cause de notre résurrection.

Mais pour détruire toute hésitation sur cette vérité, plusieurs saints qui étaient morts ressuscitèrent avec lui et apparurent à un grand nombre : après cela personne ne peut dire : Si Jésus-Christ est ressuscité, qu'y a-t-il d'étonnant ? n'était-il pas Dieu et sans péché ? « Pour moi je suis charnel et esclave du péché (4). » Ainsi pour que personne ne doutât de sa propre résurrection, le Seigneur voulut en faire reposer la foi sur la résurrection de quelques-uns de nos semblables.

Avec quelle éloquence, avec quelle clarté, avec quelle force, le saint homme Job avait prophétisé ce mystère bien des siècles auparavant ! « Plût au ciel dit-il, que mes paroles fussent écrites, qu'elles fussent tracées dans un livre, ou gravées sur le plomb avec un stilet de fer et sur le marbre avec un ciseau (5) ? » Que désire-t-il si vivement de voir écrit ? Écoutez :

(1) Col., III, 3. — (2) Rom., VIII, 11. — (3) 1Cor., xv, 12. — (4) Rom., VII, 14. — (5) Job, XIX, 23

« Car je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier des  
« jours je ressusciterai du sein de la terre. Et je serai une seconde  
« fois revêtu de ma peau, et dans ma chair je verrai le Sauveur  
« mon Dieu. Je le verrai de mes yeux et mes yeux le contem-  
« ront ; moi-même et non un autre ; cette espérance repose dans  
« mon sein. » Et qu'est-ce qui l'y fait ainsi reposer, ô homme très-  
saint ! qu'est-ce qui l'y fait reposer ? Écoutez encore : « Parce que  
« mon Rédempteur est vivant. » Voilà ce qui fait reposer en moi  
une grande espérance d'une vie future, car déjà je vis en lui, en  
quelque sorte ; en lui je suis déjà ressuscité, suivant cette parole  
de l'Apôtre : « Il nous a ressuscités avec lui, et nous a fait asseoir  
« au plus haut des cieux dans le Christ Jésus (1). » Ainsi soit-il.

(1) Eph., II, 6.

## LUNDI DE PAQUES

### APPARITIONS DE JÉSUS - CHRIST

*Tu es solus peregrinus in Jerusalem ?*

Etes-vous seul étranger en Jérusalem ?

(St Luc., xxiv, 18).

L'Évangile de ce jour nous parle de l'apparition du Seigneur aux disciples qui allaient à Emmaüs ; c'était sa seconde apparition et voici comment elle eut lieu.

Deux des soixante-douze disciples, le matin même du jour de la Résurrection, s'en allaient pour une affaire au village d'Emmaüs éloigné de Jérusalem à peu près de trois lieues. Dans la route, ils s'entretenaient de tout ce qu'ils avaient entendu dire de l'atroce cruauté des prêtres, et du crime affreux qu'ils avaient commis, en faisant mettre à mort un homme juste et saint, des prodiges arrivés à la mort du Seigneur, de l'admirable patience avec laquelle il avait enduré son supplice ; de la nouvelle annoncée par les femmes ce matin même ; ils se rappelaient en même temps toute la douceur de leur Maître, sa doctrine, l'innocence de sa vie, ses prodigieux miracles ; l'isolement où son absence les laissait ; sans lui, ils demeuraient orphelins ; et d'abondantes larmes coulaient sur leurs visages, et de profonds sanglots interrompaient leur entretien. Ils exprimaient aussi un grand doute. Était-il le Fils de Dieu, le véritable Christ ? Ils se disaient : S'il était le Christ, comment est-il mort d'une manière si ignominieuse ? Comment n'a-t-il pas délivré le peuple de la servitude des Romains ?



S'il ne l'était pas, comment un homme si juste et si saint a-t-il pu mentir ? Comment a-t-il fait de si grands prodiges ?

Pendant qu'ils s'entretenaient de la sorte, le Seigneur venait derrière eux sous les dehors d'un voyageur. Et doublant le pas, il s'approcha d'eux et leur dit : « De quoi vous entretenez-vous dans « la route, et pourquoi êtes-vous tristes (1) ? » Je vous trouve chagrins et affligés ; puis-je en savoir la cause ? Et l'un d'eux nommé Cléophas lui répond et lui dit : « Êtes-vous seul étranger en Jérusalem, au point d'ignorer les événements qui viennent de s'y « passer (2) ? » Il n'est personne dans tous les environs qui ne connaisse les tristes choses dont nous parlons. — O disciples, si vous saviez comme il les connaît et comme il pourrait vous en donner une parfaite intelligence ! Le Seigneur dit : « Quoi donc ? » Et eux répondent : « Nous parlons de Jésus de Nazareth qui fut un « Prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant les hommes (3), et de la manière dont les princes des prêtres « et nos magistrats l'ont livré pour être condamné à mort et l'ont « crucifié. Or, nous espérions qu'il délivrerait Israël, et maintenant ce jour est le troisième, depuis que ces choses sont arrivées. « Il est vrai que quelques femmes, de celles qui étaient avec nous, « nous ont effrayés ; car, étant allées avant le jour au sépulcre, « et n'ayant point trouvé le corps, elles sont venues nous raconter « qu'elles avaient aussi vu des anges lesquels leur avaient dit « qu'il était vivant. Et quelques-uns des nôtres sont allés au sépulcre, et ont tout vu comme avaient dit les femmes, mais pour « lui, ils ne l'ont point trouvé.... » — Pesez ces paroles : « Nous « espérions ; » car ils n'avaient plus d'espérance. « Et des femmes « nous ont effrayés. » Cette nouvelle, en effet, au lieu de les réjouir, n'avait produit en eux que du trouble. Ils avaient oublié les paroles par lesquelles le Seigneur leur avait prédit sa résurrection.

Et le Seigneur leur répondit : « O insensés dont le cœur est si lent « à croire ce que les Prophètes ont annoncé ! Ne fallait-il pas que « le Christ souffrit toutes ces choses et qu'il entrât ainsi dans sa « gloire ? » Cette passion et cette mort vous scandalisent, et pourtant rien ne montre mieux que votre Maître est le Christ. Scrutez les Écritures et vous verrez que le Christ devait souffrir toutes ces choses. N'avez-vous pas lu dans la loi que « Moïse éleva dans le

(1) St Luc, xxiv, 17. — (2) St Luc, xxiv, 18 — (3) St Luc, xxiv, 19.  
— (4) St Jean, III, 14.

« désert le serpent d'airain (4), » et que tous ceux qui le voyaient étaient guéris ? D'où vient que les malades recouvraient ainsi la santé ? Que dis-je ? Le seul souvenir des serpents aurait dû augmenter leur souffrance. Mais ce serpent était la figure du Messie qui, venant dans la ressemblance de notre chair de péché, devait être élevé sur la croix, pour guérir de leurs péchés tous ceux qui croiraient en lui. N'avez-vous pas lu dans la Genèse comment Abraham offrit un bélier à la place de son fils ! C'était la figure du Fils de Dieu qui devait être mis à mort non dans sa nature divine, mais dans sa nature humaine. N'avez-vous pas lu encore comment Dieu forma Ève d'une côte d'Adam endormi ? Pourquoi ne voulut-il pas la former du limon de la terre comme le premier homme ? C'était pour donner la figure de l'Église qui devait sortir du côté du Christ endormi sur la croix.

Lisez attentivement les prophètes ; vous comprendrez mieux encore cette vérité. Voyez avec quelle clarté le prophète royal, dans le psaume vingt unième, avait annoncé que le Christ serait mis à mort. Vous trouverez dans ce psaume toute la passion de votre Maître. « Ils ont percé mes mains et ont compté tous mes os (1). » Il annonce la dérision des Pharisiens : « Il a espéré dans le Seigneur, que le Seigneur le délivre, qu'il vienne le sauver (2). » Dans le second psaume : « *Pourquoi les nations ont-elles frémi (3) ?* » il décrit avec la plus grande clarté le complot des prêtres contre le Seigneur. Il dit encore expressément dans un psaume : « Ils m'ont donné du fiel pour nourriture, et dans ma soif ils m'ont abreuvé de vinaigre (4). » Lisez encore Isaïe, vous y verrez la description de la passion de votre Maître : « Il n'a ni éclat ni beauté ; nous l'avons vu et il était méconnaissable, méprisé, le dernier des hommes ; homme de douleur, il connaît l'infirmité ; son visage était obscurci par les opprobres et par l'ignominie, et nous l'avons compté pour rien ; il a vraiment porté lui-même nos langueurs ; il s'est chargé de nos souffrances ; nous l'avons vu comme un lépreux, frappé de Dieu et humilié. Il a été blessé lui-même à cause de nos iniquités, il a été brisé à cause de nos crimes, le châtement qui doit nous donner la paix s'est appesanti sur lui ; et nous avons été guéris par ses plaies. Le Seigneur a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous. Il a été sacrifié, parce qu'il l'a bien voulu et il n'a pas ouvert la bouche ; il sera con-

(1) Ps. XXI, 17. — (2) Ps. XXI, 9. — (3) Ps. II, 1. — (4) Ps. LXVIII, 22.

« duit à la mort comme un agneau, il sera muet comme une  
 « brebis devant celui qui la tond. Je l'ai frappé à cause des crimes  
 « de mon peuple. Le Seigneur a voulu le briser. Il s'est livré à la  
 « mort et il été mis entre des scélérats ; il s'est chargé des péchés  
 « de la multitude et il a prié pour les violateurs de la loi (1). »  
 Vous voyez sans doute que sa passion est la plus forte preuve que  
 votre Maître était le véritable Christ promis dans l'Écriture.

Le Sauveur expliquait ces diverses prophéties, et ses paroles, comme autant de charbons ardents, enflammaient le cœur des disciples, et leur âme s'embrasait à ses discours. Ils se regardaient l'un l'autre, et se disaient en eux-mêmes : O l'admirable voyageur ! quelle sublime doctrine ! à quelle école a-t-il puisé tant de science ? Jamais homme n'a ainsi parlé ; cette doctrine est bien celle de notre Maître ; mais cet homme ne l'a jamais entendu, il n'a pas été son disciple ; et pourtant nos docteurs et nos prêtres ne parlent point ainsi.

Cette explication des prophéties dura tout le long de la route ; les disciples ne sentaient pas la fatigue du chemin, ils auraient bien voulu au contraire prolonger leur voyage. Oh ! que n'avons-nous toutes ces explications ! O saint Évangéliste, pourquoi ne nous avez-vous pas raconté en détail tous ces sublimes mystères qu'il a dû expliquer dans ce long entretien ? — « Ils approchèrent donc du  
 « bourg où ils se rendaient, et le Seigneur sembla vouloir aller plus  
 « loin. Mais ils le forcèrent de s'arrêter disant : Demeurez avec nous,  
 « Seigneur, car le soir s'avance, et le jour est sur son déclin (2). »  
 Et se rendant à leur demande, il entra avec eux. Aussitôt les disciples préparèrent le repas ; et dans leur admiration, ils se disent l'un à l'autre : Quel est cet étranger ? Que nous sommes heureux d'avoir rencontré un tel compagnon de route ! Ils espéraient qu'après le repas ils passeraient la nuit entière à causer et à entendre ses paroles.

La table préparée, l'étranger récita la bénédiction ordinaire avant le repas, et les disciples furent dans l'admiration, en l'entendant réciter la même prière que leur Maître avait coutume de dire. Et prenant du pain, il le rompit, les uns disent avec la main et sans couteau, mais peu importe ; et pendant qu'il le rompait et le leur présentait, « leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent ; » ils voulaient l'embrasser, mais il s'évanouit à leurs

(1) Isaïe, LIII, 2. — (2) St Luc, XXIV, 28.

yeux. Les disciples demeurèrent un moment étonnés et interdits, mais revenant à eux, ils disaient pleins de joie et versant des larmes : O Seigneur, pourquoi agir ainsi ? pourquoi nous illusionner de la sorte ? pourquoi ne nous avez-vous pas permis de vous connaître, d'embrasser vos pieds et vos mains sacrées, et de nous réjouir avec vous ? Aveugles que nous sommes ! comment n'avons-nous pas vu, pendant qu'il nous parlait, que ses paroles n'étaient pas de l'homme, mais de Dieu ? « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant en nous ? »

Au même instant ils se lèvent de table ; aussi prompts que la foudre, aussi rapides que l'aigle, ils reviennent à Jérusalem. Et quoique le jour fut près de sa fin, ils arrivèrent à la ville avant le coucher du soleil ; ils entrent dans la maison où les apôtres étaient réunis, ils les trouvent dans la plus grande joie ; avant qu'ils eussent eux-mêmes pris la parole, les apôtres les préviennent et disent : Frères, réjouissez-vous, « le Seigneur est vraiment ressuscité, et il a apparu à Simon ; » car ils ne s'occupaient plus de la vision des femmes. De leur côté les disciples racontent en détail, tout ce qui leur était arrivé en chemin.

Ils s'entretenaient ainsi avec des transports de joie, lorsque le Seigneur apparut encore au milieu d'eux ; et leur dit : « Paix à vous (1), » ne craignez point ; mais eux troublés et saisis de frayeur, s'imaginaient voir un esprit. Et il leur dit : Pourquoi êtes-vous troublés ? Voyez mes pieds et mes mains ; c'est bien moi ; touchez et voyez ; un esprit n'a ni chair ni os. « Avez-vous là quelque chose à manger ? » et il mangea devant eux. Et leur joie fut immense, leur allégresse incroyable ; elle fut si grande qu'elle dissipa, qu'elle absorba toute leur tristesse passée : et comme s'ils sortaient d'un profond sommeil, ils étaient dans l'étonnement et dans l'admiration de tout ce qu'ils voyaient. Ils savaient maintenant, ils comprenaient que leur Maître non-seulement était le véritable Messie, le Sauveur promis dans l'Écriture, mais qu'il était le Dieu véritable, le tout-puissant Créateur, dont ils attendaient de si magnifiques récompenses. O heureuse famille ! O bienheureux disciples d'un si grand Maître ! Tel est le récit de l'Évangile.

Le Seigneur après sa résurrection s'est montré sous quatre formes sous quatre figures différentes ; à Magdeleine, auprès du sépulcre sous la figure d'un jardinier ; aux disciples qui allaient à Emmaüs sous la figure d'un voyageur ; aux apôtres dans le cénacle, sous sa

(1) St Luc, xxiv, 36.

figure ordinaire ; à la Vierge sa Mère dans le lieu où elle pria, sous sa figure ordinaire mais glorifiée. Dieu se montre sous toutes ces formes aux élus qu'il a ressuscités avec lui, qu'il a fait passer de la mort à la vie, « pour les faire marcher désormais dans une « vie nouvelle (1). »

Au commencement, quand ils sont encore nouvellement ressuscités, il se montre à eux sous la forme de jardinier. Il agit, en effet, en ces âmes comme un jardinier véritable, arrachant les mauvaises racines des vices, remuant la terre de leur cœur, y réglant toutes les puissances, y semant des fleurs nombreuses et variées, les roses des bons désirs et des pensées célestes, les arbres des bonnes mœurs et des vertus qui porteront pour Dieu des fruits abondants ; il travaille cette âme, et d'un désert buissonneux et horrible, il fait un jardin verdoyant et émaillé de fleurs, comme un paradis de délices, ainsi qu'il est écrit : « Tu seras un jardin bien arrosé où « l'eau ne manquera jamais (2). » Telle est au commencement toute âme juste, quand elle se convertit au Seigneur.

Heureuse l'âme d'avoir un tel jardinier ! Ainsi était celle qui disait : « Que mon Bien-aimé vienne dans son jardin et mange le fruit de ses pommiers (3) ! » Rien de plus juste, en effet, rien de plus raisonnable qu'il puisse manger du fruit de nos bonnes œuvres, de nos bonnes actions et de nos vertus, arbres précieux qu'il a plantés lui-même. Aussi l'Épouse disait : « J'ai gardé pour toi, ô mon bien-aimé, toutes les pommes, les nouvelles comme les anciennes (4). » C'est-à-dire je n'en ai perdu aucune, je n'en ai mangé aucune, je ne m'en suis gardé aucune, je les ai toutes réservées pour toi. Voilà ce que peut dire l'âme qui emploie toutes ses forces et toutes ses facultés à produire des fruits pour le Seigneur ; son cœur produit de bonnes affections et de saints désirs ; l'esprit produit de bonnes pensées, sa langue de saintes paroles, ses mains de bonnes œuvres ; tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle entend, elle offre tout et toujours à Dieu ; elle ne se réserve rien ; comme un jardin qui ne porte que pour le jardinier tous les fruits qu'il produit.

Plus tard, quand on s'est mis en marche dans la voie du Seigneur, quand on se hâte vers Emmaüs, le Seigneur se montre sous la forme d'un voyageur qui enseigne les divins mystères. Après avoir semé dans l'âme les bons désirs, les saintes vertus, les

(1) Rom., VI, 4. — (2) Isaïe, LVIII, 11. — (3) Cant., v, 1. — (4) Cant., VII, 13.

bonnes mœurs, il lui inspire le mépris de ce monde, lui enseigne à se hâter vers le ciel, et se montre lui-même comme un voyageur sur la terre, pour faire de cette âme une voyageuse comme lui. C'est ainsi qu'il est écrit des Saints : « Ils se regardaient comme des « étrangers, qui prennent sur la terre un moment d'hospitalité (1). » C'est encore la parole du psaume : « Et ceux qui passaient n'ont « pas dit : Que la bénédiction de Dieu soit sur vous (2) ! » Quel saint voyageur est l'apôtre qui disait : « Nous n'avons pas ici de « demeure permanente, mais nous cherchons une demeure future ! » Avant de parvenir à ce mépris du monde et à la seule recherche des biens éternels, il faut d'abord que les hommes soient bien établis dans les bonnes mœurs. Voilà pourquoi dans l'Écclésiaste, Salomon agit d'abord comme jardinier des âmes, ensuite comme un voyageur, exhortant les hommes au mépris du monde.

Qu'ils sont peu nombreux, ceux qui veulent voyager avec vous, ô bon Jésus, ceux qui ne jettent pas de racines dans le monde, et qui, ne recherchant rien de la terre, n'aspirent qu'aux choses des cieux et de l'éternité ! C'est d'eux que l'Apôtre disait : « Nous ne contem-  
« plons point les choses qui se voient, mais celles qu'on ne voit  
« pas ; car les choses visibles sont passagères, et les invisibles sont  
« éternelles (3). » Pour de telles âmes, s'il en est, vous vous faites un aimable et bienveillant compagnon de voyage, leur enseignant les mystères, leur expliquant les Écritures, pour leur adoucir les fatigues de la route et les douleurs de la vie présente, suivant cette parole : « Heureux celui que vous instruisez, Seigneur, et à qui  
« vous enseignez votre loi ; vous diminuez pour lui la rigueur des  
« jours mauvais jusqu'à ce que la fosse soit creusée pour le  
« pécheur (4), » c'est-à-dire le tombeau pour nos corps. Heureux le pèlerin qui trouve un tel compagnon de voyage, qui lui parle, qui s'entretient avec lui, qui s'instruit à ses leçons ! Un tel compagnon sera pour lui comme un char rapide, dit saint Bernard (5).

Mais il faut bien remarquer, avec saint Grégoire, que les disciples qui ne l'avaient pas reconnu, quand il expliquait les Écritures, le reconnurent dans la fraction du pain (6). Et pourquoi ? C'est qu'il arrive souvent au chrétien de trouver une plus grande lumière et une plus grande connaissance de Dieu dans l'exercice des bonnes

(1) Hébr., xi, 13. — (2) Ps. cxxviii, 7. — (3) 2 Cor., iv, 18. — (4) Ps. xciii, 12. — (5) St Bern., serm. 31, sur le Cant., n° 6. — (6) St Grég. Hom. 23 sur l'Évang., n° 2.

œuvres, que dans l'étude des saintes Écritures. L'Esprit-Saint nous l'a dit lui-même. « J'ai acquis l'intelligence par l'accomplissement de vos commandements (1). » Il dit encore : « J'ai eu l'intelligence mieux que les vieillards, parce que je me suis appliqué à observer vos commandements (2). » Combien d'hommes vivant dans le monde, simples et sans lettres, faisant beaucoup d'aumônes et participant à la fraction du pain, combien de ces hommes, dis-je, ne voyons-nous pas pleins de ferveur, de piété et de lumières, tandis que d'un autre côté des hommes savants, des prédicateurs illustres, de grands théologiens sont tout mondains, pleins de tiédeur et d'indifférence, et privés de la lumière céleste, de cette lumière qui est la vraie lumière, « illuminant tout homme venant en ce monde (3) » ! Croyez-moi ; les aumônes et les bonnes œuvres vous la feront trouver d'une manière plus prompte et plus parfaite que tous les livres du monde. De là cette parole d'Isaïe. « Partagez votre pain avec celui qui a faim, et recevez sous votre toit les indigents sans asile ; lorsque vous voyez un homme nu, couvrez-le aussitôt et ne méprisez point la chair dont vous êtes formés. Alors votre lumière brillera comme l'aurore, et votre santé vous sera bientôt rendue. Votre lumière brillera dans les ténèbres, et vos ténèbres seront comme la lumière du midi, et le Seigneur environnera votre âme de ses splendeurs (4). » Rompez donc votre pain et donnez-le aux pauvres ; et Dieu rompra aussi avec vous le pain de sa lumière. Nous-mêmes prédicateurs, nous éprouvons souvent cette vérité ; au moment où nous vous rompons le pain de l'Évangile, nous participons avec plus d'abondance à la lumière céleste ; et quand nous avons fini de le rompre, il s'élève comme un nuage, comme d'épaisses vapeurs qui nous dérobent les rayons de ce divin soleil, et diminuent en nous l'éclat de sa lumière. C'est à cause de vous, en effet, que le Seigneur daigne nous éclairer, et plus nous rompons et nous distribuons ce pain céleste, plus le Seigneur nous le communique abondamment. Le serviteur fidèle en de petites choses, obtient des dons plus abondants.

Troisièmement, après avoir établi les bonnes mœurs sous la forme de jardinier ; après avoir inspiré le mépris du siècle, sous la forme de voyageur, quand le Seigneur trouve des âmes recueillies dans leurs demeures, aimant à s'enfermer dans leur sanctuaire,

(1) Ps. cxviii, 104. — (2) Ps. cxviii, 100. — (3) St Jean, I, 9. — (4) Isaïe, LVIII, 7.

des âmes pieuses et contemplatives, n'ayant de conversations que dans les cieux, le Seigneur, dis-je, ne prend plus une forme étrangère, il leur apparaît sous sa forme propre et réelle. Il n'agit plus comme un jardinier ou comme un voyageur, c'est le Christ lui-même oignant les âmes des parfums les plus divers et les plus suaves, et les inondant sur la terre des plus abondantes consolations. Il ne leur explique plus les Écritures, il leur donne intérieurement, dès ici-bas, ses propres enseignements suivant cette parole de saint Jean : « Vous n'avez pas besoin que quelqu'un  
« vous instruisse, mais sa parole, comme une onction divine, vous  
« enseigne toutes choses ; et cette onction est la vérité, elle n'est  
« point le mensonge (1).

Cependant, ainsi que l'enseigne saint Bernard dans son explication des Cantiques (2), le Seigneur se montre quelquefois à ces âmes dans sa forme glorifiée. Il y a des saints qui trouvent une grande consolation dans la contemplation de l'Humanité sacrée de Jésus-Christ ; qui sans cesse mettent sous les yeux de leur âme, l'Homme-Dieu très-saint et très-pur ; qui imitent sa vie, ses œuvres, ses exemples ; qui repassent souvent dans leur esprit tous les mystères de la Rédemption ; qui méditent fréquemment la conception du Sauveur, sa naissance, sa passion, sa résurrection, son ascension glorieuse et la mission de l'Esprit-Saint, et trouvent dans ces méditations des parfums abondants, pleins de douceur et de suavité. Ce corps sacré, en effet, est un vase rempli d'un baume céleste, car il a reçu « une onction de joie supérieure à ceux qui doivent y participer (3), » et ainsi ceux qui s'approchent de ce corps sacré, doivent nécessairement se trouver parfumés de l'onction qui le couvre.

Oh ! M. F., que de douceur dans la contemplation de ces mystères ! et pour ne point parler des autres, que de douceur dans l'imitation et dans la contemplation de cette Résurrection sacrée, dans la considération de la puissance qu'elle manifeste, de la beauté qui rayonne de ce corps divin, des honneurs que lui rendent les anges, des tressaillements des âmes saintes, de la joie de la Vierge Marie et des disciples, de la confusion des impies qui l'avaient crucifié, mystères auxquels l'année précédente nous avons consacré tout en discours, qui fut pour nos âmes le miel le plus doux.

(1) 1 St Jean, II, 27 — (2) St Bern., serm. 20 sur le Cant. — (3) Ps. XLIV,



Mais il est d'autres âmes parfaites et contemplatives auxquelles la vue de l'Humanité de Jésus-Christ cause moins de délices que la vue de la Divinité elle-même ; leurs regards perçants plongent à travers le voile de sa chair sacrée jusqu'à cet éclat, jusqu'à ces richesses infinies qu'elle renferme ; elles peuvent dire avec l'Apôtre : « Et si nous avons connu Jésus-Christ selon la chair, nous ne le « connaissons plus maintenant (1). » Car leurs yeux pénétrant la chair, s'attachent immédiatement au Verbe lui-même, suivant cette parole du Prophète : « Le Christ-Seigneur est l'Esprit de notre « bouche (2). »

Heureuse l'âme dont le regard est assez perçant pour trouver de plus suaves délices dans la contemplation du Verbe divin que dans celle de l'Humanité du Seigneur. Telle était l'âme qui disait : « Pour nous tous qui, la face découverte, contemplons la « gloire du Seigneur, nous sommes transformés en sa ressemblance, « allant de clarté en clarté, comme poussés par l'Esprit du Sei- « gneur (3). » Dieu se montre à ces âmes sous sa propre figure resplendissante de gloire. Il ne leur manque plus que de contem- pler, quand se brisera ce voile de chair, le Saint des Saints que ce voile nous cache, et de voir Dieu au dedans d'eux-mêmes, dans leur propre cœur, comme le voient les anges et les bienheu- reux ; non plus « en énigme et comme dans un miroir, mais « tel qu'il est (4). » « Les souffrances de ce monde n'ont « aucune proportion avec cette gloire future qui doit éclater en « nous (5), » et non pas en dehors de nous ; car « le royaume de « Dieu est au-dedans de nous (6). » Cette gloire est toute intérieure, elle est au plus intime de notre être ; mais le Saint des saints est caché sous le voile du corps, et quand le voile se brisera, cette gloire éclatera dans le fond de nos cœurs (7). « Car maintenant, « dit saint Jean, nous sommes enfants de Dieu, mais ce que nous « serons un jour ne paraît pas encore (8). » Et l'Apôtre a dit aussi : « Maintenant, vous êtes morts et votre vie est cachée en Dieu avec « Jésus-Christ. Mais lorsque Jésus-Christ qui est votre vie paraîtra, « vous paraîtrez, vous aussi, avec Jésus-Christ dans le sein de Dieu, » dans les splendeurs, sein de la gloire à laquelle nous conduise Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

(1) 2 Cor., v, 16. — (2) Lam., iv, 20. — (3) 2 Cor., III, 18. — (4) 1 Cor., XIII, 22. — (5) Rom., VIII, 18. — (6) St Luc, XVII, 21. — (7) 1 St Jean, III, 2 — (8) Col., III, 3.

## DIMANCHE DE QUASIMODO

---

### PREUVES DE LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST ET DE LA NOTRE

*Quia vidisti me, Thoma, credidisti; beati qui non viderunt et crediderunt.*

Parce que vous m'avez vu, Thomas, vous avez cru; heureux ceux qui ont cru, sans avoir vu.

(St Jean, xx, 29).

L'Évangile de ce jour nous raconte deux apparitions du Sauveur, la première à dix apôtres seulement, le jour de la résurrection; nous en avons parlé d'après saint Luc, le lundi de Pâques; la seconde, huit jours après, aux onze apôtres réunis, c'est celle qui sera le sujet de ce discours.

« Si je ne vois, disait saint Thomas, le trou des clous dans ses mains, si je ne mets mon doigt dans le lieu des clous, et ma main dans son côté, je ne croirai pas (1). » Prodigeux endurcissement! Le témoignage d'un si grand nombre de frères, la joie qu'il voyait éclater en eux, ne suffisaient pas à cet apôtre pour lui inspirer la foi. Le Seigneur daigne lui apparaître pour guérir son endurcissement; Pasteur plein de miséricorde, il ne peut supporter la perte de sa brebis, ainsi qu'il l'avait dit lui-même à son Père: « Je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'aviez donnés (2). »

Que les prélats apprennent du Sauveur daignant ainsi apparaître pour une seule de ses brebis, la sollicitude qu'ils doivent montrer pour les brebis confiées à leurs soins; toute sollicitude, toute

(1) St Jean, xx, 25. — (2) St Jean, xviii, 9.

fatigue sont bien au-dessous de la valeur d'une seule âme. Le titre de citoyen romain était autrefois un titre du plus grand prix ; quel prix ne devons-nous pas attacher au titre de citoyen des cieux ? — Celui qui ramène au bercail une brebis égarée, s'acquiert, à la mort de cette brebis, un puissant protecteur auprès de Dieu.

« Porte ici ton doigt, et vois mes mains ; avance ta main et « mets-la dans mon côté et ne sois pas incrédule, mais fidèle. » Heureuse main qui a fouillé les secrets de cette poitrine divine ! Quelles richesses n'y a-t-elle pas trouvées ! Saint Jean qui s'était endormi sur cette poitrine, y avait puisé la connaissance des mystères célestes. Saint Thomas qui l'a fouillée, y a trouvé de grands trésors. Illustre école, qui fait de tels disciples ! De cette école l'un s'envole par delà les astres et prononce ces paroles étonnantes sur la Divinité : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était « en Dieu et le Verbe était Dieu (1). » L'autre, frappé par les rayons de la vérité laisse échapper ce cri sublime : « Mon Seigneur et mon « Dieu, mon Seigneur et mon Dieu (2). » L'incrédulité vaincue ne pouvait faire retentir un plus magnifique aveu. Cette courte louange comprend toute la foi. O prodigieuse intelligence de cet apôtre ! Sa main ne touche que l'homme et sa bouche proclame un Dieu. Il touche une chose et il en croit une autre. Mille livres des plus savants qu'il aurait mis au jour, n'auraient pas rendu à l'Église un plus grand service. Avec quelle clarté, avec quelle fidélité, avec quelle simplicité Jésus-Christ est par lui appelé Dieu ! O parole nécessaire, infiniment utile à l'Église de Dieu ! par elle un grand nombre de puissantes hérésies ont été étouffées dans l'Église. Saint Pierre fut loué de cette parole : « Vous êtes le Christ, le Fils « du Dieu vivant (3). » Saint Thomas est plus expressif dans cette énergique réponse : « Mon Seigneur et mon Dieu ; » simple parole pourtant où il confesse deux natures en Jésus-Christ.

« Parce que vous m'avez vu, Thomas, vous avez cru ; heureux « ceux qui ont cru sans avoir vu ! » Cette parole doit être pour nous, M. F., une grande consolation. Que de fois nous disons, que de fois nous nous écrions : bienheureux yeux ! temps fortunés ! doux siècles qui ont mérité de voir, de contempler ces grands mystères. Oui, « heureux les yeux qui voient ce que vous voyez, disait le « Seigneur (4) ; » mais aussi « heureux ceux qui n'ont pas vu et qui

(1) St Jean, I, 1. — (2) St Jean, xx, 28. — (3) St Matth., xvi, 19. —  
4 St Luc, x, 23.

« ont cru. » Il y avait plus de consolation à voir ; il y a plus de mérite à croire sans avoir vu. La vision cause une plus grande joie, la foi cause une plus grande gloire. Qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce que Pierre, André, Thomas et les autres apôtres aient exposé leur vie pour le Seigneur qu'ils avaient vu ressuscité du sein des morts, et s'élevant dans les cieux ? N'y a-t-il pas un plus grand mérite à donner sa vie pour le Seigneur qu'on n'a pas vu ? Sans doute les apôtres ont été bien heureux de ce double titre ; premièrement, de voir le Seigneur ressuscité du sein des morts, et secondement d'avoir vu, sans que cette vision détruisit le mérite de la foi ; foi ardente, laissée pour modèle aux chrétiens à venir. Cependant nous admirons davantage la foi et la constance de tant d'autres qui, sans avoir vu ni le Christ ni les apôtres, ont été les imitateurs et comme les héritiers de leur foi et de leur perfection. A la vue de saint Pierre et de saint André attachés à la croix, je ne suis pas aussi étonné que lorsque j'aperçois saint Laurent sur un gril ardent, saint Sébastien à travers les flèches, remportant tous deux la gloire du martyre.

Saint Bernard expliquant cette même pensée, disait à ses frères : En quoi votre vie ressemble-t-elle à la vie des apôtres (1) ? Ceux-ci abandonnèrent toutes choses à l'école du Sauveur, et se réunirent sous son regard. Vous, vous avez fait tout cela, non en sa présence, mais malgré son éloignement ; vous avez imité les apôtres, non pas après des paroles tombées de la bouche du Sauveur, mais à la voix de ses ministres. Retenez bien, M. F., cette magnifique prérogative ; les apôtres crurent en voyant le Sauveur et en entendant ses paroles ; et vous, vous avez cru sur le rapport qu'on vous a fait, sur la nouvelle que vous avez reçue. Ainsi, dit saint Bernard. Et le Seigneur lui-même, voulant par son prophète confondre ceux qui demeurèrent incrédules, même en voyant Jésus-Christ, disait ces paroles : « Un peuple que je ne connaissais  
« pas, m'a servi ; il m'a obéi, dès que son oreille a entendu parler  
« de moi (2). » Et saint Pierre dans son épître canonique, louant ceux qui, sans avoir vu Jésus-Christ, suivaient la foi des apôtres :  
« Vous l'aimez, quoique vous ne l'ayez point vu ; vous croyez en  
« lui, quoique vous ne le voyez point encore, et, en croyant ainsi,  
« vous serez comblés d'une joie inénarrable et glorieuse, remportant  
« le prix de votre foi, le salut de vos âmes (3). » Voilà pour l'Évangile.

(1) St Bern., de divers. Serm. 22, n° 2. — (2) Ps. xvii, 45. — (3) St Pier., I, 8.

Nous parlerons aujourd'hui de la foi et des preuves de la résurrection du Seigneur, et nous dirons comment Jésus-Christ a prouvé sa résurrection et comment, de notre côté, nous devons prouver la nôtre.

Parmi tous les articles de notre foi, l'un des plus difficiles et des plus malaisés à croire, c'est la résurrection des morts. Comme il fut difficile de persuader au monde qu'un corps réduit en poudre, dispersé de tous côtés par les éléments, serait reformé de nouveau pour rentrer dans la vie, pour respirer encore dans l'atmosphère de la vie ! Les anciens philosophes prétendaient que les âmes, délivrées de leurs corps, allaient vivifier encore d'autres corps d'hommes et d'animaux, ou bien que, élevées à une condition meilleure, elles étaient transférées dans des astres brillants ; mais que les os et la chair, après avoir été réduits en cendres, soient vivifiés par leurs propre esprit et se relèvent pour une vie immortelle, si la foi ne l'enseignait, quel homme jamais eut eu même un soupçon de cette vérité ? En aurait-on jamais eu la moindre idée ? Lorsque l'apôtre saint Paul prêchait à Athènes, dans une assemblée de philosophes, tous l'écoutaient avec une extrême attention et dans le plus grand silence, jusqu'à ce qu'il en vint à cet article de notre foi ; en ce moment tous se prirent à rire, et le chassèrent comme un insensé. « Que veut dire, s'écriaient-ils, ce semeur de « paroles (1). »

Par conséquent, plus le monde avait de difficulté à croire cette vérité, plus cette vérité avait besoin de puissantes preuves. La résurrection de Jésus-Christ est l'exemplaire et la cause de notre résurrection. Aussi, pour persuader la croyance à notre résurrection, il lui fallait prouver la sienne par les moyens les plus irréfragables ; c'est ce qu'il a fait ; car il différa son ascension de quarante jours, afin que, pendant cette intervalle, il put, suivant l'expression de saint Luc, « se faire voir aux apôtres, après sa « passion, en diverses manières, leur apparaissant durant quarante « jours, et parlant du royaume de Dieu (2). » De la même manière qu'il avait prouvé sa mort, en passant quarante heures dans le sépulcre, ainsi il prouve sa résurrection, en passant quarante jours sur la terre.

Pour ce dessein, le Seigneur employa trois sortes de témoignages : le témoignage des Écritures, celui des Anges et celui des sens.

(1) Act., xvii, 18. — (2) Act., i, 3.

Non seulement, en effet, il employait l'enseignement extérieur, en citant et en expliquant un grand nombre des passages les plus formels de l'Écriture, mais encore il éclairait l'intelligence par une lumière intérieure, suivant cette parole de l'Évangéliste : « Il leur ouvrait l'intelligence pour qu'il comprissent les Écritures. Ainsi il enseignait à l'extérieur, et il éclairait à l'intérieur ; il était à la fois le maître et la lumière. Avec quelle force, avec quelle clarté il développait et expliquait toutes les Écritures à deux disciples sur le chemin d'Emmaüs ! » Il commença par Moïse, dit l'Évangéliste, et « passant de là aux autres prophètes, il leur interprétait tous les passages de l'Écriture qui le regardaient (1). »

O leçon sacrée ! O désirable exposition ! qui pourra les savoir. Saints Évangélistes pourquoi passez-vous sous silence ces leçons divines ? Saint Augustin dans son livre de la cité de Dieu nous rapporte bien un grand nombre de témoignages (2) ; mais j'aimerais beaucoup mieux les entendre de la bouche de Jésus-Christ que de la bouche d'Augustin.

Parmi ces témoignages, les plus clairs et les plus irréfragables sont ceux que nous lisons dans les Psaumes. Tel est celui-ci. « Vous n'abandonnez pas mon âme dans les enfers et vous ne per-  
« mettez pas que votre Saint voie la corruption (3). » Passage rapporté par l'apôtre saint Pierre pour prouver cette même vérité. Tels sont ces autres. « Je me suis endormi, j'ai été plongé dans  
« un sommeil profond, et je me suis réveillé, parce que le Seigneur  
« est mon appui (4). » — « Je me suis réveillé et je suis encore  
« avec vous (5). » — « Réveillez-vous, ma gloire, réveillez-vous,  
« ô ma harpe, ô ma lyre ; je me lèverai dès l'aurore (6). » Ici ce n'est pas seulement la résurrection, c'est encore le moment de la résurrection qui est indiqué ! Tel est encore ce passage, un des plus formels. « Tous ceux qui me haïssent murmuraient contre moi, tous  
« méditaient ma perte. Ils ont fait retomber sur moi la parole de  
« l'impunité : Celui qui dort pourra-t-il se relever ! Car l'homme  
« de ma paix, et de mon espérance, l'homme qui mangeait mon  
« pain, m'a trahi, et s'est glorifié de sa trahison. Mais vous, Sei-  
« gneur, ayez pitié de moi (7). » Et pourquoi ? Est-ce pour me délivrer de leurs mains ? Est-ce pour me faire descendre de cette

(1) St Luc, xxiv, 27. — (2) St Aug. Liv. de la Cité de Dieu, liv. 17 et 18. — (3) Ps. xv, 19. — (4) Ps. III, 5. — (5) Ps. cxxxviii, 18. — (6) Ps. lvi, 11. (7) Ps. xl, 8.

croix ? Non, dit-il. Mais « ressuscitez-moi et je les punirai . » C'est pour cela que je vous prie d'avoir pitié de moi. Il s'adresse encore par une autre prophète à la synagogue, sa jalouse ennemie. « Ne « te réjouis pas de ma chute, ô mon ennemie; lorsque je serai « assis dans les ténèbres, je me relèverai; le Seigneur est ma « lumière (1). » C'est par ces témoignages des saintes Écritures et autres semblables éparés ça et là dans les Prophètes, que le Seigneur sans doute prouva sa résurrection, en y ajoutant les figures et les images dont l'Écriture est remplie, comme celle de Jonas traversant les mers dans le ventre de la baleine, et cette parabole de Samson : « La nourriture est sortie de celui qui dévore, et la « douceur est venue du fort » et d'autres semblables.

L'apparition des Anges, les oracles qu'ils firent entendre, augmentèrent encore la croyance aux prophéties, car il n'y eut pas un Ange seul, mais trois ou quatre anges dont le témoignage confirma le miraculeux événement. « Vous cherchez, dit l'un, Jésus « de Nazareth qui a été crucifié; il est ressuscité; il n'est point « ici (2). » Deux autres dirent aux saintes femmes: « Pourquoi cher- « chez-vous au milieu des morts celui qui est vivant (3)? » Et ils ne se bornèrent point à leur dire ces paroles, ils ordonnèrent aux femmes de rapporter la nouvelle aux disciples.

Non seulement le Père éternel envoya des anges pour rendre témoignage à son Fils, mais il destina encore à ce même ministère plusieurs saints patriarches qui sortirent des limbes; ce sont ceux dont l'Évangéliste a dit : « Et, sortant de leur sépulcre, après « la résurrection du Seigneur, ils vinrent dans la cité sainte et ap- « parurent à plusieurs (4). » Et sans aucun doute, ils leur rendirent témoignage de la Résurrection de Jésus-Christ et de leur propre résurrection.

Mais que devinrent ensuite ces patriarches ressuscités? C'est une grande question parmi les docteurs. Les uns enseignent qu'ils s'endormirent de nouveau, pour ressusciter avec nous une seconde fois, et ils appuient leur sentiment sur ce témoignage de l'Apôtre, au onzième chapitre de sa lettre aux Hébreux. « Et eux « tous que le témoignage de leur foi a rendus si recommandables, « n'ont pas reçu l'effet des promesses; Dieu ayant voulu par une « disposition meilleure, en notre faveur, qu'ils ne reçussent pas

(1) Michée, VII, 8. — (2) St Marc, XVI, 6. — (3) St Luc, XXIV, 5. — (4) St Matth., XXVII, 53.

« sans nous l'accomplissement de leur béatitude (1). » Paroles avec lesquelles s'accordent ces autres du Psalmiste : « Les justes m'attendent, jusqu'à ce que vous m'aurez donné la gloire (2). »

D'autres docteurs pensent, au contraire, que leur résurrection a été complète, et que, unis pour toujours à leurs corps, ils possèdent les demeures célestes. Car, disent-ils, les saints patriarches n'auraient pas mis un soin si ardent et si vif à se faire ensevelir près de cette contrée, au point que plusieurs recommandaient de rapporter de l'Égypte leurs corps et leurs restes mortels, si, dans un esprit prophétique, ils n'avaient connu qu'ils devaient anticiper leur résurrection, en ressuscitant avec Jésus-Christ. Car de quoi leur aurait servi cette résurrection, s'ils avaient dû mourir ensuite ?

Dans une question si grave, le doute me paraîtrait, avec saint Jérôme (3), plus sûr que toute définition positive, si les paroles de l'Apôtre ne me portaient à me ranger du sentiment de saint Augustin (4), c'est-à-dire que leur résurrection n'a pas encore reçu sa consommation parfaite, qu'ils sont heureux seulement dans la meilleure partie d'eux-mêmes, jouissant du premier vêtement de gloire, c'est-à-dire de la vision de Dieu.

Quoiqu'il en soit, nous pouvons regarder comme certain que le témoignage de l'Écriture, celui des anges et des patriarches sortis des limbes, n'auraient pas été suffisants pour donner au monde une foi pleine et entière en la Résurrection, si le même Sauveur ressuscité n'avait apparu aux yeux de ses disciples. Les hommes, en effet, regardent le témoignage des yeux comme le plus puissant témoignage en faveur de la vérité, et il n'était pas convenable que la Résurrection du Seigneur fut privée de la force d'un pareil témoignage. C'est pourquoi le Seigneur n'apparut pas seulement une fois, mais plus de dix fois ; non-seulement à un ou deux disciples, mais « à plus de cinq cents de ses frères réunis (5) ; » non pas en secret, mais en public ; non pas dans l'obscurité, mais sur une montagne, en plein jour ; non pas de loin, mais au milieu d'eux, de manière que, connu de tous, il pouvait distinctement être vu de tous. L'apparition était si évidente « que personne de ceux « qui étaient assis n'osait lui demander : Qui êtes vous ? sachant « tous que c'était le Seigneur (6), » nous dit saint Jean.

(1) Hébr., XI, 39. — (2) Ps. CCLI, 8. — (3) St Jérôme. Lettre à Paule et à Eustochie. — (4) St Aug. Lettre 164, n° 9. — (5) 1 Cor., xv, 6. — (6) St Jean, XXI, 12.



Et pour que le sens de l'ouïe fut conforme au sens de la vue, le Seigneur parla à ses disciples avec le ton, la voix, le style, l'accent qui lui étaient ordinaires avant sa passion, employant le langage qu'on lui connaissait, de manière que, même sans le voir, on n'aurait eu qu'à l'entendre pour le reconnaître. Et pour que nul d'entre eux ne conservât aucun scrupule, il s'offrit à leurs mains afin que, par le sens du toucher, on put se convaincre qu'il n'avait pas un corps fantastique mais un corps véritable; non pas un corps aérien, mais un corps solide; non pas un corps d'une autre nature, mais un corps de chair et d'os; le même enfin qui avait été suspendu à la croix. Pour cette fin, il avait gardé ses blessures et il les montrait à ses disciples. Et parce que les corps glorieux, suivant saint Augustin (1), ne perdent pas le pouvoir, mais seulement le besoin de manger, il mangea et but devant eux, leur montrant ainsi qu'il était vivant et animé. Enfin il n'omit rien de ce qu'aurait pu exiger, pour accorder une foi pleine et entière, l'homme le plus prudent et le plus incrédule, de sorte qu'aucun fidèle ne pourra jamais dire : Mais s'ils l'avaient approché, mais s'ils l'avaient touché, mais si ceux qui voyaient le Seigneur avaient fait telle ou telle autre épreuve, etc.

L'incrédulité des disciples n'était donc qu'une disposition merveilleuse de la Providence; Dieu voulait que les preuves les plus évidentes dissipassent entièrement leurs doutes, et qu'ainsi leur long retard à croire devint le plus ferme appui de notre foi. Un homme, en effet, malgré toute sa méfiance, un chrétien malgré toute la faiblesse de son esprit, n'aurait jamais agi, dit saint Léon, avec une prudence aussi scrupuleuse que saint Thomas dans sa perquisition (1). Après avoir reconnu la réalité de cette voix, jamais homme n'aurait osé demander d'examiner encore Jésus-Christ en portant la main sur lui; jamais homme n'aurait osé demander de s'assurer que le corps présent à ses yeux était bien un corps humain. Je vous le demande donc; après des témoignages si évidents et si nombreux, était-il possible de conserver encore le moindre doute.

Tout fait, quelles que soient les difficultés qu'il présente à l'esprit, est reçu, accepté et cru de tous sans hésitation, lorsqu'il est attesté par cinq ou six hommes graves qui l'ont vu de leurs yeux.

(1) St Aug., de la cité de Dieu, liv. 13, ch. 22. — (2) St Léon, serm. 73.

Qui donc refuserait de croire cinq cents témoins oculaires, et des témoins tels que les disciples, qui, non-seulement attestent cette vérité par leurs paroles et par leurs doctrines, mais qui la confirment par leur sang et par leur mort. Pour rendre témoignage à cette vérité, ils subissent par l'ordre des tyrans les plus atroces supplices, la mort la plus cruelle. Pierre est attaché à la croix ; pendant deux jours André y demeure suspendu et du haut de son gibet comme du haut d'une chaire, il s'adresse à la foule et dit : Voyez, M. F., ce que j'endure, considérez mes souffrances, croyez-en un crucifié, croyez-en un homme qui meurt. Si ce que je vous enseigne, n'est pas la vérité, pourquoi malheureux que je serais, aurais-je accepté de tels supplices ? Si je n'ai pas vu ce que je vous affirme avoir vu, pourquoi me suis-je librement et volontairement laissé suspendre à cette croix ? Peut-on mourir pour ce qu'on sait bien n'être qu'une fausseté ? Quel fruit espérerais-je d'un tel mensonge ? « Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, comme nous « le disons, nous sommes convaincus de n'être que de faux témoins à l'égard de Dieu, car nous aurons témoigné contre Dieu « même, en disant qu'il a ressuscité Jésus-Christ, lorsqu'il ne l'a « point ressuscité (1). » Mais un faux témoin ne sera point impuni ; qui peut attendre une récompense du Dieu véritable pour un faux témoignage ? Quelle raison avons-nous donc de mourir ? Quelle raison avons-nous de souffrir de si cruels tourments ? Nous ne vous prêchons pas des choses que nous avons apprises sur le rapport d'autrui, nous ne les avons pas nous-mêmes imaginées à notre guise. Ce que nous vous prêchons, nous nous en sommes assurés de nos propres yeux. Nous ne nous sommes pas trompés, puisque nous avons vu ; nous ne vous trompons pas, puisque nous mourons pour en attester la vérité.

O foi catholique que tu es solide ! que tes racines sont puissantes ! que tu es fortement appuyée sur la pierre ! « Le ciel et la terre « passeront (2), » pour toi, tu ne pourras jamais passer. L'univers entier dès le commencement voulut te résister, tu triomphas de tous les obstacles avec la plus grande puissance, « car la victoire « qui triomphe du monde, c'est notre foi (3). » Elle soumit à l'empire du Christ les rois les plus puissants, elle réduisit à l'obéissance du Christ les peuples les plus barbares. Qui porta les martyrs à subir des luttes si cruelles, des tourments si affreux ? n'est-ce pas la foi ?

(1) 1 Cor., xv, 14. — (2) St Luc, xxi, 33. — (3) 1 St Jean, v, 4.

Qui porta les anachorètes à mépriser les plaisirs, à dédaigner les honneurs, à fouler aux pieds les richesses, et à mener dans la solitude une vie toute céleste ? n'est-ce pas leur ardente foi ? Qui porte aujourd'hui les fidèles de Jésus-Christ à traverser les délices fangeuses du siècle, sans y souiller leurs pieds ? n'est-ce pas la foi qui opère ces merveilles par la charité ? » C'est elle qui fait rejeter aux chrétiens toute mollesse, abandonner toute douceur, embrasser les austérités et supporter toutes sortes de travaux ; c'est elle qui, dans l'espérance des biens futurs, leur fait abandonner les biens du temps, échanger le présent pour l'avenir. Est-il étonnant que l'homme sans foi, sans espérance dans la vie future, s'attache si passionnément à la vie présente ?

Enfin « le juste vit de la foi (1). » Quand l'homme par sa désobéissance se soustrait aux commandements salutaires de la foi, il ne saurait plaire à Dieu. La foi réprime les mauvais desseins, les passions effrénées ; elle apaise les mouvements désordonnés du cœur, repousse les vices, introduit les vertus, foule aux pieds la mollesse, supporte les austérités, ne s'enorgueillit point dans les succès, ne se décourage pas dans le malheur. En un mot, il n'est rien de pénible, rien de difficile que n'entreprenne pour Dieu, celui qui croit en Dieu d'une foi vive. Écoutons l'Apôtre : « Par la foi les « saints ont vaincu des royaumes, opéré la justice, obtenu « l'effet des promesses, fermé la gueule des lions, arrêté la violence « du feu, échappé au tranchant du glaive, guéri de leurs mala- « dies, et sont devenus forts dans les combats. Les uns ont été « cruellement tourmentés, ne voulant point racheter leur vie pré- « sente, afin d'en trouver une meilleure dans la résurrection ; « les autres ont souffert les outrages et les fouets, les cachots et les « chaînes ; ils ont été lapidés, sciés, mis aux plus rudes épreuves ; « ils sont morts sous le tranchant du glaive ; ils ont mené une vie « errante, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, « abandonnés, affligés, persécutés ; le monde n'était pas digne « d'eux ; ils erraient dans les solitudes et dans les montagnes, et « n'avaient d'autre abri que les antres et les cavernes de la « terre ; et le témoignage de leur foi les a tous rendus recomman- « dables (2). » Avec quelle merveilleuse éloquence l'Esprit-Saint nous décrit la vertu, la puissance de la foi !

Il fallait donc que cette foi sublime fut corroborée par ces grandes

(1) Rom., I, 17. — (2) Hébr., XI, 33.

preuves, afin que ni la violence des tyrans ni la haine de ses ennemis ne pussent jamais l'anéantir. Si les preuves les plus inébranlables ne la mettaient à l'abri du doute le plus léger, peut-être aurait-elle pu crouler sous la contradiction et sous les violentes attaques des méchants.

Mais quelqu'un dira peut-être : Pourquoi Jésus-Christ n'a-t-il pas apparu publiquement à tout le peuple ? Par là il aurait plus vigoureusement confondu ses ennemis, et donné plus de force aux preuves de sa Résurrection. La réponse est claire. Agir ainsi ce n'était pas fonder la foi, c'était la détruire ; ce n'était pas attirer les hommes librement, c'était les entraîner par la force de la conviction ; or la foi est plus utile au monde que la science. Une telle conduite n'était pas non plus dans l'ordre de la sagesse divine qui n'admet pas indifféremment tout le monde à la connaissance de ses mystères ; elle admet ceux qui en sont dignes et rejette ceux qui en sont indignes. C'est pourquoi Dieu, suivant la parole de saint Pierre : « a voulu que le Sauveur se manifestât, non à tout le peuple, mais « aux témoins choisis de Dieu (1). »

Mais il reste encore une difficulté. Pourquoi ne s'est-il pas montré à ces témoins, dans son corps glorieux, au lieu d'apparaître sous sa forme ordinaire. La réponse à cette objection n'est pas plus difficile. C'est que, s'il avait apparu sous la forme d'un corps glorieux, on l'aurait pris pour un autre ; et ainsi il n'aurait pas prouvé le moins du monde sa Résurrection.

Mais pourquoi, direz-vous, n'est-il pas demeuré continuellement au milieu d'eux pendant ces quarante jours comme auparavant ? Je réponds : Afin qu'on ne le crut pas revenu à sa première vie ; afin qu'on ne le crut pas comme auparavant sujet à la mort. Si sa manière d'agir avait été la même, on aurait pensé que c'était aussi la même vie. Il disparaissait tout-à-coup à leurs yeux, afin que l'on crut d'un côté à l'identité de la personne et de l'autre à la diversité de sa condition.

Ne soupçonnez pas non plus Jésus-Christ de s'être livré à des prestiges ou à un amusement puéril. Sa chair sacrée était réellement plus brillante que le soleil, plus éclatante que la lune, mais il était en son pouvoir de se montrer dans sa gloire ou dans son apparence ordinaire. Il mangeait, on le touchait, quoique ces propriétés ne soient pas dans l'état naturel d'un corps glorieux ; il ne

(1) Act., x, 40.

les avait, à notre avis, que par une opération de la grâce. O disposition merveilleuse de la sagesse divine ! avec quel art, avec quelle intelligence, avec quelle convenance vous avez fait toutes choses ! O Dieu « qui atteignez fortement d'une fin à une autre, et qui disposez tout avec douceur (1) ! »

Voilà ce que nous avons à vous dire sur la Résurrection et sur ses preuves. Disons maintenant quelques mots de notre propre résurrection.

Quiconque est ressuscité avec Jésus-Christ, doit prouver sa vie par des preuves semblables ; j'omets maintenant les dix marques de la vie de l'âme, que donnent ordinairement les docteurs pour reconnaître la justification du pécheur. Nous ne cherchons pas ici les marques auxquelles l'âme peut reconnaître elle-même si elle a recouvré la vie, mais les marques par lesquelles elle montre au dehors la vie qu'elle a recouvrée. Ces témoignages sont les mêmes que nous avons expliqués en parlant de Jésus-Christ, la conformité de la vie aux saintes Écritures, l'approbation des saints, la présentation par la confession des blessures des mains et du cœur ; la manducation du rayon de miel, c'est-à-dire du sacrement du corps divin, la ferveur dans les louanges de Dieu, l'intelligence des Écritures cachées auparavant et leur facile explication, le goût de Dieu dans l'âme, la résistance aux tentations et aux faiblesses de la chair, et la fermeté qu'on montre en toute occasion, et d'autres marques semblables. Toutes ces marques ne montrent pas clairement, il est vrai, la vie rendue à l'âme ; elles en sont pourtant la conjecture probable.

Le premier et le plus grand témoignage est celui de l'Écriture, c'est-à-dire la conformité de notre vie à la loi de l'Évangile, l'accomplissement dans notre vie et dans nos œuvres de ce qui a été écrit pour notre enseignement. Par conséquent ne vous cherchez pas hors de vous-mêmes ; ne vous jugez pas d'après ce que l'on dit de vous, mais d'après votre conduite réelle. L'Écriture sainte est un miroir très-pur ; il réfléchit tel qu'il est le visage de l'homme. Si dans ces pages sacrées vous trouvez un blâme de votre vie, vous auriez beau être loués de tout le monde, soyez certains que vous êtes tout défigurés et tout souillés.

Après cela il est très-important que vous ayez en votre faveur l'approbation des anges, c'est-à-dire des parfaits et des saints, sui-

(1) Sag., VIII, 1.

vant cette parole de l'Apôtre : « Il faut que les justes aient un bon témoignage de ceux qui sont au dehors (1), » non pas des profanes et des mondains dont la louange est un blâme véritable, mais des parfaits et des hommes de bien, parce qu'habitues eux-mêmes aux bonnes œuvres, ils peuvent juger du mérite des bonnes œuvres. Un cordonnier juge de la perfection d'un soulier ; un peintre, de la perfection d'un tableau ; un guerrier reconnaît la bonté d'une arme ; chaque ouvrier juge de l'ouvrage qui lui est propre. Par conséquent l'homme parfait sera un bon juge de la perfection ; l'aveugle est un très-mauvais juge des couleurs, ainsi le méchant est un très-mauvais juge des vertus.

Mais parce que « nous faisons tous beaucoup de fautes (2), » nous reconnaitrons les blessures que les péchés nous ont faites, lorsque par la confession nous les montrerons au prêtre, ce médecin des âmes, telles que nous les connaissons ; je dis les blessures des mains et du côté ; car nous devons avouer non seulement les fautes extérieures que nous commettons dans nos œuvres, mais encore les plaies intérieures du cœur. Si vous ne vous êtes pas encore confessés, si vous ne vous êtes pas approchés de la table divine dans ces fêtes pascales, comment pouvez-vous croire que vous êtes ressuscités avec le Seigneur ? Malheur à vous infortunés ! Vous ne pouvez souffrir pendant une seule heure une tâche de boue sur votre vêtement et pendant le long espace d'une année entière, vous souffrez sur votre âme la lèpre du péché.

Avez-vous encore autre chose à imiter en Jésus-Christ ? Oui, Jésus-Christ ressuscitant du sein des morts, ne meurt plus ; désormais mais la mort n'a plus d'empire sur lui (3). » Et vous aussi, ressuscitant du sein de vos œuvres de mort, ne retombez plus dans la mort du péché ; que désormais « le péché ne règne plus dans votre chair mortelle (4). » Que votre résurrection soit éternelle comme celle de Jésus-Christ. Pourquoi reviendriez-vous encore dans ce sépulcre d'où vous êtes sortis ressuscités ?

Jésus-Christ n'est pas ressuscité dans le même état qu'il avait été enseveli ; il est ressuscité glorieux et immortel. Et vous aussi, relevez-vous dans une vie nouvelle, tout changé, tout transformé en une nouvelle créature. Vous avez vécu pour le péché, désormais ne vivez que pour Dieu ; vous avez vécu selon la chair, désormais ne

(1) 1 Timot., III, 7. — (2) St Jean, III, 2. — (3) Rom., VI, 9. — (4) Rom., VI, 12.

vivez que selon l'Esprit. « Car en Jésus-Christ, ni la circoncision, « ni l'incirconcision ne servent de rien ; mais la nouvelle création (1), » celle qui de l'ancienne vie est passée sous le souffle de l'Esprit à une vie nouvelle.

Telle est la première résurrection qui se fait sous le souffle transformateur de l'Esprit ; la seconde ne s'accomplira un jour qu'en ceux qui auront passé par cette première. « Car nous ressusciterons « tous, mais nous ne serons pas tous changés, « il n'y aura de « changés que ceux qui dès ici-bas auront été changés par l'Esprit-Saint. De là cette parole de l'Apôtre (2). « Si l'Esprit de celui « qui a ressuscité Jésus habite en vous, celui qui a ressuscité Jésus-Christ rendra aussi la vie à vos corps mortels, à cause de son « Esprit qui habite en vous (3). » Il rendra conforme à la gloire de son corps, ceux qu'il trouvera conformes à l'humilité de son cœur. « Heureux et saint est celui qui participe à cette première résurrection ! la seconde mort n'aura point de pouvoir sur eux ; mais « ils seront prêtres de Dieu et de Jésus-Christ, et règneront avec « lui dans les siècles des siècles (4). » Ainsi soit-il.

(1) Gal., vi, 15.—(2) 1 Cor., xv, 51.—(3) Rom., viii, 11.—(4) Apoc., xx, 6.

## QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

---

### RÉFORMATION DU MONDE PAR LE SAINT-ESPRIT

*Cum venerit ille, arguet mundum de peccato et de justitiâ et de judicio.*

Lorsqu'il sera venu, il accusera le monde de péché, de justice et de jugement.

(St Jean, xvi, 8).

L'Évangile d'aujourd'hui est une partie de ce doux et suave discours que fit le Seigneur, après la cène, quelques instants avant sa passion. Là ce cygne divin près de mourir, fait entendre ses plus beaux chants. Aussi les disciples charmés par ses paroles, lui disaient : « Maintenant vous parlez à découvert et vous ne nous « dites plus de paraboles (1). »

La principale cause de ce discours fut la tristesse des apôtres. Rien ne peut rendre la douleur, le chagrin dont ils furent saisis, en apprenant que le Seigneur devait si tôt s'éloigner d'eux et être livré à une mort cruelle. L'esprit consterné, le cœur plein d'amertume, la tête penchée, les yeux attachés à terre, ils ne pouvaient se regarder l'un l'autre à cause de l'abondance de leurs larmes. Comment leurs entrailles ne seraient-elles pas émues, nous dit saint Bernard ? Comment leur cœur ne serait-il pas troublé, leur esprit incertain, leur visage attaché à terre, leurs oreilles pleines d'épouvante ? Pouvaient-ils demeurer calmes et impassibles, en l'entendant parler ainsi de son prochain départ (2) ?

(1) St Jean, xvi, 29. — (2) St Bern. Serm. 5 sur l'Ascension, n° 11.



Il allait les abandonner, lui pour lequel ils avaient tout quitté! Comme une poule réchauffe ses petits, et, les couvrant de ses ailes, les protège contre les attaques du milan, ainsi le Seigneur protégeait les apôtres par sa présence. Voilà pourquoi, dit saint Chrysostôme (1) en apprenant son départ, les apôtres dans leur douleur ne pouvaient lever les yeux sur lui, ni lui adresser la parole. C'est là ce que leur disait lui-même le Sauveur. « Je vais à celui qui m'a envoyé, et personne d'entre vous ne me demande où je vais. « Et parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre cœur (2). »

Lorsqu'un maître, aimé de sa maison, va faire un long voyage, ses fils et ses filles, ses serviteurs et ses servantes gémissent et pleurent; ainsi tous ceux qui étaient à la suite du Sauveur étaient plongés dans la tristesse. Et c'est pour les consoler que le Seigneur leur adressa ce long discours bien propre à jeter dans leur âme quelques consolations. O bonté! ô clémence! ô charité! Lui qui quelques instants plus tard devait souffrir des douleurs si cruelles, des tourments si affreux, oubliant ses propres souffrances, ne se préoccupe que la tristesse de ses disciples; il s'efforce de les consoler, lui qui aurait eu tant besoin de consolation. Quelle tendresse! quelle condescendance! quelles entrailles de miséricorde.

Le Seigneur leur présente les trois motifs de consolation qu'emploie d'ordinaire un bon père de famille, au moment de quitter les siens. Il leur dit d'abord l'utilité de son départ, les avantages que tous doivent en retirer. Secondement: je ne vous laisse pas seuls; mon fils ou mon frère demeure pour prendre soin de vous, afin que vous ne vous ressentiez pas de mon absence. Troisièmement, il leur fait espérer que son absence sera courte et leur dit: Ne vous attristez pas; je reviendrai au plus tôt.

Ainsi fait le Seigneur; il leur propose d'abord les avantages de son départ: « Je vous dis la vérité, il vous est avantageux que je m'en aille (3). » Il leur dit secondement: « Je ne vous laisserai pas orphelins, je vous donnerai l'autre Paraclet, et votre cœur se réjouira (4). » Il leur dit troisièmement: « Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus; et encore un peu de temps et vous me verrez, parce que je vais à mon Père. (5). » Il leur dit

(1) St Chrys., hom. 77 sur le chap. xvi de saint Jean. — (2) St Jean, xvi, 5.—(3) St Jean, xvi, 7.—(4) St Jean, xiv, 18.—(5) St Jean, xvi, 16.

encore : « Si cela n'était pas, je vous l'aurais dit, car je vais vous  
 « préparer le lieu. Et quand je m'en serai allé, et que je vous au-  
 « rai préparé le lieu, je reviendrai et je vous prendrai avec moi,  
 « afin que vous soyez où je serai (1). » Mais la tristesse des dis-  
 ciples était si grande que ces paroles ne pouvaient les consoler ni  
 calmer leur douleur.

Comme les apôtres ne connaissaient pas ce Paraclet qu'il leur promet si souvent dans ce discours ; comme ils ignoraient et son utilité et la manière dont il devait venir, le Seigneur, dans l'Évangile de ce jour, leur enseigne deux choses : Qu'est ce Paraclet ? et pour quelle fin doit-il venir ?

Il leur enseigne en premier lieu les avantages de sa venue. Ce Paraclet, dit-il, viendra à cause du monde, pour le corriger et pour le réformer. « Car lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde  
 « de péché, de justice et de jugement. De péché, parce qu'ils  
 « n'ont pas cru en moi ; de justice parce que je m'en vais à mon  
 « Père et vous ne me verrez plus ; et de jugement, parce que le  
 « prince de ce monde est déjà jugé (2). » Sa parole était obscure ; il s'en aperçoit et ajoute : « J'ai encore beaucoup de choses à vous  
 « dire ; mais vous ne pouvez les porter à présent. Le Paraclet  
 viendra à cause de vous. Car lorsque cet Esprit de vérité sera  
 « venu, il vous annoncera les choses à venir. » Il viendra à  
 cause de moi, « car il me glorifiera ; » il révélera au monde qui  
 je suis ; il manifestera ma puissance, ma divinité, ma majesté et  
 ma gloire ; il mettra l'univers à mes pieds.

« Mais il ne parlera pas de lui-même ; il dira tout ce qu'il en-  
 « tendra de ma bouche, » comme moi-même je vous ai fait  
 connaître tout ce que j'avais entendu de la bouche de mon Père.  
 « Il recevra de ce qui est à moi et vous l'annoncera. » De la  
 « même manière que ma doctrine n'est pas de moi ; mais du  
 « Père qui m'a envoyé, (3) » ainsi la doctrine du Paraclet est la  
 « mienne, parce qu'il la recevra de ce qui est à moi, » non pas  
 comme un disciple reçoit de son maître, mais comme un terme produit reçoit de son principe. Il sera, en effet, mon envoyé comme  
 je suis l'envoyé de mon Père.

Il expose ensuite comment a lieu ce mystère. « Tout ce qui est  
 « à mon Père, dit-il, est à moi (4). » D'où il suit que la substance du

(1) St Jean, xiv, 2. — (2) St Jean, xvi, 8. — (3) St Jean, vii, 16. —  
 (4) St Jean, xvi, 15.

Père est ma propre substance; par conséquent, comme le Saint-Esprit procède du Père, ainsi il procède de moi; et comme il est envoyé par mon Père, ainsi il est envoyé par moi; car la substance dont il procède est une. Voilà pourquoi je vous ai dit « qu'il prendra de ce qui est à moi, » parce qu'il reçoit la sagesse et la doctrine, de celui dont il reçoit la substance.

Je ne sais si dans toute l'Écriture il est parlé d'une manière aussi étendue et aussi claire de la personne du Saint-Esprit, et de la manière dont il procède du Père et du Fils. C'est ainsi que le divin Maître a expliqué quel était ce Paraclet qui devait être envoyé, et le motif pour lequel il devait être envoyé. Voilà pour l'Évangile.

De là nous déduisons trois avantages de la venue de l'Esprit-Saint. Premièrement la réformation du monde : « Il convaincra le monde de péché, de justice, et de jugement. » Secondement, la doctrine qu'il doit enseigner : « Il vous enseignera toute vérité. » Troisièmement, la foi : « Il me glorifiera. » Nous ne parlerons que du premier de ces avantages et nous ferons deux considérations : Premièrement, en quoi consiste cette réformation du monde; secondement, comment le Saint-Esprit a réformé le monde.

Au sujet de la première considération, il faut remarquer que l'homme peut être considéré dans ses rapports avec lui-même, dans ses rapports avec le prochain et dans ses rapports avec Dieu. Et sous ces trois aspects, il avait besoin d'une triple réforme, d'une triple régularisation. Dans ses rapports avec lui-même, il fallait le rendre sobre; dans ses rapports avec le prochain, il fallait le rendre juste; dans ses rapports avec Dieu, il fallait le rendre pieux. Telle est la parole de l'Apôtre : « La grâce de Dieu, notre Sauveur, s'est révélée aux hommes pour nous apprendre à renoncer à l'impiété et aux désirs du siècle, et à vivre dans ce siècle avec sobriété, avec justice et avec piété (1). » Avec sobriété, relativement à nous-mêmes; avec justice relativement aux autres; avec piété relativement à Dieu.

Avant la venue du Sauveur, les hommes étaient dissolus en eux-mêmes, injustes envers le prochain, impies envers Dieu. Ils étaient abrutis, vicieux, charnels, comme le dit clairement saint Paul en parlant aux Romains. Ils étaient encore cupides, orgueil-

(1) Tit., II, 11.

leux, ravisseurs, pernicieux au prochain, car ils n'avaient pas la crainte de Dieu. Ils étaient fier, impies, infidèles, idolâtres et, comme le leur disait saint Paul : Nous étions autrefois sans Dieu. Mais par la venue de l'Esprit-Saint, de brutaux et charnels, les hommes sont devenus justes et bons ; d'infidèles et idolâtres, ils sont devenus fidèles et pieux. Tel est le sens de cette parole : Il convaincra le monde de la corruption de son jugement, parce que les hommes étaient abrutis ; il le convaincra de l'inobservation de la justice envers le prochain ; il les convaincra du péché d'impiété et d'infidélité envers Dieu. Et c'est ainsi que l'Esprit-Saint reformera entièrement l'homme dans ses rapports avec lui-même, avec le prochain et avec Dieu.

L'explication de cette triple réformation considérée dans la lettre de l'Évangile est assez obscure. Le Sauveur dit : « Il convaincra de jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé. » C'est comme s'il disait : Le corrupteur du jugement de l'homme, son mauvais inspirateur, sera chassé par mes souffrances, et ainsi l'homme pourra être réformé dans son jugement. « Il le convaincra de justice, parce que je vais à mon Père et que vous ne me verrez plus. » Comme s'il disait : Si je demeurais longtemps dans le monde, je convainrais les hommes par ma doctrine, et je les ramènerais à la justice, mais parce que je me retire et que je vais vers mon Père, j'enverrai le Saint-Esprit pour accomplir cette œuvre. « Il convaincra les hommes de péché » contre Dieu, « parce qu'ils n'ont pas cru en moi. » Car l'incrédulité et l'infidélité sont une grande impiété contre Dieu.

Parlons donc de cette triple réformation qui est toute la perfection de l'homme et disons en quoi elle consiste et comment l'Esprit-Saint l'a opérée.

La première réformation de l'homme dans ses rapports avec lui-même consiste en trois choses ; savoir, dans l'illumination de l'intelligence, dans une bonne inclination donnée à la volonté, dans la soumission des sens, celui qui possède ces trois choses est un homme parfait.

La première est extrêmement nécessaire à l'homme. La raison, en effet, est la règle des actes humains, la lumière de toute la vie. Elle est à l'homme ce qu'est le conducteur au char, le pilote au navire, l'œil au corps. D'elle dépendent l'ordre, la règle de la vie. Voilà pourquoi le Seigneur disait : Prenez garde que la lumière

qui est en vous ne soit pas des ténèbres, car « si la lumière qui est en vous est ténèbres, combien grandes seront les ténèbres elles-mêmes (1) ! » Il disait encore : « Si votre œil est simple, » c'est-à-dire, si votre raison est éclairée, « tout votre corps sera lumineux (2), » c'est-à-dire, toute votre vie sera pure et brillante. « Mais si votre œil est mauvais, » et ténébreux, « tout votre corps sera ténébreux. » Voilà aussi pourquoi le Psalmiste disait : « Donnez-moi l'intelligence et je vivrai (3). » C'est un grand don, un grand bonheur que d'être doué d'une haute intelligence, d'un jugement solide, d'une prudence et d'un tact justes et surs, d'un esprit vif et prompt. Voyez ces deux jeunes gens, l'un est fils de roi, et l'autre fils de laboureur. Grand Dieu quelle supériorité d'homme à homme ! L'un est presque un ange, l'autre ressemble à la brute.

Cette illumination de la raison consiste en trois choses : Premièrement, dans la pénétration de l'intelligence et dans l'abondance de ses lumières naturelles. Secondement, dans le soin d'acquérir les cinq habitudes, les cinq vertus intellectuelles qui perfectionnent l'intelligence, et qu'enseigne Aristote dans sa Métaphysique (4) : C'est le jugement, la sagesse, la science, la prudence et l'art ; nous ne devons pas pour le moment nous occuper de ces vertus. Troisièmement, dans quatre dons de l'Esprit-Saint, savoir, les dons d'intelligence, de sagesse, de science et de conseil, dons qui éclairent la raison d'une manière surnaturelle ; le don d'intelligence, en rendant l'intelligence vive, prompte, saisissant et pénétrant la vérité tout-à-coup, à la moindre explication ; en la rendant semblable à l'intelligence de l'ange lui-même ; le don de sagesse, en l'éclairant sur les choses de l'esprit et de l'éternité ; le don de science, en l'éclairant sur les choses de la nature et du temps ; le don de conseil, en l'éclairant sur les œuvres qu'il doit accomplir.

Mais que sert d'avoir une intelligence éclairée, si l'on a une volonté corrompue, perverse, soumise à de mauvais penchants ? Combien d'hommes de beau talent que nous voyons pleins de malice, de fourberie, de la plus mauvaise foi ! hommes vicieux qui ne font servir leur génie qu'à l'iniquité, suivant ces paroles : « Ils ne sont sages que pour faire le mal (5). » Il vaudrait mieux

(1) St Matth., VI, 23. — (2) St Matth., VI, 22. — (3) Ps. cxviii, 144. — (4) Arist. Ethicorum, lib. VI, cap. III. — (5) Jér., IV, 22.

pour eux être simples et bons. Aussi le Psalmiste faisait cette demande : « Seigneur, rendez agréables les vœux que ma bouche vous offre volontairement, (1) » c'est-à-dire, rendez agréable à ma volonté ce qu'approuve ma raison.

Nous voyons en effet des hommes qui ont, pour ainsi dire, une bonté toute naturelle, des penchants naturellement bons, qui sont vertueux sans fatigue et sans effort ; nous en voyons d'autres, au contraire, qui ont dans leur nature des inclinations mauvaises, qui ne sont vertueux qu'au prix de grands combats. C'est ainsi que parmi les chevaux on en voit que peut conduire le frein le plus doux et le plus léger, et d'autres dont la bouche moins sensible a besoin du mors le plus dur. Le mérite des hommes devenus vertueux après de longs combats, n'est pas moindre que celui des autres ; il est, au contraire, bien plus grand.

La volonté se redresse aussi de trois manières : Premièrement, par des vertus innées, comme on le voit dans les enfants ; secondement, par des vertus acquises ; troisièmement, par les vertus infuses et par deux dons de l'Esprit-Saint, savoir : les dons de piété et de force qui affermissent l'homme dans le bien.

Quand la volonté est redressée, il ne reste plus qu'à avoir des sens soumis et domptés. N'espérez pas que les sens aient jamais de bonnes inclinations ; ce ne sont que des vipères meurtrières ; « dès leur naissance, elles sont portées au mal (2). » Le corps ne peut jamais s'incliner au bien ; toujours il a besoin de frein, de correction et de châtement. De là cette parole de l'Apôtre : « Je châtie mon corps et je le réduis en servitude, car je sais que le bien n'habite pas en moi, c'est-à-dire en ma chair (3). » « La chair, en effet, n'est pas soumise à la loi de Dieu (4), elle ne le peut ; (5) » elle est toujours prête à se révolter contre l'esprit ; elle répand sans cesse son venin et résiste à la loi de mon âme. N'ayez jamais confiance en elle ; qu'elle vous soit toujours suspecte ; vous devez toujours la réprimer, la châtier, la dompter. Le Saint-Esprit vous fera atteindre ce bien par le don de crainte ; « la crainte du Seigneur, en effet, éloigne l'homme du mal (6). » Aussi saint Augustin disait de Monique, sa mère : « Elle avait une crainte chaste qui était dans son cœur comme un bandeau pour réprimer ses pensées, dans sa bouche comme un frein pour modérer sa

(1) Ps. cxviii, 108. — (2) Gen., viii, 21. — (3) 1 Cor., iv, 27. — (4) Rom., vii, 8. — (5) Rom., vii, 7. — (6) Prov., xv, 27.

langue ; dans ses mains comme un aiguillon pour ne pas les laisser s'engourdir par la paresse ; dans toute sa vie comme une règle, pour l'empêcher de tomber dans aucun excès (1). »

Voilà en quoi consiste la réformation de l'homme par rapport à lui-même. Tel était le sage qui disait de lui : « J'étais un enfant ingénieux ; » voilà la réforme dans l'intelligence ; « j'avais reçu une âme bonne ; » voilà la réforme dans la volonté ; « et lorsque de jour en jour je devenais meilleur, je suis venu vers Dieu dans un corps sans souillure (2). » Voilà la réforme du corps. Un homme ainsi parfaitement réglé en toutes choses est semblable à l'horloge ; ses pensées, ses désirs, ses paroles, ses œuvres, ses repas, ses habits, ses gestes, ses mouvements, sa conversation, tout en lui est réglé par les lois de la raison, comme dans une horloge, l'aiguille du cadran suit le mouvement des roues.

Nous trouvons dans Ézéchiël une figure de cette vérité : Il vit quatre roues pleines d'yeux, et au milieu des roues se trouvait une autre roue, et partout où allait le souffle de l'Esprit les roues le suivaient aussitôt (3). » Ces quatre roues sont les quatre puissances de l'âme, savoir : l'intelligence, le sentiment, la volonté et l'appétit sensitif. Au milieu des roues se trouvait une autre roue ; l'intelligence en effet comprend le sentiment, car tout ce que le sentiment peut éprouver, l'intelligence peut le comprendre et au-delà. Pareillement la volonté comprend l'appétit, car tout ce que l'appétit peut désirer, la volonté peut le vouloir et au-delà. Ces quatre roues dans l'homme juste suivent le mouvement de la raison, et la raison suit le mouvement de l'esprit. Comme dans une horloge le mouvement des roues suit le mouvement des poids. Jamais elles ne sont en opposition ou en désaccord avec la raison et l'esprit. C'est dans cet ordre que consistent cette beauté, cette vertu que nous devons chercher par-dessus tout. — « Malheur à l'impie ! l'impie est sa souffrance (4). » Plongé tout entier dans le désordre, il est fatigué, déchiré. Ainsi vous l'avez ordonné, Seigneur, s'écrie saint Augustin, tout esprit désordonné est à lui-même son propre châtiment (5).

La seconde réformation de l'homme a lieu dans ses rapports avec le prochain ; elle se fait par une justice entière et parfaite. Cette

(1) St Aug., épître supposée à sa sœur. — (2) Sages., VIII, 19. — (3) Ezéch., I, 16. — (4) Isaïe, III, 11. — (5) St Aug., Conf., livre I<sup>er</sup>, chap. XII.

réforme a cinq parties, savoir : la distribution des biens temporels, la communication des grâces, le support mutuel des fardeaux, l'acquit de ses dettes, l'innocence des œuvres.

Il faut premièrement que l'homme soit juste envers son prochain dans la distribution des biens temporels. Car, suivant la doctrine de saint Ambroise dans le livre des devoirs (1), « la nature a fait toutes choses communes ; et cette terre n'est pour ainsi dire que l'héritage commun des hommes ; c'est le droit positif qui a fait les propriétés particulières ; c'est par lui qu'on trouve parmi les peuples le mien et le tien. » A ces paroles se rapporte cette doctrine de saint Clément (2) : L'usage de tout ce qui est dans le monde devait être commun entre tous les hommes ; mais, inspirés par l'iniquité ; l'un dit sien une chose, l'autre une autre, et ainsi la division des biens s'établit par l'iniquité, mais cette division a été sanctionnée par le droit des gens. La justice fait donc à tous l'obligation de ne pas s'attribuer le superflu dans ce commun héritage, au préjudice des autres. Quel est, en effet, le père juste et bon qui, ayant dix enfants, verrait avec plaisir l'un d'eux s'emparer pour lui seul de tout l'héritage, ou au moins de la plus grande partie de l'héritage, laissant ses frères dans la pauvreté ? C'est ainsi que Dieu ne saurait voir avec complaisance l'abondance de quelques-uns au préjudice de leurs frères. Voilà pourquoi il dit par son prophète : « Malheur à vous qui joignez des maisons à vos maisons « et des champs à vos champs jusqu'aux confins de vos pays. Se-  
« rez-vous seuls à habiter au milieu de la terre (3). ? »

Mais puisque le droit positif a permis de s'approprier les biens, c'est aussi une obligation de justice que, lorsque quelqu'un possède une grande portion de cet héritage commun de la nature, il distribue aux indigents son superflu. Et c'est là ce qui faisait dire à l'Apôtre : « Que votre abondance supplée à leur pauvreté, afin que « l'égalité se fasse, ainsi qu'il est écrit : Celui qui recueillit beau-  
« coup, ne fut pas dans l'abondance ; et celui qui recueillit peu, n'en  
« eut pas moins (4). » Celui qui eut beaucoup, ne fut pas dans l'abondance, parce qu'il donna son superflu aux indigents ; et celui qui eut peu, n'eut pas moins, c'est-à-dire ne manqua de rien, parce que l'abondance de l'autre suppléait à son indigence, et ainsi se fera parmi les frères une égalité de justice.

(1) St Ambr., livre I<sup>er</sup>, des Devoirs, chap. xxviii. — (2) Voyez Gracien, 12<sup>e</sup> quest., 1<sup>er</sup> Cant. — (3) Isaïe, v, 8. — (4) 2 Cor., viii, 15.



Oh ! si tous les hommes observaient cette règle, en vérité le monde entier regorgerait aussitôt de toutes sortes de biens, et il n'y aurait pas un seul indigent sur toute la face de la terre. D'où vient, en effet, dans le monde cette multitude d'indigents ? n'est-ce pas de l'injuste avarice d'un certain nombre de riches ? L'avarice, peste affreuse, poison horrible qui tue la justice, dit saint Ambroise (1).

En effet, Dieu a créé la terre avec une fécondité suffisante pour les besoins de tous les hommes. Que dis-je ? avec une fécondité riche et surabondante ; il avait préparé avec surabondance la nourriture pour tous dans les champs, dans les fleuves, dans les arbres, dans les oiseaux, dans les animaux, dans les poissons, lors même que les hommes eussent été dix fois plus nombreux. Mais l'excessive abondance d'un certain nombre a enfanté la pauvreté sur cette riche terre. Pendant que l'un couvre sa table de cinquante espèces de mets divers, il arrive que cinquante pauvres n'en ont pas un seul ; pendant que l'on enferme dans sa garde-robe cinquante vêtements, on force cinquante pauvres à n'en avoir pas un seul ; pour que les greniers de l'un regorgent de froment, il est nécessaire que l'autre manque même d'un pain d'orge pour se nourrir ; et ainsi du reste.

La première partie de la réformation de l'homme par la justice, consiste donc en ce que, relativement aux biens temporels, personne ne mette de l'excès dans la conservation des biens pris dans l'héritage commun de la nature ; et si, par la permission du droit des gens, il se trouve dans l'abondance, il faut qu'il soit juste et libéral dans la distribution de son superflu.

La seconde partie de la réformation par la justice, consiste dans la communication des grâces. En effet, nous ne sommes pas nés pour nous seuls ; les dons naturels, les grâces toutes gratuites que nous pouvons avoir, nous ne les avons pas reçues pour nous seuls, mais pour l'utilité commune ; témoin l'Apôtre qui disait : « La manifestation de l'Esprit est donnée pour l'utilité (2), » c'est-à-dire pour l'utilité commune de l'Église. Voilà pourquoi c'est un devoir de justice d'employer à l'utilité commune, les grâces, les dons, les sciences, les talents qu'on possède, soit qu'on les ait reçus en pur don, soit qu'on les ait acquis par ses propres efforts. Le Seigneur a dit : « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement (3). »

(1) St Amb., livre 1<sup>er</sup> des Dev., chap. xxviii. — (2) I Cor., xii, 7. — (3) St Matth., xii, 8.

Et saint Pierre: « Que chacun de vous, selon le don qu'il a reçu, « rende service aux autres, comme de fidèles dispensateurs des « grâces divines qui prennent toutes les formes (1). » Sachez donc que vous êtes le dispensateur et non le maître de la grâce; et prenez garde d'être fidèle dans cette dispensation. « Celui qui cache « le froment, » non pas précisément le froment du pain, mais plutôt le froment de la doctrine, « sera maudit parmi les peuples; « la bénédiction descendra sur la tête de ceux qui le vendent (2). » On ne reçoit pas des talents pour les enfouir, mais pour les communiquer aux autres.

Par conséquent, que le théologien fasse avec joie participer le peuple à sa doctrine; que le médecin ne vende pas aux indigents les soins de son art, qu'il les visite volontiers, qu'il soigne les pauvres gratuitement; mais s'il reçoit un salaire des riches, il ne leur fait point injure, car il doit vivre de son art. Pareillement, que l'avocat ne vende pas sa protection aux pauvres, ni le prêtre son intercession auprès de Dieu; que chacun de son côté recherche son intérêt particulier, de manière à ne pas repousser l'intérêt général de la société. Ce n'est pas pour lui seul qu'il a acquis la science ou la sagesse, c'est pour la société entière. C'est à l'intérêt de tous qu'il doit faire servir son art ou sa science. Il y a des hommes à qui il ne doit point les vendre, et, s'il le fait, c'est une tyrannie, c'est une injustice.

La troisième partie de la réformation par la justice, c'est de supporter les défauts du prochain. Il est écrit: « Portez les fardeaux les uns des autres, et ainsi vous accomplirez la loi du « Christ (3); » portez non seulement les fardeaux corporels, en consolant les affligés, en visitant les malades, en secourant les pauvres, mais encore les fardeaux spirituels, en supportant les défauts, l'ignorance, la folie, la malice du prochain, suivant cette parole de saint Paul: « Vous supportant mutuellement, et vous pardonnant les uns aux autres les motifs de plainte que vous auriez à « vous adresser (4). » Qui n'a jamais eu besoin d'être supporté? Qui parfois ne se plaint sans justice? Qui n'eut jamais une dure réponse? Qui n'est pas souvent importun, incommode, morose et fâcheux? Vous êtes enclin à la colère, et moi à l'orgueil; supportez mon orgueil et je supporterai votre colère. Vous, vous parlez

(1) 1 St Pier., iv, 10. — (2) Prov., xi, 26. — (3) Gal., vi, 2. — (4) Colos., iii, 13.

plus qu'il ne faut, et moi je ne réponds pas, même lorsqu'on m'interroge ; supportez ma taciturnité et je supporterai votre babil.

Que ce support mutuel est nécessaire à ceux qui vivent en commun ! Le mari doit supporter sa femme, et la femme son mari ; les pères doivent supporter leurs enfants, et les enfants leurs pères ; les serviteurs doivent supporter leurs maîtres, et les maîtres leurs serviteurs. Quand les parents sont avancés en âge, ils deviennent la plupart du temps tristes, sévères, incommodes, querelleurs, avares, fâcheux ; les jeunes gens, au contraire, sont légers, vains, prodigues, pétulants, irréflechis, grands parleurs. Comment s'accorderont-ils dans la même maison, s'ils ne se supportent mutuellement ? C'est une marque de vertu, de savoir supporter les défauts du prochain, et vous n'êtes pas encore justes, si vous ne savez supporter les impies. L'apôtre saint Pierre nous montre un exemple de cette tolérance dans Lot au milieu de Sodome. « Il conservait, nous « dit-il, ses yeux et ses oreilles pures, habitant parmi des hommes « qui, par leurs œuvres iniques, tourmentaient tous les jours son « âme juste (1). » De son côté, saint Paul nous donne à ce sujet un enseignement très-utile. « Si quelqu'un est tombé par surprise « dans quelque péché, vous qui êtes spirituels, ayez soin de l'en « instruire dans un esprit de douceur (2). » C'est-à-dire sans vous exaspérer, sans l'accuser ; prenant garde « de ne pas être tentés « vous-mêmes, » suivant cette parole : « Que ceux qui s'enflamment, « ne s'enorgueillissent point en eux-mêmes (3). » Car cette orgueilleuse rudesse qui exaspère la faiblesse de votre frère, vous jette vous-mêmes dans un précipice semblable, peut-être plus profond.

La quatrième partie de la réformation par la justice regarde les hommes justes et probes ; c'est le paiement de ses dettes. L'Apôtre nous en fait le commandement. « Ne devez rien à personne, rendez « le tribut à qui vous devez le tribut, l'impôt à qui vous devez « l'impôt, la crainte à qui la crainte, l'honneur à qui l'honneur (4) ; » on peut ajouter également l'obéissance à qui l'obéissance, le respect à qui le respect, la soumission à qui la soumission, la foi à qui la foi. Quelles que soient votre libéralité, votre prodigalité, votre bonté à l'égard du prochain, si vous êtes orgueilleux et inso-

(1) 2 St Pierre, II, 8. — (2) Gal., VI, 1. — (3) Ps. LXV, 7. — (4) Rom., XIII, 7.

lents à l'égard de ceux qui sont au-dessus de vous, si vous leur refusez votre respect et votre obéissance, vous n'êtes pas encore justes ; vous voulez en effet vous soustraire à une dette, non pas à une dette d'argent, mais à une dette d'obéissance et de respect que vous devez acquitter.

Et ce ne sont pas seulement les inférieurs qui ont cette dette de justice à acquitter envers leurs supérieurs, c'est-à-dire les sujets envers les princes, les enfants envers leurs parents, les serviteurs envers leurs maîtres ; ce sont aussi dans un autre sens, les supérieurs envers les inférieurs. Ainsi un prélat doit garder et instruire ceux qui sont soumis à son autorité ; un père doit élever et nourrir ses enfants, un maître doit payer et soigner ses serviteurs ; et un supérieur qui voudrait se soustraire à quelque-une de ces obligations ne s'écarterait pas moins de la justice qu'un inférieur qui refuserait à son supérieur l'obéissance et le respect.

Mais pour que rien ne manque à une pleine et parfaite justice, il faut, en dernier lieu, conserver à l'égard du prochain, une parfaite innocence ; de manière à ne jamais lui nuire ni en parole, ni en action, pas même en désir ; jamais on ne doit causer à son frère le moindre tort. Soyez vrais dans vos paroles, fidèles dans vos promesses, justes dans vos affaires, équitables dans vos emplois, à un tel point que, sans un juste motif, vous ne devez jamais blesser votre frère en rien, ni dans sa réputation, ni dans sa personne, ni dans ses biens, ni dans son art, ni dans sa dignité, ni dans son emploi ; jamais vous ne devez être fâcheux à son égard, mais autant qu'il est en vous, vivez sans lui fournir aucun sujet de plainte. Aussi n'est-il pas entièrement juste, celui qui porte sur son prochain des jugements téméraires, et perd sans motif la bonne estime qu'il avait de lui. Et pourquoi ? Parce que sans un motif légitime, il blesse son prochain dans sa propre pensée, en soupçonnant injustement le mal, là où il n'y avait aucune cause à ces soupçons.

Non-seulement c'est une obligation de justice, de ne causer aucun tort au prochain, mais encore d'empêcher ce tort, quand on le peut. En effet, n'est-ce pas causer véritablement une injure au prochain, que de la laisser s'accomplir quand on peut l'empêcher ? On lit dans les règles du droit : Celui qui néglige de corriger ce qu'il peut, est aussi coupable que s'il commettait réellement la

faute. Aussi le saint homme Job disait au Seigneur : « Je brisais les dents de l'impie et je lui arrachais sa proie (1). »

Je viens de dire en peu de mots les règles de justice que chacun doit observer à l'égard du prochain. C'est d'après ces règles que le Saint-Esprit a jugé le monde impie et criminel, vivant sans crainte et sans pudeur ; qu'il l'a réformé dans la justice en unissant les hommes dans une même foi, dans un même culte, dans un même baptême, sous un seul et même Dieu, dans la même maison de l'Église, ainsi qu'il est écrit, « il fait habiter dans sa maison ceux qu'il a réunis (2). » Il a de plus versé dans le cœur des hommes la charité pour le prochain ; la charité qui est le complément vrai et parfait de la justice. Car, nous dit l'Apôtre : la charité est patiente, « en faisant supporter mutuellement les fardeaux ; « elle est bienfaisante, » en faisant communiquer les dons ; « elle n'est ni jalouse, « ni ambitieuse, ni emportée (3), » en faisant acquitter les dettes ; elle n'agit pas en vain, en ne causant jamais de tort, « elle ne « cherche point son propre intérêt, » elle fait distribuer les biens du temps. Voyez-vous comme la charité seule contient et accomplit tout ce qui se rapporte à la perfection de la justice, telle que nous venons de la voir ; et la charité ne vient pas des hommes, elle vient du Saint-Esprit.

La troisième réformation de l'homme, sa réformation dans ses rapports avec Dieu, consiste en trois choses, dans la foi, dans l'obéissance et dans l'adoration. Car l'homme doit à Dieu la foi à ses paroles, l'obéissance à ses commandements et la reconnaissance pour ses bienfaits. Il lui doit la foi parce que Dieu est la vérité, il lui doit l'obéissance parce que Dieu est le souverain Seigneur : « Je suis le Seigneur » et le seul Seigneur par nature, les autres ne peuvent que le devenir. Il lui doit l'adoration, parce qu'il est Dieu, souverainement bon, souverainement bienfaisant.

Si la raison naturelle suffisait pour nous conduire vers la vie de l'éternité, sans la lumière et sans l'enseignement divin, nous n'aurions pas besoin de la foi ; mais parce que la raison ne suffit point par elle-même, qu'au contraire, elle a besoin d'être éclairée et dirigée de Dieu, suivant cette parole : « Il était la vraie lumière « qui éclaire tout homme venant en ce monde (4), » alors nous devons croire les paroles de Dieu et « captiver notre intelligence sous

(1) Job., xxix, 13. — (2) Ps. Lxvii, 7. — (3) 1 Cor., xiii, 4. — (4) St Jean, i, 9.

« le joug de la foi. » N'est-ce pas en effet un grand orgueil que de vouloir se diriger par son propre conseil dans une voie si immense et si ténébreuse ? Aussi saint Pierre parlant des prophéties disait : « Vous faites bien d'y attacher vos regards, comme sur un « flambeau qui luit dans un lieu obscur (1). »

Il n'y a pas moins d'orgueil à vouloir se gouverner à sa guise et d'après sa volonté, refusant ainsi d'obéir aux ordres de Dieu et d'être dirigé par ses commandements ; les commandements de Dieu sont la règle de notre conduite, la forme de la vie humaine. Job parlant de ces commandements, disait : « Il pense être libre comme le petit de l'onagre (2), » c'est-à-dire pour faire ce qu'il veut ? De là cette parole du psalmiste : « Vous avez ordonné la rigoureuse « observation de vos commandements (3). » Tel est le précepte général ; il faut observer rigoureusement les commandements ; l'homme dans ses pensées, dans ses désirs, dans ses paroles, dans ses actions, ne doit rien se permettre qui leur soit contraire ; il doit les observer comme si c'était des lois naturelles, de manière que le chrétien pauvre, venant à trouver l'argent d'autrui, ne doit pas même penser à le garder pour lui, parce que Dieu en fait la défense formelle. S'il a faim, il ne doit point désirer la nourriture des autres ; un tel désir ne doit pas entrer dans son cœur, parce que c'est encore Dieu qui l'ordonne.

Troisièmement nous devons à Dieu l'adoration, c'est-à-dire l'honneur, le respect, l'amour, la reconnaissance et la soumission : nous le devons à cause de lui-même et à cause de ses bienfaits. C'est tout ce que l'homme peut lui offrir de louange et d'amour, auprès de ce que Dieu mérite ? C'est dans ce sens que le psalmiste s'écriait : « Que rendrai-je au Seigneur (4), » pour tous les dons et tous les bienfaits dont il m'a comblé ? Et encore : « C'est vous seul, ô Dieu, « qu'il faut célébrer en Sion (5), » c'est-à-dire, c'est à vous seul qu'on doit la louange ; la louange est une chose qui vous est propre. Et l'Apôtre nous dit aussi : « A Dieu seul sont dus l'honneur et « la gloire (6). »

Telles sont les trois choses en quoi consiste la piété.

Voulez-vous voir un homme véritablement pieux, parfaitement réglé dans ses rapports avec Dieu ? Regardez Abraham. Dieu lui commande : « Sors de ta terre, de ta parenté, de la maison de ton

(1) 2 St Pier., I, 19. — (2) Job., XI, 12. — (3) Ps. CXVIII, 14. — (4) Ps. CXV, 12. — (5) Ps. LXIV, 1. — (6) 1 Timot., I, 7.

« père (1) ; » il promet de lui donner, à lui et à sa postérité après lui, la terre de Chanaan ; et aussitôt Abraham croit à la parole de Dieu, et il obéit, ne sachant où il allait. Il devient exilé et voyageur sur la terre, pendant tous les jours de sa vie. Et pourtant il ne doute point des promesses de son Dieu, il ne demande point : Comment posséderai-je cette terre qu'habitent tant de peuples ? Je ne suis qu'un étranger et qu'un voyageur. Où sont les armes, où est l'armée avec laquelle je dois m'en emparer ? Et plus tard, après les jours nombreux de son long pèlerinage, quoiqu'il ne possédât pas encore un pied de cette terre qui lui avait été promise, qu'il se vit avancé en âge et que Sara fut devenue stérile, il n'avait pas perdu l'espoir d'avoir des enfants ; il était toujours plein de confiance, il ne doutait point de la promesse, il ne se plaignait point d'être trompé, il ne revint point dans la terre d'où il était sorti ; il conservait toujours son obéissance et la foi la plus inébranlable. Chose plus étonnante encore ! Dieu lui ordonne d'immoler ce fils qu'il lui avait donné et qui était l'objet de la promesse, puisque Dieu lui avait dit : « C'est Isaac qui sera appelé votre fils (2) » ; et Abraham n'hésite point, il ne demande point : Comment, Seigneur, accomplirez-vous votre parole, si le fils de la promesse est immolé ? Sans retard, il se hâte d'accomplir l'ordre de Dieu.

O homme pleine foi et de piété, vraiment digne de l'amitié de Dieu ! Que dirai-je de sa fidélité au culte véritable ? Au milieu du monde, quand de toutes parts l'univers entier se plongeait dans l'idolâtrie, seul avec sa famille, il conserva le culte du vrai Dieu, sans mélange et sans altération. Ne lui venait-il pas en esprit que, seul de tous les habitants de la terre, il pratiquait ce culte, qu'il s'éloignait de la conduite de tous les hommes ? Ne pensait-il pas quelquefois en lui-même : Que fais-je ? suis-je seul à être sage ? L'univers entier est-il dans l'erreur ? Non, M. F., rien de pareil n'entra dans sa pensée, pour lui faire perdre la crainte et l'amour du Dieu véritable. C'est pour cela que Dieu l'a élevé à ce honneur tout spécial, que lui, le Dieu vrai, tout-puissant, créateur et gouverneur de l'univers, a daigné se faire appeler le Dieu d'Abraham. Titre particulier à ce patriarche qui l'élève au comble de l'honneur.

L'Esprit-Saint a accompli cette réforme sur la terre, rien n'est plus évident. Ce monde infidèle, incrédule, idolâtre, éloigné de Dieu, vivant sous le joug de Satan, il l'a ramené par la prédica-

(1) Gen., XII, 1. — (2) Rom., IX, 7.

cation des apôtres à la vraie foi, à l'obéissance de Dieu et à son culte véritable, ainsi qu'il est écrit : « Envoyez votre Esprit et toutes choses seront créées et vous renouvelerez la face de la terre (1) » De quoi vous aurait servi, ô mon Dieu, de racheter l'homme par votre passion, de lui ouvrir le ciel, de lui mériter la gloire, si par votre Esprit vous n'aviez réformé l'homme, si vous ne l'aviez conduit à la perfection et à la sainteté, afin qu'il fût propre à jouir de cette grande œuvre de salut ? Auriez-vous donné le royaume des cieux à ces êtres abrutis, charnels, impies, idolâtres et sacrilèges ? Auriez-vous placé la brute à côté de l'ange ? Par votre passion, vous avez ouvert le ciel à l'homme, et par votre Esprit-Saint vous avez réformé l'homme, vous l'avez renouvelé, vous l'avez rendu digne du ciel.

Oh ! quelle fut profonde la réforme du monde en ces premiers jours ! quelle bonté ! quelle innocence ! quelle justice ! Que les hommes étaient sobres, modérés, appliqués à leur propre perfection ! qu'ils étaient justes, doux et bienfaisants à l'égard du prochain ! qu'ils étaient pieux, dévots et saints à l'égard de Dieu ! Quel est le monastère qui soit aujourd'hui aussi réglé, aussi saint que l'Église de ce temps. Lisez les Actes des Apôtres et vous verrez les mœurs de l'Église de Jérusalem. Lisez le juif Philon (2), et vous verrez la sainteté de l'Église d'Alexandrie, sous saint Marc. Oh ! non, il n'est point aujourd'hui de Chartreuse où l'on trouve une telle perfection.

Hélas ! « la fille de Sion a perdu toute sa beauté (3) ! » Cette belle réforme s'est détruite peu à peu et le monde est revenu à la perversité de ses mœurs d'autrefois. Levez les yeux et voyez tout ce qui se passe aujourd'hui dans l'Église. Où est aujourd'hui le jugement ? où est la justice ? où est la piété ? O Esprit-Saint, si vous reveniez de nos jours, que d'hommes vous auriez encore à convaincre de jugement, de justice et de péché ! L'on rougit de voir ce qui se passe ; on s'en irait volontiers dans les montagnes et dans la solitude, pour vivre avec les bêtes sauvages, plutôt que de voir les fraudes, les mensonges, les calomnies, les débauches, les injustices et tant d'autres crimes qui chaque jour souillent la terre. Prions le Seigneur d'envoyer de nouveau l'Esprit-Saint dans son Église d'une manière invisible, pour la convaincre,

(1) Ps. ciii, 30. — (2) Philon, De la Vie contemplative. — (3) Lament., I, 6.



pour la purifier, pour la réformer, pour la sanctifier, pour lui rendre l'éclat de son antique sainteté, afin que, pure et sainte, elle plaise à ses yeux dans ce monde, et que plus tard elle se repose sans fin avec lui, au sein de l'éternelle gloire à laquelle nous conduise Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME

sont le premier pour le réformé  
 rentra l'objet de son mariage  
 dans l'un des deux autres  
 sans lui avec lui et sans  
 faire l'essai de l'un

...

# ANALYSE DES SERMONS

## CONTENUS DANS CE VOLUME

---

### DIMANCHE DE LA SEPTUAGÈSIME

---

#### LES OUVRIERS DE LA VIGNE DU SEIGNEUR

1° Salaire des ouvriers. — Pourquoi une égale récompense à des travaux inégaux. — La charité principe du mérite. — Le peuple juif, peuple mercenaire. — Peuple chrétien, sert Dieu par amour.

2° Murmures des ouvriers. — L'on ne doit pas expliquer les paraboles dans tous leurs détails. — Murmure d'admiration.

3° Les derniers seront les premiers. — Ne pas s'enfler, et ne pas se décourager. — On peut se perfectionner en peu de temps.

4° Peu d'élus. — Nous sommes tous ouvriers. — Mais sans travail pas de salaire. — Travail propre aux dames de la cour.

5° L'oisiveté. — Inutilité et périls des paresseux. — Sources de l'oisiveté. — Quatre raisons de la fuir. — La grandeur de l'affaire du salut. — La brièveté du temps. — L'imminence des dangers. — La multitude des ennemis. — L'exemple des saints. — Nous avons tous été loués pour la vigne du Seigneur. — Courir droit, — rapidement, — prudemment.

## DIMANCHE DE LA SEXAGÈSIME

—

## LA PAROLE DE DIEU

La prédication a converti le monde. — Effet de la parole divine dans les âmes. — Les livres sont une lettre morte. — 1° Causes de la stérilité de la parole. — 2° Dispositions pour la recevoir.

## I

1° La dureté. — Le péché endurecit l'âme. — Les cœurs des pécheurs sont des voies publiques. — Remuer la terre du cœur. — Le pécheur n'écoute qu'avec ennui.

2° La sécheresse. — Dangers de la tiédeur. — Faiblesse de l'homme tiède pour le bien. — Causes de la tiédeur. — Le relâchement, — et l'ardeur de la concupiscence.

3° Les épines. — Homme envahi par les affaires. — Elles étouffent le fruit de la parole. — Déraciner ces épines.

## II

1° Écouter avec un cœur bon. — Avec un cœur excellent. — Écouter sans ennui. — Ne pas rechercher la vaine harmonie des mots.

2° Retenir la parole. — La semence doit jeter ses racines. — Nécessité de retenir la parole pour acquérir la science de la foi.

3° Porter des fruits. — Les porter par la patience. — La connaissance de la parole aggravera la condamnation des pécheurs. — Loi évangélique est une loi pratique.

---

## DIMANCHE DE LA QUINQUAGÈSIME

## LA GLOIRE CÉLESTE

Sujet présenté par l'Évangile du jour. — Indifférence des hommes pour le ciel. — Causes de cette indifférence. — 1° La spiritualité des biens célestes. — 2° La non-prédestination au ciel. — Langage d'un prédestiné.

La Jérusalem céleste. — Ordre et paix de la cité. — Deux classes d'habitants. — Leur éternelle occupation. — Sagesse et éloquence des élus. — Tout supporter pour y parvenir.

La route. — Dieu en a adouci les difficultés. — Voie de la charité. — S'en montrer les dignes habitants par le mépris du monde. — Par l'ardeur des désirs. — Un royal voyageur. — Effets de la pensée du ciel.

Préparation à la route. — Se décharger de tout fardeau. — Prendre de bonnes informations. — Se munir de vivres. — Qualités d'un bon voyageur.

## \* MERCREDI DES CENDRES

## DEVOIRS DU PRÉDICATEUR

## I

1° Le prédicateur doit prêcher avec force.

Pousser des cris. — Crimes du peuple. — Ses dangers, son in-

différence. — Son ingratitude. — Le prédicateur doit l'éveiller de son sommeil.

Parler comme une trompette. — Combat de la vie. — Ses dangers. — Les sentinelles. — Ardeur de quelques combattants. — Insensibilité de quelques autres. — Sonner pour eux du clairon.

## II

2° Objet de la prédication.

Annoncer ses péchés au peuple, — aux prêtres. — Le peuple barbare. — Le religieux.

La mort. — Travail constant de la mort. — Certitude de la mort. — Rapidité de la vie. — Diverses attitudes de la mort. — Importance de l'état de l'âme à la mort. — Mort inopinée du pécheur.

Deux jugements de Dieu. — Pourquoi. — Sévérité du jugement divin. — Sa douceur pour les justes. — Trembler néanmoins à la pensée du jugement.

## VENDREDI APRÈS LES CENDRES

—

### AMOUR DES ENNEMIS

## I

Prétendue impossibilité d'observer les préceptes divins. — Facilité de ces préceptes. — Ce qui est de précepte dans le commandement de l'amour des ennemis. — Ce qui est de conseil. — Accomplir le conseil pour plaire à Dieu. — Diverses explications des imprécations de David contre ses ennemis. — Maux causés par les flatteurs. — Biens procurés par un ennemi. — Les véritables ennemis. — Vaincre le mal par le bien. — La meilleure vengeance de Dieu sur les pécheurs.

## II

Motifs d'accomplir ce commandement.

1° Dieu commande l'amour des ennemis. — Il le commande sous peine de perdre son amitié.

2° Nous sommes disciples de Jésus-Christ. — Son amour pour ses ennemis. — Imiter aussi les Apôtres.

3° En l'accomplissant, nous expions nos péchés. — Patience de David dans ses malheurs.

4° Malheurs causés par la haine des ennemis. — Pertes des bonnes œuvres. — Le haineux est homicide. — Troubles intérieurs. — Perte de la gloire.

5° Avantages du pardon des injures. — La gloire. — Le pardon de ses propres offenses. — On devient vrai fils de Dieu.

---

## PREMIER DIMANCHE DU CARÈME

---

### PREMIER SERMON

#### LA TENTATION DE JÉSUS-CHRIST

##### I

Grand duel raconté par l'Évangile. — Cause du duel. — L'âme sainte est une épée entre les mains de Dieu. — Armes et lieu du combat. — Préparation de Jésus-Christ. — Jésus-Christ nous enseigne à combattre. — Qu'est-ce qu'un jeûne complet?

Première attaque. — Incertitudes du démon. — Absurdité de l'attaque. — But réel du démon. — Il le poursuit encore dans l'Église. — Opposer le bouclier de l'Écriture. — L'Écriture, nourriture de l'âme.

Deuxième attaque. — Trois fautes du démon. — Son impuissance sur nos âmes. — Jésus-Christ repousse l'attaque. — Dangers des mauvais livres.

Troisième attaque. — Prétention impie du démon. — Perversité de l'avarice. — Indignation de Jésus-Christ contre son adversaire. — Le zèle. — Les anges servent Jésus-Christ.

## II

Pourquoi Jésus-Christ a-t-il voulu être tenté. — 1<sup>o</sup> Pour ranimer notre courage. — 2<sup>o</sup> Pour nous engager à le prier. — 3<sup>o</sup> Pour nous enseigner à combattre. — 4<sup>o</sup> Pour nous mériter la victoire. — 5<sup>o</sup> Pour réhabiliter la nature humaine. — Le triomphateur de l'Apocalypse. — Ses divers triomphes. — Combattre vaillamment.

---

 PREMIER DIMANCHE DU CARÊME
 

---

## DEUXIÈME SERMON

## LA TENTATION DE L'HOMME

La tentation de Jésus-Christ et des Saints doit nous faire accepter sans murmure nos propres tentations. — L'exemption de la tentation n'est pas la pureté de l'homme. — Le juste résiste à la tentation. — Brièveté de l'épreuve, éternité des récompenses. — La défaite ne doit pas décourager.

Avantages de la tentation. — 1<sup>o</sup> la connaissance de soi-même. — 2<sup>o</sup> l'union à Dieu. — 3<sup>o</sup> le dégoût du monde. — 4<sup>o</sup> l'exercice continu de la vertu.

Il ne faut point rechercher la tentation. — Il ne pas murmurer. — Nous ne sommes pas tentés au-dessus de nos forces. — Ne jamais s'appuyer sur des motifs humains. — S'appuyer sur Dieu. — Le secours de Dieu assure à l'homme l'espérance.

Le bouclier de la vérité. — Il dissipe les frayeurs de la nuit. — Il préserve de la flèche légère. — Il combat le dessein qui marche dans l'obscurité. — Il découvre les mensonges de la volupté. — Il fait reconnaître le démon du midi.

L'espérance nous attire la protection de Dieu, — le secours des anges. — Point d'excuse à nos chutes. — Récompense temporelle et éternelle de l'espérance.



## MERCREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DU CARÈME

## EFFICACITÉ DE LA PÉNITENCE

Rigueur des jugements divins. — La pénitence a toujours fléchi le Seigneur. — Dieu ne repousse pas même la plus légère pénitence. — Vraie et fausse pénitence.

Pénitence des Ninivites. — Faute insensée de Jonas. — Jonas dans le poisson, figure de Jésus-Christ. — Singulière prédication du prophète. — Prompte pénitence des Ninivites. — Confiance de ce peuple.

Cause de la colère divine contre Ninive. — Une nouvelle abomination impure. — Châtiments particuliers de Dieu contre l'impureté. — Menaces de l'Apôtre. — Excuses de quelques coupables. — L'Apôtre les condamne.

Cause de la fuite du prophète. — Il savait que Dieu voulait pardonner. — Querelle que le prophète fait à Dieu. — Dignité des serviteurs de Dieu. — L'audace de quelques saints montre la tendresse divine. — Dieu prévient Élie du pardon d'Achab. — Pourquoi Dieu envoie Élie à Sarepta pendant la sécheresse.

Dieu ne change point. — La sentence contre les Ninivites n'est que comminatoire. — Destruction spirituelle de Ninive. — Autre explication de la sentence. — Combien fut prompte la pénitence des Ninivites.

Imiter cette pénitence. — Rareté d'un vrai pénitent. — La vraie pénitence se montre par les œuvres.

---

## JEUDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DU CARÊME

## PREMIER SERMON

## MAUX DE L'ÉGLISE

Les prédicateurs sont les sentinelles de l'Église. — Ils doivent se tenir sur les hauteurs — et sonner de la trompette à la vue de l'ennemi.

Prière de la Chananéenne. — Qualités de cette prière. — La Chananéenne figure de l'Église. — Prière de l'Église affligée. — Silence de Dieu. — Les iniquités des chrétiens arrêtent les grâces divines. — Humilité et confiance de l'Église.

L'Église a toujours été persécutée. — Persécution des Juifs, — des tyrans païens, — des hérétiques, — des mahométans, — Figures de ces persécuteurs. — Maux causés par les Turcs, — par Luther. — Divisions entre les princes chrétiens. — Dure extrémité de l'Église. — Insensibilité des chrétiens. — Appréhensions de l'avenir.

Moyens à prendre pour fléchir le Seigneur. 1° Reconnaître les fléaux. — 2° Supplier la miséricorde infinie. — 3° Se convertir pour mériter le secours divin. — 4° Persévérer dans la prière.

## JEUDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DU CARÊME

## DEUXIÈME SERMON

## PRIÈRE DE LA CHANANÉENNE

Nécessité de l'art ; de l'exercice et de l'imitation. — La plus haute des sciences est le service de Dieu. — Les règles en sont

dans l'Évangile. — Les saints en sont les modèles. — Puissance de l'imitation. — Modèles nombreux offerts dans l'Écriture. — Branches de diverses couleurs posées par Jacob dans les canaux. — Le vrai Jacob est Jésus-Christ. — Il veut différentes couleurs sur les toisons de son troupeau. — Une grande variété d'exemples mis sous nos yeux. — Brebis de Jacob et brebis de Laban.

La Chananéenne donnée pour modèle. — Vertus que révèle sa prière. — Elle sera un jour la confusion des chrétiens. — Imiter la Chananéenne. Comme elle, il faut 1° sortir du péché et des occasions du péché. — Prescriptions de l'Ange à Loth sortant de Sodome. — 2° reconnaître les maux causés par le péché. — Tyrannie du péché. — Tristesse qu'il répand dans l'âme. — Le prodigue. — Possession de l'âme et possession du corps par le démon. — 3° Invoquer les saints. — Puissance de leur intercession. — 4° Persévérer dans la prière. — Difficulté de sortir du péché. — Insouciance du pécheur. — Puissance de l'ennemi.

Cause des délais ou des refus du Seigneur. — 1° Nous pouvons être nous-mêmes un obstacle à l'obtention des grâces, — à cause de nos secrètes attaches au vice, — à cause de notre ingratitude, — à cause de la grandeur de nos péchés non encore expiés. 2° Le délai nous est avantageux. — Le retard éprouve notre patience, — redouble nos désirs, — nous fait mériter la grâce par la persévérance, — empêche l'avilissement des dons divins. — 3° Nos demandes ne sont pas utiles. — 4° Nous avons été exaucés sans le savoir.

Si le délai n'était pas utile, Dieu exaucerait toujours. — Ne pas se décourager.

---

## VENDREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DU CARÈME

---

### LA JUSTIFICATION

La guérison du paralytique, figure de la justification du pécheur.

## I

1° Grandeur de la grâce de la justification — Nous devons glorifier Dieu à cause de lui-même, — et à cause de ses bienfaits. — La justification renferme six bienfaits. — La culpabilité détruite, — la souillure effacée, — la peine remise, — la grâce rendue, — les vertus infuses ravivées, — l'âme rendue à sa première sainteté et quelquefois à une sainteté plus haute. — Grandeur de ces bienfaits.

## II

Moyen d'obtenir la justification. — L'âme se renouvelle comme l'aigle. — Efficacité du bain des larmes. — La contrition ne doit être inspirée que par un motif spirituel. — Le paralytique, figure du pécheur endurci. — L'endurcissement est inexcusable. — Le mépris rarement pardonné. — Le consentement nécessaire pour la guérison du pécheur. — Pécheurs qui refusent tout consentement. — Pécheurs qui hésitent à le donner. — Pécheurs qui le donnent prompt et entier.

## III

Signes de la justification. — Trois signes d'une guérison parfaite. — Trois choses qui aggravent l'état de rechute. — Punition des pécheurs dès ici-bas. — Le châtement du pécheur est un enseignement pour le juste.

## DEUXIÈME DIMANCHE DU CARÈME

## LA TRANSFIGURATION

Les paroles des Saints nous aident à connaître les desseins de Dieu.

## I

Pourquoi Jésus-Christ s'est-il transfiguré? — 1° pour affermir la foi. — Force du témoignage de la vue. — La foi confirmée par

ce témoignage. — Paroles de quelques témoins. — Jésus-Christ n'a pas voulu se transfigurer publiquement et pourquoi ? — Comment les Apôtres connurent la présence de la Divinité. — Dans quel sens le témoignage des prophètes est supérieur au témoignage de la vue. 2° pour stimuler notre ardeur. — Dieu nous montrait notre récompense. — 3° pour faire accepter la doctrine évangélique. — La vue de la grandeur des biens futurs était nécessaire pour détacher des biens présents. 4° Pour repousser les insultes des païens. — Leur reproche d'adorer un crucifié. — Le Calvaire et le Thabor. — 5° pour fortifier les Apôtres pendant la passion. — Leur découragement. — Reniement de Pierre. — Aller du Calvaire au Thabor.

## II

Comment Jésus-Christ s'est-il transfiguré. — Jésus-Christ conduit à l'écart les trois apôtres étonnés. — Discours du Sauveur. — Jaillissement soudain de la gloire. — Ravissement des apôtres. — Eclat de la face de Moïse et gloire de Jésus-Christ. — Moïse et Elie. — Ils s'entretiennent avec Jésus-Christ du futur excès dans Jérusalem. — Grandeur de cet excès. — Transport de saint Pierre, — son erreur, — son erreur est bien souvent la nôtre. — Demeurer avec Jésus-Christ sur la montagne. — Trois tentes à y dresser. — Témoignage de la Trinité. — Le Bien-aimé de bien-aimé. — Jésus-Christ, raison première de l'amour. — Tous les êtres ne sont bons que par lui. — Ecouter et suivre Jésus-Christ. — Effroi des apôtres. — Le secret leur est recommandé. — Pourquoi Marie ne fut-elle pas admise à la vision. — Travailler à acquérir cette gloire. — La cause de notre tiédeur est l'oubli du ciel.

---

\* MERCREDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DU CARÈME

---

LES ENFANTS DE ZÉBÉDÉE

Division du monde en trois régions. — Dieu règne dans l'enfer

par sa justice. — Dieu n'y est jamais fléchi. — Pleine vengeance de Dieu. — Punition du corps et de l'âme. 2<sup>o</sup> Dieu règne sur la terre par sa miséricorde. — Ingratitude du pécheur. — Poursuite miséricordieuse. — Dieu facile à fléchir. — Se punir soi-même. — 3<sup>o</sup> Dieu règne au ciel par sa magnificence. — Désir du ciel. — Bel ordre des esprits célestes.

La mère des Zébédée ne pouvait demander pour eux un trône ni dans l'enfer, — ni sur la terre. — Imprudence de le demander pour le ciel. — Le calice est une condition d'entrée dans le royaume céleste — Nous faisons la même demande, — mais nous repoussons le calice. — Vaines préoccupations de l'homme. — On n'arrive pas ainsi au but proposé. — Travaux et tribulations des apôtres.

Généreuse réponse des apôtres. — Imprudence de beaucoup faisant la même réponse. — Ils subiront un jugement terrible. — La mort éternelle.

Jésus-Christ accorde la demande. — Son étonnante réponse. — C'est Jésus-Christ qui donne le royaume des cieux. — Pourquoi le Père ne juge personne. — Confiance dans le tribunal du Fils. — Certitude d'être jugé par lui — Accord des prophéties et de l'Évangile. — Il est juge en qualité de Fils de l'homme.

## VENDREDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DU CARÈME

—

### LES JUIFS REJETÉS DE DIEU

Sens littéral de la parabole.

I

Justes causes de la réprobation des Juifs. — Bienfaits de Dieu sur le peuple Juif. — Sa colère contre lui. — Justice de cette colère. — Reproches de Moïse. — Anciens crimes des Juifs. — Leur dernier crime est le plus grand de tous. — Punition et dispersion

définitive. — Dieu les avait supportés autrefois. — Pourquoi il ne les supporte plus.

## II

Causes qui doivent nous faire craindre un traitement semblable. — Incompréhensibles jugements de Dieu dans la réprobation des Juifs. — Les Gentils choisis pour exciter la jalousie des Juifs. — Saint Paul nous fait craindre un pareil traitement. — L'Église ne sera jamais abandonnée. — Mais la foi peut être transportée à d'autres peuples. — Cause de crainte dans la découverte du Nouveau Monde. — Dans les crimes des chrétiens. — L'idolâtrie des Juifs ne fut pas l'unique cause de leur ruine. — Les autres crimes se commettent aujourd'hui. — Se livrer à une crainte salutaire.

## TROISIÈME DIMANCHE DU CARÈME

## DEVOIR DE LA CONFESSION

Trois parties dans le sacrement de pénitence: 1° Nécessité de la confession.

Nous devrions accepter les choses les plus dures pour obtenir le pardon. — Les sacrifices des animaux sont inutiles pour l'expiation des fautes. — Il faut soi-même faire justice de son péché. — Le reconnaître. — Facilité d'une telle expiation. — Le souvenir de cette facilité fait le tourment des damnés. — Reconnaître son péché c'est justice. — La confession fut toujours nécessaire pour obtenir le pardon. — Le refus de l'aveu fit condamner Adam. — Caïn. — L'aveu fit pardonner David. — Le publicain.

La confession à Dieu seul ne suffit pas. — Jésus-Christ juge suprême a remis ses pouvoirs aux prêtres. — Deux délégations favorables au pécheur. — L'une du Père au Fils. — L'autre du

Fils aux prêtres. — Reconnaissance que cette dernière doit inspirer. — Pourquoi cette facilité à pardonner.

Empressement des premiers chrétiens à la confession. — Le précepte de la confession annuelle doit nous couvrir de confusion. — Funestes effets du retard à se confesser. — Recourir fréquemment à la confession.

---

## \* MARDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DU CARÈME

### LE PARDON DES INJURES

1° La correction. — On doit d'abord reprendre en secret, — ensuite en présence de témoins, — enfin dénoncer à l'Église. — Sagesse de ces prescriptions. — Efficacité de l'excommunication. — Celui qui rejette l'autorité de l'Église doit être regardé comme un païen.

2° Le pardon. — Il faut toujours déposer la haine intérieure. — Règle à suivre dans la conduite extérieure. — On peut toujours demander réparation d'un dommage causé. — A Dieu seul la vengeance. — Paix qui serait le fruit de ce commandement. — Il n'y a que déshonneur à se venger. — Définition de la colère. — Elle est bonne en soi. — Les puissants moins irascibles que les petits. — Colères fréquentes signe de faiblesse. — Pardonner signe de grandeur. — Divers exemples. — Le pardon des injures contentera les hommes de biens. — Il ne nuit pas à l'ordre public. — Les juges doivent être attentifs à punir.

3° Motifs de pardonner. — 1° La paix de l'âme. — Tourments d'une âme dévorée par la haine. — 2° Les récompenses promises. — L'homme offensé tient en ses mains son propre jugement. — 3° L'exemple de Jésus-Christ. — Pardon accordé aux bourreaux. — Jésus-Christ reprochant leur colère aux apôtres. — Les imprécations des psaumes. — Dieu se venge par des bienfaits. — Imiter cette vengeance.



## VENDREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DU CARÈME

—

## CONSOLATIONS DE L'ÂME

Deux sortes de consolations — les consolations matérielles et les consolations spirituelles.

Les puits de ce siècle. — Se dégager des sens pour trouver le repos. — Faiblesse des consolations humaines. — Preuves d'expérience. — Dieu seul rassasie les âmes. — Causes des désirs matériels. — Douceur des consolations spirituelles. — Une vision de saint Bernard. — Explication de la vision.

Le religieux doit rechercher les consolations spirituelles. — Les chercher dans la solitude. — Promesses de Jésus-Christ. — Preuves d'expérience. — Abondance des consolations spirituelles. — Elles rejaillissent vers la vie éternelle. — Creuser dans l'âme jusqu'aux eaux vives. — Le puits de Largeur. — Efforts des démons contre ces travaux de l'âme. — Le puits de la charité est inaccessible aux efforts des démons.

## QUATRIÈME DIMANCHE DU CARÈME

—

## EFFETS DE LA CONFESSION

Sept effets principaux. — 1° Certitude du salut aussi grande que possible. — La contrition seule ne donne pas une telle sécurité. — Dieu ne juge pas deux fois la même faute. — La confession est la préparation demandée par le Seigneur. — 2° La paix de l'âme. —

La confession détruit le remords. — Impuissance des autres œuvres. — 3° La facilité du pardon. — La persistance dans le péché en augmente la gravité. — On peut conserver sa justice en se relevant au plus vite. — 4° La fuite du péché. — Un péché en appelle un autre. — 5° La facilité de l'examen. — Facilité de l'oubli. — Incertitude du temps nécessaire à l'examen après une année. — 6° La conservation des mérites. — Œuvres en état de péché, inutiles pour le ciel. — 7° Augmentation de la grâce. — Chaque confession donne une grâce nouvelle — et un nouveau degré de gloire. — Faire l'expérience de ces vérités.

La confession bien faite produit seule ses effets. — Qualités d'une bonne confession. — 1° Il faut s'y préparer en s'examinant — en s'excitant à la contrition — et au ferme propos. — 2° La confession doit être claire — l'âme doit être montrée telle qu'elle est. — 3° La confession doit être une accusation. — Il ne faut pas s'excuser. — 4° Elle doit être une accusation de ses propres fautes. — Ne pas révéler les complices, — ni les fautes des autres, — ni ses propres vertus. — 5° L'accusation doit être faite à Dieu. — Donc elle doit être entière — humble — secrète. — Le confesseur tient la place de Dieu. — Efficacité complète d'une telle confession.

---

\* MARDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DU CARÈME

—  
L'AVARICE

Deux obstacles à l'entrée des Hébreux dans la terre promise. — Deux obstacles à notre marche vers le ciel. — C'est Dieu qui nous délivre des tentations de ce siècle. — C'est par notre courage que nous vaincrons nos sens corporels. — Le prédicateur est une sentinelle du peuple.

Jésus-Christ chasse les marchands du temple. — Leur fuite

précipitée. — Le zèle de Jésus-Christ modèle du nôtre. — Désordres dans les églises.

Quatre demeures de Dieu, — temple matériel, — temple spirituel, — sacrilège du péché dans le chrétien, — temple mystique. — L'Église changée en maison de négoce — en caverne de voleurs. — Les clercs devenus marchands. — Temple céleste. — Les avares en sont exclus.

L'avare est — 1° en opposition avec la nature. -- Tous les êtres communiquent le bien qui est en eux. — 2° Un ennemi de la société. — Il cause l'indigence des autres. — 3° Un voleur public. — Il s'approprie des biens dont les autres devraient aussi jouir. — Châtiment de l'avarice par la prodigalité de ses enfants. — 4° Un homicide. — Il tue ceux qu'il laisse mourir de faim.

Punition de l'avare. — Même ici-bas par des malheurs. — Par ses crimes où Dieu le laisse tomber. — Par les tourments causés par l'avarice. — Tableau de ces tourments.

Causes de l'avarice. — Ce n'est pas la nécessité. — C'est l'orgueil. — Vision de Zacharie. — Explication de la vision.

Remèdes contre l'avarice. — La prière. — Méditer 1° la folie de l'avare. — 2° La brièveté de la vie. — 3° Les tourments que procurent les richesses. — 4° L'inutilité d'une vie passée à les amasser. — Aimer les vraies richesses.

## VENDREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DU CARÈME

### LA RÉSURRECTION SPIRITUELLE DU PÉCHEUR

Sommaire de l'Évangile. — Quelques paroles de Jésus-Christ aux apôtres. — Paroles et foi de Marthe. — Amour inébranlable des deux sœurs pour Jésus Christ. — Frémissement du divin Maître. — Sa prière. — Le miracle ne put convertir les Juifs.

La résurrection de Lazare est une figure de la résurrection du

pécheur endurci. — Le pécheur endurci se convertit difficilement. — Conditions nécessaires pour la conversion. — 1° Il doit rechercher la protection d'un saint. — Puissance de la prière des justes. — Les Saints offrent leurs larmes, pour la conversion des pécheurs endurcis. — 2° Le pécheur doit s'exciter à la contrition. — Il doit pleurer, — il doit frémir dans son esprit. — Double frémissement. — 3° Le pécheur doit renoncer à son péché. — Difficulté de ce renoncement. — Dieu aide les efforts de l'homme. — Les prélats doivent soulager le peuple. — Chacun doit aider son frère à sortir du péché. — 4° Le pécheur doit révéler ses fautes par la confession. — Révélation personnelle et secrète pour éviter la révélation forcée et publique du dernier jour, — pour mériter la pitié de Dieu. — 5° Il doit abandonner les occasions du péché. — Sans cet abandon la conversion n'est ni sincère ni durable. — 6° Il doit recevoir l'absolution. — Le prêtre ne doit pas délier dans le tombeau. — Les deux clés. — Complaisance, imprudence de quelques confesseurs. — Il faut parfois contrister le pénitent. — 7° Le pécheur doit réparer son péché par la pénitence. — Le confesseur ne doit pas imposer de dures pénitences. — Le mérite de la pénitence est dans l'intensité de la douleur. — Conseil pour tenir un juste milieu.

Objection contre la validité de l'absolution. — L'absolution remet véritablement les péchés. — Paroles de Jésus-Christ. — Le prêtre ne remet que par l'autorité de Dieu. — Similitude avec les autres sacrements. — Le pouvoir de l'absolution est un grand bienfait de Dieu. — Plus grand que tous les bienfaits de l'ancienne loi. — Un bienfait digne de l'Homme-Dieu.

---

## DIMANCHE DE LA PASSION

—

## PREMIER SERMON

## LA CONTRITION

L'homme doit dire ces paroles en forme de souhait. — Chacun doit se reprendre soi-même.

1° Qu'est-ce que la contrition. — Une douleur. — Deux sortes de douleurs. — Douleur volontaire et douleur involontaire. — 2° Une douleur conçue volontairement. — La douleur au moment de la mort peut être suspecte. — 3° Une douleur à cause du péché, — non pas à cause des maux attirés par le péché. — L'amour de Dieu doit en être le principe. — Différence entre la contrition et l'attrition. — 4° Ferme propos. — Trois fermes propos nécessaires.

Conditions de la contrition. — 1° Elle doit être pure. — 2° Elle doit être douce et calme. — 3° Elle doit être souveraine par appréciation et non en intensité. — 4° Elle doit être perpétuelle. — 5° Elle doit être universelle.

2° Efficacité de la contrition. — Elle efface les péchés. — Confiance que doit inspirer cette vérité. — La contrition a toujours été nécessaire pour obtenir le pardon. — C'est le seul remède au péché. — Pleurer sur son âne comme une mère sur son fils. — Triste nécessité de faire des efforts pour avoir le regret de ses fautes.

3° Moyens d'acquérir la contrition. — Considérer la bonté divine et notre ingratitude. — Considérer les maux causés par le péché. — Les peines de l'enfer. — Le honteux trafic du ciel pour l'enfer. — Déplorer son insensibilité. — Demander les larmes. — Heureuses larmes qui rendent la grâce.

—————

## DIMANCHE DE LA PASSION

## DEUXIÈME SERMON

## LE JUGEMENT DE DIEU

Marie est sans péché - et ne put jamais pécher.

Jésus n'a pu contracter le péché. — Sainteté et vérité nécessaires au prédicateur. — Un signe de prédestination. — Le vrai auditeur de la parole de Dieu. — Les hommes sans mains. — Rappporter à Dieu seul la gloire des œuvres. — Comment Jésus se cacha.

Le pécheur enhardi au mal par la pensée qu'il ne sera pas jugé. — Craindre les jugements de Dieu. — La chair répugne au bien. — Demander à Dieu de la frapper de crainte. — Le corps des élus plus spirituel que l'âme des méchants. — Trois tribunaux pour le pécheur. — 1° Le tribunal de l'opinion publique. — Ne pas juger les autres. — Le juste mépris de ce tribunal. — 2° Le tribunal de la conscience. — Il est plus sûr, mais non infaillible. — 3° Tribunal de Dieu. — Rigueur de ce tribunal.

Trois accusateurs au tribunal de Dieu. — 1° Le démon. — Sa ruse haineuse. — Stupidité de l'homme qui se laisse tromper. — Samson trompé par Dalila. — 2° Le remords. — Vivre en paix avec sa conscience. — Le pécheur endurci peut ne pas sentir le remords. — Remords des damnés. — 3° Dieu. — Dieu montre le pécheur à lui-même. — Tourment du pécheur en se voyant. — Folie du pécheur qui ne s'attache qu'au corps. — C'est une chose terrible d'être accusé par Dieu. — Accuser n'est pas le propre de Dieu. — Tous es êtres accuseront le pécheur. — Le pécheur sera sans secours.

## VENDREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION

—

## CONSEIL DES PHARISIENS CONTRE JÉSUS-CHRIST

Réunion du conseil. — Faux motifs de leur zèle. — Leurs avis divers. — Leurs projets insensés. — Avis de Caïphe. — Jésus-Christ évite de paraître. — Description de cette assemblée par le Sage. — Crainte des Pharisiens. — Leur tentative. — Jésus-Christ les renverse d'une parole. — Leur triomphe à sa mort. — Leur désappointement aux miracles de sa mort. — A la conversion du monde. — Jacob prophétisant leur malice. — Elle cause le triomphe du Sauveur.

La haine des Juifs avait pour cause la jalousie. — Maux causés par ce vice. — Elle est un péché diabolique. — Un vice avilissant — Un vice funeste. — Eviter ce vice. — Conspiration universelle contre Jésus. — Vains efforts des conspirateurs. — Elle sera leur ruine. — Trois choses à faire avant toute entreprise. — Les princes surtout doivent les accomplir.

—————

## \* JEUDI-SAINT

—

## L'EUCCHARISTIE

Institution de l'Eucharistie, preuve de l'amour de Dieu. — Le Seigneur est un Dieu caché. — Chercher Jésus-Christ par la foi. — Le raisonnement serait une injure. — Jésus-Christ se manifeste en se

cachant. — L'Eucharistie mémorial des œuvres divines. — L'arche antique et Jésus-Christ.

---

\* SAINT JOUR DE PAQUES

PREMIER SERMON

HISTORIQUE DU MYSTÈRE

Désaccord sur la personne de Jésus-Christ parmi les Juifs, — et parmi les démons. — Condition qui lui est posée au Calvaire. — Jésus-Christ ne devait pas la remplir.

L'âme de Jésus-Christ dans les limbes. — Le corps sacré dans le sépulcre. — Résurrection. — Marie Magdeleine achète des aromates. — Son amour pour Jésus. — Ses angoisses pendant la nuit entière. — Stations des saintes femmes, en allant au sépulcre. — Les anges épouvantent les gardes — et rassurent les saintes femmes. — Les apôtres auprès de la sainte Vierge. — Pierre et Jean vont au sépulcre. — Magdeleine près du sépulcre. — Sa conversation avec les anges. — Trouble produit par son amour. — Jésus lui apparaît. — Leur conversation. — Jésus l'appelle par son nom. — Reproche. — Jésus ne lui permet pas de le toucher. — Explication de cette défense. — Ne pas présumer de sa propre justice. — Autre explication de cette défense. — Joie immense de Magdeleine. — Apparition à toutes les saintes femmes. — Silence des évangélistes sur l'apparition de Jésus à sa Mère. — La Vierge sacrée connaissait la future résurrection de son fils. — Grand combat dans son cœur. — Attente de Marie. — Jésus lui apparaît. — Vision béatifique de Marie en ce moment.



## SAINT JOUR DE PAQUES

—

## DEUXIÈME SERMON

## HISTORIQUE DU MYSTÈRE

Félicitons Jésus-Christ de sa gloire. — Félicitons-nous nous-mêmes de notre gloire en Jésus-Christ. — Certitude de notre résurrection future. — Mais tous ne seront pas changés. — Se réjouir de la gloire de Jésus-Christ.

Jésus-Christ dans les limbes. — Joie des âmes délivrées. — Les Apôtres au cénacle. — La Vierge Mère connaît la future résurrection de son fils. — Ses ardents appels à Jésus-Christ. — Résurrection. — Apparition à la divine mère.

Les pieuses femmes se préparent à aller au sépulcre. — Leur unique souci. — Leur station au pied de la croix. — Un ange épouvante les gardes — et rassure les saintes femmes. — Les pharisiens corrompent les gardes à prix d'argent. — Les saintes femmes portent la nouvelle aux apôtres. — Pierre et Jean au sépulcre. — Magdeleine seule à l'entrée. — Son entretien avec les anges. — Apparition de Jésus-Christ. — Jésus-Christ l'appelle par son nom. — Transport de Magdeleine. — Reproche de Jésus-Christ. — Apparition aux saintes femmes. — Elles l'annoncent aux apôtres. — Les yeux des apôtres s'ouvrent à la vérité. — Révélation du mystère du Thabor.

Un même Dieu, un même Père avec Jésus-Christ. — La gerbe de Joseph. — Nous ressusciterons.

---

## \* SAINT JOUR DE PAQUES

—

## FRAGMENT D'UN SERMON

## LA LOUANGE DU SEIGNEUR

Chercher désormais Jésus-Christ dans le ciel. — Il faut sortir de soi-même pour le voir. — C'est aux vivants de bénir le Seigneur. — Diverses formes de J.-C. dans son apparition. — Le divin Jardinier. — Le prier de cultiver le jardin de notre âme. — Le pécheur peut et doit bénir Dieu. — Singulière pénitence de Ninive. — Ne pas différer sa conversion. — Quelques-uns retardent sans cesse. — D'autres se convertissent et retombent. — Bénédiction de louange et bénédiction de faveur.

—————

## \* SAINT JOUR DE PAQUES

—

## AUTRE FRAGMENT

## LA RÉSURRECTION AU TROISIÈME JOUR

Pourquoi Jésus-Christ est-il ressuscité après trois jours. — 1° Pour la confusion de ses ennemis. — 2° Pour l'affermissement de la foi. — 3° Pour relever nos espérances.

## LUNDI DE PAQUES

—

## APPARITIONS DU SAUVEUR

Entretien des deux disciples sur la route d'Emmaüs. — Le Sauveur se mêle à leur entretien. — Explication de quelques figures. — De quelques prophéties. — Étonnement des disciples. — Jésus s'arrête avec eux. — Il se découvre à la fraction du pain. — Les disciples reviennent à Jérusalem. — Autre apparition aux apôtres réunis.

Jésus apparaît aux âmes sous quatre formes différentes. — 1° Aux commençants sous la forme de jardinier. — Son travail dans ces âmes. — Ne produire de fruits que pour lui. — 2° Il apparaît à ceux qui marchent, sous la forme de voyageur. — Ses divins enseignements. — Rareté de ces compagnons de Jésus. — Leurs consolations dans la route. — Grandes lumières dans l'exercice des bonnes œuvres. — 3° Il apparaît aux âmes recueillies dans sa forme ordinaire. — 4° Et quelquefois dans sa forme glorifiée. — Douceurs, fruit de ces apparitions. — Quelques âmes pénètrent jusqu'à la Divinité même. — Plus tard elles la verront face à face.

—————

## DIMANCHE DE QUASIMODO

—

## PREUVES DE LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST

Incrédulité de saint Thomas. — Sollicitude du Sauveur pour les âmes. — L'incrédulité vaincue. — Elle rend un magnifique

témoignage à Jésus-Christ. — Il y a plus de mérite à croire sans avoir vu.

La résurrection des morts est un des dogmes catholiques les plus difficiles à croire. — Jésus-Christ devait donc prouver puissamment sa résurrection. Il la prouve 1° par le témoignage de l'Écriture. — Divers témoignages des psaumes et des prophètes. — Diverses figures. — 2° Par le témoignage des anges. — 3° Par le témoignage des morts qui apparaissent. — Ce que devinrent ces saints ressuscités — 4° Par ses propres apparitions. — Les apôtres le voient et le touchent. — Ils confirment leur témoignage par leur sang. — Puissance de la foi. — Pourquoi Jésus-Christ n'a pas apparu publiquement. — Pourquoi il n'a pas apparu glorifié. — Pourquoi il n'est pas demeuré constamment avec ses disciples.

Témoignages par lesquels le chrétien doit prouver sa résurrection. — Conformité avec les Écritures. — Approbation des Justes. — La confession. — Se préserver de la rechute. — Vie nouvelle. — Attendre la seconde résurrection.

---

## QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

---

### LA RÉFORMATION DU MONDE PAR LE SAINT-ESPRIT

Cause du dernier discours du Sauveur. — Grande tristesse des apôtres. — Consolations données par Jésus-Christ. — Motifs de la venue de l'Esprit-Saint. — La parole du Saint-Esprit est la parole de Jésus-Christ. — Procession du Saint-Esprit.

Triple réformation opérée dans le monde par le Paraclet.

1° Réformation de l'homme dans ses rapports avec lui-même. 1° Illumination de la raison. — La raison est la plus haute faculté de l'homme. — En quoi consiste cette illumination. — 2° Redressement de la volonté. — Nécessité d'une volonté droite. — Des

hommes naturellement bons et d'autres naturellement méchants. — En quoi consiste le redressement de la volonté. — 3° Soumission des sens. — Naturelle rébellion de la chair. — Comment la soumettre. — Homme bien réglé. — Figure de cet homme dans Ézéchiël.

2° Réformation de l'homme dans ses rapports avec le prochain. 1° Distribution juste des biens temporels. — Tous les biens communs à tous par droit de nature. — Usurpation de ces biens. — Le droit positif a légitimé la propriété. — Mais le riche doit toujours son superflu aux pauvres. — La terre est surabondamment féconde pour nourrir tous les hommes. — 2° Communication des grâces. — Dieu accorde ses dons gratuits pour l'utilité commune. — Ceux qui les reçoivent doivent les communiquer gratuitement. — 3° Support mutuel. — Il faut s'aider à supporter les malheurs temporels. — Il faut supporter les défauts du prochain. — Nécessité de ce support est plus grande pour ceux qui vivent ensemble. — Correction fraternelle. — 4° Le paiement des dettes. — Dettes des inférieurs envers les supérieurs, — et des supérieurs envers les inférieurs. — 5° L'innocence des œuvres. — Ne faire aucun tort au prochain. — Empêcher ce tort autant que possible. — Dieu fait pratiquer tout cela par la charité.

3° Réformation de l'homme par rapport à Dieu. — 1° par la foi. — Insuffisance de la raison pour aller à Dieu. — 2° par l'obéissance. — Se soumettre aux commandements divins. — 3° par l'adoration. — A Dieu seul tout honneur et toute gloire.

Abraham modèle de l'homme parfait. — L'Esprit-Saint accomplit toutes ces réformes. — Beauté de la primitive Église. — Comment cette beauté a disparu. — Demander une nouvelle effusion du Saint-Esprit.



# TABLE DES SERMONS

## CONTENUS DANS CE VOLUME



	Pages.
<i>Dimanche de la Septuagésime.</i> — Les ouvriers de la vigne du Seigneur . . . . .	5
<i>Dimanche de la Sexagésime.</i> — La parole de Dieu . . . . .	14
<i>Dimanche de la Quinquagésime.</i> — La gloire céleste . . . . .	24
* <i>Mercredi des cendres.</i> — Devoirs du prédicateur. . . . .	35
<i>Vendredi après les cendres.</i> — Amour des ennemis . . . . .	46
<i>Premier dimanche du carême :</i>	
— Premier sermon : La tentation de J.-C. . . . .	58
— Deuxième sermon : La tentation de l'homme . . . . .	72
<i>Mercredi de la première semaine du carême.</i> — Efficacité de la pénitence. . . . .	90
<i>Judi de la première semaine du carême :</i>	
— Premier sermon : Maux de l'Église. . . . .	106
— Deuxième sermon : Prière de la Chananéenne. . . . .	117
<i>Vendredi de la première semaine du carême.</i> — Justification du pécheur . . . . .	131
<i>Deuxième dimanche du carême.</i> — La Transfiguration . . . . .	141
* <i>Mercredi de la deuxième semaine du carême.</i> — Les enfants de Zébédée . . . . .	159
<i>Vendredi de la deuxième semaine du carême</i> — Les Juifs rejetés de Dieu. . . . .	172
<i>Troisième dimanche du carême.</i> — La confession . . . . .	181

	Pages.
* <i>Mardi de la troisième semaine du carême.</i> — Le pardon des injures. . . . .	192
<i>Vendredi de la troisième semaine du carême.</i> — Consolations de l'âme. . . . .	204
<i>Quatrième dimanche du carême.</i> — Fruits de la confession. . .	214
* <i>Mardi de la quatrième semaine du carême.</i> — L'avarice. . .	225
<i>Vendredi de la quatrième semaine du carême.</i> — La résurrection spirituelle. . . . .	239
<i>Dimanche de la Passion :</i>	
— Premier sermon : La contrition. . . . .	262
* — Deuxième sermon : Le jugement de Dieu. . . . .	275
<i>Vendredi de la semaine de la Passion.</i> — Conseil des Pharisiens contre Jésus-Christ . . . . .	292
* <i>Jeudi Saint.</i> — L'Eucharistie . . . . .	303
<i>Saint jour de Pâques :</i>	
* — Premier sermon : Historique du mystère . . . . .	309
— Deuxième sermon : Historique du mystère . . . . .	327
* — Fragment de sermon : La louange du Seigneur. . . . .	344
* — Autre fragment : La Résurrection au troisième jour . . .	351
<i>Lundi de Pâques.</i> — Apparition de Jésus-Christ . . . . .	356
<i>Dimanche de Quasimodo.</i> — Preuves de la Résurrection de Jésus-Christ et de la nôtre . . . . .	360
<i>Quatrième dimanche après Pâques.</i> — La réformation du monde par le Saint-Esprit. . . . .	380
ANALYSE DES SERMONS. . . . .	399

FIN DE LA TABLE DES SERMONS







